LA RUSSIE ÉPIQUE

LA
RUSSIE ÉPIQUE

ÉTUDE

SUR LES CHANSONS HÉROÏQUES DE LA RUSSIE

TRADUITES OU ANALYSÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

ALFRED RAMBAUD

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

Membre de plusieurs Sociétés savantes de Russie

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES ÉDITEURS

25, Quai Voltaire, 25

—

1876

A LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE LA LITTÉRATURE RUSSE

INSTITUÉE

AUPRÈS DE L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE DE MOSCOU

Messieurs et chers confrères,

Votre société a été la première des sociétés savantes de Russie qui m'ait accueilli dans son sein : permettez-moi de lui dédier mon premier livre sur la littérature russe. Ce travail a pour base les précieuses collections de chansons populaires qui ont été publiées sous ses auspices ; ce sont surtout vos savants travaux qui m'ont éclairé dans l'interprétation des monuments de votre littérature nationale ; c'est sur vos pas que j'ai pu pénétrer dans le royaume enchanté des légendes héroïques et des chansons épiques de la Russie. En vous consacrant ce livre, où je n'ai eu d'autre prétention que de vous donner des lecteurs en Occident, je vous fais moins une dédicace qu'une restitution.

Nancy, 30 décembre 1875.

A. R.

PRÉFACE

La poésie populaire des Russes, comme celle des autres peuples de notre race, se divise en deux grands courants. Au premier appartiennent les chansons d'un caractère lyrique, telles que les koliadki *ou chansons de Noël, les chansons de la nouvelle année, de l'Épiphanie, de Pâques, de la Saint-Georges, de la Saint-Jean, celles qui célèbrent la mort de l'hiver, la naissance du printemps, le temps de la moisson et les autres vicissitudes de l'année, les chansons de fiançailles et de mariage, les complaintes de funérailles. Au second courant appartiennent les chansons épiques, celles qui célèbrent les héros, les anciens princes, les tsars de la* Sainte Russie *et les grands événements de l'histoire nationale.*

Celles de la première catégorie sont souvent plus anciennes que les plus vieux chants de la seconde. Elles ont conservé plus fidèlement le reflet des croyances païennes, des religions primitives de la race; car les dénominations chrétiennes ne doivent pas nous faire illusion : si la poésie de certaines fêtes agit si puissamment sur les cœurs et les imaginations, c'est que leur solennité religieuse coïncide avec les moments les plus solennels de l'année, que vers le temps où nous célébrons Noël, Pâques, la Saint-Jean ou la Saint-Georges, nos ancêtres âryens avaient à fêter les renouvellements ou les crises de l'année solaire, et qu'à l'empire des croyances nouvelles vient s'ajouter la vive im-

pression des phénomènes naturels et comme un reste de l'ancienne vénération qu'ils excitèrent chez nos aïeux.

Non-seulement le motif de ces chansons lyriques est plus ancien que celui des chansons épiques, mais leur musique même remonte souvent à une prodigieuse antiquité : c'est ce qui explique comment aux extrémités du monde âryen elle se retrouve presque semblable à elle-même, et pourquoi telle mélodie populaire de la Russie rappelle certaines de nos mélodies bretonnes.

Je ne m'occuperai ici que des poésies épiques (1). *Comme on le verra, les chansons héroïques de la Russie se partagent en quatre groupes bien distincts : l'*Épopée légendaire, *dont les héros se rattachent à la période des origines nationales, et où l'élément historique est assez faible ; l'*Épopée historique, *dont tous les personnages principaux nous sont déjà connus par lés monuments positifs et qui forme comme une histoire légendaire, comme les fastes poétiques de la Russie, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours ; l'*Épopée *que j'ai appelée* adventice, *parce qu'aucun de ses héros n'est né sur le sol russe et qu'elle se compose de motifs empruntés plus ou moins directement aux épopées étrangères et renouvelés plus ou moins profondément par le génie russe ; l'*Épopée petite-russienne *qui s'est développée dans une branche spéciale de la race russe et sous des influences historiques toutes particulières.*

Dans les chansons du premier groupe, on retrouve la trace très visible des anciens cultes de la Slavie. Leurs héros semblent parfois des dieux humanisés et presque toujours leur légende a un caractère mythologique très prononcé. Aussi, tout en recherchant quelle est la part de l'élément historique dans cette épopée, faut-il nécessaire-

(1) Sur les chansons lyriques, je ne puis que recommander le livre de M. Ralston, conservateur du *Britisch Museum : The Songs of the Russian people.* Londres, 1872. M. Ralston a aussi donné une bonne étude sur les contes russes, *Russian Folk-Tales*, Londres, 1873.

ment entrer dans la voie de l'explication mythique. La mythologie comparée a pris en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Russie, un développement remarquable. En France, surtout depuis les études de MM. Alfred Maury, Baudry, Michel Bréal, Gaston Paris, Gaidoz, Husson, Brueyre (1), *ce n'est plus une science nouvelle. L'important est de n'abuser ni des interprétations, ni des comparaisons, et de se souvenir des sages conseils de M. Angelo de Gubernatis. Comme lui, je me bornerai « à signaler, chemin faisant, les interprétations qui me paraissent s'approcher le plus de la vérité; mais les objets qu'embrasse la mythologie sont si mobiles et si divers qu'ils s'évanouissent au moindre effort tenté pour les serrer de trop près. Leur richesse consiste précisément dans leur caractère fugace et vague »* (2).

Les chansons épiques du second groupe permettent de comprendre l'idée que le peuple russe a essayé de se faire de ses propres annales et de voir à quels agents historiques sont allées ses préférences. La Russie a dans ces cantilènes ce que nulle autre nation ne possède peut-être aussi complétement : l'histoire d'un peuple par lui-même.

Le troisième groupe ne comprend qu'un très petit nombre de chansons : chansons de kaliéki *sur les saints de l'Orient chrétien, ou chansons héroïques sur Salomon le Sage. Je l'ai complété avec des contes ou des récits en prose ayant également un caractère épique et populaire. On y verra l'impression faite sur l'imagination russe par des héros appartenant à d'autres épopées : Akir l'Assyrien,*

(1) Baudry, *Les Mythes du feu et du breuvage céleste*, dans la *Revue Germanique* de 1861. — Michel Bréal, *Hercule et Cacus, le Mythe d'Œdipe*, Paris, 1863. — Gaston Paris, *Le Petit Poucet*, dans les *Mémoires de la Soc. de Linguistique,* 1871. — Gaidoz, *Gargantua*, 1868, dans la *Revue Archéologique.* — Husson, *la Chaîne traditionnelle.* Paris, 1874. — Brueyre, *Contes de la Grande-Bretagne,* Paris, 1875, etc. — M. Georges Perrot a traduit la *Mythologie comparée* de Max Muller.

(2) Angelo de Gubernatis, *Mythologie zoologique*, traduite par M. Baudry, t. I, p 340. Paris, 1874.

Salomon, Alexandre de Macédoine, Hélène la Grecque, Digénis Akritas, Roustem le Persan, Beuve d'Hanstone.

L'étude de l'épopée russe, qu'on entreprend ici pour la première fois en France et presque en Occident, n'est point inutile aux études générales. En ethnographie, elle fera justice de certaines théories passionnées sur l'origine d'une grande nation européenne : on verra, par ses chansons héroïques, que non-seulement le peuple russe est un peuple âryen des plus authentiques, mais qu'il a mieux conservé que la plupart des autres peuples européens ce trésor de traditions et de légendes dont chacun d'eux fut si richement doté à sa sortie du berceau commun. Les Slaves russes, cette branche, qui paraît si jeune, de la famille européenne, semblent avoir joui du droit de préférence qu'on trouve dans nos vieilles lois celtiques en faveur des puînés : le droit de juveigneurie. *De nos ancêtres communs, ils ont gardé presque tout l'héritage poétique.*

A ceux qui recherchent les lois de la formation des grandes épopées, l'étude des cantilènes russes pourra offrir quelques lumières. Ils y verront comment une nation peut, dans son développement poétique, s'arrêter à un certain degré. Tandis qu'il y a des peuples qui possèdent de vastes ensembles épiques, d'autres se bornent à produire des cantilènes qui, coordonnées par un génie plus puissant, auraient pu, tout comme d'autres, devenir une Odyssée *ou un* Ramayana. *Les Russes, ainsi que les Espagnols ou les Scandinaves, n'ont que des cantilènes. Peut-être, de ces chansons épiques sur Ilia de Mourom, sur Ivan le Terrible, sur Pierre le Grand, auraient pu naître des* Iliïdes, *des* Johannides, *des* Pétréïdes. *Mais le rhapsode inspiré qui leur eût donné cette forme supérieure ne s'est pas rencontré et ne se rencontrera pas, car il viendrait déjà*

..... Trop tard dans un monde trop vieux.

Toutefois leur examen peut jeter quelque lumière sur la

genèse des épopées en général, sur la question homérique comme sur celle de nos chansons de gestes.

Puisque j'ai touché au domaine classique, après Homère, venons à Hérodote. Plusieurs de ses récits, ceux notamment de son précieux Livre Quatrième, *trouveront peut-être d'utiles commentaires dans ces chansons nées sur la terre antique de Scythie* (1).

En comparant le peu qui nous reste de notre vieille littérature et de nos vieilles traditions populaires avec cette poétique opulence de la Slavie, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment d'envie. Nous sommes devenus d'abord tellement Gallo-Romains, puis tellement Français, que nous avons cessé d'être des Gaulois. Ah ! si nous possédions sur nos origines celtiques tout ce que possèdent les Russes sur leurs origines slaves ! Si nous pouvions dans les traits de héros populaires démêler ceux de nos anciens dieux gaulois ! Nous ne saurons jamais aussi bien qu'eux devant qui se prosternaient nos ancêtres païens.

*La Russie a eu encore cette fortune que les chansons nationales se sont conservées fidèlement dans le peuple jusqu'au moment où la curiosité scientifique s'est enfin éveillée chez les lettrés. On ne s'est avisé en Occident de la valeur de ce trésor poétique que lorsqu'il était déjà gaspillé; nos littérateurs du XIX*e *siècle ne se sont pris d'enthousiasme pour les poésies du peuple, les savants ne se sont trouvés munis des connaissances philologiques et mythologiques requises pour leur interprétation, que lorsque le paysan les a eu désapprises. En Russie, au contraire, le peuple avait encore la naïveté féconde des âges antiques que déjà les littérateurs avaient subi l'influence du grand mouvement romantique, du grand retour sympathique vers le passé national, et que déjà les érudits, formés à l'école de l'Occident, étaient armés de toutes les ressources de la critique mo-*

(1) Voir ci-dessous pages 34, 40, 56, 104, 105, 126, 170, 191, 217, 251, 400, 405, 416.

derne. Le peuple en était au XIIe siècle, et les classes lettrées appartenaient déjà au XIXe. Rien ou presque rien ne s'est perdu.

En France, l'esprit humain dut subir toute cette évolution de la Renaissance qui nous éloigna au XVIe siècle de nos origines nationales pour nous y ramener seulement de nos jours. Pendant longtemps les traditions populaires y furent tenues en mépris : on n'eut d'autres dieux et d'autres demi-dieux que ceux de l'antiquité gréco-romaine. Aucun de nos grands écrivains classiques ne s'est inspiré de la vieille poésie nationale. Ni Corneille, ni Racine, ni Voltaire (sauf peut-être dans Micromégas*) ne se sont souciés de nos héros et de nos bons titans celtiques. De Rabelais, qui mit en scène* Gargantua, *à Victor Hugo, qui chanta le géant dont*

Les aïeux franchissaient le Rhin comme un ruisseau,

on n'a connu d'autres héros que ceux de Rome et d'Athènes. Entre la poésie des lettrés et celle du peuple, s'opéra une séparation à jamais regrettable. Ceux-là s'attardèrent sur le Tibre et le Céphise, tandis que celui-ci, dédaigné, commençait à ne plus se souvenir (1).

En Russie, le mouvement romantique de ce siècle put donc se rattacher sans effort aux origines nationales. Les grands auteurs classiques, qui presque tous appartiennent à notre âge, purent se retremper au contact du génie populaire. Aux conteurs, aux chanteurs rustiques, Pouchkine empruntait le motif de nombreux chefs-d'œuvre : la Roussalka, Rousslan et Lioudmila, *et ses charmants contes en vers du* Fiancé, *du* Tsar Saltane, *du* marchand Kouzma et de son serviteur Balda, *du* Coq d'or, *de* la Tsarévna morte et des Sept bogatyrs, *du* Pêcheur et du Poisson d'or.

(1) Depuis ce temps, plusieurs de nos grands écrivains ont su retrouver cette source qui va se tarissant et y puiser encore l'inspiration. Je citerai seulement Georges Sand, qui, dans ses romans berrichons, a réveillé les *fadettes*, les follets, bref, tous les souvenirs des vieilles religions rustiques du centre de la France.

Gogol prenait dans les veillées du village le sujet de ses Vyi *ou* Gnomes [1]. *La littérature russe arrivait à la perfection classique sans rompre les racines nourricières qui la fixaient au sol national. Les grands poètes et les grands artistes purent charmer en même temps le paysan et le raffiné.*

On verra ce que je dois pour ce travail aux grandes collections de chansons épiques qui se sont formées depuis environ quinze ans, à celles de Rybnikof, de Kiriéevski, d'Hilferding, sans parler des collections de chants lyriques, de proverbes, d'énigmes, de contes, de récits (Khoudiakof, Afanasief, Sakharof, Schein, Pypine, Kostomarof, Dahl, etc.), sans parler des collections petites-russiennes.

Le texte de ces vieilles poésies soulevait naturellement une infinité de questions mythologiques, historiques, philologiques, littéraires, qui ont donné lieu à de nombreux travaux, parmi lesquels c'est pour moi un devoir de reconnaissance que de citer ceux de M. Afanasief, dans ses Idées poétiques des Slaves sur la nature, *de M. Bezsonof, dans ses commentaires sur les textes de Rybnikof et de Kiriéevski, de M. Bouslaef, dans ses* Esquisses historiques d'art et de littérature nationale, *de M. Maïkof, dans ses recherches historiques sur* les bylines du cycle de Vladimir, *de M. Polévoï, sur leur comparaison avec les épopées occidentales, de MM. Stasof et Schiefner sur leurs rapports avec les épopées orientales, de M. Oreste Miller, dans son* Essai sur la littérature russe avant les Tatars *et dans son étude si considérable sur* Ilia de Mourom.

On verra, dans ma QUATRIÈME PARTIE, *que l'activité scientifique n'a pas été moins féconde sur le terrain spécial de l'épopée petite-russienne et que là aussi j'ai à citer des noms qui honorent non-seulement la science russe, mais la science européenne.*

(1) Voir ci-dessous pour les mises en œuvre des bylines sur Ivan, p. 272.

INTRODUCTION

LES CHANSONS ÉPIQUES DE LA RUSSIE

I.

Les études sur les *bylines* ou chansons épiques de la Russie ne datent guère que des premières années du siècle. En 1804, parurent *les Anciennes Poésies russes;* la base de cette publication était un recueil manuscrit attribué à un certain Kircha Danilof et formé, vers le milieu du XVIII[e] siècle, de chansons recueillies parmi les ouvriers des établissements métallurgiques du gouvernement de Perm, appartenant à Procophii Demidof. Ces chansons eurent alors un grand succès de nouveauté : beaucoup de Russes firent pour la première fois connaissance avec les héros de l'épopée kiévienne, avec le *gracieux prince* Vladimir, l'intrépide Dobryna, Ilia de Mourom et autres pourfendeurs de dragons. En 1818, Kalaïdovitch fit une seconde édition plus complète du recueil de Kircha Danilof : elle

comprenait soixante pièces de poésie au lieu de vingt-cinq (1). Dès ce moment, l'attention des savants fut tenue en éveil. On se rappela que dans plusieurs provinces circulaient parmi les paysans un grand nombre de ces cantilènes héroïques ; on se mit à les recueillir et à les publier. De 1852 à 1856, M. Sréznevski éditait des *bylines* qui se chantaient dans les gouvernements d'Olonetz, de Tomsk et d'Arkhangel.

Les recherches de Rybnikof dans les régions voisines du lac Onéga, de 1859 à 1863, vinrent donner à ces études une impulsion nouvelle. On découvrait tout à coup que la Russie avait eu dans le passé une immense littérature nationale, des trésors de poésie populaire qui lui permettaient de rivaliser avec les races les mieux douées de l'Europe. La nation rentrait en possession de ses fastes légendaires. Lorsque l'on vit apparaître sans cesse à la lumière de nouvelles chansons inédites, ou des variantes plus précieuses que les textes déjà connus, il y eut une surprise analogue à celle que produisit chez nous l'apparition des belles épopées françaises qui, vers 1832 ou 1850, sortirent tout armées de la poussière de nos bibliothèques. Mais, en Russie, ce n'était pas sur des manuscrits, dans une langue presque morte déjà, que l'on retrouvait ces reliques du passé ; c'était de la bouche même du peuple, comme un héritage séculaire, transmis de père en fils pendant d'innombrables générations, que l'on recueillait une vivante poésie. La Russie septentrionale, les bords du lac Onéga surtout, forment un admirable milieu épique où la chanson populaire peut se conserver et vivre. Cela tient précisément à ce que cette rude nature et ces rudes habi-

(1) A Leipzig, en 1819, parut un petit recueil intitulé *Fürst Wladimir und dessen Tafelrunde, alt-russische Heldenlieder*. Cet opuscule anonyme, apparemment composé par un Allemand établi en Russie, comprend, outre des traductions allemandes de Kircha Danilof, certaines pièces dont les originaux russes ne se retrouvent plus.

tants ont mieux gardé leur caractère primitif. Enclins aux superstitions et portés vers le merveilleux, respectueux des vieux usages, plongés dans la bonne vieille ignorance, à tel point qu'un homme sachant lire est une rareté sur les bords de l'Onéga, étrangers à toute innovation, n'ayant jamais, dit-on, connu le servage, cette nouveauté qui ne remonte guère, après tout, qu'au XVI[e] siècle, libres et énergiques, issus d'une race héroïque, descendants des aventuriers novgorodiens qui peuplèrent ces âpres déserts et soumirent les tribus tchoudes jusqu'à l'Oural, les hommes du *pays septentrional* étaient dignes de garder dans leur mémoire et dans leur cœur les traditions de l'épopée nationale. Non-seulement la poésie populaire s'est conservée chez eux, mais elle y a retenu une partie de son énergie créatrice.

Les femmes de la Russie septentrionale chantent encore sur le cercueil des morts les complaintes funèbres, comme firent les reines et les captives d'Homère et d'Eschyle, sur les corps d'Hector, de Patrocle et de Polynice. Les *pleureuses*, douées d'une vive imagination ou d'une grande mémoire poétique, mêlent leurs improvisations ou leurs réminiscences aux lamentations de la famille, sur « le brillant soleil qui a disparu de l'autre côté de la montagne. » C'est dans ce pays que M. Barsof recueillait, il y a trois ans, ses *Chants funèbres des pays du Nord* (1). On cite une jeune fille qui improvisa assez récemment une si belle complainte sur la mort de son frère qu'elle est devenue célèbre dans tout le pays, et qu'elle se répète avec quelques modifications dans tous les cas analogues.

Les découvertes que Rybnikof fit en ce pays privilégié, étonnèrent tellement qu'elles inspirèrent quelques doutes. Comment aurait-on pu ignorer si longtemps de telles richesses? Comment un seul homme avait-il pu en si peu

(1) Pritchitania siévernago kraïa, Moscou, 1872.

d'années retrouver toute une littérature disparue, recueillir quatre volumes entiers de documents [1]? C'est assez le sort des grandes découvertes que d'exciter à la fois de vifs enthousiasmes et des méfiances obstinées. Cette fois ce furent les croyants qui eurent pleinement raison contre les sceptiques. Rybnikof prit soin de raconter lui-même ses nombreux voyages d'exploration, de citer les noms des chanteurs populaires auxquels il devait les diverses bylines, de donner quelques détails sur leur caractère et leur genre de vie, d'exposer les difficultés de tous genres qu'il avait rencontrées dans cette tâche.

C'est dans l'hiver de 1859 à 1860 que Rybnikof, employé, à ce qu'il paraît, dans les usines impériales de Pétrozavodsk, commença à recueillir les monuments de la poésie nationale. Pendant longtemps il n'avait eu à transcrire que des chants de danse ou de mariage, des lamentations funèbres, des complaintes religieuses (*doukhovnia stikhi*). Il s'était rendu à la foire de Choungsk où on lui avait raconté que se réunissaient ordinairement beaucoup de *kaliéki* ou chanteurs de cantiques spirituels ; mais depuis 1850 la police s'était mise à les traquer et leur interdisait de psalmodier sur la voie publique. Pourtant à la prière de Rybnikof les autorités locales réussirent à trouver deux de ces *kaliéki*. Il écrivit sous leur dictée un certain nombre de *doukhovnia stiki*. Il obtint des autorités locales que ces pauvres diables ne fussent plus persécutés et les *kaliéki* reparurent sur les champs de foire. C'était le premier bon office que rendait à la muse rustique la science nationale. Jusqu'à présent Rybnikof n'avait eu affaire à aucun chanteur de *bylines* : il savait seulement par ouï-dire qu'il en existait dans le pays ; à Choungsk, où il avait établi son quartier-général, il ne put

(1) *Piesni sobrannyia Rybnikovim*, 4 vol. in-8, Moscou, Pétrozavodsk et S. Pétersbourg, 1861-1867.

obtenir aucun renseignement précis. Personne à Choungsk ne s'intéressait aux bylines ; les *tchinovniks* (employés et fonctionnaires), regardaient une telle curiosité comme oiseuse ; les marchands ne s'occupaient que de leurs affaires ; Choungsk était déjà une localité de mœurs trop modernes pour qu'on y eût conservé le goût et l'intelligence de ces vieilles chansons. Beaucoup de Russes étaient prévenus contre ce genre de littérature par leurs scrupules religieux. L'église ne défendait-elle pas de « chanter des chansons sataniques et de scandaliser son prochain [1]. » On parla cependant à Rybnikof d'un tailleur de Poudoje, qui portait le sobriquet de Boutylka (la bouteille) et qui errait de village en village dans tout le pays au-delà de l'Onéga, travaillant de son métier et chantant des bylines. C'était donc de l'autre côté du lac qu'il fallait chercher ce bienheureux pays où avec les mœurs antiques s'était conservé le goût des choses héroïques. Pour se rencontrer enfin avec Boutylka, Rybnikof franchit l'Onéga, deux fois au cœur de l'hiver, en le traversant sur la glace, une fois en été dans une mauvaise barque. Il se passa près de deux ans avant qu'il pût mettre la main sur le chanteur vagabond.

En 1860, Rybnikof fut chargé par le gouvernement de la province de recueillir des matériaux pour la statistique du pays. Cette mission administrative facilitait la tâche scientifique qu'il s'était donnée : elle lui permettait d'étudier de plus près la manière de vivre des paysans, elle constituait d'ailleurs une espèce de congé qui l'autorisait à dépouiller tout caractère officiel. Or, le paysan de l'Onéga a une certaine défiance, une certaine crainte du fonctionnaire ; il s'imagine toujours que l'homme du gouvernement vient là « pour quelque affaire qui le concerne. »

(1) Voir le *Domostroï* ou *Economie domestique* du pope Silvestre, l'aumônier d'Ivan le Terrible.

Rybnikof répudia le frac de *tchinovnik* pour revêtir le costume national russe, c'est-à-dire le long caftan bleu et les grandes bottes recouvrant le pantalon, costume qu'affectionne la classe des marchands et qui est une sorte de compromis entre les habillements orientaux proscrits par Pierre le Grand, et l'habit occidental. Mais l'habit ne suffit pas : il faut en outre inspirer confiance par un certain respect des idées du paysan et de sa manière de vivre. Sous ce rapport Rybnikof pouvait passer pour un fervent.

Un beau matin de mai il se rend au hâvre de Pétrozavodsk et se met en quête d'un bateau pour Poudoje. Il rencontre là beaucoup de gens qui venaient de Poudoje, de Poviénets et du pays « au-delà de l'Onéga ». A peine attendaient-ils que la glace fût rompue : ils bravaient les hasards de cette périlleuse navigation pour renouer les communications interrompues par le long hiver et venir échanger leur poisson et leurs œufs contre une provision de farine. Rybnikof trouva une barque qui repartait pour le rivage où il voulait se rendre. Cette barque fangeuse, avec ses voiles rapiécées, ses rames grossières, n'avait rien d'engageant. C'était presque risquer sa vie que s'y confier : l'Onéga est très-orageux. Rybnikof pourtant ne semble pas avoir hésité : c'est la bonne mine du patron qui le décide : il devine en lui un gai compagnon, disposé à causer. Il part ; mais les vents étant contraires, les rameurs épuisés abordent dans une île déserte, boisée et marécageuse, à douze verstes seulement du point de départ. On s'abrite sous un mauvais hangar, asile ordinaire des navigateurs las ou malheureux, qui était déjà plein de gens échoués là de divers côtés. Rybnikof se couche sur un sac près du feu de bivouac et fait contre fortune bon cœur. La fortune le récompense de tant de résignation.

« Je m'étais endormi, raconte-t-il, sans m'en apercevoir. Je fus réveillé par des sons étranges. Jusqu'alors j'avais

entendu beaucoup de chansons et de cantiques spirituels; mais cette mélodie m'était inconnue. Pendant longtemps j'hésitai à m'éveiller, à prêter l'oreille pour distinguer les paroles du chanteur : j'étais trop heureux de rester sous une impression si nouvelle pour moi. En entr'ouvrant les yeux je vis assis à deux ou trois pas de moi, un paysan à cheveux gris, avec une barbe blanche et touffue, des yeux éveillés et un air de bonne humeur. C'était lui qui chantait: assis sur des écorces auprès du feu presque éteint, il s'adressait tantôt à un de ses voisins, tantôt à un autre et sa chanson était parfois interrompue par des rires. Quand il l'eut finie, il en commença une autre; c'était celle de Sadko, le riche marchand (1). On pense bien qu'en un instant je fus sur pied. Je priai ce paysan de répéter ce qu'il venait de chanter et je me mis à écrire sous sa dictée. »

Rybnikof était maintenant sur la trace de ce qu'il cherchait. Il trouvait enfin un chanteur de bylines; on allait lui en indiquer d'autres : sans doute, dit-il, « j'ai souvent entendu par la suite des bylines remarquables; je me souviens de maints beaux airs anciens; je les ai entendus de chanteurs qui avaient une voix excellente et une diction admirable; mais je dois le dire en vérité; jamais je n'ai éprouvé une impression aussi vive que celle que produisirent alors sur moi d'assez médiocres variantes, chantées par la voix cassée du vieux Léontii, dans l'île déserte de Chouï. »

Le savant avait gagné la confiance de ses compagnons de bivouac. Toute la nuit la conversation fut des plus animées. Les paysans parlèrent librement des croyances, des superstitions, des vieilles coutumes de leurs villages : « en peu de temps, continue l'auteur, je pus me faire une idée de toute la démonologie d'*outre-Onéga*. »

(1) Voir plus loin, sur la légende de Sadko, le chapitre intitulé *Cycle de Novgorod-la-Grande*.

Le vieux Léontii, qui repartait avec ses compagnons pour l'autre bord du lac, offre à Rybnikof de continuer le voyage dans leur barque. Celui-ci accepte avec enthousiasme cette proposition : il se trouvait dans le milieu poétique qu'il avait cherché, pourquoi le quitter? Léontii chante pendant toute la traversée, tantôt pour donner du cœur aux rameurs, tantôt pour amuser les femmes, tantôt pour faire entendre à Rybnikof quelque byline qui lui revient à la mémoire. On continue le voyage d'ilots en ilots, sans oublier *le Moine*, ce dangereux banc de sable qui dans les jours de tempête a vu périr bien des barques. On arrive enfin au village de Sérédko. Une bonne femme prend le sac de Rybnikof et le laisse tomber. Un juron échappe à ce dernier; « Le diable t'emporte, je te l'avais bien dit. » — « Ah, mon pigeon, dit la vieille, mon beau soleil, pourquoi dis-tu pareille chose ? Il n'est pas convenable à un voyageur d'invoquer le diable. » On expliqua à Rybnikof qu'il existait en effet dans le pays une superstition qui attribuait un pouvoir terrible à la malédiction d'un voyageur. Un étranger vint un jour à passer, raconte la tradition ; les pêcheurs lui firent une petite place auprès de leur feu de bivouac, mais négligèrent de lui offrir une part de leur maigre festin : « Je vois, dit l'étranger, que vous n'avez guère de poisson : ce sera toujours ainsi. » Il dit, se leva et disparut. Depuis ce jour on ne prend plus de poisson dans la baie et les pêcheurs sont obligés d'aller au loin. Les traits curieux, dont abonde le récit de Rybnikof, aident à faire comprendre dans quel milieu social s'est conservée et se conserve encore la poésie héroïque de la Russie.

Près de là vivait un chanteur de bylines célèbre dans tout le pays, Trofime Rabinine. Rybnikof pria son nouvel ami Léontii de le conduire chez lui. Mais Léontii l'avertit que l'homme était fier, que si on ne l'y préparait d'avance, on n'obtiendrait rien de lui. Pourtant l'entrevue eut lieu : Rabinine refusa d'abord de chanter, pour ce motif que

c'était jour de jeûne. Bon pour les cantiques spirituels, mais les bylines sont chants profanes. Rybnikof s'efforce de vaincre ces scrupules ; une conviction ardente devait animer les paroles de cet admirateur des épopées rustiques : « Dans les cantiques, dis-je à Trofime, on chante les saints personnages pour l'édification des auditeurs ; dans les bylines, on célèbre l'antiquité la plus reculée, les anciens princes, les héros de la sainte Russie. Tu sais toi-même qu'à la fin des bylines on dit toujours : « A la mer bleue, pour qu'elle soit calme, à tous les gens de bien, pour qu'ils écoutent. » Trofime se laissa convaincre et Rybnikof fut bien payé de sa peine.

« La mélodie des bylines, dit-il, est assez monotone; la voix de Rabinine, qui a au moins soixante-cinq ans, n'est pas très-sonore; mais ce qui est admirable, c'est le talent avec lequel il donne à chaque vers toute sa valeur. Plus d'une fois j'ai jeté la plume, j'ai écouté avidement le récit, sauf à prier ensuite Rabinine de répéter ce qu'il avait chanté, et même alors c'était avec regret que je me mettais à écrire. Où Rabinine avait-il pu prendre cette diction magistrale qui mettait chaque image en lumière, donnait à chaque mot sa valeur propre ? »

La science de Rabinine est hautement prisée de ses compatriotes. Quand il prend place dans une barque, on le dispense de ramer ; quand son tour est venu, il y a toujours quelqu'un qui saisit l'aviron à sa place : « Viens avec nous, lui disent les pêcheurs, nous travaillerons pour toi ; raconte-nous des histoires, jamais nous ne nous lasserons de t'entendre. »

Après Boutylka, qui est un tailleur vagabond, après Léontii, qui est un journalier, après Rabinine, qui est un pêcheur, bien d'autres types de chanteurs défilent dans le récit de Rybnikof. Voici le vieux Kousma Romanof, qui est aveugle, qui essaie par une coquetterie singulière, de dissimuler une partie de ses 90 ans et qu'Hilferding

retrouvera plus tard en bonne santé ; voici Térentii Jévlef, qui fuit le monde et qui vit à l'écart comme un sauvage sur un champ qu'il a défriché ; voici Pierre Kornilof, encore un aveugle ; voici Bogdanof, un paysan madré, mais de courte mémoire, qui essaie de tromper le savant en fabriquant des bylines avec les vers épars qu'il se rappelle ; voici Nikifor Prokhorof qui chante pendant deux soirées entières, pendant que sa cabane s'emplit des voisins accourus ; voici André Sorokine, l'aubergiste, dont les bylines sont les plus complètes et dont les variantes présentent les traits les plus archaïques.

Dans un village, Rybnikof est presque obligé de chasser à courre un chanteur. Celui-ci, en voyant arriver un étranger qui avait l'air d'un fonctionnaire, était sorti par sa porte de derrière et se sauvait du côté du bois. Rybnikof le poursuivit à cheval, lui coupa la retraite et riant aux éclats de l'aventure, essaya de le rassurer. Le paysan lui avoua que pour certaine affaire de forêt brûlée, il craignait en effet une visite des *tchinovniks*. Mais une fois calmé, il s'assit à terre à côté de son vainqueur et ne se fit pas prier pour chanter ce qu'il savait.

C'est dans sept ou huit communes, au plus, du rivage oriental de l'Onéga que Rybnikof et d'autres après lui ont retrouvé vivantes les traditions poétiques. Là presque tous les paysans savent quelques bylines ; les femmes elles-mêmes chantent ce qu'elles appellent les *vieilles histoires de femmes (babyi starini)*, où les femmes jouent en effet un rôle plus important et qui, sans perdre tout à fait le caractère épique, touchent cependant au fabliau : telles sont les aventures de Tchourilo, de Khotène Bloudovitch, d'Ivan Godinovitch, de Kastriouk Temroukovitch, beau-frère du tsar, de Grichka le défroqué et de Marina. Rybnikof cite un trait qui montre bien l'intérêt que chez tout le monde excitent les bylines, et combien cette poésie a gardé encore de vitalité. Nikifor Prokhorof racontait l'aventure du héros Ilia, au

moment où son ennemi et son fils, le *Fauconnier*, va lui ôter la vie; un des nombreux spectateurs prit alors la parole pour rappeler, plutôt à l'étranger qu'à ses compatriotes, cette circonstance qu'Ilia « ne devait pas mourir en bataille. » Sauf dans ces régions privilégiées, on peut dire que la poésie héroïque a perdu du terrain, même dans le gouvernement d'Olonetz. A Pétrozavodsk, les anciens du pays racontaient à Rybnikof que cinquante ans auparavant c'était une coutume dans cette petite ville, non-seulement parmi les bourgeois et les marchands, mais même parmi les tchinovniks, de se réunir le soir pour entendre chanter des bylines; depuis, cette littérature nationale est tombée dans l'oubli et l'indifférence; il n'y a même plus de chanteurs dans le pays.

Il est intéressant de savoir comment les pièces les plus anciennes, dont la formation presque spontanée remonte au XIIe siècle et peut-être même au XIe, ont pu se conserver jusqu'à nos jours. Rybnikof ne paraît pas avoir trouvé trace dans le pays de corporations de chanteurs, analogues à celles de la Petite-Russie. Les bylines sont transmises simplement par les anciens aux plus jeunes. Ainsi André Sorokine tenait de son père cette science précieuse qui ne contribuait pas peu à achalander son auberge. Rabinine avait appris ses bylines, les unes de son oncle Ignace Andréef, les autres d'un certain Kokotine qui était aubergiste à Saint-Pétersbourg, et qui avait formé un recueil manuscrit de chansons; d'autres enfin d'un personnage fort original, le pêcheur Ilia Eloustafief, dont le souvenir est encore vivant à Kiji. Il était le premier conteur de tout le gouvernement d'Olonetz : quelquefois on se réunissait un certain nombre autour de lui et les paysans lui disaient : « Voyons, Ilia, chante-nous une byline. — Donnez-moi une *poltine*, et je vous chanterai une byline. » Le plus riche de la bande donnait la pièce de monnaie demandée, et il commençait à chanter. Comme

héritier de son trésor de poésie, il laissait après lui Jef son fils, qui eut lui-même pour fils Térentii Jevlef : voilà donc toute une dynastie de chanteurs que nous pouvons suivre pendant trois générations. Mais comme Ilia chantait en public, il était devenu en quelque sorte un chef d'école ; outre ses héritiers naturels, il eut parmi ses élèves deux hommes surtout qui lui font honneur, Kouzma Romanof et Rabinine, qui passe aujourd'hui pour le premier du pays.

Nous venons d'employer tour à tour le nom de chanteurs et de conteurs. Aucune de ces deux expressions n'est absolument exacte. Le chant des bylines est moins un chant qu'une déclamation musicale. Les chanteurs portent le nom de *skazitéli,* qui proprement signifie conteurs. A la différence des *kobzars* de la Petite-Russie, ils ne s'accompagnent d'aucun instrument. Pourtant le souvenir d'un autre temps, où sans doute on s'accompagnait du rebec ou de la *gouzzla*, revit dans cette expression : *jouer une chanson*. Les airs des bylines présentent une certaine monotonie. Ce sont les nuances du débit qui leur font produire tout leur effet. Tantôt le même récitatif est « très-gai s'il s'agit de Stavre le musicien, mélancolique s'il s'agit de Potyk, solennel si l'on en vient à Volga et Mikoula ». Mais au fond Rabinine, par exemple, n'a guère que deux airs, son rival Kouzma Romanof que deux ou trois. Quant à les noter, c'est chose presque impossible : Rybnikof l'a essayé et n'a pas réussi ; des spécialistes après lui n'ont pas été plus heureux. Nous verrons que la notation des airs petits-russiens offre la même difficulté.

D'après le récit de Rybnikof, il semble bien que les *skazitéli* ne font pas de leur chant un métier. Ils chantent pour divertir et égayer leurs compatriotes qui leur rendent en échange quelques menus services. L'exemple d'Ilia Eloustafief et de sa *poltine* ne prouve rien ; son meilleur élève Rabinine se défendait de rien accepter de Rybnikof ; celui-ci lui ayant fait un petit présent, il lui en offrit

un autre d'égale valeur. Il n'y a du reste rien d'établi à cet égard ; tantôt les *skazitéli* refusent l'argent ; tantôt ils l'acceptent, soit comme indemnité du temps perdu, soit comme récompense de leur peine. Une bonne femme qui savait des *babyi starini,* fit même son prix d'avance.

Il faut se garder de confondre les *skazitéli* et les *kaliéki*, auxquels Rybnikof s'était d'abord adressé. Les premiers chantent pour leur plaisir ou celui de leurs amis ; les seconds font de leur talent un gagne-pain ; ils errent de village en village, de foire en foire et parcourent ainsi plusieurs gouvernements. Les premiers redisent des bylines, les seconds ne savent guère que des cantiques spirituels. Ceux-ci sont presque toujours des estropiés, des aveugles, de pauvres diables.

Les *kaliéki* s'en vont « sur la route, la large route, » par les hameaux et les villages, chantant ce qu'ils savent, apprenant de nouveaux chants, et à chaque pas dépensant et accroissant leurs richesses poétiques. Dans la belle galerie qu'a formée à Moscou un simple particulier, M. Trétiakof, et qu'il a, par un patriotisme bien entendu, uniquement composée d'œuvres russes, une toile de Prianichnikof représente les *kaliéki pérékhojié.* Il sont là, deux pauvres diables, que conduit un enfant, appuyés sur leur bâton d'aubépine, la tête nue, brûlés par l'ardent été russe, l'un borgne, l'autre aveugle comme l'Homère de la légende et vénérable par cette barbe blanche qui fait de tout vieux paysan une manière de patriarche, le pantalon en loques, les pieds nus, poudreux, endurcis par un éternel vagabondage. Arrêtés devant une chaumière, ils chantent en chœur leurs plus beaux airs. On voit qu'ils sont las, qu'ils ont faim et soif. Ils espèrent « l'aumône qui sauve, — pour l'amour du Christ, le tsar du ciel, — pour l'amour de la sainte mère de Dieu[1]. »

(1) Voyez *la Chanson des quarante kaliki* dans le fascicule III. p. 82, du recueil Kiriéevski, qui marque comme une transition entre les *kaliki* héroïques des anciens âges et les *kaliéki* souffreteux de notre temps.

Ils donnent leur chansons pour un peu de pain. En les écoutant, les enfants arrêtent leurs jeux, les jeunes femmes se prennent à rêver.

Dans une chanson que colportent les kaliéki, ils expliquent à leur façon comment a pris naissance leur corporation. Elle a une sainte origine et c'est une mission divine qu'ils ont reçue.

« C'était au milieu de l'été brûlant, la veille de l'Ascension du Christ ; la confrérie des pauvres était tout en pleurs : Hélas ! Christ, tsar du ciel, à qui nous laisses-tu ? à qui nous confies-tu ? qui voudra nous nourrir ? qui nous donnera les vêtements et les chaussures, nous protégera contre la sombre nuit ? » Et le Christ, le tsar du ciel, leur dit : « Ne pleurez pas, confrérie des pauvres, je vous donnerai une montagne abrupte, une montagne d'or. Vous saurez bien la posséder, la partager entre vous ; alors vous serez rassasiés et contents, habillés et chaussés, protégés contre la sombre nuit. » Et Jean Bouche d'Or prend la parole : « Christ, tsar du ciel, permets-moi de dire un mot, pour la confrérie des pauvres, des malheureux. Ne leur donne pas une montagne d'or ; ils ne sauront pas la posséder, ni prendre l'or, ni le partager entre eux. Bientôt découvriront cette montagne les princes et les boïars, bientôt les évêques et les puissants, bientôt les marchands. Ils leur prendront leur montagne, leur montagne d'or ; ils partageront l'or entre les princes et les riches, ne laisseront rien aux pauvres diables. Il sera l'occasion de maint massacre, de maint égorgement, et les pauvres n'auront rien pour vivre... Donne à la confrérie des pauvres ton saint nom. Ils s'en iront par le monde, ils glorifieront le Christ, ils te loueront à chaque heure ; alors ils seront contents et rassasiés, habillés et chaussés, protégés contre la sombre nuit. » Et le Christ, le roi du ciel dit : « Très-bien, Jean Bouche d'Or ! Tu as su dire ton mot pour la confrérie des pauvres ; pour toi voici

une bouche d'or. » Et nous, nous chantons : « Alleluia ! »

Ce que célèbrent les *kaliéki*, ce sont les miracles de saint Nicolas, la chasteté du beau Joseph, le martyre de saint Georges le Brave, ou les terreurs du jugement dernier. Mais c'est aux *skaziteli* qu'il faut demander les hauts faits d'Ilia de Mourom et des bogatyrs de Kief. Or, nous l'avons vu, ils restent sédentaires dans leurs villages de l'Onéga, occupés surtout de pêche et d'agriculture.

II.

Rybnikof avait répondu aux doutes et aux défiances par un récit détaillé de ses recherches. Le récent voyage d'Hilferding dans les régions de l'Onéga vient d'ôter tout prétexte aux sceptiques. Dans les mêmes villages et de la bouche des mêmes chanteurs, il a pu recueillir 318 chansons dont beaucoup sont des pièces nouvelles ou des variantes inédites (1).

Pour avoir une idée de l'ardeur qu'apportent les savants russes à l'étude de ces antiquités nationales, il faut suivre Hilferding, en juin 1871, dans ses explorations à travers les sauvages régions de l'Onéga. « Il y avait longtemps, écrit-il, que je me proposais de visiter notre pays septentrional ; je voulais voir ces populations qui en sont encore à la période de la lutte primitive contre les rigueurs de la nature ennemie. Ce qui m'attirait surtout dans le gouvernement d'Olonetz, c'était le désir d'entendre au moins un de ces admirables rhapsodes qu'y a trouvés Rybnikof ; mais, considérant que le recueil de Rybnikof est le fruit d'un séjour de plusieurs années dans le pays et que

(1) *Onejskia byliny zapisannyia A. F. Hilferdingom,* Saint-Pétersbourg, 1873, grand in-8.

moi-même je ne disposais que de deux mois seulement, je n'imaginais pas d'abord pouvoir rien y faire de sérieux. Je ne voulais que me donner la satisfaction personnelle de voir quelques chanteurs de bylines. Un hasard heureux amena bientôt le touriste à devenir un collectionneur». Ce hasard heureux, c'est la rencontre du rhapsode populaire Jef Érémief. Hilferding est tout surpris de lui entendre débiter une pièce de vers, la plus complète et la plus archaïque qu'il eût encore trouvée, sur la Circé russe, Marina. Jef Érémief était un schismatique, un *raskolnik*, et jusqu'alors on avait cru que ces dissidents ne chantaient pas de bylines. C'était une mine d'or que le savant venait de découvrir, une source inépuisable de chansons inédites. Dès ce moment, Hilferding n'a plus un jour de repos. Le voilà qui se met à la recherche des chanteurs et des chanteuses, qui se fait cahoter par des chemins impossibles dans des véhicules horriblement primitifs. En moins de deux mois, il visite plus de trente villages, entend soixante-dix rhapsodes, parmi lesquels il retrouve un assez grand nombre de ceux qu'avait déjà entendu Rybnikof [1]. Il écrit sous leur dictée les chansons qui forment un énorme volume de 1,336 colonnes.

Le bruit de ses libéralités, sa réputation de bonté, s'étaient répandus au loin. De cinquante verstes à la ronde, les aèdes rustiques accouraient à son quartier-général; souvent ils étaient obligés d'attendre leur tour d'audience un ou deux jours. Pendant ce temps, Hilferding, sous la dictée de l'un d'eux, écrivait des bylines « jusqu'à complet épuisement physique. » Ce rude et passionné labeur a peut-être abrégé ses jours : l'année suivante, en juin 1872, il était enlevé à sa famille et à la science.

(1) Dans le recueil d'Hilferding on trouvera le portrait de deux rhapsodes auxquels Rybnikof et lui doivent beaucoup de chansons ; Trofime Rabinine et Vassili Chtchégolénok, deux types très caractéristiques, à la fois énergiques, tranquilles et intelligents du paysan de la Russie septentrionale.

Dans le récit qu'il nous a laissé de son dernier voyage, ce qu'il y a surtout de touchant, c'est sa vive sympathie pour les habitants du pays septentrional qui mènent une vie si dure dans cette nature marâtre. « La situation matérielle de l'habitant est encore tolérable sur les bords de l'Onéga, parce qu'il reste en communication avec Saint-Pétersbourg; mais plus loin vers le nord et vers l'est, on ne voit que la forêt, la forêt et le marécage, et encore la forêt. Les lacs dispersés dans le pays servent tout au plus à faire communiquer entre eux les villages et les hameaux. Le climat y est tel que le sol y refuse tous les produits sans lesquels nous n'imaginons pas que le paysan russe puisse subsister : on n'y trouve ni chou, ni sarrasin, ni concombre, ni oignon. L'avoine préparée de diverses manières y forme la base de la nourriture. » La charrette nationale des Russes, la *télègue* est inconnue en ce pays : elle devient impossible sur ces landes marécageuses. Même en été, on y voyage dans des espèces de traîneaux. Pour les transports, on se sert d'une sorte de tombereau avec deux roues de bois, de forme polygonale plutôt qu'arrondie.

Hilferding sait inspirer confiance aux *dissidents,* si longtemps persécutés, et que la vue d'un habit bourgeois suffisait à rendre muets. Il prend le parti du pauvre paysan contre les tracasseries de l'administration forestière. Il sait combien ce sol est avare : la maigre moisson ne peut mûrir que dans les terres récemment défrichées, fécondées par la cendre des sapinières incendiées. Faut-il donc, pour protéger la forêt contre les défrichements, faire mourir de faim l'habitant? Il cause familièrement avec les chanteurs, s'informe de leurs affaires, de leur famille, de leur village. Il tient à connaître le milieu dans lequel ils ont vécu : ces renseignements ne sont-ils pas d'ailleurs indispensables, si l'on veut être fixé sur l'origine et la transmission des bylines? Hilferding a pu constater une

fois de plus que la poésie populaire est bien la propriété exclusive du peuple : tous les rhapsodes qu'il a entendus sont des paysans. On lui avait bien parlé d'un sacristain et d'un diacre : il s'est trouvé que ces demi-bourgeois ne connaissaient que des contes ou des cantiques spirituels, mais ne savaient pas de bylines. Presque tous les favoris de la muse sont complétement illettrés ; sur soixante-dix rhapsodes, Hilferding n'en a trouvé que cinq qui eussent quelque instruction. Il a plaisir à louer leur désintéressement. Un jeune paysan retournait chez lui enchanté de la générosité du savant et disait à haute voix « qu'il se garderait bien à l'avenir de laisser échapper une byline et qu'il en apprendrait le plus possible, puisqu'il voyait que cette connaissance avait son prix. » Les chanteurs ne comprennent pas toujours ce qu'ils chantent : la langue a vieilli et plus d'un vers s'est altéré. Si on leur demande compte d'une expression singulière ou d'un passage obscur, ils répondent invariablement : « Cela se chante ainsi, » ou bien : « Les anciens chantaient ainsi; nous ne savons ce que cela veut dire. » Aucun détail merveilleux ne leur semble incroyable ; ils admettent très-bien qu'Ilia de Mourom ait pu brandir une massue de 1,600 livres ou tuer d'une seule fois 40,000 brigands. Ils pensent simplement que les hommes étaient plus forts en ce temps-là qu'aujourd'hui.

Ce qui prouve la ténacité de la mémoire populaire, c'est que le paysan de l'Onéga continue à chanter les « chênes robustes, » et « la stipe de la prairie » et « la plantureuse campagne, » bien que ces traits de la nature kiévienne ne répondent en rien à la nature qu'il a sous les yeux, et que de sa vie il n'ait vu un chêne. Il parle de casques, de carquois et de massues d'acier, bien qu'il n'ait même pas une idée de ces sortes d'armes, de « l'aurochs au poil brun » et du « lion rugissant, » bien que ces animaux qui ont pu exister dans l'ancienne Scythie, lui soient aussi inconnus que les quadrupèdes australiens. C'est grâce à ce

respect pour la tradition [1], à cette habitude de chanter comme ont chanté les anciens, que tant de traits, inintelligibles pour le paysan, infiniment précieux pour le mythologue et l'historien, ont pu se conserver dans les bylines. Les fables épiques ont ainsi passé presque sans altération avec les migrations populaires, des plaines du sud dans les déserts du nord et des temps héroïques aux générations contemporaines.

Dans l'intervalle qui s'étend entre l'apparition du dernier volume de Rybnikof et celui d'Hilferding, la *Société des Amis de la Littérature Russe*, avait confié à M. Bezsonof le soin de publier les chansons recueillies par Kiriéevski. Les quatre premiers fascicules sont consacrés, comme la grande masse des bylines recueillies par Rybnikof et Hilferding, au cycle de Kief [2]. Le recueil de Kircha Danilof avait été formé dans le gouvernement de Perm; ceux de Rybnikof et d'Hilferding sur les bords de l'Onéga; celui de Kiriéevski a ceci de particulier qu'il nous offre des chansons réunies sur presque tous les points de la Grande-Russie, et même en Sibérie. Il montre comment les bylines ont pu se propager sur une immense étendue et se retrouver pourtant identiques dans leurs traits essentiels, d'un bout à l'autre des possessions moscovites, partout où retentit la langue grande-russienne. Dans les chansons de l'Onéga et de la Sibérie, dans celles d'Arkhangel et de Saratof, on retrouve les mêmes personnages, les mêmes aventures, presque les mêmes tours et les mêmes expressions poétiques que dans celles qu'on a pu noter dans la Russie centrale, à Moscou, à Riazan et à Toula.

(1) Ces scrupules n'ont pas empêché qu'il ne se glissât parfois dans les bylines des détails étrangement modernes. C'est ainsi que le héros Volga se change en hermine pour ronger les fusils du sultan de Turquie. C'est ainsi qu'on voit des héros écrire sur du papier timbré, ou encore, sur le point d'attaquer un dragon ou un géant, braquer sur lui une lunette d'approche.

(2) *Piesni sobrannyia Kiriéevskim.* Moscou, 1868-1874, in-8, 10 fascicules ou volumes.

III.

Bien que la plupart des textes d'une même chanson en reproduisent assez fidèlement les données essentielles, on est surpris de la quantité des variantes recueillies. Dans une même région, les versions d'une même chanson peuvent différer profondément. Hilferding a remarqué que, rien que dans le pays de l'Onéga, on peut établir deux groupes bien distincts : les villages du rivage occidental et ceux du rivage oriental du lac ; dans les premiers, les textes sont toujours plus développés ; dans les seconds, toujours plus concis. Dans les premiers, les bylines comprennent quelquefois un millier de vers et les *skazitéli* y affectionnent le vers de huit ou neuf syllabes; dans les seconds, on évite les répétitions, les digressions, on ne dépasse pas deux ou trois cents vers, et l'on affectionne le vers de cinq ou six syllabes. Étant donné un même système de bylines, il y a encore d'importantes variantes à constater, quelquefois dans le même village, d'un chanteur à un autre, et qui ne portent pas seulement sur des expressions ou des vers isolés, mais sur des développements entiers. Rybnikof croit qu'elles tiennent soit au maître dont le *skazitel* les a apprises, soit au caractère et presque au tempérament de ce dernier. Par exemple le vieux Kousma Romanof, qui emploie toujours dans la conversation les expressions les plus courtoises et les plus caressantes, donne le même tour à ses bylines. Le sauvage Térentii Jevlef préfère au contraire les expressions dures et farouches.

Ce qui a le plus contribué à maintenir à peu près intacte, malgré tant de siècles écoulés, cette poésie abandonnée à tous les hasards de la transmission orale, c'est cette salutaire contrainte de la mesure et du rhythme. Mais Hilferding remarque déjà que beaucoup de chanteurs n'en

tiennent qu'un compte médiocre; au point de vue du respect de la mesure, il distribue ceux qu'il a entendus en trois groupes. Chez ceux du dernier groupe, beaucoup de vers sont boîteux, mais encore ce sont des vers. Quelquefois le vers est tout à fait brisé, on n'a plus que de la prose. C'est ce qui est arrivé pour la belle byline de Sviatogor se couchant dans son cercueil. On dirait un collier de perles dont le fil se rompt tout-à-coup et dont les grains nacrés roulent sur le sol. Quand une byline est pour ainsi dire égrenée, elle devient une *pobyvalchtchina*, une sorte de conte. Pour être éparpillées, les perles n'ont pas perdu leur prix. Dans les *pobyvalchtchines*, il y a de précieux joyaux historiques et mythiques. Cette transformation de la byline est un fait des plus remarquables. Quand la poésie épique était encore réellement vivante, quand le paysan avait encore le souffle inspiré des vieux rhapsodes, rien de plus facile que de refaire le poème détruit. La flamme créatrice était alors dans toute sa force, on pouvait remettre la *pobyvalchtchina* dans le foyer ardent et la forger à nouveau. Maintenant le foyer et la forge sont éteints. Le paysan a encore assez d'oreille pour sentir qu'un vers est faux, mais plus assez de génie poétique pour créer à nouveau.

Une byline peut subir encore un autre genre d'altération, qui porte sur le nom propre. Celui-ci finit par s'altérer à tel point dans la transmission, qu'il devient méconnaissable; quelquefois on le remplace arbitrairement ; plus souvent on finit par le supprimer. Alors la byline sort de la catégorie des bylines *vladimiriennes*, *novgorodiennes*, *princières*, *moscovites*, pour entrer dans celle des bylines *anonymes*. Nous en donnons plus loin un exemple, celui de la byline sur *le bon compagnon et la rivière Smorodina*.

Ce mot de *byline*, dont l'étymologie semble être *bylo* (*a existé*), est assez ancien. Il se trouve déjà dans *la Chanson d'Igor* qui est du XIIe siècle. A cette époque, la cour des princes russes était pleine de chanteurs qui s'accompa-

gnaient de la *gouzzla*, et S. Théodose Pechtcherski en était scandalisé. Dans les bylines mêmes nous trouvons des héros qui chantent, comme Sadko le marchand, Soloveï le *roi de mer*, Stavre le musicien, Dobryna Nikitich.

M. Bezsonof regrette qu'on ait songé si tard à fixer par l'écriture les bylines. En effet, le premier manuscrit que nous en ayons, celui de James Richard, qui ne contient que quelques pièces, remonte seulement à 1619 ; celui de Kircha Danilof est du XVIII[e] siècle ; c'est de nos jours seulement qu'on s'est occupé activement de recueillir les chants populaires ; si on avait attendu encore une génération, plus d'un *skazitel*, aujourd'hui octogénaire ou centenaire, aurait disparu emportant avec lui dans la tombe des poèmes de premier ordre.

Il n'y a pas bien longtemps, en somme, que le don divin s'est retiré du peuple : Pierre le Grand a été encore le centre d'un grand mouvement poétique. Sur le roi de Prusse Frédéric II, même sur l'invasion française de 1812, nous avons quelques beaux morceaux. Nous voyons que les chansons naissent ordinairement presque aussitôt après les événements ; le faux Dmitri meurt en 1606, et treize ans après on peut recueillir des bylines sur son aventure. D'autre part, il ne semble pas que la puissance de transmission, à défaut de la puissance de création, se soit fort affaiblie depuis un siècle. De notre temps on a collectionné des pièces d'une plus haute inspiration et d'une rédaction plus archaïque que celles qui furent au XVIII[e] siècle réunies par Kircha Danilof. Les variantes de ce recueil manuscrit ne sont pas toujours préférables à celles que Rybnikof ou Hilferding ont naguère retrouvées sur les bords de l'Onéga. On peut dire qu'il n'était que temps de se mettre à l'œuvre ; mais peut-être était-il encore temps.

Que les bylines aient été recueillies au XIX[e] siècle, au XVIII[e] siècle ou en 1619, il n'en est pas moins vrai que nous devons absolument et uniquement leur conservation à

la tradition orale. C'est en cela que l'histoire de l'épopée russe diffère complétement de la nôtre. En France notre trésor poétique se compose presque entièrement de *chansons de gestes* qui nous ont été conservées par les manuscrits. En Russie, au contraire, on ne peut guère citer qu'un grand morceau d'épopée nationale qui se soit conservé jusqu'à nous par l'écriture : c'est la Chanson d'Igor. En revanche la Russie a des centaines de chansons héroïques avec d'innombrables variantes; ces cantilènes sont d'une importance capitale; elles permettent de reconstituer toute une histoire légendaire de la Russie, de remonter même à ses traditions mythiques. Peut-on leur comparer ce que nous avons recueilli chez nous en ce genre ? Les *Gwerziou* de la Basse-Bretagne, les *chants de pauvres* du Velay et du Forez, les poésies nationales du Languedoc et de la Provence, tout ce qui a été recueilli dans ces derniers temps de la bouche de notre peuple ne présentent ni l'antiquité, ni l'intérêt poétique, ni l'importance historique des chansons russes. Parmi celles qui ont été réunies vers 1853, sous les auspices de notre ministère de l'instruction publique, un très-petit nombre supporteraient la comparaison. Je citerai, par exemple, la chanson sur *le Maréchal Biron* qui doit remonter au XVIIe siècle, et qui rappelle tout à fait les bylines moscovites de la même époque (1). On peut dire en somme que sans les manuscrits nous n'aurions pas eu d'épopée française, tandis que sans la transmission orale, il n'y aurait pas d'épopée russe.

Toutes les chansons populaires des Russes n'entrent pas dans notre sujet. Les cantiques spirituels des *kaliéki*, qui font l'objet d'une des plus belles publications de M. Bezsonof tiendront peu de place dans ce livre. Nous ne parlerons pas des chansons de danse, de mariage, de funérailles.

(1) *Instructions relatives aux poésies populaires de la France*, Paris, 1853, p. 29.

D'autre part la matière épique, l'histoire légendaire n'est pas enfermée uniquement dans les chansons. Sans sortir de la tradition orale, les *pobyvalchtchines* qui ne sont que des bylines en prose, certains contes historiques et mythiques, complètent souvent et expliquent les bylines. Tels sont par exemple les contes sur Ilia de Mourom, sur Dobryna, sur Akoundine et sur Vassili Bouslaévitch, les aventuriers novgorodiens, sur Ivan le Terrible et la manière dont la trahison s'est introduite dans la terre russe, sur Pierre le Grand et ses aventures sur les lacs du Nord. Les proverbes, les énigmes, les chansons de danse et de mariage, renferment également des traits épiques et historiques.

Enfin les anciennes chroniques, celles de Nestor de Kief, par exemple, n'ont pas été composées uniquement d'après les documents historiques, fort rares à cette époque. Outre les chroniqueurs grecs qui lui servaient de modèles, outre certaines pièces authentiques comme les traités de commerce entre la Russie et Byzance, l'historien kiévien avait pour source d'information la tradition orale. Or en ces siècles de vive imagination, la tradition orale conservait plus de traits légendaires que de faits réels.

Dans les récits de Tite-Live sur l'arrivée des Troyens, sur Romulus et Rémus, Numa Pompilius et la nymphe Egérie, Tullus et les trois Horaces, Horatius Coclès, la vierge Clélie, Mucius Scévola, les Tarquins et Porsenna, on n'hésite pas à reconnaître aujourd'hui l'écho des cantilènes héroïques, des chansons épiques de la vieille Italie. Ce sont également des traditions légendaires que nous retrouvons dans les premiers récits de Nestor. Les exploits d'Oleg contre les Grecs ; la vengeance exercée par Olga contre les Drévlianes, meurtriers de son mari ; les divers piéges tendus à leurs ambassadeurs ; l'incendie de Korostène au moyen de pigeons et de moineaux, porteurs comme les renards du Samson biblique de brandons allumés ; la proposition de mariage faite par l'empereur grec à la vieille princesse ;

la lutte de subtilité qui s'engage entre les deux souverains; plus tard l'histoire de Vladimir et de sa femme Rognéda, dont les projets vindicatifs rappellent la vengeance de la femme d'Alboin ; le propos de Dobryna au sujet des Bulgares qui portent des bottes et des tribus slaves qui portent des *laptis;* le combat du champion Péréiaslaf contre le géant des Petchenègues ; la ruse des habitants de Bielgorod qui font voir aux députés des assiégeants un puits rempli de farine et un autre rempli d'hydromel, — tous ces traits et bien d'autres encore constituent dans les chroniques de Nestor la part de l'épopée.

Parmi les bylines dont nous aurons à nous occuper, il y a deux catégories bien distinctes à établir. Les unes se rapportent aux traditions les plus anciennes des pays slaves, aux vaillants paladins de Vladimir, prince de Kief, aux hardis aventuriers de Novgorod-la-Grande. Ce sont de beaucoup les plus nombreuses et leur formation remonte évidemment à une époque où le génie populaire était dans toute sa force; ce sont de beaucoup les plus anciennes. Ces bylines qui nous ramènent parfois aux origines mêmes de la Russie païenne et dans lesquelles l'élément légendaire est beaucoup plus considérable que l'élément historique sont la véritable richesse poétique de la Russie. C'est dans ces chansons qu'il faut chercher la trace des anciennes religions slaves et même de la plus vieille mythologie aryenne; ce sont elles qui présentent tant de points de comparaison avec les monuments les plus augustes de notre race, des *Védas* aux *Eddas*, d'Homère et du *Ramayâna* aux *Niebelungen* et aux légendes celtiques. Elles resteront pour l'historien, pour le mythologue, pour le philologue, un champ fécond de découvertes.

Les chansons de la seconde catégorie forment à proprement parler l'épopée historique des Russes. Quelque hardies que soient ici les fictions du poète, on retrouve toujours à

leur base quelque fait réel plus ou moins altéré; on peut les commenter d'une manière suivie à l'aide des chroniques et elles peuvent servir de commentaires aux monuments de l'histoire positive.

L'épopée tout à fait légendaire a donné naissance aux cycles des héros primitifs, de Kief, de Novgorod-la-Grande. L'épopée historique forme le cycle de Moscou; elle se compose d'un assez grand nombre de bylines dont l'action a pour centre cette capitale de la Grande-Russie. Elles commencent avec la période tatare et se continuent presque jusqu'à nos jours.

Deux noms surtout dominent le cycle de Moscou : un héros du XVI[e] siècle et un héros du XVIII[e], Ivan le Terrible et Pierre le Grand. Depuis les premiers princes de la vieille Russie jusqu'aux empereurs contemporains, les bylines sont toujours assez nombreuses pour former comme un ensemble complet, une véritable histoire traditionnelle de la Russie, qui naturellement présente avec l'histoire réelle, l'histoire écrite, de singulières divergences.

Mais que ces chansons se rapportent à Vladimir, prince de Kief, ou à l'empereur Nicolas, elles reproduisent également ces procédés particuliers de style qu'on appelle *homériques*, bien qu'ils soient communs à toutes les poésies primitives. D'abord les répétitions textuelles, dans la même chanson, de développements entiers. Le poète, après avoir exposé l'action pour son propre compte, la fera raconter plus loin, dans des termes identiques, par quelqu'un des acteurs. Si la même action se répète trois fois, — et le nombre trois est presque sacramentel, — trois fois de suite le poète l'exposera dans les mêmes termes. Ce procédé a peut-être pour effet d'augmenter l'intérêt, d'accroître l'émotion à chaque répétition nouvelle : mais ce succès du chanteur suppose un auditoire extrêmement neuf.

La peinture des passions n'est jamais bien développée :

un certain nombre d'expressions convenues servent à exprimer la joie, la douleur, la surprise, l'empressement, l'épouvante. Les passions se manifestent moins par des discours que par les actions violentes qu'elles inspirent.

Les épithètes à la façon d'Homère abondent dans ces vers antiques : on saute sur ses pieds *rapides*, on prend son interlocuteur par ses mains *blanches*, par son anneau d'*or*, on le baise sur ses lèvres *sucrées*. Une tête porte invariablement l'épithète de *rebelle*, fût-elle sur les plus honnêtes épaules du monde. Le tsar est toujours le *tsar orthodoxe*, les héros et les brigands sont toujours les *bons jeunes hommes*, les *bons compagnons*. On ne sort pas du bois *ombreux*, de la campagne *rase*, des lacs *profonds*, des montagnes *grises*, de la mer *bleue*, du soleil *rouge* (ou *beau* : du reste ce qui est *rouge* est presque toujours *beau* chez un peuple primitif). Les fleuves deviennent la *mère Volga*, ou *notre père*, le *paisible Don*. La terre est *notre mère*, la *terre humide* ; cette épithète d'*humide* qui s'applique également au chêne doit avoir un autre sens, celui de *fort*, *robuste*, imbibé de sucs puissants. Maintes comparaisons sont tirées du loup *gris*, de l'aurochs *fauve*, du cygne *blanc*, du faucon *lumineux* (1) : la voix humaine rappelle au poète la trompette d'*or* et le clairon d'*argent*. Une des épithètes les plus difficiles à expliquer est celle du vin *vert*.

Un poète rustique n'est pas tenu d'être un géographe de premier ordre. Sa topographie est toujours un peu vague. Les montagnes et les cours d'eau dont il cite les noms ne se trouvent pas facilement sur la carte. Tels sont, par exemple, les monts Sarrasins, les monts de Sion, les Saintes-Montagnes, la rivière Smorodina.

L'épopée ne s'est jamais astreinte à la majesté, à la

(1) Le faucon a conservé cette épithète de *lumineux*, parce que dans les Védas Agni, Indra prennent cette forme. L'oiseau de proie devient alors une image du feu, de la foudre, du soleil, de la lumière. A. de Gubernatis, t. II, *le Faucon*.

dignité qu'affecte la tragédie. Elle ne s'est jamais guindée sur cette chaussure gênante qu'on appelle le cothurne. Elle passe librement du sublime au trivial, et du solennel au bouffon. Dans Homère, à côté de scènes comme celles d'Apollon dardant ses flèches sur le camp des Grecs, d'Hector recevant les adieux d'Andromaque, de Priam aux genoux du meurtrier de son fils, on voit Achille et Agamemnon s'insulter grossièrement. La lutte d'Ulysse et du mendiant Iros, qui précède de si peu un tragique dénouement, est du comique populaire. Même liberté d'allure dans l'épopée russe : la muse rustique ne dédaigne pas les aventures de fabliaux, les maris trompés ou les amants surpris ; elle aime les expressions proverbiales, et même les *mots rouges*, comme on dit en russe, c'est-à-dire les gros mots que les pudibonds éditeurs ont été obligés de remplacer par des points. On jugera mieux de ces poésies par les analyses ou les extraits qui vont suivre.



PREMIÈRE PARTIE

L'ÉPOPÉE LÉGENDAIRE

CHAPITRE PREMIER

LE CYCLE DES HÉROS PRIMITIFS

Les plus anciens personnages de l'épopée russe tiennent de beaucoup plus près à la mythologie qu'à l'histoire. Ce sont des héros non pas d'Homère, mais d'Hésiode, des divinités qui sont à peine dégagées du panthéisme primitif, des forces naturelles dont la personnification n'est pas entièrement accomplie. Les bylines ne nous ont conservé le nom et les exploits que d'un petit nombre d'entre eux : ils sont les débris d'un vaste panthéon, dans lequel trônaient peut-être, à côté des dieux russes, ceux des nations finnoises vaincues, et qui a sombré tout entier à l'avènement du christianisme.

Les sources écrites nous ont conservé les noms de quelques-unes de ces divinités proscrites : Dagh-Bog, dieu du soleil ; Voloss, dieu solaire également, qui, de même qu'Apollon, pasteur chez Admète, est devenu à la fois le protecteur des musiciens et des poètes et le gardien des troupeaux ; Péroun, dieu du tonnerre, c'est-à-dire le soleil en lutte contre les nuées et les ténèbres ; Stribog, le père des vents.

Les chansons rustiques, dont sont accompagnées les danses

et les réjouissances, célèbrent encore aujourd'hui Did-Lado, déesse de la fécondité, Iarilo et Koupalo, personnifications du soleil d'été. Les contes populaires de la Russie ont conservé le souvenir d'une multitude de divinités secondaires : Moréna, déesse de la mort ; Kotchtchei l'Immortel et Moroz, qui sont le froid de l'hiver ; la *Baba-Yaga*, sorte d'ogresse qui semble une image de la nuit ou de la tempête; le Roi de la mer, qui tient à la fois du Pluton et du Poseïdôn helléniques ; Likho le Borgne, un cyclope russe, personnification du malheur ; le Vodianoï, génie des eaux ; les Roussalki, nymphes des fleuves et des rivières ; le Léchii et le Lésovik, démons des bois, l'un malicieux, l'autre secourable ; le Domovoï, hôte du foyer domestique ; les mères Vendredi et Mercredi, redoutables visiteuses, etc. (1).

Peut-être les bylines russes nous aideront-elles à reconstituer l'antique Olympe des Slaves.

Les traits mythiques abondent surtout dans les chansons relatives à Volga Vseslavitch, Mikoula Sélianinovitch, Sviatogor, Samson et quelques autres personnages semi-divins. Cette première génération de *bogatyrs*, moins héros que divinités, se distingue par des formes vagues, une taille gigantesque, des facultés surhumaines, souvent une force aveugle et déréglée, impuissante à se diriger elle-même, comme sont les forces mêmes de la nature. Ce sont des espèces de Titans qui doivent disparaître, comme ceux de la mythologie hellénique ou scandinave, afin de permettre à une génération nouvelle de héros d'entrer en scène.

(1) Bestoujef-Rioumine. *Rousskaïa istoria*, t. I. Afanasief, *Poétitcheskia vozrénia*, — Kavéline, œuvres, t. IV, critique du livre de Terechtchenko, *Byt rousskago naroda*.

I.

VOLGA VSESLAVITCH.

Le premier des héros anté-vladimiriens, c'est Volga Vseslavitch. Par certains côtés il est bien plus moderne, plus historique que ses compagnons ; par d'autres côtés il est une divinité mystérieuse, d'un caractère très archaïque. Un serpent avait eu commerce avec sa mère; il s'était enroulé « autour des brodequins de peau verte, autour des bas de soie, il avait touché sa hanche blanche. » Quand il naquit, « la terre humide trembla, la mer bleue s'agita, le poisson s'enfonça dans les abîmes marins; l'oiseau s'envola tout en haut dans la nuée; les aurochs et les élans s'enfuirent au-delà de la montagne; les bêtes sauvages se dispersèrent dans les bois. » Ce héros, qui bouleverse le monde le jour où il y fait son entrée, se développe d'une manière surprenante. A peine né, il parle, et sa voix retentit comme celle du tonnerre. Fils du serpent, il connaît toutes les ruses et tous les artifices de la magie divine; il sait toutes les langues, c'est-à-dire le langage des oiseaux, celui des bêtes fauves et celui des poissons. A douze ans, suivant quelques chansons, à quinze ans, suivant les autres, il rassemble une *droujina*, c'est-à-dire une de ces bandes héroïques dont s'entourent les premiers princes russes et commence à courir la terre slave, chassant et cherchant aventure. Il ordonne à ses compagnons de tendre des filets dans la forêt sombre pour prendre les bêtes fauves; mais pendant trois jours et trois nuits, ils ne prennent rien : alors, pendant que ses compagnons sommeillent, Volga se transforme en loup au pelage gris et se met à trotter par les bois sombres, les forêts touffues, pour endoctriner martres, hermines, lièvres, ours, renards et les

amener dans le piége. Il ordonne ensuite à ses compagnons de tendre des filets pour prendre des oiseaux; pendant qu'ils dorment, il se transforme en faucon lumineux, pour chasser dans les rets oies sauvages, hérons, cygnes et canards. Il ordonne à ses compagnons de tendre des filets pour prendre les poissons : cette fois Volga se change en brochet pour aller chercher jusqu'au fond des eaux l'esturgeon et le sterlet.

Mais la chasse et la pêche ne suffisent pas à remplir la vie d'un héros. La ville de Kief est menacée par le roi des Indes, ou par le sultan des Turcs, suivant les variantes. Volga arme contre lui sa *droujina.* Avant tout il faudrait savoir ce que médite le sultan. Volga délibère avec ses compagnons pour décider qui l'on enverra en éclaireur. Si l'on envoie quelqu'un des vieux, il faudra l'attendre trop longtemps; quelqu'un d'âge mûr, il se laissera enivrer par le vin; quelqu'un de jeune, il s'amusera avec les jeunes filles et bavardera avec les vieilles. Décidément Volga partira lui-même. Il se transforme en petit oiseau, vole sous les nues et arrive à Tsarigrad (la ville des *tsars* ou des empereurs grecs, Constantinople). Il se pose sur la fenêtre du sultan et entend toute sa conversation avec la sultane.

Le tsar projette d'envahir la Russie, d'y conquérir neuf villes pour doter ses neuf fils. Il promet à sa favorite une pelisse neuve. Alors Volga Vseslavitch se transforme en hermine pour se glisser dans l'arsenal du sultan : là, comme ces rats dont parle Hérodote, qui à la voix d'un prêtre égyptien désarmèrent une armée d'envahisseurs, il ronge les cordes des arcs, arrache aux flèches leurs pointes d'acier; même dans certaines variantes, il brise les chiens des fusils et mouille les tonneaux de poudre. Puis, transformé en loup, il court aux écuries et coupe la gorge à tous les coursiers. Le royaume des Indes ou la terre de Turquie sont maintenant à la merci de sa *droujina.* Elle massacre le sultan et la sultane, extermine toute la popu-

lation, à l'exception des belles jeunes filles; elle égorge enfants et vieillards, « n'en laissant même pas pour la semence » et revient en Russie chargée de butin. Dans une chanson citée par M. Oreste Miller, les compagnons de Volga ne savent comment franchir les hautes murailles de Tsarigrad et ses portes d'ivoire : il n'y a passage que pour une fourmi. Volga se transforme en fourmi et transforme également tous ses compagnons. Quand ils sont entrés, ils reprennent leur figure de héros et pillent la ville.

Volga a pour père un serpent : ce mythe se retrouve dans un grand nombre de traditions aryennes. Alexandre le Grand, dans la légende, a pour père le magicien Nectanébo qui, pour s'approcher d'Olympias, a pris la forme d'un dragon ailé ; suivant d'autres récits, ce serpent n'était autre que le grand Jupiter. Dans Frédégaire, le héros éponyme de toute la dynastie mérovingienne doit le jour à une aventure non moins fantastique : un jour que sa mère était assise sur le rivage de l'Océan, un monstre marin sortit des flots et la rendit féconde. A la même idée se rattachent les légendes sur Mélusine ou la femme-serpent du château de Lusignan et l'origine démoniaque de Robert le Diable. Un souvenir de mythe du serpent se retrouve dans le poème de Wace : Arthur doit le jour à Uter-penn-dragon qui, pour tromper sa mère, a pris la figure de son mari légitime. Ces prétentions à une bâtardise divine se retrouvent dans des traditions non aryennes : Sémiramis est fille de la femme-poisson, Dercéto [1].

Le don de prendre à volonté toute espèce de forme, attribué aussi à Loki, le dieu scandinave, appartient à l'une des plus mystérieuses divinités du panthéon hellénique, à ce Protée qui pouvait se changer en animal, en flamme ardente, en onde fuyante, et qui exprime bien l'idée des transformations infinies de l'ondoyante nature.

(1) J. Ménant. *Babylone et la Chaldée,* Paris, Maisonneuve, 1874, p. 41.

Protée semble avec Pan, un souvenir du panthéisme primitif conservé dans le polythéisme grec. Périclymène, dans une autre légende grecque, avait obtenu de Neptune la faculté de se transformer en aigle pour voler au milieu des oiseaux, en serpent, en essaim d'abeilles, et enfin, comme le dit expressément un scoliaste, en fourmi. Or, nous avons vu Volga prendre cette forme pour se glisser dans la forteresse du sultan des Turcs. MM. Miller et Viazemski ont signalé le rapport qui existe entre la légende des compagnons de Volga changés en fourmis et le nom des compagnons d'Achille, les Myrmidons. On sait que la légende d'Achille a été fort populaire dans les cités grecques de la Scythie méridionale, qu'elle y a même pris des développements particuliers, inconnus dans la Hellade proprement dite. Des colonies helléniques, la gloire d'Achille a dû se répandre chez les tribus scythiques ou slaves qui les avoisinaient : la fable achilléenne a donc pu s'implanter dans la Russie du sud, et les poètes populaires, lorsqu'ils ont créé la figure des héros nationaux, ont pu emprunter plus d'un trait au type héroïque du fils de Thétis [1].

Bien que la faculté accordée aux dieux et même aux héros de revêtir différentes formes se retrouve dans toutes les mythologies, on peut dire que ce mythe est presque autochthone dans les régions occupées par les Slaves russes. Hérodote parle d'une nation tout entière, les Neures, qui avaient la faculté de se changer en loups une partie de l'année. Au dire de Solinus, une autre nation, apparemment slave, en Istrie, jouissait du même privilége. Or si le loup-garou a été connu et redouté chez les Scandinaves, les Bretons, les Germains, les Français [2], il n'a

(1) Voir dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, année 1826, le mémoire de Kœhler *sur les îles et les courses consacrées à Achille dans le Pont-Euxin.*

(2) Nos chansons populaires ont conservé peu de traces mythiques. Citons pourtant dans les *Instructions relatives aux poésies populaires de la France,* la chanson de Marguerite. La rédaction n'en est pas très-ancienne, mais la donnée première

guère existé chez nous qu'à l'état d'individu : c'est seulement dans les pays slaves qu'on nous signale des nations entières de loups-garous.

Jusqu'ici le type de Volga nous apparaît comme un Protée russe, comme une expression de la variété des phénomènes qui peuvent modifier la substance permanente du monde. Il faut bien cependant le tirer de ces ténèbres cosmogoniques et lui faire prendre pied sur la terre kiévienne. Ce Volga qui a pour père le serpent, dont la naissance fait trembler la terre et s'émouvoir les mers, qui nous apparaît plus souvent sous la forme d'oiseau ou de poisson que sous la forme humaine, est un homme pourtant, un héros historique, dont la personnalité se trouve bizarrement confondue avec celle d'une divinité antique et qui se trouve avoir en quelque sorte deux natures.

Volga semble un de ces princes varègues qui, au IXe siècle, vinrent de la Scandinavie pour régner sur les tribus slaves. Les bylines qui portent son nom offrent un tableau exact de la vie princière à cette époque : nous voyons Volga assembler autour de lui une *droujina,* vivre avec ses compagnons dans une sorte d'égalité héroïque, n'être parmi eux qu'un *frère aîné* parmi des *frères cadets,* subsister de la pêche et de la chasse, parcourir la terre russe pour y lever des tributs, s'armer pour la défendre contre l'ennemi extérieur, parfois aussi, dans certaines chansons, mettre à la raison des paysans rebelles qui refusent de payer l'impôt, ou qui détruisent les ponts qu'il

remonte à une époque où les anathèmes de l'Eglise n'avaient pas encore réussi à transformer nos vieux mythes en superstitions diaboliques.

Tout le jour je suis fille,
Et la nuit blanche biche.
Toutes les chasseries
Sont après moi la nuit, etc.

Marguerite est tuée par son frère dans une chasse nocturne. Il donne un festin où l'on sert les membres de la biche, il s'inquiète de l'absence de sa sœur. Une voix humaine sort du plat et lui révèle le mystère sanglant.

a établis sur les rivières. Volga fait tout ce que pouvait faire au IXe siècle un prince varègue : la Russie n'avait pas alors d'autre gouvernement.

Le Volga des bylines ne serait autre que le prince Oleg de la chronique de Nestor. Comme Oleg, Volga commence à quinze ans sa carrière militaire. Le grand exploit d'Oleg c'est son expédition (en 907) contre Constantinople : nous voyons également Volga mener sa *droujina* contre Tsarigrad. Mais comme les chanteurs populaires ne comprenaient plus rien à l'attaque d'un prince russe contre le tsar orthodoxe de Grèce, ils ont substitué à ce dernier, soit le souverain des Indes, soit le sultan des Turcs, usurpateur du trône de Byzance. Dans Nestor, l'histoire d'Oleg est à peine moins fantastique que dans les bylines. Le chroniqueur russe n'a pu se défendre d'insérer dans son histoire une multitude de récits légendaires, qui prouvent qu'autour du nom d'Oleg s'était formé tout un cycle épique. Ce cycle a péri, et nous n'en avons que ces débris. Quand Nestor raconte qu'Oleg fit adapter des roues à ses vaisseaux et déployer leurs voiles pour naviguer sur la terre ferme; que ces navires, poussés par le vent, traversèrent la plaine de Thrace et arrivèrent à travers champs jusqu'aux portes de Constantinople ; que les Grecs lui offrirent des mets empoisonnés, mais qu'il devina leur perfidie; qu'il suspendit son bouclier à la Porte-d'Or ; qu'un devin lui prédit que son cheval favori le ferait périr et qu'Oleg voulut sur le squelette desséché de ce même cheval triompher de l'imposture du devin; qu'un serpent sortit du crâne blanchi du coursier et piqua mortellement le héros, il est incontestable que nous avons ici non de l'histoire, mais de l'épopée.

Nestor ajoute que les Russes idolâtres, émerveillés de la perspicacité d'Oleg, l'appelaient *viéchtchii*, le Sage ou plutôt le Sorcier [1]. De sorcier à loup-garou, la distance

(1) Dans les sagas scandinaves, Odin et Gylf sont à la fois de vaillants guerriers et de puissants magiciens. Geffroy, *Histoire des États scandinaves*, p. 27, 16.

n'est pas grande : l'imagination populaire l'a aisément franchie. Le vainqueur de Byzance lui parut bien capable de se métamorphoser en brochet et même en fourmi. Il n'est pas le seul des grands chefs slaves à qui le peuple ait accordé cette diabolique faculté. Luitprand, un évêque italien, un historien sérieux, raconte qu'un prince bulgare, fils du grand tsar Siméon, était un sorcier si accompli qu'il pouvait en un clin-d'œil se changer en loup ou en toute autre bête. Nous verrons l'auteur de la *Chanson d'Igor*, célébrer la gloire de Vseslaf, prince de Kief, qui, la nuit, « courait sous la forme d'un loup, arrivait à Tmoutorakhan avant le chant du coq, traversant ainsi la route du soleil. »

On remarque que le héros Volga porte dans les bylines le nom patronymique de *Vseslavitch*, ou fils de Vseslaf. Il est possible que l'imagination des masses ait voulu donner à Oleg, le sorcier, un père non moins fameux par ses sorcelleries, le rapide loup-garou qui en une nuit pouvait aller des bords du Dniéper à ceux du détroit d'Iénikalé.

II.

MIKOULA SÉLIANINOVITCH.

Le second des héros de la vieille génération est un paysan. En son honneur s'est conservée cette chanson lyrique :

« O Mikoula Sélianinovitch (*fils du villageois*) ; c'est toi qui avais la jument *Lève-la-Tête* qui portait sa tête jusqu'aux nuages. — Il vint un jour à la ville de Kief; il en emporta deux outres de sel ; dans chaque outre il y en avait seize cents livres. — Et alors le bon Mikoula cultivait, labourait; du sillon il arrachait les pins et les sapins ; il y faisait croître le seigle et l'emportait chez lui

pour le faire moudre. — Et moi je brasserai la bière et j'inviterai des hôtes ; et je boirai à la santé de Mikoulichka et je le glorifierai ; c'était à toi, bon Mikoula, de cultiver, de labourer ; c'était à toi, bon Mikoula, de faire œuvre de paysan. » Mikoula est donc l'Hercule rustique qui apparaît à l'origine des temps, qui défriche les sombres forêts primitives, qui fait pousser sur le sillon nouveau le seigle, ce maigre froment du nord. Ce Triptolème russe est la personnification du paysan, non pas du paysan tel que l'ont fait dix siècles d'oppression, trois siècles de servage légal, mais tel qu'il a pu être au début, avant toute conquête varègue ou tatare, libre cultivateur de la terre russe, vivant dans sa commune souveraine comme dans une république patriarcale, défendant ses droits même contre le prince varègue, après l'avoir appelé pour régner sur le pays.

M. Miller a raison d'insister sur ce fait que l'épopée russe est la seule peut-être (avec l'épopée finlandaise du *Kalévala*) où un grand rôle héroïque soit dévolu à un défricheur du sol. C'est à cela surtout qu'on reconnaît que les bylines ont été faites par le peuple et pour le peuple. Les chansons de gestes françaises, par exemple, ont un caractère plus aristocratique : nos trouvères pensaient avant tout à leur auditoire de barons et de nobles guerriers : jamais ils ne se seraient avisés de les humilier devant un héros-vilain.

Dans une byline célèbre, Mikoula est mis en présence du représentant par excellence de la caste princière, en présence de Volga, le vaillant chef. On y saisit l'opposition qui s'est perpétuée pendant toute la durée de l'histoire russe entre le *pays*, c'est-à-dire l'élément indigène, et le *kniaze*, c'est-à-dire le principe d'autorité importé du dehors. La byline ne manifeste aucune hostilité contre Volga : mais c'est à Mikoula qu'elle donne tout l'avantage.

Volga, le fort guerrier, chevauche avec sa bande héroïque, sa *droujina* intrépide, et va de pays en pays pour recueillir le tribut des villes slaves. Soudain il entend dans la campagne le bruit d'une charrue ; il entend crier les membrures de bois, sonner contre les pierres le soc d'acier. Volga et ses hommes se dirigent vers le laboureur, mais ils marchent toute une journée sans l'apercevoir. Et toujours retentissait le bruit de la charrue fantastique et le choc de l'acier sur les pierres du sillon. Volga chevauche une seconde journée sans apercevoir personne. Ainsi, fait observer M. Oreste Miller, le tableau s'étend et prend des dimensions colossales : c'est comme une poétique représentation de cette plaine sans bornes dont se compose la terre russe ; le laboureur la sillonne avec une force si prodigieuse, il se transporte avec tant de rapidité d'un pays à l'autre qu'on ne peut voir en lui qu'un travailleur divin, le représentant et le patron de l'agriculture en Russie.

Au matin seulement de la troisième journée, Volga rencontre enfin Mikoula le villageois, qui, de sa puissante charrue, trace les raies profondes, extirpe les souches, arrache les rocs. Volga le salue et engage conversation avec lui. « Dieu t'aide, bon laboureur, à cultiver, défricher, à faire œuvre de laboureur, à tracer des sillons d'un pays à l'autre, à en arracher les pierres et les racines ». Mikoula lui rend son salut et lui raconte qu'un jour, comme il se rendait à la ville voisine, les gens de là-bas ont osé lui réclamer un péage ; mais c'est avec son bâton qu'il les a payés, et alors « ceux qui étaient debout se sont assis et ceux qui étaient assis se sont couchés pour toujours. » Emerveillé de ce récit, Volga engage le paysan à entrer dans sa *droujina*. Mikoula y consent, mais à une condition : c'est qu'on arrachera le soc du sillon pour le jeter dans un buisson. Volga envoie un de ses hommes ; mais ce guerrier robuste ne peut même imprimer un mouvement à

la charrue. Le chef varègue envoie cinq autres braves : ils ne peuvent à eux tous en venir à bout. Volga envoie dix hommes, puis toute sa *droujina :* ils ne sont pas plus heureux. Il descend lui-même de cheval, met les deux bras à la besogne et se reconnaît vaincu. Le laboureur s'approche alors, d'une seule main enlève la charrue, et la lance jusque dans les nuages, d'où elle retombe sur un buisson de cytise. La bande militaire part avec sa nouvelle recrue, Mikoula est monté sur son cheval de paysan qu'il a dételé de la charrue ; mais quel cheval ! Même quand la bonne jument rustique marche au trot, aucun des coursiers de guerre ne peut la suivre au galop. — Voilà sous quels traits imposants le peuple russe s'est représenté le héros laboureur, le héros slave par excellence, en opposition au héros d'aventures, au héros varègue Volga, fils de Vseslaf.

Dans l'épopée germanique, Thor, le patron des travailleurs, est constamment primé par Odin, le guerrier : c'est tout le contraire dans l'épopée slave ; mais sous le paysan épique se cache une divinité. Peut-être Mikoula est-il ce prince Kola (Kola-xaïs, le *prince de la charrue*) dont nous parle Hérodote (IV, 5). Suivant l'historien grec, Kola-xaïs était, dans les traditions scythiques, un des trois fils du premier homme. C'est pour lui que tomba du ciel une charrue d'or brûlant, sur laquelle nul autre que lui ne put porter la main. Peut-être aussi le grand saint Nicolas (les paysans prononcent *Mikoula*) n'occupe-t-il un rang aussi élevé dans la vénération du mougik russe, que parce qu'il a pris la place du *Sélianinovitch*. Un conte populaire recueilli par Afanasief nous montre saint Nicolas continuant à protéger l'agriculture et enseignant au mougik le moyen de détourner les effets de la colère de saint Elie, un bienheureux qui a succédé aux dieux solaires, et dont le courroux, manifesté par les ouragans de grêle, est surtout redoutable dans les jours d'été.

Il est bien remarquable que les Slaves de la Russie mé-

ridionale, héritiers de ces Scythes d'Hérodote qui s'enorgueillissaient du surnom de *laboureurs*, aient réservé les deux places d'honneur dans leurs poèmes nationaux à deux héros de la charrue : à Mikoula, le fils du villageois, à Ilia, le fils du paysan.

III.

SVIATOGOR ET SAMSON.

Sviatogor et Samson, ce sont les vrais Titans de la mythologie slave, des géants enivrés de leur force démesurée. « S'il y avait un anneau au ciel et un anneau à la terre, s'écrie un jour Sviatogor, je prendrais celui-ci de la main droite, celui-là de la main gauche, et je rapprocherais pour les confondre le ciel et la terre. » Dieu voulut punir cette parole d'orgueil. Sviatogor, passant un jour à cheval dans la steppe, vit un vieux homme qui le pria de l'aider à charger son sac. Le héros veut enlever le sac du bout de son fouet, il ne peut, — du bout de son doigt, il échoue encore, — de sa forte main, il ne réussit pas mieux. « Jamais, depuis tant d'années que je cours le monde, je n'ai vu semblable merveille ! » Il saute à bas de son cheval, et des deux mains, avec un effort immense, essaie de soulever ce maudit sac. Une sueur de sang ruisselle de son front. Il croit enfin avoir enlevé le sac jusqu'à la hauteur de ses genoux ; mais c'est lui-même qui s'est enfoncé dans le sol jusqu'aux genoux. Il croît l'avoir enlevé jusqu'à sa ceinture, mais c'est lui-même qui s'est enfoncé jusqu'à la ceinture. Quelques chansons disent que Dieu se contenta de lui avoir infligé cette leçon de modestie : dans le petit sac il avait mis toute la pesanteur de la terre. D'autres veulent que Sviatogor (la *Montagne-Sainte*) soit resté depuis ce temps enraciné dans le sol comme un roc sourcilleux.

Sviatogor n'est pas seulement enivré de sa force : il en

reste parfois accablé : elle lui pèse comme un lourd fardeau et le rend presque incapable de se mouvoir. Il est à charge à la terre, la mère humide, qui ne peut qu'à grand'peine le porter. Dans une byline publiée par Hilferding, on voit qu'il est interdit à Sviatogor de mettre désormais le pied sur la Russie : il lui est seulement permis d'errer « par les hautes montagnes, sur les rochers massifs. » Dans un conte rapporté par Aksakof, un géant, sans doute Sviatogor, est étendu sur une montagne. Ilia de Mourom voudrait le provoquer à combattre; mais ses plus formidables coups de massue, comme ceux de Thor sur le géant endormi, le tirent à peine de sa rêverie : il croit que ce sont de petites pierres qui tombent sur lui. Au troisième coup il se retourne et dit au héros : « Tu es fort parmi les hommes : reste fort parmi eux; avec moi tu ne saurais te mesurer. Vois quelle est ma taille : la terre ne peut me porter : j'ai enfin trouvé cette montagne et je me suis couché sur elle. »

C'est du jour seulement où les Titans primitifs ont été ensevelis sous les montagnes entassées par eux, que l'âge héroïque a commencé en Grèce. C'est du jour où Sviatogor est pétrifié dans la Montagne-Sainte, ou étendu sur ses roches, enseveli sous le poids de sa propre force, que le champ reste libre aux *bogatyrs* russes. Pourtant nous verrons Sviatogor suivre un instant la même voie qu'un des vaillants de la seconde génération et devenir le frère d'armes d'Ilia de Mourom.

Dans un autre récit Sviatogor succombe à la singulière destinée que le *Forgeron du nord* (1) a forgée pour lui : elle l'oblige à épouser une fille qui habite un royaume

(1) Peut-être est-ce le dieu finnois, adoré en Esthonie, Karelainen le forgeron, (Voir Richter, *Geschichte der deutschen Ostsée provinzen*, t. I, p. 59), ou le forgeron Ilmarinen du *Kalévala* de Finlande, ou Tvashtur, le forgeron des Védas. Ce mystérieux cabire du nord, qu'on appelle simplement le *Kousnetz*, le Forgeron, paraît avoir été remplacé dans le calendrier russe par les saints inséparables *Cosmas et Damien*.

au bord de la mer. Il part avec l'intention de tuer la fiancée qu'on lui impose. Il entre dans la chaumière de la jeune fille qu'il trouve seule à la maison. Depuis trente ans elle gît dans la pourriture et sa peau ressemble à une écorce de sapin. Le héros tire son couteau, lui en frappe la poitrine, dépose une pièce de monnaie à côté d'elle et s'en va. Mais il n'avait fait qu'ouvrir la peau informe où la jeune fille était emprisonnée depuis sa naissance [1]. Elle en sort guérie, ravissante : d'une beauté pareille on n'a jamais ouï parler. Elle s'en va dans la Montagne-Sainte où Samson ne tarde pas à la rencontrer : épris de ses charmes, il l'épouse sans la reconnaître. Mais le soir des noces il retrouve attachée au cou de la mariée la pièce de monnaie que jadis il avait posée auprès d'elle. Alors il vit « qu'au jugement de Dieu on n'échappe pas avec un bon cheval, car la sentence court devant vous. »

Samson se confond parfois avec Sviatogor, et celui-ci s'appelle dans quelques bylines Sviatogor-Samson. Quand on les chante séparément, on leur attribue à peu près les mêmes exploits : Samson lui aussi se vante, si la terre avait un anneau, de pouvoir soulever la terre. Ce qui le distingue c'est le trait biblique des cheveux angéliques qui lui donnent toute sa force. On ne peut douter qu'une certaine influence du livre sacré n'ait présidé à la formation de ce type : la légende hébraïque a pu faire son chemin aux pays russes, soit par les marchands arabes qui l'ont trouvée en Orient, soit par les plus anciens missionnaires chrétiens. Une byline spécialement consacrée à Samson reproduit assez exactement le récit biblique, mais elle y mêle nombre de traits profanes empruntés à la légende de Sviatogor.

(1) Dans les Védas une jeune fille, Apala, est également revêtue d'une hideuse peau de porc ; Indra consent à passer sur elle avec le gouvernail de son char, lui déchire cette peau : elle en sort éblouissante. C'est le mythe de l'aurore délivrée par le soleil. A. de Gubernatis, t. II, p. 1.

Samson a l'imprudence de révéler à sa femme le secret de sa force. Quand vient le jour de sa fête, Samson donne un festin, s'y enivre plus encore que ses convives, et s'endort d'un profond sommeil. Elle en profite pour lui raser la tête et lui crever les yeux : « Ah femme! serpent maudit : tu m'as perdu pour les siècles des siècles. » Elle donne au héros déchu une servante esclave et le voilà qui erre de maison en maison. Sa vue ne lui revint pas; mais ses cheveux repoussèrent, et il « commença à avoir dans les épaules une grande force. » Il se fait conduire à son palais où sa femme danse et se réjouit. « Alors Samson, le héros de la sainte Russie, s'avance vers la colonne de pierre qui soutient le grand angle du palais : il la saisit de ses mains blanches, il fait écrouler le palais de pierre. Sous sa ruine périt Samson le *bogatyr* : on lui *chante gloire* (on célèbre ses funérailles) ».

IV.

AUTRES HÉROS PRIMITIFS.

A cet âge primitif, presque chaotique, de la poésie populaire, où règnent surtout les personnifications des éléments indomptés, appartiennent presque tous les monstres qu'eurent à combattre les héros de l'âge suivant : dragons, serpents, harpyes, géants échappés à la grande destruction des Titans, génies des nuées, des ténèbres, des miasmes pestilents, souverains des profondeurs maritimes : comme ce Roi de la mer que rencontrera Sadko de Novgorod, comme Chark-Vélikane, le « maudit géant », que combat Diouk Stépanovitch, un des paladins de Vladimir. Chark-Vélikane, soit qu'il ait à peine forme humaine, soit que, comme Sviatogor, il soit accablé de sa propre force, ne peut même pas marcher à la rencontre de son ennemi :

« il se roule tantôt sur un côté, tantôt sur un autre ». C'est un reptile plutôt qu'un héros ; on sent que ce géant doit être quelque brouillard ou quelque nuée d'orage.

Mais dans les rangs mêmes des bogatyrs kiéviens, alignés en bataille contre l'armée des énergies mauvaises, nous en trouvons plusieurs dont la personnalité n'est pas bien définie : Polkane le géant, par exemple, n'est pas dégagé de toute bestialité : dans certains récits il est représenté comme une sorte de centaure, moitié homme, moitié cheval. Le héros *Soukhman*, c'est-à-dire le sec, le desséchant, est-il une personnification du soleil d'été ? Est-il un fleuve? on le croirait, car lorsque, disgracié par Vladimir, il arrache les compresses de feuilles qu'il avait posées sur ses blessures, il s'écrie : « Coule, rivière Soukhman, coule, mon sang bouillant, coule, mon sang versé pour des ingrats. » Un autre des serviteurs de Vladimir, Dounaï tue sa femme Nastasie et se tue après elle : il devient immédiatement un fleuve (Dounaï, le Danube) et Nastasie une rivière. Le héros Don Ivanovitch ne semble pas être autre chose que le Don. Le Dniéper s'intitule fils de roi. Kolyvan, est-il bien un bogatyr russe comme le suppose une byline qui lui fait monter la garde aux barrières de Kief? N'est-il pas plutôt un demi-dieu d'origine finnoise. Le géant tchoude Kolyvan ou Kalew-le-Vieux, dieu national des Esthoniens, est enseveli, comme Sviatogor, dans une tombe colossale, qu'il s'est creusée lui-même ; sur lui, sa veuve a entassé les masses de rochers qui forment aujourd'hui la montagne sur laquelle s'élève Reval (1). Est-il étonnant qu'un dieu finnois figure parmi les héros de la cour de Vladimir, puisque nous voyons les tribus tchoudes fournir leurs contingents aux armées qu'Oleg ou Igor poussèrent contre Constantinople ?

Dans le personnage même de Vladimir, et chez la plupart

(1) Richter, *Geschichte der deutschen Ostseeprovinzen*, I, p. 61.

de ses guerriers, on retrouvera mêlés aux faits historiques une multitude de traits mythiques. Mais aucun d'eux ne présentera au même degré le caractère de naturalisme divin que Polkane, l'homme-bête, Sviatogor-Samson, l'homme-montagne, Mikoula, le dieu de l'agriculture, et même, malgré ses rapports avec Oleg, que Volga Vseslavitch, l'homme-Protée. Après avoir étudié ces personnages mystérieux, qui comme les *vieux dieux* d'Eschyle, sont obligés de faire place à de plus jeunes, arrivons aux héros plus humains, au moins en apparence, du cycle kiévien.

CHAPITRE II.

CYCLE DE VLADIMIR

I.

ILIA DE MOUROM.

Le héros qui domine tout le cycle de Kief et qui dépasse en majesté épique même le *Beau Soleil* Vladimir, c'est Ilia de Mourom. Toutes les chansons, en toutes leurs variantes, s'accordent sur ce point : c'est un fils de paysan.

Ilia, avant de se révéler comme un *bogatyr*, un héros, était resté trente années comme perclus et paralysé. Un jour que son père et sa mère travaillaient aux champs apparaissent deux vieillards divins. « Ilia de Mourom, fils de paysan, lui crient-ils, ouvre-nous les larges portes,

fais-nous entrer dans ta maison. — Hélas ! répond l'infirme, je ne puis ouvrir les larges portes. Il y a trente ans que je reste assis ; je ne puis remuer ni les bras ni les jambes. — Lève-toi, Ilia, sur tes pieds rapides, ouvre-nous les larges portes, fais-nous entrer dans ta maison. » Ilia se lève en effet et va leur ouvrir. Les inconnus lui présentent alors une coupe remplie d'un certain breuvage. A peine a-t-il bu que « son cœur héroïque s'échauffe et que son corps blanc se couvre de sueur. » — « Que sens-tu en toi, Ilia de Mourom ? demandent les étrangers. — Je sens en moi une grande force. — Ilia, tu seras un grand héros ; tu ne dois pas mourir en bataille. Livre donc combat à tous les héros, à toutes les héroïnes audacieuses. Seulement ne t'avise pas de lutter avec Sviatogor le *bogatyr*, car la terre peut à peine le porter ; ne va point t'attaquer à Samson le fort : sur sa tête, il y a sept cheveux divins ; ne lutte point avec le sang de Mikoula : il est chéri de la mère humide, la terre ; n'en viens pas aux mains avec Volga : ce n'est point sa force qui le rend invincible, c'est sa ruse. »

Voilà donc Ilia qui tout à coup de cul-de-jatte est devenu un héros auquel tous les autres devront céder à l'exception de Sviatogor, Samson, Mikoula et Volga. Mais ce n'est pas à cette génération de titans qu'appartient Ilia. Dans certaines variantes de ces bylines, après avoir vidé la coupe miraculeuse, il dit aux étrangers divins : « Je me sens une telle force que la terre peut à peine me porter. » Ce n'est pas ce que veulent ses bienfaiteurs : Ilia doit être un héros qui ne soit pas à charge à la *mère humide ;* ils lui font boire un autre breuvage qui réduit cette vigueur excessive à de plus raisonnables proportions.

Quel est le premier usage que fait Ilia de la force qui est en lui ? Le même usage que son prototype Mikoula : il s'occupe du défrichement de la terre russe. Pendant que ses parents sont endormis, il va faire leur besogne rustique. Les deux vieillards s'épuisaient à abattre

une forêt : Ilia en un tour de main en arrache tous les chênes et les lance au loin dans la rivière. Il jouit de l'étonnement des deux campagnards à leur réveil; il leur raconte sa guérison et leur annonce qu'il va partir. Pour se procurer un coursier, il suit à la lettre les instructions qu'il a reçues de ses bienfaiteurs divins. Il s'en va sur la grande route, et dès qu'il rencontre un mougik conduisant par la bride un cheval teigneux, il le lui achète au prix qui lui est demandé; puis, pendant trois nuits consécutives, il promène et baigne le sonipède dans la rosée du jardin. Quand cette médication est terminée, Ilia se place à cheval devant une haute muraille, et la bête rustique, devenue un coursier héroïque, la franchit d'un seul bond (1). Alors Ilia demande à ses parents leur bénédiction et s'en va dans la campagne rase. Pourquoi le fils de paysan quitte-t-il la charrue pour courir la steppe? Il le faut bien, dans l'intérêt même de l'agriculture. C'est le temps où la sainte Russie est en proie aux forces mauvaises, infestée de monstres, de brigands et de païens. Ilia, c'est le libre paysan qui saisit le fer sacré pour la défense du sol.

Bientôt il rencontre une tente blanche dressée au pied d'un chêne. Il y entre et trouve un lit de 70 pieds de longueur. Bravement il s'y couche et s'y endort d'un

(1) Sur les chevaux *héroïques* qui figureront dans ces récits, consulter M. Angelo de Gubernatis, *Mythologie zoologique ou les légendes animales,* trad. par M. Renaud, Paris, 1874, t. I, chapitre du *Cheval.* Il cite des types de chevaux *héroïques*, qui tous ont été défectueux à l'origine : Tatos, le coursier des mythes hongrois, Pégase qui est *hémitélès,* imparfait à l'origine. Charatz, le cheval de Marko Kralévitch, était un poulain lépreux : son maître le guérit et lui apprend à boire du vin. Dans la Russie du nord il y a une relation étroite, qu'expliquent les Védas, entre le cheval mythique et le soleil. Voir dans les *travaux de la Société archéologique de Moscou,* année 1874, le travail de M. Efimenko, sur les peignes à tête de cheval du gouvernement d'Arkhangel. Le soleil est faible aussi, *imparfait* à son lever ; mais quand il s'est baigné dans la rosée du matin, il apparaît dans toute sa splendeur. Le cheval est également en rapport avec le vent. (Le cheval de Dardanus est fils du vent; légendes sur les juments espagnoles et portugaises fécondées par le vent; Pégase, cheval ailé).

sommeil *héroïque* [1] qui dure trois jours et trois nuits. Soudain on entend du côté du nord un bruit terrible : la terre maternelle en est ébranlée, la forêt sombre ondule comme un champ de blé, les fleuves débordés escaladent leurs rives. Ilia dort toujours. Alors son bon cheval l'éveille en le touchant de son sabot, et, prenant une voix humaine, comme les coursiers homériques d'Achille, lui dit : « Debout, Ilia de Mourom ! pendant que tu sommeilles, tu ne sais pas le danger qui te menace. Voilà Sviatogor qui revient dans sa tente. Laisse-moi fuir dans la campagne rase et monte toi-même sur le chêne humide [2]. »

Ilia avait à peine suivi ce conseil qu'il voit s'avancer, dominant de sa poitrine les hautes forêts, touchant de sa tête les nuages voyageurs, un cavalier qui porte sur son épaule un coffret de cristal. Arrivé au pied du chêne, il ouvre le coffret avec une clé d'or ; il en sort une femme héroïque d'une merveilleuse beauté. Elle prépare le dîner de Sviatogor, qui mange et s'endort sur son grand lit. C'est alors qu'elle avise Ilia dans les branches du chêne. Elle le somme de descendre, autrement elle avertira le géant. Quand il est descendu, elle l'invite à se livrer à l'amour avec elle, autrement elle réveillera Sviatogor et dira qu'il est venu pour lui faire violence. Ilia est bien obligé de céder. Comment ne pas reconnaître dans la chanson russe cette singulière donnée du conte arabe qui

(1) L'épithète d'*héroïque* (*bogatyrskii*) revient souvent dans les chansons. Elle s'applique à tout ce qui participe à la nature extraordinaire du héros. Ainsi il y a le cheval *héroïque* qui franchit le Dniéper d'un seul bond, la femme *héroïque* qui resplendit d'une beauté presque divine, le cri *héroïque* qui fait chanceler les palais sur leurs fondations, le sommeil *héroïque* qui dure des jours et des mois, même le ronflement *héroïque*, qui ressemble au roulement du tonnerre. C'est dans ce sens particulier que nous emploierons souvent cette épithète. Scientifiquement elle peut se traduire par celle de *mythique*.

(2) Rien de plus fréquent dans toutes les épopées que le cheval qui avertit son maître du danger. Celui du héros persan Roustem l'éveille, puis l'aide à vaincre son ennemi en combattant de ses dents et de ses sabots. Celui de Marko Kralévitch, le héros serbe, pleure comme ceux d'Achille sur la fin prochaine de son maître. Dans le Ramayana, le coursier de Ravâna lui présage par ses larmes la défaite et la mort.

sert d'introduction aux *Mille et une Nuits?* Là aussi, d'un coffret porté par un géant, sort une belle et perverse captive qui pendant le sommeil de son époux se charge de prouver au sultan Schahriar toute la vanité des précautions jalouses.

La belle infidèle met ensuite Ilia de Mourom dans la poche du mari trompé et éveille Sviatogor, qui la renferme à clé dans le coffret de cristal. Il remonte sur son cheval et se dirige vers les Saintes-Montagnes; mais le coursier titanique trébuche, et, comme son maître le frappe de sa cravache de soie, il se plaint d'une voix humaine : « Auparavant je ne portais qu'un héros et ta femme héroïque, maintenant je porte une femme héroïque et deux héros; il n'est pas étonnant que je trébuche. » Sviatogor tire de sa poche Ilia de Mourom, l'interroge et apprend de lui la vérité. Alors il tranche la tête à sa femme et fait avec son prisonnier un pacte de fraternité guerrière : Sviatogor sera *le grand frère* et Ilia *le jeune frère.*

C'est pendant ses expéditions en compagnie du géant que le héros de Mourom fait visite, dans les Saintes-Montagnes, au père de son *grand-frère.* Le vieux était aveugle et impotent. Il demande à serrer la main d'Ilia pour voir si les bogatyrs russes ont les membres forts et le sang chaud. Le héros, prévenu par son ami, prend un énorme morceau de fer, le fait rougir au feu et le tend au vieillard. Celui-ci le serre à en faire jaillir les étincelles et les paillettes enflammées. « Bien, dit-il au jeune brave, tu as la main forte et le sang chaud; tu es un véritable héros [1]. »

(1) Dans les *Contes de la Grande-Bretagne* publiés par M. Loys Brueyre (Paris, 1875), le conte des *Échelles du géant Mac-Mahon* reproduit une donnée semblable : « Donne-moi ta main » dit le Titan au fermier Robin. — Robin lui tendit son soc de charrue et le géant le tordit comme une tige de pomme de terre. » L'analogie est d'autant plus frappante que Mac-Mahon, comme le père de Sviatogor, se confond avec ses rochers, qu'il est une manière de héros-montagne, et que Robin le fermier est comme Ilia une sorte de héros-paysan.

Cependant la destinée que le « forgeron des montagnes du nord » a forgée pour Sviatogor va s'accomplir. Comme les deux frères d'armes chevauchaient vers le septentrion, ils trouvent sur leur chemin un immense tombeau de pierre avec cette inscription : « Celui qui est destiné à dormir dans ce tombeau y restera couché. » Ilia s'étend dans le sépulcre, mais il le trouve trop large et trop long pour sa personne. Sviatogor s'y étend à son tour, et le trouve parfaitement à sa taille. « Il est fait exprès pour moi, dit-il à son compagnon; prends le couvercle et couvre-m'en. — Je ne prendrai point le couvercle, mon *grand frère,* et ne t'en couvrirai point; c'est une terrible plaisanterie que la tienne. Veux-tu donc t'ensevelir vivant? » Alors Sviatogor prend lui-même le couvercle et le ramène sur lui; mais quand il veut le soulever, tous ses efforts sont inutiles. « Ah! mon *jeune frère,* s'écrie-t-il, c'est ma destinée qui me cherche; essaie à ton tour de soulever le couvercle. » Ilia essaya et ne put. « Ilia, prends mon glaive trempé dans l'eau de puits et frappe le couvercle par le travers; » mais le Mouromien n'était pas de force à soulever le glaive de Sviatogor. « Penche-toi sur le tombeau, reprend le géant; par cette fente je te soufflerai mon souffle héroïque. » Ilia obéit, et tout à coup se sent trois fois plus de force qu'à l'ordinaire. Il soulève le glaive et en frappe le tombeau par le travers. Sous la violence du coup, des étincelles jaillirent; mais où l'acier avait frappé apparut dans la pierre une bande de fer. Il frappa le tombeau dans sa longueur, et une bande de fer se montra dans la longueur du couvercle. « Je vais expirer, dit alors le Titan; penche-toi vers la fente, je soufflerai encore vers toi, et je te communiquerai toute ma force. — J'ai bien assez de force, répond le héros; si j'en avais davantage, la terre pourrait à peine me porter. — Tu as bien fait, mon jeune frère, de ne pas obéir à mon dernier ordre. C'est le souffle de mort que je t'aurais soufflé; tu

serais tombé sans vie à côté de moi. Maintenant adieu ; je te donne mon glaive trempé dans l'eau de puits ; pour mon cheval, attache-le à mon tombeau. Nul autre que moi ne doit le posséder. » Ainsi disparut Sviatogor, vaincu par sa destinée. N'est-ce pas ainsi que le sage Merlin séduit par Viviane, la Dalila celtique, s'enferma lui-même dans le sépulcre enchanté ?

Cependant Ilia de Mourom n'avait demandé leur bénédiction à ses parents que pour se rendre auprès de Vladimir.

Ilia chevauche donc vers Kief. Avant de partir il avait fait un vœu, celui « de ne pas ensanglanter ses mains. » Ce trait d'humanité n'est pas le seul à relever dans sa légende. Son bon cheval, à chaque foulée, franchissait une verste, enjambant les lacs, les rivières et les forêts. Pour aller de Mourom à Kief, il y a deux chemins : un plus long, un plus court; mais le plus court est infesté par *Soloveï le brigand*. Ilia trouve honteux de faire un détour, et au bout de 500 verstes il se trouve en présence de l'ennemi.

Un monstre bien étrange que ce Soloveï ! son nom signifie *le Rossignol* ; mais il rappelle plutôt les gigantesques oiseaux du lac Stymphale, les ignobles harpies. Il s'était bâti un nid sur sept chênes, étendait ses griffes à sept verstes autour de lui et depuis trente années infestait la contrée. Il rugissait à la manière des bêtes fauves, hurlait à la manière des chiens, « sifflait comme un rossignol. » Seulement, quand il sifflait, les grands arbres des forêts se courbaient jusqu'à terre. A ce sifflement, le bon cheval d'Ilia tomba sur ses genoux. De sa cravache de soie le héros le cingla entre les deux oreilles et sur ses flancs rebondis : « Gibier de loup, sac à foin, lui dit-il, n'as-tu jamais entendu le rugissement des bêtes, n'as-tu jamais entendu le hurlement des chiens, n'as-tu jamais entendu le sifflement du rossignol? » Mais il vit que le péril

était grand ; oubliant son vœu téméraire, il banda son arc, et de sa flèche d'acier atteignit le brigand à l'œil droit. Soloveï dégringole de son nid : Ilia l'attache à son étrier et se met en devoir de l'emmener. La femme et les enfans du monstre saisissent des épieux pour assaillir le héros, puis s'efforcent de négocier la rançon du brigand. On apporte à Ilia une coupe pleine d'or, une coupe pleine d'argent, une coupe pleine de perles. « C'est pour ma peine! dit-il en les prenant; mais je ne vous rendrai pas votre père, il recommencerait ses brigandages. » Dans le plus grand nombre des variantes, Ilia refuse l'argent. Il conserve ce caractère de héros désintéressé qui contraste avec les données de l'épopée germanique, où l'on s'égorge pour l'or rouge de la bruyère ou le trésor des Niebelungen. De même, quand les mougiks de Tchernigof viennent le remercier d'avoir délivré le pays et lui offrir de l'or et le gouvernement de leur cité, il refuse la fortune comme le pouvoir. Il a hâte d'arriver auprès de Vladimir pour les fêtes de Pâques.

Il est arrivé; il a franchi la grande porte du palais, il est entré dans la salle d'honneur du *Beau-Soleil*. « Il fait le signe de la croix comme il est ordonné, salue comme il est prescrit, s'incline vers les quatre côtés, principalement devant le gracieux prince Vladimir et devant la princesse Apraxie. » — « Salut, lui dit Vladimir; salut, brave et bon compagnon. J'ignore ton nom et ton pays. Es-tu tsar ou fils de tsar? es-tu roi ou fils de roi? » Le fils de paysan décline son nom, annonce sa capture. Tout le monde s'empresse pour voir le brigand. Vladimir l'invite à rugir comme une bête fauve, à siffler comme un rossignol. Soloveï refuse de faire montre de ses talents. « Je ne mange pas ton pain, dit-il au prince de Kief, je ne suis pas ton serviteur, ce n'est pas à toi que j'obéirai. »

Mais il obéira au Mouromien, qui lui renouvelle l'ordre de siffler. Pour le mettre en verve, le gracieux prince

lui verse une coupe de vin de la contenance de quinze pintes. Soloveï l'empoigne d'une seule main, la vide d'un seul trait, à la manière héroïque. Ilia lui avait enjoint de ne rugir, de ne siffler qu'à demi pour épargner le prince et ses gens; mais le monstre, par malice, rugit et siffle à pleine gorge. A ce sifflement s'écroulent les toits du palais; tous les convives tombent demi-morts. Mais Ilia a protégé le prince et la princesse : il a pris Vladimir sous un de ses bras, la princesse sous l'autre bras, comme une poule ferait de ses petits. Dans certaines chansons, Vladimir, d'effroi, marche à quatre pattes. C'est la scène, si souvent représentée sur les vases antiques, de la terreur d'Eurysthée quand Hercule lui amène enchaîné, du fond de l'enfer, le Cerbère aux trois gueules hurlantes. En punition de sa désobéissance, le héros saisit le brigand et le coupe en menus morceaux qu'il répand dans la campagne. Nous reviendrons sur le côté mythique de ces aventures.

Voilà donc Ilia de Mourom entré au service du prince, ou plutôt au service de la terre russe, assaillie par tant d'ennemis. Il devient le chef des bogatyrs de Kief, leur *ataman* (1). Avec eux, il monte la garde aux barrières de la capitale, pour empêcher que « nul piéton ne les dépasse, que nul cavalier ne les franchisse, que nulle bête fauve ne les escalade, que nul oiseau de mauvais augure ne vole au-dessus. »

Or un jour on voit arriver une héroïne, une *polénitsa* audacieuse; sur son cheval, qui ressemble à une puissante montagne, elle est campée comme une énorme meule de foin. Elle chevauche, la maudite, *un faucon sur l'épaule;* elle siffle et rugit, elle brave les héros chrétiens et les défie en combat singulier. « Si Vladimir, prince de Kief, ne m'oppose un champion, je courberai Vladimir sous mon

(1) Nom donné par les cosaques du Don, ou par les Zaporogues, et en général par les associations militaires ou commerciales de l'ancienne Russie au chef qu'on a librement élu.

glaive, je lui trancherai la tête, j'exterminerai tout le peuple des mougiks, je réduirai en poussière les églises de Dieu. » Les héros se regardent terrifiés, et Ilia leur demande qui l'on chargera de combattre *la chienne*. On envoie d'abord Alécha Popovitch. Il chevauche, il chevauche et se cache derrière un chêne pour regarder la *polénitsa*. A sa vue, le courage lui manque et il revient au galop vers ses frères d'armes, avouant qu'il n'ose combattre. On envoie Dobryna Nikitich; lui aussi tourne bride épouvanté. Ilia de Mourom, « le vieux cosaque, » voit bien que c'est à lui de donner l'exemple. Il chevauche, il chevauche; mais ce n'est point une plaisanterie que les jeux de la *polénitsa!* elle lance sa massue d'acier jusque dans les nuages et la rattrape d'une seule main. Et quelle massue ! elle pèse 36,000 livres. Comme tant de héros des épopées homériques ou françaises, Ilia sent son cœur glacé d'effroi. Il harangue son bon cheval, le suppliant de ne pas l'abandonner à l'ennemi, puis il charge vigoureusement l'héroïne: on eût cru voir deux nuages s'entre-choquer au milieu du tonnerre et des éclairs. A coups de massue, à coups de lance s'attaquent les deux guerriers; à la fin, ils mettent pied à terre et luttent corps à corps. Ilia est terrassé; la géante le tient sous son genou et se prépare à l'égorger; mais Ilia de Mourom *ne doit point mourir en bataille* (1). Cette pensée redouble ses forces; il renverse son ennemi, et à son tour lui presse la poitrine de son genou et lève sur elle son couteau d'acier. Pourtant il voudrait savoir son nom et son origine. Or, dans la plupart des épopées, les héros, par point d'honneur, hésitent presque toujours à se faire connaître. Dire son nom, c'est en quelque sorte demander merci. La *polénitsa* insulte donc Ilia et refuse

(1) Marko Kralévitch, le héros serbe, ne peut non plus mourir « ni de la main d'un guerrier, ni sous les coups du sabre tranchant, de la massue ou de la lance de guerre, mais seulement de la main de Dieu, l'antique tueur. » Dozon, *Poésies Pop. des Serbes*, p. 108.

de répondre. « Ah! vieux barbon! si j'étais ainsi agenouillée sur toi, je t'ouvrirais ta poitrine blanche, j'en arracherais le cœur et le foie, et je ne te demanderais ni ton père, ni ta mère, — ni ta race, ni ton pays. » Ilia va frapper, mais une force inconnue retient son couteau d'acier à la hauteur de son épaule. Trois fois il recommence ses questions : à la fin la géante déclare qu'elle est née aux pays païens, et que sa mère lui a donné un coursier héroïque en lui disant d'aller chercher son père dans la sainte Russie. Ilia la relève, l'embrasse, et lui apprend qu'il est son père. Il a vaincu autrefois une *polénitsa* et l'a rendue mère. Cette union d'un héros avec une femme de race maudite doit être dans les pays slaves un motif bien ancien de poésie. Hérodote nous rapporte une légende scythique où Hercule, — un Hercule slave apparemment, un Ilia de Mourom antéhistorique, — a commerce avec une créature moitié femme, moitié serpent.

Après avoir vaincu et retrouvé sa fille, Ilia va se reposer et dormir; mais la *polénitsa* roule des projets sinistres. Elle en veut au héros du déshonneur maternel et de sa propre bâtardise. Elle revient à la tente d'Ilia pour se venger : c'était fait de lui si son bon cheval ne l'eût encore éveillé à temps. Il saisit sa fille par le milieu du corps, l'enlève au-dessus de son épaule et la jette violemment contre terre; puis il l'empoigne par un bras et par une jambe, la déchire en deux et la coupe en menus morceaux qu'il répand sur la terre féconde. Dans d'autres chansons ce n'est plus sa fille, la vierge *au faucon,* c'est son fils Sokolnik (*le fauconnier,* une sorte de *féroce chasseur*) qui est vaincu par Ilia et déchiré ensuite en punition d'une perfide attaque.

Ilia accomplit tous ses exploits avec beaucoup de calme. Il n'aime pas à déployer inutilement sa force, et quand le danger lui paraît trop au-dessous de son courage, il est disposé à plaisanter, à goguenarder, comme c'est assez

l'humeur du paysan russe. Dans une forêt il rencontre quarante brigands : *quarante*, nombre sacramentel; quelquefois ils sont quarante mille. Les brigands se disposent à le dépouiller : « Allons, leur dit-il, il n'est pas besoin d'être quarante brigands; à un pauvre vieux comme moi rien à prendre; mon cafetan, on en connaît le prix : il vaut soixante roubles. Dans mon carquois, il y a cinq cents flèches et chacune vaut cinq roubles : d'argent comptant j'ai quarante mille roubles. Quant à mon cheval, il n'a pas de prix. » Les brigands rient d'un voyageur si naïf : « Depuis que nous rôdons par le vaste monde, nous n'avons jamais vu pareil imbécile. » Ils se préparent à l'assaillir. Mais lui, d'une de ses flèches, fait voler un chêne en éclats. Les détails dans lesquels entre la byline font penser à l'effet d'un coup de tonnerre. Dans le bonhomme Ilia, le héros, presque le dieu, le porte-foudre s'est révélé. « De ce coup de foudre héroïque, les brigands sont terrifiés : cinq heures entières ils restent couchés sans mouvement. Bientôt on dirait qu'ils s'éveillent d'un rêve.... Ils implorent le vieux cosaque, Ilia de Mourom. » (Kiriéevski, I, 15, 24.)

Le héros de Mourom n'est pas toujours en très-bonne intelligence avec Vladimir. Il s'irrite surtout quand il le voit abuser de son autorité ou négliger les bogatyrs pour s'entourer de grands seigneurs. Un jour, — c'était après une longue absence, — il entre dans la salle du festin en se donnant un nom d'emprunt. On ne le reconnaît pas, et on lui assigne une place parmi les nobles de second rang, tandis que Vladimir trône parmi les princes et les boïars. Le fils de paysan s'indigne de ce manque d'égards : Tu es assis parmi les corbeaux, crie-t-il à Vladimir, et tu veux me faire manger avec les corneilles! » Vladimir ordonne à trois de ses courtisans de mettre à la porte l'insolent; « Si tu veux t'amuser, lui crie Ilia, envoie m'en trois autres encore. » Mais vainement six d'entre eux le poussent

sous chaque bras, et six autres par derrière, ils ne peuvent seulement ébranler son kolpak sur sa tête rebelle. Alors il leur administre une terrible volée de coups, jette son vrai nom à Vladimir stupéfait, et descend dans la cour, où il fait tomber à coups de flèches les tuiles d'or du palais et les croix d'or des églises. Avec cet or, il rassemble tous les mougiks, tous les piliers de cabaret, qu'il abreuve largement de *vodka* et d'hydromel. Vladimir veut alors apaiser Ilia; mais personne n'ose aller affronter le courroux du « vieux cosaque. » Seul Dobryna, uni au Mouromien par la fraternité guerrière, se charge avec grande hésitation de cette dangereuse mission. Il trouve le héros attablé avec ses clients déguenillés. Ilia l'accueille assez bien et le charge de porter à Vladimir son ultimatum : le prince donnera un festin en son honneur; en outre tous les cabarets et toutes les brasseries resteront ouverts pendant trois jours aux frais de Vladimir. « Et s'il ne fait ma volonté, ajoute Ilia, demain il aura cessé de régner. » Le Beau-Soleil souscrit à toutes ses exigences, et le bogatyr arrive dans la salle du festin avec tous ses invités du cabaret; pour eux, les boïars et les princes sont obligés de serrer les coudes; mais Ilia, qui disputait si âprement la préséance à ces derniers, ne la dispute pas aux gens du peuple et s'assied fraternellement au milieu d'eux. Dans une autre chanson, régalé par les pauvres gens et mécontent des officiers de la couronne, il pénètre de force dans les caves du prince, et en sort avec un tonneau sous chaque bras et un troisième qu'il roule devant lui.

Ces deux bylines, d'inspiration toute populaire et quelque peu démagogique, donnent au vainqueur de Soloveï un rôle assez singulier. Ces équipées rabelaisiennes ne sont plus dans le ton de l'épopée russe, lorsqu'il s'agit d'Ilia, le héros préféré. La brouille d'Ilia et de Vladimir est exposée plus noblement dans d'autres chansons, où le bogatyr populaire reprend sa physionomie austère et im-

posante. Vladimir, par le méchant conseil de ses princes-boïars, l'a fait jeter dans un cachot avec ordre de l'y laisser mourir de faim. Trois ans se passent, Kief est assaillie par une formidable armée tatare. Vladimir est alors au désespoir d'avoir disgracié les bogatyrs et d'avoir fait périr Ilia de Mourom. La fille du prince (ou quelquefois sa femme) insiste cependant pour qu'on aille regarder dans son cachot sur lequel on a entassé des quartiers de roche et des troncs d'arbre. Vladimir prend les clés de la prison, l'ouvre... Ilia de Mourom, le vieux cosaque, est assis à une table de bois et lit le livre des Évangiles. La jeune princesse avait creusé un souterrain qui menait à sa prison, et chaque jour lui apportait les « mets sucrés. » C'est ainsi qu'Ogier le Danois, emprisonné par Charlemagne, est secrètement nourri tantôt par Turpin et tantôt par l'impératrice. C'est ainsi que Marko Kralévitch est emprisonné par le sultan, et nourri trois années par le Chodscha de Kiupria [1].

Vladimir se jette aux genoux du héros et l'implore, non pour lui, mais pour les églises de la Vierge, pour notre mère la sainte Russie, pour les veuves et les orphelins. « Prince Vladimir, demande tranquillement Ilia, que se passe-t-il donc en Russie? » Et, mis au fait du danger, il s'arme en effet non pour le prince, mais pour le pays. C'est là un des traits caractéristiques du Mouromien; il est le serviteur de la terre russe, et nullement d'un souverain qui est parfois un tyran. Ilia bravant Vladimir, Vladimir aux pieds d'Ilia, rappellent les scènes analogues de nos chansons de gestes. Roland est sur le point de tirer l'épée contre Charlemagne. Doon de Mayence parle de lui « tronchonner la tête. » Guillaume d'Orange rabroue le roi Louis. Ne voyons-nous pas le grand empereur agenouillé en plusieurs circonstances aux pieds de ses

(1) Mme Elise Voïart, *Chants populaires des Serviens*, II, 114.

vassaux? Dans l'*Iliade*, Achille ne ménage pas au roi des rois les épithètes homériques, et se montre bien autrement difficile à ramener que le bogatyr kiévien.

Souvent rebuté par Vladimir, Ilia ne songe qu'à défendre la terre russe, à protéger la foi chrétienne. Certaines bylines le font voyager jusqu'à Constantinople. Un jour il rencontre un de ces pèlerins russes qui dès le xe siècle commencent à visiter Jérusalem, le Jourdain et le tombeau du Christ. « Tout est-il comme à l'ordinaire dans Tsarigrad » ? demande le héros. Le pèlerin lui apprend qu'Idolichtché le païen, à la tête d'une armée païenne, s'est emparé de Constantinople : il a brisé les saintes images et les a foulées aux pieds dans la fange ; il a mis ses chevaux dans les églises de Dieu; il tient captif le tsar grec Constantin Bogolioubovitch. » Le héros s'indigne de ces profanations : il prend au pèlerin son costume, son bonnet et son bourdon qui pèse seize cents livres et se rend à Constantinople, au palais du tsar. Les poètes populaires se complaisent dans la description d'Idolichtché : il a deux toises de haut, une de large, des yeux comme des chaudrons à bière, la tête comme une cuve, un nez long d'une coudée. Pourtant il reçoit bien le faux *kalik* et le questionne sur Ilia de Mourom : « Est-il de grande taille? — Sa taille, ses cheveux, répond Ilia, sont tout à fait les miens : j'ai avec lui un lien de fraternité guerrière. — Mange-t-il beaucoup de pain? Boit-il beaucoup de vin vermeil ? » Dans la plupart des chansons épiques, Ilia vide d'un seul trait une coupe de dimension herculéenne. Ici, par contraste avec la voracité du Tatar, il ne mange que trois *prosfires* (sorte de pains bénis) et ne boit que quelques gouttes de vin. En entendant parler d'une si grande sobriété, Idolichtché éclate de rire, et il énumère fièrement les quartiers de viande et les muids de vin qu'il engloutit quotidiennement. « Chez notre pope à Mourom, répond le héros, il y avait une vache gloutonne; elle mangeait et

buvait prodigieusement; elle a fini par crever. Il t'en arrivera autant, païen maudit. » Le païen prend fort mal la comparaison et lance son couteau contre le faux pèlerin ; Ilia esquive l'arme meurtrière qui vole par la fenêtre et va dans la cour tuer ou blesser deux douzaines de Tatars. Alors d'un seul coup de son terrible bourdon, il assomme Idolichtché, se sert de son corps comme d'une massue pour exterminer les païens et délivre à la fois le tsar et Tsarigrad. Constantin, plein de reconnaissance, veut faire d'Ilia son voiévode, « le nourrir jusqu'à satiété, l'abreuver jusqu'à l'ivresse, lui donner de l'argent jusqu'à contentement. » Ilia compare la conduite du monarque avec celle de Vladimir qu'il a servi trente années, et qui « ne lui a jamais dit une bonne parole, jamais donné de pain frais. » Mais il faut repartir pour la Sainte Russie.

Ce sont les Turcs, et non les Tatars, qui ont pris Constantinople. On ne saurait dire si les bylines qui racontent l'aventure d'Ilia et d'Idolichtché sont postérieures à l'année 1453. Celles qui font voyager Ilia jusqu'à Tsarigrad sont sans doute les plus récentes : beaucoup placent la scène avec Idolichtché à Kief, au palais de Vladimir. Mais si les bylines sont antérieures à 1453, il est probable que la prise de Constantinople par les Turcs a dû donner dans les campagnes slaves une vogue nouvelle aux récits sur Idolichtché. La conclusion de certaines chansons répond à un sentiment réel et assez vif dans le clergé et le peuple russe : « Une autre fois, dit Ilia au pèlerin en lui rendant son bourdon et en lui reprochant de n'avoir pas eu un courage proportionné à sa force et à sa taille colossale, — une autre fois n'agis pas ainsi : sauve les chrétiens du malheur et de l'oppression, ne laisse pas les orthodoxes en proie aux musulmans. » C'est encore aujourd'hui le vœu que formule plus d'un patriote russe, les yeux tournés vers Constantinople.

La série des chansons sur Ilia se termine par la byline

des Trois-Voyages. Le héros de Mourom est devenu vieux. Il prend plaisir à voir de jeunes braves comme Irmak Timoféévitch ou Michel Danilovitch entrer à leur tour dans la carrière. Seulement, quand il les voit s'abandonner imprudemment à leur ardeur, il va les ressaisir dans la mêlée avec des gaffes de fer, et leur dit courtoisement : « Maintenant que vous avez déjeuné, c'est à mon tour de dîner. » Mais enfin il blanchit, il est tout près de l'âge où l'on peut à peine

. . . . Déraciner un chêne
Pour soutenir ses pas tremblants.

Or un jour qu'Ilia de Mourom chevauchait par les bois, il arriva dans un endroit où s'ouvraient trois routes. Sur un rocher se lisait cette inscription : « Si l'on prend à droite, on deviendra riche ; si l'on prend par le milieu, on sera marié; si l'on prend à gauche, on sera tué. » Le « vieux cosaque » réfléchit et se rendit cette justice, qu'à son âge il n'avait que faire de s'enrichir, encore moins de se marier. Il était plus convenable de prendre par le chemin où l'on devait être tué. Au bout de trois heures, il tomba sur une troupe de brigands et la dispersa. Il revint alors sur ses pas et écrivit sur le rocher : « J'ai pris à gauche et je n'ai pas été tué. » Reprenant la route du milieu, il arriva bientôt à un magnifique château. Une fille de roi d'une éblouissante beauté en sortit et vint embrasser le vieux brave. Elle lui donna un festin somptueux et l'emmena ensuite dans sa chambre. Il y avait là un lit de soie et de duvet; je ne sais pourquoi il parut suspect au bogatyr. Il refusa de s'y coucher le premier, alléguant que dans son pays c'est aux femmes de coucher au fond. Il prit alors la princesse par sa ceinture de soie et la jeta sur le lit, qui aussitôt s'effondra et précipita l'enchanteresse dans les souterrains du palais. Perrault, dans le conte de l'*Adroite Princesse*, nous a déjà fait connaître un lit semblable. Ilia courut à la porte du souterrain, l'enfonça d'un

coup de pied et rendit la liberté à « quarante tsars ou fils de tsars, quarante rois ou fils de rois, » qui s'y trouvaient prisonniers. Quant à la perfide, il la fit écarteler. Il revint encore une fois au carrefour et écrivit : « J'ai pris par le milieu et je n'ai pas été marié. » Par la troisième route enfin, il arriva à une croix de fer qui marquait le gisement d'un trésor. Du trésor, il fit trois parts et en éleva trois églises : l'une au Sauveur miséricordieux, l'autre à saint Nicolas de Mojaïsk, la troisième à saint George le Brave. Il était donc en droit d'écrire sur le rocher : « J'ai pris à droite, et je ne suis pas devenu riche. » C'est ainsi qu'Ilia de Mourom triompha trois fois de cette puissance qui avait triomphé de Sviatogor et de tant d'autres héros : la destinée.

Ilia de Mourom est la plus haute personnification épique qui soit sortie de l'imagination russe. La plupart des critiques se sont plu à faire une étude spéciale de son caractère et à y retrouver jusqu'à un certain point le caractère national. Sans contester l'origine mythique de ce personnage, ils partent cependant du principe, contesté par l'école purement mythique, que l'on peut juger des qualités morales d'un peuple par l'idée qu'il se fait de ses héros.

Fils de paysan, Ilia débute dans sa carrière héroïque par aider ses vieux parents ; il reste jusqu'au bout un fils de paysan, forçant les grands à céder la place aux mougiks dans les banquets royaux. L'imagination populaire lui a donné quelques-uns des traits et même des défauts de ces mêmes mougiks ; il est grand buveur à l'occasion ; on le voit boire avec tant d'excès à la veille d'une bataille qu'il tombe assoupi et dort pendant douze jours d'un sommeil héroïque. Quand il a bu, il ne se soucie de prince, ni de boïars, et fait le tapageur. La grandeur de ce type héroïque survit à ces additions trop rustiques qui l'amoindriraient. Ilia le paysan mérite la disgrâce du prince par la franchise de ses remontrances. Sa bravoure de héros ne l'empêche pas de se sentir ému dans

un danger extrême; mais Hector se trouble bien devant Achille, Roland et Olivier devant Garsile, Râma devant Kabandha. Il n'est point fanfaron : lorsqu'il remet des prisonniers en liberté, il ne leur impose qu'une condition, c'est d'aller dire aux pays païens qu'il y a encore des héros dans la terre russe, ne voulant d'autre prix de ses exploits qu'un accroissement de sécurité pour le pays. Plus généreux qu'Achille et qu'Ogier le Danois, il abjure ses ressentiments envers Vladimir dès qu'il s'agit de sauver les veuves et les orphelins. Comme protecteur des faibles, des femmes, des jeunes filles persécutées, il pourrait répondre à l'idéal le plus élevé de la chevalerie occidentale. Son courage est tempéré d'humanité. Il voudrait ne point ensanglanter sa main, il épargne ses ennemis, il se contente d'effrayer les brigands. Sur le point de s'engager dans le chemin où l'on doit être tué, il songe tristement à tout le sang qu'il a été obligé de verser, et croit qu'il est temps pour lui d'en finir. Ses actes de férocité envers Soloveï le brigand, sa fille la *polénitsa,* son fils le *fauconnier,* et envers la méchante fille de roi, s'expliquent par la tradition mythique qui s'imposait aux poètes. Malgré ses aventures galantes, qui ont également un sens mythique, Ilia n'est point un débauché : ce qui le sauve des piéges de la fille de roi, c'est qu'il ne « se laisse point séduire par les charmes féminins. » Le héros russe paraîtra surtout bien supérieur au héros des Serbes, Marko, si souvent cruel, impitoyable, ivrogne insatiable, incapable de se maîtriser, qui sert le sultan des Turcs, comme l'a servi la nation serbe, tout en le faisant trembler. Pour les côtés moraux de sa physionomie épique, il faut donner l'avantage à Ilia sur la plupart des héros grecs ou germains, et il supporte assez bien la comparaison avec les plus nobles paladins de nos chansons de gestes.

II.

DOBRYNA NIKITICH.

Dans les chansons russes, le premier rang après Ilia appartient à Dobryna Nikitich. Ses nombreux exploits, comme l'a fait observer M. Bezsonof, forment toute une épopée. Si le Mouromien est un paysan, Dobryna est un noble, il est le héros-prince, le héros-boïar; mais sa courtoisie, son gracieux langage, lui ont valu les sympathies du peuple, qui a fait de lui le frère d'armes, l'ami toujours écouté d'Ilia de Mourom.

Toutefois, suivant quelques variantes, ce boïar était fils d'un riche marchand de Riazan, Nikita, qui lui avait laissé une grande fortune [1]. Suivant d'autres, sa naissance est signalée par les mêmes convulsions de la nature et les mêmes prodiges qui accompagnèrent celle de Volga.

Son premier exploit a été le combat contre le *Serpent de la Montagne*, qui hantait les eaux de la rivière Poutchaï et qui de là s'élançait sur les pays chrétiens pour enlever des prisonniers. La mère de Dobryna lui avait bien recommandé de ne pas se baigner dans ces flots, où il y avait des courants de feu. Il désobéit héroïquement. Soudain, comme une nuée qui s'étend, comme un orage qui éclate, le Serpent de la Montagne accourt sur Dobryna. Le bogatyr regagne au plus vite la rive, terrasse le monstre et lui fait signer un pacte, en vertu duquel il cessera d'infester la terre russe. Peu de temps après, le dragon viole le traité, et enlève Zabava, nièce de Vladimir. Dobryna court à la rivière Poutchaï, et se met à fouler aux pieds de son cheval les petits serpents, les enfants du ravisseur parjure. Celui-ci proteste contre cette exécution

(1) Kiriéevski, II, 69.

militaire. « Tais-toi, serpent maudit, lui crie Dobryna, c'est le diable qui t'a emporté à Kief. Pourquoi as-tu enlevé Zabava? Rends-la-moi sans combat. » Le monstre refuse, et pendant trois jours ils combattent. Victorieux, le héros délivre Zabava et une infinité de prisonniers que le dragon retenait en ses cavernes profondes. Il y avait là « beaucoup de tsars et de fils de tsars, de rois et de fils de rois; quant au petit peuple, il était innombrable : il comptait peut-être quarante mille hommes. » — « C'est pour toi, dit Dobryna à Zabava, que j'ai accompli tout ce voyage; chevauchons maintenant vers la ville de Kief, vers le gracieux prince Vladimir. — Pour vous tous, seigneurs, ajoute-t-il en s'adressant à ses prisonniers, liberté entière! »

Dobryna, dont le nom paraît venir de *dobryi*, bon, est donc un bon génie, un héros tutélaire, qui ouvre les cavernes du serpent maudit, et remet en liberté le peuple chrétien. Par son côté mythique, Dobryna semble un dédoublement d'Ilia, un vainqueur du dragon des ténèbres; par son rôle historique, il rappelle les exploits des guerriers russes contre la Horde maudite de Crimée, qui emmenait dans ses repaires de la Tauride des milliers et des myriades de captifs ukrainiens ou moscovites.

Dobryna se marie bien singulièrement. Un jour, il poursuivait une *polénitsa*. Par derrière, il lui applique sur la nuque un formidable coup de massue; l'héroïne ne tourne même pas la tête. C'est l'histoire de Thor avec le géant endormi. « Il faut croire que je n'ai pas ma force ordinaire, » se dit le bogatyr. De sa massue, il frappe un chêne énorme, qui vole en éclats. Rassuré par cette expérience, il revient sur la polénitsa, et lui assène de nouveau un terrible coup. Elle continue son chemin sans s'émouvoir. Le héros se prend encore à douter de sa force; pourtant il en fait l'essai sur un rocher qu'il pulvérise. Au troisième coup, la géante se retourne, et dit : « Je croyais que

c'étaient les moucherons qui me piquaient, et c'est un héros russe qui remue les mains. » Elle le saisit par ses boucles blondes, et met l'homme et le cheval dans sa poche; mais son propre coursier trébuche, et réclame contre ce surcroît de charge. « Alors Nastasia, fille de Mikoula, se dit : Si le bogatyr est vieux, je lui couperai la tête; s'il est jeune, je le garderai prisonnier ; s'il me plaît, je l'épouserai. » Elle plongea la main dans sa poche, en retira Dobryna. Il lui plut, ils s'épousèrent, et partirent ensemble pour Kief. De même que Brunehilde, la forte walkyrie, devient une femme ordinaire après son mariage avec Gunther; de même la fille de Mikoula, quand elle eut perdu avec sa virginité sa force titanique, devint la compagne aimante, humble et soumise de Dobryna.

Dobryna est le *jeune frère* d'Ilia, ensemble ils ont accompli maint exploit. Un jour que Dobryna luttait avec la *Vieille de la Montagne*, autre personnification du mauvais principe, et qu'il était près de succomber, Ilia accourt et le délivre. Dobryna veut tuer la sorcière : celle-ci, comme Soloveï le brigand, offre de se racheter. Elle conduit les héros dans un souterrain profond : ils sont émerveillés de la masse d'or et d'argent qui s'y trouve entassée. Mais convient-il à un héros de prendre à rançon une *BabaYaga*, un génie du mal, le Mal personnifié? Dobryna Nikitich ne le croit pas. Il tire son glaive et coupe la tête à la *Vieille*.

Ce n'était point une sinécure que de monter la garde aux barrières de Kief. A chaque instant, il fallait livrer bataille, — ou bien Vladimir envoyait au loin ses héros, soit pour lui quérir une épouse, soit pour approvisionner sa table de gibier, soit « pour dompter les Tchoudes aux yeux blancs, les Sarrasins aux longs vêtements, les Tcherkesses des Cinq-Montagnes, les Kalmouks avec les Tatars, les *Tchoukches* avec les *Luthériens* (1), » soit pour payer le

(1) Addition postérieure : ce sont les Finlandais et les Suédois.

tribut à la Horde, soit pour l'exiger de la Suède, de la Turquie et de la Boukharie.

L'histoire en témoigne comme l'épopée : la Russie, assaillie par les peuplades nomades, ne laissait pas un instant de repos à ses défenseurs. Dans les documents authentiques, on pourrait retrouver l'écho des plaintes que le Dobryna légendaire épanche sur le sein de sa mère. « Ah ! madame ma mère, pourquoi as-tu enfanté le malheureux Dobryna ? que ne m'as-tu attaché une pierre au cou après ma naissance pour me jeter dans les flots bleus! J'aurais dormi pour toujours au fond de la mer, je n'aurais point erré dans la campagne rase, fait périr tant de misérables, versé tant de sang inutile, affligé tant de veuves et de petits orphelins. » C'est le même sentiment de lassitude héroïque que nous avons déjà surpris chez Ilia lorsqu'il croit marcher à la mort. Il faut remarquer cette différence entre les héros russes, batailleurs par nécessité, et ceux des chansons de gestes, batailleurs par goût et passion : Dobryna et Ilia se plaignent d'avoir à exercer leur valeur ; Guillaume au Court-Nez appelle de tous ses vœux une invasion des infidèles, et maudit l'humeur pacifique des Persans et Sarrasins, qui ne lui donnent point occasion de « prouver son hardement. »

Dans certaines bylines, Dobryna, qui a triomphé de la rivière Poutchaï, périt dans les flots d'une rivière non moins énigmatique, la Smorodina. Mais il est probable qu'il s'est établi une confusion entre le *bon* héros et un *bon compagnon* quelconque. Cette byline peut donc être considérée comme un type de byline *anonyme*.

Le *bon compagnon*, ou peut-être Drobryna, arrive sur les bords de la rivière Smorodina, lie conversation avec elle, lui fait des compliments sur la beauté et la rapidité de son cours, et la rivière, trop femme pour n'en être pas séduite, le laisse traverser ses ondes.

« Pour toi, brave jeune homme, — pour toi, je te lais-

serai passer, — à cause de tes paroles flatteuses — et de tes saluts courtois. » — Il passa, le jeune homme, — la rivière Smorodina. — Alors il commença à s'enorgueillir, — à se moquer de la rivière : — « On disait d'elle, de cette rivière, — on disait d'elle, de la rapide, — qu'elle était large dans sa largeur, — profonde en sa profondeur; — mais elle est plus lente qu'un marécage, — plus dormante qu'une fondrière. » — Alors la rivière parla — avec ses sentiments de belle jeune fille : — « O toi, brave jeune homme, écoute — reviens vers moi, vers la rivière; — tu as oublié sur mon bord, l'autre bord, — deux compagnons, deux amis fidèles, — deux couteaux d'acier. » — Il revint, le jeune homme, — vers la rivière Smorodina. — Au premier pas qu'il fit dans l'eau, — son bon cheval y disparut ; — au second pas qu'il fit, — sa selle de cosaque fut submergée ; — au troisième pas qu'il fit, — le bon jeune homme fut noyé... — « Ecoute, brave, hardi compagnon, — ce n'est pas moi qui te perds, qui te noie, — ce qui te perd et te noie, c'est ton orgueil de jeune homme. »

Dobryna eut assez d'autres aventures. Nous le verrons pénétrant non plus chez le Serpent de la Montagne, mais chez Marina la sorcière, et là encore délivrant à grand péril de malheureux captifs. Nous le verrons s'absenter si longtemps en terre sarrasine pour le service du prince que sa fidèle Nastasia manque de devenir infidèle.

Nous avons déjà rencontré le nom d'Alécha Popovitch. Lui aussi est un dompteur de dragons. C'est lui qui terrasse Tougarine, géant ailé, fils du serpent. Alécha a supplié le Christ de lui envoyer une nuée humide : les ailes de Tougarine, mouillées par la pluie, cessent de le soutenir ; il tombe sur le sol. Alécha, pour achever la victoire, a recours à un stratagème d'opéra-bouffe. « Comment ! lui dit-il, tu m'as promis un combat seul à seul, et voilà derrière toi une armée innombrable. » Le dragon se retourne pour voir cette armée; Alécha profite du moment

pour se jeter sur lui et lui couper la tête. Le Popovitch n'est point un héros sympathique. Il a, comme Loki, le dieu germain, certains traits des puissances mauvaises qu'il combat. Il trahit son frère d'armes Dobryna et veut épouser Nastasia en son absence; il sert les mauvaises passions et les méchants projets de la princesse Apraxie. En sa qualité de fils de pope, on lui reproche d'avoir des mains et des yeux avides. Il n'a point de respect pour les femmes. Deux frères devant lui font l'éloge de leur sœur : « Nous avons une sœur admirable, c'est une véritable colombe; jamais elle ne va dans la rue, elle ne paraît pas dans le *khorovod* (1); elle ne regarde pas par la fenêtre; elle ne montre point son visage blanc. » Et Alécha de leur répondre : « Ne vantez pas votre sœur germaine. Chez votre sœur j'ai été; deux nuits j'ai dormi chez elle, deux fois avec elle j'ai déjeuné, deux fois avec elle j'ai dîné. » Et les deux frères désabusés vont forger une épée chez le forgeron pour couper la tête à leur sœur. La byline donne à entendre qu'Alécha l'a calomniée ; il est au moins coupable d'une cruelle et peu chevaleresque indiscrétion.

Un quatrième héros, Potyk Ivanovitch, bien qu'il appartienne au cycle historique de Kief, nous retient dans les régions fantastiques du mythe. A la chasse il rencontre un cygne blanc ; déjà il a posé sur la corde de soie la flèche à pointe d'acier. Le cygne parle d'une voix humaine : « Ne tire pas sur moi, Potyk Ivanovitch, sur moi le cygne blanc ; peut-être puis-je faire ton bonheur ! » Alors l'oiseau merveilleux aborde au rivage et s'y transforme en une belle jeune fille, la séduisante Avdotia. Le héros prend la jeune fille dans ses bras et la baise sur ses lèvres sucrées. « Epouse-moi, Potyk Ivanovitch ; mais

(1) Ronde villageoise au centre de laquelle les coryphées exécutent parfois des danses de caractères, des scènes de la vie ordinaire. Deux personnages font entendre un chant dialogué, tandis que la ronde forme le chœur.

celui qui de nous deux mourra le premier, l'autre devra le suivre vivant dans la tombe. » Potyk accepte l'étrange condition, prend congé de sa fiancée et retourne à la maison paternelle : et déjà le cygne blanc y est arrivé avant lui.

Dans la Russie primitive la femme devait, comme à la côte de Malabar, périr sur le bûcher de son mari. La légende du mari qui doit suivre sa femme dans la tombe ne repose sur aucun fait historique connu; pourtant elle a longtemps couru l'Orient grec ou mulsuman. Orphée descend aux enfers chercher son Eurydice ; dans les *Mille et une Nuits*, cette curieuse mise en œuvre d'une masse énorme de mythes orientaux, nous voyons Sindbad le Marin astreint, par la loi d'une certaine île où il s'est marié, à s'enterrer vif auprès du cercueil de sa femme.

La femme de Potyk, cette enchanteresse créature, moitié femme, moitié cygne, conserve de son origine équivoque une malice infernale. Il semble qu'elle n'a voulu que tendre un piége à son mari, l'enlacer dans ses rets pour le faire descendre dans le monde inférieur. A peine sont-ils mariés, qu'elle meurt. « Alors, dit la chanson, on creusa une tombe profonde et large; en profondeur, en largeur, elle avait vingt toises; les popes et les diacres, ajoute cette version, relativement moderne par endroits, se rassemblèrent pour accomplir tous les rites funèbres. On ensevelit le corps d'Avdotia. Puis Potyk Ivanovitch, avec son bon cheval, avec son armure de guerre, descendit dans la fosse profonde; on la recouvrit de poutres de chêne : on y entassa le sable jaune; sur la tombe on planta une croix de bois ; dans le sépulcre, on laissa pendre une corde dont l'autre bout fut attaché à la cloche de la cathédrale. Et Potyk Ivanovitch resta debout dans la tombe, avec son bon cheval, armé d'une pince de fer et de verges de fer. Pour se garder de tout péril, il fit du feu, alluma les cierges de cire vierge. »

Cette sinistre veillée, flambeaux allumés, auprès du cercueil d'une morte-vivante, plutôt enchantée que défunte, est un motif qui se retrouve dans quelques-uns des contes populaires les plus effrayants de la Pologne et de la Russie, ceux qui ont inspiré à Gogol sa fantastique nouvelle des *Vyi* ou gnomes. Dans ces contes, c'est quelquefois un séminariste ou un soldat qui veille auprès du cadavre d'une jeune princesse. A minuit, elle se dresse d'un seul coup dans son cercueil. Elle revit d'une vie infernale, évoque les génies malfaisants, et à leur tête cherche partout son gardien pour le faire périr. A la troisième nuit, celui-ci a ordinairement le cou tordu ou s'il survit, d'affreuses visions ont blanchi ses cheveux et l'ont fait vieillir de cinquante ans. Parfois aussi, il échappe au vampire et met fin à l'enchantement infernal en clouant le cadavre dans sa tombe avec un piquet de chêne. Enfin, dans certaines variantes, la jeune fille, délivrée du mauvais esprit qui la possède et qui lui a retiré sa vie naturelle pour lui donner en échange une vie démoniaque, recouvre la santé et épouse son libérateur. La byline sur Potyk se rapproche de cette dernière donnée.

A minuit, semblables aux *vyi* de Gogol, toute une populace de reptiles se rassemble autour de Potyk; puis arrive le grand serpent, le Serpent de la Montagne, qui brûle tout de son souffle embrasé. Mais Potyk tire son sabre, tue le serpent et de sa tête frotte Avdotia qui ressuscite d'entre les morts, ou bien il le saisit de ses pinces de fer, le flagelle de ses verges de fer et l'oblige à lui apporter l'eau *vivifiante* (1) si célèbre dans les contes slaves.

Pour en essayer la puissance, Potyk écrase les petits serpents, en fait une bouillie sanglante, et les ressuscite

(1) L'eau vivifiante des contes a pour prototype l'eau céleste qui, arrachée aux dragons des nuées par les flèches d'un dieu fulgurant, se répand sur la terre et y suscite la vie et la fécondité.

avec cette eau. Ensuite il rappelle sa compagne à la vie et à la lumière. Il sort triomphant de la tombe, comme un dieu solaire. « Les prêtres, ajoute le texte modernisé, les aspergèrent tous deux d'eau bénite (1) et leur permirent de vivre comme auparavant. »

Notre byline dit que lorsque Potyk mourut de vieillesse et fut enterré, sa femme, conformément à l'ancienne promesse, fut ensevelie toute vivante avec lui. Cette fois la tombe garda sa double proie.

Tchourilo Plenkovitch et Soloveï Boudimirovitch sont deux types, sinon deux personnages, presque historiques. Ils représentent assez bien ce qu'étaient les aventuriers varègues qui vinrent chercher fortune aux pays slaves et formèrent la cour des premiers princes russes. Vladimir a envoyé ses gens, les uns à la chasse, les autres à la pêche pour fournir à ses perpétuels festins. Ils reviennent sans gibier, sans poisson, la tête toute meurtrie de coups de massue. C'est Tchourilo Plenkovitch, le hardi chasseur, qui se permet de braconner sur les terres du prince et qui a mis ses envoyés en ce piteux état. Bientôt on apprend qu'à la tête d'une bande il rançonne la campagne de Kief. Le sentiment qu'éprouve Vladimir à la nouvelle de ces méfaits, ce n'est pas de la colère, c'est de l'admiration. Évidemment Tchourilo est un homme qu'il est bon de s'attacher. Vladimir lui fait visite, l'invite à sa table. « Voyons, Tchourilo Plenkovitch; il ne convient pas que tu vives dans une campagne; ce qui te convient, Tchourilo, c'est de vivre à Kief, au service du prince. » L'audacieux hobereau trouve le conseil bon. Il suit l'exemple des chefs de bandes scandinaves ou de tribus indigènes qui, après avoir battu la campagne russe pour leur propre compte, finissent par subir l'ascendant du prince de Kief et par prendre du service auprès de lui. Chez nous Clovis ou Clotaire n'auraient

(1) Autre forme de *l'eau vivifiante*, dans les bylines qui ont subi comme celle de Kiriéevski (IV, 58), une influence chrétienne.

pas tenu un autre langage à un chef franc qui, embarrassé de son indépendance, serait venu chercher fortune dans leur voisinage.

Tchourilo, de chasseur et d'aventurier, devient un familier du palais de Vladimir, une manière de courtisan barbare. C'est même un courtisan fort vicieux. A la table princière il joue le rôle d'insulteur public. Il est à la fois un Thersite russe réservé à plus d'un châtiment, et un Don Juan qui fait tourner la tête à toutes les femmes. D'après une byline dont le ton rappelle celui de nos fabliaux français, il meurt victime de la vengeance d'un mari.

Soloveï Boudimirovitch est un héros navigateur. Vient-il de l'ancienne patrie des Varègues, de la Scandinavie ? Vient-il des mers du sud, de la lointaine Venise ? Les commentateurs sont partagés sur ce point. Moitié guerrier, moitié négociant, il doit hésiter souvent entre les deux métiers, comme ces belliqueux Varègues que nous voyons cingler vers Constantinople, tantôt avec des vaisseaux marchands, tantôt avec des flottilles chargées de soldats.

Soloveï, dans la chanson russe, est un héros et un riche marchand. Dans la pompeuse description de son vaisseau, le *Faucon,* les érudits russes croient retrouver ces navires aux formes étranges qui amenèrent les hommes du Nord sur tous les rivages européens, de la Grande-Bretagne à la Toscane, et des grèves de France aux bords de la Volkhof. Cette description de la byline russe, à part une exagération tout orientale de magnificence, répond à celle qu'ont donnée des barques normandes nos vieux historiens. Le *Faucon* ressemble bien à ces *dragons,* à ces *serpents* de mer *(drakars, snekkars),* que les pirates scandinaves promenaient sur nos côtes et dans nos fleuves. Les Northmans d'Islande donnaient à leurs navires des formes semblables. Leurs lois défendaient « de laisser à la proue des embarcations, quand on revenait au rivage, des têtes d'animaux à l'aspect hideux, aux gueules béantes, qui

pourraient effrayer et mettre en fuite les génies tutélaires de la contrée » [1].

« Le *Vaisseau-Faucon* portait haut sa tête sur les flots ; sa poupe figurait le museau d'un animal féroce ; ses flancs ressemblaient à ceux d'un aurochs ; sur le vaisseau d'un rouge pourpre, les voiles étaient de solide damas, les câbles et les cordes étaient de soie de Chamakhan ; les ancres étaient d'acier, d'acier de Sibérie ; les mâts et les vergues étaient dorés ; sur le navire d'un rouge pourpre, il y avait une cabine tapissée de tentures vertes à ramages ; le parquet en était recouvert de velours noir, les murs tendus de noire zibeline, de renard bleu et de martres. »

Dans une autre description (Kiriéevski, IV, 100), le navire a entièrement la figure d'un animal fantastique : « Au *Vaisseau-Faucon*, au lieu d'yeux, on avait mis des pierres précieuses, des saphirs ; au lieu de sourcils, des peaux de noire zibeline de Sibérie ; au lieu de moustaches, on avait enfoncé deux glaives aigus d'acier ; au lieu d'oreilles, on avait fiché deux lances tatares, on avait suspendu deux peaux d'hermine ; au lieu de crinière, deux peaux de renard ; au lieu de queue, au Vaisseau-Faucon, on avait ajouté deux peaux d'ours blancs, d'ours de mer.... »

Cette splendeur montre que Soloveï, dans ces voyages à Tsarigrad et à Jérusalem que lui prêtent certaines bylines, a pris des habitudes de luxe et de recherche, et que le commerce ou la piraterie lui ont été lucratifs. D'ailleurs, son vaisseau, c'est sa maison : il porte non-seulement sa fortune, mais sa famille, sa vieille mère.

Le *Faucon* et les autres vaisseaux de Soloveï remontent le Dniéper, jettent l'ancre sous les murs de Kief et nous voyons le riche marchand payer les droits aux douaniers de Vladimir et préparer ses présents pour le prince.

(1) A. Geffroy, *La Saga de Nial*, dans *la R. des Deux-Mondes*, 1 nov. 1875. — Voir la planche 194 de la *Drevnaïa rousskaïa istoria,* de M. Pogodine, t. III ; emprunts à De Chesnel, *Encyclopédie militaire et maritime.*

De celui-ci, il obtient le droit de camper dans ses jardins. La nièce du prince, Zabava, est toute émue de l'arrivée du jeune et bel étranger, du luxe de ses pavillons de bois. « Allez, s'écrie-t-elle, nourrices, et vous, jolies filles suivantes, allez, et regardez ces merveilles ! » Mais elle ne peut s'empêcher d'y aller elle-même. « Elle écoute à la première tente ; dans cette tente tout est silencieux ; là repose le trésor de Soloveï. — Elle écoute à la seconde tente ; dans cette tente on murmure, on parle à voix basse : la mère de Soloveï fait sa prière. — Elle écoute à la troisième tente : dans cette tente résonne la musique. — Elle pénètre dans le vestibule formé de poteaux ; elle fait tourner la porte sur ses gonds, une frayeur s'empare d'elle ; sous elle se dérobent ses pieds rapides ; c'est une merveille que ce pavillon. Le soleil est au ciel, il est aussi dans ce pavillon ; la lune est au ciel, mais là aussi elle est représentée : les étoiles sont au ciel, mais elles se retrouvent ici ; l'aurore y resplendit comme dans le ciel, avec toutes les magnificences qui sont sous le ciel. » Zabava est aussi sous le charme de la musique magique du roi de mer. Elle lui offre sa main. « Ecoute, jeune princesse Zabava, répond le wiking, tout m'inspire en toi de l'amour ; mais ce qui en toi ne me plaît pas, c'est que tu aies fait, toi une jeune fille, les avances pour ton mariage. » Et Zabava s'enfuit rouge de honte.

Dans certaines variantes, Soloveï consent bien à épouser la jeune fille. C'est sa vieille mère qui s'y oppose, la noble veuve Amelfa Timoféevna : « Va d'abord, mon fils, sur la mer bleue ; quand tu auras fini d'y commercer, alors tu épouseras Zabava. » Mais quelle chance que ce vagabond marin, ce volage capitaine du *Faucon* aux ailes rapides, cet inconstant Jason à la recherche, sur ce nouveau navire Argo, de la toison d'or byzantine, revienne jamais fixer auprès de sa passion d'un jour son errante existence? Quelques bylines, cependant, se terminent par un mariage.

L'imagination russe prêtait aux coureurs de mer des richesses extraordinaires. Elle avait fait à la Gallicie la même réputation d'opulence. Cette région était la plus occidentale de la Russie : voisine de la Pologne, de la Hongrie, de la Germanie civilisées, elle participait mieux que la Russie kiévienne au grand mouvement européen ; elle gagnait à ce voisinage plus d'activité commerciale, plus de richesse, plus d'élégance. Sous Roman et son fils Daniel, dans les XIIe et XIIIe siècles, elle s'élève à un haut degré de prospérité. Aussi le représentant de la Gallicie à la cour de Vladimir est-il le bogatyr riche par excellence, et la Gallicie se confond parfois dans les bylines avec « l'Inde opulente ». Diouk Stépanovitch, le *fils de prince*, en ce lointain pays, a entendu parler de la gloire de Kief, de la gracieuse hospitalité du prince Vladimir. Il prend congé de sa mère et le voilà qui prend la route de tous les héros, celle qui mène au palais du Beau-Soleil. Il est bien reçu par le prince qui lui a posé les questions d'usage : « De quelle terre viens-tu ou de quelle horde? quel est ton père, quelle est ta mère? »

Tchourilo Plenkovitch qui est assis à la droite de Vladimir se met à insulter le nouveau venu. « Non, ce n'est pas le jeune boïar Diouk Stépanovitch ; c'est quelque esclave appartenant à un maître, c'est quelque vaurien, rôdeur de cabarets. Il s'est sauvé de chez quelque propriétaire ou marchand ; il a volé ce bon cheval ; il est venu ici pour que tu l'invites à tes honorables festins ». Les égards du prince font oublier à Diouk l'insolence du courtisan. Mais Vladimir s'aperçoit que le nouveau venu « de deux pains n'en mange qu'un et jette l'autre sous la table, de deux coupes n'en vide qu'une et jette l'autre par la fenêtre ». Diouk avoue que les mets et les vins de Kief ne ressemblent guère à ce que l'on a chez sa mère : il leur trouve une saveur désagréable. L'opulence de Vladimir ne lui semble que misère. Chez sa mère il y a vingt caves pleines

d'or, d'argent et de perles. Avec une seule de ces caves on pourrait acheter et la ville de Kief et la ville de Tchernigof. Vladimir pour s'en assurer envoie en Gallicie une commission de héros. Ceux-ci sont effrayés des richesses amoncelées dans le palais de Diouk : les poètes populaires ont ici lâché bride à leur imagination. Les écuries sont d'argent et les mangeoires d'or. Les tonneaux sont d'argent cerclé d'or. Les ponts mêmes ont des rampes d'argent. Les envoyés de Vladimir reviennent lui dire que s'il persiste à faire l'inventaire de ces trésors, il faudra vendre Kief et Tchernigof, rien que pour acheter l'encre et le papier.

Diouk prend d'autres revanches sur Tchourilo. Ils font ensemble un pari : pendant trois ans, tous les jours, ils porteront un costume nouveau ; c'est à qui des deux étalera les plus riches vêtements. Celui qui sera vaincu en ce duel d'élégance perdra sa tête. Diouk écrit à sa mère, place la lettre sous la selle de son cheval et envoie celui-ci au pays. En voyant revenir le coursier, la noble matrone craint que son fils « n'ait laissé dans la sainte Russie sa tête rebelle, » mais cette lettre la rassure. Elle renvoie le vaillant animal chargé de riches vêtements. Diouk les revêt pour se rendre à la cour. C'est de l'argent et de l'or tissés. Chaque bouton représente un bon jeune homme ; chaque boutonnière représente une belle jeune fille ; quand on déboutonne l'habit, le jeune couple se sépare ; quand on boutonne l'habit, les fiancés s'embrassent. Sur le bonnet de Diouk brille par devant le rouge soleil, par derrière la lune brillante ; au sommet on dirait qu'une grande flamme resplendit. Tchourilo est éclipsé : il se ruine pour lutter encore. Mais le bon cheval de Diouk fait un nouveau voyage en Gallicie. Cette fois les boutons des habits de Diouk font entendre des rugissements d'animaux féroces, des roulements de tonnerre qui épouvantent les courtisans de Vladimir. Voilà le dernier mot de la *fashion* héroïque.

Tchourilo, vaincu, propose un autre pari, plus convenable ce semble à des *bogatyrs*. Il défie le Gallicien de franchir le Dniéper d'un seul bond de son coursier. Diouk est saisi d'épouvante ; il court à l'écurie et s'appuie tout éploré sur la croupe de son cheval : « Ah, mon bon cheval héroïque ! je n'ose pas faire avec Tchourilo le grand pari, gager que sur nos bons chevaux héroïques nous franchirons le Dniéper d'un bond ».

Le cheval répond d'une voix humaine : « N'aie aucune crainte, Diouk Stépanovitch, fais hardiment avec Tchourilo le grand pari ; je franchirai la rivière du Dniéper avec mes ailes ; je ne le cède en rien à mes frères aînés ; ce n'est pas pour le céder à mon cadet. L'aîné de mes frères est à Ilia de Mourom ; le second à Dobryna Nikitich ; le troisième c'est moi, ô Diouk Stépanovitch ; le quatrième est à Tchourilo. » Le jour venu, Diouk franchit d'un seul bond la largeur du Dniéper et même une verste au-delà ; mais Tchourilo tombe au beau milieu de la rivière. C'est Diouk qui lui sauve la vie en l'attrapant par ses cheveux blonds. Il ne prend pas sa vie qui était pourtant l'enjeu du pari ; il se contente de lui dire : « Mon petit Tchourilo Plenkovitch ; il ne te convient pas de faire le fanfaron ; il ne te convient pas d'engager les grands paris : ce qui te convient, c'est de te promener dans Kief, de courir après les commères. »

Le caractère héroïque et mythique de Diouk Stépanovitch ressort de plusieurs circonstances. Ses flèches sont garnies des plumes d'un aigle qu'on ne trouve, dit la chanson, qu'au-delà de la mer : cet aigle doit être le phénix des Grecs, l'oiseau de feu des contes slaves. Diouk lance ses flèches le jour, il attend la nuit pour les ramasser ; car là où elles tombent, elles flambent comme une torche allumée. Qui ne reconnaît ici l'archer céleste, Phébus ou Indra ? Nous avons vu que le chapeau de Diouk est orné du soleil et de la lune, qu'il est surmonté d'un panache de feu, que

ses boutons font entendre le fracas du tonnerre. Son cheval franchit d'un bond le Dniéper : certaines variantes lui donnent des ailes comme à Pégase, la monture de Bellérophon et d'Apollon. Enfin les poètes populaires célèbrent sa lutte contre Chark le Géant, ce Titan contrefait, qui s'avance en rampant comme les lourdes nuées d'orage. Diouk est, ainsi que Dobryna, un frère d'armes, un nouveau dédoublement d'Ilia de Mourom.

Les chansons connaissent encore bien d'autres héros à la cour de Vladimir : Stavre Godinovitch, le guerrier-musicien que sa femme tira subtilement des prisons de Vladimir; — Lovtchanine, cet Urie dont le David kiévien convoitait la Bethsabé, et qu'il voulut faire périr dans une embuscade, — le vieux guerrier Danila, qui obtient du prince la permission d'entrer dans un couvent en lui donnant pour dédommagement un fils aussi brave que lui; — son fils Michel, un Samson russe qui, pris et garotté par les Tatars, invoque le secours du Sauveur et de sa mère, jure de combattre jusqu'à la mort pour la foi chrétienne et les églises de Dieu, et d'un seul coup brise les cordes de soie et les chaînes de fer; — Vassili, le héros-ivrogne que le souverain est obligé d'aller chercher au cabaret, et qui extermine par un stratagème 120,000 Tatars; — Ivan Gostiny, dont le cheval merveilleux dépeuplait les écuries royales de son hennissement meurtrier; — Irmak Timoféévitch, le conquérant historique de la Sibérie, qu'un caprice poétique a transporté du siècle d'Ivan le Terrible à celui de Vladimir; — Pierre Pétrovitch de Cracovie, qui converse avec les oiseaux du ciel et, dans une aventure qui rappelle celle des chansons petites-russiennes, serbes ou néo-grecques, reconnaît sa propre sœur dans une captive qu'il a délivrée; — Khotène Bloudovitch, l'enleveur de jeunes filles; — Soukman qui, injustement traité par Vladimir, se donne la mort en arrachant l'appareil posé sur ses blessures; — Dounaï qui tue sa femme Nastasia

et se tue lui-même de désespoir sur son corps.... mais qui pourrait énumérer les « forts héros, » les « vaillants bogatyrs, » qui, semblables aux pairs et aux paladins d'Occident, s'assirent à la table hospitalière du Beau-Soleil.

Il vient un moment, dans toutes les épopées, où la terre qui ne pouvait « qu'à peine porter » les Titans helléniques, les Iotes du nord, commence à ne plus pouvoir porter la seconde génération mythique : les héros et les bogatyrs. Il faut qu'ils laissent la place aux faibles humains. A ce moment intervient une prodigieuse catastrophe, un égorgement gigantesque, où disparaît tout un monde de demi-dieux. Dans l'épopée grecque, ce sont les vengeances des Olympiens contre les vainqueurs de Troie qui ferment les temps épiques; dans les légendes romaines, c'est la bataille du lac Régille; dans les Niebelungen, c'est la grande orgie de meurtres au palais d'Attila; dans les chansons de gestes, c'est Roncevaux, où périssent les douze pairs. Un dénouement analogue intervient dans le cycle russe : seulement un simple massacre ne suffirait pas pour faire disparaître des héros dont certains, comme Ilia de Mourom, *ne doivent pas mourir en bataille.* Il y a un autre moyen d'en finir. Charlemagne ne meurt pas, mais il entre dans le flanc du Desenberg, comme Barberousse, dans celui du Kiffhaüser. Arthur n'est pas mort, ni le sage Merlin, ni les héros de l'Esthonie ou de la Finlande, ni Marko Kralévitch, le héros des Serbes, et son bon cheval Charatz. Endormis dans les profondes cavernes, ensevelis sous les lourds blocs de granit, ils attendent que les temps soient venus. Nous avons déjà vu Sviatogor se changer en montagne ou se coucher vivant dans le tombeau creusé par la destinée. Arrivons à la belle chanson qui nous apprend « depuis quel temps les héros ont disparu de la terre russe. »

Un jour, Ilia de Mourom, et Dobryna Nikitich, et Alécha Popovitch, et Ivan Gostiny, et plusieurs autres braves

venaient de tailler en pièces une immense armée tatare. Alors un sentiment d'orgueil envahit leur âme : ils voyaient que ni leurs fortes épaules n'étaient fatiguées, ni leurs bons coursiers lassés, ni leurs glaives d'acier ébréchés. Alécha Popovitch s'écria : « Qu'on nous oppose une armée surnaturelle, une armée *qui ne soit pas d'ici* (*nezdiéchniou silou*)! Nous viendrions à bout, ô héros, d'une telle armée. » Dieu entendit cette parole insensée. Deux guerriers inconnus se montrèrent et leur dirent : « Accordez-nous le combat; nous sommes deux, vous êtes sept, peu importe! » Alors Alécha Popovitch éperonna son cheval impétueux, chargea les inconnus et les trancha par le milieu du corps. Les quatre morceaux devinrent quatre guerriers vivants. Dobryna chargea à son tour et les coupa tous en deux : huit ennemis vivants se dressèrent dans leur armure. Ilia de Mourom les chargea : ses beaux coups d'épée n'eurent d'autre résulat que de doubler encore leur nombre. Toute la journée, on combattit; mais plus les glaives épiques taillaient et découpaient dans les rangs ennemis, plus ceux-ci croissaient en nombre et en audace [1]. A la fin, les héros prirent peur; ils s'enfuirent dans la montagne rocheuse, dans les sombres cavernes, et à mesure qu'Alécha, Dobryna, Ilia, arrivaient dans la montagne, immédiatement ils se changeaient en rochers. C'est « depuis ce temps que les héros ont disparu de la terre russe. »

(1) Voir Angelo de Gubernatis, *Mythologie zoologique*, trad. française, t. I, 148. Dans les récits d'*Ardshi-Bordshi*, le roi Vikramaditya lutte contre des démons qui se multiplient de la même façon, jusqu'au moment où le héros se multiplie à son tour et oppose à chaque démon un lion qui lui sort du corps.

IV.

LES HÉROINES DU CYCLE DE VLADIMIR.

Nous n'avons encore parlé que des héros, et pourtant l'épopée russe, comme l'épopée grecque ou germanique, a ses héroïnes, ses vindicatives Krimhildes, ses touchantes Andromaques, ses volages Hélènes, ses perfides Circés. Le rôle de vierges guerrières, que s'arrogent les Amazones dans les traditions grecques, les Walkyries dans les *Eddas*, Brunehilde dans les *Niebelungen*, la belliqueuse Camille dans l'*Enéide*, l'altière Clorinde dans la *Jérusalem délivrée*, appartient, dans les bylines, aux *polénitses*. Nous avons vu Ilia de Mourom terrassé par sa fille géante, Dobryna captif de Nastasia. Avec une vigueur égale, mais de caractère plus féminin, se présente à nous Vassilissa, la fille de Mikoula. Elle ne s'en va point rôder par la steppe avec une massue de plusieurs mille livres sur l'épaule pour narguer les bogatyrs; mais elle sait unir la force à la ruse quand il s'agit d'ouvrir la prison de son mari Stavre Godinovitch. Un jour, les vaillants de Kief sont assis à la table de Vladimir : de même que les paladins de Charlemagne, ils se laissent aller volontiers à fanfaronner, à faire des *gabs*, comme diraient nos vieux trouvères. « L'un se vante de son trésor qu'on ne peut compter, l'autre de son illustre patrie, celui-ci de son bon cheval, celui-là de son courage héroïque : le sage se loue de son vieux père et de sa vieille mère, le fou, l'imbécile fait l'éloge de sa jeune femme ». — « Et toi, Stavre Godinovitch, demande Vladimir, tu n'as donc rien dont tu puisses te vanter? — Je ne puis me vanter que de ma jeune femme Vassilissa; dans la ville de Kief, elle se jouerait de vous tous, princes et boïars; toi, Vladimir, elle te prendrait pour dupe. » Pour cette vanterie, le maître ordonne de

saisir Stavre, le bon musicien, et de le jeter dans un cachot.

La nouvelle en est bientôt portée à Vassilissa. Alors elle tient ses yeux fixés sur la terre humide et réfléchit profondément. « Je ne puis le reprendre de vive force; il faut le délivrer par ruse féminine et heureuse audace. » Elle coupe ses longs cheveux, revêt des habits d'homme et se rend à la cour de Vladimir. Elle est entrée orgueilleusement, sans se soucier des gardes de la porte, franchissant les fossés et les tours de la ville, à la façon héroïque, d'un seul bond de son cheval. Elle s'annonce comme un *messager terrible* de la Horde, et comme un épouseur pour la belle Zabava. Vladimir l'accueille avec une crainte respectueuse; mais les yeux exercés de Zabava trouvent cette démarche, ces manières, bien peu viriles. L'héroïne serre les jambes en s'asseyant et, d'un geste féminin, arrange ses vêtements autour d'elle. Zabava avertit le prince de ne point lui donner une femme pour mari. Vladimir promet de prendre ses renseignements. Il soumet donc Vassilissa à toutes les épreuves compatibles avec le respect que l'on doit à un *messager terrible*. Il l'invite d'abord à venir aux étuves avec lui; mais Vassilissa y court si promptement, y prend un bain si court et s'y rajuste si prestement qu'elle est déjà de retour quand le prince de Kief se dispose à y entrer. Alors il s'avise d'un moyen fort ingénieux. Il invitera l'ambassadeur à se reposer sur un moëlleux lit de plume; ensuite il examinera les empreintes que les membres du dormeur y auront laissées. Si c'est un fort et robuste héros, il y aura un large creux sous les épaules; si c'est une femme, il y aura un large creux sous les hanches. Mais Vassilissa a soin de se coucher la tête au pied du lit. Vladimir est ensuite obligé de constater que les empreintes annoncent un héros aux larges épaules, aux hanches étroites. Zabava ne se rend pas à cette démonstration : elle a si peur d'épouser une femme ! L'étranger est

invité à faire montre de sa force contre les lutteurs du prince; mais il sait les tenir à distance respectueuse, les empoignant par le milieu du corps et les enlevant au-dessus de sa tête. Au premier lutteur, il arrache le bras de l'épaule, au second, il casse une jambe, le troisième, il l'attrape par l'échine et l'écrase sur le pavé. Alors Vladimir cracha — ce qui est un geste bien russe, — et se retira furieux contre sa nièce : « Sotte princesse, tu as les cheveux longs et l'esprit court [1]; tu prends un bogatyr pour une femme! » On offre un festin à Vassilissa : elle demande pourquoi on ne lui fait pas entendre le musicien Stavre. Vladimir craint d'exciter par un refus la colère du *messager terrible*. Stavre, sorti de son cachot, enchante les convives en jouant de la gouzzla, puis Vassilissa obtient de l'emmener dans la campagne. Là elle se fait reconnaître à lui en se découvrant la poitrine, l'embrasse tendrement, l'invite à ne plus se vanter de sa femme, et l'enlève sur son coursier bien loin de la cour de Vladimir.

Une héroïne des contes russes porte le nom de *Vassilissa la sage*. Fille d'un enchanteur, elle défend contre lui son amoureux, oppose ses sortiléges aux sortiléges paternels et sort triomphante de ce tournoi magique. Ce doit être le même personnage que l'héroïne de nos bylines.

Dans un conte albanais, publié par Hahn, la princesse Théodora s'habille en homme et se fait appeler Théodore. Elle va chez le roi dont elle doit épouser le fils. On lui impose comme à Vassilissa diverses épreuves. L'une rappelle celle qu'Ulysse fait subir à Achille dans l'île de Skiros. On lui donne à choisir entre une parure et des armes : elle prend les armes. On l'envoie se baigner avec le fils du roi, mais elle imite la célérité de Vassilissa. Elle finit par épouser le prince. Dans les littératures populaires de l'Ita-

(1) Proverbe russe.

lie et du Portugal, on trouve plus d'une situation analogue [1].

La Pénélope russe, c'est Nastasia, la femme de Dobryna; toutefois elle ne pousse pas jusqu'au bout la fidélité. Dobryna, avant de partir pour la Horde, recommande à sa femme d'attendre son retour trois ans, puis trois années encore; alors seulement elle aura le droit de se choisir un époux, à la condition que ce ne soit point Alécha Popovitch. Épouser Alécha, ce serait presque un inceste, puisqu'il est le frère d'armes de son mari. Trois années se passent, puis trois autres, pas de nouvelles de Dobryna! Vladimir presse alors Nastasia d'épouser Alécha. « Comment une jeune femme comme toi veut-elle vivre veuve, abréger ses belles années? épouse ou bien un prince, ou quelque boïar, ou quelque fort héros russe : épouse le vaillant Alécha Popovitch. » Celui-ci annonce qu'on a trouvé dans la steppe le cadavre de Dobryna. Elle verse des larmes abondantes, mais refuse d'entendre parler de mariage avant que six autres années ne se soient écoulées. Vladimir, après ce nouveau délai, interpose son autorité, et déjà tout se prépare pour l'union de Nastasia et d'Alécha.

Cependant Dobryna n'est pas mort, pas plus qu'Ulysse dans Homère, pas plus que Charlemagne dans les curieuses légendes analysées par M. Gaston Paris [2]. Le coursier de Dobryna se met à lui parler d'une voix humaine et lui révèle ce qui se passe. Alors avec son bon cheval brun [3] le voilà qui bondit de montagne en montagne, de sommet en sommet, franchissant les rivières et les lacs, en-

(1) *Canzoni popolari del Piemonte*, fasc. III, p. 92. — Almeida Garret, *Cancioneiro*, t. III, p. 65. — Voir aussi Radlow, t. III, *Kirgisische Mundarten*. p. 380.

(2) Gaston Paris. *Histoire poétique de Charlemagne,* p. 396. — Seulement tandis que Dobryna en *trois* bonds de son cheval, suivant quelques bylines, revient à Kief, Charlemagne parcourt en *trois* jours la distance qui sépare la Hongrie d'Aix-la-Chapelle.

(3) *Bourouchka*, signifie un cheval brun; mais ce mot est aussi un diminutif de *Bouria*, la tempête.

jambant les larges vallées. Dobryna entre comme un ouragan dans le palais de sa mère. Là il se fait reconnaître à elle par un signe à la jambe. Comme Ulysse se travestit en mendiant et Charlemagne en pèlerin, Dobryna se déguise en joueur de rebec pour entrer dans la salle où l'on célèbre le festin de noces. La compagnie joyeuse fait bon accueil au musicien. On lui présente le vin vermeil; il demande la permission d'offrir à son tour la coupe pleine à la nouvelle mariée : « Bois jusqu'au fond, lui dit-il, tu verras quelque chose de bon. » Or au fond de la coupe il a jeté son anneau d'or, que reconnaît aussitôt Nastasia. Elle pousse un cri, et, sans souci de *déshonorer* la table du prince, s'élance par-dessus, et tombe aux pieds de Dobryna dont elle implore humblement le pardon. « Je ne m'étonne pas, s'écrie le héros d'une voix terrible, qu'une femme ait failli. Les femmes ont les cheveux longs et l'esprit court ; elles vont où on les mène. Ce qui m'étonne, c'est que le Beau-Soleil Vladimir ait été un entremetteur et la princesse Apraxie une entremetteuse pour marier à un autre la femme d'un mari vivant. » Puis sa colère se tourne contre son perfide frère d'armes; il le terrasse sur le sol pavé de briques et le flagelle si vigoureusement de son bâton de voyage « qu'on ne sait pas s'il crie ou s'il sanglote. »

Une épouse fidèle jusqu'à la mort, c'est la femme de Daniel Lovtchanine. Aveuglé par son amour pour elle, Vladimir a envoyé son mari à une mort certaine. Mais Vassilissa aime son époux et veut le mettre en garde contre les embûches. Quand il part, elle l'oblige à prendre double provision de flèches : « Qui sait? lui dit-elle, tu en auras besoin peut-être contre tes propres frères. » Lovtchanine a exterminé les Tatars et les Russes envoyés pour le tuer; mais il se prend à faire de tristes réflexions : « Sans doute Dieu s'est irrité contre moi, Vladimir a pris en disgrâce le vaillant héros. » Certaines bylines donnent à entendre

qu'à ce moment suprême il croit sa femme infidèle. Lovtchanine se perce de son épée et l'on vient annoncer sa mort à Vladimir. Il court chez la veuve de la victime, et lui propose de l'épouser : « Revêts tes vêtements aux brillantes couleurs, prends ta parure de noce. » Elle obéit, mais elle prend en même temps un épieu de fer. Ce n'est pas pour le prince, c'est pour celui qui est étendu là-bas qu'elle a revêtu sa parure de mariée. « Prince Vladimir, notre père, permets-moi de faire mes adieux à mon tendre mari. » Elle part, deux des bogatyrs de Kief l'accompagnent. Elle se prosterne auprès du corps de Daniel Lovtchanine et dit aux deux guerriers : « Allez, dites au prince Vladimir qu'il ne laisse pas mon corps sans sépulture au milieu des champs avec celui de mon ami. » Et de son épieu d'acier elle se perce le cœur. Vladimir lui-même verse des larmes sur les deux amants et leur donne une sépulture honorable. C'est ainsi que dans nos chansons de gestes, la belle Aude ne veut pas survivre à Roland tué aussi en trahison.

Les types féminins de perversité ne vont jamais, comme celui de la Circé homérique, sans un peu de sorcellerie. Telle est Marina l'enchanteresse, que le peuple appelle aussi l'*hérétique*, en mémoire peut-être d'un personnage historique beaucoup plus récent, Marina Mnichek, la Polonaise, la catholique, qui s'associa à l'imposture et à l'usurpation du faux Dmitri et attira sur la Russie du XVIIe siècle tant d'infortunes. Marina l'enchanteresse, qui habite à Kief la rue Ignatiévka, dans un hôtel entouré d'une palissade de fer, est la terreur des mères : celle de Dobryna Nikitich le supplie instamment d'éviter cette rue mal famée : Marina par ses artifices a fait disparaître neuf jeunes guerriers, Dobryna sera le dixième. Il a négligé les avertissements maternels lorsqu'il a bravé la rivière Poutchaï aux courants de feu et le Serpent de la Montagne : il les néglige encore une fois, il s'en va dans la rue Ignatiévka.

Ici les chansons présentent une telle multitude de versions et de variantes diverses qu'il faut bien choisir [1]. Dobryna entre dans la chambre de Marina. L'enchanteresse est couchée sur son lit : d'une main elle caresse un grand dragon; dans l'autre main elle tient deux petits serpents : ils rappellent ceux de la rivière Poutchaï et permettent une certaine identification entre le Serpent de la Montagne et Marina, l'amie des reptiles. Tantôt le dragon prend la fuite à l'aspect de Dobryna et laisse derrière lui une fiente qui témoigne de sa terreur et de son trouble; tantôt les serpents veulent brûler Dobryna de leur souffle empesté. L'enchanteresse les en empêche; elle prend le héros par ses mains blanches, le baise sur ses lèvres sucrées. Elle le conduit dans la cour et là, comme fit Circé avec les compagnons d'Ulysse, elle le transforme en un aurochs au poil fauve, qui va rejoindre neuf autres aurochs, les premiers amoureux de Marina, ceux dont la disparition effrayait les mères de Kief. La seule distinction qui soit accordée au héros déchu, c'est d'avoir des cornes d'or. « Va paître l'herbe gâtée par la nielle, va t'abreuver à l'eau du marécage. » Quelle destinée pour un bogatyr!

Dobryna serait perdu si une autre enchanteresse, sa sœur Catherine ne venait à son aide. Elle se change en une caille, et nous voilà transportés dans un monde tout à fait fantastique. Dobryna lui-même a jusqu'à un certain point le don se se métamorphoser. Dans le texte que nous suivons, il s'est même changé en pigeon pour pénétrer chez Marina. Catherine vole au *terem* de la sorcière : « Si tu ne me rends mon frère, je te transformerai en une chienne à longue queue, et tous les chiens te donneront la chasse, et tous les enfants te poursuivront à coups de bâton. » Marina est effrayée; elle appelle Dobryna : « Accours à moi, aurochs, accours des fanges noires, accours

(1) Nous suivrons principalement le texte de Kiriéevski, II, 45.

des eaux marécageuses. » On voit que la dégradation de Dobryna est complète : il est devenu un animal immonde, ami des fanges et des marais, qui rappelle tout à fait les pourceaux de la légende grecque. Transformée en martinet, Marina se perche sur la corne droite de Dobryna, et lui fait promettre de ne pas se venger d'elle si elle lui rend la forme humaine. Le héros promet de ne pas la battre, de ne pas la torturer, mais de lui donner seulement une légère leçon, comme celles que les maris donnent à leurs femmes. L'enchanteresse sera prise pour dupe : ou bien c'est Catherine qui la changera en une chienne que poursuivent les chiens et les méchants enfants; ou bien c'est Dobryna qui se chargera de son châtiment.

Dans une variante [1], Dobryna a promis d'épouser Marina si elle lui rend sa première forme. D'aurochs il est redevenu jeune homme, d'oiseau elle est redevenue jeune fille. Suivant la coutume païenne qui s'est longtemps conservée dans le peuple, malgré les prohibitions de l'Eglise, « ils se sont mariés dans la campagne rase, autour du buisson de cytise. » Ils montent ensemble dans le *terem* de Marina. Dobryna est saisi d'un scrupule pieux, qui révèle dans les dernières rédactions de ces bylines le plus étrange mélange de paganisme et de christianisme. « Ma belle Marina, lui dit-il, dans ton *terem* élevé et magnifique, il n'y a pas d'image du Sauveur devant laquelle on puisse prier et s'incliner jusqu'à terre. Voyons si mon sabre tranchant ne s'est pas rouillé. » Alors il donne à sa femme, à Marina l'impie, l'hérétique, la légère leçon qu'il lui a promise. Première leçon, il lui coupe la main : « je ne veux point de cette main, elle a caressé le Serpent de la Montagne. » Deuxième leçon, il lui coupe les jambes : « ces jambes, je n'en veux point, elles ont frôlé le Serpent de la Montagne. » Troisième leçon, il

(1) Kiriéevski, II, 59.

lui coupe les lèvres et le nez : « ces lèvres, je n'en veux point, elles ont baisé le Serpent de la Montagne. » Quatrième leçon, il lui coupe la tête et la langue : « cette tête je n'en veux point, cette langue je n'en veux point, elles connaissaient toutes les choses impies et hérétiques. »

Nous n'insisterons pas sur les variantes.

Entre cette légende et celle de Potyk Ivanovitch, on remarquera plus d'un point de rapprochement. Les artifices d'une méchante femme font descendre Potyk vivant dans le tombeau ou font perdre à Dobryna sa forme humaine; le Serpent de la Montagne apparaît également dans les deux récits comme complice de l'enchanteresse ; enfin Marina est une femme-hirondelle comme Avdotia est une femme-cygne.

C'est une fable fort répandue en Allemagne comme dans les pays slaves que celle des femmes-cygnes. Souvent elles quittent leur vêtement de cygne pour se baigner, et alors celui qui réussit à s'emparer de leur blanche dépouille, devient leur maître. Elles sont alors forcées de garder la forme humaine; on en a vu qui ont épousé leur conquérant, sont devenues d'excellentes épouses et des mères dévouées. Mais il est bon de brûler leur peau de cygne : si elles parviennent à la reprendre, nulle affection humaine ne peut les empêcher de s'envoler. Elles quittent sans regret mari et nourrisson; elles vont rejoindre leurs compagnes ailées et en se baignant dans les fleuves sacrés y recouvrent leur virginité (1).

Dans les bylines, ces femmes-cygnes ont toujours une

(1) Voir Dozon, *Chansons bulgares,* p. 132 : *La Samodiva mariée malgré elle.* — Les Walkyries dans les *Eddas* sont revêtues de chemises blanches ou ressemblent à des cygnes. — Cox, *The Mythology of the Aryan Nations,* II, 281, donne l'explication des filles-cygnes et autres nymphes célestes : elles ont pour origine les vapeurs, les nuées qui errent aux flancs des montagnes ou s'appesantissent sur la plaine, tantôt blanches et propices, tantôt sombres et pestilentielles. A la première catégorie appartiennent les Apsaras, les Walkyries, les Muses, les Elfes, etc., à la seconde, les Harpyes, les Gorgones, etc. — Voir Henri Heine, *De l'Allemagne*, sur les traditions populaires.

perversité native. L'une d'elles, Nastasia Dmitriévna est enlevée de chez son père par le héros kiévien Ivan Godinovitch. Il est poursuivi par le premier fiancé de la jeune fille, un tsar des païens. Les deux prétendants, au milieu de la campagne, se livrent bataille. Ce qui montre la malice de la jeune fille, c'est que toutes ses sympathies sont pour le païen maudit. Le Kiévien a terrassé son ennemi; mais Nastasia intervient, le saisit par derrière et le renverse. Le tsar infidèle garotte solidement Ivan Godinovitch et le lie à un chêne. Puis, sous ses yeux il se livre à l'amour avec sa fiancée. Celle-ci voudrait tirer d'Ivan une vengeance plus complète. Le païen avec son arc ajuste un corbeau perché sur le chêne : Nastasia le supplie de ne pas dépenser sa flèche en pure perte et d'en percer plutôt le cœur du héros. Le tsar persiste dans son idée; mais sa flèche n'atteint pas l'oiseau fatidique; elle revient contre celui qui l'a lancée et le païen tombe raide mort. La jeune fille reste en présence du héros toujours attaché à son chêne. Il est le seul fiancé qui lui reste. Les douces paroles d'Ivan n'en ont que plus de prix. Il est à remarquer que ces enchanteresses si perverses sont prodigieusement crédules. Ivan promet à Nastasia d'oublier le passé et de ne lui appliquer « qu'une légère correction, comme celles que les maris ont coutume d'appliquer à leurs femmes. » Nastasia se laisse persuader et coupe les cordes qui retiennent le héros. Ce qu'est cette légère correction, on l'a vu ci-dessus.

Maria le Blanc-Cygne est sorcière comme Marina et de plus infidèle à son époux légitime qu'elle abandonne pour un amant. Poursuivie par son mari, elle le séduit par de perfides caresses et lui fait boire un breuvage qui le métamorphose en rocher. Rendu à la forme humaine par l'intervention de ses compagnons d'armes, Ilia, Dobryna et Alécha, qui sont quelquefois remplacés par trois kaliki ou par trois saints du ciel, il tombe une seconde fois

dans le piége et accepte de l'enchanteresse un breuvage assoupissant. Elle le traite alors plus mal que Brunehilde n'a traité Gunther la nuit de ses noces : elle le crucifie à la muraille au moyen de quatre clous et s'éloigne pour chercher le cinquième clou, qu'elle lui enfoncera dans le cœur; mais la sœur de Maria survient, admire la beauté du bogatyr, le délivre en lui substituant un vil Tatar et l'emmène dans sa chambre. Là elle le guérit de ses blessures par ses enchantements, lui fournit des armes pour punir l'infidèle et son ravisseur. Elle devient son épouse en récompense de tant de services.

Nos bylines, qui s'égarent parfois dans les régions fantastiques, renferment pourtant bien des traits de la vie réelle. A ce titre, elles sont considérées par certains critiques comme des documents historiques dans lesquels revivent les mœurs domestiques de la Russie ancienne.

Souvent elles portent l'empreinte de cette primitive barbarie slave dont Nestor parle avec horreur dans son histoire, et dont les chants traditionnels des solennités nuptiales perpétuent encore aujourd'hui le souvenir dans les campagnes russes. Comme les Drévlianes de la chronique [1], les bogatyrs de Kief préludent toujours au mariage par le rapt. Ainsi la princesse Apraxie est enlevée de force par les envoyés de Vladimir, Nastasia Dmitriévna par Ivan Godinovitch. Un autre héros, Khotène, fils de Bloud, apprenant qu'on lui a refusé outrageusement la main d'une jeune fille, court au palais de celle-ci, en brise les portes à coups de massue, extermine ses neuf frères en bataille et ramène la belle attachée à son étrier. Il se demande s'il fera d'elle sa servante ou sa femme; il se montre gé-

(1) Nestor : « Les Drévlianes ne voulaient point de mariage; ils ravissaient les filles et les enlevaient quand elles venaient aux fontaines. Les Radimitches, les Viatitches et les Sévérianes n'admettaient aucun mariage... ils enlevaient les femmes avec qui *ils étaient d'intelligence.* » On voit que ce rapt supposait le consentement préalable de la jeune fille et n'avait plus, dans la plupart des tribus slaves, qu'un caractère symbolique.

néreux et l'épouse. L'homme, à l'époque patriarcale, abusait cruellement de sa force contre la femme; l'épopée est ici d'accord avec l'histoire. La femme de Dounaï a osé se vanter de mieux tirer de l'arc que son mari. Singulier trait de rapprochement avec la légende de Guillaume Tell et les légendes analogues des sagas scandinaves, Dounaï place sur sa tête un anneau d'or que sa femme enlève trois fois de sa flèche d'acier. Alors le héros, jaloux et humilié de la supériorité de sa compagne, tend son arc et la vise au cœur. Elle le supplie de l'épargner dans l'intérêt du héros qu'elle porte dans son sein, un enfant qui a les jambes d'argent jusqu'aux genoux et les bras d'or jusqu'aux coudes, une personnification du soleil naissant. Par les châtiments qu'elle sollicite afin d'éviter la mort, on voit à quels excès pouvait se porter la puissance maritale. « Hélas! Dounaï Ivanovitch, inflige-moi plutôt trois châtiments. Pour le premier, plonge ta cravache de soie dans la poix bouillante, flagelle mon corps nu; pour le second, saisis-moi par mes longs cheveux, attache-moi à ton étrier et lance ton cheval dans la campagne rase; pour le troisième, ensevelis-moi jusqu'à la ceinture dans la terre humide, fais-moi endurer la faim, nourris-moi de pain d'avoine. Que je reste trois mois en cet état, jusqu'à ce que ton fils soit venu au monde. »

A côté de ces scènes violentes, nous voyons la jeune fille gardée précieusement dans le *terem*, dont les lambris sont ornés du beau soleil, de la lune brillante, des étoiles nombreuses. A côté de la polénitsa vagabonde, voici la jeune princesse tenue à une pudique réserve. Nous avons vu en quels termes deux frères font l'éloge de leur sœur, « jamais elle ne descend dans la rue, elle ne laisse pas voir son visage blanc. » Lorsque Zabava sort de cette réserve avec Soloveï, le pirate se croit obligé de lui donner une leçon de convenance : « ce qui en toi ne me plaît pas, c'est que tu aies fait, toi, une jeune fille, les avances pour ton mariage. »

Rien de plus auguste que la matrone héroïque, veuve de héros, mère de héros.

Les bylines sont ici d'accord avec les monuments du droit et de l'histoire. La veuve-mère est souveraine chez elle, honorée de tous, vénérée de son fils. Telles nous apparaissent la mère de Dobryna, celle de Diouk Stépanovitch, celle du roi de mer Soloveï, celle du ravisseur de jeunes filles, Khotène, fils de Bloud. C'est à leur mère que les héros demandent conseil, c'est dans son sein qu'ils épanchent leur douleur, c'est avec sa bénédiction qu'ils se mettent en campagne. La mère de Dobryna vient de ses propres mains prendre le cheval de celui-ci pour le conduire à l'écurie. Au contraire, celle de Diouk est entourée d'une armée de serviteurs ; dans les chansons on voit la mère de Diouk Stépanovitch se rendre à l'église : « en avant marchent les hommes armés de pelles pour égaliser le terrain; derrière eux viennent les balayeurs, derrière les balayeurs les drapiers. Devant la princesse, ils étendent les pièces de drap; sur ses pas, ils les enlèvent. » Les envoyés de Vladimir contemplent le cortége. Ils voient d'abord une femme âgée que soutiennent sous le bras droit cinq jeunes filles, et cinq autres sous le bras gauche. Ils s'avancent et la saluent comme la mère de Diouk; elle décline le compliment : elle n'est que la servante de cette princesse. Vient alors une autre matrone que soutiennent dix jeunes filles à droite, dix à gauche, et les héros de s'incliner de rechef; ce n'est encore que celle qui donne l'aiguière. Une troisième est entourée de trente jeunes filles, une quatrième de quarante, et deux fois encore les messagers kiéviens égarent leurs salutations : elles sont seulement la chambrière et la panetière. « Les héros regardent toujours, et voici que l'on conduit une vieille princesse, une vieille matrone; sous le bras droit, trente jeunes filles la soutiennent, sous le bras gauche trente autres jeunes filles. On étend autour d'elle des pièces de

velours, afin que le rouge soleil ne lui brûle pas le teint. Elle est vêtue d'habillements éclatants : sur sa robe, on voit représentée la lune; sur elle resplendit le soleil, sur elle brillent les étoiles menues. » C'est la mère de Diouk.

Dans cette diversité de fortune, Dobryna et Diouk ont une égale vénération pour la personne sacrée de la veuve-mère. On voit même le pouvoir maternel aller jusqu'à l'abus : la mère d'Ivan Gostiny livre son fils à des marchands d'outre-mer qui le vendront comme esclave.

Il est un personnage féminin dans lequel se résument les traits épars que nous avons étudiés dans les différents types d'héroïnes. C'est Apraxie, la compagne de Vladimir. Elle est fille du roi de la *sombre Lithuanie;* mais Lithuanienne ou Tatare, cela revient au même dans les bylines. Quand les bogatyrs partent pour l'enlever à son père, ils font en ces termes son portrait à l'amoureux Vladimir : « Elle a le visage blanc comme la blanche neige, les joues rouges comme le pavot, les sourcils noirs comme de la zibeline et dessinés en arcades, les yeux brillants comme ceux du faucon. — Elle est haute de taille, imposante de stature, admirable de visage; elle a une démarche menue et une parole harmonieuse. Tu auras en elle, prince, une compagne avec laquelle tu pourras délibérer, et te conseiller, et abréger la longueur des jours. Tous les princes, tous les boïars, tous les forts bogatyrs de Kief auront devant qui s'incliner. »

En effet, Apraxie trône à côté de Vladimir, préside avec lui les nobles festins, mangeant la chair du cygne blanc et buvant le doux hydromel. A elle comme à lui s'adresse le profond salut des héros. Pourtant l'épouse du Beau-Soleil a une tache originelle; l'impureté du sang paternel se manifeste en elle par toute sorte d'actes répréhensibles. Elle se fait « l'entremetteuse » du mariage d'Alécha avec la femme de Dobryna. Comme la femme d'Arthur et quelquefois celle de Charlemagne, il n'est que trop facile de la

rendre infidèle! Quand Vladimir amène à sa cour Tchourilo, la princesse ne met aucune retenue dans l'expression de ses sentiments pour le bel étranger. A table, elle se coupe le doigt de son couteau. « Ne vous étonnez pas, ô nobles femmes, si je me suis blessée à la blanche main. Je regardais la beauté de Tchourilo; je regardais ses boucles blondes, et mes yeux brillants se sont troublés (1). Avec la même impudeur naïve, elle demande à Vladimir de faire du beau Tchourilo son chambellan.

Dans une autre de ses aventures, on retrouve deux traits caractéristiques du récit biblique sur Joseph : d'une part, la coupe d'argent cachée dans le sac de Benjamin: d'autre part, la fausse accusation de la femme de Putiphar contre le chaste Hébreu, trait primitif qui se reproduit dans le roman égyptien des *Deux Frères*, publié par M. de Rougé, dans les légendes grecques sur Phèdre et Hippolyte, sur Antéia et Bellérophon. Un jour, quarante *kaliki* s'en vont en pèlerinage à Jérusalem. Ils ont élu pour leur *ataman* Thomas Ivanovitch et fait un règlement draconien, portant que celui d'entre eux qu'on prendra à voler ou à forniquer subira un cruel supplice. Les quarante s'arrêtent devant le palais d'Apraxie pour demander l'aumône. Elle prend feu pour leur chef, le fait monter dans sa chambre et lui fait d'amoureuses propositions. Le *kalik* les repousse, alléguant son vœu de pèlerin et les sévères règlements de la corporation. Pour se venger, elle fait cacher dans son sac la coupe précieuse de Vladimir, puis elle envoie des messagers pour fouiller les pèlerins. Ceux-ci reçoivent les messagers à grands coups de bourdon sur les

(1) Le Koran, qui s'est inspiré parfois de traditions orientales étrangères à la Bible, raconte à sa manière un épisode de l'histoire de Joseph qui rappelle cet accident arrivé à la princesse Apraxie. La femme de l'*azis* Putiphar invite ses amies à un banquet et leur donne à chacune un couteau. « Puis elle ordonne à Joseph de paraître. Dès qu'elles l'aperçurent, elles se mirent à s'extasier sur lui et se coupaient les doigts par distraction en s'écriant : Dieu nous garde! ce n'est pas une créature humaine; c'est un ange ravissant. » XII, 31.

reins; mais bientôt arrive Alécha, qui fait ouvrir les sacs. La coupe se retrouve dans celui de l'ataman! Alors ses compagnons lui appliquent la loi terrible, lui coupent les mains et les pieds, lui arrachent les yeux et la langue, l'ensevelissent jusqu'à la ceinture dans la terre humide; mais un miracle, — un miracle dans le sens chrétien du mot, — s'opéra. Quand, plusieurs mois après, les *kaliki* repassèrent en cet endroit, ils trouvèrent leur attaman parfaitement sain et dispos. Dieu découvrit ainsi le péché d'Apraxie. La circonstance de la coupe perfidement cachée dans le sac se retrouve aussi dans une légende grecque : c'est ce moyen qu'inventèrent les Delphiens pour faire périr Ésope.

V.

LE PRINCE DE KIEF. — FOND HISTORIQUE DES BYLINES.

Nous n'avons encore entrevu que de profil, pour ainsi dire, le héros qui donne son nom à tout le cycle de Kief, le prince Vladimir, ce roi Arthur, cet empereur Charlemagne des chansons russes. Nous l'avions réservé, car c'est dans l'étude de son personnage qu'on peut le plus facilement distinguer ce qu'il y a de réalité historique dans les bylines.

Il est certain qu'il a existé un Vladimir, prince de Kief; il y en a même deux, saint Vladimir le Baptiseur, à la fin du xe siècle, et Vladimir Monomaque, qui mourut en 1126. Dans les bylines, il n'est même pas question du fait qui a surtout illustré saint Vladimir : la conversion du peuple russe. On a vainement voulu chercher une allusion à la chute des idoles dans la victoire d'Ilia sur Idolichtché le païen. Bien plus, un des caractères saillants de l'épopée kiévienne, par opposition à l'épopée française, c'est que

les bogatyrs sont absolument étrangers à cette fureur de propagande par le glaive qui possède nos héros carolingiens.

La muse populaire semble avoir composé le Vladimir légendaire de traits également empruntés aux deux Vladimirs historiques. Le Beau-Soleil est constamment en guerre contre les Tatars, comme le furent en effet Vladimir, fils de Sviatoslaf, contre les Petchenègues, et Vladimir Monomaque contre les Polovtsi.

Dans les chroniques, on voit saint Vladimir présider de splendides banquets; de même c'est à la table du festin, assis à côté d'Apraxie, que nous retrouvons sans cesse le Vladimir épique. C'est à cette table que l'on convie les nobles étrangers, que les héros font leurs vanteries, qu'ils décident leurs expéditions, qu'ils se querellent et se lancent des défis, que, moitié ivres, ils concluent des paris insensés. La table de Vladimir est le centre de l'épopée russe, un commun rendez-vous pour les héros accourus de toutes les extrémités de la Russie, — pour Dobryna de Riazan, pour Ilia de Mourom, pour Stavre de Tchernigof, pour Diouk de Galitch, pour Pierre Pétrovitch de Cracovie, pour Soloveï des pays d'outre mer.

Les chroniques racontent que les guerriers de Vladimir se plaignirent un jour qu'on les servît dans de la vaisselle de bois. Il leur fit donner des couverts d'or et d'argent, disant « qu'avec une brave *droujina* on pouvait acquérir l'or et l'argent, mais qu'avec de l'or et de l'argent on ne pouvait acquérir une brave *droujina.* » Les bylines lui prêtent un propos tout semblable. Un de ses guerriers, au lieu de rapporter des richesses après une expédition, n'en ramène qu'une belle femme. Le Beau-Soleil l'en félicite et dit : « Dans notre empire de la sainte Russie, semez une semence de héros : voilà qui est bien plus précieux que l'or et l'argent. »

Saint Théodose, fondateur du couvent Petcherski, s'affli-

geait de voir à la table de Sviatoslaf (un des successeurs de saint Vladimir) des joueurs de rebec, des musiciens et des *skomoroki,* sorte de jongleurs semblables à ceux d'Occident. Or la cour épique du Beau-Soleil est constamment fréquentée par ces artistes. D'ailleurs, comme l'Achille d'Homère, comme le Taillefer français, comme le Volker des *Niebelungen,* comme Regnar Logbrog, comme le Gunnar des *Eddas,* comme le joyeux Lemminkæinen et Væinæmœinen, l'éternel chanteur du *Kalévala,* les héros russes savent chanter et combattre. Le roi de mer Soloveï ensorcelle les femmes de sa viole magique; Stavre est un joueur de gouzzla fameux; Dobryna paraît à la noce de sa femme déguisé en jongleur; Ivan Doubrovitch, envoyé en ambassade à la Horde, charme la cour du khan.

Saint Vladimir, suivant les chroniques, dépêche des messagers en Khazarie, à Constantinople, aux pays latins, pour étudier les mœurs et la religion de tous ces peuples. Le Beau-Soleil, dans les bylines, propose sans cesse à ses bogatyrs des missions dans toutes les parties du monde.

Le Vladimir de Nestor, comme celui des chansons, assiste à des combats singuliers entre héros russes et géants barbares. Le récit de la chronique sur la bataille de Troubège (en 993) est semé de traits épiques qui semblent empruntés aux poèmes. Un colosse petchenègue demande un champion; comme dans nombre de bylines, pas un héros n'ose l'affronter; un vieillard, — comme le Danila des cantilènes, — présente alors son jeune fils, que depuis son enfance personne n'a pu terrasser et qui enlevant de terre le géant, l'étouffe dans ses bras, comme Hercule fit d'Antée.

Le Vladimir de la légende fait prendre de force chez le roi de Lithuanie sa future épouse Apraxie; mais n'est-ce pas dans le sac de Polotzk que celui de l'histoire enlève par le droit de la guerre son épouse Rognéda? Celui des chroniques est un débauché sans frein, souvent convoîteux

de l'épouse d'autrui ; mais celui des rhapsodes populaires envoie à une mort certaine le héros Lovtchanine pour lui prendre sa femme. Les poèmes nous présentent un Vladimir toujours avide d'argent, comme le furent en effet tous les princes varègues, comme le fut Igor, aïeul de Vladimir, assassiné par les Drévlianes qu'il voulait rançonner pour la seconde fois dans un an. En revanche, les deux Vladimirs historiques sont des princes essentiellement actifs, énergiques, toujours en campagne, tandis que celui des bylines ne sort presque jamais de son palais. Il faudra demander à la mythologie l'explication de cette inaction.

Nos chansons de gestes ont souvent confondu Charlemagne avec ses héritiers, même indignes. De même les chansons russes ont emprunté des traits à plus d'un successeur de saint Vladimir pour en former l'image épique du Beau-Soleil. Dans les poèmes bien conservés, on voit que nous sommes encore dans la période kiévienne. Kief est le centre de l'empire russe, et non pas Moscou. Vladimir est un grand-prince, non un tsar. Sa cour reflète la simplicité patriarcale des temps primitifs. Les étrangers entrent de plain-pied dans sa grande salle ; si le prince ne s'y trouve pas, ils vont le chercher à l'église. Pas d'huissiers, ni de gardes, ni d'échansons, ni de courtisans. Vladimir, de sa propre main, verse aux héros le vin d'honneur; il descend lui-même à sa cave pour y chercher les présents.

Dans les bylines qui ont subi des influences postérieures, se montre le faste tsarien ; les officiers de la couronne, les princes-boïars, les *princes-voleurs,* éclipsent les bogatyrs. Vladimir n'est plus aussi abordable; il faut passer par de nombreux intermédiaires pour être admis à son audience ; il ne daigne plus marcher lui-même, et des serviteurs le soutiennent pompeusement sous les bras comme un despote d'Orient.

En même temps cette sorte d'égalité héroïque entre le

Beau-Soleil et ses paladins s'est altérée. Il est devenu un maître impérieux qui d'un geste les envoie au supplice ou les plonge en un cachot. C'est déjà Siméon le Superbe ou Ivan le Grand, contenant sous leur main redoutable une aristocratie frémissante. Puis le caractère tyrannique d'un pouvoir devenu absolu s'accentue encore davantage. Aux « bourreaux impitoyables » qui accompagnent désormais tous les pas de Vladimir, on reconnaît en lui une sorte d'Ivan le Terrible. Pour que nous ne puissions nous y méprendre, un des *boïars-scélérats* qui l'entourent porte le nom de Maliouta Skouratof, l'âme damnée d'Ivan IV, si célèbre dans les chroniques comme dans les légendes du XVIe siècle. On voit alors Vladimir méconnaître tous les services rendus à la terre russe pour satisfaire ses rancunes princières. Il fait jeter en prison le héros Soukman, qui a battu les Tatars, mais qui n'a pas rapporté de gibier pour sa table; il fait mourir Lovtchanine, il emprisonne Stavre, il veut faire périr de faim Ilia de Mourom, il rebute ou exile les bogatyrs, si bien que la Russie, privée de ses forts héros, est livrée en proie aux Tatars.

Parmi les bylines du cycle de Vladimir qui portent évidemment l'empreinte des événements ultérieurs, citons celle où l'on attribue à Ilia de Mourom la défaite du khan Mamaï, vaincu en 1380 par Dmitri Donskoï, prince de Moscou, à la célèbre bataille de Koulivo, — et celle où Vladimir envoie ses bogatyrs payer le tribut à la Horde.

Dans la première, le khan Mamaï fait sommer Vladimir de descendre dans le champ de Koulikovo. Ilia de Mourom part avec vingt-sept héros, parmi lesquels Samson, Sviatogor, Don Ivanovitch, Ivan Kolyvanovitch, Alécha Popovitch, Irmak Timoféevitch, etc. Dans une bataille de douze jours, ils exterminent complétement l'armée tatare. Ils tuent Mamaï avec ses neuf fils, ses neuf filles et ses neuf gendres. Comme les héros se reposent de leurs exploits, une hideuse vieille survient : « Vous avez eu

bien du bonheur que je ne me sois pas trouvée à la bataille : maintenant sortez pour lutter avec moi. » Irmak l'attaque le premier, méprisant cette vieille femme. Il allait succomber quand Ilia lui donne le conseil de déchirer le sein de la vieille et de l'écraser elle-même sur le sol. Dans cette chanson, la fameuse bataille qui affranchit un moment la Russie se trouve mêlée et confondue avec une lutte mythique, celle du héros contre la nuée sinistre dont il déchire le sein et fait couler sur la terre le sang fécond.

Dans l'autre byline, Vladimir, prince de Kief, paie tribut à la Horde, honte qu'il n'a jamais subie dans l'histoire et qui était réservée à ses successeurs divisés. Il charge Vassili Kazimirovitch d'aller porter au khan le terme nouvellement échu et les termes arriérés. Vassili Kazimirovitch demande à être accompagné de Dobryna Nikitich et d'Ivan Doubrovitch. Nous le verrons jouer pendant toute la mission le rôle purement civil, nullement héroïque, d'un plénipotentiaire, d'un véritable ambassadeur. Ce sont ses compagnons qui, sur son ordre, accompliront tous les exploits. Les envoyés emportent douze cygnes, douze faucons et la lettre de soumission. Ils arrivent à la Horde : le khan les accueille bien et propose à Vassili Kazimirovitch une partie d'échecs. Vassili délègue alors Dobryna pour jouer avec le khan : c'est la tête du héros qui sera l'enjeu. Il perd une première fois, mais il gagne les deux parties suivantes. Le khan mécontent les défie alors au tir à l'arc. Les héros ont, à ce qu'ils disent, oublié leurs arcs ; qu'à cela ne tienne : le sultan prêtera le sien. « Allons, fidèles serviteurs, vaillants bogatyrs ; descendez dans ma cave profonde, apportez-moi mon arc bien poli. » Trois forts bogatyrs descendent à la cave, apportent à grand effort l'arme pesante, la remettent à Dobryna. Il la saisit d'une seule main et commence à la tendre ; mais l'arc se brise entre ses mains puissantes : « Une ordure que votre mauvais petit arc pourri ! ce n'est pas avec cela que peuvent

tirer des héros russes. » Le khan envoie chercher un autre arc : neuf forts bogatyrs peuvent à peine le porter : il se brise également dans les mains du héros [1]. Alors Dobryna envoie quérir le sien qui est attaché à la selle de son cheval héroïque : à l'une de ses extrémités est une harpe; quand Ivan Doubrovitch commence à en jouer, tous se taisent : jamais sous la lumière du ciel on n'a entendu une telle musique. Dobryna prend l'arc d'une seule main et trois fois traverse de sa flèche d'acier l'anneau d'or qui servait de but. Le khan est encore vaincu. Il propose aux Russes de lutter contre ses champions, des Tatars qui avaient les épaules larges d'une toise. Cette fois Dobryna ressent un mouvement d'effroi : « C'est fini, mes frères d'armes, nous ne reverrons plus la lumière du ciel. » Pourtant il reprend courage, saisit un Tatar par les pieds et le fait tournoyer comme une massue dont il assomme les autres. Ivan Doubrovitch vient à son aide, armé d'un essieu de charrette : alors le khan supplie Vassili Kazimirovitch, qui regarde le combat assis dans sa loge, de modérer la fureur de ses compagnons : qu'ils lui laissent de ses Tatars « au moins pour la semence. » Il restitue le tribut russe et promet lui-même de payer tribut à Vladimir.

Les chanteurs de bylines, comme on le voit, consentent bien à se souvenir de l'époque d'humiliation, mais à une condition : c'est que l'humiliation sera pour le khan : au lieu de recevoir le tribut, c'est lui qui devra le payer aux Russes. Le patriotisme des poètes populaires finit toujours par trouver satisfaction.

On voit combien d'éléments mythiques se mêlent à cette chanson fort peu historique. La visite des trois héros à la Horde paraît une variante des fables sur la descente aux

(1) Nous verrons plus loin les rapprochements à faire entre cet arc et ceux des poëmes de l'Indoustan. C'est probablement l'arc-en-ciel. Voir la légende d'Hérodote sur les Éthiopiens Macrobes qui envoient à Cambyse un arc que nul Perse n'est capable de tendre (III, 21). Dans Homère, Ulysse seul peut tendre son arc.

enfers. Le khan, comme ailleurs Pluton, le Roi de la mer ou le diable des contes allemands, est vaincu et forcé de rendre sa proie. Une légende égyptienne, rapportée par Hérodote, parle d'un roi d'Egypte qui descendait aux enfers pour jouer aux dés avec Cérès (II, 122). Les lutteurs du khan sont terrassés ici, comme ailleurs le Cerbère à la triple tête. Un de nos héros charme l'ennemi de sa musique, comme fit Orphée. Enfin, à plusieurs reprises, ils expriment la crainte de ne plus revoir la lumière du soleil.

Si de Vladimir nous passons aux autres héros du cycle kiévien, nous leur trouvons également une certaine réalité historique. Les chroniques nous parlent de deux Dobryna : l'un qui fut l'*oncle* de saint Vladimir (son *neveu* dans les bylines) et le plus sage de ses conseillers; l'autre qui fut tué à la bataille de la Kalka contre les Tatars en 1224, et qu'on appelait Dobryna de Riazan à la ceinture *d'or*. Le Dobryna des chansons est aussi représenté quelquefois comme le fils de Nikita, le *riche* marchand *de Riazan*. Même dualisme dans le personnage d'Alécha : il y a dans l'histoire deux Alécha Popovitch : l'un fut tué à la même bataille de la Kalka; l'autre, célèbre sous Vladimir Monomaque par ses victoires contre les hordes nomades, est mentionné à plusieurs reprises dans les chroniques. Un Stavre, centenier de Novgorod, fut emprisonné vers 1118 par le Monomaque. On ne connaît pas de Khotène, fils de Bloud; mais les chroniques mentionnent un Bloud parmi les guerriers de Vladimir; c'est le traître qui l'aida à assassiner son frère Yaropolk.

Ilia, bien qu'il s'élève dans la région nébuleuse des mythes, ne perd cependant point pied sur la terre russe. On le fait naître dans un village qui existe encore, Karatchoro, dans le district de Mourom. Il y a dans ce pays une chapelle élevée sur une source qui a jailli sous le sabot de son cheval, et des paysans qui portent son nom (les *Iliouchni*), et qui prétendent descendre en droite ligne du

héros chrétien. On montre son tombeau dans la catacombe de Saint-Antoine à Kief [1] : ses reliques sont aujourd'hui cousues dans une sorte de gaîne en brocard ; mais anciennement, comme celles des autres saints des catacombes, on les exposait aux regards du public. Un pèlerin de 1701 les a vues et touchées : « J'ai vu, dit-il, sous un voile d'or, le corps incorruptible du vaillant guerrier Ilia de Mourom. Sa taille est celle des gens robustes d'aujourd'hui, sa main gauche a été percée d'une pique ; on voit même la cicatrice ; sa main droite est disposée comme pour faire le signe de la croix ». Le voilà réduit à de bien humaines proportions, le héros qui d'un poignet si fort, arrachait tous les chênes d'une forêt et maniait aisément une massue de 1600 livres. Mais on ne peut méconnaître le caractère guerrier de ce saint qui repose parmi les grands ascètes, parmi les illustres *jeûneurs* et thaumaturges de l'orthodoxie russe. L'évêque Philarète de Tchernigof croit qu'Ilia vivait vers 1188 : il ajoute que sa fête se célèbre le 19 décembre, et que dans le peuple on lui a donné le surnom tout militaire d'Ilia le Botté. C'est encore l'auréole au front, les mains levées au ciel, le corps à moitié nu comme un anachorète, qu'Ilia est représenté dans une gravure du XVIIe siècle, publiée par M. Stasof. Comment le *vieux cosaque* des bylines est-il devenu un si saint personnage ? On peut à la rigueur trouver dans les chansons elles-mêmes l'indication de cette transition. Nous le voyons prendre une fois le costume de pèlerin et dire à Idolichtché qu'Ilia se contente par jour de trois *prosfires* ou pains bénits. Ilia a donc ici une tendance à devenir un *jeûneur*. Enfin son droit à la sainteté est acquis par le fait qu'il a

(1) Pourtant un voyageur allemand du XVIe siècle, Eric Lassota, a vu le sépulcre de ce même Ilia, non pas dans les catacombes, mais à la cathédrale de Kief, dans une des chapelles extérieures : « C'était, dit-il, un héros fameux ou un bogatyr, comme on dit ici. On raconte sur lui beaucoup de fables. Ce tombeau est maintenant ruiné ». Ne peut-on supposer que c'est après la ruine totale de ce tombeau que les reliques furent déposées aux catacombes ?

souvent pris les armes, uniquement « pour le peuple chrétien et pour les églises de Dieu. »

Le peuple a fait d'Ilia un saint et honore ses reliques : même honneur est échu en Occident à Charlemagne, à Guillaume au Court-Nez, à Renaud de Montauban (1).

Peut-être Ilia de Mourom a-t-il bénéficié d'une confusion possible avec un autre bienheureux de même nom. Ilia, héros solaire, a bien pu, comme le *Hélios* des Grecs, se confondre avec saint Élie le prophète. C'est à saint Élie qu'on a consacré le jour du 20 juin et en quelque sorte la saison d'été ; c'est lui qui sur un char enflammé parcourt le ciel avec la foudre et l'éclair ; c'est lui qui, dans les traditions russes, serbes, bulgares, a pris les attributs de l'ancien dieu du tonnerre. Dans le conte d'Afanasief, cité plus haut, nous voyons saint Élie associé à saint Nicolas pour la protection de l'agriculture, comme dans les chansons héroïques Ilia de Mourom est associé à Mikoula Sélianinovitch.

VI.

CARACTÈRE MYTHIQUE DES BYLINES.

« L'épopée française, dit M. Gaston Paris, a germé, est née et a fleuri sur un sol tout historique. » Au contraire, l'épopée russe est née dans une race dont l'imagination était encore pleine des mythes païens. Par là elle s'éloigne de l'épopée française, qui s'est formée cependant à la même époque, pour se rapprocher de la vieille épopée indienne. « Dès ses premiers bégaiements, continue M. Paris, la poésie populaire française chante des héros très-vivants, des actions très-concrètes : il n'y a pas à chercher

(1) Voir Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, et Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 64, 427.

derrière ses personnages de passé mystérieux. » C'est encore tout le contraire dans les poésies russes, où les héros, même ceux dont les noms sont dans les chroniques, semblent avoir pris la place de personnages très-mystérieux, dont l'origine se rattache à la mythologie universelle. Les ennemis qu'ils ont à combattre n'ont presque pas de forme déterminée : ce sont de monstrueux embryons à peine sortis de la matrice universelle, encore engagés jusqu'à mi-corps dans le chaos panthéistique. Soloveï le brigand est presque impossible à décrire en traits précis ; le Serpent de la Montagne se distingue difficilement de la masse confuse de la nuée ou du brouillard. Il est visible que l'imagination russe, lorsqu'elle a été appelée à former des héros vivants, venait seulement d'accomplir son évolution du panthéisme indien au polythéisme européen. On dirait, en parcourant les bylines, que le monde vient de naître : les hommes, les dieux et les animaux y vivent encore dans la promiscuité primordiale. C'est toujours le temps où les bêtes parlaient, où les rivières pouvaient s'animer. Soloveï le brigand et Marina l'enchanteresse, sont presque des oiseaux, Dounaï et Nastasia deviennent des fleuves. A chaque page, on trouve des serpents qui entrent en négociations avec les hommes, des chevaux qui conversent avec leurs maîtres, des corbeaux qui prononcent des paroles prophétiques, des aurochs qui sont des héros, des cygnes qui sont des jeunes filles. Les choses inanimées ont elles-mêmes une vie et une intelligence. Le bogatyr, avant de lancer sa flèche d'acier, lui adresse un discours, une sorte de conjuration. « Vole au-dessus des bois sombres, vole au-dessous des nuages errants ; ne tombe ni dans l'eau ni sur la terre, tombe dans l'œil droit du brigand (1). »

(1) Le *Kalévala* nous offre l'exemple de formules semblables : « Pars, maintenant, ô pointe de bouleau, frappe, ô arc de sapin, déchire, corde de lin ! Si ma main lance la flèche trop bas, qu'elle monte plus haut ; si ma main la lance trop haut, qu'elle tombe plus bas ». 6e runo. Traduction de M. Léouzon-le-Duc.

On voit au premier coup d'œil que dans une telle épopée l'élément historique doit être très-faible, l'élément mythique très-considérable. Si nous cherchons des faits réels, nous sentons le terrain solide se dérober sous nos pieds, et nous sommes entraînés dans le grand courant des fables indo-européennes. Pas une de ces aventures qui ne nous rappelle des traits analogues des *Eddas* ou des poésies homériques, du *Ramayana* ou des *Niebelungen*. A chaque vers, il faudrait évoquer un monde de souvenirs épiques, appeler à son aide l'Olympe et le Walhalla, réveiller tous les panthéons de l'Orient et du Nord. En donnant à Vladimir l'épithète de Beau-Soleil, la chanson russe nous ouvre elle-même la voie des explications mythologiques. Ce Vladimir immobile des bylines, qui rappelle si peu les infatigables Vladimirs de l'histoire, est le soleil en effet. Ces monstres, qui donnent l'assaut à la cité royale de Kief, ce sont les forces sombres ou hostiles de la nature, sinistres personnifications de la nuit qui bannit le soleil, de la nuée qui l'éclipse, de l'hiver qui le fait pâlir. Le Beau-Soleil, c'est le principe de lumière, mais un principe immobile, passif, non militant. Il faut pour combattre l'esprit des ténèbres une autre force lumineuse, active et guerrière.

C'est alors qu'Ilia de Mourom s'attaque à Soloveï, Dobryna au Serpent de la Montagne, Alécha Popovitch au monstre Tougarine, Diouk Stépanovitch à Chark le géant. Comme Indra, dompteur du serpent Ahi, comme Sigurd, vainqueur du dragon Fafnir, comme le Bellérophon et le Persée, l'Apollon et l'Hercule des traditions grecques, comme le saint George des légendes chrétiennes, de leur épée fulgurante ils portent à l'ennemi des coups terribles, ouvrent à ses flancs de larges blessures, font couler des ruisseaux de son sang, ondée féconde qui rendra à la terre sa fertilité et à l'astre du jour sa splendeur. Le soleil impassible sur son char d'or ne suffirait pas à cette guerre;

pour l'accomplir, il faut les flèches d'or de la foudre qui éventrent les nuages, noirs dragons du ciel.

Hâtons-nous de sortir des généralités, et, comme l'explication mythique de toutes ces bylines nous mènerait fort loin, prenons au hasard deux ou trois scènes héroïques. Ilia est assis immobile depuis *trente* années, nombre sacramentel qui correspond simplement à la durée de la saison d'hiver. Il est guéri par des étrangers divins qui, dans les bylines postérieures, deviennent Jésus-Christ et ses apôtres, et dans les plus anciennes sont simplement des *kaliki voyageurs*, allusion aux nuages qui passent. Ils le guérissent avec un breuvage, l'eau vivifiante, qui en avril, lorsqu'elle tombe en pluie féconde, réveille les énergies de la nature. Ilia se lève précisément au printemps, au temps de Pâques, à l'heure même, disent quelques bylines, où l'on chante dans les églises : *Christ est ressuscité!* C'est donc bien l'année nouvelle qui sort de sa léthargie hivernale. Ilia « ne doit pas mourir en bataille ; » il ne peut que retourner, après avoir accompli la série de ses exploits, à ce sommeil de pierre où la saison froide emprisonne la nature. Une autre de ses aventures rappelle celle de Thor : il disparaît un moment dans la poche de Sviatogor, comme le dieu germain dans le gant du géant Skrimir. Ilia ou Thor, c'est la foudre longtemps recélée dans la nuée ; seulement la chanson russe semble perdre ici le fil de l'allusion mythique, fort bien conservée au contraire dans la légende du nord : Thor, prenant enfin son marteau, frappe la tête du géant pour en faire jaillir le sang.

Où le Mouromien se manifeste surtout comme un héros fulgurant, c'est dans sa lutte avec Soloveï. Le brigand obstrue la route qui conduit le plus directement au prince-soleil, — depuis combien de temps? juste depuis *trente* ans, c'est-à-dire pendant tout le temps qu'a duré la léthargie d'Ilia. Qu'est-ce que Soloveï? Il a figure d'oiseau, son

nom de *rossignol* l'indique assez ; il a *un nid* sur sept chênes, il a des fils qui peuvent se changer en noirs corbeaux pour assaillir Ilia. La caractéristique de son cri, c'est le terrible sifflement qui ravage tout aux alentours. On ne peut méconnaître en lui le génie de l'orage et de la tempête. C'est ainsi que dans les *Eddas* le géant Hraesvelgr est assis aux confins du monde, et du battement de ses ailes d'aigle met les vents en mouvement ; c'est ainsi que le géant Tiassi, que Thor immole tous les printemps, *niche* sur des chênes sous la forme d'un aigle. Ailés sont les vents helléniques, fils d'Éole ; ailées aussi les harpyes, les *ravisseuses*, auxquelles Hercule, l'analogue d'Ilia et de Thor, livre bataille. De même que Soloveï vit entouré de marécages, les harpyes hantent le lac Stymphale ; le nom de l'une d'elles, *Aellô* (la tempête), est significatif. M. Miller fait encore remarquer l'analogie qu'il y a en latin entre *aquila, vultur*, noms d'oiseaux de proie, et *aquilo, vulturnus*, noms de vents orageux. Soloveï, le *rossignol* gigantesque, et ses fils les corbeaux rentrent naturellement dans la grande famille indo-européenne des oiseaux-tempêtes.

Quand Ilia rencontre les quarante brigands, sa flèche fait voler un chêne en éclats : l'effet est exactement celui d'un coup de foudre. Les brigands en restent étourdis comme par une espèce de choc en retour.

Sous le dragon Fafnir, Sigurd a trouvé l'or rouge de la Gnita-Heide; de même dans le nid de Soloveï il y aurait assez d'or et d'argent pour payer sa rançon, allusion aux rayons lumineux que la sombre nuée dissimule en ses flancs. Dobryna trouve aussi un trésor chez la Baba-Yaga.

Nous avons vu comment Ilia, après sa victoire, déchire et disperse les membres de son ennemi ; il faut bien que son sang féconde la terre régénérée. Enfin dans certaines bylines, Ilia, vainqueur, est obligé de franchir une rivière; il y a là une batelière qui offre de le passer, s'il consent à

lui rendre son père Soloveï. Ilia refuse, tue la batelière, et de ses propres mains, construit un pont. Indra et Thor, agissent de même après la victoire. Ce pont, c'est le pont Bifræst des *Eddas*, c'est l'arc-en-ciel. Ilia traite aussi mal que Soloveï tantôt sa fille et tantôt son fils ; mais la polénitsa a un *faucon* sur l'épaule, et Sokolnik est un *fauconnier* ; ils sifflent et rugissent comme Soloveï ; ils sont donc de la même famille. Sans doute, ils ont pour père Ilia, le héros de lumière ; mais par leur mère la polénitsa des bylines, la femme-serpent des légendes d'Hérodote, ils appartiennent bien plus au monde des ténèbres qu'au monde de la splendeur solaire.

Ainsi donc dans les chansons épiques de la Russie on peut distinguer une série de couches poétiques superposées comme les couches géologiques du sol terrestre et sur lesquelles on peut faire, suivant l'heureuse expression de M. Oreste Miller, de véritables études de *paléontologie mythique*. Les données naturalistes, communes à tous les peuples de notre famille, ont fini vers le XIe siècle par se spécialiser, par se naturaliser slaves. Les héros mythiques, indo-européens sont devenus des héros exclusivement russes, des héros chrétiens, des héros orthodoxes. On cite le lieu de leur naissance : Mourom, Riazan ou Galitch. On marque sur la terre russe les chemins qu'ils ont parcourus, la topographie de leurs champs de bataille. Les montagnes célestes, qui dans la mythologie primitive sont les nuées, les rivières célestes, qui sont la pluie, la mer céleste, qui est l'atmosphère, se sont transportées dans le monde inférieur, et sont devenues de vraies montagnes en calcaire et granit, de vrais fleuves russes, le Dniéper ou le Volga, de vraies mers russes, la Caspienne ou la Baltique. Les dragons célestes sont devenus de vrais serpents, ou des géants comme Chark et Tougarine, ou des khans tatars, les uns de pure imagination, comme Idolichtché ou Kaline, les autres réellement historiques,

comme Baty, qui conquit la Russie au XIIIe siècle, et Mamaï, qui fut vaincu à Koulikovo par Dmitri Donskoï.

Dans telle chanson prise au hasard, on retrouve superposés les débris archaïques appartenant à des périodes fort diverses de la genèse poétique. On voit en même temps Ilia identifié à la nature elle-même et endormi du sommeil hivernal, — puis dieu du tonnerre brandissant la massue de Péroun, l'arc d'Apollon, le marteau de Thor, — puis héros russe courant de Mourom par Tchernigof au secours du prince de Kief, — puis chevalier chrétien protégeant les orphelins et bâtissant des églises à saint Nicolas. Mais déjà pour les chanteurs populaires du moyen-âge Ilia est bien un bogatyr, de même que Soloveï est bien un brigand. Ce qu'ils admirent, ce qu'ils glorifient, c'est l'Ilia vivant et humain et non pas l'Ilia mythique. Il en est de même pour les autres héros du cycle de Kief.

Comment s'est faite cette combinaison des éléments historiques et mythiques sur la tête des héros kiéviens? Comment, autour de noms consacrés par les chroniques, ont pu se grouper tant d'aventures fantastiques? Peut-être faut-il appliquer à l'épopée russe une loi entrevue dans celle des *Niebelungen*. A première vue, ceux qu'on appelle les « évhéméristes modernes » ont beau jeu avec le poème germanique. Il n'est pas difficile d'y retrouver quelques-uns des grands noms du VIe siècle: qu'est-ce que Siegfrid, Brunehilde, Gunther le Burgonde, sinon Sigebert, roi d'Austrasie, Brunehaut, sa femme, Gontran, roi de Bourgogne? Ajoutez à ces personnages Attila, roi des Huns, son frère Blœde, Diétrich de Vérone, c'est-à-dire Théodoric le Grand, et vous avez le tableau vivant et animé du grand mouvement des invasions barbares. Mais quand on retrouve les mêmes acteurs, les mêmes aventures dans des monuments bien plus anciens que les *Niebelungen*, quand on remarque que Siegfrid, Brunehilde, Gunther, ne sont autres que Sigurd, Brynhild, Gunnar et que ces héros

des *Eddas* n'ont rien à faire avec la Germanie proprement dite, quand on s'aperçoit que les *Niebelungen* n'ont parlé d'Attila que parce que les *Eddas* donnent pour frère à Brynhild un certain Atli, quand on voit le combat contre le dragon, le meurtre de Sigurd et la vengeance d'Atli s'expliquer très-clairement par des faits astronomiques, on peut se convaincre que toutes ces légendes sont bien antérieures au Sigebert, à la Brunehaut, à l'Attila de l'histoire et qu'elles doivent se replacer dans les régions des mythes communs à tous les peuples aryens. Un dernier argument contre le système évhémériste nous est fourni par Jornandès : il écrit son histoire vingt ans au moins avant l'assassinat de Sigebert, roi d'Austrasie, et il connaît déjà certains des personnages célébrés dans les *Eddas* (1).

Il est évident que la ressemblance des noms a contribué à fixer autour des héros historiques, Sigebert ou Attila, ces vagues fictions des légendes épiques. Mais alors Sigurd, incarné dans Siegfrid et même dans Sigebert, Gunnar, incarné dans Gunther et même dans Gontran, ont pris un caractère particulier : l'un s'est défini de plus en plus comme un chef austrasien, l'autre comme un débonnaire et sournois Burgonde. Les *Niebelungen*, dont le fond historique devient si faible, offrent cependant un tableau historique, assez fidèle, des mœurs de la Germanie. Ces errantes fictions, après avoir voyagé comme des nuées vagabondes dans le ciel aryen, des sommets de l'Himalaya aux montagnes de la Scandinavie, se sont arrêtées sur le sol teutonique et sont devenues une épopée véritablement allemande. Semblable évolution, favorisée peut-être par des circonstances analogues, par des ressemblances fortuites de noms propres ou de noms de lieux, a bien pu s'accomplir dans les autres épopées indo-européennes, celles

(1) Voir le développement de cette théorie dans Max Müller, *Essais sur la mythologie comparée*, trad. par M. Georges Perrot, p. 138 et suiv.

de la Grèce comme celles de la Bretagne. Peut-être que, bien des siècles avant Vladimir le Baptiseur ou Vladimir Monomaque, avant Ilia le Botté, avant les deux Dobryna, avant les deux Alécha Popovitch, avant Stavre le centenier, les légendes qui se sont groupées autour de leur nom, erraient déjà sur la terre slave ; puis subitement, dans une crise décisive de l'épopée russe, provoquée par quelque grande révolution de l'histoire, elles ont pu se saisir de quelques-uns des héros dont les noms sont conservés dans les chroniques et se fixer autour de leurs têtes déjà illustres, comme un nimbe lumineux qui resplendit tout-à-coup autour de la tête d'un saint.

M. William Cox, qui dénie aux épopées homériques tout fondement historique, qui ne croit à l'existence réelle ni d'Ilion, ni d'Achille, ni d'Ulysse, qui voit dans la légende troyenne un ensemble de mythes venus de plus loin et qui se sont accidentellement localisés dans les plaines de la Dardanie, dit que ce n'est pas seulement à Troie qu'a eu lieu le siége de Troie et que « le combat autour d'Ilion a été combattu dans maint autre pays aryen (1). » On peut dire aussi, à propos de l'épopée russe, que le combat contre Soloveï le brigand, contre le Serpent de la Montagne, contre Tougarine, contre Chark, a été combattu en bien d'autres pays aryens, de l'Indoustan à la Grèce, des bruyères de la Scandinavie à celles de la Bretagne celtique. On peut même dire qu'il a été combattu ailleurs que sur terre et qu'il a eu d'abord pour théâtre les plaines du ciel et les replis des nuées. Mais nous ne pouvons suivre M. William Cox dans toutes ses conclusions. Il prétend que « s'il y a une si grande affinité entre le caractère des héros grecs et des héros germains, il s'ensuit que leur caractère n'est ni strictement grec, ni strictement germain et qu'on ne peut considérer ces types héroïques comme exprimant l'état

(1) W. Cox, *Mythology*, I. 169, 261.

moral ni des Grecs, ni des Germains. » Il en conclut qu'il ne faut chercher ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Odyssée*, ni dans les *Eddas*, ni dans les *Niebelungen* la peinture de caractères nationaux. Si M. Cox s'était occupé de l'épopée kiévienne, il n'aurait pas manqué de dire sans doute que, les héros russes présentant avec les autres héros aryens une très-grande affinité, il s'ensuit qu'ils ne sont pas slaves, et qu'il ne faut pas chercher dans les bylines des peintures du caractère national russe.

Nous ne partageons pas cette opinion de M. William Cox : quelle que soit l'origine, astronomique ou mythique, d'un Ulysse ou d'un Achille, ils n'en sont pas moins devenus dans Homère de véritables héros grecs. De même, Ilia et Dobryna ont pu n'être d'abord que la foudre éclatant à travers la nuée ; mais dans la dernière transformation qu'a subie leur type héroïque, dans la forme définitive que lui ont donnée les poètes populaires du Dniéper, ils ont pris un caractère véritablement russe. Les détails que les aèdes rustiques ont ajoutés comme une broderie sur le vieux canevas aryen sont bien l'expression du génie slave. Les bylines comme les *Niebelungen* ne racontent peut-être pas des événements historiques : elles n'en sont pas moins cependant, au point de vue de la peinture des mœurs, d'utiles et véridiques monuments historiques.

J'admettrai volontiers avec l'école mythologique que Krichna, Roustem, Achille, Ilia de Mourom, Sigurd, Siegfrid, Arthur, Roland, ne sont, lorsqu'on remonte aux sources, qu'un seul et même type poétique. Il faut reconnaître cependant que ce type commun, élaboré par le génie particulier de chaque peuple, est devenu chez chacun d'eux un type local et national. C'est ce travail séculaire, poursuivi dans des contrées si diverses, sous des climats différents, dans des conditions de société et de civilisation fort opposées, qui a comme absorbé le héros *panaryen* et donné naissance aux héros particuliers

des Indous et des Iraniens, des Hellènes et des Russes, des Scandinaves et des Germains, des Bretons et des Français.

Les langues aryennes, pour être nées d'une souche commune, n'en sont pas moins devenues des idiomes distincts, ayant leur caractère propre et leur originalité. Les épopées aryennes ont accompli la même évolution et sont arrivées à la même indépendance.

VII.

DEUX CONTES ÉPIQUES SUR VLADIMIR.

Nous avons vu comment une *byline* peut devenir une *pobyvalchtchina*, et celle-ci devenir un conte. Nous possédons un récit qui, après avoir perdu sa forme de byline, nous est parvenu sous ces deux autres formes, et qui a conservé cependant beaucoup de traits mythiques et archaïques. La *pobyvalchtchina* a oublié le nom du héros, qui s'appelle Danilo ou Vassili le Tsarévitch dans les variantes du conte. Elle porte ce titre : *Le Jeune courtisan malheureux* (1). On dirait parfois un de ces récits d'aventures qu'affectionnaient Boccace et les conteurs de la Renaissance; mais le nôtre se rattache évidemment au cycle de Vladimir.

Le Jeune courtisan malheureux demeure dans la ville capitale de Kief, chez le gracieux prince Vladimir. « Depuis vingt-cinq ans, se dit-il avec tristesse, je sers fidèlement Vladimir; mais je n'ai reçu de lui ni douce parole, ni coussin moëlleux, ni dignité, ni avancement, ni pension. » Ces plaintes sont venues à l'oreille du prince. Vladimir le fait venir. Le jeune homme répète ses paroles et Vladimir

(1) Kiriéevski, t. III. p. 267, un peu abrégé dans ma traduction. Contes d'Afanasief, VI, 60-61.

se prend à lui témoigner de la faveur. Il lui accorde douze zibelines, dont on lui fera une pelisse, un lingot d'or dont on lui fera douze boutons d'or, de la soie dont on lui tissera douze lacets. On retrouve ici une coutume moscovite : le prince récompensait ses gens et même leur payait une partie de leurs appointements en nature, avec les fourrures précieuses et les riches étoffes que renfermaient les magasins royaux du Kremlin. Revêtu de son nouveau costume, le jeune homme assistera à l'office de Pâques.

Mais ce n'est pas pour rien qu'il est le *Malheureux.* On est déjà à la veille de Pâques, au samedi saint. Les tailleurs refusent de coudre les zibelines, les fondeurs de fondre les boutons, les tisseurs de tisser les lacets. Avec ses fourrures, sa soie et son lingot d'or, le voilà qui n'a pas de quoi se vêtir. Alors, dit le récit, il « laisse pendre sa tête plus bas que ses fortes épaules.» Une *vieille femme* — la *pobyvalchtchina* ignore son nom ou n'aime décidément pas les noms propres, — vient à passer et lui demande la cause de son chagrin. D'abord il la repousse durement, puis se ravise et lui fait confidence de ses peines. Elle lui propose de l'accompagner chez elle.

Ils arrivent à une vieille maison, font résonner le marteau d'or de la porte. Ils entrent; elle le régale, mais le chagrin lui a fait perdre la soif et l'appétit. Elle l'engage à se reposer et se retire en l'enfermant dans la chambre : « Je le vois bien, se dit le Malheureux, c'est fait de moi; je ne sortirai plus de cette maison pour revoir la lumière du jour. » A une heure du matin, la porte s'ouvre; la vieille reparaît tenant d'une main le flambeau, de l'autre un magnifique costume brodé d'or et d'argent, avec une toque de zibeline. Quand le Malheureux s'en est revêtu, elle lui donne trois œufs d'or. Il se rendra à l'office de Pâques : avec le premier de ces œufs, il ira à Vladimir pour faire avec lui le *Christos*, le salut de Pâques qui consiste en un baiser, le don d'un œuf et l'échange des

paroles sacramentelles : *Christos voskrésé*, Christ est ressuscité! Avec le second de ces œufs, il ira de même à la princesse Apraxie; avec le troisième il reviendra à la vieille maison.

Le Jeune courtisan malheureux se rend donc à l'église. Quand les boïars commencent à faire le *Christos* avec le prince Vladimir, il s'avance à son tour, donne l'œuf et le baiser, d'abord au prince, puis à la princesse Apraxie. Ensuite il se prend à réfléchir : « Si je vais chez la Vieille Femme, elle me reprendra la pelisse de zibeline, et ce sera un grand chagrin pour moi. » Il alla pourtant à la vieille maison et fit retentir le marteau d'or. La porte s'ouvrit et le Malheureux se mit en devoir de faire le *Christos* avec la Vieille Femme; alors elle lui dit : « Ce n'est pas avec moi qu'il faut faire le *Christos;* mais voici douze clefs, tu les feras tourner dans douze serrures, tu ouvriras douze portes. Tu trouveras quelqu'un avec qui faire le *Christos:* seulement ne reste pas longtemps à causer. » Le Jeune courtisan malheureux prend les douze clefs, les fait tourner dans les douze serrures, ouvre les douze portes; il entre dans une chambre, et voici que sur un trône d'or est assise une jeune fille. Pareille beauté n'a jamais été vue dans le monde; de pareille beauté, on n'a jamais ouï parler. Il lui donne son œuf d'or, il reçoit d'elle un mouchoir d'or. Elle lui dit : « Reste avec moi, Jeune courtisan malheureux, reste que nous causions. » Mais il se souvient des recommandations de la Vieille Femme et se hâte de refermer la porte de chêne et de revenir auprès de son hôtesse. « Veux-tu épouser cette jeune fille? » demande celle-ci. « Hélas, Vieille Femme, comment pourrais-je l'épouser ? — Envoie le prince Vladimir faire la demande, prie la princesse Apraxie de te conduire à l'autel, et la jeune fille sera à toi. Mais si tu n'obtiens pas cette grâce du prince et de la princesse, point de mariage. »

Le Malheureux présenta sa requête à ses maîtres. Vla-

dimir ne se souciait pas de faire la demande; Apraxie l'y décida : « Ne nous sert-il pas fidèlement? lui dit-elle, va donc et fais la demande. »

La demande fut bien accueillie, il y eut des noces magnifiques et les deux époux furent très heureux.

Mais un jour Vladimir, assis à la table haute, présidait un festin. Les héros firent bombance et commencèrent à faire leurs vanteries ordinaires. Seul le Malheureux ne disait rien. « Eh bien ! lui dit Vladimir, pourquoi ne te vantes-tu de rien? » — « De quoi me vanter! Je suis content de ma dignité, de ma pension, de mon avancement; je suis content de ma jeune femme : il n'y a pas à Kief de beauté semblable. » Alors de la table basse s'élance Thedka le Moqueur; il joue dans ce récit le rôle de Thersite, qui dans les bylines est dévolu tantôt à Tchourilo, tantôt à Alécha Popovitch. « Prince Vladimir, soleil de Kief, s'écrie Thedka, il y a trois ans que je vis avec sa femme, et personne n'en sait rien. — Si depuis trois ans tu vis avec cette femme, dit Vladimir, tu dois nous en apporter une preuve: son collier d'or orné de croix; alors seulement je te croirai et t'accorderai ma faveur ; et lui, je le reléguerai à la table basse avec les mougiks et les paysans. »

Or, Thedka ne sait pas même où est la maison du Malheureux. Il parcourt les rues de Kief, rencontre la Vieille Femme et lui conte son aventure : elle lui montre la maison. Il y court et fait résonner le marteau d'or : une servante vient ouvrir. Il s'incline devant elle profondément. « Écoute, jeune fille suivante! sauve-moi dans ce péril extrême; j'ai été au festin du prince Vladimir; j'ai fait le grand pari et engagé ma tête que j'aurais le collier d'or de la femme du Malheureux. Si je l'ai, je prendrai la place du Malheureux, et il sera relégué à la mienne, il balaiera la cour, soignera les poules et chauffera le bain. — Thedka; es-tu marié? — Non. — M'épouseras-tu? — Oui. » Elle lui apporte le collier.

Le Moqueur avait gagné son pari : le Malheureux se voit aussitôt dépouillé de toutes ses charges, relégué à la table basse et réduit à balayer la cour, à soigner les poules et à chauffer le bain.

Le Malheureux songe à se venger de l'épouse qu'il croit infidèle et à laquelle il attribue toutes ses infortunes. « J'irai chez moi ; la réprimander et la battre, inutile : je ne la tuerais pas ; j'irai, je lui dirai des paroles courtoises et je la ferai monter sur les vaisseaux étrangers sous prétexte d'acheter des étoffes. » Arrivé à la maison, il invite sa femme à se promener. Ils partent bras dessus bras dessous : c'était une joie de voir ce jeune couple.

Ils montent sur un vaisseau. « La jeter à l'eau? pensait le Malheureux. Elle est plus forte que moi ; c'est moi qu'elle jetterait à l'eau. » Le négociant leur étale ses marchandises ; mais il ne peut se lasser de regarder la jeune femme ; il ne peut en détacher ses yeux. Le Malheureux le prend à part : « Qu'as-tu à regarder et à fixer ma femme? tu ne peux détacher d'elle tes yeux. » — « Ah, brave compagnon, jamais, en aucun pays, je n'ai vu semblable beauté. — Eh bien, seigneur marchand, achète-moi ma femme ; je te la vends. — Tu veux railler, bon compagnon, et te rire de moi. Comment achèterais-je une telle beauté ? — Donne-moi mille roubles elle est à toi ! » Le marché est conclu, le Malheureux revient à terre, le navire s'éloigne.

La Vieille Femme s'inquiète de l'absence de sa fille : elle va la redemander à Vladimir. Mais le prince la fait chasser : « Qu'on me rosse cette vieille chienne, s'écria-t-il, elle a déshonoré un brave serviteur ; elle a marié une fille sans honneur au Jeune courtisan malheureux. » Et les mougiks chassèrent la Vieille à coups de balai.

Cependant le marchand fait voile vers le royaume de Portugal. En chemin il veut user sur la femme qu'il a achetée de tous ses droits. Mais elle le saisit par les flancs

et le précipite dans la mer bleue. Puis, s'adressant à l'équipage : « Ecoutez, vous, gens de travail. Si vous vous avisez de raconter ce que vous avez vu, je vous jetterai tous dans la mer bleue. »

On arriva dans le royaume de Portugal. Notre héroïne fit de riches présents au roi et obtint de commercer sans payer de droits. Au bout de trois ans, ce prince vint à mourir : on se mit en devoir d'élire un nouveau roi. Il fut convenu que celui dont le cierge d'or, placé auprès des *portes royales* (1), s'enflammerait spontanément deviendrait roi. Les princes, les boïars, les voiévodes, les marchands, les étrangers eux-mêmes firent successivement l'essai. Aucun ne réussit. Alors l'héroïne coupe ses cheveux, revêt un habit masculin et vient placer un cierge d'or près des portes royales. Le cierge s'allume spontanément. L'étranger est proclamé roi et reçoit les serments du peuple et des grands.

Trois années se passent encore : le nouveau prince comble de bienfaits tous ses sujets. Puis il obtient de son peuple la permission de faire un voyage. « Laissez-moi aller à Kief, chez le gracieux prince Vladimir : glorieuse est la ville de Kief, elle se dresse dans sa splendeur. »

On part, on arrive au port de Kief. Sous les pas du roi étranger, Vladimir fait étendre des draperies, il lui donne son propre char, il le reçoit à sa table. Le roi demande à loger dans la vieille maison, où habite la Vieille Femme. Celle-ci raconte alors à son hôte inconnu qu'elle a été la femme du roi de Portugal, mais que l'ennemi l'a chassée de ses Etats. Le roi élu se trouve donc être en même temps l'héritière légitime du trône.

Le lendemain elle demande à Vladimir : « Personne ne saurait-il me chauffer un bain de vapeur ? — Qu'on appelle

(1) Les *portes royales* sont celles qui, dans les églises orthodoxes, s'ouvrent au milieu de l'iconostase.

le Jeune courtisan malheureux, répond Vladimir, il s'entend parfaitement à chauffer les bains. » On l'appela : il vint, rejeta le pied droit en arrière, croisa ses mains sur sa poitrine, en signe de soumission. Le roi lui demanda : « Sais-tu chauffer convenablement un bain? — Je les chauffe pour Vladimir, puis-je ne pas faire de même pour toi? »

Quand le bain fut prêt, ils entrèrent tous deux dans l'étuve. Le roi ordonna au Malheureux de se déshabiller. « Comment oserais-je me déshabiller devant toi ! —Déshabille-toi, je vais en faire autant. » Quand ils se furent déshabillés, « Me reconnais-tu ? dit le roi. — « Tu es ma femme bien-aimée. »

Alors elle s'habilla en reine, lui en roi et ils revinrent auprès de Vladimir. Celui-ci s'étonna fort de l'aventure et leur rendit beaucoup d'honneurs. On se mit à la recherche de Thedka qui avoua son crime et ses calomnies. On lui trancha la tête, qu'on apporta à la reine. Les deux époux allèrent en Portugal et y régnèrent heureusement.

Il n'est pas douteux que cette *pobyvalchtchina* ne doive se rattacher au cycle de Vladimir ; outre qu'on y retrouve à chaque pas, malgré le naufrage général des noms propres, ceux de Vladimir le gracieux prince, de la princesse Apraxie, de Kief la glorieuse capitale, outre qu'Alécha Popovitch reparaît dans une des variantes, le tableau de la cour princière est exactement celui que nous présentent les bylines. Vladimir est le prince gracieux par excellence, affable pour les siens et pour les étrangers, aussi prompt à disgracier un serviteur fidèle qu'à faire justice sévère, présidant d'éternels festins, encourageant ses bogatyrs à de dangereuses vanteries.

Sous beaucoup de rapports, notre héroïne anonyme rappelle la Vassilissa de la chanson sur Stavre le musicien. Comme Stavre, le Malheureux vante sottement sa femme et par là s'attire une disgrâce. L'un est plongé dans un cachot, l'autre relégué à la basse-cour. Tous deux sont

délivrés par leurs femmes. Notre princesse est, comme Vassilissa, une véritable polénitsa : son mari sait très-bien qu'elle lui est supérieure en force, et qu'il ne peut ni la tuer, ni la jeter à la mer. Elle dompte à elle seule tout l'équipage du navire. Comme Vassilissa, elle revêt le costume masculin et se présente audacieusement à la cour de Vladimir, non plus comme *messager terrible,* mais comme un roi étranger ; elle s'informe indirectement de ce qu'est devenu son mari ; elle le tire de l'obscurité sous prétexte qu'elle a besoin de ses talents de chauffeur de poêle, de même que Vassilissa prétendait admirer le talent musical de Stavre. Il y a dans les deux récits une aventure de bain, quoique présentée différemment. La reconnaissance a lieu dans des circonstances analogues : Vassilissa découvre sa poitrine, la reine de Portugal se découvre tout entière.

Ce conte est tellement empreint du caractère mythique, qu'il n'est pas étonnant d'y trouver des rapprochements avec beaucoup d'autres légendes. Il rappelle l'histoire de Joseph qui, vendu par ses frères, parvient aux grandeurs dans la terre où il devait servir comme esclave, et, après avoir fait subir quelques épreuves à ses frères, se révèle tout à coup comme libérateur et bienfaiteur : notre héroïne, vendue par son mari, reine dans le pays où elle devait être servante, le délivre à son tour. Il rappelle aussi la légende germanique de Geneviève de Brabant, calomniée par le traître Golo comme notre héroïne l'est par Thedka, condamnée à mort par son époux, miraculeusement sauvée, et assistant au supplice du traître.

Dans le *Tuti-Nameh* nous voyons une héroïne persane dont l'histoire ressemble encore mieux à celle de la reine de Portugal. Elle est persécutée par son beau-frère qui n'a pu la séduire et qui en l'absence de son mari la fait lapider. Elle survit à ce supplice, court nombre d'aventures, inspirant partout la passion, et partout restant fidèle. Elle

monte sur un vaisseau et aussitôt tous les matelots deviennent amoureux d'elle; mais Dieu vient à son secours; le navire est frappé de la foudre et réduit en cendres avec tout ce qu'il renfermait, à l'exception de la jeune femme. Elle se réfugie dans un couvent où elle devient une bienfaitrice universelle, comme l'héroïne kiévienne sur le trône de Portugal. Elle triomphe à la fin de tous ses ennemis; seulement elle ne se venge d'eux qu'en leur faisant du bien (1).

Mais au fond, ces quatre légendes de la reine de Portugal, de Joseph vendu par ses frères, de Geneviève de Brabant, de l'héroïne persane, ne sont que des dérivations d'un même mythe. Les détails évidemment astronomiques dont abonde le conte russe, cette Vieille Femme dans la vieille maison noire, cette beauté éblouissante qui n'a pas sa pareille dans le monde, ces douze clefs qui ouvrent douze serrures, allusion évidente aux douze heures ou aux douze mois, le cierge d'or qui s'allume spontanément, tout nous autorise à chercher l'explication mythique.

La Vieille Femme, c'est la nuit, dont l'éclatante aurore est la fille. Dans le *Rigveda*, l'aurore est assez souvent l'amante et l'épouse du soleil. Ils se rendent de mutuels services : tantôt le soleil délivre l'aurore (c'est le Malheureux qui tire la jeune fille de la vieille maison), tantôt c'est l'aurore qui au matin confond les ennemis du soleil et prépare son avènement. « L'aurore, dit M. de Gubernatis, en citant à l'appui de chaque assertion quelque texte des Védas, — l'aurore, se montre à son mari resplendissante comme une épousée dont la mère a fait la toilette, elle dévoile son corps; pareille à une baigneuse, la brillante laisse voir son corps dont les voiles sont tombés, etc. » Cette scène astronomique est précisément celle que

(1) Voir aussi Radlow, *Proben der Volkslitteratur der Türkischen Stamme Süd-Sibiriens*, t. IV, de la trad. allemande, *das Weib als Fürst*, p. 141-145. Même donnée que dans le *Tuti-Nameh*.

la *pobyvalchtchina* place d'abord dans la douzième chambre de la vieille maison, puis dans une étuve. Les deux brillants époux ont des envieux : les monstres de la nuit ou de l'hiver font contre eux des machinations ; dans notre récit la Vieille Femme, c'est-à-dire la nuit, conspire avec les ennemis de sa fille, puisque c'est elle qui indique au Moqueur le chemin de la maison. Les ennemis du soleil et de l'aurore réussissent à brouiller les amants ; le soleil tue ou fait disparaître l'aurore ; puis lui-même subit une éclipse : c'est ainsi que le Malheureux est relégué à la basse-cour. Alors apparaît de nouveau l'aurore, confondant ses persécuteurs, libératrice de son mari.

Ce qui s'applique à l'aurore peut aussi s'appliquer au printemps, cette aurore de l'année. La première révélation de la jeune fille dans notre conte coïncide avec les fêtes de Pâques.

L'épisode du cierge d'or qui s'allume spontanément se retrouve dans un conte d'Afanasief (I. 53). Le vieux tsar vient de mourir ; on proclame que celui dont le cierge s'allumera spontanément sera reconnu pour son successeur : un jeune homme survient et c'est lui qui a cette fortune : il épouse en outre la fille du tsar. Les deux contes renferment évidemment le mythe de la mort quotidienne du vieux soleil, c'est-à-dire de son coucher, et de l'avènement d'un jeune soleil dont le cierge d'or s'allume au matin, devant les portes royales, c'est-à-dire devant les portes du ciel. Dans le conte d'Afanasief, le jeune soleil épouse la fille du vieux, c'est-à-dire l'aurore. Un reflet de ce mythe, évidemment très-ancien, se retrouve dans le récit légendaire d'Hérodote sur l'élection du roi de Perse : celui-là règnera dont le coursier hennira le premier aux rayons du soleil levant (1).

(1) Sur les rapports symboliques du cheval et du soleil, voir ci-dessus, page 48, note 1. — Hérodote. III. 86. — Dans un conte kirghiz de Radlow, III, 88, le rayon du soleil tombe sur l'arc de celui des quatre frères qui doit régner.

Enfin le conte ou plutôt les contes qui forment comme des variantes de notre *pobyvalchtchina* achèvent de transporter nos héros dans le monde mythologique. Dans l'un d'eux, la jeune fille porte le nom d'Oiseau-Cygne, dans l'autre elle devient Hélène la Belle.

Parmi les récits légendaires dont abonde la chronique de Nestor, se trouve la bataille de la Troubège et le combat singulier d'un champion russe contre un géant petchenègue. Le vieil historien raconte que le prince des nomades offrit à Vladimir de décider la querelle par un duel entre deux guerriers. Vladimir fit alors crier dans tout le camp : « Est-il quelqu'un qui veuille combattre avec un Petchenègue ? » Personne ne se montra. Vladimir était dans la plus profonde affliction lorsque se présenta un vieillard qui lui dit : « Prince, j'ai mon plus jeune fils que j'ai laissé à la maison. Déjà dans son enfance il ne s'est trouvé personne qui pût le vaincre. Un jour qu'il tenait une peau de bœuf et que je le grondais, il se fâcha contre moi et déchira la peau en deux ». Vladimir s'empresse de faire venir le jeune garçon qui lui dit : « Prince je ne sais quelle est ma force, éprouvez-moi, n'avez-vous pas un bœuf grand et fort ? » On amena un bœuf grand et fort ; Vladimir ordonna de l'exciter en le piquant avec un fer rouge. Alors on lâcha le bœuf devant le jeune garçon ; celui-ci saisit le bœuf par le flanc et lui arracha autant de chair et de peau que sa main put en contenir. Vladimir lui dit : « Tu peux maintenant lutter avec le Petchenègue ». Les Petchenègues, dès le lendemain, font avancer leur champion qui était merveilleusement grand et effrayant. Quand il vit le tenant de Vladimir, il se mit à rire, car il lui allait à peine à mi-corps. On avait dessiné entre les deux armées un champ clos. Les deux guerriers marchèrent l'un contre l'autre et s'empoignèrent corps à corps. Mais le Russe serra le Petchenègue dans ses bras si fort qu'il le jeta mort sur la place ». Les Petchenègues épou-

vantés prirent la fuite et les Russes en firent un grand carnage. Le nom du champion vainqueur devint celui d'une ville nouvelle, Péréïaslaf.

Si l'on veut voir combien une tradition populaire, qui reste dans des données assez raisonnables tant qu'elle est fixée par l'écriture, peut dégénérer lorsqu'elle est livrée aux hasards de la transmission orale, il n'y a qu'à comparer ce récit de Nestor avec un conte d'Afanasief, qui a dû s'inspirer de la même légende. Ce qui a surnagé dans la mémoire du peuple, ce sont surtout les détails de la recherche d'un champion, de la douleur éprouvée par le prince russe, qui n'en voit se présenter aucun, du sillon tracé pour former le champ clos, enfin de la peau de bœuf déchirée. Mais quand les Petchenègues eurent disparu de la Scythie méridionale, leur nom pouvait-il leur survivre ? Le conteur populaire avait depuis longtemps oublié ces ennemis acharnés de ses ancêtres : à la place du Petchenègue, il met naturellemement le dragon légendaire, ravisseur comme lui des belles captives russes. De là est né le récit intitulé le *Conte de Nikita le Corroyeur*, que nous abrégerons un peu.

Auprès de Kief, apparut un serpent ailé ; il imposait au peuple un terrible tribut : par chaque maison une belle jeune fille ; il prenait la jeune fille et la dévorait. Vint le tour de la fille du tsar. Le serpent prit la tsarévna et l'emporta dans sa caverne ; pourtant il ne la mangea pas ; elle était fort belle ; il fit d'elle sa femme. Quand il prenait son vol pour exercer ses brigandages, il l'enfermait dans la caverne pour qu'elle ne pût en sortir. Elle avait un chien, elle lui remit un billet où elle demandait secours à ses parents. Ceux-ci lui répondirent par cet autre billet : « Tâche de savoir qui est plus fort que le serpent ». Pour le savoir il fallait le lui demander, et malgré la sottise habituelle aux dragons, il se fit longtemps prier. A la fin il dit que l'homme plus fort que lui, c'était Nikita *le*

Corroyeur, qui habitait Kief. Le tsar courut aussitôt chez ce corroyeur : quand celui-ci vit le tsar venir à lui, il fut saisi d'effroi ; ses mains tremblèrent, et, comme il tenait dans ses mains douze peaux de bœuf, du tremblement elles furent déchirées. Le champion de notre conte est un peu poltron : toutes les supplications du prince ne peuvent le décider à se mesurer avec le serpent. On s'avisa alors de réunir cinq mille petits enfants qu'on envoya supplier le corroyeur. Celui-ci en voyant les larmes de tous ces enfants se mit lui-même à pleurer. Alors il prit 12,000 livres de chanvre, les trempa de goudron et s'en fit une cuirasse pour que le serpent ne pût le mordre. Il alla relancer la bête dans son antre, lutta avec elle et la terrassa. Le serpent se mit alors à l'implorer. « Ne me tue pas, Nikita le corroyeur. Personne dans le monde n'est plus fort que nous deux ; partageons-nous également le monde entier, toute la terre. Tu règneras dans une moitié, je resterai dans l'autre ». Nikita feint d'y consentir : pour tracer la ligne de partage, il attèle le dragon à une charrue dont le soc pesait 12,000 livres et trace un sillon qui va de Kief jusqu'à la mer Caspienne. Le serpent s'arrête sur le rivage, mais Nikita lui dit : « Nous avons partagé la terre, il faut partager aussi la mer, pour que tu ne viennes pas dire ensuite qu'on t'a pris tes eaux ». Le serpent continue le sillon dans la mer, où il est tué ou noyé par Nikita. Le sillon, ajoute ce conte, se voit encore aujourd'hui ; il a deux toises de profondeur. On laboure à droite et à gauche sans y toucher, et ceux qui ne savent pas qui l'a creusé l'appellent simplement le Fossé.

Nous avons vu dans les bylines une troisième forme de la même légende : Dobryna luttant contre le serpent de la rivière Poutchaï pour lui reprendre la fille ou la nièce de Vladimir.

CHAPITRE III

CYCLE DE NOVGOROD-LA-GRANDE

Quand les autres Slaves de la Russie primitive ne possédaient encore que des *gorodichtché*, forteresses en terre et en palissades au milieu des bois, ceux de l'Ilmen avaient fait de Novgorod une des plus grandes cités du nord. Bien avant le temps où l'histoire écrite fait mention d'elle, elle a été riche et prospère. Les fouilles récemment entreprises par M. Ivanovski dans les nombreuses tombes païennes du gouvernement de Novgorod montrent que le luxe avait atteint un assez grand développement, surtout parmi les femmes, et que ces Slaves étaient déjà en relations commerciales avec l'Orient. Comme la Russie novgorodienne est arrivée à une certaine organisation bien avant la Russie kiévienne, la poésie épique devrait y être plus ancienne. Les guerres perpétuelles avec les Tchoudes, les Scandinaves, les Prussiens païens, les tribus lithuaniennes et finnoises, les aventures de voyages sur toutes les mers et sur tous les lacs du nord, prêtaient à un vaste développement de l'épopée. Que d'exploits n'avait pas à chanter cette race héroïque de guerriers et de marins ! Pourtant le cycle novgorodien est beaucoup moins considérable que le cycle de Kief. Au lieu de cette pléiade de bogatyrs qui forment la cour du Beau-Soleil, il ne nous présente guère que deux types : celui de Vassili Bouslaévitch et celui de Sadko le marchand. On pourrait y ajouter celui d'Akoundine, dont la légende s'est conservée, non dans les bylines, mais dans les contes en prose, et celui de Terentichtché, le mari trompé, qui n'est qu'un héros de fabliau.

Comme les chansons qui se rapportent à ce cycle présentent des traits fort archaïques, d'un caractère mythique très prononcé, il faut leur attribuer la même antiquité qu'à celle du cycle kiévien.

Ce n'est pas à Novgorod même qu'on les recueille aujourd'hui de la bouche du peuple, pas plus qu'on ne recueille à Kief les chansons du cycle kiévien. Celles qu'ont publiées Rybnikof, Hilferding, Kiriéevski, ont été retrouvées, comme les bylines kiéviennes, surtout dans la région de l'Onéga : les mêmes chanteurs qui récitent les aventures d'Ilia de Mourom ou de Dobryna récitent également celles de Vassili Bouslaévitch ou de Sadko. Les deux cycles se sont conservés dans le même pays, et ce n'est ni le pays de Novgorod, ni celui de Kief.

Ces deux cycles ont cependant un caractère assez différent. Tandis que celui de Kief est très compréhensif, tandis qu'autour de Vladimir il prend à tâche de grouper les héros partis des régions les plus extrêmes de la Russie, le cycle de Novgorod reste à part. Ses héros ne paraissent jamais à la cour du Beau-Soleil : ils n'obéissent pas à ce centre d'attraction qui agit sur les bogatyrs de Mourom comme sur ceux de Riazan, de Cracovie et de Gallicie. Ils restent de purs Novgorodiens, complétement réfractaires à l'influence de la première capitale russe. De même que, dans l'histoire, Novgorod vit pendant cinq siècles d'une existence absolument indépendante, l'épopée novgorodienne est restée isolée en Russie [1]. Comme toutes les productions intellectuelles de la vieille Novgorod, comme ses chroniques, comme ses vies de saints mêmes, elle conserve un caractère particulariste fort marqué.

(1) Pourtant Rybnikof, II, p. 197, représente Vassili à la table de Vladimir, se vantant de pouvoir avec sa droujina démolir Kief et Moscou et luttant, non plus contre les mougiks de Novgorod, mais contre ceux de Kief. Dans Hilferding, p. 9, Sadko est en relations avec Volga, etc. Mais dans l'ensemble on peut dire que l'épopée novgorodienne est sans relations avec celle de Kief.

Le motif dominant de l'épopée kiévienne, c'est la lutte éternelle des bogatyrs contre les ennemis de la terre russe, contre les représentants fabuleux ou historiques des races nomades du sud, contre les dragons et les géants d'abord, plus tard contre les Polovtsi, les Tatars, les Turcs. Or jamais les Polovtsi n'ont touché au territoire de Novgorod; les Tatars eux-mêmes, au temps de la grande invasion, se sont arrêtés à la croix d'Ignace, c'est-à-dire à cinquante verstes de la ville. Effrayés à l'aspect des forêts touffues qui isolaient la cité de l'Ilmen du reste de la Russie, ils rebroussèrent chemin. L'épopée novgorodienne répond bien à ce que l'histoire nous apprend de Novgorod. La lutte contre l'ennemi du dehors, cette grande préoccupation des bylines kiéviennes, n'existe pas dans celles qui portent le nom de cette république. On n'y connaît d'autres guerres que la guerre civile; si les héros s'en vont en pays musulman, c'est ordinairement pour y commercer avec l'infidèle, non pour l'y combattre. Ils sont les Vénitiens de la croisade russe. Dans toutes les chansons dont elle forme le centre, Novgorod nous apparaît presque uniquement sous ces deux aspects que nous connaissons déjà par ses chroniques : une cité de hardis marchands, d'audacieux explorateurs, que n'effrayèrent ni les mers orageuses, ni les fleuves inconnus, ni les immenses déserts du nord, qui étendirent leur commerce de la Flandre à la Grèce, de la Scandinavie au royaume d'Astrakhan, qui couvrirent la Russie septentrionale de leurs colonies et subjuguèrent les tribus tchoudes ou finnoises, du lac Peipous aux monts Ourals; — une turbulente république, où l'amour de la liberté individuelle aboutissait, comme dans la république de Pologne, à la négation de l'État, où la race slave, dans l'entière expansion de ses vertus et de ses défauts, était devenue comme ingouvernable, où la lutte se poursuivait sans trêve entre les grandes familles et le peuple, entre les clientèles des boïars et les confréries des marchands, où

les deux quartiers que sépare la Volkhof, celui de Sainte-Sophie et celui du Commerce, semblaient toujours prêts à se livrer bataille sur le grand pont. L'épopée novgorodienne fournit comme le commentaire poétique de ces tragiques annales.

I.

LE HÉROS PATRICIEN VASSILI BOUSLAÉVITCH.

Le père de Vassili Bouslaévitch était pourtant d'humeur bien tranquille, un bourgeois paisible, un type rare dans Novgorod. « Il était arrivé à quatre-vingt-dix ans et n'avait plus une dent dans la bouche : jamais il n'avait eu de discussion avec la ville de Kief, jamais il ne s'était querellé avec notre mère Moscou aux murailles de pierre [1].

Une légende dit que Bouslava, étant déjà vieux, enfin eut un fils : miracle évidemment renouvelé de la Bible ou de quelque vieux motif d'épopée. Il mourut laissant le « doux enfant » sous la tutelle de sa veuve, Avdotia.

Les Novgorodiens, en leur qualité de négociants, semblent avoir été plus lettrés que les autres Russes. Leur héros national reçoit une brillante éducation : on lui apprend à lire, à écrire, à chanter au lutrin. « Chez nous, dans la glorieuse Novgorod, on n'avait jamais vu un tel chantre. »

Le héros perce vite dans l'écolier. Or, terribles sont toujours les commencements des héros. Dans les gaucheries de leur force surhumaine, ils brisent tout ce qu'ils touchent. Vassili jouait avec les jeunes garçons de Novgorod ; mais « ses plaisanteries n'étaient pas légères : celui qu'il prenait par le bras, il lui arrachait le bras de l'épaule; celui qu'il attrapait par la jambe, il lui arrachait

(1) Rybnikof, II, 197. — Addition postérieure, inspirée par les guerres de la république avec les grands-princes de Moscou.

la jambe de la hanche; celui qu'il prenait par le milieu du dos, il lui cassait l'échine. » Alors les bourgeois de Novgorod viennent porter plainte à la noble veuve, la suppliant de modérer son fils [1].

Il a quinze ans. C'est l'âge fixé par la légende pour les débuts héroïques. Sa mère l'engage à se choisir une *droujina*. Le mot vient de *droug*, ami, parce que tous les membres de cette société guerrière étaient censés frères et amis. Il semble bien que l'idée de la droujina soit en Russie d'importation scandinave, puisque les anciens Slaves paraissent n'avoir eu d'autre organisation que celle de la commune patriarcale, et que c'est de la droujina de Rourik qu'est sorti le premier état russe. On sait comment se formaient en Scandinavie ces confréries guerrières, et quelles épreuves il fallait soutenir pour y être admis. Celui qui, lorsqu'une pointe de javelot arrivait à un pouce de son visage, ne clignait même pas de la paupière, était seul digne de suivre un *roi de mer* dans ses aventures. Ce sont des épreuves de ce genre que Vassili va faire subir à ses futurs frères d'armes.

Il écrit sur de petits morceaux de papier : « Celui qui pourra soulever la coupe d'une seule main, celui qui la videra d'un seul coup, celui qui supportera sans sourciller un coup de mon gourdin d'ormeau sera membre de ma vaillante droujina ». Il attache ces billets à des flèches et avec son arc les disperse par toute la ville. Les Novgorodiens lisent cette singulière invitation et accourent en foule dans la cour de son palais, au milieu de laquelle il a déposé une grande cuve de vin et une coupe héroïque. Mais les *mougiks* ne peuvent même pas soulever la coupe, et Vassili les disperse à coups de gourdin.

Alors entre dans la cour Kostia (étymologie probable : *Kost'*, os) de Novo-torjek. Il prend la coupe d'une seule

(1) Kiriéevski, V, 14.

main, la vide d'un seul trait : elle contenait pourtant quinze pintes. Vassili survient et lui assène un coup terrible de son gourdin ; Kostia ne s'émeut pas, son kolpak n'est même point ébranlé sur sa tête rebelle, ses boucles blondes ne s'agitent pas. Deux autres héros supportent la même épreuve. Alors Vassili les emmène dans son palais, leur fait servir les douces liqueurs et les vins sucrés, les honore grandement et les appelle ses frères : « Et dans Novgorod, ajoute-t-il, nous ne craignons personne. » C'est ainsi que s'est recrutée la clientèle aristocratique, la bande princière.

En face d'elle se dresse la libre et égalitaire association des petites gens. Ces mougiks, qui ne sont pas de taille à soulever la coupe héroïque, ne sont forts que par le nombre et par l'union. Dans Novgorod ils forment la confrérie de Saint-Nicolas : les voilà qui se réunissent pour un joyeux festin. Vassili l'apprend et prétend y avoir place. « Mon cher fils, lui dit sa mère, un hôte invité trouve à se placer ; mais pour l'hôte non invité il n'y a point de place ». — « Où l'on m'assiéra, je prendrai place, répond le téméraire ; ce que je pourrai saisir, je le mangerai et le boirai. »

Il part avec ses frères d'armes. Les mougiks ont beau se barricader chez eux. Vassili brise tous les obstacles et s'assied parmi eux. On est bien obligé de le recevoir : le festin continue, et les *gabs* commencent, suivant l'usage. De quoi se vantera le fils de Bouslava? Il se vante de pouvoir tenir tête à tous les mougiks de Novgorod : demain il se rencontrera avec eux sur le grand pont de la Volkhof, seul avec sa droujina. On « frappe le grand pari. » L'enjeu, ce n'est point de l'argent, c'est la tête de Vassili. Vaincu, il périra ; vainqueur, les mougiks lui paieront tribut.

Dans quelques chansons, ce n'est pas le peuple que Vassili est venu braver : c'est le prince de Novgorod. Les deux versions répondent également aux données de l'histoire :

un patricien de Novgorod-la-Grande ne craignait ni le prince, ni le peuple.

Vassili rentre chez lui ; les fumées du vin dissipées, il se repent de sa fanfaronnade. Sa mère apprend la cause de sa tristesse. Alors, avec l'autorité souveraine de la veuve-mère, elle l'enferme dans une cave profonde, verrouille sur lui les portes de fer et les grilles d'acier ; suivant certaines bylines, elle lui verse un breuvage enivrant; suivant d'autres enfin, elle court chez les anciens ou chez le prince de Novgorod, leur offre une coupe pleine d'or, une coupe pleine d'argent, une coupe pleine de perles, les suppliant de pardonner à son fils son imprudente bravade. Mais le prince et le peuple sont également inexorables : « Ce qu'il nous faut, ce n'est pas de l'or, de l'argent, ni des perles : c'est la tête rebelle de Vassili Bouslaévitch. »

Cependant au point du jour la droujina de Vassili s'est rencontrée avec tout le peuple de Novgorod sur ce pont de la Volkhof qui fut en effet témoin, suivant l'histoire, de tant de luttes civiles, en attendant qu'il vît les noyades d'Ivan le Terrible et le supplice des derniers chefs républicains. Une journée entière, la droujina lutte contre la multitude, mais Vassili ne paraît pas ; une seconde journée, elle lutte, Vassili n'a point paru ; une troisième journée, elle lutte, avec du sang jusqu'aux genoux, Vassili reste toujours enfermé ou assoupi.

L'absence du héros au moment le plus critique de l'action est une donnée épique que nous trouvons déjà dans les bylines kiéviennes. Ilia de Mourom a bu plus que de raison : il s'endort d'un sommeil héroïque qui dure douze jours. Pendant ces douze jours le sang coule à flots et les chrétiens sont presque accablés par les musulmans. On songe à la retraite d'Achille sous sa tente. L'absence de Vassili a probablement un sens mythique. Cette éclipse qui dure trois jours chez Vassili, douze jours chez Ilia, rappelle involontairement celles du soleil. Le rapproche-

ment est d'autant plus naturel que Vassili est plongé dans une cave profonde, comme le soleil dans les abîmes de l'Océan, et que dans certaines bylines apparaît un personnage énigmatique, une fille noire ou brune, qui, sur l'ordre d'Avdotia, saisit le héros avec une force irrésistible pour l'entraîner dans la cave : c'est elle encore qui, le moment venu, ira le délivrer. Si cette brune ou cette noire n'est pas la nuit elle-même, elle pourrait bien représenter « l'aurore du soir » et « l'aurore du matin » qui, dans les contes russes, président au coucher et au lever du soleil.

Cette fille noire n'est pas inexorable. Dans l'épopée et la légende, les éléments cèdent à la force de la prière ou de la magie, à la puissance des *runes* et des conjurations, Josué arrête le soleil pour allonger le jour; Jupiter l'arrête également pour prolonger une nuit d'amour. Au matin du quatrième jour, les frères d'armes de Vassili supplient la fille noire de ne pas les abandonner en ce danger extrême. L'étrange héroïne saisit un fléau et abat des files entières de Novgorodiens. Puis elle court au cachot de Vassili et lui crie : « Ce n'est pas tout de se vanter dans les festins, il faut se montrer dans les combats. Tes compagnons d'armes ont tous la tête rompue des coups de marteau, le front enveloppé de bandelettes, et tu dors ! » Alors il brise les portes de fer et les grilles d'acier. Comme sa mère lui a caché ses armes héroïques et son bon cheval, il prend ce qui lui tombe sous la main : un essieu de chariot. Ains firent maints héros d'épopée : Dobryna assomme le Serpent de la Montagne avec son bonnet, Ivan-Doubrovitch s'arme d'un essieu de charrette, Bove Korolévitch, d'un énorme balai, Sankarchana, le frère de Krichna, d'un soc de charrue. Samson extermine les Philistins avec une mâchoire d'âne. Rabelais lui-même munit son frère Jean des Entommeures d'un gourdin formidable, Vassili accourt au pont de la Volkhof. « Ma brave droujina, ce n'est pas moi qui vous ai livrés, c'est ma noble mère qui vous a

livrés. » Il regagne bien vite le temps perdu : « lorsqu'il frappe en avant, il fraie une route, lorsqu'il frappe en arrière, il trace une rue. » Les mougiks sont étendus par monceaux, par montagnes. Ils vont chercher au monastère de Saint-Cyrille, un personnage étrange, un de ces kaliki dans lesquels M. Stasof croit reconnaître une reproduction des ascètes divins du boudhisme, devenus des pèlerins ou des moines chrétiens dans les rédactions postérieures. C'est le *frère par échange de croix* (*krestovii brat*) de Vassili. En guise de casque, il a pris dans le clocher une cloche qui pèse treize mille livres et s'en est coiffé le chef. Vassili, lors de sa fanfaronnade, avait déclaré excepter du pari les trois monastères de la Transfiguration, de Saint-Cyrille et de la Vierge de Smolensk; il avait excepté nommément son *frère de croix* et son parrain. « Ah! mon *frère de croix*, s'écrie-t-il impatienté, c'est le diable qui t'amène sur mon chemin; l'affaire est chaude ici; ce sont nos têtes, frère, qui sont en jeu. » Mais le kalik l'a frappé de son bâton : suivant des versions très modernisées, il est venu le fusil sur l'épaule. D'un coup de son essieu de chariot, Vassili pulvérise la cloche sur la tête de son frère : « quant au frère, il est déjà mort. » Alors s'avance au-devant de lui un autre kalik, son parrain, le *Vieux-Pèlerin*, comme l'appelle la chanson. » Celui-ci a sur la tête une cloche de quarante mille livres. « Écoute, mon cher filleul, ne fanfaronne pas, mon jeune coq : n'attaque pas ton parrain! » — « C'est le diable qui t'amène sur mon chemin, » répète encore Vassili. Sous ses coups, la cloche colossale vole en éclats: du front de son parrain jaillissent les deux yeux. On lui « chante gloire » (le *de profundis*).

Ni son *frère*, ni son *père de croix* n'ont pu arrêter la fureur de Vassili. C'en est fait des Novgorodiens : il n'en laissera « même pas pour la semence. » Quel secours espérer contre lui? Nul autre que celui de sa mère. Nous

avons vu quelle est la majesté de la veuve-mère, de la matrone russe. Elle peut tout sur son fils, comme la matrone romaine. C'est à Novgorod surtout que le pouvoir politique des femmes a été considérable; la race des héroïnes s'y est d'ailleurs conservée plus longtemps que dans la Russie moscovite. Quand Novgorod luttait au xve siècle contre Ivan le Grand, ce fut une femme Marfa la *possadnitsa* qui se fit le chef du mouvement, arma ses fils et ses clients, souleva le peuple dans les assemblées, commanda les troupes de la république.

Alors intervient une scène qui rappelle celle de Coriolan; où les sénateurs, les prêtres, les dieux mêmes ont échoué, la mère de Coriolan réussit. Ainsi fera la mère de Vassili : elle seule arrêtera ce furieux patricien, enragé contre la plèbe novgorodienne. Elle prend son casque et ses armes, l'héroïne; suivant d'autres variantes, elle s'élance dans la rue en pure chemise, tant sa hâte est grande. Elle saisit son fils par derrière et l'enlace de ses bras ; « Écoute, mon doux enfant, calme ton cœur de héros; ne t'irrite pas contre ta souveraine, ta mère; cesse un combat meurtrier; garde de ces mougiks au moins pour la semence. » Vassili laisse échapper le fer de sa main blanche et dit : « Madame ma mère, ma lumière, tu es une femme rusée, tu as su retenir ma force énorme, tu as été assez habile pour me prendre par derrière. Si tu m'avais pris par devant, tu ne serais déjà plus au monde. » C'est qu'en effet ces héros, semblables aux fanatiques *bersekirs* de la Scandinavie, ne peuvent plus se maîtriser dans le combat. Ilia, pour retirer Irmak de la mêlée, en est réduit à le saisir avec des gaffes de fer.

Une autre variante prête au héros ces belles paroles : « Ah ! ma chère mère ; je n'aurais écouté personne ; mais j'ai écouté ma mère ; de ne pas t'obéir je n'ai pas le droit. » C'est presque la réponse de Coriolan.

Mais Coriolan se retire vaincu; Vassili est victorieux.

Tout Novgorod lui apporte sa soumission, s'offre à lui payer tribut. Chaque boulanger donnera un pain; chaque pâtissier un craquelin; les jeunes femmes paieront le droit de mariage, les lavandières le droit de laver; ainsi pour tous les gens de métier, — à l'exception des popes et des diacres. Dans un conte en prose, utile commentaire de nos bylines, il est dit que Vassili devient alors prince de Novgorod comme l'avait été son père. On lui prête un mot qui caractérise bien cette oligarchie commerçante comme le fut celle de Florence. Dans la scène des *gabs*, il ne veut pas se vanter de ses richesses : « J'ai des trésors, des biens et de la fortune; mais ce n'est pas moi qui les ai amassés, c'est mon père. » Avec de tels scrupules on fait une bonne maison. Caton l'Ancien eût approuvé une telle maxime.

Après les guerres civiles, quelle carrière s'ouvrait à l'activité des héros novgorodiens? Courir les lacs, les rivières et les déserts du nord, inquiéter les autres principautés russes, soumettre au tribut les Tchoudes, les Tchérémisses, les Mordves, les Zyrianes, les Votiaques, et autres peuplades des régions du nord. C'est de Novgorod surtout que partent ces essaims de *bons compagnons*, *ver sacrum* d'aventuriers, qui allèrent fonder des colonies nouvelles sur la Dvina, le Volga, la Kama et qui étendirent les possessions novgorodiennes jusqu'en Sibérie. Mais souvent ces *bons compagnons* créèrent plus d'un embarras à la république en insultant les frontières des puissants états russes du centre. Telle est la vie que mène, dans les contes populaires, un héros national de Novgorod, Akoundine : il éprouve le besoin de vivre au grand air, en pleine liberté; il s'embarque sur son canot aux rames en bois d'érable et descend la Volkhof; il rencontre un vieux pèlerin, son oncle, qui, sur le point d'expirer, lui remet l'épée de son père ; avec cette bonne épée il va conquérir à Novgorod des terres nouvelles ; il détruit une armée tatare qui assiégeait la ville de Rostislaf

et tue un monstre de notre connaisance, le dragon tatar Tougarine, qui était venu exiger les tributs arriérés ; il délivre Mourom des infidèles, il extermine des païens qui lui demandent le péage sur l'Oka et assujettit lui-même au tribut le royaume d'Astrakhan. Un autre type novgorodien est probablement ce Soloveï Boudimirovitch que nous avons rencontré à la cour de Vladimir, au moment où il suit le Dniéper, cette grande voie commerciale des Slaves de l'Ilmen. Il faut bien qu'il soit de cette grande république de marchands héroïques, puisqu'on trouve sur son vaisseau à la fois les produits de Constantinople et de la Syrie, les pelleteries de la Sibérie et ces peaux d'ours blancs qu'on ne trouvait qu'à la limite des possessions novgorodiennes, sur les bords de l'Océan glacial.

Vassili Bouslaévitch est aussi un coureur de mer : « Dans sa jeunesse il a beaucoup tué, beaucoup pillé : maintenant qu'on est vieux, il faut songer à sauver son âme. »

Alors il entreprend le pèlerinage de Jérusalem. C'est ainsi que Robert le Diable, ce Normand, ce proche parent des princes varègues de la Russie, va chercher en Terre-Sainte le pardon de ses crimes. Les pèlerins russes y ont peut-être précédé les pèlerins d'Occident. Les bylines du cycle kiévien nous montrent les kaliki revenant de Jérusalem en passant par Constantinople et Kief.

Vassili équipe un vaisseau, réunit ses trente bons compagnons. Il demande à sa mère sa bénédiction : « Je vais à Jérusalem, avec ma droujina intrépide ; je veux me prosterner aux saints lieux, me baigner dans la rivière du Jourdain. » — « Quand tu iras à de bonnes œuvres, je te donnerai toujours ma bénédiction ; mais quand tu vas au brigandage, mon enfant, tu n'as pas ma bénédiction, car tu es alors un fardeau pour la terre humide. » Elle donne à ce croisé, suivant une variante (1), « beaucoup de poudre

(1) Kiriéevski, V, 25.

et de plomb, des provisions de bouche et un fusil au long canon. » Il monte sur le vaisseau aux flancs vermeils, traverse le lac Ilmen et s'informe du plus court chemin pour Jérusalem : « Jusqu'à Jérusalem, en droite ligne, sept semaines; en faisant un détour, il faut dix-huit mois. Sur la Caspienne sont cantonnés des brigands qui pillent les vaisseaux. » Donc c'est par la mer Caspienne que prendra le fils de Bouslava. On arrive à une haute montagne, la montagne sarrasine : en chemin, Vassili rencontre un crâne humain desséché : il le pousse du pied pour l'écarter. Le crâne lui dit alors : « Ecoute, Vassili Bouslaévitch; pourquoi me repousses-tu? je te valais bien, jeune homme; moi aussi je fus un héros ; sache que sur cette montagne sarrasine, où gît ma tête vide, la tête vide d'un brave, reposera aussi la tête de Vassili. » Vassili cracha et passa : « Ou bien c'est un ennemi qui parle en toi, tête maudite, ou bien c'est l'esprit impur. » Cette rencontre avec un crâne dans le désert rappelle la rencontre du Rousslan des contes populaires avec la tête coupée d'un géant, ou encore l'aventure du prince Oleg avec la tête de son cheval ; le crâne humain, comme celui du coursier, sert d'interprète ou d'instrument à la fatalité. Au sommet de la même montagne, il y a une pierre qui porte cette inscription : « Celui qui essaiera de me sauter en long se rompra le cou. » Vassili, incrédule à tous les présages, continue son chemin, comme, dans le cycle des héros primitifs, fit Sviatogor.

Il va et les cosaques de la Caspienne qui devaient le dépouiller sont saisis d'effroi rien qu'à son approche. Leurs atamans s'écrient : « Voilà trente ans que nous sommes sur cette île, jamais nous n'avons vu pareille panique; sûrement c'est Vassili Bouslaévitch qui s'avance : son vol est celui du faucon, sa conduite est celle d'un brave. » Au lieu de l'attaquer, ils lui font des présents. Vassili, comme Ilia de Mourom, a pris le chemin par lequel il devait être tué, et il n'a pas été tué.

Il arrive à Jérusalem, il entre à l'église cathédrale et fait dire une messe pour sa mère; aux popes et aux diacres il donne son argent sans compter. Il arrive au Jourdain: une vieille femme l'avertit de ne pas s'y baigner nu, parce que seul Jésus-Christ s'y est baigné ainsi. « Notre Vassili ne croit ni aux songes, ni aux prophéties. » répondent les hommes de la droujina. Dans une variante, Vassili lui réplique d'une façon assez grivoise. Il se baigne nu et ses compagnons tout habillés. Cette défense, sous danger de mort, de se baigner dans un fleuve rappelle assez bien Dobryna et la rivière aux courants de feu. Une idée chrétienne s'est substituée à une réminiscence mythologique.

A son retour de Palestine, Vassili reprend le chemin de la patrie et repasse par la montagne sarrasine, au sommet de laquelle est la pierre mystérieuse (1). Les hommes de la droujina s'amusent à la sauter en largeur : Vassili prétend la sauter en longueur. Il tombe de cheval et se tue. Il s'était baigné nu dans le Jourdain; il avait craché sur le crâne prophétique; il avait méprisé l'avertissement donné par l'inscription. La fatalité avait barre sur lui : le héros novgorodien, ce type national des aventuriers de l'Ilmen, trouvait aux pays lointains une mort inévitable après une pareille vie. Suivant quelques variantes, il resta pétrifié auprès de la pierre fatale (2). Il aurait ainsi la même fin que Sviatogor, le héros du cycle primitif, qu'Ilia de Mourom et les bogatyrs du cycle kiévien (3).

(1) Quelquefois cette pierre est la pierre par excellence, centre du monde, la pierre *Alatyr* (l'électre, l'ambre, ou l'aimant). Voir Afanasief *Poétitcheskia vosrénia*, II, 142 ; III, 800. On sait le rôle que jouent dans les récits merveilleux de l'Orient la montagne inaccessible ou encore la montagne d'aimant.

(2) Rybnikof, II, 208.

(3) Dans la byline de Kiriéevski sur la disparition des héros, Vassili est nommément cité parmi ceux qui furent alors pétrifiés dans la Sainte-Montagne.

L'épopée de Vassili Bouslaévitch abonde en traits merveilleux : la fille noire, plus forte que le héros invincible; les deux kaliki avec leurs prodigieux casques de bronze [1]; la tête de mort qui parle et la pierre qu'on ne peut franchir. Mais dans l'ensemble elle est une épopée historique: le type de Vassili reproduit à merveille le caractère novgorodien : ses aventures sont celles de son peuple, comme le furent celles de l'Hercule tyrien. Dans les annales de Novgorod, le nom de Vassili n'est pas inconnu : comme Vladimir, Ilia, Dobryna, il a eu une certaine réalité historique; l'indication de la chronique est fort brève : à la date de 1171 « mourut à Novgorod le *possadnik* Vaska Bouslaévitch. » Ce Vaska (diminutif de Vassili) n'aurait donc pas été prince de Novgorod comme le dit le conte de Tchoulkof [2], mais bien *possadnik*, c'est-à-dire chef suprême de la cité et son représentant vis-à-vis du prince.

II.

SADKO LE RICHE MARCHAND.

Sadko est aussi un héros novgorodien : cependant, avant tout, il est un marchand : s'il court les aventures, comme une sorte d'Ulysse ou de Sindbad russe, c'est surtout en vue du commerce. Il ne se mêle pas aux luttes civiles; il n'a jamais exercé le brigandage ; mais ses voyages sont aussi hasardeux que des combats. Il a parcouru toutes les routes que parcourait alors le commerce novgorodien. « Sadko a suivi la Volkhof; — de la Volkhof il arrivait au lac Ladoga; — du lac Ladoga dans la Néva;

(1) Si les kaliki sont réellemeat des moines boudhistes ou chrétiens, la cloche (*kolokol*) s'expliquerait par le capuchon (*klakol* en tchèque; cloche en français), Oreste Miller, p. 732. L'ignorance ou l'imagination des poètes rustiques auraient achevé la confusion.

(2) Reproduit dans Kiriéevski, t. V. p. XIII.

— par la Néva dans la mer bleue [1] ». Ces quatre vers sont d'une extrême précision. Qu'on jette les yeux sur une carte, on verra que, le lac Ilmen n'ayant pas de débouché direct dans la Baltique, c'était seulement par la Volkhof, le Ladoga et la Néva que les navires novgorodiens pouvaient entrer en relations avec les pays scandinaves et allemands, avec les villes de la Hanse et les ports de l'Occident. « Puis il revenait et allait à la Horde d'or vendre les marchandises novgorodiennes. » Comme ses compatriotes, il s'est avancé fort loin de ce côté : il s'est, dit-il ailleurs, « promené sur le Volga pendant douze ans; il le connaît depuis sa source jusqu'à son embouchure, jusqu'au royaume d'Astrakhan » — « pendant douze ans il a couru la mer, la mer bleue, la mer Caspienne. » Le Volga, le plus grand des cours d'eau de l'Europe, est une magnifique voie fluviale, la seule qui puisse mettre en rapport avec la Caspienne ce réseau de lacs et de petits fleuves au centre duquel est située Novgorod. Si Sadko avait fait mention de ses voyages à la mer Noire et à Constantinople par la voie du Dniéper, ce cours de géographie commerciale serait complet.

La carrière d'un négociant a quelque chose de glorieux lorsqu'étant parti de peu il arrive par son intelligence et son travail à une immense fortune. Cet effort pour parvenir a quelquefois son côté épique et romanesque. Or, la plupart des bylines nous représentent Sadko, le riche marchand, comme pauvre à ses débuts. Il n'a pour tout bien que sa harpe; il gagne sa vie à jouer dans les festins. Or, un jour, on ne l'invite pas, ni le lendemain, ni le surlendemain. Il s'en va tristement sur le rivage du lac Ilmen et se met à jouer de la harpe. Le premier jour, les eaux du lac commencent à s'agiter ; Sadko prend peur et s'enfuit à Novgorod. Il y retrouve la misère et revient une seconde fois jouer sur le lac : une seconde fois

(1) Rybnikof, t. I, p. 375.

les eaux s'agitent, et Sadko s'en retourne effrayé. Poussé encore par la misère chaque jour plus pressante, il vient s'asseoir sur les rochers blancs et recommence à jouer : les eaux s'agitent et à leur surface apparaît le Roi de la mer. Ce personnage qui semble tantôt une sorte de Neptune ou de Poseidôn de ce petit océan de l'Ilmen, tantôt un Pluton des régions souterraines, geôlier des âmes, gardien des richesses souterraines, est sûrement une ancienne divinité du panthéon slave ou finnois. C'est une divinité redoutable : quand Jupiter fronce le sourcil, la terre tremble; quand le Roi de la mer se met à danser, la mer est bouleversée. Il est à la fois bonhomme et fantasque, brutal et généreux, stupide et sensible aux charmes de l'harmonie. Dans l'imagination des Slaves, la personnalité de ce dieu a peine à se dégager de l'élément fluide et impersonnel. Le Roi de la mer reste, comme le fait observer M. Bezsonof, une force primitive de la nature, flottant comme l'onde, violent et aveugle comme elle. Mais de tout temps n'a-t-on pas attribué à la musique une vertu magique capable d'enchanter les ondes, les forêts, les animaux féroces et les pierres brutes (1)? La lyre d'Orphée et d'Amphion dans les traditions grecques a fait de ces merveilles; dans l'épopée finnoise, la *kantele* de Vaeinaemœinen apprivoise les loups et les ours, enchante les poissons et les oiseaux, les dieux et les vierges de l'air, Ahto lui-même, « le roi des vagues bleues, l'ancien des eaux, » qui ressemble bien au Roi de la mer des bylines.

Par certains côtés le marchand Sadko est un Orphée novgorodien : sa légende se rapproche parfois très-sensiblement de la légende hellénique. Le Roi de la mer adresse la parole au pauvre musicien : « Écoute, Sadko de Novgorod; je ne sais quelle récompense te donner pour le grand plaisir que tu m'as fait, pour ton jeu harmonieux.

(1) Voir Cox, *The Mythology of the Aryan nations*, t. II, p. 259.

Veux-tu un trésor à ne pouvoir le compter? Retourne à Novgorod, frappe le grand pari; mets ta tête pour enjeu, contre tout ce que possèdent les marchands de riches denrées dans leurs magasins; affirme que dans le lac Ilmen, il y a des poissons aux nageoires d'or. Quand tu auras frappé le grand pari, tisse un filet de soie; viens pêcher dans le lac Ilmen, je te donnerai trois poissons aux nageoires d'or ; alors, Sadko, tu seras riche. »

Ici, — tant les mythes des diverses races de l'Orient et de l'Occident sont souvent enchevêtrés les uns dans les autres, — nous retrouvons un conte des *Mille et une Nuits*. Un génie, sorti également du fond d'un lac, accorde à un pêcheur trois coups de filet; à chaque coup de filet, il tirera des eaux quelque merveilleux poisson. Les nageoires d'or des poissons de l'Ilmen rappellent les plumes de l'Oiseau de feu, ou celles dont sont garnies les flèches étincelantes de Diouk Stépanovitch. Mais malgré la variété d'origine ou de provenance de ces fictions, remarquons comment la poésie russe a su les grouper de façon à faire valoir le type du marchand novgorodien. Le Roi de la Mer ne donne pas à Sadko un trésor, de la main à la main; il le met sur la trace d'une magnifique affaire commerciale; surtout il lui fournit l'occasion de faire ce que le hardi Novgorodien aime par-dessus tout, « de frapper le grand pari, » avec sa tête pour enjeu.

Le pari proposé au peuple est accepté avec autant d'empressement que l'a été celui de Vassili Bouslaévitch. Sadko, suivi de ses concitoyens, court au bord du lac. On jette trois fois le filet de soie; trois fois on ramène un poisson aux nageoires d'or. Sadko a gagné son pari : on lui livre toutes les marchandises du bazar [1]. Il est devenu

(1) Dans certaines variantes, Sadko enferme ses trois poissons dans sa cave. Il va les revoir le lendemain ; ils ont disparu : à la place du premier, un monceau de petites pièces ; à la place du second, un monceau de ducats ; à la place du troisième, un monceau de *monnaie* (occidentale).

le plus riche marchand de Novgorod. Il bâtit un palais de pierre blanche : « tout y est arrangé à l'image du ciel ; le soleil comme au ciel ; la lune comme au ciel ; les étoiles comme au ciel. » Cette description sidérale nous avertit que nous n'avons pas affaire à un mortel ordinaire : nous restons dans la donnée épique et mythique.

Sadko, enrichi, n'est pas homme à se reposer, — pas plus que Sindbad le marin. Sans cesse, il fait de nouvelles affaires, c'est-à-dire de nouvelles gageures. Encore une fois il a engagé sa tête et frappé le grand pari : il a parié d'acheter toutes les marchandises de Novgorod et de les charger sur ses vaisseaux. Il gagne le pari : dans toute la ville, il ne reste rien à vendre, ni marchandises précieuses, ni denrées viles. Pour compléter son triomphe, il se rend à la halle aux poteries, et y achète tous les vieux pots ébréchés : il aura du moins le plaisir de voir jouer avec leurs tessons tous les petits enfants. Pourtant, dans d'autres variantes [1], il finit par être vaincu. Le premier jour il a acheté tout ce qu'il y a dans Novgorod. Le lendemain il se rend au marché et y trouve deux fois plus de marchandises que la veille : il les achète encore. Le surlendemain il y en a encore trois fois autant. Alors Sadko rentre en lui-même et, avec un mélange de fierté patriotique et d'humilité, fait cette réflexion : « Je ne peux pourtant pas acheter les marchandises du monde entier ; à supposer que j'achète toutes celles qui viennent d'arriver de Moscou, voici qu'arriveront celles des pays d'outremer. Sans doute, je suis un riche marchand de Novgorod : la glorieuse Novgorod est encore plus riche que moi. » Mais ce n'est pas là le ton habituel de cette épopée. Dans la république de l'Ilmen, l'individualité est si puissante qu'elle tend toujours à se placer au-dessus de la communauté. La poésie a suivi naturellement cette tendance de

(1) Rybnikof, t. I, p. 374.

l'esprit public. De même qu'elle laisse Vassili triompher au pont de la Volkhof de tout Novgorod, elle consent volontiers à ce que Sadko soit plus riche que tout Novgorod.

Cependant Sadko s'est encore une fois remis en mer. Il a rassemblé sa droujina : car le marchand, comme le héros et le patricien, en a une à son service. D'ailleurs à Novgorod le marchand, le patricien, le héros, ne font souvent, comme à Venise ou à Florence, qu'un seul personnage. On commerce la lance à la main et l'on guerroie tout en allant à ses affaires. Il équipe trente vaisseaux : à leur tête marche le Vaisseau-Faucon, monté par Sadko lui-même. Puisqu'il est le marin par excellence, pourquoi ne monterait-il pas le vaisseau par excellence, « le père des vaisseaux? »

Soudain une tempête formidable s'élève. Les navires aux flancs vermeils commencent à se disloquer. Sadko dit alors à ses compagnons : « Écoutez, ma brave droujina; depuis que nous naviguons sur la mer, nous n'avons jamais payé tribut au Roi de la mer. Il est évident que maintenant il nous réclame le tribut, le tribut sur la mer bleue. » On prend alors un tonneau plein d'argent, on le jette dans les flots : la tempête continue. On précipite un tonneau d'or : elle redouble. Évidemment ce n'est pas là ce que veut le Roi de la mer. Ce qu'il veut, c'est une tête vivante. Il faut tirer au sort pour savoir qui sera jeté dans les flots. La croyance à la nécessité d'apaiser par un sacrifice les divinités maritimes était universelle dans toutes les mers anciennes. Il n'y a pas bien longtemps que les marins de la Méditerranée ont cessé de s'en prendre, en cas de tempête, à quelque passager malencontreux. La légende de Jonas dans la Bible se rattache à cet ordre d'idées. Nous allons voir que c'est surtout la légende hellénique d'Arion qui se rapproche ici de celle de Sadko.

Chacun des navigateurs prend une baguette de pin :

chacun y écrit son nom, on les jette à l'eau : c'est la baguette de Sadko qui s'enfonce. Il demande qu'on recommence l'épreuve avec des baguettes de sapin : il est encore une fois condamné. Il abuse un peu de sa situation de chef de la droujina, de *frère aîné* de la confrérie, pour faire recommencer l'épreuve un nombre de fois indéfini avec du bois d'aulne, du bois de noyer, finalement avec du bois de cyprès, sous prétexte que c'est le bois véridique par excellence, puisque sur lui le Christ a été crucifié. C'est toujours sa baguette qui s'enfonce. Il ordonne à ses compagnons de prendre des baguettes de fer, pendant qu'il en prendra une de bois. C'est le fer qui surnage, c'est le bois qui s'enfonce. Sadko voit qu'il n'échappera pas à sa destinée : il revêt une magnifique pelisse, prend dans une main l'image de saint Nicolas ou Mikoula, dans l'autre sa harpe, et il se jette comme un autre Arion dans les flots. Soudain le voilà dans le palais du Roi de la mer, en présence du terrible monarque.

Sur quelle mer se passe la scène? est-ce sur l'Ilmen ou la Baltique ? sur le Volga ? sur le Don ? on pourrait le supposer d'après l'épithète de *poddonii* donnée au Roi de la mer. Est-il le même que celui qui s'est montré si large envers Sadko? On ne le sait. Du moins, ils n'ont pas l'air de se reconnaître. Peut-être y avait-il autant de Rois que de *mers* russes.

Le monarque a sa femme à ses côtés. Il adresse la parole à Sadko : « Je t'ai fait venir pour que tu me dises lequel est le plus précieux en Russie de l'or ou de l'acier. Voilà de quoi nous disputons ma tsarine et moi. » — « C'est l'acier, répond héroïquement le marchand; sans or et sans argent il est encore possible de vivre; sans fer, dans aucune condition, l'on ne peut vivre. » Suivant quelques variantes la réponse est encore plus nette : « C'est le fer, parce qu'avec le fer on peut acquérir l'or. » Le *bogatyr* perce ici sous le négociant. Le mot de Sadko re-

produit celui de Vladimir, prince de Kief, à propos de sa droujina et de la vaisselle d'or [1].

« Qu'as-tu dans les mains ? » continue le Roi de la mer. « Dans la droite, j'ai l'image de Mikoula le bienheureux, dans la gauche une harpe de platane. » Quand il commence à en jouer, le Roi de la mer se met à danser et à se démener, agitant les pans de sa pelisse. Mais alors une voix, — tantôt celle de la tsarine de la mer, tantôt celle d'un kalik ou d'un vieillard inconnu, tantôt celle de saint Mikoula, — une voix se fait entendre à Sadko. « Écoute, Sadko, le riche marchand ! brise ta harpe de platane. Il te semble que le tsar danse dans son palais, mais il danse sur les rivages escarpés de la mer. » Et en effet, pendant que le Roi se démène, les flots se soulèvent furieusement ; les ondes se mêlent avec le sable jaune ; maints vaisseaux aux flancs vermeils sont abîmés ; mainte tête innocente périt [2]. Le peuple orthodoxe s'est mis en prière et a imploré Mikoula de Mojaïsk : c'est lui qui est venu toucher Sadko à l'épaule. Dans une variante, le poète semble s'associer aux anathèmes de l'Église contre « les danses et *chansons diaboliques* ; » la poésie populaire se condamne elle-même. Le vieillard inconnu apparaît à l'aventurier et lui dit : « C'est assez jouer de la harpe de platane ; c'est assez perdre des âmes innocentes, par tes jeux diaboliques, par tes danses impures.... »

Sadko a brisé sa harpe, le tsar cesse de danser, la tempête s'apaise. Une fantaisie prend au Roi de la mer : il veut marier l'aventurier, bien que celui-ci ait laissé femme à Novgorod. Demain il lui fera passer ses filles en revue, et il sera tenu de faire son choix. Le même personnage qui

(1) Voir ci-dessus page 99. — A ce point du récit, dans quelques variantes, le Roi de la mer coupe la tête à sa tsarine pour la punir d'avoir soutenu qu'en Russie c'était l'or qui était plus précieux que le fer.

(2) Voir H. de la Villemarqué, *Myrdhin ou l'enchanteur Merlin*, p. 112, *Barzas-Breiz*, I, 226, sur la chanson « qui fait tressaillir la grande mer et trembler la terre ». Merlin d'un coup de sifflet soulève un orage, *Myrdhin*, p. 195.

a donné à Sadko le conseil de briser sa harpe, lui enseigne la manière de se tirer de cette épreuve. Qu'il arrête son choix sur la dernière de toutes, la moins belle, *la plus noire*. Quand il l'aura choisie et qu'il sera avec elle dans le lit nuptial, qu'il se garde bien d'y toucher : il resterait jusqu'à la fin des temps dans le royaume de la mer. — Sadko se lève de grand matin : cent jeunes filles défilent devant lui; puis cent autres; puis cent encore. La dernière de toutes, c'est une noire : Sadko feint de vouloir l'épouser, mais le soir venu il se souvient de l'avis de saint Nicolas. Il s'endort à ses côtés. Quand il se réveille, il se retrouve à Novgorod. Ses compagnons, qui reviennent au port désolés de l'avoir perdu, l'aperçoivent sur la jetée qui vient au-devant d'eux.

Cette descente de Sadko dans le royaume de la mer est un motif qui se rencontre dans un très grand nombre de contes russes (1). Tantôt c'est un jeune paysan qui va chez le diable chercher une jeune fille à épouser; tantôt on y va pour rechercher une personne qu'on aime. L'épopée de Sadko a quelque chose d'incomplet : son voyage dans le royaume de la mer n'a aucun but. Mais à part qu'il n'a aucune Eurydice à en ramener, sa descente chez le tsar rappelle tout à fait la descente d'Orphée aux enfers : comme lui il s'y présente sous la protection de l'harmonie, une harpe à la main.

Dans une byline, recueillie par Hilferding (2), Sadko est devenu l'ami de Sviatogor : le Novgorodien conserve dans

(1) Par exemple dans M. Ralston, *Russian Folks-tales :* Le roi des eaux et Vassilissa. — La parole hâtive, etc.

Voir aussi Loys Brueyre, *Contes populaires de la Grande Bretagne,* Paris 1875, p. 71. Le jeune roi d'Éasaïdh descend chez le Gruagach. Il joue aux échecs avec lui : (Dans une variante des bylines, Kiriéevski, V. 45, Sadko se précipite également dans la mer avec un jeu d'échecs). Le roi d'Éasaïdh choisit parmi les filles, non la plus laide et la plus noire, mais « cette fille tondue à la peau rude qui est derrière la porte. » — Voir également chez M. Brueyre le conte du géant Mac-Mahon, p. 346.

(2) *Bylines de l'Onéga*, p. 645.

cette compagnie héroïque son rôle de marchand; quand le géant doit se mettre en campagne, Sadko écrit dans le pays des Sarrasins, parce qu'en Russie il n'existe pas d'armure à la taille du titan : on lui envoie un casque sarrasin qui pèse 1600 livres.

Sadko, comme Vassili Bouslaévitch, malgré ses aventures fantastiques, a une certaine existence historique. Il fut un contemporain du fils de Bouslava et put se rencontrer avec lui dans les mêmes *vetchés* ou assemblées. Les chroniques novgorodiennes parlent d'un nommé Sadko qui en 1167 éleva une église aux *saints inséparables*, Boris et Glèbe [1]. Bâtir des églises a été de tout temps une pieuse habitude chez les riches marchands russes : les bylines signalent chez leur héros navigateur la même tendance. Elles lui font même honneur de l'érection de plusieurs des temples célèbres de Novgorod, suivant la coutume invariable des chansons épiques de toujours prêter aux riches. « Dieu, dit un de nos textes [2], mit un désir dans son cœur rebelle : Sadko allait dans Novgorod : il fonda une église de Dieu au nom de Stéphane l'archidiacre (S. Étienne) : il fit dorer les croix, les tuiles du temple; il enrichit de pierreries les icônes, les incrusta de perles, couvrit d'or les portes royales. » Un peu plus loin on lui attribue, dans les mêmes termes, la fondation de la cathédrale de Sainte-Sophie, — qui certainement n'est pas de lui, et de Saint-Nicolas de Mojaïsk. Au fait, Sadko devait bien une église à ce Mikoula, dont il avait emporté l'icône dans les palais du Roi de la mer et qui lui avait donné là tant de sages conseils [3].

(1) Voir la démonstration dans Bezsonof, t. V, p. LVII-LXIII.

(2) Bezsonof, *ibid.* p. 52.

(3) Ilia de Mourom aussi devient, dans les rédactions évidemment les plus récentes un bâtisseur d'églises. Voir ci-dessus, page 63.

CHAPITRE IV.

DE L'ORIGINE KIÉVIENNE DES BYLINES SUR VLADIMIR.

M. Maïkof (1) a cru pouvoir déterminer avec une certaine précision l'époque à laquelle furent composées les bylines du cycle de Vladimir. Leur contenu même nous reporte à un âge où il n'y a encore d'autre Russie que la Russie du Dniéper, avec Kief pour centre, avec Tchernigof, Galitch, Mourom, Sousdal, Rostof, Riazan, Smolensk, pour villes secondaires, où il n'y a pas d'autre prééminence que celle de Kief et où il n'est pas question de Moscou. La Russie des bylines nous apparaît déjà convertie au christianisme, groupée sous la souveraineté d'un même prince, en lutte acharnée contre les nomades du Sud et de l'Est, parmi lesquels on nomme déjà les Tatars. Cet ensemble de circonstances assigne à la formation des chansons une époque postérieure à l'introduction de l'orthodoxie, et antérieure à la conquête tatare. Celles qui nous montrent le prince de Kief obligé de payer tribut aux infidèles sont évidemment les dernières en date. Aucun des héros qui sont mentionnés à la fois dans les bylines et dans les chroniques, à part quelques anachronismes (par exemple pour Irmak Timoféévitch), n'a pu exister postérieurement au commencement du XIII[e] siècle. Les noms les plus modernes sont ceux de Dobryna *à la ceinture d'or* et d'Alécha Popovitch, tués à la Kalka en 1224. Or il existe un Dobryna et un Alécha plus anciens d'un siècle ou deux.

(1) *O bylinach Vladimirova tsikla,* S. Pét. 1863.

En faisant le même raisonnement pour les bylines novgorodiennes, on doit conclure qu'elles datent à peu près de la même époque, car elles nous montrent les citoyens se livrant à toute la licence des factions en même temps qu'à toute l'énergie de leur génie aventureux, naviguant librement sur les grands lacs du nord et le grand fleuve Volga, allant en pèlerinage à Jérusalem, franchissant les montagnes sarrasines, mais ne soupçonnant même pas qu'un prince de Sousdalie ou de Moscou puisse jamais étendre son sceptre sur eux. Les bylines du cycle de Novgorod, comme celles du cycle de Kief, furent donc composées dans leurs traits essentiels — sans préjudice des altérations ou additions ultérieures — pendant les XIe et XIIe siècles.

Il existait déjà des bylines au XIIe siècle et elles étaient connues sous ce même nom, puisque, dans la *Chanson d'Igor*, le poète déclare qu'il va chanter, non d'après les inventions d'un Boïane, mais « d'après les bylines. » A cette époque les bylines russes avaient même déjà eu le temps de courir le monde : M. Maïkof cite une saga islandaise du XIIIe siècle (*Thidrekssaga*), qui devait être composée elle-même d'après des chansons ou traditions saxonnes remontant au XIIe siècle, et où il est question du roi de Russie Vladimir et de son frère le *jarl* Ilia *de Grèce*, c'est-à-dire de Russie.

Ces chansons vladimiriennes ont-elles réellement pris naissance dans le Sud? Les traits qu'elles empruntent à la nature sont bien ceux de la Russie kiévienne : c'est la plaine sans bornes et la prairie avec sa stipe plumeuse (*kovyl trava*), ou bien ce sont les forêts de chênes et les grands bois ombreux. La ville qui forme le centre d'attraction des héros, c'est toujours Kief; le fleuve qui est témoin de leurs prouesses, c'est toujours le Dniéper; aux limites extrêmes de ce monde héroïque, il y a d'un côté l'opulente Gallicie, de l'autre les royaumes païens; au midi, la

Grèce et Tsarigrad. Les seules mers qu'ils connaissent, ce sont la mer Noire et la mer Caspienne, et pas du tout la mer Blanche, ni le Ladoga, ni l'Onéga (sauf les héros novgorodiens).

Comment se fait-il aujourd'hui que ce soit justement sur les bords du Ladoga, de l'Onéga et de la mer Blanche que se chantent les bylines du cycle kiévien? Qu'on y retrouve les bylines du cycle novgorodien, rien d'étonnant puisque la Russie septentrionale, de Perm à Arkhangel, n'est qu'une vaste colonie novgorodienne. Mais ces immenses régions n'ont jamais été placées sous la souveraineté de Kief, même à l'époque de sa plus grande puissance. Les bylines du cycle kiévien se rencontrent encore sur les bords du Volga, de Nijni-Novgorod à Simbirsk; elles se rencontrent dans les gouvernements de la Russie centrale, Moscou, Toula, Riazan; elles se rencontrent dans la lointaine Sibérie. Il n'est qu'une seule région où l'on n'ait jamais pu en recueillir : c'est précisément dans l'ancienne Russie kiévienne, dans la Petite-Russie d'aujourd'hui. Tandis qu'on célèbre Ilia de Mourom et ses compagnons sur l'Onéga et le Volga, leurs noms sont aujourd'hui absolument inconnus de l'indigène des campagnes qui ont été, suivant les bylines, le théâtre de leurs exploits.

On a cherché à expliquer cette singularité. Certains, comme M. Pogodine, ont pensé que la population qui habite aujourd'hui les provinces petites-russiennes ne descend nullement des anciens habitants de la Russie kiévienne. Ceux-ci auraient totalement disparu du pays, emportant avec eux leur langue, leurs légendes, le souvenir de leurs héros. Ils auraient été remplacés dans le pays par une race nouvelle, qui apportait avec elle de nouvelles traditions et qui ne savait rien de ceux qui l'avaient précédée dans le pays. Ces émigrants n'étaient pas des Slaves russes, mais des Slaves appartenant probablement aux rameaux serbe, croate ou bulgare. Dans ce système, le nom même

de Petite-Russie n'aurait aucune raison d'être : ce n'est point par des Russes qu'elle est habitée.

La question de l'origine des bylines vladimiriennes a été encore discutée récemment, à l'occasion du congrès de Kief (juillet 1874). M. Oreste Miller, si connu par ses travaux sur la littérature nationale[1], était venu à Kief, disait-il, dans l'espérance d'y apprendre quelques nouveaux faits qui jetteraient un peu de lumière sur cette question. Or, précisément à ce moment, paraissait le premier volume d'une publication de MM. Antonovitch et Dragomanof, professeurs à l'Université de S. Vladimir. Le livre est intitulé : *Chansons historiques de la Petite-Russie*. M. Oreste Miller signale, comme avaient commencé à le faire les éditeurs eux-mêmes, un certain nombre de rapprochements entre les *doumas* petites-russiennes et les bylines de la Grande-Russie. Alexis Popovitch, le héros cosaque qui brave les tempêtes de la mer Noire, n'a guère que le nom de commun avec Alécha Popovitch. Mikhaïlik, ce chevalier petit-russien qui prend sur son dos la Porte d'or de Constantinople et la transporte à Kief, rappellerait le hardi Mikhaïl Potyk ou Mikhaïl Danilovitch des bylines. Gange Andiber rosse les nobles polonais dans les cabarets comme Ilia le Mouromien rosse les *princes-boïars* de Vladimir. Le seigneur Jourilo, après lequel courent toujours « trois cents jeunes filles », ressemble à ce Tchourilo qui faisait tourner toutes les têtes et pour qui la femme du Beau-Soleil se coupait les doigts. Mais ces rapprochements étaient, ou trop peu nombreux, ou trop superficiels, pour qu'on pût en tirer une conclusion. Même en tenant compte de ces données nouvelles, il fallait reconnaître que l'épopée petite-russienne s'est développée absolument en dehors des traditions du cycle de Vladimir, que le Beau-Soleil et Ilia de Mourom y sont des personnages aussi inconnus que les autres bogatyrs kiéviens.

M. Oreste Miller resta d'avis cependant qu'il n'a pas

toujours dû en être ainsi. Au XVII[e] siècle encore, comme on le voit par le récit du voyageur allemand Eric Lassota, le souvenir d'Ilia de Mourom était très-vivant à Kief (1). On montrait son tombeau à la cathédrale Sainte-Sophie, on éditait des estampes grossières qui le représentaient avec une auréole; l'église célébrait un office en son honneur le 19 décembre. Il est vrai que la poésie populaire semble l'avoir oublié et que dans le recueil des deux professeurs kiéviens on ne trouve presque nul vestige des anciennes traditions. Mais ce recueil, faisait observer M. O. Miller, ne comprend que des chansons historiques. Qui pouvait savoir si dans les chansons non historiques, — rondes de danses ou complaintes de mariage, — si dans quelque conte populaire inédit, on ne trouverait pas ce qu'on cherchait vainement dans les chansons, et dans des chansons purement historiques ? Enfin, à défaut de la littérature populaire, de la tradition orale, on pourrait peut-être un jour découvrir des documents manuscrits, qui fourniraient la preuve de l'antiquité des traditions sur Ilia de Mourom et l'épopée kiévienne dans le pays kiévien. Il fallait donc, disait M. Miller, épuiser toutes les recherches avant de se laisser aller à des conclusions extrêmes (2).

Le nom même de *bogatyr* n'était pas inconnu dans la Petite-Russie puisque nous le trouvons, dans le récit d'Éric Lassota, appliqué à Ilia de Mourom. Un conte petit-russien, cité par M. Dragomanof dans le 9[e] numéro de *l'Ancienne et Nouvelle Russie*, explique à sa manière, tout autrement que les bylines, comment les bogatyrs « disparurent de la terre russe. » (Voir ci-dessus p. 81). Le dernier d'entre eux fut pris par les recruteurs et fut

(1) *Sbornik materialof dla istoritcheskoï topographii Kiéva i ego okrestnosteï.* Kief, 1874, p. 17. — Voir ci-dessus p. 106.

(2) *Péterb. Viédomosti*, 26 sept. (8 oct. 1874). — Voir aussi le *Kiévlanine* du 22 août 1874. — *Drevnaïa i novaïa Rossia,* N° 3 et N° 9, 1875.

fait soldat. Il montait la garde à la porte du palais du tsar; mais, comme il s'ennuyait de tenir un fusil, il prit un canon pour se mettre au port d'armes. Quand le tsar sortit, il fut stupéfait. Il vit alors que ce factionnaire était un bogatyr et, épouvanté de sa force, il le fit enchaîner dans un souterrain. Ainsi disparut dans la Petite-Russie la race des bogatyrs.

Mais, quand même on ne trouverait ni dans les traditions, ni dans les manuscrits de la Petite-Russie, aucun vestige de l'antique épopée vladimirienne, cela ne prouverait pas contre son existence au XIIe siècle dans le pays kiévien. Ne voyons-nous pas que chez les Tchèques, chez les Polonais, chez les Lithuaniens, la mémoire du peuple n'a pas gardé souvenir des anciens chants héroïques? Ils existaient pourtant, ces anciens chants! Les chroniques polonaises portent la trace de traditions populaires extrêmement répandues. Qu'est-ce que Lech le fondateur de la Pologne, qu'est-ce que Krak combattant le dragon de Cracovie, Vanda se précipitant de la Vistule et obtenant pour tombeau un *tumulus* héroïque? Qu'est-ce que le roi Popiel, dévoré par les rats, le paysan Piast qui donne l'hospitalité aux anges et qui est arraché à sa charrue, comme un autre Curius Dentatus, pour régner sur son peuple? Qu'est-ce que tous ces récits légendaires, sinon l'écho de chansons épiques qui ont péri? Chez les Tchèques, ils se sont aussi effacés de la mémoire du peuple; mais les poèmes conservés dans les fameux manuscrits de Kralove Dvor (Kœniginhof), découvert en 1817, et de Zéléna Hora, trouvé en 1818, démontrèrent que la Bohême aussi avait eu son heure de fécondité poétique : le *jugement de Liboucha, Zaboï, Cestmir et Vlaslaf*, etc., sont de magnifiques débris de l'épopée tchèque évanouie (1).

(1) Voir Louis Leger, *Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême*, Paris, 1866.

De même la chronique de Nestor témoignerait au besoin que la Russie kiévienne a eu son épopée particulière ; que ce cycle vladimirien, auquel il emprunte plusieurs de ses récits, s'inspirait des mêmes motifs que les bylines qui nous sont parvenues grâce à la transmission orale ; que ce cycle kiévien s'est représenté Oleg, par exemple, sous des traits qui sont presque ceux du Volga des chansons ; qu'on y prêtait à Vladimir des mots et des actions que les bylines attribuent également au Beau-Soleil.

Une autre question se présente. S'il a existé autrefois dans les campagnes kiéviennes un cycle héroïque dont les bylines ne sont que des débris, comment se fait-il que ces débris se rencontrent aujourd'hui partout, excepté dans la Petite-Russie ?

On sait de reste qu'à partir du XIIe et du XIIIe siècles, à partir de la double chute de Kief, saccagée par une coalition des princes russes, puis par les Tatars, il se produisit un grand mouvement d'émigration, du sud-ouest au nord-est, des bords du Dniéper à ceux de la Moscova et de la Kliazma. Les plus puissants des princes russes, Georges Dolgorouki d'abord, André Bogolioubski ensuite, abandonnèrent décidément la Russie des steppes, la Russie kiévienne, pour une Russie nouvelle qui se constitua au milieu des régions forestières. Dans ces régions plus paisibles, éloignées de la route des invasions, ils appelèrent les colons des campagnes de Kief, de Tchernigof, de la Volynie. Les populations finnoises des bords de la Moscova ou de la Kliazma, étant d'ailleurs peu nombreuses, furent promptement absorbées par les nouveaux colons et ainsi se constitua peu à peu la race grande-russienne, qui ne cessa de s'étendre sans cesse vers le nord et vers l'orient. Les émigrés de la Russie kiévienne s'y trouvèrent mêlés aux débris des peuplades mériennes, vesses, mouromiennes, aujourd'hui disparues et dont les archéologues russes, comme M. Ouvarof, explorent curieusement les

tumuli. Ce qui prouve que la Grande-Russie est bien une colonie de la Petite-Russie, c'est le soin que prirent les princes de Sousdal d'assurer aux émigrants la continuité de leurs traditions : André Bogoulioubski transporta de Kief à Vladimir une vierge miraculeuse ; en sorte que ses fidèles retrouvèrent la même protection divine sous un autre climat. Les colons venus du Dniéper virent aussi dans leur cité nouvelle une Porte d'or comme à Kief. L'habitude de tous les émigrants qui ne s'éloignent qu'avec regret de l'ancienne patrie, c'est de donner à la colonie des noms qui rappellent ceux de la métropole. C'est ce que faisaient en Épire Hélénus et la Troyenne Andromaque :

> ... Parvam Trojam simulataque magnis
> Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum
> Agnosco, scææque amplector limina portæ
> (*En.* III, 349).

c'est ce que firent les Anglais dans l'Amérique du nord, les Espagnols dans l'Amérique du sud, les Français à la Louisiane et au Canada. Il y a un Vladimir et un Galitch de Sousdalie, comme un Vladimir de Volynie et un Galitch de Gallicie ; un Zvénigorod sur la Moscova, comme sur le Dniéper ; un Iaroslavl sur le Volga, comme sur le San ; un Péréïaslaf près de Sousdal, comme auprès de Kief.

Si les émigrants ont apporté avec eux dans les forêts du nord les souvenirs de la splendeur kiévienne, leurs madones les plus vénérées, le nom même des cités volyniennes et sévériennes, est-il étonnant qu'ils y aient apporté également le culte des héros nationaux, de ceux qui dans les temps anciens défendirent la patrie contre ces mêmes barbares, devant lesquels on était contraint d'émigrer ? Les colons conservèrent ces traditions mieux que la mère-patrie, précisément parce que dans ces déserts lointains ils n'avaient pas d'autres sujets d'entretien ; qu'on n'y pouvait ni endurer les mêmes infortunes, ni accomplir les mêmes exploits ; que la conquête des provinces tchoudes

et finnoises se faisait sans éclat et presque sans gloire ; qu'on n'avait pas de grandes batailles à y livrer; que rien ne venait y effacer la splendeur des anciens faits d'armes, que plus tard la conquête tatare fut une infortune peu propre à inspirer les poètes, et qu'enfin l'imagination nationale ne fut tirée de son inertie qu'au temps d'Ivan le Terrible par le retentissement de la prise de Kazan et de la chute des royaumes tatars. L'histoire de la Russie méridionale était bien autrement tourmentée : les régions du Dniéper subissaient invasion sur invasion; aux incursions musulmanes, on répondait parfois par une brillante offensive : déjà Daniel de Galitch avait osé vaincre les Mongols, au temps de leur plus grande puissance : Vitovt, grand-prince de Lithuanie, avec les Russes de la Petite-Russie et de la Russie Blanche, reporta la guerre aux Tatars jusque dans les plaines du Dniéper. L'histoire de ce pays est une lutte continuelle contre les nomades, car le joug mongol ne s'y appesantit jamais comme dans la Grande-Russie, jamais on ne lui permit de s'y établir et de s'y rendre incontesté. On avait plus de chances contre les Tatars de Crimée et même contre les Turcs que n'en avait la Grande-Russie contre la Grande Horde. Et puis on était trop occupé de combattre pour avoir le temps de se souvenir et de chanter. Les exploits des paladins de Vladimir étaient bien loin déjà; mais chaque jour on avait sous les yeux les exploits non moins éclatants des princes russes et des cosaques du Dniéper. Il se forma une épopée ukrainienne qui fit complétement oublier l'ancienne. La nationalité elle-même avait pu éprouver quelque modification. Les vides laissés par l'émigration vers le nord-est furent comblés avec le temps, comme nous le verrons, par des immigrations venues surtout de la Russie Blanche. Pour cette nationalité nouvelle une poésie nouvelle.

CHAPITRE V.

DE L'ORIGINE ORIENTALE DES BYLINES RUSSES.

On ne peut traiter de l'épopée russe sans exposer au moins brièvement les théories de M. Vladimir Stasof. La nouveauté du point de vue, la curiosité des recherches, la subtilité des déductions, la hardiesse de ses conclusions, qui s'attaquaient à toutes les idées admises sur la poésie populaire des Russes, ont donné un grand retentissement aux articles que ce savant a publiés en 1868 dans le *Messager d'Europe* (*Viestnik Evropy*) sous ce titre : *De l'origine des bylines russes,* et qui sont devenus le point de départ d'une grande polémique. L'important livre de M. Oreste Miller, *Ilia de Mourom*, est consacré en partie à la réfutation de M. Stasof. Je ne puis entrer dans les détails de cette controverse : les pièces du procès, c'est-à-dire les articles du *Messager d'Europe,* ne sont pas en général sous les yeux du public occidental ; pour le mettre à même de juger, il faudrait commencer par traduire ces volumineuses études, car presque chacune des assertions de l'auteur a suscité une discussion. Je me bornerai à faire de son système un exposé sommaire.

M. Stasof déclare que les bylines russes n'ont presque rien de russe. Ni l'idée première des chansons, ni leurs développements ; ni les détails, ni l'ensemble ; ni les personnages, ni les aventures, ne sont indigènes. Chacune de ces chansons se retrouve presque entièrement, avec toutes ses données essentielles, dans quelque poème de l'Indoustan ou des tribus tatares, turques, mongoles, de l'Asie centrale

et septentrionale [1]. Les prétendus paladins de Kief sont des héros du *Ramayana*, du *Mahabharata*, de l'*Harivansa* ou de quelque chanson héroïque des peuplades altaïennes et sibériennes. De l'Orient, ils ont passé dans la poésie russe, sans presque modifier leur type, leur langage, ni même leur costume. Dobryna Nikitich n'est autre que le dieu Krichna; on lui fit honneur aussi de quelques aventures des héros indous Rama et Ardjouna, du héros tatar-minoussinien Ag-Aï, de Gesser-Khan, guerrier thibétain mongol, du Kirghiz Sounnou, du Tatar-Téléoute Chionio. Potyk Ivanovitch n'est autre que le brahmane Rourou, avec quelques aventures de Gesser-Khan. Vassilissa, épouse de Stavre le bon musicien, est la sœur d'Altaïn-Saïn-Salam, dans les chansons de l'Altaï. Soloveï Boudimirovitch, le coureur de mer, et la belle Zabava se retrouvent dans un conte indou du *Somadéva*. Sadko, le riche marchand, n'est ni Russe, ni Novgorodien : sa légende a été formée des aventures du roi Iada dans l'*Harivanza,* du brahmane Vidouchaka dans le *Somadéva*, du brahmane Djinna-Tchenpo et du tsarévitch Gédon dans le *Dzanglouna*, de Samkha-Rakchita, dans un récit boudhiste, du marchand Pourna, dans la légende traduite par Burnouf. La byline des quarante kaliki et de la princesse Apraxie existe déjà dans maintes histoires édifiantes de l'Asie boudhiste. Ilia de Mourom lui-même a son prototype dans le Rustem du *Schah-Named* et d'autres héros de l'Orient.

Pour suivre M. Stasof dans toutes ses déductions, on voit quelle masse de littérature orientale nous aurions à soulever. Nous ne pouvons ici que signaler quelques-uns des rapprochements opérés par lui.

(1) M. Schiefner, de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, a publié les *Chansons héroïques des Tatars Minoussiniens*, M. Radlow, inspecteur des écoles tatares de Kazan, *les Monuments de la poésie populaire des races turques de la Sibérie méridionale*, 4 vol. de texte et 4 vol. de traduction allemande, Saint-Pétersbourg, 1866-1872.

I.

L'analogie entre la légende de Krichna et celle de Dobryna Nikitich, assure M. Stasof, est frappante. On connaît les aventures de Dobryna : rappelons celles du dieu indien, qui fut une incarnation de Vichnou. A la naissance de Krichna, la nature entière fut troublée, comme on dit qu'elle le fut à la naissance de Volga Vseslavitch et de Dobryna. Mais quel est le héros dont la naissance n'a pas été environnée de prodiges? Quand naquirent le même jour les trois chefs de nos gestes françaises, ce Charlemagne, ce Garin de Montglane et ce Doon de Mayence qui devaient accomplir tant de merveilles, le soleil se teignit de rouge, les vents se déchaînèrent, « la terre alla croulant », un violent orage s'éleva et trois foudres tombèrent du ciel. Mêmes prodiges au début du *Roman d'Alexandre :* la terre croule, la mer se rougit, les animaux tremblent, les hommes frémissent. Nos héros font autant de bruit en sortant du monde qu'en y entrant. La nuit où mourut Napoléon à Sainte-Hélène, une tempête ravagea les tropiques, et lord Holland s'écria dans le Parlement d'Angleterre : « L'univers porte le deuil du héros ! » On voit que ce genre de fiction n'est point particulier à l'Orient.

Krichna est fils de Vasoudéva; mais, comme les devins ont prédit au roi Kanza que cet enfant le ferait périr et que déjà les premiers enfants de Vasoudéva ont été mis à mort par ses ordres, on tient sa naissance secrète, on le fait élever dans une campagne parmi les bergers. Bientôt le dieu se révèle dans le petit pâtre. Il était encore au berceau, quand Poutana, la nourrice du tyran Kanza, une fille du roi des démons, conçoit le projet de le faire périr. Elle se transforme en un oiseau monstrueux,

se pose sur le berceau et présente à l'enfant une de ses mamelles gonflées de poison. Krichna, au lieu de boire, lui arrache la poitrine : à ses hurlements de douleur, on accourt, on la trouve évanouie, comme frappée de la foudre. Près du village qu'habitait le père nourricier de Krichna, il y avait une rivière maudite, la rivière Iamouna, aux rives désolées, aux eaux empestées. Les oiseaux et les bêtes féroces s'en éloignent avec épouvante, le brahmane n'oserait y faire ses ablutions. C'est là que l'effroyable Kalii, le roi des serpents, a établi sa demeure avec toutes ses femmes et tous ses enfants. Là seulement il est à l'abri de son terrible ennemi, le gigantesque destructeur de reptiles, l'oiseau Garouda. Krichna se dit un jour : « Je suis venu au monde sous la figure d'un pasteur afin d'anéantir tous les monstres de cette espèce. » Alors il monte au sommet d'un arbre et de là se précipite dans les flots. Le bruit de sa chute se répand au loin; sur les ondes se dresse le monstre Kalii, énorme comme une nuée d'orage, avec ses cinq têtes formidables et ses cinq gueules qui vomissent la flamme. Ivre de fureur, il couvre Krichna de feux brûlants, le harcèle de ses aiguillons, pendant que tous les serpents du lac s'enroulent après l'enfant héroïque, enlacent ses bras et ses jambes de leurs hideux replis :

Corripiunt spirisque ligant ingentibus....

En. II. 215.

Sur le rivage les bergers sont accourus, en proie au plus violent désespoir. Mais le frère de Krichna, Sankarchana, lui crie : « Déploie ta force au plus vite pour vaincre ce roi des serpents, armé de poisons. Nos parents et les autres habitants, s'imaginant que tu es un simple mortel, pleurent déjà ton trépas. » Alors le bon Krichna déploya sa force : il se mit à broyer et à fouler sous ses pieds la tourbe des reptiles, brisa les nœuds dont ils l'enserraient; puis il s'élança sur une des têtes de Kalii. Là il

se mit à danser, agitant ses bras et ses jambes, ornés de bracelets étincelants. Chaque coup de ses talons causait une cruelle souffrance au roi Kalii qui par ses cinq gueules versait un sang noir. Le monstre se mit alors à le supplier et Krichna eut pitié de lui : « Mais, dit le héros, je ne puis te permettre de rester dans la rivière Iamouna : va-t-en vivre dans la mer avec ta famille et toute ta postérité. Si quelqu'un de tes sujets ou de tes enfants revient sur cette terre, je le tuerai de ma main. Si Garouda ton ennemi te poursuit dans la mer et te menace de mort, montre-lui sur tes têtes la trace de mes pieds et il cessera de t'inquiéter. »

Le second exploit de Krichna, c'est sa victoire sur Arichta, furieux taureau, qui dépeuplait les pâturages et épouvantait les femmes. Krichna lui brise la corne gauche et s'en sert pour l'assommer.

Le bruit de sa vaillance arrive bientôt jusqu'au tyran Kanza qui conçoit des soupçons. Sous prétexte de célébrer les « fêtes de l'arc », il ordonne qu'on lui amène Krichna et son frère. Il a fait pour ces fêtes d'immenses préparatifs; une salle de théâtre est destinée au tir de l'arc et aux jeux des lutteurs; une foule innombrable se rassemble dans la capitale. Krichna et Sankarchana entrent dans la ville : en chemin ils arrachent à un teinturier des habits royaux et s'en revêtent. Ils entrent dans le théâtre désert et demandent au gardien à voir le fameux arc du tyran, que personne n'a jamais pu tendre et que les dieux eux-mêmes ne sauraient briser. Krichna le prend, le retourne entre ses mains, se met à le tendre et dans sa main puissante l'arc se brise avec un bruit de tonnerre. Les deux enfants disparaissent à l'instant et le gardien reste seul avec l'arc brisé. Kanza, qui voulait perdre Krichna, avait posté à l'entrée du théâtre un grand éléphant que son cornac devait exciter contre les deux bergers. Mais Krichna terrasse l'éléphant, lui arrache sa trompe et s'en

sert pour l'assommer. Les trois lutteurs du roi avaient promis de faire périr ses deux ennemis; mais Krichna, malgré leur stature colossale, abat le premier d'un coup de poing, fait tournoyer le second comme une fronde, tandis que Sankarchana se débarrasse du troisième. Puis ils font périr le prince.

Reconnus fils de roi, ils vont à la guerre. Les dieux leur envoient des armes : Krichna choisit l'arc et la massue, son frère prend un soc de charrue, avec lequel il extermine une multitude d'ennemis.

Telles sont les aventures de Krichna que M. Stasof rapproche de celles de Dobryna. Le châtiment du monstre Poutana lui rappelle le châtiment de Marina l'enchanteresse : j'avoue n'être pas aussi frappé que lui de l'analogie : on songe bien plutôt à Hercule enfant étouffant au berceau les reptiles envoyés par Junon. Le combat contre le serpent de la rivière Iamouna, est-il le prototype du combat contre le serpent de la rivière Poutchaï ? mais l'analogie serait aussi grande avec le combat d'Hercule contre le serpent à plusieurs têtes des marais de Lerne. La défaite du taureau Arichta, autre forme du même mythe, reproduit même le détail de la corne brisée par Hercule au front de l'Achéloüs. Pour donner une idée exacte de la théorie de M. Stasof, il faudrait pouvoir comme lui relever tous les petits détails qui se répondent d'une légende à l'autre, mode de comparaison qui a quelque chose d'artificiel et de mécanique. Ainsi il remarque que dans le combat contre le serpent, c'est le frère de Krichna qui l'engage à déployer sa force, tandis que, dans certaines variantes de la byline russe, c'est un enfant qui avertit Dobryna du danger. Krichna saute sur la tête du dragon comme Dobryna lui saute sur la poitrine. Tous deux foulent aux pieds les petits serpents. Tous deux font un traité avec l'hôte de la rivière maudite. Il est vrai que Krichna n'a pas de jeune fille à déli-

vrer; mais, dans une autre de ses aventures, il va reprendre au démon de la mer le fils de son précepteur.

M. Stasof croit que les aventures de Krichna dans le théâtre du roi reproduisent d'une manière frappante celles de Dobryna lors de son ambassade à la Horde. Il y retrouve la circonstance de l'arc brisé, des lutteurs vaincus. Pourtant les deux récits n'ont absolument pas la même couleur. Dans le poème indien, où donc est le tribut apporté par les héros, la partie d'échecs, les trois flèches lancées par Dobryna, Ivan Doubrovitch arrivant avec son essieu de charrette, la destruction d'une armée entière, le khan se reconnaissant vaincu et s'engageant à payer tribut? Ce sont-là aussi cependant des circonstances importantes du récit!

M. Stasof retrouve, dans une autre aventure du héros indien, la circonstance de l'essieu de charrette: c'est le soc de charrue devenu une arme terrible entre les mains de Sankarchana. Mais c'est toujours à une autre aventure qu'il faut recourir.

M. Stasof croit pouvoir expliquer par le récit indien plusieurs des obscurités du récit russe. Pourquoi Vassili Kasimirovitch se contente-t-il de porter la parole au nom de ses deux compagnons, de leur donner des conseils et des ordres? Pourquoi est-ce à lui que s'adresse le khan pour obtenir qu'on lui laisse de ses Tatars au moins pour la semence? Pourquoi s'abstient-il d'agir, reste-t-il assis aux côtés du roi pendant le combat et ne se mêle-t-il à aucun des exploits de ses compagnons? Pourquoi est-il dit dans certaines variantes qu'il ne peut combattre, parce qu'il a « de longs vêtements dont les longs pans s'embarrassent dans ses jambes? » D'où lui vient ce caractère de personnage purement civil, nullement guerrier? Que signifie ce costume de magistrat ou de prêtre? M. Stasof en trouve l'explication dans l'*Harivanza*. Krichna est le même personnage que Dobryna; Sankarchana, c'est Ivan Dou-

brovitch ; Vassili Kasimirovitch n'est autre que le brahmane qui sert aux deux jeunes princes de précepteur et de conseiller : c'est le solitaire Visvamitra. Ces rapprochements sont ingénieux, mais ils laissent subsister une différence notable : Visvamitra laisse son élève tuer le roi, tandis que Vassili obtient qu'on épargne les Tatars. En outre le rôle du solitaire est beaucoup plus effacé que celui de l'ambassadeur.

La circonstance de l'arc que personne ne peut tendre se retrouve encore dans le *Ramayana*, où Rama brise un arc qui était porté par 800 hommes d'une taille colossale : à grand'peine ils le faisaient avancer sur huit roues. Elle se retrouve dans un autre passage du *Mahabharata* où Ardjouna tend l'arc, mais sans le briser, et envoie sa flèche au but. On peut faire remarquer à M. Stasof que la scène du *Mahabharata* rappelle avec bien plus de détails celle de l'*Odyssée* que celle des bylines russes. Ici et là, il s'agit également d'une femme qui est recherchée par un grand nombre de prétendants; Ardjouna comme Ulysse se présente sous le costume d'un mendiant, si bien que les prétendants refusent d'abord de laisser toucher l'arc par ce misérable ; le concours se termine, ici comme dans l'*Odyssée*, par l'extermination complète de la tourbe insolente.

Les chansons tatares n'apportent pas grands éléments nouveaux au mythe de l'arc. Le héros téléoute Chionio et le héros kirghiz Sounnou ne rappellent que de fort loin l'exploit de Dobryna. Chionio ou Sounnou est jeté en prison malgré ses services. Alors d'un pays lointain arrivent trois étrangers armés d'arcs de fer : « Si vous pouvez tendre ces arcs, disent-ils, nous vous paierons tribut. Si vous ne le pouvez, c'est vous qui nous paierez tribut. » Aucun des fils du roi ne peut tendre les arcs de fer. Alors on tire de sa prison le guerrier méconnu. Il tend et brise ces arcs sans effort et dit aux étrangers : « Allez, et em-

portez ces jouets d'enfants. » Qui ne reconnaît ici la légende, rapportée par Hérodote, sur Cambyse et les Éthiopiens Macrobes?

Pour d'autres aventures, je ne trouve pas que les chansons turques citées par M. Stasof présentent avec les bylines sur Dobryna même autant d'analogies que les poèmes indiens. On connaît l'histoire du mariage de Dobryna avec la géante Nastasie. Quoi qu'en dise l'ingénieux écrivain, la chanson tatare-minoussinienne sur Ag-aï n'en reproduit réellement pas les traits essentiels. Le héros tatar rencontre dans le désert deux jeunes filles : l'une d'elles se met à fuir, l'autre l'attend et lui raconte que la première est sa sœur et que, si elle fuit, c'est parce qu'elle sait qu'elle est destinée à épouser Ag-aï. Celui-ci la poursuit alors jusque chez son père, demande sa main et l'obtient. Il se trouve ensuite que la seconde sœur est une héroïne : Ag-aï un jour combat contre elle; mais Dieu, mécontent de cette lutte entre deux parents, châtie le héros. M. Stasof prétend que la Nastasie des bylines procède à la fois des deux femmes tatares : celle qui épouse et celle qui se bat. Il est obligé de chercher, dans d'autres chansons encore, la circonstance assez caractéristique du héros plongé dans une poche. Avec tous ces lambeaux de poèmes, il ne nous a pas encore restitué, dans l'intégrité de son étrange fantaisie, la belle chanson russe.

II.

Sur l'aventure de Potyk Ivanovitch obligé de descendre au tombeau avec sa femme, M. Stasof cite un récit du *Mahabharata*. Le brahmane Rourou recherche la main de Pramadvara, élevée par un vertueux solitaire. Il allait l'épouser lorsque « la jeune femme, jouant avec ses compagnes, ne remarqua pas un grand serpent couché en

travers de la route. » Elle fut piquée et mourut. Rourou au désespoir se vengea en exterminant à coups de bâtons tous les serpents qu'il put trouver. Un jour il allait tuer une amphisbème, serpent à deux têtes. Celle-ci lui demanda la vie, reprit sa forme de brahmane. M. Stasof assure « qu'à très-peu d'exceptions près, toutes les particularités de la chanson russe se retrouvent dans le récit du *Mahabharata.* » Mais comment peut-on comparer la douce Pramadvara, fille adoptive d'un vertueux brahmane, avec la perfide Avdotia, la femme-cygne, de nature démoniaque, fille du roi Likhodéï Likhodéïvitch (le Méchant fils du Méchant)? Le serpent du sépulcre est une autre personnification du mal, tandis que l'amphisbème s'annonce comme un génie bienfaisant. Où retrouver dans le récit indien cette lugubre veillée dans le tombeau, cette lutte souterraine contre le monstre, surtout la circonstance inouïe, que M. Stasof ne peut retrouver dans aucun document turc ou indou, du mari enseveli avec sa femme? La chanson sur Potyk ne doit à aucun modèle ce qui fait son originalité sinistre.

Le ton général du récit indien, sa tournure idyllique et touchante rappelle beaucoup plutôt l'aventure d'Orphée ou d'Eurydice. Virgile semble avoir retrouvé quelques-unes des délicates expressions du poète indien. « Elle ne remarqua pas un grand serpent », dit celui-ci, et le chantre des *Géorgiques*:

Immanem ante pedes hydrum moritura puella
Servantem ripas alta *non vidit* in herba.

On a vu comment s'y prit Vassilissa la Sage pour délivrer son mari des prisons de Vladimir. M. Stasof trouve que le récit se confond presque entièrement avec le suivant, qui est une chanson des Tatars de l'Altaï. Le héros Altaïn-Saïn-Salam alla un jour à la chasse, tomba de son cheval et se tua. Le bon cheval courut chez la sœur du héros et en pleurant lui annonça la mort de son maître. La jeune

fille pleura à son tour, mais elle monta sur le coursier, alla chercher le corps de son frère, ordonna à un rocher de s'ouvrir, et, lorsqu'elle y eut déposé le défunt, le rocher se referma. Alors elle se tressa les cheveux à la manière des hommes, prit la pelisse de son frère et alla chez Kioun-Khan. A la cour de ce khan, des jeunes gens tiraient à l'arc. Elle prit l'arc, le tendit du matin au soir et du soir au matin, lança la flèche au but en disant : « Ce n'est pas moi qui tire, c'est Altaïn. » En récompense, elle reçut la main de la fille du khan. Elle alla chez un autre khan, gagna également le prix de l'arc, obtint la main d'une autre princesse. Elle revint à la maison avec ses deux épouses, qui furent un peu étonnées de sa froideur avec elles. Elles en conçurent quelques soupçons : « A voir ses actes, on dirait un homme; à voir ses manières et ses façons, on dirait une jeune fille. » D'ailleurs elles s'en tinrent là et ne cherchèrent pas à satisfaire leur curiosité. Quant à l'héroïne, elle rappela son frère à la vie, disparut elle-même dans les bois après avoir donné ses instructions au ressuscité : si bien que les deux fiancées, traitées avec amour par Altaïn, ne surent jamais que ce n'était pas un homme qui avait été les chercher à la maison paternelle.

Que reste-t-il du récit russe dans le récit tatar? rien ou presque rien : le fait d'une femme déguisée en guerrier, qui aujourd'hui encore se rencontre tous les jours dans la vie réelle. Nous n'y retrouvons ni l'audacieux dévouement de Vassilissa, ni le mélange de finesse et de témérité avec laquelle elle défie la curiosité de Vladimir et de Zabava, ni la série piquante des épreuves, ni la scène de reconnaissance entre l'époux délivré et l'épouse libératrice. Ce qu'on ne retrouve pas dans la version tatare de Vassilissa, c'est Vassilissa elle-même, un type assez frappant cependant d'héroïne slave. M. Stasof dit que « la parenté des deux récits est évidente et la divergence entre eux

extrêmement faible. » Je ne suis pas de son avis. Le conte kirghiz de Dudar Kys, publié depuis par M. Radlow (III, 372), présenterait plus d'analogie avec le récit russe, sans lui ôter cependant de son originalité.

III.

Arrivant à la légende de Sadko, M. Stasof dit que les mœurs commerciales qui y sont décrites ne sont pas celles du lac Ilmen, mais celles des ports du grand Océan indien ou du Pacifique. Je vais analyser quelques-uns des récits où il croit voir le prototype de Sadko. Il est bon de rappeler qu'on ne trouve pas seulement en Orient des récits d'aventures maritimes : les Grecs ont eu l'*Odyssée*, les Scandinaves les *Eddas*, les Irlandais du moyen-âge la légende des voyages de Saint-Brandan dans les îles de l'Océan ; les récits des pêcheurs des mers du nord, les périples grecs et carthaginois, abondent en détails merveilleux. Les relations de voyages qui avaient cours au IIe siècle de notre ère faisaient une dépense si extravagante d'imagination que Lucien s'amusa à les parodier dans son *Histoire véritable* (1). On pourrait donc chercher en Occident tout aussi bien qu'en Orient des types de marins fantastiques. Il faut donner acte cependant à M. Stasof que les récits indous et boudhistes présentent un système de négoce plus développé que les récits occidentaux. C'est là surtout que les auteurs de la légende arabe de Sindbad le Marin ont dû puiser leurs éléments merveilleux, sans toutefois négliger les traditions occidentales : témoin la rencontre de Sindbad avec le cyclope de la caverne. Quant aux bylines novgorodiennes sur Sadko, on ne sait pas de quelles légendes septentrionales elles ont bien pu s'ins-

(1) A. Chassang. *Histoire du Roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité gréco-latine.* Deuxième édition, p. 36, 129, 143.

pirer, mais leurs analogies avec les récits orientaux cités par M. Stasof sont assez lointaines.

Le premier récit est tiré de l'*Harivansa*. Un jour le roi Iadou se promenait sur la mer, en compagnie de ses nobles femmes, semblable au dieu de la lune, entouré des étoiles. Il s'aventura fort loin et fut enlevé par Dhoumavarna, roi des serpents, qui, à travers les ondes, l'entraîna dans sa capitale. Suit une description de cette capitale, avec ses portes triomphales, ses colonnes, ses monuments enrichis de pierreries, les guirlandes de perles qui s'étendent partout, les coquillages éblouissants comme des diamants. Le roi Iadou parcourt les rues et les places de cette cité sous-marine et arrive au palais, qui était semblable à un nuage et que peuplait un essaim de femmes-serpents. Le roi des eaux le fit asseoir sur un siége magnifique, et lui dit : « Ton père a déjà été enlevé au ciel, après qu'il eut établi la gloire de son peuple et engendré un fils tel que toi. Tu seras le père des Iadaïtes, tu auras une postérité riche en héros. Tu vois, ô roi, mes cinq filles : elles sont jeunes et sans tache. Epouse-les et je te donnerai une dot proportionnée à ta dignité ; car ta postérité s'épanouira en sept branches illustres ». Le roi Iadou accepte cette glorieuse alliance et retourne sur son vaisseau.

Jusqu'ici nous n'avons vu encore ni préoccupations de marchand, ni le tirage au sort de la victime, ni la harpe de Sadko, ni la danse frénétique du Roi de la mer, ni saint Nicolas, ni l'épreuve des cent jeunes filles, ni la chaste nuit de noces du prudent Novgorodien.

Le deuxième récit est un conte du *Somadéva*. Le héros brahmane Vidouchaka se joint à un autre marchand pour un voyage de mer : ils chargent le vaisseau d'une riche cargaison et mettent à la voile. Un jour le navire s'arrête brusquement. Pour apaiser la mer évidemment irritée, on jette en tribut dans les flots des pierres précieuses : le navire reste immobile. « Je donnerai ma fille et la moitié de

mes biens, dit le marchand, à qui délivrera le navire ». Vidouchaka se fait attacher à une corde, prend un glaive merveilleux qu'il a reçu du dieu Agni et se fait descendre dans la mer, en faisant promettre au marchand qu'il retirera la corde quand le navire se remettra en route. Une fois sous l'eau, il voit un géant endormi : c'est son genou énorme qui arrête le navire ; le héros coupe le genou et le navire reprend sa marche. Alors le perfide marchand fait couper la corde et le brahmane reste à la mer. Il finit par se tirer de cette aventure, qui n'est pas la dernière de sa légende. Dans ce deuxième récit, quels rapports avec Sadko? Vidouchaka n'est pas jeté à la mer en sacrifice, il y descend volontairement, comptant bien remonter à la surface ; quant au tribut de pierreries et quelquefois de personnes offert à la mer irritée, c'est un trait de mœurs qui se rencontre ailleurs que dans les mers indiennes : Iphigénie, dans la légende grecque, fut sacrifiée parce que les vents retenaient la flotte achéenne [1].

Le troisième récit est emprunté à la rédaction thibétaine du *Dzanglouna*. Djinna-Tchenpo est le fils d'un riche brahmane. Il fait un voyage de mer afin d'obtenir la pierre *Tchintamani* qui accomplit tous les souhaits : c'est le *Wünschstein* (pierre de désir) des contes allemands. Le récit boudhiste, qui s'inspire de sentiments qu'on dirait chrétiens, constate que le but du héros n'était pas d'accroître ses richesses, mais d'augmenter ses facilités à faire l'aumône. Il rassemble cinq cents marchands et va pour s'embarquer avec eux. Avant d'arriver au rivage, ils sont attaqués et dépouillés par des brigands. Un brahmane prête à Djinna de nouveaux fonds et lui propose la main de sa fille : le héros remet le mariage à son retour. Dans ce voyage il amasse d'immenses richesses. Quand ses compagnons se préparent à revenir, Djinna leur dit : « Je ne

(1) Voir ci-dessus, p. 149, un autre exemple.

retournerai pas à la maison avant d'avoir obtenu du roi des serpents la *pierre de désir*. » Vainement ses compagnons le supplient avec larmes de rester, il les laisse s'embarquer seuls. Quand le navire s'est éloigné, il adresse à Dieu une fervente prière et plonge dans la mer. Les sept premiers jours, l'eau ne lui monte que jusqu'au genou ; les sept jours suivants, jusqu'à la ceinture ; les sept jours suivants, jusqu'à l'épaule ; le vingt-deuxième jour seulement, il perd pied. Il arrive au palais du roi des serpents. Le prince l'invite à séjourner un mois chez lui, le charme de sa musique enchanteresse, apprend de lui la doctrine du Bouddha et lui donne en échange la pierre Tchintamani. De retour sur le rivage, le brahmane s'endort et se laisse voler son talisman. Ce sont les serpents qui ont commis ce larcin. Pour les obliger à restitution, Djinna-Tchenpo entreprend d'épuiser la mer. Il se met à cette tâche avec tant d'ardeur que les serpents sont saisis d'effroi et lui rendent le bijou. Alors il s'envole à travers les airs et rentre dans sa patrie où ses compagnons de voyage se réjouissent de le revoir.

Djinna-Tchenpo nous offre un type fort différent de celui de Sadko ; Sadko, marchand avant tout, ne songe qu'à sa fortune, fort peu à celle des pauvres. Djinna nage sur la mer, au lieu de couler à fond. Il s'y aventure volontairement, au lieu d'y être jeté. Il n'est pas musicien : c'est le roi des serpents qui, au contraire, lui fait entendre sa musique magique ; en échange, le brahmane n'a à lui offrir que des sermons sur la foi nouvelle. Enfin, le petit nombre de rapprochements que son histoire peut présenter avec celle de Sadko, sont noyés dans une multitude d'aventures d'un caractère fort différent.

Un autre récit du même livre ne renferme pas non plus la circonstance essentielle de la descente au fond de la mer. Gédon, fils de roi, se lance comme Djinna dans un voyage de mer, afin d'acquérir assez de richesses pour

pouvoir faire l'aumône. Après une assez longue navigation, il part seul avec un vieux pilote qui, en route, meurt de vieillesse, mais dont la sagesse a signalé au prince tous les dangers. « Tu arriveras à un château bâti de pierreries ; à la porte il y a un marteau de diamant. Avec ce marteau, frappe à la porte ; il en sortira cinq cents déesses. Chacune aura à la main une pierre précieuse : c'est un présent pour toi ; l'une d'elles te présentera une pierre de couleur gorge-de-pigeon : c'est le Tchintamani qui accomplit tous les souhaits : prends-la et tiens-la solidement, de crainte qu'on ne te l'enlève ; tu accepteras ensuite les pierreries des autres vierges. Mais fais attention, sois maître de tous tes sens, n'aie pas de commerce avec elles. » Le prince suivit à la lettre les recommandations du vieux pilote et s'en trouva bien. Ses autres aventures n'intéressent pas notre sujet.

M. Stasof retrouve ici les cent jeunes filles entre lesquelles Sadko doit choisir, le vieillard qui joue le rôle de saint Nicolas et la recommandation de continence. Ces rapprochements auraient leur signification, si le fait essentiel de la légende, la descente au fond de la mer, ne faisait absolument défaut.

Eugène Burnouf, dans son *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien,* cite un cinquième récit qui prête également à quelques comparaisons. Le vénérable prêtre Samkha-Rakchita s'embarque avec cinq cents marchands. Quand ils sont au milieu de la mer, les serpents arrêtent le navire. Les marchands désespérés se mettent à crier : « Que la divinité qui est dans la mer, vierge, serpent ou démon, nous dise ce qu'elle désire. » Une voix sortit des profondeurs de l'Océan : « Livrez Samkha-Rakchita. » Les marchands se font longtemps prier : « Samkha est du même âge que nous, il a joué avec nous dans notre enfance. » Samhkha n'hésite pas. « Voici, se dit-il, l'accomplissement des paroles de Bhaghavata : je dois traverser beaucoup de

dangers et de circonstances difficiles. » Prenant son manteau et son écuelle pour les aumônes, il se précipite à la mer. Aussitôt le navire est délivré. Les serpents entraînent Samkha dans leur palais : il commence à leur prêcher les règles de la foi. Quand il a fini cette mission sousmarine et qu'il témoigne le désir de rentrer dans sa patrie, voici que sur la mer apparaît le même navire sur lequel il était venu. Puis nous le voyons convertissant au boudhisme cinq cents moines; les cinq cents marchands manifestent également l'intention d'entrer en religion. A la fin nous le voyons voler dans les airs avec ces mille hommes attachés aux plis de sa robe.

Nous retrouvons bien ici une circonstance importante de la byline novgorodienne : le navire s'arrête parce que le souverain des ondes désire s'entretenir avec Sadko ou avec Samkha. Mais que d'autres circonstances font défaut! Où retrouver le type si original, à la fois mercantile et héroïque, du bogatyr novgorodien dans cet enragé prêcheur qui ne cherche partout que des prosélytes et qui va catéchiser jusqu'aux serpents de mer? M. Stasof prétend que c'est précisément cette prédication qui remplace la musique enchanteresse de Sadko. En réalité il y a autant de dissemblance entre les deux personnages qu'entre l'Orphée grec et un missionnaire méthodiste.

Les autres récits, reproduits par M. Stasof, ne parlent même pas de descente au fond de la mer. Le conte de Bornéo nous montre le héros escaladant le ciel au moyen d'un arbre miraculeux : c'est le haricot merveilleux des contes occidentaux. M. Stasof fait remarquer que la principale différence consiste en ce que Sadko descend et que le héros bornéen monte dans un royaume inconnu. C'est pourtant une différence.

Le fameux pari frappé par Sadko contre toute la ville de Novgorod rappelle au savant russe une autre légende citée par Burnouf, celle du marchand Pourna. Celui-c

a fait fortune en vendant fort cher une hottée de bois de sandal qu'il a achetée à vil prix. On apprend qu'un navire vient d'arriver au port avec une cargaison : les marchands de la ville s'entendent pour acheter à vil prix le chargement; ils négligent d'avertir Pourna dont ils ne tiennent aucun compte. Pourna profite de la liberté qui lui est laissée pour acquérir la cargaison : ses rivaux sont ensuite obligés d'acheter chez lui à très haut prix les mêmes marchandises. Ils veulent faire punir Pourna : mais Pourna prouve au roi que ses confrères ont volontairement négligé de le comprendre dans leur convention. En somme l'analogie de ce récit avec le pari de Sadko est assez lointaine. On peut trouver exagérée la conclusion à laquelle arrive M. Stasof après cet examen : « Toute la chanson de Sadko ne renferme rien de russe, et en particulier rien de novgorodien. »

Pourquoi chercher en Orient le prototype de Sadko puisque l'Occident nous offre tant de relations de voyages extraordinaires, puisque nous en trouvons à Novgorod même ? Au XIV[e] siècle les marins du lac Ilmen racontaient volontiers qu'ils avaient vu d'étonnantes merveilles : la mer qui respire, le ver infatigable, le mystérieux grincement de dents, la rivière fulgurante, l'abîme qui trois fois par jour engloutit l'Océan et trois fois le revomit (peut-être un souvenir du Malstrom). On disait que le navire du Novgorodien Moïslaf, — sans doute un émule de Sadko, — avait été entraîné par la tempête au pied d'une haute montagne et que les voyageurs avaient aperçu à son sommet une icône miraculeuse, d'un azur surnaturel ; elle resplendissait dans une lumière qui brillait d'elle-même, d'un éclat ineffable et qui éclipsait le soleil ; on entendait des chœurs de voix joyeuses. Alors un des Novgorodiens courut en haut de la montagne, se mit à rire et à battre des mains et tout à coup disparut. Un autre l'imita et disparut également. Alors on attacha au troisième une

corde au pied, mais quand on le ramena de force du haut de la montagne, on vit qu'il était mort. Dans ce récit, on retrouve un mélange confus de mythes païens et chrétiens, un souvenir vague de l'harmonieuse voix des Sirènes perfides ou des ravissements infinis où tombaient ceux qui découvraient le Saint-Graal. Les Novgorodiens du XIVe siècle ne doutèrent pas que ces montagnes mystérieuses ne fussent celles du paradis (1).

IV.

Les quarante kaliki, dans le système de M. Stasof, sont des pèlerins boudhistes. Ce n'est pas le Jourdain qu'ils vont visiter, c'est le Gange. La fausse accusation portée par Apraxie contre le bel ataman lui rappelle les légendes analogues de l'Asie boudhiste ; mais aucune ne se rapproche autant de la donnée russe que la légende biblique de Joseph, que le roman égyptien des *Deux frères* ou les récits grecs sur Phèdre et Hippolyte. M. Stasof insiste sur le vœu de chasteté prononcé par ces pèlerins, les haillons dont ils sont revêtus, leur bâton, leur besace : ceci lui semble caractéristique de la mendicité boudhiste ; mais les pèlerins russes ou français du moyen-âge ne marchaient pas sans leur bourdon ; les haillons et la besace sont le lot des mendiants en tout pays. Il est vrai que les rois de l'Inde festoyaient ces pauvres comme nous le voyons faire à la cour de Vladimir : mais on n'a pas oublié ceux qui mangeaient aux pieds du bon roi Robert de France. M. Stasof n'aura pas de peine à multiplier les comparaisons entre le costume et les façons des kaliki russes et ceux des pèlerins indous. Les innombrables analogies entre le

(1) Solovief, *Istoria Rossii*, t. IV, p. 350. 1871.

christianisme et le boudhisme sont aujourd'hui un lieu commun.

M. Stasof analyse également les aventures dont se compose la légende du premier des héros russes, Ilia de Mourom. Il retrouve le fait de l'acquisition d'un cheval héroïque dans le *Shah-Named* et dans une chanson des Tatars des *Forêts-noires :* mais Ilia achète son cheval, tandis que Rustem ou le Tatar Tana prennent de force leur coursier. M. Stasof reconnaît dans le même poème sibérien la lutte contre Soloveï le Brigand. Le lecteur peut juger du peu de ressemblance. Tana se met en campagne : il rencontre un monstre à sept têtes qui l'engage à ne pas aller dans la prairie de feu parce que ses chevaux y périront. Tana le récompense de ce conseil en le tuant; mais le conseil était bon, car dans la prairie de feu les chevaux périssent. Il a fait la conquête d'une belle jeune fille; son seigneur le khan, auquel il a rendu de nombreux services, veut la lui enlever. Une lutte s'engage entre eux : ils se trouvent de force égale. Alors Tana va chercher le *Bœuf Noir* pour dévorer le village et tous les biens du khan. Il dompte le monstre, se change lui-même en pique, s'introduit dans la bouche du Bœuf, dont il cloue au ciel la lèvre supérieure et au sol la lèvre inférieure. Le Khan est épouvanté à cet aspect : pour assouvir cette gueule béante, il tue sept chevaux et les jette dans le gouffre. Il tue sept bœufs qui y disparaissent également. A la fin le Bœuf Noir engloutit tous les chevaux, tous les troupeaux, tous les serviteurs, le village et le khan lui-même.

M. Stasof trouve entre cette chanson et la byline russe sur Soloveï le Brigand « une ressemblance frappante. » Le khan est devenu Vladimir, Tana est devenu Ilia, le monstre à sept têtes et le Bœuf Noir se sont fondus pour former Soloveï !

Ilia, disgracié par Vladimir, emprisonné, puis tiré de

prison au jour du danger, est pour M. Stasof le héros Chionio ou Sounnou, jeté dans un cachot par ses compatriotes, puis supplié d'en sortir le jour où se présentent les trois étrangers armés d'arcs de fer. Or le mythe de l'injustice contre le héros nécessaire est tellement répandu dans toutes les épopées qu'il n'est pas besoin d'aller en chercher des exemples chez les Tatars : Achille sous sa tente, Ogier dans les souterrains de Charlemagne, le sage Merlin dans la forêt, sont les formes occidentales de la même légende.

M. Stasof retrouve la lutte du Mouromien contre son fils ou sa fille le Fauconnier ou la Fauconnière dans le *Shah-Named*. Le rapprochement est parfaitement légitime. Mais on rencontre ce mythe ailleurs qu'en Orient. Cette lutte contre nature est celle de Carthon et Clessamor dans les poésies de Macpherson, celle de Hadebrand et Hildebrand dans le célèbre fragment germanique, celle de Marko et de Voukachine dans les chansons serbes. Elle reparait dans la légende grecque d'Ulysse tué par son fils, de Laïos assassiné par Œdipe; elle est indiquée dans le *tragoudion* néo-grec sur le *Fils d'Andronic*. Les poésies russes en fournissent plus d'un type, notamment dans la byline de Saoul Lévadinovitch et dans le conte d'Érouslan Zalazarévitch, mais ce conte, d'après la démonstration, cette fois très concluante, de M. Stasof, est une version des aventures de Roustem, le héros persan, meurtrier de son fils Sorhab.

Où M. Stasof fait encore un rapprochement trop visiblement forcé, c'est lorsqu'il compare la byline sur la disparition des héros en Russie avec la mort de Roustem tombant dans les trous-de-loup, traîtreusement ménagés par les Touraniens. Nous avons indiqué ci-dessus, page 82, un meilleur prototype dans un récit indou. C'est surtout avec Ilia de Mourom que l'argumentation du savant mythologue est très faible. Les écrivains passionnés pour la

thèse de la nationalité des bylines ne manqueront pas de voir là un châtiment de l'attentat de M. Stasof contre Ilia de Mourom, le premier des héros russes, presque un dieu.

V.

Nous arrivons aux conclusions de M. Stasof : elles nous paraissent dépasser étrangement les preuves qu'il est arrivé à réunir.

Il déclare que les chansons épiques qui se rattachent au cycle de Vladimir ne méritent pas le nom de *bylines* parce qu'elles n'ont absolument aucun fond de *réalité* historique. Les prétendus bogatyrs kiéviens n'ont jamais existé : pour arriver à reconstituer une seule de leurs légendes, il faut chercher des éléments épiques dans plusieurs monuments soit turcs, soit indous. Par exemple, Dobryna Nikitich est tour à tour le dieu Krichna, le héros Rama, le brahmane Ardjouna, le Tatar Ag-aï. Il en est de même pour les autres bogatyrs. Leur personnalité étant ainsi formée de pièces et de morceaux, c'est une duperie que de vouloir faire leur portrait moral, de représenter Ilia comme doux et humain, Dobryna comme noble et généreux, Alécha comme perfide et déloyal, Dounaï comme envieux et cruel. La vérité est que le même bogatyr, Ilia par exemple, est tour à tour doux ou cruel, loyal ou perfide, suivant que le héros kirghiz ou indou dont on lui fait endosser l'aventure a été en cette circonstance, doux, cruel, loyal, perfide, etc.

Les noms des localités russes, les villes de Kief, Novgorod ou Tchernigof; la mer Noire, la Caspienne ou la Blanche; le lac Ilmen ou la Volkhof, le Dniéper, le Volga ou le Don, ne sont là que de vaines apparences. Par là, le plus souvent, il faut entendre la capitale du roi des serpents ou celle du roi Kanza; le Brahmapoutre, le Gange

ou la rivière Iamouna; l'Iéniséi ou le lac Baïkal, suivant l'original asiatique auquel est emprunté le récit qui est censé se passer à Kief ou à Novgorod. Quand il est dit que le héros se rend à la cour du prince Vladimir, il faut comprendre, tantôt que c'est chez le roi de Perse Kaï-Kaous, tantôt que c'est chez le khan sibérien Petchéti, tantôt que c'est chez le souverain indou Kansa; et comme Vladimir est forcé de représenter à lui seul tous ces rois, tous ces khans, tous ces rajahs, il n'est pas étonnant qu'il ait une physionomie si impersonnelle. Même observation pour la princesse Apraxie qui tient la place dans les bylines russes d'une infinité de reines, de khanesses et de sultanes.

On a cru pouvoir, par ces chansons épiques, remonter à l'ancien panthéon russe, à la primitive mythologie slave. C'est une erreur; les dieux qu'on entrevoit ici n'ont rien de russe: ce sont Brahma et Vichnou, Ormuz et Ahriman, ou les démiurges des Tatars. De même les traces de christianisme qu'on a cru pouvoir y saisir sont presque toujours des illusions : quand un héros bâtit une église à saint Nicolas de Mojaïsk, entendez que c'est une chapelle au Boudha; l'évêque de Tchernigof prend dans une certaine occasion la place du grand dieu des Tatars; un prélat russe sera toujours un brahmane; un kalik, toujours un pèlerin qui va se purifier dans le Gange ou la Djemnah.

C'est un abus de chercher dans les bylines des indications sur le pouvoir du *kniaze* russe, sur la constitution de sa droujina, sur ses rapports avec le *pays*. C'est une fantaisie de voir dans Ilia un héros-paysan, dans Dobryna un type de prince, dans Stavre un type de boïar, dans Alécha un fils de pope, dans Tchourilo un type d'aventurier varègue ou slave, dans Soloveï Boudimirovitch un wiking, dans Sadko un marchand, dans Vassili un patricien de Novgorod. Il n'y a là ni Varègues, ni Slaves, ni Russes. Ilia ne vient pas de Mourom, ni Dobryna de

Riazan, ni Stavre de Tchernigof, ni Diouk de Galitch. Ils viennent de beaucoup plus loin. Soloveï Boudimirovitch n'est pas plus *d'outre-mer* que tous les autres : tous également viennent du lac Baïkal ou de l'océan indien.

Pour mieux montrer que les bylines ne sont que des copies de modèles occidentaux, M. Stasof s'attaque à leur valeur littéraire, et ici, comme il arrive aisément en matière de goût, ses conclusions sont empreintes d'une exagération toute particulière. M. Stasof assure que les bogatyrs russes, ayant oublié les motifs et les passions qui faisaient agir leurs prototypes indous, thibétains ou tatars, ne sont plus que des fantômes sans âme, « qu'ils n'éprouvent jamais ni honte, ni jalousie, ni amour, ni étonnement, ni compassion, ni joie, ni chagrin, qu'ils n'éprouvent aucune impulsion ni vers la grandeur d'âme, ni vers la vengeance ou la reconnaissance. Ils se contentent d'accomplir certaines actions, certains faits : le reste est considéré par eux comme inutile. » Il est vrai que les bogatyrs sont toujours très sobres dans l'expression de leurs sentiments, tandis que certains héros des rédactions boudhistes sont fort diffus, portés à la rhétorique et au verbiage théologique, et que d'autres héros des vieux poèmes indous arrivent à la perfection classique. Mais sous ce rapport les bylines diffèrent peu des *Eddas*, ou des *Niebelungen*. La sobriété dans l'expression des passions ne prouve rien contre la haute antiquité des bylines : le verbiage de certains modèles asiatiques indiquerait sinon une date postérieure, au moins un état de civilisation plus moderne.

De détails sur les mœurs russes, sur la famille russe, sur l'architecture, le mobilier, les vêtements, l'armement des Russes à l'époque de Vladimir, il n'en faut point chercher dans les bylines : M. Stasof croit remarquer que les chansons ne reproduisent que des peintures de la vie indienne ou des monuments de l'Indoustan, et plus souvent

encore, de la vie tatare et sibérienne. Le Vaisseau-Faucon est un vaisseau des mers indiennes.

Nous voudrions nous borner à exposer les conclusions de M. Stasof. Cependant il est impossible de ne pas signaler certaines inconséquences. Le Vaisseau-Faucon est oriental, suivant lui, parce qu'on trouve dans les mers d'Asie des navires qui ont figure d'animaux; mais les barques des pirates normands n'avaient-elles pas la forme de dragons? Dans les cours asiatiques, on disputait sur les préséances comme on le voit faire à celle de Vladimir : les disputes sur les préséances en ont-elles moins été la plaie de la Russie ancienne? Les bogatyrs kiéviens sont pour M. Stasof de purs Tatars échappés de l'Altaï : on les voit toujours à cheval, uniquement préoccupés de leurs coursiers; les Russes au contraire, à l'époque de Vladimir, étaient de purs fantassins. Il s'agit de savoir ce qu'étaient les Russes non pas au xe siècle, à l'époque où a vécu saint Vladimir, mais bien au xie et au xiie siècles, à l'époque où se sont formées les bylines. Or, la *Chanson d'Igor*, qui est précisément du xiie siècle, prouve qu'alors on ne concevait plus ni un prince, ni un guerrier autrement qu'à cheval. Il en était de même en Occident; seulement sur les bords du Dniéper, contre les insaisissables escadrons des Polovtsis, l'aristocratie russe avait dû se former, non en grosse cavalerie comme celle de nos croisés, mais en cavalerie légère comme celle des Hongrois, et par là se rapprocher du type nomade, du type tatar. Quant à l'importance que prennent dans les bylines les chevaux héroïques, ce n'est pas aux chansons kalmoukes, c'est aux Védas qu'il faut en demander l'explication. L'auteur est surpris de voir les héros kiéviens faire usage des étoffes et des tresses de soie : nouvelle preuve, suivant lui, que ce sont de purs Asiatiques; mais les fouilles exécutées récemment dans les tombeaux païens de Novgorod par M. Ivanovski montrent combien l'usage de ces tissus s'était répandu dans l'ancienne Russie. Les bogatyrs

vladimiriens savent jouer aux échecs : c'est un jeu oriental, dit M. Stasof; or l'échiquier se montre bien plus souvent encore dans nos chansons de gestes, et parfois dans les mains d'un joueur colérique il sert à briser le crâne de son adversaire. C'est ainsi que Charlot, dans *Ogier le Danois*, casse la tête à Baudouinet, et Renaud, dans *Beuve d'Aigremont*, à Berthollet. Les pierres lumineuses et les talismans ne se trouvent pas seulement en Orient : on connaît le talisman dont fut ensorcelé Charlemagne. Les conclusions orientales que M. Stasof veut tirer des chiffres 3, 7, 12, 30 et 40 qui reparaissent si fréquemment dans les bylines ne peuvent le mener à rien. Il y a trop longtemps qu'en Occident « *numero Deus impare gaudet,* » que la semaine a sept jours, le jour douze heures, le mois trente jours, etc.

Les traits vraiment russes que M. Stasof consent à noter dans les bylines sont naturellement fort peu nombreux : ce sont par exemple, le mariage *autour du buisson de cytise* qui unit Dounaï à Nastasie, la sorcellerie par le *relèvement de la trace des pieds* que Marina veut, dans une variante, pratiquer contre Dobryna, certains détails dans la coiffure et le costume, l'emploi du bois dans les constructions et autres faits tout aussi secondaires.

M. Stasof veut courir au-devant d'une objection. On pourrait prétendre que les ressemblances présentées par les bylines russes avec les poèmes asiatiques viennent simplement de ce qu'au moment de leur séparation les peuples aryens emportèrent dans leurs patries nouvelles un fond commun d'idées, de mythes et de traditions. Ces idées communes se développèrent ensuite parallèlement, sous l'influence de milieux différents. La communauté d'origine explique comment, chez les Celtes d'Écosse comme chez les Aryas de l'Indoustan, chez les Grecs d'Homère comme chez les Aryas de l'Iran, certains récits présentent, dans la variété des circonstances, une identité absolue des traits essentiels.

M. Stasof admet que les choses ont pu se passer ainsi pour les épopées bretonnes, germaniques, helléniques. Il ne veut pas qu'il en soit de même pour les bylines russes. Pourquoi ? Ce ne sont pas seulement, dit-il, quelques traits primitifs qu'elles ont de commun avec les modèles asiatiques, c'est tout le tissu du récit et les circonstances mêmes les plus insignifiantes. En outre ce n'est pas avec les rédactions les plus anciennes de l'Inde qu'elles offrent le plus d'analogie, c'est surtout avec les rédactions les plus modernes, celles de l'époque boudhiste, c'est surtout avec les rédactions de peuples touraniens, qui eux-mêmes ont reçu ces récits des peuples aryens de l'Asie.

S'il en était ainsi, il faudrait reconnaître avec M. Stasof que les bylines russes ne procèdent pas des mythes primitifs des Aryens, qu'elles n'ont pas été empruntées aux rédactions indiennes proprement dites, qu'elles sont avant tout des copies de modèles touraniens, que ces récits, après avoir passé de l'Indoustan aux Tatars de Sibérie, ont été transmis par les Tatars aux Russes, et que c'est la main des peuplades altaïques qu'on doit y reconnaître.

Mais en est-il réellement ainsi ? Les analogies éclatantes que M. Stasof croit saisir entre les chansons tatares et les bylines russes ne me frappent pas autant que lui. C'est le contraire de ce qu'il avance qui semble vrai. Reprenons l'aventure de Dobryna et de l'arc : le récit du *Mahabharata* ou du *Ramayana* est plus rapproché du récit russe que ne l'est par exemple le récit téléoute et kirghiz sur les porteurs d'arcs de fer. Le combat de Krichna et du roi des serpents, même le combat védique d'Indra contre Ahi, se rapprochent beaucoup de celui d'Ilia de Mourom contre Soloveï le Brigand, que l'aventure extravagante de Tana avec le monstre à neuf têtes et le Bœuf Noir.

L'objection au-devant de laquelle M. Stasof a voulu courir garde donc toute sa valeur. Sans doute les bylines

présentent des ressemblances avec les épopées également aryennes de l'Indoustan et de l'Iran, mais pas plus que les légendes helléniques, pas plus que l'*Iliade* et l'*Odyssée*, pas plus que les *Eddas* et les *Niebelungen*, pas plus que les Romans de la Table-Ronde ou nos chansons de gestes françaises. Les Russes ont élaboré, sous l'influence de leurs idées nationales, de la nature slave, du climat scythique, les mêmes mythes qui se sont développés ailleurs dans les îles lumineuses de l'Archipel ou dans les brumes du Nord. Ilia ou Dobryna ont beau avoir des parents et des alliés sur les bords du Gange et de l'Indus : ils n'en ont pas moins pris une physionomie nationale. Parce que Ulysse tire de l'arc comme le brahmane Ardjouna, qu'il erre sur la mer comme le marchand Pourna, en est-il moins un roi d'Ithaque, un héros grec d'un type si accompli, que Thucydide croyait retrouver ce type dans les Acarnaniens de son temps? Parce que Roland fait retentir un cor d'olifant, qui est peut-être la conque des guerriers Pandous dans le *Mahabharata*, la corne d'or d'Odin, la musique du diable dans les contes esthoniens, en un mot la trompe du tonnerre, Roland en est-il moins un chevalier français, un baron chrétien, contemporain sinon de Charlemagne, au moins de l'époque où se formèrent les chansons de gestes? Si l'*Odyssée* peut nous renseigner sur la Grèce héroïque, la *Chanson de Roland* sur la France féodale, il est légitime de demander aux bylines des renseignements historiques sur la Russie kiévienne.

VI.

M. Stasof voudrait déterminer comment et à quelle époque « ces récits orientaux ont passé de la bouche des Mongols et des Turcs dans la bouche des Russes. » Il

est possible que cette transmission ait précédé la conquête tatare du XIIIe siècle : les relations commerciales sont un meilleur véhicule de récits que les chocs de nations. Toutefois M. Stasof allègue beaucoup de motifs qui ne lui permettent pas de supposer que cette transmission se soit accomplie dans la période qui s'étend du VIIe au XIe siècle.

Mais est-il bien sûr que la transmission ait eu lieu de Sibérie en Russie, et non pas de Russie en Sibérie ? M. Schiefner, dans ses préfaces aux deux premiers volumes du recueil de M. Radlow, constate, dans les contes et les chansons des peuplades turques, la trace évidente d'emprunts faits à la Russie. Dans le texte turc sont même restés un certain nombre de mots russes défigurés, qui sont comme le timbre d'origine, la marque de fabrique : on y emploie des dénominations de monnaies, de poids et de mesures russes. Dans les deux derniers volumes de M. de Radlow, on trouve presque à chaque page la mention de *roubles*, de *kopeks*, de *poudes*, d'*archines*. Sübæk (*sobaka* en russe, *chien*), est pris pour *chien* ; *désiatnik* est le nom d'un dizainier [1].

Dans les contes tatars et altaïques, comme dans les contes bretons de M. Luzel, comme dans les contes de la Grande-Bretagne de M. Brueyre, comme dans les contes allemands, néo-grecs, italiens, on peut signaler des ressemblances avec ceux de tous les pays aryens ou non aryens. Dans les monuments tatars de M. Radlow, voyez le récit sur *Eshigaeldi* (III, 332) : il rappelle tout à fait celui du *Meunier et son Seigneur*, dans Luzel [2]. Le même conte d'Eshigaeldi, combiné avec celui du *Voleur*, de Radlow (IV, 193), reproduit à merveille le récit égyptien d'Hérodote (II, 121) sur les voleurs du trésor de Rhampsinit : on y retrouve les circonstances

(1) Voir sur ces deux derniers mots, Radlow, t. IV, p. 182, t. III, p. 358.

(2) *Contes bretons*, Quimperlé, 1870.

du cadavre décapité, enlevé ensuite par l'habile larron, de la fille du pharaon devenue une courtisane pour mieux prendre le voleur, du bras de mort coupé, etc. Maints autres récits tatars reproduisent la donnée de Persée et de sa mère Danaé enfermés dans un coffre et jetés à la mer; d'autres celle de l'enfance impérieuse de Cyrus; d'autres encore les aventures de Sindbad le Marin avec le Vieillard de la mer, ou de Sindbad et du Messénien Aristomène précipités dans un ossuaire. Ailleurs (IV, 305) on retrouve Platon, tenant la place d'Aristote, et son disciple Alexandre de Macédoine. Ailleurs encore (IV, 260), c'est *Perrette et le Pot au lait*. On peut dire des contes tatars comme de tous les autres, aryens ou non aryens, que « tout est dans tout. » M. Stasof aura donc beaucoup à faire pour démontrer cette prétendue filiation de l'épopée russe, reproduisant l'épopée tatare.

Il est singulier qu'on ne puisse constater que si peu d'emprunts faits directement par les Russes à l'une des races humaines qui s'est mêlée le plus profondément avec eux : je veux dire les Finnois. Un grand nombre de tribus finnoises ont été absorbées par les colons russes : leurs légendes nationales n'ont-elles pu entrer comme éléments intégrants de cette épopée nouvelle qui se créait au XII[e] siècle, en même temps que se dégageait du mélange inégal des Slaves, des Varègues et des Tchoudes, une nationalité nouvelle? Sans doute certaines de ces tribus, comme les Vesses, les Mériens et les Mouromiens, ont disparu totalement sans laisser d'elles-mêmes que quelques bijoux grossiers enfouis dans les *tumuli*. Mais ne pourrait-on, d'après les traditions nationales des tribus congénères, encore aujourd'hui existantes, les Mordves ou les Tchérémisses, deviner ce que fut l'épopée vesse ou mérienne ? Le *Kalévala* des Finnois de Finlande s'est formé d'une manière toute spéciale : il n'offre avec l'épopée russe presque aucune analogie. Cela tient peut-être à ce que ce poème est

plutôt cosmogonique qu'héroïque. Mais il me semble que la présence de Kolyvan, le héros esthonien, et d'Ivan Kolyvanovitch dans les rangs des bogatyrs kiéviens est une précieuse indication.

Ilia de Mourom représente une race puissante, de grand cœur et de haute stature, qui s'est constituée dans les forêts de la Moscovie, de deux sangs différents, les colons russes et les autochthones mouromiens. Qui sait la part que l'épopée mouromienne a pu avoir dans sa légende ?

M. Stasof, par sa publication de 1872 sur l'art populaire, a bien constaté, dans les broderies rustiques des villages russes, une sorte d'influence finnoise, un legs des peuplades disparues, une réaction intellectuelle de l'élément absorbé sur l'élément vainqueur. On pourrait peut-être retrouver dans les bylines russes ce que laissent entrevoir les rouges broderies des tabliers de paysannes.

Si j'ai insisté sur les théories de M. Stasof, je ne le regrette pas, quand même cette excursion avec lui dans le monde oriental n'aurait pas son charme. Ce sont de telles études qui, précisément par la témérité de certaines hypothèses, l'audace de certaines conclusions, les hardiesses provoquantes de l'esprit de système, font avancer une science, en réveillant les doutes, en ouvrant des débouchés nouveaux, en passionnant le zèle des savants. Les recherches étendues, l'habileté de déduction, la puissance de raisonnement que M. Stasof a mises au service de sa thèse ne permettaient pas de passer devant son œuvre sans s'y arrêter.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉPOPÉE HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA CHANSON D'IGOR

La *Chanson d'Igor* ou, plus exactement, le *Dit de la compagnie*[1] *d'Igor (Slovo o Polkou Igorévé)*, ce précieux et rare spécimen d'une épopée russe conservée par la voie du manuscrit, se trouvait dans un *codex* du XIVe ou du XVe siècle, qui renfermait en outre deux autres pièces, l'une sur Akir le Sage, l'autre sur les exploits de Dévgéni Akrita. Il a été découvert, en 1795, par le comte Moussine Pouchkine, et provenait du monastère du Sauveur à Iaroslavl. Dix-sept ans après sa découverte, le manuscrit périssait dans l'incendie de Moscou (1812).

Le *Slovo* nous ayant été transmis dans un seul manuscrit et ce manuscrit lui-même ayant été détruit, on n'en connaît donc que le texte imprimé en 1800 par Moussine Pouchkine, et une copie manuscrite conservée dans les papiers de Catherine II. On n'a aucune variante qui puisse

(1) *Polk* se dit aujourd'hui d'un régiment; il signifie aussi un corps de cosaques. Dans notre poème, c'est le corps que commandait spécialement Igor, c'est sa droujina, renforcée peut-être des milices de son apanage. *Polk* se traduirait fort bien ici par ce que Froissart appelle *une bataille*.

en expliquer les obscurités ; elles ont pu induire en erreur le premier éditeur, à une époque où la philologie slave était encore peu avancée. Les difficultés sont si considérables, en même temps le contenu du poème est si précieux pour la mythologie et l'histoire, qu'on ne s'étonnera pas du grand nombre de commentateurs qui se sont attachés à l'éclaircir : Chévyref, Maximovitch, Doubenski, Bouslaef, Sakharof, Oreste Miller, Barsof, Grégorévitch, le prince Viazemski, etc. (1). Le *Slovo* est pour les Russes bien plus que n'est pour nous la *Chanson de Roland*, car il est unique dans son genre. Il est ce que furent pour les Grecs les poèmes d'Homère, ce que sont pour les Allemands les *Niebelungen :* le joyau de la littérature nationale. On le fait lire et expliquer dans les écoles (2), il est mille et mille fois cité dans les livres savants ; il est et sera éternellement livré aux disputes des commentateurs.

Il a rencontré également nombre de traducteurs en vers ou en prose. Après eux je vais essayer une traduction française aussi littérale que possible, d'un certain nombre de morceaux (3).

Bien que le manuscrit remonte, suivant l'opinion la mieux établie, au XIVe ou au XVe siècle, le poème lui-même est du XIIe siècle. Il a été composé très peu de temps après l'événement qu'il raconte. Cet événement, c'est l'expédition d'Igor, un des princes de Novgorod-de-Sévérie, en 1185, contre les Polovtsi, peuple nomade, de race turko-finnoise, qui habitait sur les bords du Don et

(1) *Zamiétchania na Slovo o Polkou Igorévé,* Saint-Pétersbourg, 1875.

(2) L'édition de M. Tikhonravof, par exemple, avec vocabulaire et notes explicatives, Moscou, 1868, est destinée aux écoles.

Le texte du *Slovo* a été bien des fois publié ; on le trouvera aussi, avec une traduction en russe moderne (en vers malheureusement), dans la *Chrestomathie* de M. Oreste Miller ; Saint-Pétersbourg, 1866. Traduit en russe moderne et en vers dans l'*Histoire de la littérature russe* de Polevoï. Saint-Pétersbourg, 1872.

(3) Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1854, M. Delaveau en a donné une analyse d'après la publication de Boltz de Berlin.

qui infestait constamment les principautés de la Russie méridionale. Igor était cousin de Sviatoslaf, grand-prince de Kief : l'année précédente les princes russes avaient fait contre les Polovtsi une expédition heureuse, à laquelle les princes de la Sévérie n'avaient point pris part. Ils résolurent de se distinguer à leur tour. Igor prit les armes avec son frère Vsévolod, prince de Koursk, son fils Vladimir, prince de Poutivle, et son neveu Sviatoslaf, prince de Rylsk. Cette désastreuse croisade est d'ailleurs racontée dans la chronique Ipatief, une des continuations de Nestor.

Ce qui prouve que le poème fut composé du vivant même des principaux acteurs du drame et très peu de temps après l'événement, c'est que l'auteur, à la fin de son récit, donne le salut à Igor, aux princes ses compagnons, à leurs *droujines* qui combattent « pour le peuple chrétien contre les païens ».

Le *Slovo* était chanté ; on doit donc y retrouver un rhythme et une mesure. Cependant on imprime généralement le texte comme si c'était de la prose. La langue en est très-ancienne, beaucoup plus archaïque que celle des bylines, puisque celle-ci n'a cessé de se transformer presque jusqu'à nos jours : elle se rapproche de la langue dans laquelle furent écrites les chroniques de Nestor. Je passe à l'analyse de la *Chanson*.

I.

Le poète débute par une invocation à Boïane, le grand poète ; il annonce son intention de commencer son chant à Vladimir l'Ancien (saint Vladimir), et de le conduire jusqu'à la bataille d'Igor contre les Polovtsi, sur les bords de la Kaïala, près du Don.

Igor est entré dans la steppe avec sa droujina ; il voit tout à coup le soleil s'éclipser et l'ombre s'étendre sur ses

compagnons d'armes. Alors il leur dit : « Frères et droujina, mieux vaut être tués que d'être faits captifs ; montons, frères, sur nos coursiers rapides, allons regarder le Don aux flots bleus.... Avec vous, Russes, je veux briser ma lance à l'autre bout de la terre des Polovtsi. J'y veux laisser ma tête ou boire le Don dans mon casque ». Ce fâcheux présage d'une éclipse de soleil n'a pu refroidir son ardeur héroïque.

Pendant qu'il entre en campagne, les apanages des trois princes, ses parents, retentissent des préparatifs guerriers. « Au nord de la Soula hennissent les coursiers ; les cloches sont en branle dans Kief; les trompettes sonnent dans Novgorod (de Sévérie) ; les étendards sont debout dans Poutivle ». Mais Igor est prêt le premier ; il attend son frère Vsévolod « l'impétueux aurochs », le « violent taureau », dont les discours audacieux l'avaient surtout poussé à cette expédition.

« Mon frère unique, lui avait dit Vsévolod, ma brillante lumière, mon Igor ! ne sommes-nous pas tous deux fils de Sviatoslaf? Selle, mon frère, tes coursiers rapides ; les miens sont déjà prêts, sellés d'avance dans Koursk. Mes hommes de Koursk sont des braves éprouvés, nés au son de la trompette, grandis sous le casque, nourris à la pointe de la lance. Tous les chemins leur sont connus, tous les ravins leur sont familiers ; leurs arcs sont tendus, leurs carquois ouverts, leurs sabres aiguisés. Ils bondissent comme des loups gris dans la campagne, cherchant l'honneur pour eux-mêmes, la gloire pour leur prince ».

Alors Igor n'avait plus hésité ; il avait « mis le pied dans l'étrier d'or et chevauché dans la campagne rase ». C'est là que le surprend l'éclipse de soleil. « La nuit avec un gémissement menaçant pour lui éveille les oiseaux ; on entend le sifflement des bêtes fauves dans les pâturages ; la *dive*[1] fait entendre son cri au haut de l'arbre. Elle

(1) Voir plus loin, à propos d'Hélène la Belle.

donne l'éveil à la terre ennemie, au Volga, au rivage de la mer, à la Soula, à la mer Méotide, à Khorsoun et à toi, idole de Tmoutorakhan [1]!

« Les Polovtsi, par des routes non frayées, accourent au grand Don ; on entend crier dans la nuit leurs charrettes de bois, on dirait de cygnes effarouchés [2]. Igor conduit aussi ses guerriers vers le Don ; déjà les oiseaux de proie s'apprêtent à se repaître de son désastre. Dans les ravins les loups hurlent terriblement ; les aigles appellent de leurs cris les bêtes fauves sur les ossements ; les renards glapissent après les boucliers vermeils. Terre de Russie ! tu es bien loin déjà, tu t'es cachée derrière les *kourganes* [3] ». Ce sentiment d'angoisse qu'éprouve le poète en voyant ses héros s'enfoncer dans le désert sans limites, et la patrie se dérober à leurs regards, devait serrer aussi le cœur des guerriers russes.

Enfin, la nuit sinistre de la steppe disparaît avec ses terreurs. Le jour reparaît et les guerriers se rangent en bataille. « Les Russes foulent aux pieds les troupes des Polovtsi ; ils se dispersent ensuite, comme des flèches, dans la campagne, ils s'emparent des belles filles des Polovtsi, et avec elles de l'or, des étoffes de soie et de velours ; avec

(1) Les rivières sont celles de la Russie méridionale. Khorsoun est la colonie grecque de Cherson, dont les ruines sont enfouies aujourd'hui près de Sévastopol ; elle obéissait aux princes byzantins encore au XIIIe siècle et tomba ensuite aux mains des barbares : voir mon *Empire grec au Xe siècle*, Paris, 1870. On ne sait trop ce que c'est que l'idole de Tmoutorakhan : probablement une de ces statues grossières que les nomades dressaient sur les *tumuli* ; voir mon article sur le *Congrès archéologique de Kief* dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1874.

(2) Il suffit d'avoir entendu les charrettes des Tatars de Crimée, avec leurs roues de bois pleines, grinçant autour de l'essieu de bois non graissé, pour se rendre compte de la comparaison. On croirait entendre pleurer des femmes ou crier je ne sais quels oiseaux.

(3) *Tumuli*, tertres funéraires, monuments des anciennes races disparues ; ils sont en grand nombre, surtout entre le Dniéper et le Don, et forment presque les seuls accidents qui rompent la monotonie de la steppe. C'est sur ces kourganes que monte le berger pour surveiller son troupeau, que montait le cosaque ou le brigand pour interroger au loin la plaine. C'est dans ces kourganes que les archéologues russes ont pu recueillir tant de notions nouvelles sur les plus anciens habitants du pays.

les tentes, les manteaux, les pelisses et tous les atours des barbares, on couvre comme d'un tapis le sol fangeux, et comme d'un pont les marécages. Un étendard rouge, une bannière blanche, une cordelière rouge et une hampe d'or furent le partage du fils intrépide de Sviatoslaf » !

Dans la campagne voici que « s'est endormi le vaillant nid des fils d'Oleg. Puis il s'est envolé plus loin. Hélas ! il n'était pas né pour subir l'insulte ni du faucon, ni de l'épervier, ni la tienne, noir corbeau, païen Polovtsi » ! Mais le sort en est jeté. Les premiers succès de ces braves n'ont servi qu'à les engager plus avant dans le désert perfide. De nouvelles armées ennemies se rassemblent : le khan Gzak accourt « comme un loup gris » et Kontchak le suit de près sur les bords du Don.

« Le lendemain, de grand matin, une aurore sanglante annonce le jour; de sombres nuées s'élèvent de la mer et s'efforcent d'obscurcir les quatre soleils (c'est-à-dire les quatre princes qui commandent l'expédition). Au sein des nuées, étincellent les foudres bleuâtres, gronde le tonnerre formidable; du grand Don, les flèches pleuvent comme une averse; ici on rompt les lances, là s'émoussent les sabres sur les casques polovtsi, à la rivière Kaïala, près du grand Don.

« O terre de Russie, tu as disparu derrière les hauteurs. Les vents, ces petits-fils de Stribog, des rivages de la mer soufflent les flèches sur les braves compagnons d'Igor; la terre mugit, les rivières se troublent; une vapeur de rosée couvre la plaine ; les étendards parlent; les Polovtsi accourent et du Don, et de la mer, de tous côtés; les bataillons russes reculent; les fils du diable cernent la plaine de leurs clameurs, tandis que les braves Russes se font une enceinte de leurs boucliers vermeils (1), Et toi, Vsévolof l'impétueux aurochs, debout à l'arrière-garde, tu harcèles les guerriers ennemis de tes flèches, tu fais retentir sur leurs casques ton glaive d'acier bruni. Partout où tu bondis, sauvage

(1) Léon le Diacre nous montre en effet les Russes, lorsqu'ils sont obligés de faire retraite, rejetant sur leurs épaules leurs vastes boucliers qui les couvrent de la tête aux pieds.

taureau, partout où étincelle ton casque d'or, la terre se couvre de têtes païennes des Polovtsi; sous ton sabre d'acier éclatent leurs casques avars (1), sous tes coups, o Vsévolod, impétueux aurochs! Que lui importent les blessures, frères? il a oublié la splendeur princière et la vie, et sa ville de Tchernigof, et le trône d'or de son père, et les caresses de sa femme, la gracieuse fille de Gleb, et toute une existence de bonheur ! »

Le poète s'interrompt ici, regrette le siècle de Troïane, les années du grand Iaroslaf, adresse une véhémente apostrophe aux princes russes; puis il revient aux exploits de Vsévolod, protégeant la retraite d'Igor:

« De l'aurore jusqu'au soir, du soir jusqu'au lever du jour, volent les flèches d'acier, retentissent les sabres sur les casques, éclatent les lances de fer bruni, au milieu d'une campagne inconnue, au cœur de la terre des Polovtsi. La noire terre (2) sous les fers des chevaux est ensemencée d'ossements (3), et de cette semence lèvera pour la terre russe l'affliction.

« Quel est ce bruit, quelle est cette rumeur qui s'élève au matin, avant l'aurore? Ce sont les guerriers d'Igor qu'il ramène au combat: il lui faisait peine d'abandonner son frère chéri Vsévolod. On se bat depuis un jour, on se bat depuis deux jours; le troisième jour, sur le midi, les étendards d'Igor tombèrent, et de nouveau les deux frères furent séparés sur les bords de la rapide Kaïala. Le vin sanglant est épuisé; les braves Russes ont achevé le festin; ils ont désaltéré leurs bons amis les Polovtsi, et maintenant ils sont morts pour la terre russe. L'herbe de la plaine se couche plaintive, l'arbre s'incline douloureusement vers la terre.

(1) Des Avars, les *Obres* des traditions russes : (« *Ils ont péri comme des Obres,* » dit un proverbe russe cité par Nestor), les uns avaient émigré en Hongrie, les autres s'étaient fondus avec les hordes nomades qui leur avaient succédé dans la Russie méridionale. Avars, Khazars, Polovtsi, Petchenègues, tous nomades, semblent d'ailleurs appartenir à la même famille ethnographique.

(2) *Noire* n'est pas ici une vaine épithète : le champ de bataille de la Kaïala s'étendait sur ces terres noires et inépuisables de fécondité qu'on appelle le *tchernoziom*.

(3) Voir dans notre chapitre sur Pierre-le-Grand une expression analogue dans la chanson sur la bataille de Poltava. La poésie petite-russienne affectionne ces figures, comme la poésie grande-russienne.

« Hélas, frères, triste est l'heure qui s'est levée! le désert a dévoré nos guerriers. L'Injure (*Obida*) s'est dressée sur les rangs des fils de Dagh-Bog. Elle est venue sous la forme d'une jeune fille dans la terre de Troïane, elle a étendu ses ailes de cygne sur la mer bleue, sur le Don : elle a éveillé un temps de malheurs. »

Ici se place une nouvelle digression du poète, profondément affligé des guerres civiles de la Russie qui ne permettent plus l'offensive contre les païens. Il revient à Igor qui « a laissé la force de la Russie au fond de la Kaïala, cette rivière des Polovtsi, qui les a enrichis de l'or russe, et qui, fait prisonnier, vient d'échanger sa selle d'or de prince contre la selle d'un nomade. »

Cependant Sviatoslaf, le grand-prince de Kief, suzerain des princes russes du sud, le cousin (considéré comme l'oncle et même comme le père) du malheureux Igor, a un songe la nuit dans son palais. Il rêve que « dans les montagnes près de Kief, on l'a revêtu ce soir, sur son lit sculpté, d'un linceul noir; on lui a versé un vin trouble, mélangé de poison; sur son sein on a vidé des carquois polovtsi, répandu des coquillages et de grosses perles [1]. La poutre qui soutient le plafond de son *terem* à la coupole d'or a disparu. »

Les boïars dirent au prince : « Le chagrin, prince, tient ton âme captive, parce que deux faucons (Igor et Vsévolod) se sont envolés du trône d'or paternel pour conquérir la ville de Tmoutorakhan et boire le Don dans leur casque. Mais leurs ailes de faucon ont été coupées par les sabres païens; on les a jetés dans des liens de fer. Le troisième jour une nuée s'est étendue; deux soleils se sont obscurcis ; deux aurores de pourpre se sont éteintes, avec elles

(1) Ainsi que le remarque M. le prince Viazemski, le poète russe décrit le songe funèbre conformément à toutes les règles de la tradition oneiromantique. « *Margaritæ ostendunt lacrymarum fluxum,* dit l'*oneirocriton* de Nicéphore. Celui d'Astrampsychos répète l'observation presque dans les mêmes termes : « Perles présagent un fleuve de larmes. » Un vin trouble, dit le même auteur, annonce longue affliction.

deux lunes naissantes (les jeunes princes de Poutivle et de Rylsk) ont été enveloppées dans la nuée et se sont abîmées dans la mer, donnant au khan une joie désordonnée. Sur la rivière de la Kaïala, l'obscurité a caché notre lumière, et les Polovtsi se sont rués sur la terre russe, comme une portée de léopards. Sur la gloire s'est abattue la honte; sur la liberté a éclaté comme un coup de foudre l'esclavage; la *dive* a fondu sur la terre. Les belles filles des Goths (1) s'empressent sur le rivage de la mer, elles font sonner l'or russe, elles célèbrent le temps de Bouss et glorifient la vengeance de Charokane (2); mais pour nous, ta droujina, il n'est plus de joie! »

Alors le grand Sviatoslaf prononce une parole d'or, toute mêlée de ses larmes : « O mes fils, Igor et Vsévolod ! C'est à la male heure que vous avez entrepris d'affliger de vos glaives la terre des Polovtsi et de quérir gloire pour vous. C'est pour votre déshonneur que vous avez vaincu, que vous avez versé le sang païen. Ah! vos braves cœurs forgés d'acier bruni, trempés d'audace téméraire! voilà donc ce que vous avez fait de ma vieillesse à cheveux d'argent. Je ne vois plus mon frère Iaroslaf, le fort et le riche, chef de héros nombreux, avec ses braves guerriers... Ceux-là, sans boucliers, rien qu'avec le poignard attaché à leurs bottes, dispersaient les bataillons ennemis, invoquant la gloire des aïeux. »

(1) Des tribus Goths établies sur la mer Noire avaient été subjuguées vers 1050 par les Polovtsi : elles servaient dans les rangs de ces derniers, et aux yeux des Russes ne pouvaient manquer de se confondre avec eux. Voir le mémoire récent de M. Brunn d'Odessa adressé à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, *Tchernomorskie Gothi i sliédi dolgago ikh prébyvania v ioujnoï Rossii*, Saint-Pétersbourg, 1874. Ces Goths de la Mer-Noire avaient encore en 1565, au récit d'un voyageur autrichien, un vocabulaire tout germanique : *bruder,* frère, *schwester,* sœur, *alt,* vieux , *silvir,* argent, *goltz,* or, *stern,* étoile, *sune,* soleil, *tag,* jour, *handa,* main, *hus,* maison, *wingart,* vigne, *reghen,* pluie, *singhen,* chanter, *kommen,* venir, *lachen,* rire, etc. Devant chaque substantif, ils plaçaient l'article *the* ou *tho*. Jusqu'au XVII[e] siècle, on constate la présence des Goths et la persistance d'un idiome germanique autour de Mangoup-Kalé.

(2) Bouss et Charokane, deux noms des chefs polovtsi.

Sviatoslaf passe en revue les princes russes dont il peut espérer des secours dans sa détresse. Il jette un éloquent appel à Iaroslaf l'*Avisé*, prince de Galitch, à Romain et Mstislaf, à Ingvar et Vsévolod, les princes de la Volynie, à Isiaslaf de Péréiaslavl. Toute la Russie est convoquée à la guerre sainte.

Le morceau le plus touchant du poème et en même temps le plus curieux pour l'historien des mythes slaves, c'est la plainte de la Iaroslavna (d'Evfrosinia, fille de Iaroslaf) sur le désastre de son époux Igor :

« La voix de la Iaroslavna se fait entendre ; on dirait la plainte du coucou (1); elle gémit au lever de l'aurore :

« Je volerai comme un coucou tout le long du Dounaï (2); je tremperai mes manches de castor dans la rivière de la Kaïala; je laverai les blessures de mon prince, blessures sanglantes sur son corps formidable.

« La Iaroslavna au matin se lamente sur la muraille de Poutivle :

« O vent, vent terrible! pourquoi, seigneur, souffler si fort? pourquoi sur tes ailes légères porter les flèches du khan sur les guerriers de mon héros? n'est-ce pas assez pour toi de souffler là-haut dans les nuées, de bercer les vaisseaux sur la mer bleue? Pourquoi, seigneur, renverser ma joie sur l'herbe de la steppe ?

« La Iaroslavna au matin se lamente sur la muraille de Poutivle:

« O Dniéper glorieux! tu te frayes un chemin parmi les montagnes de pierre de la terre polovtse! tu as bercé sur tes flots les barques de Sviatoslaf qui cinglaient contre les guerriers de Kobak (3); conduis, seigneur, mon époux vers moi; je ne lui enverrai plus le matin mes larmes par la mer.

« La Iaroslavna au matin se lamente sur la muraille de Poutivle:

« Soleil brillant, trois fois brillant ! tu nous réchauffes tous, tu

(1) Comparaison habituelle dans la poésie populaire quand on parle d'une femme qui se lamente : *koukouet;* elle *imite le coucou*, elle gémit.

(2) Le *Dounaï* est le Danube, mais surtout c'est un fleuve poétique quelconque dont il est inutile de chercher la position. Voir ci-dessus, p. 45.

(3) L'expédition d'Igor contre Kobak, khan des Polovtsi, est de 1171.

luis pour tous. Pourquoi, seigneur, darder tes rayons brûlants sur les guerriers de mon époux? pourquoi dans le désert sans eau dessécher leurs arcs dans leurs mains? pourquoi appesantir, par les tourments de la soif, le carquois sur leurs épaules? »

Voici enfin le récit de la délivrance d'Igor.

« Vers minuit la mer s'émeut : des tourbillons marins s'élèvent parmi des brouillards: au prince Igor, Dieu montre le chemin hors de la terre des Polovtsi vers la terre de Russie, vers le trône d'or de son père. L'aurore du soir (1) s'est éteinte ; Igor dort-il? non il veille, il mesure par la pensée le champ qui sépare le grand Don du petit Donetz. A minuit son coursier est prêt. Ovlour (2) siffle de l'autre côté de la rivière. Il avertit le prince Igor : « Ne reste pas là, prince Igor. » La terre bruit, l'herbe murmure, les sentinelles des Polovtsi se rapprochent. Mais déjà il a bondi, hermine, dans les roseaux; blanche sarcelle, il saute à l'eau; il s'élance vers son coursier rapide; plus loin il en descend; loup aux pas légers, il court aux prairies du Donetz, vole, faucon, sous le brouillard, tuant les cygnes et les oies sauvages pour sa nourriture (littéralement pour son déjeuner, son dîner et son souper). Si le prince Igor vole comme le faucon, Ovlour court sur sa trace comme un loup; leurs pieds font tomber la rosée des herbes de la steppe; car leurs chevaux rapides sont épuisés.

Alors le fleuve Donetz prend la parole :

« Prince Igor! ton évasion ne sera pas peu de gloire pour toi, de dépit pour Kontchak, de joie pour la terre russe. » Igor lui répond : « O Donetz! ce n'est pas peu de gloire pour toi, qui as bercé le prince sur tes flots, qui pour lui as étendu une herbe verte sur tes rives argentées, qui l'as recouvert des tièdes brouillards à l'ombre des arbres verts, qui l'as fait garder par le canard dans l'eau, par la mouette dans les tourbillons, par la sarcelle dans les

(1) Les Russes distinguent deux aurores, celle du matin, celle du soir. Dans un conte de la Russie Blanche, ce sont deux sœurs qui tour à tour accueillent la tête, de cheval, c'est-à-dire le soleil fatigué de sa course, ou lui font sa toilette du matin. Voir ci-dessus, page 157.

(2) C'est le Lavor de la chronique Ipatief, un Polovtsi qui s'est prêté à l'évasion du prince.

airs. Elle n'est pas comme toi, la rivière Stougna (1) ! Maigre est son courant, mais, grossie par les eaux étrangères, elle a brisé nos barques contre les souches de la rive. Notre jeune prince Rostislaf, le Dniéper l'a repoussé de ses rivages sombres. Aussi elle pleure, la mère de Rostislaf! les fleurs se penchent languissamment, et, de chagrin, l'arbre s'incline vers la terre. »

« Mais écoutez ! ce ne sont pas des pies qui jacassent; c'est Gzak et Kontchak qui chevauchent à la poursuite d'Igor. On n'entend pas croasser les corbeaux, les choucas font silence, les pies ne jacassent pas, seuls les pics, grimpant aux rameaux noueux, indiquent par leurs cris le chemin de la rivière, et les rossignols de leurs chansons joyeuses annoncent le jour.

« Gzak dit à Kontchak : « Puisque le faucon s'est envolé vers son nid, perçons le fauconneau de nos flèches d'or » (2). Et Kontchak répond à Gzak : « Puisque le faucon s'est envolé vers son nid, enlaçons le fauconneau dans les bras d'une belle jeune fille. » Mais Gzak reprend : « Si nous l'enlaçons dans les bras d'une belle jeune fille, nous ne garderons ni le fauconneau, ni la jeune fille. Et alors leurs petits viendront nous attaquer un jour dans les champs polovtsi. »

« Comme a dit Boïane : « Il est pénible à la tête d'être sans épaules; et malheur aussi aux épaules sans tête ! » — malheur à la terre de Russie sans Igor ! Mais le soleil brille dans les cieux : Igor dans la terre russe. Les jeunes filles chantent sur le Dounaï; leurs voix sont portées sur les flots de la mer jusqu'à Kief.

« Igor arrive à Boritchef (3), à l'église de la sainte mère de Dieu de Pirogoch. Le pays se réjouit, les villes sont joyeuses; on chante des chansons en l'honneur des princes aînés, puis des

(1) Sur les bords de la Stougna, affluent du Dniéper, les princes russes avaient été battus par les Polovtsi : beaucoup de guerriers, notamment le jeune prince Rostislaf s'étaient noyés en fuyant dans ses flots qu'avaient grossis les eaux de pluie.

(2) Le fauconneau est le fils d'Igor resté prisonnier.

(3) La montée de Boritchef est un ravin abrupt, aujourd'hui comblé, qui menait du Dniéper à la haute colline qui le domine et qui porte l'ancien Kief. Ce ravin s'est longtemps appelé la *Dégringolade du Diable* : c'est par là que Vladimir le Baptiseur fit jeter dans le fleuve l'idole de Péroun à la tête d'argent, à la barbe d'or.

jeunes. On chante la gloire d'Igor Sviatoslavitch, de l'impétueux aurochs Vsévolod, de Vladimir le fauconneau, le fils d'Igor. Santé aux princes, à leur droujina qui combat pour le peuple chrétien contre les païens! Gloire aux princes, *amen* à leur droujina! »

II.

La première différence qui éclate entre les bylines et le poème que nous étudions, c'est que les premières sont des œuvres anonymes, collectives, l'œuvre de tout le monde, tandis que le *Slovo* est une œuvre éminemment individuelle, sur laquelle le poète — dont malheureusement nous ignorons le nom — a laissé l'empreinte de son caractère, de ses préoccupations, de ses tendances particulières, de ses idées personnelles et même de ses lectures.

Au début du poème nous le trouvons hésitant entre deux systèmes. « Faut-il commencer ces chansons avec les mots anciens,... faut-il les commencer d'après les bylines d'aujourd'hui? ou bien d'après les inventions de Boïane? »

Boïane est un poète que nous ne connaissons guère que par le *Slovo :* on ignore à quelle époque il a vécu. Quelques critiques ne lui attribuent pas plus d'existence historique qu'à Talyésin, Merlin, Orphée, Apollon, Linus ou Homère et voient en lui comme le héros éponyme, comme le dieu de la poésie nationale, dont il faut peut-être chercher l'origine dans l'Indoustan aryen. Son nom était très populaire si l'on en juge par l'enthousiasme qu'il inspire au poète anonyme. Boïane est le *vates* dans la force du terme, quelque peu devin et sorcier. « Boïane, c'est *celui qui sait;* voulait-il chanter une chanson sur un héros? on le voyait courir, souris jusqu'au haut des arbres, loup gris sur la terre, aigle bleu-noir sous les nuées. Méditait-il de dire les guerres des anciens temps? alors il lançait dix faucons sur le troupeau de cygnes; celui qu'il atteignait

chantait le premier la chanson en l'honneur de Iaroslaf l'Ancien, de Mstislaf le Brave, qui tua Redede devant toute l'armée des Cassogues, ou du beau Roman Sviatoslavitch. Frères, ces dix faucons que Boïane lançait sur le troupeau de cygnes, c'étaient ses doigts savants qu'il posait sur les cordes vivantes, et ce sont eux qui chantaient la gloire du prince. » Et plus loin, quand le poète est déjà engagé dans son récit, il s'arrête pour dire combien il est inférieur à son devancier : « O Boïane, rossignol du vieux temps! c'était à toi de chanter cette légion, toi qui savais, comme le rossignol, sauter sur l'arbre de la pensée, voler en esprit sous les nuées, mêlant la gloire ancienne à celle d'autrefois, courant dans le sentier de Troïane, par vaux et par monts. C'était à toi de chanter, Boïane, toi *qui sais*, toi le petit-fils de Voloss. »

Boïane est ici le petit-fils de Voloss comme nos poètes sont fils d'Apollon. Voloss est connu comme protecteur des troupeaux, emploi dans lequel il a été remplacé par saint Vlassii (saint Blaise) : mais il était aussi celui des poètes.

Les chants par lesquels Boïane célébrait Iaroslaf l'Ancien ou Mstislaf le Brave ne nous sont point parvenus, pas plus que ceux de nos bardes gaulois en l'honneur de nos princes éduens ou arvernes, et pour lesquels du char d'argent des rois tombait parfois une pluie de pièces d'or. Mais il semble bien que ce rhapsode, qui « mêlait l'ancienne gloire avec la nouvelle, » qui s'ingéniait à faire prendre à son esprit toute espèce de formes, et qui employait « les mots anciens, » a dû être surtout un poète d'invention, d'imagination, un poète lyrique, un Pindare russe, qui improvisait des odes en l'honneur des princes, et non pas un poète historien qui se contentait de narrer les événements et se piquait d'exactitude.

L'autre système poétique consistait à chanter « d'après les bylines, » non pas sans doute d'après les bylines telles

que nous les connaissons, mais d'après ce que l'étymologie de ce mot semble promettre, d'après des faits *réels*. C'est ainsi que le poète l'entendait, car son récit, que nous pouvons contrôler par la chronique, reproduit les faits avec beaucoup de précision. Il n'a pas cherché à « mêler la gloire ancienne à la nouvelle, » à exalter son prince aux dépens de la vérité. Il n'invente rien. La chronique est même parfois, plus que le poème, à la louange du héros. Ainsi elle rapporte de lui des traits que le chanteur a négligés. Quand la bataille est déjà perdue, on conseille aux princes de fuir. « Si nous fuyons, répondent les princes, sans doute nous sauvons notre vie, mais nous abandonnons notre peuple et Dieu nous imputera à péché d'être partis en le livrant : ou nous mourrons, ou nous vivrons ensemble. » Ce souci de la vie du peuple, des petites gens, comme le fait remarquer M. Oreste Miller, est à l'éloge du caractère russe, dont la conquête tatare n'avait pas encore altéré l'honneur natif et l'élan chevaleresque. On cite de Simon de Montfort et de notre saint Louis des traits semblables. Dans la chronique, Igor refuse de s'enfuir pour ne pas manquer de foi aux princes polovtsi qui lui laissent une grande liberté : un dialogue s'engage entre lui et les autres prisonniers, ceux-ci lui conseillant de fuir, le prince alléguant le soin de son honneur. Un seul argument le décide : il doit recouvrer sa liberté, non pour lui, mais pour la Russie qui est en proie aux nomades.

D'ailleurs tous les faits essentiels du poème sont déjà dans la chronique : Igor y est arrêté par une éclipse de soleil ; il réconforte ses compagnons : « Personne ne sait les secrets de Dieu ; Dieu qui a fait ce signe est aussi le créateur du monde ; qu'il agisse pour notre bien ou pour notre mal, comment pourrons-nous le savoir ? » Il franchit le Donetz et rencontre l'immense armée des Polovtsi. On lui conseille de rétrograder, mais il dit à ses hommes : « Si nous nous en retournons sans avoir combattu, ce sera

une honte pire que la mort ; qu'il en soit ce que Dieu voudra ! » Plus tard, la bataille est âpre et acharnée ; comme dans la chanson, à chaque instant et de tous côtés, il survient des renforts de troupes fraîches aux Polovtsi. On combat trois jours entiers : on a commencé le vendredi, et c'est le dimanche qu'Igor commence à désespérer du succès. Il a été blessé à la main, il est fait prisonnier. Sviatoslaf apprend le désastre et dit en pleurant : « Mes chers frères, mes fils, héros de la terre russe ! Dieu me donne de vaincre le païen ! mais comme ils n'ont pas su contenir l'ardeur de leur jeunesse, ils ont ouvert les portes de la terre russe ; j'avais grand dépit contre Igor, et maintenant j'éprouve aussi grand chagrin pour mon frère Igor. » Comme dans la chanson, il demande des secours aux autres princes russes; seul David de Smolensk est empêché par ses gens de lui rendre service. Le chroniqueur raconte également comment Igor, avec l'aide d'un Polovtsi, s'échappa du camp, d'abord en nageant, puis à cheval, et enfin à pied jusqu'au Donetz. On voit que les faits sont rapportés de la même façon, que le caractère du héros principal est le même dans l'histoire et dans la chanson. Sans doute le moine chroniqueur n'a pu s'empêcher de lui mettre dans la bouche quelques oraisons un peu longues, le poète a mêlé au récit les artifices de son métier : mais le fond reste identique, et l'auteur qui s'était engagé à chanter « d'après les bylines, » c'est-à-dire d'après la réalité, nous a tenu parole.

Était-il possible à l'admirateur de Boïane de renoncer absolument à la poésie d'imagination et d'invention, d'échapper complétement aux habitudes d'esprit qui s'imposaient à tous ses confrères, de ne pas rester poète en se faisant historien, de se priver tout à fait de ces *mots anciens*, de ces procédés épiques qui firent le succès de ses devanciers, de ne pas sauter lui aussi « sur l'arbre de l'esprit, » de ne pas mettre son imagination à la torture

pour lui faire jouer ce rôle de Protée poétique qu'il attribue à Boïane. Il ne serait pas juste de lui demander un sacrifice aussi complet. Aussi le voyons-nous joindre à l'éclipse de soleil tous les présages sinistres, les bruits étranges, les cris d'animaux de mauvais augure; il fait prophétiser la *dive*, comme une Harpye de l'*Énéide ;* il donne la parole à *Obida*, l'Injure ou la Discorde ; il est aussi exact qu'un classique du XVIIIe siècle à décrire le songe de Sviatoslaf ; il se complait dans les lamentations de la Iaroslavna ; son héros entre en conversation avec le Donetz ; enfin l'auteur s'est donné pleine carrière dans les digressions, les invocations à Boïane, aux princes. Comment ne pas reconnaître les *mots anciens* qu'il hésite à emprunter à ses devanciers, dans les expressions épiques, les tournures poétiques qui parsèment son récit : « Courir sur le sentier de Troïane, » — « lancer les dix faucons sur le troupeau de cygnes, » — « boire le Don dans son casque, » — « être nourris à la pointe de la lance, » — « cerner une plaine de ses clameurs, » — « les étendards qui parlent, » — « le vent qui souffle les flèches, » —la terre « qui s'ensemence d'ossements humains, » — « Vsévolod, l'impétueux aurochs, » — « le faucon Igor et son fils le fauconneau, » etc.?

La *Chanson d'Igor* est une mise en œuvre, comme le furent l'*Iliade* et l'*Odyssée*, d'une multitude de légendes et de traditions qui couraient alors le monde russe : ces traditions se retrouvent dans notre poème, tantôt développées, tantôt sous-entendues et comme à l'état d'allusions. C'est ce qui rend si précieux cet antique document. Bien que le poète soit un chrétien, bien que le premier soin de son héros soit d'aller remercier la Mère de Dieu de Pirogoch, bien que les Polovtsi soient pour lui « les fils du diable, » le *Slovo* reste cependant, dans son ensemble, un document plus païen peut-être que la plupart des bylines. Dans celles-ci, les anciennes divinités se dissimulent sous la figure de

héros orthodoxes. Ilia, quoiqu'il procède de Péroun, est fort zélé pour les églises de Dieu. Dans le poème, au contraire, les vieux dieux slaves se retrouvent sous leurs propres noms, et il en est que, sans le *Slovo*, nous aurions toujours ignorés. Sans doute, ils semblent amenés dans le récit par quelque chose de cette convention littéraire qui nous fait dire encore aujourd'hui « les enfants d'Esculape, » ou « les nourrissons des Muses. » Mais qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'était pas encore écoulé deux siècles depuis l'introduction du christianisme en Russie, la religion nouvelle n'avait pas encore pénétré partout ; les noms de divinités que les arrière-grands-pères du poète avaient pu encore adorer en secret, avaient une autre signification pour des Russes, que n'en ont pour nous ceux d'Apollon ou de la Renommée. C'est sous l'influence d'une tradition qui, depuis les temps païens, n'avait subi aucune interruption que le poète du *Slovo* fait des princes russes, « les neveux de Dagh-Bog, » le dieu du soleil, — des poètes, « les enfants de Voloss, » — des vents, « les fils de Stribog, » — du soleil enfin, « le grand Khors [1] ». Ces noms proscrits devaient caresser encore l'oreille des mondains, blesser l'oreille des dévots : de là sans doute l'aversion qu'inspiraient à l'Église, ces « chansons démoniaques » que l'on chantait devant les princes : elle y démêlait trop d'enthousiasme païen, elle trouvait que ces dieux, dont vainement elle avait fait des démons, y étaient trop présents.

C'est une loi reconnue que, dans une religion détruite, les grands dieux du panthéon sont plus vite oubliés que les divinités secondaires : ceux-là ont un caractère plus abstrait, plus artificiel, plus sacerdotal ; celles-ci, au contraire, ont un caractère très concret, local, domestique ; leur culte a

(1) L'Horus des Egyptiens, puis des gnostiques, dont les doctrines répandues dans l'empire byzantin avaient bien pu passer en Russie. Voir les *Remarques* du prince Viazemski.

de profondes racines dans le sol national ; leur souvenir est inséparable des bois, des sources, des montagnes. Elles sont autochthones en quelque sorte ; si elles survivent aux grands dieux, c'est que souvent elles les ont précédés dans la vénération du peuple, toujours primés dans le for intérieur du croyant. Ce qui prouve bien qu'au XIIe siècle la destruction de la vieille religion slave ne remonte pas à longtemps, c'est que le culte de la nature, sur lequel elle reposait, est encore debout. La foi chrétienne avait abattu les idoles du polythéisme : elle n'avait pas entamé le panthéisme latent et vivant, ce sentiment intime par lequel l'homme primitif se sent enveloppé dans une nature aimante ou hostile, cette conscience de sa fraternité avec les bêtes, de sa parenté avec la terre-mère, avec les grands fleuves et la forêt pleine de rumeurs.

Le pieux moine qui a raconté dans sa chronique l'expédition d'Igor a purgé son récit de tout élément païen ou naturaliste. A part l'éclipse de soleil, on n'y voit pas que l'univers se mêle des affaires de l'homme. Il n'en est pas de même chez le poète : l'exemple de ses prédécesseurs l'invitait, l'obligeait même à animer ce que le moine a laissé inerte. Dès qu'il s'abandonnait à l'inspiration, un monde de souvenirs, de légendes, de sentiments, dont son âme s'était imprégnée à sa naissance, sucés avec le lait, puisés dans le sang paternel, qui, pendant des centaines d'années avaient fait frémir ses aïeux de joie, d'admiration ou de terreur, qui, après eux, faisaient frémir leur descendant avec une puissance à peine diminuée, envahissait aussitôt l'imagination émue du poète. Voilà nos héros qui partent pour la guerre sainte : des soldats modernes ne s'occuperaient des fleuves qu'au point de vue du pontonnier, du désert qu'au point de vue des subsistances ; une forêt ou une montagne ne seraient pour eux que des obstacles ou des positions. Tout autres sont les dispositions du prince Igor et de son panégyriste. Quand le héros entre en campa-

gne, ce n'est pas un sol inerte qu'il sent sous ses pieds, ni un ciel indifférent qui s'étend sur sa tête : il marche dans un monde sonore, chacun de ses pas foule une chose vivante, chacune de ses paroles et de ses pensées éveille des échos dans la nature attentive. Le soleil s'éclipse et aussitôt la nuit s'emplit de bruits étranges, de hurlements menaçants, de croassements prophétiques. On entend la terre elle-même gémir. C'est la Russie qui voudrait retenir ses guerriers qui s'en vont à un désastre certain ; il faut que le prince, inspiré par un héroïsme supérieur à cette insurrection de la matière, préférant la mort à la honte, fasse effort pour s'arracher à ces prestiges du sol natal, pour dénouer tant de bras invisibles jetés autour de son cou. Bientôt, en effet, « la terre russe a disparu derrière les kourganes ».

La terre ennemie, elle aussi, est douée de sentiment : le cri de la *dive* l'a réveillée tout entière, des rives du Volga à l'idole de Tmoutorakhan. La terre ennemie a ses aigles qui se réjouissent de la curée prochaine et qui y convient les bêtes fauves. Est-ce la nature ou l'homme qui combat les Russes ? sont-ce des nuées qui s'élèvent du Don et de la mer, ou sont-ce des escadrons païens qui accourent de leurs rivages ? est-ce de la foudre bleuâtre ou des flèches d'acier que les Russes sont frappés ? ces traits qui les harcèlent sont-ils lancés par l'arc polovtsi ou « soufflés » contre eux par le vent ? Le poète semble se plaire à cette confusion. Au déchaînement de la bataille, il mêle le déchaînement de la nature. L'homme est aux prises avec les éléments ; ses luttes violentes ne sont que des convulsions de l'Univers. Quand Igor s'évadera, cette terre maudite grondera sourdement, l'herbe bruira perfidement pour donner l'éveil aux sentinelles des Polovtsi. Mais quand il arrivera sur les rives hospitalières du Donetz, quelle joie de se revoir presque en terre russe, de s'entretenir avec un fleuve ami ! Le dialogue du héros et du Donetz est admirable ; car c'est bien avec le fleuve lui-même qu'il s'entre-

tient et non pas avec je ne sais quel vieux génie classique, coiffé d'une couronne de roseaux, appuyé sur son urne penchée, « essuyant sa barbe limoneuse »,

Dormant au bruit flatteur de son onde naissante.

Non ! le Donetz ne prend pas figure d'homme ; c'est plutôt l'homme qui a une tendance à devenir fleuve ou animal, à se fondre dans le grand Tout, à se faire loup pour courir, sarcelle pour voguer, faucon pour voler. C'est avec un vrai fleuve, avec la nature elle-même que converse le héros Igor ; et comme il l'aime cette nature ! comme il se livre à ses caresses maternelles ! comme il se laisse choyer et dorloter par elle, bercer sur les eaux du fleuve, recouvrir de la tiède couverture des brouillards, ainsi qu'un enfant que sa mère recouvrirait dans son berceau ! Igor cause amicalement avec le Donetz, lui fait confidence de son dépit contre la rivière Strouga qui a méchamment brisé ses barques et noyé le jeune prince Rostislaf.

C'est là, ce semble, un trait bien caractéristique de la mythologie, de la poésie slave, que cette tendance à rester dans le naturalisme. Les Grecs se sont bien plus vite dégagés de la matière ; ils sont allés aussitôt au polythéisme, à l'anthropomorphisme, ont sculpté d'admirables statues de dieux et de déesses. Le panthéisme, chez eux, était dissimulé, enfoui sous les magnificences idolâtriques de la religion et de l'art helléniques ; chez les Slaves, il est partout à fleur de terre ; cette matière cosmique que les Grecs ont aussitôt pétrie en Vénus et en Jupiters Olympiens, les Slaves l'ont aimée comme elle était, l'ont chérie sans éprouver le besoin de lui donner forme humaine. Par là, ils sont restés en communion plus intime que tous les autres Européens avec l'Indoustan panthéiste. C'est ce qui explique comment tant de peuples slaves ne peuvent aujourd'hui affirmer s'ils ont eu un panthéon. Vladimir, prince de Kief, pourrait bien avoir été au-delà des senti-

ments de son peuple, en élevant sur la colline de Kief l'idole de Péroun à la tête d'argent. Peut-être a-t-il été le premier païen de la Russie, avant d'en être un des premiers chrétiens. Il a fait dégénérer la religion nationale en idolâtrie.

Le dialogue d'un héros avec un fleuve n'est pas un fait isolé dans la poésie primitive. N'avons-nous pas vu déjà la rivière Smorodina faisant la coquette avec un *bon compagnon ?* Dans l'*Iliade,* Achille est assailli par le Xanthe débordé. Hercule n'a-t-il pas lutté corps à corps avec l'Achéloüs ?

Le prince Viazemski cite, comme pendant aux remerciements adressés par Igor au Donetz, la patente d'un empereur chinois qui, vers l'époque même de notre poème (1185), conféra au fleuve Hohen-toum-Kiang le titre et les honneurs de grand-prince [1]. Comment ce fleuve avait-il mérité une telle faveur ? C'est ce que le généreux monarque lui explique dans les considérants du décret : « Dans des temps anciens déjà, le fondateur de ma dynastie, Taï-Tchaou, arriva avec une armée sur vos bords ; ce n'était plus une rivière, c'était une mer qui roulait ses vagues menaçantes, et cependant il la passa à gué, sans le secours d'une barque. En présence d'un tel miracle, qu'on ne parle plus des tortues qui de leurs dos firent un pont pour franchir le Mou-Man, ni des glaces qui consolidèrent les eaux du Hoang-ho pour le passage de l'empereur Han-Kouan-Vou-ti. L'année dernière, moi, l'empereur, je vins aussi sur vos bords et je fus émerveillé en songeant comment mon ancêtre a jeté les fondements de sa dynastie ; j'ai loué hautement le zèle avec lequel le dieu du fleuve a assisté Taï-Tchaou. Revenu dans ma haute cour, j'ai délibéré sur les honneurs qu'il convenait de lui décerner. Consultant les anciennes ordonnances, j'ai trouvé que cinq montagnes

(1) *Zamiétchania*, p. 452. — *Bibliothèque Orientale* d'Herbelot, 1779, t. IV, p. 276.

principales avaient été assimilées aux grands-princes et quatre rivières aux rois payant tribut, etc. »

Le poète du *Slovo* et la chancellerie chinoise du XIIe siècle s'inspiraient, presque à la même époque, des mêmes idées. Lorsque Xercès faisait battre de verges l'Hellespont, il paraissait beaucoup plus sensé à ses sujets d'Orient que ne le croyaient les Hellènes railleurs et anthropomorphistes qui avaient perdu le sens naturaliste.

Les éléments sont susceptibles de sentiments : si les prières sont capables de les fléchir, ils ne résistent pas à la puissance de certaines formules. Quelle est la puissance de la *rune*, de la parole magique, on peut le voir à chaque page de l'épopée finlandaise du *Kalévala*, dans mainte scène des *Eddas*, notamment dans la belle saga où la walkyrie Sigurdifra enseigne à Sigurd les *runes* de la tempête et de la victoire. Le monologue de la Iaroslavna est peut-être moins une lamentation qu'une conjuration; et même, comme le dit un critique, c'est le plus beau monument de ce genre qui nous soit resté de tout le paganisme européen. Remarquons d'abord que les paroles de la Iaroslavna ne supposent pas qu'elle connaisse le désastre. Si elle se lamente, si elle gémit comme un coucou, c'est parce que son époux est loin d'elle. Elle ne sait pas qu'il est vaincu, puisqu'elle supplie les vents de ne pas porter contre ses guerriers les flèches des païens. Remarquons ensuite que cette conjuration produit presque aussitôt son effet, puisque les mêmes éléments qui naguère étaient hostiles à Igor lui redeviennent favorables et qu'il réussit à s'évader. Suivant l'observation du prince Viazemski, le vent, qui naguère poussait les flèches des Polovtsi, soulève maintenant les brouillards qui couvriront sa retraite; le soleil, qui a desséché ses arcs, éteint maintenant l'aurore du soir pour hâter l'heure de la fuite; les fleuves sont complices comme le Don, sympathiques comme le Donetz, et le Dniéper ramène son époux à Iaroslavna. Sur les quatre

éléments, elle n'en a conjuré que trois : l'air, le feu, l'eau, elle a négligé la terre, et la terre se venge en grondant, en essayant de donner l'éveil aux sentinelles des Polovtsi. Or, pourquoi a-t-elle négligé la terre? Le soleil luit pour tout le monde, les vents et les eaux ne sont pas plus polovtsi que russes; mais la terre a une nationalité : elle reste païenne sous la domination des païens. Dans la chronique qui raconte l'expédition de Dmitri Donskoï contre les Tatars, on trouve poétiquement exprimée une croyance populaire : c'est que la terre a des passions politiques et qu'elle prend l'âme et les sentiments de ses habitants.

« La nuit de la bataille du Don, le grand-prince de Moscou Dmitri Donskoï et son parent Dmitri de Volynie montent à cheval et sortent du camp pour interroger la terre-mère. Dmitri de Volynie descend de cheval, se couche l'oreille contre terre et reste longtemps à écouter. Le grand-prince lui dit : « Qu'y a-t-il donc, frère Dmitri ? dis-le moi. » Mais Dmitri ne voulut rien dire et resta longtemps silencieux. Le grand-prince s'approcha de lui, le suppliant de parler : l'autre se mit à pleurer. Voyant ses larmes, le grand-prince commença à s'effrayer et lui dit : « Frère Dmitri, parle-moi, car mon cœur souffre cruellement. » Alors Dmitri se mit à le consoler et répondit : « Seigneur prince, je le dirai à toi seul et tu ne le diras à personne : il y a deux présages, l'un qui t'assure grande joie, l'autre qui te promet grand chagrin. En me couchant l'oreille contre le sol, j'ai entendu la terre qui gémissait en deux endroits, très amèrement, terriblement; l'un des côtés de la terre était comme une femme qui pousse des plaintes vaines, criant avec une voix tatare, pleurant ses enfants qui combattent, épanchant ses larmes comme des rivières ; l'autre côté de la terre était comme une jeune fille pleurant, sanglotant, d'une voix plaintive, comme celle du chalumeau, en grand deuil et chagrin. J'ai vu bien des batailles, en mainte occasion j'ai observé ces présages, et pour moi ils sont clairs. Confie-toi en Dieu; tu vaincras les Tatars, mais de ton armée, une grande multitude tombera sous le tranchant du glaive ».

L'homme qui peut conjurer les éléments, qui est tout puissant par ses paroles sur la nature, sait revêtir aussi

diverses formes d'animaux. Quand le poète nous montre Boïane, dans l'effort de son imagination rapide et ondoyante, devenant une souris, un faucon, un rossignol, ou le prince Igor devenant tour à tour, dans sa fuite, sarcelle, loup gris ou faucon, il est évident qu'il parle au figuré. Mais c'est au propre qu'il nous raconte les métamorphoses de Vseslaf, le prince loup-garou de Kief. « Il s'échappe de Kief, bête fauve ; à minuit il s'élève de Bielgorod, enveloppé d'une nuée bleue ; au matin il bat de son bélier les portes de Novgorod et brise la gloire de Iaroslaf ; il bondit, loup, de Doudoutki jusqu'à la Némiga (Lithuanie). — Le prince Vseslaf jugeait les nations, partageait les villes aux princes ; la nuit, il trottait sous la forme d'un loup ; courait de Kief jusqu'à Tmoutorakhan avant le chant du coq ; sous la forme d'un loup, il traversait la route du soleil ». Vseslaf rappelle déjà le Protée scandinave Loki : il est curieux qu'il joue en même temps le rôle de son fils, le loup Fenris ; il rappelle mieux encore le loup Skœll qui poursuivait le soleil et le loup Hati qui le précédait (1).

Quant à la *dive*, qui au sommet des arbres annonce le malheur, c'est sans doute une sorte de Harpye, une Célano russe, douée comme celle de Virgile, du don prophétique, toujours heureuse d'annoncer les calamités. Elle est apparentée de très près aux divinités slaves qui portent le même nom, *dives* et *samodives* des chansons bulgares, hôtes féminins des forêts, des lacs, des montagnes, parfois aimantes et secourables, plus ordinairement cruelles et perfides, et qui, comme la dive aux ailes de cygne, sont souvent des femmes-cygnes.

(1) Voir ci-dessus, page 51.

III.

Ce qui distingue la *Chanson d'Igor* de presque toutes les productions analogues, c'est le caractère personnel qu'a imprimé à son œuvre le poète anonyme. Sans cesse il s'interrompt dans son récit, tantôt pour invoquer le souvenir de Boïane, tantôt pour manifester son admiration ou sa douleur, exalter le « violent aurochs, » invectiver les « fils du diable », appeler au secours de ses héros tous les princes de la Russie, associer la nature entière à ses regrets. Il n'a pas la sérénité, l'impassibilité olympienne d'Homère. Une preuve de plus à l'appui de la date indiquée pour la composition de ce chant, c'est la passion qui l'anime. On voit que le poète est le contemporain des événements, l'ami de ses héros.

Son affection pour Igor élève ici le chanteur à un sentiment plus élevé et plus général. Il conçoit presque l'idée de patrie; il conçoit du moins la solidarité qui doit unir tous les princes russes, contre l'ennemi commun. Le poème s'agrandit: il embrasse non-seulement les états d'Igor, mais la Russie tout entière. Pour chacun de ses princes, le chanteur a un souvenir, un éloge, un reproche, une exhortation. Au début, il a même manifesté l'intention de suivre les événements « depuis Vladimir l'Ancien jusqu'à Igor, notre prince d'aujourd'hui ». Mais il a sans doute trouvé le sujet trop vaste, puisqu'au lieu d'une histoire générale de la Russie depuis sa conversion au christianisme, nous n'avons plus qu'un épisode, l'expédition contre les Polovtsi. Toutefois, par la masse de traditions nationales qui sont concentrées dans ce récit, on peut dire, avec le prince Viazemski, que l'auteur a voulu faire une œuvre d'un intérêt général pour la Russie, d'un caractère *panrusse* en quelque sorte, comme l'*Iliade* a un caractère pan-

hellénique. Chaque peuple russe pourrait retrouver dans le *Slovo*, comme les peuples grecs dans les vers d'Homère. ses titres de noblesse, ses droits à la prééminence. S'agit-il des guerriers de Koursk, « ils sont nés au son des trompettes, ils ont été nourris à la pointe des piques ». — De Vsévolod, prince de Sousdalie? « il peut de ses rames faire jaillir sur ses deux rives le Volga; il peut des casques de ses guerriers épuiser le Don. » — De Rourik et de David, princes de Smolensk? « ne sont-ce pas leurs casques d'or qui ont nagé dans le sang étranger? » — De Iaroslaf, prince de Galitch, surnommé *Osmomysl*, c'est-à-dire l'*Avisé*, l'homme aux *huit pensées?* quel beau portrait fait de lui le poète! « Tu siéges bien haut sur ton trône forgé d'or. Tu garnis de tes régiments de fer les montagnes des Carpathes, et tu barres le chemin au roi de Hongrie. Tu fermes les portes du Danube, lançant à travers les nuages des masses pesantes, envoyant tes vaisseaux le long du Danube. Ta terreur se répand sur toutes les contrées : tu sais t'ouvrir les portes de Kief. Du trône d'or de ton père, tu lances tes flèches aux sultans! » — S'agit-il de Roman et de Mstislaf, les princes de Volynie? « une courageuse pensée emporte votre esprit à l'action. Vous volez haut dans les œuvres de vaillance, comme le faucon qui plane dans les airs, afin de vaincre plus sûrement le héron. Vous avez des cuirasses de fer et des casques latins. Ils font trembler la terre, trembler les pays du khan. Les Lithuaniens, les Iatvagues, les Déréméliens, les Polovtsi ont renversé leurs armes, ils ont courbé leurs têtes sous vos glaives d'acier bruni ». A Ingvar et Vsévolod, le poète crie, par la bouche du vieux prince de Kief: « Où sont vos casques d'or, vos piques polonaises, vos boucliers? fermez les portes du pays avec vos flèches aiguës! »

Comme notre poète aime tous les peuples russes, ce qui le désole et ce qui l'indigne, ce sont ces luttes civiles, ces guerres fratricides qui font couler le sang russe et réjouissent

les barbares. Où est le siècle de Troïane? où est celui du grand Iaroslaf? Un homme « avec son glaive a forgé la discorde et lancé des traits sur la terre russe. » Cet homme a beau être le grand-père du héros Igor : le poète a trop sur le cœur les maux qu'il a causés à la Russie et qui lui ont valu le surnom de Goreslavitch, le *fils de la douleur*, pour ne pas le maudire. « C'est sous Oleg Goreslavitch qu'ont été semées, qu'ont germé les guerres civiles ; les fils de Dagh-Bog périssent; dans les discordes princières sont tranchées les vies d'hommes ; sur la terre russe, il est rare d'entendre le cri du laboureur à la charrue; mais il est fréquent d'entendre le croassement des corbeaux qui dévorent les cadavres. » A l'homme qui fut le premier artisan des luttes fratricides, l'auteur oppose un prince patriote, Isiaslaf Vassilkovitch, qui a fait « retentir son glaive tranchant sur les casques des Lithuaniens » des ennemis étrangers, et non pas sur les casques russes. Aussi a-t-il éclipsé la gloire même de son aïeul Vseslaf : mais lui-même « sous son bouclier vermeil a été abattu sur l'herbe sanglante par les glaives Lithuaniens... et seul il a expiré son âme de perle hors de son corps intrépide, à travers son collier d'or. »

La *Chanson* d'*Igor* diffère profondément des bylines, et par plusieurs caractères. Elle a été composée, non par le peuple ou tout au moins par des anonymes, mais par un poète déterminé, dont nous pouvons définir le caractère, les idées, les lectures, bien que nous ignorions son nom. Elle a été composée, non pour le peuple, mais pour les hommes de la droujina et pour les princes ; elle a donc une origine, une inspiration, un but aristocratique. Elle est l'œuvre non d'ignorants, mais d'un homme instruit, lettré, familier même, comme nous le verrons, avec la littérature grecque. Elle nous a été conservée, non par la tradition orale, mais par les manuscrits. Enfin, à toutes ces différences, ajoutons celle-ci qui est encore plus importante : les

héros des bylines ont presque tous quelque chose de surhumain ; on entrevoit en eux les dieux d'un panthéon déchu ; les héros du *Slovo* sont des hommes, de simples mortels ; on connaît leurs pères et leurs aïeux ; ils ne savent pas, comme les Ilia ou les Dobryna, brandir des massues colossales, franchir le Dniéper d'un bond de leur cheval, exterminer des armées entières ; ils ne combattent ni dragons à plusieurs têtes, ni armées surnaturelles, mais des hommes comme eux, et parfois ils sont vaincus. Un seul des personnages du *Slovo* se rapproche des bogatyrs épiques : c'est Vseslaf le loup-garou ; mais il appartient évidemment à un autre âge que celui où vit le poète. Tous les autres sont de braves guerriers, des héros si l'on veut, mais non des demi-dieux, non des bogatyrs dans le sens précis du mot. A ce compte, on peut même dire que le *Slovo* n'est pas à proprement parler une chanson épique.

CHAPITRE II.

LA PÉRIODE PRINCIERE.

I.

CLASSIFICATION DES DOCUMENTS ÉPIQUES.

Du XIIe siècle au XVIe, l'histoire poétique de la Russie semble s'appauvrir. Du moins n'est-ce plus dans les chansons qu'il faut chercher les inventions épiques. De Vladimir à Ivan le Terrible il se fait un grand vide dans les

recueils de bylines : tandis que Vladimir retient autour de son nom les faits héroïques qui ont pu se passer trois cent cinquante ans après sa mort, Ivan IV, de son côté, éclipse ses prédécesseurs des cent cinquante dernières années pour s'approprier leur gloire.

Il est possible que le peuple russe, même pendant cette période, n'ait pas cessé d'inventer et de chanter, et que ses chants ne nous soient pas parvenus ; mais on peut supposer aussi que les événements qui se sont succédé pendant cette longue période n'ont pas eu le don de frapper assez vivement son imagination pour lui faire oublier l'âge héroïque de Kief. Le démembrement de la Russie en une infinité de principautés rivales suivit de près les règnes de saint Vladimir et de Iaroslaf le Grand, qui avaient réuni toute la terre russe sous leur sceptre. Or le peuple n'a jamais aimé cette multiplicité ; il a pour l'unité un goût naturel ; les héros de son choix sont ceux qui à certains moments réunissent toutes les forces d'une nation et résument en eux les énergies de tout un peuple ; Charlemagne ou Vladimir, voilà les noms autour desquels il se plaît à grouper un monde de légendes, une légion de héros. Mais l'anarchie princière ou féodale, en Russie comme en France, le rebute et le désoriente. Il dédaigne les Myrmidons auxquels « Jupiter livre le monde », il rit de voir, de la pourpre du géant,

> A dix rois de cette taille
> Faire dix habits complets.

Alors, méprisant le présent, il se réfugie dans le passé ; il ne voit plus que Vladimir ; et si quelqu'un de ses héritiers accomplit par hasard une action d'éclat, c'est encore à Vladimir ou à l'un de ses paladins qu'il la rapporte.

Le fait capital de l'histoire de Russie pendant cette période, c'est la conquête tatare, le *joug mongol*. Les états russes vaincus deviennent tributaires des infidèles ; les

princes vont se prosterner à la Horde ou subissent dans leurs capitales l'insolence des *baskaks*. Cette longue période de compression était peu propre à éveiller l'imagination populaire. Les Tatars avaient vaincu les princes russes par la politique non moins que par les armes; c'était encore par leur politique, bien plus que par le sabre, qu'ils les retenaient sous le joug : ceux-ci n'avaient à s'en prendre de leur sujétion qu'à eux-mêmes, à leurs discordes, à leurs ambitions, à leurs honteux calculs; les princes de Moscou surtout acceptaient avec joie d'être les serviteurs des khans pour devenir les maîtres des autres princes; ils cherchaient à tirer de leur humiliation la puissance politique et financière; ils se firent les fermiers de l'impôt tatar pour s'assujétir les autres princes chrétiens, et de leur honte battirent monnaie. Ce n'est pas de tels souvenirs qu'un peuple aime à se rappeler : plus que jamais il revenait aux temps glorieux où Vladimir de Kief était la terreur de ces mêmes nomades, aujourd'hui les oppresseurs du peuple orthodoxe.

L'histoire légendaire de la Russie, pour cette période, doit se chercher ailleurs que dans les bylines.

Il faut la chercher : 1° dans les chroniques : comme celles d'Occident, elles continuent à mêler aux faits historiques les traditions épiques qui avaient cours dans le peuple ;

2° Dans les Vies de saints ; or, ici la légende prend un caractère particulier ; les héros dont elles nous entretiennent accomplissent en effet maints exploits et atteignent parfois, dans l'histoire comme dans la tradition, à la grandeur épique; mais c'est surtout contre leurs passions qu'ils sont en lutte, et l'ennemi qu'ils cherchent à vaincre, ce n'est plus Tougarine ni Soloveï le brigand. Telles sont les Vies de saint Théodose, qui fonda le monastère des Cryptes, où tant de saints ont vécu dans des souterrains, sans jamais voir la lumière du jour, et autour duquel s'est

formé tout un cycle de légendes pieuses (1); — de saint Serge qui déserta le monde pour s'enfoncer dans les profondes forêts de la Moscovie, où il n'eut longtemps d'autre compagnon qu'un ours, mais où il fonda le plus puissant monastère de la Grande-Russie; — de saint Stéphane de Perm et de tant d'autres convertisseurs de peuples ou fondateurs de couvents, vainqueurs des forêts et des solitudes, véritables bogatyrs de l'orthodoxie. A ces hagiographies, il faut ajouter certaines Vies de princes russes qui eux aussi sont devenus des saints : celle de Michel, prince de Tver, qui fut mis à mort, ou pour employer le style sacré, martyrisé à la Horde en 1318, sur l'ordre du khan Ousbeck et par les intrigues du prince de Moscou. On y raconte sa mort courageuse, les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau. Il repose aujourd'hui dans une châsse d'argent à la cathédrale de Tver et plusieurs tableaux y perpétuent le souvenir de son *exploit* (2). Mais cette vie de saint Michel de Tver et le merveilleux qu'elle met en œuvre rappellent les *Actes des martyrs* et nullement l'épopée antique.

3° Dans les chansons des *kaliéki*.

4° Dans certains récits en prose qui portent la trace d'une inspiration épique.

II.

CHANSONS DES KALIÉKI.

Le ton des chansons des *kaliéki* rappelle celui des Vies de saints. Le merveilleux chrétien y tient presque entière-

(1) Voir dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1874, mon article sur *Kief et le Congrès archéologique*.

(2) Dans la langue ecclésiastique, *exploit* s'applique aussi bien à la mort d'un martyr, aux pénitences et aux austérités d'un moine, qu'aux hauts faits militaires d'un héros.

rement la place du merveilleux épique. Voyez par exemple la chanson sur la mort de Boris et de Glèbe, deux fils de saint Vladimir, qui furent assassinés par leur frère Sviatopolk, et qui, réunis par l'église russe dans le même culte comme dans le même tombeau, sont devenus en quelque sorte inséparables dans la vénération du peuple, de vrais Dioscures chrétiens. Ce récit poétique diffère complétement de celui de la chronique de Nestor, qui s'éloigne elle-même notablement du récit qu'a fait le même auteur dans sa *Vie* des saints Boris et Glèbe. La version des *kaliéki* a subi dans la transmission orale quelques altérations : elles portent principalement sur les noms propres : non sur les noms sacrés des deux saints, mais sur celui de leur persécuteur Sviatopolk, qui devient tantôt Sviati-Polki (saints régiments), tantôt Oporkhal, Apolchi, et Ipolchi : évidemment ce nom ancien, tombé en désuétude, ne disait plus rien aux chanteurs vagabonds. Les deux jeunes princes, dans le cantique spirituel, sont de véritables saints, c'est-à-dire résignés à outrance. Les *kaliéki* ont admis dans ces chansons plusieurs traits assez curieux qui ne se trouvent que chez eux : l'épisode de la mère qui supplie ses deux fils de ne pas se rendre à la perfide invitation de leur meurtrier ; — la mention que le corps des deux frères resta abandonné trente-trois ans (ailleurs trente ans) et que « nul n'y toucha, ni bête féroce, ni oiseau, ni humidité nébuleuse, ni ardeur corruptrice du soleil : » détail contraire d'ailleurs au récit de la chronique, car les deux frères furent aussitôt déposés dans l'église Saint-Basile ; — enfin la conclusion vengeresse de la complainte : « Le Seigneur envoya du ciel deux anges, avec la lance et le sceptre ; il leur ordonna d'ouvrir la terre sous les pieds du meurtrier ; ils fendirent et ébranlèrent le sol ; le monde tout entier s'émut, comme les vagues de la mer bleue. Il croyait, le méchant, que c'était le paradis qui s'ouvrait ; mais il disparut, le barbare, à travers le sol. » Les jeunes

princes, chez les *kaliéki*, ne sont pas seulement résignés, ils sont assotis et presque lâches. Ils demandent, à genoux et en larmoyant, la vie à leur frère, offrant de le servir comme esclaves.

Dans la chanson sur Alexandre Nevski, l'invasion mongole est présentée comme un châtiment envoyé par le ciel pour le peu de foi des Russes. Ce prince, fameux par sa victoire sur les Suédois près de la Néva, n'est pas moins célèbre par sa prudence vis-à-vis des nomades : il se rendit comme les autres princes à la Horde et tâcha comme eux de faire tourner son humiliation au profit de sa puissance; quand les Novgorodiens refusèrent le tribut aux Tatars et entreprirent de se défendre, c'est lui qui les en empêcha, employant à la fois la prière, la menace et la force. On est fort surpris de le retrouver dans les chants des *kaliéki* « battant et chassant les impurs Tatars. » Les chanteurs vagabonds terminent leur complainte par une oraison à saint Alexandre Nevski.

Il est visible qu'ils sympathisent avec les princes qui préférèrent à la prudence humaine une sainte audace. Ils tiennent compte à Michel de Tchernigof, qui pourtant alla aussi s'humilier à la Horde, de ses moindres velléités de résistance : « Alors parurent en Russie deux brillants guerriers avec des glaives de feu; Michel et Feodor de Tchernigof ceignirent les diadèmes russes, délivrèrent la sainte Russie qui était sur le bord de l'abîme et eux-mêmes, ces saints, trouvèrent la mort des martyrs à l'impure Horde. » Il y a peut-être ici une association d'idées, une confusion glorieuse entre Michel de Tchernigof et son homonyme, l'archange Michel au glaive de feu.

La chanson sur Dmitri, le vainqueur de Koulikovo, est fort originale : c'est une des plus belles que nous devions aux *kaliéki*. La scène se passe neuf années après cette mémorable bataille contre les Tatars, que notre peintre français Yvon a fixée sur la toile en 1850.

« La veille du samedi de la Saint-Dmitri, dans la sainte cathédrale de l'Assomption, saint Cyprien le métropolite chantait la messe : le prince Dmitri y assistait avec sa princesse Eudocie, avec ses princes et ses boïars, avec ses fameux capitaines.

Tout à coup le prince Dmitri cessa de prier; il s'appuya contre une colonne; il fut soudain ravi en esprit : ses yeux spirituels s'ouvrirent; il eut une vision étrange.

Ce ne sont plus les cierges qui brûlent devant les icônes; ce ne sont plus les chants sacrés qu'il entend; ce qu'il voit, c'est la campagne rase, le champ de bataille de Koulikovo. Il est parsemé de cadavres de chrétiens et de Tatars; les corps des chrétiens sont comme une cire fondante, les Tatars comme la poix noire.

Sur ce champ de Koulikovo, se promène la très sainte Mère de Dieu; derrière elle les anges du Seigneur, les anges et les saints archanges, avec des cierges lumineux; ils chantent les chants sacrés sur ces reliques des guerriers orthodoxes; c'est la Mère de Dieu elle-même qui les encense, et du ciel des couronnes descendent sur eux.

Et la Mère de Dieu a demandé : « Où donc est le prince Dmitri ? » — L'apôtre Pierre lui répond : « Le prince Dmitri est dans la ville de Moscou, dans la sainte cathédrale de l'Assomption; il y entend la liturgie avec sa princesse Eudocie, avec ses princes et ses boïars, avec ses fameux capitaines. »

La Mère de Dieu dit alors : « Le prince Dmitri n'est pas à sa place : il doit conduire les chœurs des martyrs ; pour sa princesse, il y a place dans mon troupeau. »

Alors la vision s'évanouit. Dans le temple brillaient les cierges, sur les images resplendissaient les pierreries. Dmitri revint à lui, versa des larmes abondantes, et parla ainsi :

« Sachez que l'heure de ma mort est proche ; bientôt je serai couché dans le cercueil et ma princesse prendra le voile. »

En mémoire de l'étrange vision, il institua le samedi de la Saint Dmitri (1) ! »

(1) Bezsonof, *Kaliéki pérékhojié*, fasc. III, p. 673 : *Le samedi de Dmitri.*

III.

RÉCITS EN PROSE.

Certains grands événements ont eu le privilége de faire naitre, en dehors des chroniques, des récits en prose qui portent le nom tantôt de *skazanie*, tantôt de *slovo*. La période du joug tatar surtout en a produit un assez grand nombre (1).

Tel est par exemple le *skazanie* sur Alexandre Nevski : le début mérite d'être cité pour montrer jusqu'à quel point les légendes helléniques ou orientales avaient pénétré chez les lettrés : « A notre prince Alexandre Iaroslavitch, le sage, le doux, l'avisé, à l'intrépide homonyme du tsar Alexandre de Macédoine, au vaillant et fort émule du tsar Achille ! ce récit lui est consacré..... Il grandit plus que les autres hommes; sa voix retentissait dans le peuple comme une trompette, son visage était comme celui de Joseph le Beau, sa force était la meilleure moitié de celle de Samson; Dieu lui a donné la sagesse de Salomon et la vaillance du tsar de Rome *Eouspasian* » (Vespasien).

Tel est encore le récit sur l'invasion de Baty et sur les malheurs tragiques de la maison de Riazan : le prince Feodor est mis à mort pour avoir refusé de laisser voir sa femme au khan, sous prétexte que la coutume nationale s'y opposait : la princesse, en apprenant son trépas, se précipite du haut d'une tour avec son fils; Riazan est livrée aux flammes. Le vaillant capitaine Ipatii, avec 1700 hommes seulement, a fait périr une multitude de Tatars; quand il succombe, son corps est apporté aux pieds du khan, qui lui fait un magnifique éloge funèbre :

(1) Voir une très-curieuse étude de ces documents dans M. Solovief, *Istoria Rossii*, 1872, t. IV, p. 331 et s.

« Écoute, frère Ipatii, dit le barbare; tu m'as fait un joli accueil; avec une petite droujina tu m'as tué beaucoup de bogatyrs. Si tu m'avais servi avec cette fidélité, je t'aurais tenu contre mon cœur. » Quand on amène au khan les cinq survivants de la petite troupe, il les questionne à la façon des khans de bylines : « De quelle foi êtes-vous? de quel pays? Pourquoi m'avez-vous fait tant de mal? » Ils lui font cette réponse d'une ironie toute épique : « Nous sommes chrétiens, serviteurs du grand-prince de Riazan, soldats d'Ipatii. Nous avons été envoyés par le prince pour te faire accueil, puissant khan, et te faire escorte. Pardonne-nous, seigneur, si nous n'avons pu, nous aussi, verser notre coupe sur l'immense armée tatare. » Mot qui rappelle celui de la *Chanson d'Igor* : « Le vin sanglant est épuisé. »

Le bataille de Koulikovo ne pouvait manquer d'éveiller l'imagination des lettrés. Pour la première fois les princes de la Russie entière [1], réunis sous le grand-prince de Moscou, avaient présenté la bataille à l'infidèle; pour la première fois, en rase campagne, dans un solennel jugement de Dieu, les Russes avaient vu fuir leurs oppresseurs. De ce mémorable événement nous avons plus d'un récit.

Le *skazanie* contemporain, qui a été reproduit en partie dans les chroniques, est un récit assez exact et assez simple, bien qu'il fasse couler le sang des chrétiens et des Tatars « comme une pluie d'orage », et qu'il prête à Mamaï, le khan vaincu, ce discours poétique : « Nos cheveux sont arrachés, nos yeux ne peuvent laisser échapper nos larmes de feu, nos langues sont liées, nos gosiers sont desséchés, nos cœurs se dissolvent, nos reins sont brisés ».

Le *skazanie* postérieur [2], attribué au prêtre Sophronii, est plus développé et admet une multitude de détails,

(1) Sauf le perfide prince de Riazan.

(2) Snégiref, *Istorit. sbornik*, t. III (1838).

souvent controuvés, d'un caractère légendaire, qui avaient créance dans le peuple. Chez lui, c'est le diable qui a poussé le khan à cette guerre. Mamaï est un fanfaron qui dit à ses peuples : « Qu'aucun de vous ne laboure ; soyez prêts à aller faire la récolte du blé en Russie ! » L'auteur met en scène la princesse Eudocie qui monte dans son haut *terem* à la coupole d'or et commence une lamentation ; « mais ses pleurs l'empêchent de parler ; ils coulent comme des ruisseaux rapides ». L'épisode le plus remarquable de ce récit a été reproduit dans une chronique citée plus haut (page 218) : le grand-prince Dmitri et Dmitri de Volynie, vont écouter le sourd gémissement de la terre et en tirent le présage d'une victoire chèrement achetée.

Quant au *slovo* sur le même sujet, qu'on appelle aussi l'Expédition du Don *(Zadonchtchina)*, on voit tout d'abord que c'est une sorte de pastiche du *slovo* sur Igor (1). L'auteur reproduit servilement ces moyens épiques, ces expressions poétiques que le chantre d'Igor croyait lui-même emprunter à Boïane. Il déclare comme lui qu'il va raconter d'après la réalité et *d'après les bylines*. L'hommage que le poète anonyme avait rendu à Boïane, on le lui rend à lui-même : « On célèbre l'illustre boïar, joueur de rebec dans Kief ». Son émule lui décerne la même épithète glorieuse de *vechtchennii*, celui qui sait, le sorcier, l'enchanteur. « O rossignol, oiseau de l'été ! lui dit-il encore ; c'était à toi, rossignol, de gazouiller la gloire de Dmitri ». Le vieux poète avait associé aux exploits d'Igor, celle de Vsévolod, « l'impétueux aurochs » ; l'écrivain du XIVe siècle est tout heureux de trouver, pour jouer le rôle équivalent, un cousin de Dmitri, le prince Vladimir, qui eut en effet une grande part au succès. L'imitation est

(1) La *Zadonchtchina* ou *Slovo* a été publiée, en 1852, par Undolski, dans le journal *Vréménnikl* de la *Soc. de l'hist. et des antiq. russes* de Moscou.

flagrante surtout dans certains passages, ceux-ci par exemple : « Sur la rivière Moscova hennissent les coursiers, les cloches retentissent dans toute la terre russe; on sonne les trompettes dans Kolomna; on frappe les tambours dans Serpoukhof, les étendards sont debout sur la rive du grand Dounaï. « — « Frères et princes russes, nous sommes la nichée du grand Vladimir de Kief. Nous ne sommes pas nés pour subir l'insulte ni du faucon, ni de l'épervier, ni du noir corbeau, ce païen de Mamaï » — « Montons sur nos bons chevaux, allons regarder le Don rapide, faisons l'épreuve de nos glaives lithuaniens sur les casques tatars ». Même confusion poétique entre le fracas de la bataille et le déchaînement des éléments.On entend hurler les loups gris, croasser les corbeaux, crier les aigles. Les guerriers russes « cernent la plaine de leurs clameurs, » les étendards du prince rugissent. « La noire terre sous les fers des chevaux est ensemencée d'ossements tatars ». Enfin l'écrivain nous montre les fleuves, les sources et les lacs qui se troublent, les *dives* qui crient sur la terre russe, et qui « annoncent jusque dans la Crimée, jusqu'à la mer des Saces, jusqu'à Tsarigrad, la gloire des princes russes. »

La lamentation de la Iaroslavna a son pendant dans le nouveau *slovo,* avec cette différence que ce sont toutes les princesses, toutes les boïarines et les femmes de capitaines qui se lamentent sur ceux qui ont péri. L'épouse de Dmitri, de grand matin, gémit sur la muraille de Moscou : « O Don, rapide rivière, tu te fraies un chemin parmi les montagnes de pierre et tu coules dans la terre des Polovtsi. Berce sur tes flots mon seigneur, etc. »

Le plus beau morceau de ce poème en prose est celui où l'auteur se dégage un moment de cette imitation servile pour s'abandonner à sa propre inspiration. Les adieux de Dmitri à ses compagnons morts au champ d'honneur sont touchants et nobles :

« Frères boïars, princes, nobles, une place de repos vous a été marquée entre le Don et le Dniéper au champ de Koulikovo, sur la rivière Naprada. Vous avez sacrifié vos têtes pour les saintes églises, pour la terre russe, pour la foi chrétienne. Adieu, frères, et bénissez-nous; à vous tous la couronne éternelle! »

L'auteur quel qu'il soit du *slovo* n'est point un inventeur. Quand Dmitri Donskoï rentra vainqueur dans sa capitale, les émules de Boïane, dont le chant s'associait à tous les plaisirs de la cour, commencèrent à célébrer le grand-prince, son cousin Vladimir, ses valeureux parents, sa vaillante droujina. Ils chantèrent sur la *gouzzla* de véritables *zadonchtchini*, des poèmes sur la bataille du Don, dont le *slovo* n'est qu'un écho lointain, affaibli sans doute par l'abus du bel esprit et la manie d'imitation littéraire.

IV.

BYLINES PRINCIÈRES. — CYCLE DE MOSCOU.

Nous avons vu les chansons vladimiriennes sur Koulikovo et le tribut payé aux Tatars. Avec les bylines *princières* (1), nous entrons dans le Cycle de Moscou, nous avons affaire à une Russie nouvelle qui ne connaît presque plus celle de Kief, et qui tend à l'unité nationale autour d'une puissante capitale. Encore quelques règnes de princes, et nous arrivons aux tsars de Moscou.

Les bylines dites *princières* sont rares et en général peu remarquables. La chanson du prince Dmitri qui se venge cruellement des railleries de Domna, celle du prince Vassili qui se noie dans la mer et dont la femme prend le voile, celle du prince Michel dont la méchante mère fait

(1) Kiriéevski, V, 92-190, *Kniajeskia*.

mourir en son absence sa femme bien-aimée, celle du prince Volkonski, qui fait périr son serviteur Vania parce qu'il a eu commerce avec la princesse, ont un fond historique très faible, un intérêt épique presque nul. Ces noms de princes s'effacent aisément de ce récit banal ; la chanson devient alors une byline *anonyme*. Ce genre de ballade est d'ailleurs celui qui se rapproche le plus des *gwerziou* bretons publiés par M. Luzel ou des *chansons de pauvres* du centre de la France.

La chanson sur le *Prince Daniel* a un caractère tout différent. Mais à quel personnage historique la rapporter? Peut-être à Daniel de Gallicie ? Il fut en effet plusieurs fois assailli par des révoltes et mourut en 1264. « Le prince Danilo se promène, il va par la route, regarde les belles, arrête sur elles ses regards, leur dit de douces paroles, leur promet des voiles de soie : « Belles demoiselles, belles jeunes filles, chantez-moi la chanson sur le vaillant héros Ilia de Mourom, sur Georges le tsarévitch, brave et fils de brave, comment il guerroya contre les Turcs, comment il prit le sultan, l'enduisit de goudron et extermina toute la Turquerie». — « Nous ne te chanterons pas ces chansons.... mais nous t'en chanterons une sur toi, celle de Danilo la canaille, le brigand et le mécréant, le misérable et le païen ». Alors Danilo pâlit : il les fit toutes châtier, à toutes couper la tête. Mais le peuple entier se souleva, se mit à chasser les gardes, courut chez Danilo pour le percer de coups. »

Le souvenir odieux des *baskaks* mongols, de leurs exactions et de leur tyrannie s'est conservé dans la chanson des *Princes de Tver*. Chtchelkane le Tatar ne s'est pas trouvé à la cour du khan le jour où il a distribué les terres et les cités à ses capitaines : il était parti pour le pays lointain de Lithuanie, au-delà de la mer bleue, afin d'y recueillir les tributs. Aux princes il prend cent roubles, aux boïars cinquante, aux paysans cinq ; celui qui n'a pas d'argent.

il lui prend ses enfants; celui qui n'a pas d'enfants, il lui prend sa femme; celui qui n'a pas de femme, il le prend comme esclave. Quand il revint à la Horde, il se plaignit au khan : « Tu as mis Vassili à Plessa, Gordéi à Vologda, Akhraméi à Kostroma : donne-moi Tver l'antique, Tver le riche. » Le khan lui promet Tver si Chtchelkane consent à tuer son propre fils et à boire son sang. Aussitôt le maudit égorgea son fils, il remplit une coupe de sang, de sang chaud, il but la coupe de sang, et le khan lui donna Tver. Chtchelkane se mit à juger dans Tver, à déshonorer les veuves, à honnir les jeunes filles, à insulter tous les habitants, à rire sur toutes les maisons. « Alors les anciens du peuple portèrent plainte aux deux princes de Tver; ils offrirent ensuite des présents au tyran. Mais le tyran les outragea et la patience leur échappa. L'un le prit par les cheveux, l'autre par les jambes; ils le déchirèrent et le mirent à mort. *Personne ne fut inquiété pour ce fait.* »

Le poète populaire se trompe : la ville fut au contraire cruellement punie de son insurrection de 1327 contre le *baskak* Chevkal : Tver fut saccagée par les hordes du khan ; les princes de Tver, Alexandre et ses frères, qui s'étaient mis à la tête des révoltés et qui avaient brûlé le baskak dans le palais, furent obligés de fuir.

La byline sur le prince Roman Dmitriévitch est la plus remarquable de l'épopée princière. Deux guerriers lithuaniens, deux neveux du roi Tsimbal, méditent de porter la guerre sur la terre russe. Leur oncle fait tous ses efforts pour les en détourner. « Le prince Roman est habile et rusé, leur dit-il, il sait la langue des animaux. » Les jeunes gens n'écoutent rien : « Bah ! le prince Roman Dmitriévitch n'osera même pas se montrer devant nos yeux brillants. » Les voilà qui ravagent la terre russe, incendient les villes et les villages ; ils enlèvent la sœur bien-aimée de Roman avec son petit neveu âgé de trois mois.

Roman se plaint alors de son grand âge : « Ah ! ma jeunesse, ma jeunesse ! comme je savais, dans mon jeune temps, voler dans les bois, noir corbeau, bondir dans la campagne, loup gris, courir les montagnes abruptes, blanche hermine, nager dans la mer bleue, gris canard ! Ah ! vieillesse, vieillesse profonde ! c'est mal à propos que tu as vieilli le bon compagnon, courbé ma pauvre tête, rouillé mon cœur vaillant, fait grisonner mes boucles blondes. » Toutefois il réunit ses princes et ses boïars, il leur annonce que les deux Lithuaniens menacent la glorieuse Moscou. Il rassemble une armée et arrive sur les bords de la Smorodina. Les guerriers coupent des baguettes de tilleul et les jettent dans le courant après que chacun a écrit son nom sur la sienne. Ceux dont les baguettes s'enfoncent sont destinés à périr ; ceux dont les baguettes remontent le courant seront blessés ; ceux dont les baguettes descendent le fleuve resteront saufs. Le prince Roman renvoie les guerriers des deux premières catégories et ne garde avec lui que ceux de la troisième.

Dans certaines variantes, Roman regarde comment boivent ses hommes : ceux qui puisent l'eau dans les casques survivront, ceux qui boivent en se couchant périront. Il renvoie ces derniers. L'épreuve rappelle assez bien celles que le Gédéon de la Bible fait subir à ses hommes pour n'en conserver que le tiers avec lui.

Roman fait ensuite ses recommandations à son armée : « Au premier signal que je donnerai, noir corbeau, sellez et bridez vos bons chevaux ; au second signal que je donnerai, noir corbeau, montez sur vos bons chevaux : au troisième signal, accourez au plus vite, si vous voulez me trouver vivant. »

Aussitôt il se change en corbeau et vole au camp des Lithuaniens ; pendant la nuit, transformé en loup, il égorge les chevaux ; transformé en hermine, il détruit les arcs, les sabres et les fusils. Dans une tente, est captive sa

sœur avec son fils, et l'enfant, âgé de trois mois, dit tout à coup : « Écoute, ma mère, mère chérie, Nastasia Dmitriévna ! ton frère bien-aimé, mon oncle trotte dans la tente, transformé en blanche hermine, à la fine taille. Il va nous délivrer de captivité. » Ces mots donnent l'éveil aux ennemis. On poursuit l'hermine qui se glisse au dehors, et redevient un corbeau qui s'envole sur un chêne : là Roman fait entendre le premier croassement, le premier signal : « Ne croasse pas, prince de Moscou, noir corbeau ! lui crient les Lithuaniens. Autrement nous tendrons nos arcs, nous ajusterons nos flèches d'acier, nous percerons le noir corbeau, nous jetterons ton corps sur la terre humide, nous disperserons tes plumes dans la campagne, nous répandrons ton sang sur le chêne vert ; une prompte mort sera ton partage. »

Il croassa pour la seconde fois et ses ennemis réitérèrent leurs menaces. Au troisième croassement, la cavalerie russe fondit sur les Lithuaniens ; ceux-ci ne retrouvèrent plus ni leurs arcs, ni leurs sabres ; ils furent hachés, taillés en pièces. Les deux frères tombèrent prisonniers : à l'aîné on creva ses yeux brillants, au cadet on coupa ses pieds rapides ; on chargea le boiteux sur l'aveugle et on les renvoya à Tsimbal, roi de Lithuanie. Cet épisode des pieds coupés et des yeux crevés ne rappelle-t-il pas le mythe védique de l'aveugle et du boiteux qui s'entr'aident et auxquels l'aurore rendra la santé ?

Quand le roi de Lithuanie les vit revenir en cet état : « Ah ! mes chers chevaliers, mes conseillers, je vous l'avais bien dit, braves compagnons ! N'allez pas dans la sainte Russie, chez le prince Roman Dmitriévitch. Le prince Roman est sage et rusé ; il sait la langue des corbeaux, il sait toutes les langues des oiseaux ! »

Cette curieuse byline a pourtant un fondement historique. M. Bezsonof cite la chronique de Volynie qui attribue en 1196 à Roman (de Gallicie, et non pas de Moscou :

il n'y a jamais eu de Roman, prince de Moscou), une brillante campagne contre les Iatvagues de Lithuanie, en punition de ce qu'ils avaient ravagé ses possessions. Quant à cette réputation de *sagesse* ou de sorcellerie, aux légendes de métamorphoses qui ont servi de base à la byline, peut-être en retrouve-t-on l'écho dans la même chronique : « Roman, par la *sagesse* de son esprit, marchait dans la voie de Dieu, car il se lançait sur les païens comme le *lion*, son cœur s'irritait comme celui du *loup-cervier*, il les détruisait comme un *crocodile*, il parcourait leur terre comme un *aigle*, il était vaillant comme l'*aurochs* (1). » Ce qui n'est que métaphore chez le chroniqueur prend une fantastique réalité dans la chanson épique.

CHAPITRE III.

IVAN LE TERRIBLE.

Pour le lecteur le moins au fait des détails de l'histoire de Russie, le nom des Ivans rappelle cependant des souvenirs confus et brillants : c'est Moscou devenue la capitale d'une civilisation étrange, étincelante de centaines d'églises aux coupoles d'or, célébrant par la sonnerie de ses milliers de cloches la grande victoire sur le monde oriental, la conquête des royaumes musulmans, c'est une splendeur tout asiatique, obscurcie par le souvenir de cruautés inouïes et d'un despotisme formidable. Mais pour ce même lecteur, la part qui revient dans la grandeur russe à chacun des deux Ivans, à l'aïeul et au petit-fils, à Ivan

(1) Bezsonof, dans Rybnikof, t. I, p. 4.

le Grand et à Ivan le Terrible, reste dans l'ombre : il ne connaît que le siècle des Ivans, la Moscou des Ivans, sans distinguer entre Ivan III et Ivan IV, sans songer à Vassili Ivanovitch qui les sépare.

Or le peuple des campagnes russes s'est trouvé vis-à-vis des faits historiques du XVe et du XVIe siècles dans la même situation que le lecteur occidental peu versé dans l'histoire russe. Il n'a vu les événements qu'en gros et pour ainsi dire en bloc, par leurs côtés les plus brillants ou les plus dramatiques. Il n'a connu qu'un seul Ivan, et « c'est le tsar terrible, Ivan Vassiliévitch. » Dans cette gloire sinistre disparaissent absorbés, et son aïeul Ivan Vassiliévitch, qui a porté quelquefois aussi dans l'histoire le surnom de Terrible, et son père Vassili Ivanovitch, et tous ses prédécesseurs, tous les *rassembleurs de la terre russe*, les Georges Danilovitch, les Jean Kalita, les Siméon le Superbe. Ils sont vraiment pour les masses comme s'ils n'avaient pas existé. Vainement Ivan III a-t-il entamé la Lithuanie, précipité par sa politique la chute de la puissance tatare et, par l'affaiblissement des principautés et des républiques russes, fondé l'unité nationale ; vainement Vassili a-t-il enlevé Smolensk aux Polonais, assis un candidat de son choix sur le trône de Kazan, réduit ses nobles au point qu'il pouvait les traiter impunément de paysans et d'esclaves (1), noué des relations diplomatiques avec le pape Clément VII et l'empereur Charles-Quint. La muse populaire a ignoré le labeur patient et souvent glorieux, le long travail dynastique qui fit la grandeur du Terrible. C'est lui, l'héritier d'une puissance qu'il a presque autant compromise qu'augmentée, c'est lui seul qu'elle a chanté. Ses conquêtes, ses rigueurs contre les princes et boïars, ses cruautés et ses crimes mêmes, ont

(1) « Tais-toi, paysan ! » répondait-il un jour à l'un des plus grands seigneurs de Russie.

en quelque sorte forcé l'attention des peuples et leur ont arraché un cri d'admiration et d'effroi.

Les chansons sur Ivan le Terrible sont assez nombreuses pour constituer une véritable épopée : elles se groupent surtout autour des points suivants : la prise de Kazan, la conquête de la Sibérie par Irmak, les guerres contre la Pologne et les Tatars de Crimée, les bâtiments et les *justices* du tsar, la disgrâce des tsarines et de leurs frères, l'ordre donné par le tsar de faire périr son fils [1].

I.

LA PRISE DE KAZAN.

C'est en 1552 qu'Ivan IV prit Kazan : jamais le peuple russse n'a oublié ce mémorable événement, et nul autre n'a remué aussi profondément les masses. Pendant quatre siècles les Slaves avaient subi le joug des musulmans : on avait vu les *baskaks* tatars lever le tribut et faire le dénombrement de la population dans toutes les villes russes ; on avait vu les princes issus de saint Vladimir le Baptiseur s'empresser à la Horde d'or, traverser l'immensité de l'Asie pour aller supplier le Grand-Khan, se traîner aux pieds des tyrans infidèles, dévorer toutes les humiliations, on avait vu des parents et presque des frères se dénoncer mutuellement pour crime de patriotisme. Que de princes russes avaient été retenus prisonniers, attachés au carcan, suppliciés dans les villes du Volga ! Or, dans ces mêmes villes où ses ancêtres avaient rampé devant les khans, dans cette même Kazan où Vassili l'Aveugle avait été captif, Ivan le Terrible entrait en vainqueur ! Ceux qui avaient

(1) Kiriéevski. fasc. VI. — Rybnikof, t. I-III. — Hilferding.

conquis la Russie étaient conquis à leur tour; d'oppresseurs, ils passaient au rang de sujets; les royaumes musulmans devenaient des provinces moscovites; dans les kremlins de Kazan et d'Astrakhan on rasait les mosquées et les alhambras pour y élever des églises et des monastères orthodoxes. Pour la première fois, dans cette lutte quatre fois séculaire, la Russie prenait l'offensive contre l'Asie et devenait conquérante. Ivan le Terrible avait fait le premier pas dans cette marche qui ne devait pas avoir de recul : après Kazan, la Sibérie; après la Sibérie, la Bachkyrie; après la Crimée, le Caucase et le Turkestan; après Khiva... quelles surprises nous réserve l'avenir? La Russie, une fois debout à la voix d'Ivan, devait pousser sa revanche jusqu'aux bords de l'Amour et de la mer d'Okhotsk; elle devait poursuivre la race de ses conquérants jusqu'au fond de l'Asie, jusque dans les montagnes et les vallées qui furent le berceau des Gengis-Khan et des Tamerlan. Nous venons d'assister sur l'Amou-Daria au plus récent épisode de la lutte inaugurée en 1552 par le Terrible.

La prise de Kazan, pour les Russes du XVIe siècle, ce n'était pas une victoire ordinaire : c'était une conquête, puisque l'antique royaume des Bulgares du Volga, tatarisés par l'invasion du XIIIe siècle, devenait une voévodie russe; c'était une revanche, puisque la prise de Kazan vengeait Moscou, asservie par Baty, incendiée par Tokhtamych; c'était une croisade, puisque l'orthodoxie, longtemps humiliée avec la Russie elle-même, se relevait avec elle par l'épée du Terrible et que l'ère des missions s'ouvrait en même temps que celle des conquêtes.

Ce qui a surtout inspiré les trouvères français du moyen-âge, ce sont les guerres de Charlemagne contre les Arabes. La foi chrétienne y trouvait son compte comme l'orgueil national. Nos poètes oublièrent volontiers les victoires remportées sur les Saxons, les Slaves, les Bretons, les Basques, les Avars, pour ne se souvenir que des victoires

sur les Sarrasins ; ou plutôt tous les ennemis de Charlemagne se virent transformés en infidèles, tous devinrent des Sarrasins. C'est la guerre contre l'infidèle qui a inspiré nos plus belles chansons de gestes : la *Chanson de Roland*, la *Bataille d'Aliscans*, la *Prise d'Orange*, *Aspremont*, *Fierabras*. C'est elle qui en Espagne a inspiré tout le romancero : sans le Maure, que serait le Cid ? Rien d'étonnant si le motif de la *Prise de Kazan* revient constamment dans les bylines sur Ivan, comme plus tard la prise d'Azof dans les bylines sur Pierre le Grand. Nous citerons le texte de Kiriéevski :

O vous, hôtes, hôtes invités — hôtes invités, hôtes guerriers ! — faut-il vous dire, hôtes, une merveille, — une merveille non petite : — comment le tsar Ivan prit Kazan ?.....

Il ouvrit la sape sous la rivière Kazanka — il poussa la mine sous la ville de Kazan, — il entassa des tonneaux, des tonneaux de chêne, — avec la poudre à canon, noire, violente, — il alluma la mèche de cire vierge. — Les Tatars de Kazan étaient debout sur leurs murs — sur leurs murs, ils lui montraient leurs derrières. — « Tiens, seigneur tsar, voilà comme tu prendras Kazan ! » Le cœur du tsar s'irrita, — il ordonna de châtier et de pendre ses canonniers.

Des hommes sages sortirent des rangs — des hommes sages, des hommes raisonnables. — « O toi, seigneur tsar, Ivan Vassiliévitch — n'ordonne pas, seigneur, de nous faire pendre et châtier, — ordonne-nous de dire un mot : — la mèche se consume vite à l'air libre, — mais dans un souterrain la mèche brûle lentement.

Le tsar n'eut pas le temps de prononcer un mot — que la ville de Kazan commença à crouler — à crouler, à tomber, à sauter de tous côtés, — à jeter dans la rivière tous les Tatars de Kazan.

Et maintenant (1) notre seigneur se réjouit, — notre seigneur ordonne de récompenser ses canonniers : — à chaque canonnier cinquante roubles — et à l'un d'eux cinq cents roubles. — Pourquoi

(1) J'emprunte cet alinéa à un autre texte de Kiriéevski, fasc. VI, p. 6.

cinq cents? Parce qu'il est venu près du tsar, — venu en face du tsar et lui a tenu le discours. »

Cette courte byline reproduit avec une grande précision les traits les plus caractéristiques du grand événement. C'est le premier siége régulier qu'aient fait les Russes : Ivan s'était assuré le concours d'un ingénieur allemand et disposait d'une artillerie formidable (150 pièces de canon) ; on traça suivant toutes les règles les lignes de circonvallation, on creusa des tranchées, on éleva des parapets avec des gabions, surtout, comme le dit la chanson, « on poussa la sape, » d'abord sous la rivière Kazanka, si bien qu'on fit sauter une fontaine située au pied des murailles, avec tous ceux qui venaient y puiser l'eau. C'est également avec la sape et la mine qu'on éventra les remparts les plus rapprochés du Volga (1) et qu'on ouvrit les deux brèches par lesquelles se précipita l'armée moscovite. Les chanteurs russes ont encore sur le cœur les gestes inconvenants que se permirent les assiégés debout sur leurs remparts : or le prince Kourbski raconte qu'en effet les magiciens tatars se rendaient au soleil levant sur les murailles de la ville, relevaient leurs robes et faisaient toutes sortes de contorsions. L'écrivain guerrier demeure persuadé qu'ils déchaînaient ainsi sur le camp des Russes les tempêtes et les pluies torrentielles. Pour relever le moral de ses soldats superstitieux, Ivan dut faire venir de Moscou une croix miraculeuse dont la vertu fit cesser aussitôt la force de ces enchantements.

Les chanteurs populaires ont peine à se persuader qu'un siége si fameux n'ait pas duré fort longtemps. Les longues attentes d'ailleurs conviennent à l'épopée. Kazan est devenu pour eux comme un siége de Troie. Ivan reste huit ans sous ses murs (six semaines suivant l'histoire, du 19 août au 2 octobre). Pour d'autres ce terme de huit ans ne suffit

(1) Une des bylines prétend que d'un seul coup il sauta quarante-trois mille Tatars !

encore pas : Ivan reste sous Kazan « trente années révolues, — trente années révolues et encore trois ans. »

Toutes les grandes catastrophes, dans la poésie épique, doivent être annoncées par quelque présage. Le chanteur populaire nous introduit dans l'Ilion tatar, dans le palais de Siméon, tsar de Kazan. La tsarine Hélène s'éveille ; au tsar Siméon elle raconte son rêve : « Lève-toi, éveille-toi, tsar Siméon; cette nuit j'ai peu dormi; en songe j'ai vu beaucoup; j'ai vu, du puissant empire de Moscou, comme un aigle bleu-noir qui volait, comme une nuée menaçante qui s'élevait, et qui venait fondre sur notre royaume ». L'aigle, c'est Ivan « avec ses régiments d'infanterie, avec ses vieux cosaques. » Quand il fut victorieux, la tsarine Hélène, encline à la trahison envers les siens, comme le sont dans les bylines ou dans nos chansons de gestes presque toutes les princesses sarrasines, s'empresse de se soumettre au vainqueur : « Elle répand le sel sur un pain, elle court joyeuse au-devant du prince de Moscou. Il fut clément pour la tsarine, il la convertit à la foi chrétienne ; on coupa les cheveux à la tsarine pour le monastère; mais en punition de l'orgueil du tsar Siméon[1], et parce qu'il n'était pas venu au-devant du prince de Moscou, on lui arracha avec une faucille ses yeux brillants. Ivan lui prit la couronne tsarienne, il lui prit la pourpre tsarienne, il lui prit le sceptre de tsar. » L'histoire dit en effet qu'Ivan ne voulut du butin de Kazan que ce qui avait appartenu au souverain : la couronne, le sceptre et l'étendard. Mais il n'est pas vrai qu'il ait traité si rigoureusement le vaincu. — Yédiguer, fait prisonnier, consentit à recevoir le baptême, prit le nom de Siméon que lui donne la byline et devint un grand seigneur de la cour moscovite. Le Terrible est moins cruel dans l'histoire que dans la légende : il est plus humain que ne le souhaiterait l'épopée. Sa conduite avec Yédiguer fut digne des paroles mélancoliques qu'il laissa tomber, comme un

autre Scipion, sur cette grande ruine de Kazan. A la vue des cadavres ennemis on dit en effet qu'il s'écria : « Ils ne sont pas chrétiens, et cependant ce sont des hommes! »

Ce siége fameux, ce siége si long dans les bylines, ne pouvait manquer d'ébranler la Russie tout entière. Une byline du pays de Simbirsk nous montre les cosaques du Don, cette aventureuse colonie grande-russienne, audacieusement jetée en pays musulman, entre les Tatars de Crimée et ceux du Volga, se disposant à marcher sur Kazan, cette ville qui « se dresse sur des ossements humains » et sous les murs de laquelle campe éternellement Ivan le Terrible :

L'essaoul a parlé, comme s'il soufflait dans la trompette, — l'ataman a parlé, comme s'il jouait sur le chalumeau : — « N'avons-nous pas assez, enfants, d'être sur la mer, — n'est-il pas temps, enfants, d'aller en Russie? — puisque sous la ville de Kazan se tient le tsar blanc, — se tient le tsar blanc, le tsar Ivan Vassiliévitch. — Ce n'est pas depuis un an, depuis deux ans, — c'est depuis sept ans qu'il se tient là. — Il s'irrite de ne pas prendre Kazan, il veut s'en aller. — Courons donc, enfants, courons à son secours, — à son secours sur le Volga, notre mère ! — Et comment, enfants, passerons-nous devant les villes ? — Le soir nous saluerons le glorieux tsarat d'Astrakhan, — la ville de Tsaritsine, à la nuit profonde, — la brillante ville de Saratof, à la blanche aurore, — Volsk et Khvalinsk en plein jour luisant, — . . . Nous ne saluons pas Syzrane et Samara, — nous nous arrêtons aux abruptes montagnes de Jégoulsk ; — nous plantons les piquets de sapin blanc, — nous jetons les amarres de soie, — nous plaçons les planches de cyprès, — nous débarquons, enfants, sur le rivage sec, — nous débarquons, enfants, sur la berge abrupte, — nous contemplons, enfants, de la montagne, la vallée, — nous pillons, enfants, trois grands navires ; — nous envoyons, enfants, une lettre — au tsar Ivan Vassiliévitch : — « On va prendre la ville de Kazan en trois heures ».

II.

LA CONQUÊTE DE LA SIBÉRIE.

La prise de Kazan dans l'histoire russe, c'est comme la prise de Grenade dans l'histoire d'Isabelle-la-Catholique. La conquête de la Sibérie fut une autre épopée, une *Lusiade* russe : Irmak Timoféévitch est bien le digne émule des héros espagnols ou portugais ses contemporains, des *conquistadores*. Comme Pizarre, comme Cortez, il s'aventure dans un monde nouveau ; avec quelques centaines d'hommes, il ose entreprendre de subjuguer un vaste empire ; il franchit des fleuves inconnus, il bat de grandes armées, il fait prisonniers de puissants souverains. A son maître, il rapporte une couronne, la couronne de Sibérie, à ajouter à celles de Moscou, de Kazan et d'Astrakhan. Les bylines sur Irmak sont pourtant peu nombreuses ; peut-être aussi ne s'élèvent-elles pas à la hauteur d'événements si merveilleux. Les légendes proprement dites, presque hagiographiques, comme celles qui ont été rédigées au XVII[e] siècle sur Irmak, sacrifient plus au fantastique. Elles racontent comment les Tatars retrouvèrent le corps du conquérant dans l'Irtych, et le reconnurent à sa cuirasse de fer ornée d'un aigle d'or, présent funeste du tsar ; comment les Tatars le placèrent sur un échafaud et en firent un but pour tirer de l'arc pendant six semaines ; comment les oiseaux de proie voltigèrent par nuées immenses autour du cadavre sans oser y toucher ; comment des visions effrayantes obligèrent les infidèles à lui faire de magnifiques funérailles, où trente bœufs furent immolés et mangés ; comment sur sa cendre des miracles s'opérèrent, une colonne de feu se dressa, et comment les prêtres musulmans, pour mettre fin à ces merveilles, cachèrent si bien la tombe

qu'on n'a jamais pu la retrouver [1]. Ce cosaque rebelle, devenu un héros du christianisme, un missionnaire armé, un martyr et un thaumaturge, est honoré encore aujourd'hui par l'Église grecque, qui prie pour le repos de son âme. Plus heureux que Pizarre et Cortez, plus heureux que Christophe Colomb, — cet « ambassadeur de Dieu » dont on demandait naguère la canonisation, — Irmak Timoféévitch est devenu presque un saint dans l'Église : il l'est tout à fait dans les légendes. Rendons-lui un autre hommage : ce conquérant cosaque montra plus d'humanité que presque tous ses émules espagnols.

On voit que toute la matière épique ne se trouve pas dans les bylines. Celles que nous possédons sur Irmak sont assez pauvres de merveilleux. En revanche elles présensentent une exactitude historique remarquable. Elles racontent avec assez de précision les brigandages qui attirèrent sur Irmak et ses compagnons la colère du tsar, leur résolution de racheter leurs forfaits, la capture du tsar Koutchoum [2], la présentation des cosaques à Ivan IV, la mort du héros qui se noya dans « la rapide rivière Iéniséï » [3].

De l'épopée sibérienne nous citerons seulement une byline. On y voit les cosaques apporter leur soumission à Ivan : ils prennent avec eux une hache, comme firent les strélitz repentants, après leur première révolte. Prendre avec soi la hache et le billot, c'est montrer plus clairement qu'on se rend à discrétion, que, suivant l'expression russe, « on apporte sa tête. » Il faut remarquer avec quel art le poète rustique s'est appliqué à rendre l'impression de respect, de religieuse terreur, qui s'empare du hardi cosaque lorsqu'il pénètre dans le palais impérial et s'approche du redoutable Escalier Rouge. Il s'avance « lentement et respectueusement. » Mais il ne faut qu'un mot de ces vils

(1) Karamzine, *Histoire de l'empire de Russie*, trad. française, t. IX. p. 517.

(2) Ce ne fut pas Koutchoum, mais Mahmetkoul qui fut pris en 1582 par Irmak.

(3) C'est dans l'Irtych qu'il périt.

courtisans, objets constants de la haine du peuple et des chanteurs populaires, pour réveiller la fierté du cosaque et lui mettre le sabre à la main.

Sur la mère Volga, sur la Kama, — vivent les cosaques, les hommes libres, — cosaques du Don, de la *crète* (du Caucase), du Jaïk, — ils ont pour ataman — Irmak, fils de Timofée.

Comme résonne la trompette d'or, — s'élève sa voix sonore, retentissante, — et Irmak, fils de Timofée, parle ainsi : « Ecoutez, frères, écoutez-moi ! — permettez à Irmak d'ouvrir un avis. — L'été brûlant va nous quitter, — le froid hiver s'approche. — Où, cosaques, irons-nous passer l'hiver?

Sur le Volga, où l'on nous traite de brigands? — sur le Jaïk? la marche est longue, — sous Kazan? mais le tsar terrible campe sous Kazan, — le terrible tsar Ivan Vassiliévitch : — il a sous lui une puissante armée, — ni plus ni moins, quarante mille hommes.

Faut-il frères, ou ne faut-il pas aller sur la rivière d'Irtych ? — nous prendrons, frères, la ville de Tobolsk, — nous irons demander au tsar notre pardon, prenons la hache et la lance ».

Irmak, fils de Timofée, — monta alors son meilleur cheval..... — et il partit pour demander au tsar sa grâce.

Irmak s'avance, — il conduit sa troupe, — il marche lentement et respectueusement, — il chemine dans la vaste cour, — la vaste cour du tsar, — vers l'Escalier Rouge. — Il descend de son bon cheval — lentement et respectueusement, — il s'avance, Irmak, — vers le palais blanc du tsar, — il s'avance, Irmak, fils de Timofee, — lentement et respectueusement, — il entre dans le palais du tsar.

« Salut, notre petit père, tsar orthodoxe, — Ivan, fils de Vassili! — Je suis venu à toi, moi Irmak, demander grâce, — j'ai fait des folies, des escapades, moi Irmak, — dans la plaine et sur la mer bleue ; — j'ai pillé, moi Irmak, les navires de perles, — les navires perses et musulmans, — et même les vaisseaux de l'empire ; — les vaisseaux de l'empire qui n'avaient pas les marques, — qui ne portaient pas les armes tsariennes. »

Alors parla notre père, le tsar orthodoxe : — « Parlez ! vous, princes et boïars — les boïars de mon conseil ! — que nous reste-t-il à faire d'Irmak ? — faut-il le pendre ou lui couper la tête ? »

L'un des boïars du conseil dit alors : — « Ce ne serait pas encore assez pour nous — de pendre Irmak ou de lui couper la tête. » — Alors Irmak fils de Timofée parla ainsi : « Maudit boïar, tu n'es pas un conseiller du tsar. — Tu veux sans jugement me décapiter, me pendre ! » Sa force héroïque se souleva, — son sang de héros bouillonna, — Irmak tira du fourreau son glaive tranchant, — il coupa la tête au boïar à la force du glaive; — elle roula dans les appartements du tsar. — Irmak sent qu'il a fait un malheur, il en est troublé, de ce malheur ! — Mais les boïars du conseil s'épouvantèrent, — s'enfuirent des appartements tsariens.....

Il est curieux de rapprocher des bylines russes sur la conquête de la Sibérie et la mort d'Irmak les traditions qui se sont conservées chez les descendants des vaincus. Parmi les récits que M. Radlow en a recueilli chez les Tatars sibériens, celui-ci surtout m'a paru caractéristique (IV, 179; voir aussi pages 11, 263, 271) :

« Jadis, à ce qu'on raconte, Irmak vint et s'établit sur le Tobol. Là il pêchait des sterlets, et quand il prenait de gros poissons, il les envoyait au prince. Le *karatscha* Bi avait deux fils, deux bons tireurs. Comme ils revenaient d'expédition, ils virent Irmak qui, sur l'autre bord de la rivière, amorçait ses hameçons. Ils se moquèrent d'Irmak, tirèrent sur lui, n'atteignirent pas sa tête, mais firent tomber son bonnet. La seconde fois, ils tirèrent sur l'amorce qu'il tenait à la main, sans atteindre sa main. La troisième fois, ils tirèrent et coupèrent le crin de sa ligne.

S'il resta là longtemps ou non, nous n'en savons rien. Mais voici qu'il demanda à Koutchoum-Khan de la terre grand comme une peau de bœuf. Le prince la lui accorda. Alors Irmak découpa la peau en une lanière extrêmement fine; il planta un bâton en terre, fixa un des bouts de sa lanière au bâton et avec l'autre décrivit un cercle. Il prit la terre contenue dans ce cercle et s'y établit (1). Il continua

(1) On retrouve ici la légende sur la peau de bœuf de Didon et la *Byrsa*, nom de la citadelle de Carthage. Les Mordves du Volga ont conservé une tradition analogue

à pêcher, envoyant au prince les plus gros et les plus beaux de ses poissons.

Un matin le prince se leva et ordonna à ses gens d'apporter les poissons. Ils virent que ces poissons ressemblaient à des soldats. Le prince dit alors : « Plus tard les Russes prendront cette terre. » Quelque temps se passa, Irmak disparut et l'on ne sut ce qu'il était devenu.

Trois ans après, il reparut sur un vaisseau qui descendait le fleuve Vagaï. Le peuple célébrait ce jour-là une fête. Quand on aperçut le vaisseau, on se disait : « Voilà un navire qui vient. Est-ce l'ennemi? est-ce un ami? » Sur le vaisseau il y avait beaucoup d'hommes. Le combat s'engagea : les Tatars commencèrent à tirer sur les étrangers; mais ceux-ci ne bougeaient pas et restaient immobiles à leur place : « Ce ne sont pas des hommes, se disait-on, ce sont des statues peintes. » Deux des tireurs remarquèrent alors qu'il y avait au vaisseau un trou par lequel ses défenseurs pouvaient tirer. Ils se mirent en devoir d'aller tirer eux-mêmes par cette embrasure sur les gens du vaisseau. Ils endossèrent leur cuirasse, mais on leur dit : « Comment! c'est en cuirasse que vous voulez montrer votre courage! » Ils eurent honte, ôtèrent leur cuirasse, s'avancèrent sur le rivage et commencèrent à tirer par le trou du vaisseau où ils tuèrent beaucoup d'hommes. L'un des Tatars s'avisa de se jeter à la rivière et d'escalader le navire; un des soldats l'aperçut et lui trancha la tête. L'autre, qui était resté à terre, vit sur le vaisseau Irmak qui, revêtu de sa cuirasse, tirait des coups de fusil. Tous deux s'ajustèrent en même temps et firent feu. La balle du Tatar atteignit Irmak, celle d'Irmak atteignit le Tatar : tous

sur la prise de possession de leur pays par les Russes qui y fondèrent Nijni-Novgorod, à cette différence près que dans le récit des Mordves il n'est pas question de peau. Leurs ancêtres eurent l'imprudence de donner aux Russes une poignée de terre et un peu d'eau. Depuis ce temps les Russes possèdent la terre et l'eau. C'est en suivant la même idée que les Perses d'Hérodote demandaient aux Grecs « la terre et l'eau ».

deux moururent. Le combat continua : les gens d'Irmak furent victorieux, ceux de Koutchoum-Khan se mirent en déroute. Le prince avec son peuple s'enfuit le long de l'Irtych et se tourna vers les terres du Grand-Khan. — Telle est l'épopée sibérienne des vaincus.

Il est étonnant que les poètes populaires n'aient rien dit des guerres de Livonie, où Ivan apparaît comme un précurseur de Pierre le Grand, s'inspirant comme lui de l'idée d'ouvrir à la Russie un débouché sur les mers de l'Europe et la civilisation occidentale. Les bylines ne connaissent que les Tatars : mais l'artiste qui éleva en 1862 le fameux monument de Novgorod nous a donné un Ivan plus complet. Aux pieds du Terrible, qui tient en main le globe du monde et le sceptre impérial, sont étendus, d'un côté le Tatar à la tête rasée, de l'autre l'Allemand tout bardé de fer, le représentant de l'ordre germanique des Porte-Glaives, dont Ivan a pour jamais brisé la puissance.

On n'a qu'un petit nombre de chansons sur une campagne contre les Tatars de Crimée, auxquels le tsar aurait enlevé près de Serpoukhof une fille du « khan de Turquie, » et sur le siége de Pskof que le *Roi* (celui de Pologne), *ce chien maudit* (1), attaqua vainement, car le voiévode Chouïski anéantit toute son armée. Les guerres contre la Pologne et la Crimée pendant les deux siècles suivants ont pu faire oublier celles d'Ivan IV.

III.

LES FEMMES D'IVAN LE TERRIBLE.

Mais ce que nul de ses successeurs ne pouvait faire oublier, c'étaient les singularités de sa vie privée. Ivan le

(1) Le « chien maudit » c'est le brave Etienne Bathory. Après trois mois d'attaques inutiles, lorsqu'il eut perdu beaucoup de ses troupes polonaises et hongroises, il fut obligé de lever le siége (1581).

Terrible rappelle, en apparence du moins, Henri VIII d'Angleterre ou la Barbe-Bleue de nos contes, ces terribles polygames. Il eut jusqu'à sept femmes : l'église ne consentit qu'avec peine à ses troisième et quatrième mariages; aussi les trois dernières épouses ne furent-elles pas considérées comme des tsarines : et, bien que la dernière, Maria Nagoï, lui eût donné un fils, il faisait négocier en Angleterre son mariage avec une cousine de la grande Élisabeth. Ses trois premières femmes, Anastasie Romanof, Maria la Tcherkesse, Marfa Sobakine, furent, à ce que prétendit le tsar, empoisonnées par leurs ennemis : il les vengea cruellement. Karamsine incline à penser qu'Ivan ne cherchait que des prétextes pour sévir et qu'il calomniait son entourage. M. Zabiéline, dans son curieux livre sur la *Vie privée des tsarines russes* (1), a prouvé que les courtisans moscovites de ce temps étaient capables de tous les crimes. La quatrième femme, Anna Koltovskoï, fut disgraciée par Ivan et enfermée dans un monastère. Les autres moururent, ce semble, de mort naturelle; Maria Nagoï survécut à son époux. Donc une seule de ses femmes eut à subir sa disgrâce : il ne l'envoya pas à l'échafaud, comme eût fait Henri VIII; il l'envoya au couvent.

De toutes ces épouses celle qui exerça la plus salutaire influence sur le cœur farouche du tsar, celle qui fut la plus aimée de la nation, celle qui, par sa popularité, prépara celle des Romanof, c'est la première femme d'Ivan IV, la mère des tsarévitchs Ivan et Feodor, Anastasie Romanof. Sa mort fut un deuil public et les bylines se font l'écho des regrets qu'elle excita. Anastasie appelle le tsar à son lit de mort et lui fait de touchantes recommandations : « Sois bon, sois clément, — pour ces deux faucons brillants, mes deux tsarévitchs; — sois bon, sois clément, — pour tes serviteurs fidèles, — pour tes princes,

(1) Voir mon article de la *Revue des Deux-Mondes* sur *les Tsarines de Moscou*, 1er oct. 1873.

pour tes boïars du conseil — pour tout ce peuple chrétien. » Ivan ne devait être bon ni pour ses sujets, ni même pour ses fils. Le poète met encore dans la bouche de la tsarine une autre recommandation : « Ne te marie pas après moi, tsar, dans la Lithuanie maudite, — avec Maria la fille de Temrouk ; marie-toi plutôt dans notre Moscou, la ville de pierre blanche. »

Ce fut pourtant cette Maria qu'Ivan le Terrible épousa en secondes noces. Elle n'était pas une Polonaise, une « Lithuanienne maudite », comme le veut la chanson : elle était fille de Temrouk, un des princes tcherkesses. Mais le peuple ne distinguait pas entre Tcherkesses et Tatars ; il confondait surtout dans la même haine les Tatars et les Lithuaniens, la *sombre Lithuanie*, comme disent déjà les bylines sur Vladimir et Apraxie. Ces haines nationales furent encore avivées par les événements qui suivirent l'extinction de la famille d'Ivan : c'est peut-être par un effet rétrospectif que Maria Temroukovna paraît si odieuse aux poètes rustiques : on l'a confondue sans doute avec Marina la Polonaise, l'épouse du faux Dmitri. L'histoire nous apprend que cette Tcherkesse était une musulmane baptisée à la veille de son mariage, une véritable barbare, dont le caractère cruel et sauvage ne pouvait influer heureusement sur celui d'Ivan.

Son frère, un farouche Asiatique, Michel Kastriouk, fut plus tard accusé d'avoir empoisonné ou fait empoisonner la troisième femme d'Ivan. Celui-ci fit empaler son beau-frère. La haine que le peuple nourrissait contre ce barbare, contre les Tatars « à la nuque pouilleuse » (1), contre « les pans et les uhlans de Pologne », a survécu à ce cruel supplice. Dans une de nos chansons, on se donne le plaisir de faire rosser Kastriouk par deux champions russes. Cette byline présente réellement quelques reflets épiques. Kas-

(1) Rybnikof II, 221.

triouk à la table du tsar prend le rôle des insulteurs païens de l'ancien cycle. Comme la polénitsa au faucon, il menace, si on ne lui oppose pas de forts lutteurs, « de prendre par force Moscou, la ville de pierre, de faire son entrée dans le Kremlin, de lever tribut sur le tsar et sur le peuple. » Il a les façons brusques et bestiales des géants Idolichtché ou Tougarine : quand on l'avertit que les lutteurs sont là, il saute par-dessus la table du tsar qu'il *déshonore* ainsi, « il renverse trois cents escabelles, il écrase trois cents boïars, il écrase cinq cents cosaques du Don. » Il « siffle comme un serpent, il rugit à la manière des bêtes fauves.» (1) Enfin, dans certaines variantes, la manière dont le champion russe terrasse Kastriouk est la vraie façon héroïque, celle qu'Ilia ou Dobryna emploient avec leurs ennemis. « Il enlève Kastriouk plus haut que l'arbre qui se dresse, plus haut que le nuage qui marche : d'un côté tombent les jambes, de l'autre roule la tête. » Deux frères étaient venus pour le combattre, il a suffi du plus jeune pour le terrasser! Ordinairement la lutte a un caractère tragi-comique. On ne se contente pas d'échiner le champion des Tatars et des Polonais; on le bafoue, on le hue.

Kastriouk, fils de Temrouk, — dit à son beau-frère bien aimé : — « Que diable! Vous n'avez pas de jeunes athlètes, — de jeunes athlètes bien dressés ? » — Vasia le champion dit alors :

« Ecoute, seigneur, tsar terrible ! — si Dieu le permet et que saint Nicolas m'aide, — je vaincrai Kastriouk, — je le ferai sortir de ses habits — et je le chasserai tout nu. »

Le tsar terrible Ivan Vassiliévitch répond : — « Si Dieu t'assiste — et que saint Nicolas t'aide à vaincre Kastriouk, — de le faire sortir de ses habits — et de le mettre tout nu dans la cour, — je te donnerai cinquante roubles. »

Vasia prit Kastriouk par le pied gauche, — il le saisit et l'enleva par le pied droit, — il jeta Kastriouk sur le parquet de

(1) Voir ci-dessus, page 52.

briques, — lui déchira la peau du dos, — lui brisa la peau du ventre — et le fit sortir tout nu de ses habits : — c'était fini de Kastriouk Temroukovitch....

Le tsar prit sa Maria Temroukovna — la mena bien loin en rase campagne, — lui envoya une balle droit au cœur. — Dieu ait son âme! — Il écouta les conseils de son oncle bien-aimé — et se maria dans Moscou, la ville de pierre blanche, — dans Moscou, dans la sainte Russie (Kiriéevski, VI, 118).

Ordinairement le tsar recommande de ne pas tuer son beau-frère, mais de le faire sortir tout nu de ses habits. Kastriouk se sauve alors au milieu des huées et se réfugie soit dans l'écurie, parmi les chiens, soit dans l'étable à pourceaux.

Sa sœur le vit — Maria Temroukovna — du haut de son *terem*, — par la fenêtre de bois sculpté :

« O toi mougik, mougik, fils de mougik, — graine d'orties, — pourquoi as-tu battu Kastriouk? — Pourquoi as-tu déchiré ses vêtements? — Pourquoi l'as-tu mis tout nu ?

Notre tsar terrible dit, — le tsar Ivan Vassiliévitch : « Et toi, commère, fille de commère ! — les Tatars sont de même graine que toi : — il ne me convient pas — qu'un Tatar fasse le fanfaron. — mais *il me convient que le paysan s'amuse* » (Ibidem. p. 124).

Lorsqu'une tsarine orthodoxe, fût-elle issue de la plus basse condition, devenait une souveraine, pour les Russes elle n'en restait pas moins une sujette, une esclave pour son mari, fût-elle sortie de la plus noble famille princière. Après l'avoir élevée, il pouvait l'humilier : il pouvait la répudier, l'enfermer dans un couvent. C'est ainsi que Vassili, pour cause de stérilité, répudia et cloîtra Solomonie : son fils Ivan traita de la même manière sa quatrième femme Anna Koltovskoï; il eût volontiers cloîtré aussi la septième, Maria Nagoï. Les bylines ont conservé le souvenir ému de ces infortunes souveraines :

Tout est triste chez nous dans Moscou : — tristement sonne la grande cloche. —Le tsar s'est irrité contre la tsarine, — il envoie la tsarine loin de ses yeux, — là-bas dans la ville de Sousdal, — là-bas au monastère Pokrovski.

Comme la tsarine se promenait dans le palais — et murmurait plaintivement! —« O vous, palais de pierre, — palais de pierre blanche, palais de pourpre! — Est-ce que vraiment je ne me promènerai plus ici? — je ne m'assiérai plus aux tables de cyprès, — je ne goûterai plus les mets sucrés, — je ne mangerai plus le cygne blanc — je n'entendrai plus les douces paroles de mon tsar? »

Elle sortit alors, la tsarine sur l'escalier, — elle cria à haute voix, de sa petite voix : — « O vous, mes petits écuyers — petits écuyers, coureurs à cheval, — chargez le chariot, mais..... ne vous hâtez pas, — sortez de Moscou, mais..... ne vous hâtez pas ! — Peut-être notre seigneur tsar s'adoucira, — peut-être il ordonnera de revenir ». — Et que répondent les jeunes écuyers? — « O toi, notre mère, la tsarine, — Marfa Matféevna, — peut-être bien le tsar s'adoucira — peut-être bien reviendrez-vous ? »

Non, il ne s'adoucira pas! non, elle ne reviendra pas! Pendant qu'elle se berce d'illusions trompeuses et que lentement, « sans se hâter, » chemine le chariot, voilà que déjà l'on entend les cloches du monastère; voilà que l'abbesse s'avance processionnellement au-devant d'elle avec toutes ses religieuses; voilà qu'elles la prennent par ses mains blanches et la conduisent dans sa cellule, « non pour une heure, non pour un jour, mais pour toute la vie. »

IV.

LE TSAR VEUT TUER SON FILS.

La plus fameuse des chansons sur Ivan le Terrible, c'est celle qui a pour titre : *Le tsar veut tuer son fils.* Les textes en sont fort nombreux : on en a recueilli sur pres-

que tous les points de la Grande-Russie : d'Arkhangel à Vladimir, d'Olonetz à Nijni-Novgorod. Rybnikof en a publié cinq, Bezsonof douze, Hilferding onze. On voit que ce dramatique sujet était singulièrement affectionné des chanteurs populaires.

La byline débute par une mise en scène qui rappelle celle des bylines du cycle kiévien. Et pourtant les temps étaient bien changés : qu'étaient devenus les forts bogatyrs et les aventurières polénitses?

Chez nous, dans la mère Moscou, la ville de pierre blanche, — chez le tsar Ivan Vassiliévitch, — il y avait un festin solennel; — chez lui, il y avait banquet splendide; — les princes et les boïars s'étaient réunis, — les puissants et forts bogatyrs — des pays les plus éloignés, — et toute aventurière polénitsa (1).

Alors commence la scène ordinaire des gaberies, chacun des convives, en l'absence du tsar, se vantant de quelque chose : qui de sa force, qui de sa richesse, qui de son bon cheval; le sage loue son père et sa mère, l'insensé loue sa jeune femme.

Le terrible tsar Ivan Vassiliévitch s'amusait fort. — Il se promenait dans ses appartements, — il regardait par la fenêtre rouge, — peignant ses boucles noires du peigne aux dents serrées.

Il prononce alors ces paroles : — « Princes et boïars, vous vous vantez de choses qui ne sont pas. — Mais moi, le terrible tsar Ivan Vassiliévitch, — moi le bon compagnon, de quoi vais-je me vanter? — C'est moi qui le premier ai transporté l'empire, de Tsarigrad à Moscou, — moi qui le premier ai revêtu la pourpre impériale, — pris dans mes mains le sceptre tsarien.

« J'ai conquis Kazan et Astrakhan ; — j'ai exterminé la trahison de Kief, exterminé la trahison de Novgorod ; — je l'exterminerai aussi de Moscou, notre mère, la ville de pierre blanche. »

(1) Je suivrai surtout deux des textes de Kiriéevski, en les complétant l'un par l'autre, p. 55 et 66.

Alors les convives tremblent devant lui, — s'épouvantent devant le tsar — et ne savent comment répondre. — Le plus grand se cache derrière le plus petit, — et du plus petit, pas de réponse.

Le tsar s'était vanté d'avoir exterminé la trahison de la terre russe. Alors quelqu'un se lève : — tantôt c'est le tsarévitch Ivan, tantôt le méchant Maliouta Skouratof : « Tsar Ivan Vassiliévitch, tu as exterminé la trahison de Kief et de Novgorod ; mais tu n'as pas exterminé la trahison de Moscou, la ville de pierre blanche : elle est encore à Moscou, la trahison, elle est dans ton palais impérial ; elle est assise à ton côté ; elle mange avec toi dans le même plat ; elle porte avec toi le même vêtement (1). » Le traître, c'est le tsarévitch Feodor !

Le terrible tsar se mit en courroux — contre son propre fils Feodor Ivanovitch : — « N'y a-t-il plus chez moi de bourreaux terribles ? » — Il y avait là des bourreaux par dizaines, — il y avait des bourreaux par demi-cents, — et les bourreaux ne savent que répondre. — Le plus grand se cache derrière le plus petit ; — et du plus petit, pas de nouvelle.

Alors s'avance et s'approche Maliouta Skouratine — et il parle en ces termes : — « Faut-il que mes mains se lèvent — se lèvent sur ta race tsarienne ? — Ma main ne tremblera pas avec le glaive tranchant. »

Il prend Feodor Ivanovitch par ses blanches mains — par ses doigts aux anneaux d'or, — et le conduit promptement à la rivière Moscova, — auprès du *Lobnoe Miesto* (2) — auprès du billot de

(1) Trait qui se retrouve dans les *pesmas* serbes sur la bataille de Kossovo, Dozon, *Poésies populaires des Serbes*, p. 50. Miloch dit au tsar Lazare : « Le traître est assis à ton côté, touchant le pan de tes habits... C'est le maudit Vuk Brankovitch. » — Dans l'Evangile S. Math., XXVI, 23 : « Celui qui met la main dans le plat avec moi, c'est celui qui me trahira. »

(2) Le *Lobnoe Miesto* est une sorte de tribune circulaire en pierre qui s'élève sur la Place Rouge du Kremlin ; c'est là que montaient les archevêques pour parler au peuple ou le bénir ; c'est là que monta Ivan le Terrible pour haranguer les Moscovites en 1547. Près de là était le lieu des exécutions, où le même Ivan, en 1570, déploya un si formidable appareil de supplices.

tilleul, — où l'on châtie de châtiments terribles — où l'on arrache les yeux avec des couteaux recourbés, — où l'on arrache la langue du palais.

Mais la tsarine orthodoxe — courut chez son frère bien-aimé — le jeune Nikita Romanovitch :

« Ah ! mon gracieux frère — Mikita Romanovitch ! — Tu dors, tu ne t'éveilles pas, — tu ne sais donc rien ? — Tu ne sais pas qu'elle est tombée l'étoile terrestre, — qu'il est éteint le noble flambeau, — qu'il n'y a plus pour nous de tsarévitch — de Feodor Ivanovitch ? — A l'instant on l'a conduit sur la rivière Moscova — vers le *Lobnoe Miesto.* »

Aussitôt il saute sur ses pieds agiles, — fourre dans ses bottes ses pieds nus, — jette sur son épaule sa pelisse avec une seule manche, — aplatit sur sa tête son bonnet, — se jette sur un cheval non sellé, — court en toute hâte à la rivière Moscova, — au *Lobnoe Miesto* — vers le billot de tilleul, — et crie d'une voix retentissante — en agitant son bonnet :

« Dieu a eu pitié ! — le tsar lui a fait grâce ! — et toi, mon petit Maliouta Skouratine, — ce n'est pas pour toi un tel morceau — d'un tel morceau tu étoufferais. »

Il frappa Maliouta dans sa blanche poitrine — et le Maliouta ne tint pas sur ses jambes, — et tomba demi-mort. — Il prit Feodor Ivanovitch par ses mains blanches ; — il le conduisit dans sa vaste cour, — dans son palais de pierre blanche — le fit asseoir sur un trône doré.

On sonne pour l'office du matin. — Il y va, notre père — le terrible tsar Ivan Vassiliévitch. — Il porte des habits de deuil, en désordre, — il prie Dieu et se prosterne, — et verse des larmes brûlantes. — Il y va l'illustre prince — le jeune Nikita Romanovitch, — vêtu de ses habits d'apparat. — Il prie, se prosterne et sourit, — et dit au tsar en propre personne :

« Salut, notre seigneur, — tsar terrible, Ivan Vassiliévitch. — Je te félicite pour tes deux fils, — pour le premier, Ivan Ivanovitch, — pour le second, Feodor Ivanovitch. » — Le tsar terrible entre en courroux — contre son beau-frère, Nikita Romanovitch :

« Te moques-tu de moi ? — Ou bien ignores-tu, ne sais-tu pas — qu'elle est tombée l'étoile terrestre, — qu'il est éteint le noble flambeau, — qu'il n'y a plus de jeune tsarévitch, — de Feodor Ivanovitch? »....

« Terrible tsar Ivan Vassiliévitch, — ton fils est assis chez moi — dans mon palais de pierre blanche, — il porte plainte contre son frère bien-aimé — le jeune Ivan Ivanovitch : — « Il m'a conduit à une mort injuste. »

Le tsar terrible se réjouit — « Merci ! illustre prince ! Comment te récompenser ? — Quel présent te faire ? le tiers des terres ? — ou de mon trésor d'or, ou des villes ? — ou de mes paysans, ou de Moscou ? »

Ce récit repose sur un fait historique, mais complétement défiguré.

On sait, en effet, qu'Ivan tua son fils qui portait le même nom que lui et qu'il aimait passionnément. Sa brutale et cruelle manie d'avoir toujours à la main un bâton à pointe de fer, dont il blessait ou estropiait parfois ses courtisans, la violence de ses emportements que le despote dédaignait de contenir, la facilité avec laquelle il levait la main, le rendirent parricide. Dans une discussion avec son fils, il le frappa de son épieu et l'atteignit mortellement à la tempe. Sa douleur fut sans bornes; trois jours entiers, farouche et silencieux, il resta auprès du cadavre de son fils. Il venait de perdre son unique héritier, le seul qui pût continuer son œuvre, celui qui était déjà, dit-on, la terreur des grands. Il le tua dans un moment d'égarement : jamais il n'a médité de le faire périr. Quant au tsarévitch Feodor, dont le nom se trouve dans les bylines, il était trop jeune alors, trop doux de caractère pour avoir jamais pu faire ombrage à son père. Mais dans le peuple on savait mal ce qui se passait dans le palais du prince, demeure formidable où n'entraient que les familiers et que le paysan ne pouvait que saluer de

loin, antre terrible dont on pouvait dire aussi bien que de celui du lion :

Je ne vois pas comme on en sort.

On sut vaguement que le tsar avait tué un de ses fils; mais lequel? On ne lui connaissait guère que le doux Feodor, qui fut son successeur au trône. Mais s'il régnait, c'est donc qu'il n'avait pas péri? Il fallait expliquer cette difficulté. On pensa que le tsar, après avoir donné l'ordre de mort, s'était ravisé. L'imagination des chanteurs populaires se représenta aussitôt toute la scène : le Terrible placé entre ses mauvais conseillers, qui le poussent au parricide, et ses bons conseillers qui lui épargnent un tel crime. Deux types s'offrent aussitôt à l'esprit : Maliouta Skouratof, Nikita Romanof. Etant donnés l'âme damnée d'Ivan IV et l'ange sauveur du tsar, le poète populaire ne fut pas embarrassé pour trouver les discours qu'ils durent tenir. Telle est, à ce qu'il me semble, la genèse de cette singulière byline ; voilà comment d'une confusion de noms, d'un fait inexplicable qu'on voulait expliquer quand même, est sorti un des plus précieux monuments de la muse rustique.

Nous avons vu que les textes et les variantes de cette chanson sont fort nombreux. Dans plusieurs, le dénonciateur de Feodor, c'est son frère aîné Ivan. On avait fait à cet héritier du Terrible une réputation anticipée de cruauté. On le disait aussi féroce que son père ; on racontait qu'il aimait comme lui la débauche et le sang, qu'il prenait plaisir à égorger avec lui des prisonniers désarmés. L'écho de ces bruits défavorables se retrouve dans nos chansons.

Le tsar exige, dans certaines variantes, que l'on coupe la tête à son fils et qu'on la plante devant son palais, qu'on lui arrache le cœur et le foie et qu'on les lui apporte, qu'on lui présente du moins le glaive trempé de sang. Nikita est obligé de tenir compte de cette exigence :

à la place du tsarévitch, il immole soit un de ses esclaves, soit un animal. Le tsar est trompé et croit son fils mort. La byline prend ici un caractère fantastique qui la rapproche des vieilles légendes et des contes populaires sur les victimes épargnées par la pitié de leurs bourreaux, lesquels doivent recourir à quelque honnête supercherie : Cyrus sauvé par les envoyés d'Astyage, Geneviève de Brabant par les hommes d'armes de son mari, la Belle au bois dormant par les estaffiers d'une jalouse belle-mère, etc.

On retrouve çà et là dans nos textes des traits vraiment épiques. La hâte s'y exprime toujours par les mêmes signes convenus : la tsarine accourt en pure chemise ; Nikita met ses pieds nus dans ses bottes, ne passe qu'une manche de sa pelisse, enfourche un cheval non sellé. Dans une variante, il se jette non pas sur son meilleur coursier, mais sur un vieux cheval qui ne servait plus qu'à porter l'eau : c'est la rosse de paysan qui devient entre les mains d'Ilia un destrier héroïque. La répétition de certaines expressions, « il s'est couché le beau soleil, il s'est éteint le brillant flambeau, » présente comme un reflet mythique.

Certains textes nous donnent une curieuse variante. Nikita, pour faire fête à son prince qu'il a sauvé, donne chez lui un festin magnifique, fait retentir la trompette et résonner les timbales. Le tsar s'imagine que le Romanof veut insulter à son deuil et l'envoie saisir :

Et quand il vint, l'oncle, — dans le palais de pierre blanche, — le tsar lui cloua de sa lance le pied droit — sur le plancher de chêne, — et se mit à lui demander :

« O! toi, mon oncle, — jeune Nikita Romanovitch, — qu'as-tu donc à banqueter ?... — à souffler dans des trompettes, à frapper sur des timbales ? — Ignores-tu donc ma grande douleur, — ma grande douleur, mes chagrins tsariens ? »

« O toi, tsar terrible — tsar Ivan Vassiliévitch, — n'ordonne

pas de me châtier tout de suite, — ordonne-moi de dire un mot, — ton chagrin est couché sur ma poitrine blanche. »

Alors il s'écria, notre tsar terrible, — le tsar Ivan Vassiliévitch : — « J'ai des médecins et des docteurs — qu'on guérisse à mon oncle son pied droit, — et pour Maliouta Skouratine — qu'on lui arrache la peau tout vivant. »

Il n'est pas d'anectote historique sur Ivan IV aussi connue que celle de Chibanof, le messager de Kourbski. Le tsar le reçoit sur l'Escalier Rouge, de son épieu de fer lui cloue un pied sur une des marches et lui ordonne de rendre compte de son message. Le fidèle serviteur s'en acquitte avec un sang-froid héroïque. C'est ce trait qui a été transporté dans notre byline. Seulement le tsar repentant veut guérir son oncle ; parfois même, il enjoint aux médecins de le guérir en deux heures. A Moscou, sous le règne des Ivans, on croyait que les médecins guérissaient quand ils le voulaient : s'ils laissaient périr le malade, c'était pure méchanceté ; on les en punissait comme d'un crime. Le soudain repentir d'Ivan IV dans la chanson rappelle encore un trait que lui prête l'historien ou plutôt le pamphlétaire contemporain Guagnini. Ivan le Terrible, en manière de plaisanterie, avait renversé sur la tête de son bouffon Gvozdovi une écuelle de soupe brûlante ; irrité de ses cris, il lui donna un coup de poignard. Puis il regretta sa violence, fit venir son médecin italien et lui ordonna de guérir sa victime. « Dieu seul le peut et votre Majesté ! » répondit l'Italien.

V.

GOUVERNEMENT D'IVAN LE TERRIBLE.

Plusieurs des grands faits du règne d'Ivan le Terrible ont passé inaperçus, ont été oubliés des chanteurs popu-

laires. Tout ce qui touche à l'administration leur est resté étranger. Les députés du clergé, de la noblesse et des marchands réunis pour la première fois en États-Généraux, une organisation municipale donnée aux villes russes, l'Église réformée dans le concile qui publia les *Cent articles*, les lois codifiées dans le *Soudebnik*, les nobles réduits à l'obéissance, le clergé privé du droit d'acquérir de nouvelles terres, la mer Blanche ouverte aux Anglais et au commerce européen, la Moscovie en relations diplomatiques avec l'Europe occidentale, une renaissance des lettres russes sous un prince fort lettré lui-même, les mines de l'Oural exploitées, les déserts de la Kama se couvrant de villes nouvelles, l'imprimerie protégée, sont de grands événements, quoique trop peu dramatiques pour inspirer les faiseurs de bylines. Mais c'est sous le nom d'Ivan que paraît pour la première fois la chanson du *Pravège* où le Terrible intervient comme un Haroun-al-Raschid, un redresseur de torts, une sorte de justicier à la turque, plus juste que la justice. Il délivre du supplice un *bon jeune homme* qui était plus à louer qu'à blâmer, puisque ceux qu'il avait volés étaient eux-mêmes des voleurs. Le peuple, et en particulier le peuple russe, a toujours eu d'ailleurs un faible pour les *bons compagnons* et leurs exploits.

Au milieu du marché, mes frères, au milieu de la place, — ils frappent un bon compagnon pour le *pravège*, — tout nu, nu et déchaussé. — Ils l'ont placé sur la pierre blanche, la pierre brûlante, — le jeune homme est debout, et ne tremble pas. — Ses boucles blondes ne sont pas défaites, — mais des larmes amères coulent de ses yeux — sur son visage rose et blanc.

Il arriva que survint — le tsar orthodoxe en personne — le terrible tsar Ivan Vassiliévitch. — Et que dit le tsar Ivan Vassiliévitch ? — « O vous, bourgmestres-jurés ! — pourquoi torturer ce brave jeune homme, — tout nu, nu et déchaussé, — après l'avoir exposé sur la pierre blanche et brûlante ?.... »

Les bourgmestres-jurés répondirent : — « O toi, notre petit père, tsar orthodoxe — nous le torturons pour un trésor d'or — un trésor d'or et des riches vêtements qu'il a dérobés, — ni plus, ni moins, quarante mille roubles. »

Alors le tsar orthodoxe dit : — « O toi, bon jeune homme — comment ce trésor est-il venu entre tes mains ? »

Le brave jeune homme répondit : — « J'avais une massue de chêne vert, — je mis la massue sur mon épaule — et j'allai, moi brave jeune homme, dans la campagne — dans la campagne, dans la forêt sombre. — J'y trouvai des voleurs, des brigands, — ils se partageaient leur butin, — ils mesuraient l'or au boisseau — et les riches vêtements de couleur par ballots. — Alors je leur ai pris leur butin. »

« Et qu'as-tu fait de ce trésor ? » — « Je l'ai répandu dans les cabarets, — j'ai désaltéré tous les pauvres à la taverne — et des vêtements de couleur, j'ai habillé ceux qui étaient nus. »

Le tsar orthodoxe dit : — « O vous, bourgmestres-jurés — pour chaque coup vous lui paierez cinquante roubles — et pour le déshonneur vous lui paierez cinq cents roubles. »

Comme fondateur de villes et bâtisseur d'églises, Ivan est cité dans une byline recueillie à Vologda : *La colère du tsar sur Vologda.* Elle raconte comme le tsar voulait faire de cette ville, qu'en effet il fonda vers 1566, la capitale de tout l'empire. Il l'entoure d'une forte muraille, avec de hautes tours et d'inaccessibles créneaux. Au milieu il élève une magnifique cathédrale à la Mère de Dieu; mais tandis qu'il visitait les travaux de l'église, une brique maudite se détacha de la voûte et tomba sur la tête sage du tsar. Alors il s'irrita, monta sur son bon cheval et retourna à Moscou, maudissant la ville et la rivière glorieuse de Vologda. « Sous cette malédiction du tsar, notre mère la terre humide trembla, et avec elle trembla la colline qui porte la cité. Les marais devinrent fangeux : la Vologda au cours rapide devint une eau dormante, un

marécage trouble et infect, tout couvert de limon et d'une immonde verdure. » Ivan le Terrible devient ici plus qu'un héros; il est presqu'un dieu dont la malédiction a des effets surnaturels. Voilà tout ce qu'on sait sur son administration.

Les bylines ne nomment même pas saint Philippe, cet archevêque de Moscou, qu'Ivan disgracia et peut-être fit périr parce qu'il avait osé intercéder pour les victimes et se déclarer contre les favoris. La légende de saint Philippe s'est développée tout entière en dehors des bylines et a conservé le caractère purement hagiographique. Au couvent des Garçons (*Otrotchi-monastyr*) de Tver, dans lequel il termina ses jours, on le représente étendu dans sa cellule en costume de moine, expirant, tandis que le meurtrier regagne tout effaré l'escalier. Ce meurtrier c'est Maliouta Skouratof: le peintre affirme hardiment, là où l'histoire s'en tient à des peut-être. Les bylines pouvaient montrer la même hardiesse : l'histoire dramatique, le grand caractère de l'archevêque Philippe étaient bien faits pour inspirer le poète populaire.

Le châtiment de Novgorod, les noyades de la Volkhof, n'ont inspiré aucune chanson particulière; on trouve seulement des allusions isolées à cette fin tragique de la grande république. Lorsqu'Ivan accuse son frère devant le tsar, le poète lui fait dire : « Quand nous marchions de Novgorod sur Pskof, — nous suivions la rive droite de la Volkhof, — mais Feodor suivait la rive gauche; — c'est là qu'il a commis une grande trahison, — il ne faisait périr que les vieillards et les enfants; — les hommes faits, il les enfermait dans des souterrains — pour les remettre ensuite en liberté, sous la lumière du ciel. — Par les rues où tu passais, mon père, — tu sabrais, tu perçais, tu empalais; — par les rues où je passais, — je sabrais, je perçais, j'empalais; — par les rues où passait Feodor, — il écrivait des lettres de miséricorde ». On voit que le châti-

ment de Novgorod n'avait pas laissé un souvenir doux : peut-être la poésie populaire en est-elle restée muette d'effroi.

VI.

COMMENT LA TRAHISON S'EST INTRODUITE EN RUSSIE.

L'exterminateur de la noblesse russe est resté dans la mémoire du peuple comme un tsar terrible, la main armée d'un épieu de fer et toujours levée, entouré de bourreaux « par dizaines et par demi-cents », prompt à « châtier de châtiments terribles ». « Qu'on me nomme ces trois boïars qu'on dit être trois traîtres, — le premier je le ferai bouillir dans une chaudière; le second, je le ferai empaler; le troisième, je le ferai décapiter (1) ». Sa constante préoccupation, mêlée chez lui de fureur et d'angoisse, c'est « d'exterminer la trahison ». Enlever, balayer la trahison de la terre russe, c'est le mot que dans l'histoire il a toujours à la bouche. C'est pour cela qu'il a décimé sa noblesse, châtié Novgorod, persécuté saint Philippe; c'est pour cela qu'il a organisé la légion des *opritchniks* dont les armes parlantes étaient un balai suspendu à la selle de leur coursier. Le peuple lui-même semble avoir trouvé qu'Ivan le Terrible abusait de cette expression : peut-être les masses ignoraient-elles le dessous des cartes ; les craintes du tsar étaient si réelles qu'il entra en négociation avec la reine Elisabeth pour s'assurer, en cas de malheur, un refuge en Angleterre. Pour peindre cette inquiète et fiévreuse préoccupation du Terrible, pour railler ce que l'on croyait chez le tsar un sinistre travers, naquit le conte populaire intitulé : « Comment la trahison s'est introduite

(1) Kiriéevski, VI, p. 71.

en Russie » et que je vais abréger dans la traduction (Rybnikof, II, 232) :

« Le tsar Joann Vassiliévitch était un tsar sévère et puissant, un redoutable conquérant des pays étrangers : c'est pour cela qu'on l'appela le Terrible. Un jour il envoya des messagers dans tous les autres États pour exiger des tsars et des rois qu'ils payassent tribut à la Russie. Ces princes se concertèrent et lui proposèrent alors trois énigmes : s'il les devinait, ils lui paieraient douze tonneaux d'or ; sinon, ils lui refuseraient le tribut et en outre le détrôneraient. Les trois énigmes étaient : « Qu'y a-t-il de plus aventureux dans le monde ? qu'y a-t-il de plus aimable dans le monde ? qu'y a-t-il de plus doux dans le monde ? » On lui donna rendez-vous pour résoudre ces énigmes, auprès d'une certaine pierre blanche, en un certain point de l'Orient, où tous ces princes seraient rassemblés. Alors le tsar fut très embarrassé : il réunit ses boïars, ses princes et ses sages, et ne put tirer d'eux aucune lumière. Le délai fixé approchait, le tsar se disposait à partir sans avoir trouvé encore de réponse satisfaisante. Il part; en chemin il avise un paysan qui, dans un lieu désert, bâtissait une église, il n'avait plus que le toit à terminer. Seulement, pour chaque planchette et chaque clou, il redescendait jusqu'à terre. « Dieu t'aide, vieillard, lui dit le tsar. — Merci, brave homme, répondit le paysan. — Eh bien, frère, tu construis une église ? — Comme ta Grâce le voit, » reprit le mougik qui semblait ne pas le reconnaître. — « Mais je vois que pour chaque planchette de bois et pour chaque clou tu descends jusqu'à terre pour remonter ensuite. Tu ferais mieux de prendre à la fois une dizaine de clous et une dizaine de planchettes et de les monter ensemble; ce serait pour toi bien plus avantageux. — Chaque ouvrier connaît son métier; mais je te demanderai à toi, tsar de Russie, où tu vas et dans quel but ? tu vas sans doute en Orient, vers la pierre blanche, pour y deviner les énigmes ? Déjà les rois et les princes étrangers t'y attendent. Si tu ne devines pas, tu seras déchu du trône. — Puisqu'il en est ainsi, ne sais-tu rien et ne peux-tu m'aider ? — Parfaitement, Ivan Vassiliévitch, tsar de Russie; seulement à une condition: tu recevras un tribut annuel de douze tonneaux d'or; donne-moi un de ces tonneaux, je

t'expliquerai les énigmes et tu continueras à régner; sinon, ton règne est fini ». Ivan promit le tonneau et le vieux lui expliqua les énigmes : « Qu'y a-t-il de plus aventureux dans le monde? ce sont les deux yeux : de quelque côté qu'on porte les regards, on voit tout en un clin d'œil. — De plus aimable ? c'est le soleil : il réchauffe toutes les créatures et toutes se réjouissent. — De plus doux ? c'est l'eau : sans elle on ne peut vivre ».

Le tsar remercia le vieux, se rendit à la pierre blanche, expliqua les énigmes et reçut les douze tonneaux d'or, avec lesquels il revint dans ses états. « Qu'en pensez-vous, dit-il alors à ses boïars, donner un tonneau d'or à ce vieux, n'est-ce pas beaucoup ? Nous avons une armée et beaucoup de troupes à entretenir. Mais le vieux quelles dépenses a-t-il ? que fera-t-il de son or ? Ne vaut-il pas mieux agir ainsi ? du tonneau d'or nous retirerons les deux tiers de son contenu que nous remplacerons par du sable, en sorte qu'il ne remarque rien, et nous lui donnerons le tonneau. » Tous furent de son avis. Aussitôt dit, aussitôt fait. On transporta ensuite le tonneau au lieu où le vieillard construisait son église, et le tsar lui dit : « Dieu t'aide, bon vieillard ! Je te remercie humblement pour ton conseil; j'ai reçu ce qu'on m'avait promis ; à ton tour, viens et reçois le tonneau que je t'ai promis ».

Le vieillard répondit : « Eh bien ! tsar de Russie, Ivan Vassiliévitch, Ivan le Terrible ! C'est toi-même qui as introduit la trahison dans la Russie orthodoxe, et de ce jour jamais tu ne pourras l'extirper, ni toi, ni aucun autre ; et la cause de tout le mal, tsar, c'est toi-même. Pourquoi me tromper ? Je t'ai sauvé la vie et la couronne; pour cela tu m'avais promis un tonneau d'or ; au lieu d'or, tu le remplis de sable ». Le tsar vit que le vieux n'était pas un homme ordinaire et il le supplia avec larmes d'accepter un autre tonneau. « Je n'ai pas besoin de ton or, dit le vieillard ; je puis vivre sans ton or. Ce qu'il me faut, ce n'est pas de l'or, c'est la justice : c'est toi-même qui es le traître, et cette trahison, je le répète, restera en Russie pendant les siècles des siècles. Maintenant tsar, adieu ! poursuis ton chemin, continue à régner. » — Et à l'instant tout disparut, et le vieux, et l'église, sans laisser de trace. Et le tsar Ivan comprit que ce vieillard, c'était Dieu lui-même.

A en croire le conte, c'est donc depuis ce temps que nous voyons Ivan soulever sans cesse, nouveau Sisyphe, avec une sueur d'angoisse, avec une tension d'esprit et de muscles épouvantable, ce rocher de la trahison qui sans cesse retombe sur lui pour l'écraser. Après le prince Kourbski, Novgorod; après Novgorod, Basmanof et Viazemski; après Basmanof et Viazemski, son cousin Vladimir; après Vladimir, Vorotinski; après ses ennemis, ses serviteurs, et après ses serviteurs, ses confidents les plus intimes et ses complices les plus compromis !

La grandeur réelle d'Ivan n'a cependant pas échappé à l'observation populaire. Les chansons lui donnent le surnom de PRÉZRITEL, le *perspicace;* sa tête est une « tête sage », comme celle du roi Salomon. C'est lui le premier qui a porté le titre de tsar : l'a-t-il emprunté à Tsarigrad, à Constantinople, conquise par les Turcs ? l'a-t-il arraché, comme une dépouille opime, au dernier tsar de Kazan, Siméon ? Les bylines hésitent sur cette question d'origine. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le premier il s'est proclamé l'héritier des tsars d'Assyrie, de Babylonie, de Jérusalem, de Rome, de Constantinople. Il a fait de Moscou une troisième Rome, une seconde Constantinople. Le premier il a « revêtu la pourpre impériale, pris en main le sceptre tsarien ». Si Pierre-le-Grand a été « le premier empereur dans le pays, » Ivan a été le premier tsar de Moscou.

Quand il meurt, « la nation russe pleure son tsar terrible ». « Il était terrible, grand Dieu, et miséricordieux. Miséricordieux pour les bons, il pendait les méchants ». On ajoute, il est vrai : « à tort, à raison, il infligeait des châtiments terribles ». Fut-il bon ou méchant ? les bylines n'osent conclure. Il leur suffit qu'il apparaisse grand et redoutable. Elles ont longtemps contribué à faire à Ivan une réputation supportable, avant que la découverte des récits du prince Kourbski et d'autres ennemis du tsar n'eussent provoqué contre lui une réaction exagérée. Ka-

ramzine, à qui le Terrible doit surtout sa disgrâce, Karamzine qui donna le signal des attaques contre Ivan, s'étonne que les chansons populaires soient pour lui si indulgentes : « Dans la mémoire du peuple, remarque l'éminent historien, la brillante renommée d'Ivan a survécu au souvenir de ses mauvaises qualités (1). »

CHAPITRE VI.

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

I.

CALAMITÉS ET GRANDEURS DU XVIIe SIÈCLE.

Entre la mort d'Ivan et la naissance de Pierre le Grand, il y a un espace de près de cent années. Cette période historique est remplie d'événements tragiques, de désastres inouïs, de grandes guerres glorieusement conduites. La vieille dynastie russe, celle qui avait fait l'unité et la gran-

(1) L'histoire d'Ivan le Terrible a été étudiée en ces derniers temps dans un esprit plus sympathique et plus scientifique; on a cherché à replacer Ivan dans le temps et le milieu où il a vécu, au lieu de faire de lui un thème à déclamations morales. Voir notamment M. Solovief, *Istoria Rossii*, t. VI, Zabiéline, *Vie privée des tsarines de Moscou*.— M. Kostomarof, dans sa récente *Histoire de Russie par biographies*, Moscou, 1874, t. I, et M. Ralston, *Early Russian History*, sont revenus à l'ancien point de vue. — Dans la littérature russe, Ivan le Terrible a été souvent mis en scène, notamment par Meï dans son drame de la *Pskovienne* (*Pskovitanka*), par le comte Alexis Tolstoï, dont les lettres déplorent la perte récente, dans son roman du *Prince Sérébranny* et dans son drame de la *Mort d'Ivan le Terrible*. En 1875, on a joué au théâtre Marie un opéra sur Irmak et la conquête de la Sibérie. M. Tchaef a repris la byline intitulée *le tzar veut tuer son fils* et en a tiré une pièce intéressante, publiée en 1868, dans les *Bésiédy* de la *Soc. des Amis de la litt. russe*.

deur de la nation s'éteint, le Terrible a pour héritier un adolescent souffreteux, faible d'esprit et de corps, doux et résigné, à douter qu'il soit du sang d'Ivan IV, un moine et un saint sur le trône. Ivan avait laissé encore un autre fils, Dmitri : Boris Godounof le fait assassiner, et sur les ruines de la maison d'Ivan, aux dépens du sang de celui qui avait été son maître, il usurpe ce trône qui pendant quatre cents ans n'était pas sorti de la même famille. La fin misérable du dernier rejeton de tant de grands-princes et de tsars russes, l'élévation du meurtrier à ce pouvoir qui était la création de ceux qu'il supplantait, épouvanta la Russie. Vainement l'usurpateur s'applique à lui donner la prospérité, la sécurité, la gloire même. Sur sa main on voit le sang de l'enfant royal, et l'on s'attend vaguement à des choses terribles. Ce crime que Boris avait cru pouvoir faire oublier, qu'il avait cru enseveli dans la terre avec la victime, y a germé, en quelque sorte, et a fait lever une moisson de colère et de malédiction. Cet enfant que l'on a pu voir raidi par la mort, la gorge ouverte, le voilà qui, dit-on, est ressuscité. Il est en armes à la frontière de Pologne, revendiquant la couronne de ses ancêtres, invoquant les serments prêtés à sa famille. La victime semble être sortie de sa tombe; un spectre sanglant menace le trône du nouveau tsar; pour venger Dmitri l'assassiné, apparaît Dmitri l'imposteur. Boris Godounof, en versant un sang auguste, avait rendu tout possible. Un moine défroqué, Grégori Otrépief, punissait l'usurpation par une usurpation plus insolente. Il se donna pour le fils d'Ivan le Terrible. Un noble polonais, Mnichek, palatin de Sandomir, promit au prétendu tsar de Moscou la main de sa fille et des secours en hommes et en argent. Le roi de Pologne et le pape romain, heureux d'avoir un prétexte pour bouleverser la Russie orthodoxe, l'assurèrent secrètement de leur concours. Dans la Moscovie même, tous les mécontents du régime nouveau, toutes les classes que le

poids toujours aggravé de l'État accablait, tous les éléments de désordre que pouvait contenir un empire en voie de transformation, se trouvèrent aussitôt en état d'insurrection ouverte ou latente. Beaucoup crurent à la résurrection du véritable Dmitri et, par respect de leurs serments, amour du sang royal, enthousiasme pour l'enfant miraculeux, se portèrent au-devant de lui. Le plus grand nombre ne cherchait qu'un prétexte de troubles et de révolutions.

L'énergique Godounof vient à mourir : c'est le signal de la trahison universelle; ses généraux, ses soldats, son peuple, passent du côté d'Otrépief. On vit alors en Russie un spectacle inouï dans les fastes de l'Europe : il faut remonter jusqu'à l'Orient antique, à la Perse de Cambyse et du faux Smerdis, pour trouver l'exemple d'une telle surprise : un moine vagabond ceignit la couronne du Terrible et fut proclamé tsar dans Moscou. La mère du véritable Dmitri, comme pour se venger du monde entier, reconnut publiquement pour son fils un aventurier qui la saluait impératrice-mère, un brigand qui la vengeait. A ses côtés, il fit asseoir la fille de Mnichek, Marina, l'astucieuse et impudique Polonaise, dont le nom se trouva dès lors mêlé à tous les malheurs de la Russie, car, à la mort du premier imposteur, elle n'hésita pas à reconnaître pour son mari celui qui prit sa place.

Le règne du faux Dmitri dura trente jours. Il suffit qu'il régnât pour que l'imposture éclatât à tous les yeux. L'ami des Polonais, le contempteur de la religion et des mœurs russes, eut bientôt tout le monde contre lui. Vassili Chouïski, en si peu de jours, avait déjà eu le temps de comploter, d'être condamné à mort et gracié; gracié, il se mit à la tête d'un nouveau complot. Le faux Dmitri est assailli la nuit dans son palais, massacré au pied de l'Escalier Rouge; comme son cadavre, enseveli dans un faubourg, suscite des gelées pernicieuses, pour en finir avec ses maléfices, son corps est brûlé. De ses cendres on

chargea un canon, qu'on tira dans la direction qu'il avait suivie pour venir à Moscou.

Les Russes, cette nation si dévouée à ses princes, étaient sortis de l'obéissance. Ces sujets du Terrible avaient cessé de trembler et d'aimer. Contre Vassili proclamé tsar, on laisse s'élever un nouvel imposteur. Son neveu, le brave Skopin Chouïski, défend un moment le trône ébranlé; mais il meurt et emporte avec lui la fortune de la dynastie. On prétendit qu'il avait été empoisonné par ses oncles, peut-être par ce tsar qu'il sauvait. La guerre civile se déchaîne sur la Russie; ou plutôt c'est un bouleversement social, un débordement de violences privées, de brigandages : les serfs révoltés, les cosaques licencieux, font rage d'un bout à l'autre de la Moscovie. C'est une période de troubles plus affreuse que nos guerres de religion et peut-être que la guerre de Trente Ans. L'étranger ne manque pas d'intervenir : les Suédois entrent comme amis, puis s'emparent de Novgorod-la-Grande; les Polonais réclament le trône pour le fils de leur roi; Vassili, tsar de Russie, est prisonnier dans Varsovie; une armée lithuanienne pénètre dans Moscou, tient garnison au Kremlin, dans le palais d'Ivan IV. La population essaie de se soulever contre l'ennemi héréditaire : elle ne réussit qu'à faire brûler Moscou. Lapounof tente d'en chasser les Polonais, il est assassiné par ses cosaques indisciplinés.

Les calamités qui frappaient sans relâche la Russie, comme un châtiment du crime de Boris et des serments prêtés successivement à tant de souverains, ne prirent un terme que dans leur excès même. Alors les honnêtes gens, les patriotes s'unirent et formèrent contre l'étranger et les traîtres une sainte ligue. Les moines de Troïtsa appelèrent les villes russes à la croisade contre l'hérétique; un boucher de Nijni-Novgorod, Minine, arma les cités du Volga; le prince Pojarski prit le commandement de l'insurrection; les Polonais, enfermés dans le Kremlin, réduits à manger

de la chair humaine, durent capituler; Moscou fut délivrée. Alors on réunit, dans une grande assemblée nationale, les députés du clergé, de la noblesse, des marchands, les délégués des villes et des provinces. L'assemblée décerna la couronne à un enfant de quatorze ans, dont le père, le métropolite Philarète, s'était distingué par son patriotisme et ses services. C'est ainsi que la dynastie des Romanof monta, par le suffrage populaire, sur un trône absolu.

Le règne des deux premiers Romanof, c'est la réparation des maux de la guerre civile, c'est la revanche contre ceux qui les ont causés et exploités. Novgorod est enlevée à la Suède, Smolensk à la Pologne. Le soulèvement des cosaques Zaporogues et des populations petites-russiennes contre leurs seigneurs polonais fournit à la Moscovie l'occasion d'intervenir à son tour dans les affaires de ses voisins. Bogdan Khmelnicki, le libérateur de l'Ukraine, appelle à son secours le tsar de Moscou, le tsar blanc. Kief, cette ancienne capitale de la Russie, la cité des Vladimirs, la forteresse aux portes de laquelle veillèrent les Ilia de Mourom et les Dobryna, après trois siècles de domination lithuanienne, fait retour à la Russie.

Enfin Alexis Mikhaïlovitch, en assiégeant Riga, retrouve la trace d'Ivan le Terrible sur les rivages baltiques et en montre le chemin à son fils.

Il semble que tant d'événements retentissants, dont le peuple ressentit directement la douloureuse atteinte, il semble que l'étrange aventure d'Otrépief, la violation du sol national par les armées de la *sombre Lithuanie*, la brillante revanche de Smolensk et de Kief, auraient dû passionner la muse populaire. Pourtant nous n'avons sur ce siècle si rempli qu'un petit nombre de chansons. La masse se refuse à suivre l'histoire dans son développement nouveau. Elle s'attache à deux ou trois personnages qui pour elle absorbent la vie nationale. Le Beau-Soleil et ses paladins, Ivan, le tsar terrible, Pierre Alexiévitch, le

premier empereur, sont comme trois sommets entourés d'une perpétuelle lumière; mais entre ces sommets, il y a une dépression marquée. Ils ont fait le vide entre eux; ils se dressent isolés sur l'épopée russe: à peine si quelques rares chansons permettent de relier, de l'un à l'autre, la chaîne des temps.

Les bylines sur la période intermédiaire entre le premier tsar et le premier empereur peuvent se grouper sous une douzaine de titres : le meurtre de Dmitri par Boris Godounof, Otrépief et sa femme Marina, l'entrée en campagne et la mort de Skopin Chouïski, la disparition du tsar Vassili, l'assassinat de Lapounof, les brigandages du prêtre Semen, la prise d'armes de Minine et Pojarski, l'élection de Michel Romanof, la mort de Pojarski, la réunion des États pour savoir s'il faut arracher Smolensk aux Polonais, la révolte du cosaque du Don, Stenko Razine, l'échec d'Alexis sous Riga. Sur tous ces sujets, en tenant compte de toutes les variantes, le recueil de Kiriéevski ne renferme que soixante et dix pièces : celui de Rybnikof huit, et celui d'Hilferding douze.

Il est à remarquer que plusieurs des bylines reproduites par M. Bezsonof dans la collection Kiriéevski sont consignées dans des manuscrits presque contemporains des événements. Ainsi Richard James, bachelier d'Oxford et aumônier de l'ambassade d'Angleterre, qui vint en Russie et habita Moscou en 1619, c'est-à-dire quatorze ans seulement après l'aventure du faux Dmitri, profita de ses loisirs pour faire un recueil des chansons qui couraient déjà sur la période des troubles. Il existe un autre recueil manuscrit, également presque contemporain, celui qui a appartenu à Kalaïdovitch et qui ne remonte qu'à l'année 1688.

Dans cette histoire de Russie par le peuple nous indiquerons surtout les traits qui la distingue de l'histoire savante et réfléchie.

II.

LE FAUX DMITRI.

Au commencement de ce siècle quelques écrivains, comme notre Lévesque, ont exprimé quelques doutes sur le personnage d'Otrépief. Le vrai Dmitri a-t-il été réellement assassiné? Le faux Dmitri ne serait-il pas le vrai Dmitri, échappé à la mort, indignement massacré ensuite par ordre des boïars? Aucune des bylines que nous avons sous les yeux ne laisse apercevoir dans le peuple la moindre hésitation à ce sujet. Le regret que lui inspire le dernier rejeton des Ivans, celui qu'il appelle Dmitri le Saint [1] et dont la chemise sanglante est encore suspendue sur sa châsse d'or à l'église Saint-Michel du Kremlin n'est tempéré par aucune espérance : sans bornes est sa haine contre Boris, l'assassin du tsarévitch. Boris fit massacrer ou déporter la population d'Ouglitch qui avait osé l'accuser : il a noyé dans le sang cette voix dénonciatrice; mais il n'a pu déporter tout le peuple russe, et, dans les bylines, le nom d'assassin lui arrive droit au visage. Boris Godounof, c'est « le milan qui a tué cet aigle, le tsarévitch Dmitri; quand il l'eut tué, il monta sur le trône et régna sept ans. Ce n'est pas un tourbillon qui sévit dans la vallée, ce n'est pas l'herbe des steppes qui s'incline sous l'ouragan, c'est la colère de Dieu qui s'avance sur la Russie orthodoxe. Il a péri dans son aire, le milan; sa plume a volé jusqu'au ciel; son sang a coulé le long de la Moscova. » Si Boris est mort dans son *aire* (dans son lit) après les sept ans de règne que lui avaient assurés, dit-on, les astrologues, sa plume n'en a pas moins été dispersée, son sang n'en a pas moins coulé. La vengeance à laquelle sa

(1) On a fait de lui un Romanof, bien que, par sa mère, il fût un Nagoï.

mort le dérobait tomba sur ses enfants, sur son fils Feodor, innocent héritier d'une couronne usurpée, sur sa femme, qui joignait au crime d'être tsarine celui d'être la fille du fameux Maliouta Skouratof. Tous deux furent étranglés.

L'aversion que nourrit le peuple contre Boris s'étend d'ailleurs à tous les boïars. Les bylines portent l'empreinte de ces haines sociales, irritées par les derniers édits sur le servage, qui allaient susciter une jacquerie. Quand s'éteignit la race d'Ivan IV, ce Terrible qu'on regrette chaque jour davantage, « la pauvre Russie tomba en des mains malfaisantes : celles des boïars, celles des seigneurs ; et parmi ces boïars se montra une tête rebelle, celle de Boris, fils de Godounof. »

La haine contre les grands, l'amour pour le tsarévitch, n'ont cependant pas réconcilié le peuple avec l'imposteur qui prit son nom. S'il l'acclama vivant, toutes ses chansons le renient et le maudissent. Le paysan était encore plus sensible que le boïar à certains côtés choquants d'Otrépief : son goût pour les étrangers, son mépris pour la religion nationale, son alliance avec les Polonais. Les chansons racontent qu'avant d'être prétendant il avait passé trente années en prison et qu'il s'y était appliqué à imprimer une croix sur sa poitrine : la légende veut en effet que le vrai Dmitri soit venu au monde avec une croix semblable. Moine, il trahit le tsar, il trahit Dieu, il précipite son âme dans l'enfer. Chassé du couvent, il s'en va « dans le pays de Pologne, chez un magnat, un véritable satan. » Alors « avec une armée polonaise, il entra dans la Sainte Russie. »

D'autres bylines nous montrent *Grichka* (1) *le défroqué* assis sur le trône de Moscou et préparant ses noces avec la Polonaise. Alors se manifeste le trait le plus odieux de son caractère, l'impiété de cet ancien moine : « A la tour

(1) Diminutif méprisant de Grégori, prénom d'Otrépief.

d'Ivan le Grand, on fait sonner la grande cloche : tous les princes, les boïars se rendent à l'église ; mais Grichka le défroqué se rend au bain avec sa bonne amie Marina Iouriévna. Tous les princes, les boïars offrent leurs prières à Dieu; mais Grichka le défroqué se baigne avec sa bonne amie Marina Iouriévna. Tous les princes, les boïars reviennent à l'église; mais Grichka le défroqué revient du bain avec sa bonne amie Marina Iouriévna. »

Quand tous deux ont revêtu le costume impérial, Grichka, le chien, parle d'une voix retentissante, pour qu'elle soit entendue des guerriers lithuaniens, du magnat de Sandomir : « Allons ! Marina, le Blanc-Cygne ; ne t'incline pas, Marina, devant les princes, les boïars ; ne prie pas, Marina, devant les images miraculeuses; entre, Marina, dans le palais de pierre blanche. »

Dans l'histoire, ce sont les boïars qui tramèrent le complot contre l'usurpateur; la milice populaire des strélitz au contraire essaya de le défendre. Elle envoya Chouïski demander à la veuve d'Ivan le Terrible, qui une première fois avait avoué l'imposteur pour son fils, si elle voulait encore le reconnaître. Chouïski était trop intéressé à la mort du tsar pour ne pas apporter une réponse négative ; alors les strélitz livrèrent Otrépief qui fut égorgé. Une certaine obscurité subsistera toujours sur cet épisode de l'envoi de Chouïski auprès de Maria Nagoï. Dans les bylines au contraire, ce ne sont pas les boïars, c'est le peuple, ce sont les strélitz qui commencent à soupçonner l'imposture et qui prennent sur eux de consulter la vieille tsarine : « Tsarine Maria, est-ce ton enfant qui est assis sur le trône ? est-ce le tsarévitch Dmitri Ivanovitch ? » Aussitôt elle répond tout en larmes : « Hélas ! sots strélitz, qui ne devinez rien ! — Quel enfant puis-je avoir sur le trône? — celui qui est assis sur le trône, — c'est Grichka le défroqué, le fils d'Otrépief : — je l'ai perdu mon fils, le tsarévitch Dmitri Ivanovitch !...... Chaque jour à la tour d'Ivan le Grand, —

on sonne la grosse cloche, les prêtres de la cathédrale se rassemblent; — à toutes les fêtes ils disent un office, en mémoire du tsarévitch Dmitri Ivanovitch; — et ils maudissent à perpétuité les boïars Godounof. »

Lorsqu'elles racontent la mort de l'usurpateur, les bylines ajoutent de curieux détails. Quand Grichka voit son palais environné, il se dit à lui-même : « Je vais me faire des ailes diaboliques, — je m'envolerai comme un démon; — mais Grichka n'eut pas le temps de se faire des ailes diaboliques. (1) » On voit que la byline lui a conservé ce caractère démoniaque de sorcellerie qu'il a dans l'histoire. Quant à Marina, on prévoit le rôle qui doit lui être assigné. N'a-t-elle pas pour père le *magnat-satan* de Sandomir? Elle s'appelle d'un nom suspect : Marina le Blanc-Cygne. C'est pour lui plaire que Grichka insulte les images des saints, ces images miraculeuses que le bon Dobryna s'étonnait déjà de ne pas trouver dans le *terem* de l'enchanteresse Marina Ignatiévna. La Polonaise Marina, de la *sombre Lithuanie*, reproduit donc ici un type maudit : elle est l'enchanteresse du cycle vladimirien, elle est la Maria Temroukovna des bylines sur Ivan. Quand le palais est envahi par le peuple, elle se métamorphose en pie et s'envole par la fenêtre.

III.

LA PÉRIODE DES TROUBLES.

C'est fini de l'imposteur; mais la guerre civile commence. Skopin Chouïski accomplit maint exploit. Les bylines prêtent à ce héros favori quelques traits fabuleux des bogatyrs antiques. Comme eux, il met à l'épreuve ses compagnons d'armes : « Qui de vous peut vider d'un seul

(1) Hilferding, p. 111.

coup une coupe pleine de vin, d'un seul coup, sans reprendre haleine ? » Pour réfléchir il s'assied sur l'étrange pierre *alatyr*. S'il combat, c'est avec un madrier ; « à chaque coup, il fraie une route, de chaque revers, il trace une rue ». Lorsque Moscou est investie par la Lithuanie maudite, par les Sarrasins aux longues robes, les Tcherkesses des Cinq Montagnes, les Kalmouks, les Bachkyrs, « et encore les Tchoudes avec les Luthériens », Skopine reste son défenseur et se dévoue pour aller lui chercher du secours : « comme un brillant faucon, il s'échappe ; comme un blanc gerfaut, il s'envole ». La poésie populaire, nourrissant à l'égard de Skopin ces libérales dispositions, ne pouvait que s'emparer avidement des bruits obscurs qui coururent sur sa mort. Pour elle, Skopin a péri empoisonné : bien plus, elle sait toutes les circonstances de l'événement. On l'invita comme parrain à un baptême ; la marraine était une fille de Maliouta Skouratof, cette mémoire éternellement détestée. Sa commère lui offre une coupe de vin ; il la vide d'un trait. Aussitôt il sent le poison courir dans ses veines : « Ah ! fille de Maliouta Skouratof ! tu savais que c'était du poison que tu me versais ! tu m'as tué, serpent caché sous un tronc, engeance de vipère ». Et la tête de la marraine vole de dessus ses épaules. Skopin remonte à cheval, à grand'peine regagne son logis et raconte tout à sa mère : « Hélas, mon doux enfant !... Je te l'avais bien recommandé, je t'avais dit ne pas aller chez le prince Vorotinski ; elle t'a privé de la lumière du jour, ta commère, la fille de Maliouta ». Dans ces reproches, ne trouve-t-on pas un écho des recommandations de la mère de Dobryna, suppliant son fils de ne pas approcher de la demeure suspecte de l'enchanteresse, de ne pas affronter la rivière Poutchaï ? Dans certaines bylines, le poison versé à Skopin est si violent que, la coupe étant venue à tomber, « du poison la terre s'enflamma, dans les flammes la terre disparut ».

Quant au tsar Vassili Chouïski, il régna si peu, il disparut si vite que le peuple ignora ce qu'il était devenu, s'étonnant seulement, dans les bylines, de ne plus le voir dans le palais, d'y voir les jalousies fermées.

On sait qu'il fut contraint d'abdiquer, qu'ensuite il fut livré à Vladislas par les boïars du parti polonais et emmené à Varsovie, où il mourut. Le peuple ne sait au juste quel malheur lui advint, mais sur les auteurs du mal, jamais il ne se trompe. « Hélas ! frères, vous ne savez pas quel malheur ? Les méchants boïars ont fait périr notre tsar Vassili. Ils l'ont fait périr : les chiens maudits l'ont envoyé en Sibérie ! »

Et voilà qu'il est venu « sur la sainte Russie, sur Moscou aux murs de pierre — le temps des guerres, le temps des troubles ! — La Lithuanie païenne a fait Moscou prisonnière ; l'impur *Goujmond* (1) a établi dans Moscou sa demeure ». Lapounof est le premier à provoquer les cités russes à un soulèvement général « pour délivrer la ville de Moscou, affranchir la foi chrétienne ». Il envoie partout courrier sur courrier. Mais alors « s'irrita, s'enflamma l'impur *Goujmond;* dans sa colère il ordonna de tuer Procope Lapounof; de méchants traîtres occirent le bon voiévode ». En réalité Lapounof, dont le passé politique n'était pas très-net, et qui avait cru pouvoir s'allier au brigand Zaroutski, aux cosaques indisciplinés, tomba victime de ses alliés pervers, comme il assiégeait les Polonais dans Moscou. Le commandant de la garnison polonaise Gonsiévski fut l'instigateur de cet attentat.

Les bylines, pour personnifier la *Période des troubles,* semblent avoir inventé l'étrange personnage du prêtre Sémen ou Siméon, qui portait en bandoulière une croix longue d'une toise et demie et disait à ses paroissiens : « Dieu vous aide, mes enfants spirituels, à voler, piller, et faire

(1) Sigismond, roi de Pologne, n'est jamais venu à Moscou.

les brigands sur la grande route ! » On peut s'étonner en revanche qu'elles n'aient pas consacré un souvenir aux vaillants moines de Troïtsa qui défendirent pendant dix-huit mois leur monastère contre les bandes catholiques, qui contribuèrent de leur sang et de leurs richesses à la défense de la patrie, au brave cellérier Abraham Palitsyne, l'historien du siége de Troïtsa, dont les lettres allèrent au loin, sur le Volga et la Kama, réveiller les patriotismes endormis.

Enfin le jour de la grande insurrection est venu. Pojarski et Minine le boucher apparaissent dans les bylines. Chose singulière, le discours que les chroniques font tenir à l'héroïque bourgeois est autrement bref et énergique que les paraphrases qu'on en trouve dans les chansons.

Celles-ci ne marchandent pas les succès aux champions de la patrie. « Quand ils brisèrent les portes saintes [1], nos braves soldats, et qu'ils pénétrèrent dans le Kremlin aux murs de pierre blanche, — ils commencèrent à piquer, à tailler, — à piquer, à tailler, à tuer les Polonais par monceaux, — *Goujmond* lui-même, ils le firent prisonnier, — lui lièrent les pieds et les mains, — lui coupèrent sa tête rebelle ». Dans cette byline, on trouve (singulier écho dans la Grande-Russie des haines petites-russiennes contre les seigneurs polonais et leurs intendants juifs), ces deux noms de nations accolés ensemble, comme pour mieux flétrir l'ennemi héréditaire : « les impurs Juifs-Polonais » !

Dans les bylines, Michel Romanof n'est élu tsar que lorsque le prince Pojarski a refusé la couronne. Puis elles décernent au héros national, qui semble être mort tranquillement et prosaïquement dans son lit, la couronne du martyre. Elles se contentent d'ailleurs de rattacher à son

(1) La *porte sainte* du Kremlin, ornée d'une image du Sauveur. Encore aujourd'hui personne ne passe sous cette voûte sans se découvrir.

nom un type de chanson qui servira à bien d'autres héros. En voici la donnée : Pojarski tombe entre les mains du khan de Crimée. « Prince Pojarski, dit le païen, sers-moi fidèlement, comme fidèlement tu as servi ton tsar, le tsar blanc; je te comblerai d'or et d'argent, je te donnerai des femmes enchanteresses, des amours de belles filles ». Et Pojarski de répondre : « Si mes pieds rapides n'étaient point enchaînés, si mes mains blanches n'étaient pas liées de liens de soie, si j'avais mon sabre tranchant, je t'en servirais fidèlement sur ta nuque épaisse, sur ta tête rebelle ». Alors on l'emmena sur une colline, on lui trancha la tête, on lui coupa le corps en menus morceaux . La nuit venue, deux jeunes princes Pojarski, quelquefois deux cosaques, sortent des bois épais. Ils rassemblent les membres épars, emportent ces reliques tantôt à Moscou la mère, tantôt à Konotope, domaine du prince, et leur rendent les honneurs funèbres.

IV.

LES ROMANOF.

Si les bylines hésitent un moment, lorsqu'il s'agit de décerner la couronne de Russie, entre le jeune Michel et le prince Pojarski, ce n'est pas que les Romanof aient cessé d'être aimés. Leur popularité date de la bonne tsarine Anastasie, de Nikita Romanof, le bon héros des bylines sur Ivan IV. On peut s'étonner de ce que les chansons du XVIIe siècle parlent si peu du grand patriarche Philarète Romanof, auquel s'adressèrent en somme, bien plus qu'à son fils, les suffrages des Etats-Généraux. Il n'est question de lui que dans une des bylines du manuscrit de Richard

James, intitulée l'*Arrivée de Philarète Nikitich et du boïar Chein à Moscou*, après leur captivité en Pologne. Les autres chansons s'obstinent à ne connaître que leur favori Nikita, celui des bylines sur le Terrible. C'est encore lui qu'elles mettent en scène dans la période des troubles, en prêtant à sa physionomie héroïque toutes sortes de traits fantastiques, empruntés aux bogatyrs d'un autre cycle. Comme Volga, Vseslaf ou Roman Dmitriévitch, il se transforme en hermine, puis en loup, et ravage l'arsenal et les écuries des Polonais au Kremlin. Il revient chez lui, reprend sa figure de bon compagnon, monte sur son cheval héroïque, saisit sa massue d'acier, et repart pour la glorieuse Moscou, se battre avec les païens de Lithuanie.

Nous assistons au grand conseil que le second des Romanof, Alexis Mikhaïlovitch, tient en 1653 pour savoir si on déclarera la guerre à la Pologne. Il n'y est pas question de lui arracher la Petite-Russie, que Bogdan Khmelnicki offrait à cette époque au tsar de Moscou, mais simplement de reprendre Smolensk. Les délibérations des États sont reproduites à leur façon par les chanteurs populaires. Plusieurs des boïars se prononcent contre la guerre. Les raisons qu'ils donnent contre l'annexion de Smolensk sont assez bizarres : « Smolensk n'est pas de construction moscovite, elle est de construction lithuanienne ; à Smolensk il n'y a pas de strélitz ; dans la caisse de Smolensk on ne trouve pas un kopek, etc. » Mais le prince Miloslavski se lève et dit : « Smolensk n'est pas de construction lithuanienne, elle est de construction moscovite ; à Smolensk il y a quarante mille strélitz ; dans la caisse de Smolensk, des richesses sans nombre. Nous tiendrons donc pour Smolensk, nous lutterons pour Smolensk ». Ainsi fut résolue, suivant les chanteurs, la conquête de la Russie Blanche. Le discours du prince plut au tsar qui le nomma voiévode de Smolensk. On sait que la première

femme d'Alexis, mère des tsars Feodor et Ivan et de la tsarévna Sophie, fut une Miloslavski.

Ces feuillets épars ne forment point une épopée : il ne s'était présenté aucun nom assez grand pour grouper autour de lui toutes ces bylines et leur donner une sorte d'unité.

CHAPITRE V.

PIERRE LE GRAND (1).

A peu près vers le temps où l'auteur de *Charles XII*, à la prière de l'impératrice Élisabeth et avec les matériaux fournis par ses ministres, entreprenait d'écrire une histoire de Pierre le Grand « la plus exacte, la plus courte et la plus pleine possible, » d'autres, à leur manière, célébraient les faits et gestes du fameux empereur. Ces historiens de Pierre le Grand étaient répandus partout, d'un bout à l'autre de l'empire russe. Le rude *bourlak* des chantiers d'Arkhangel, le campagnard du « pays septentrional, » qui se vante de n'avoir jamais connu le servage, le mougik des provinces du centre enchaîné à la glèbe, le libre cosaque qui « sur la mère Volga » s'en allait en quête de gloire et de butin, le brigand zaporogue retranché dans

(1) *Piésni sobrannyia P. V. Kiriéevskim, izdanyia Obchtchestvom Lioubitelei Rossiiskoï Slovesnosti* (*Chants recueillis par P. V. Kiriéevski et publiés par la Société des amis de la littérature russe*), Moscou 1868-1870; le huitième fascicule, œuvre de M. Bezsonof, intitulé *Goçoudar tsar Petr Alexiévitch, Tsar Biélyi Petr Pervyi, Pervyi Imperator po zemlié* (*le seigneur tsar, le tsar blanc Pierre Alexiévitch, premier empereur dans le pays*). — E. V. Barsof, *Petr Velikii v narodnykh predaniakh sievernago kraïa* (*Pierre le Grand dans les traditions populaires du pays septentrional*), Moscou, 1872.

la *setche* du Dniéper, répandait de désert en désert, de village en village, de *rivière* en *rivière*, une histoire du grand tsar qui ne ressemblait point à celle qu'écrivait M. de Voltaire, — pas davantage à celle que nous présentent les grands ouvrages russes de Golikof, Oustriælof et de M. Soloviof. Le Charlemagne des *chansons de gestes* ne diffère pas plus du Charlemagne historique. Le réformateur de la Russie est aussi singulièrement travesti que l'empereur « à la barbe florie : » les aventures qu'on lui attribue sont parfois aussi extraordinaires que la guerre d'Espagne ou le voyage à Jérusalem (1).

I.

L'ÉPOPÉE DE PIERRE LE GRAND.

Comment ce géant qui à son voyage de France fixa les mobiles esprits parisiens n'aurait-il pas laissé une trace profonde dans les âmes neuves et naïves, pieusement tenaces dans leurs souvenirs, des populations russes? Est-il possible que cette physionomie originale, vraiment épique, que ces guerres sur la Caspienne et sur la Baltique, sur la mer d'Azof et sur la mer Blanche, ces travaux qui bouleversèrent la terre russe et ses lois, qui transformèrent « l'homme russe, » aient passé sans se refléter, ne fût-ce qu'un instant, dans le miroir tranquille de l'imagination populaire? Non, Pierre 1er n'est pas de ceux que l'on oublie. Comme pour un autre héros, plus grand guerrier, moins grand homme, on a dû parler de sa gloire dans les campagnes moscovites

Sous le chaume bien longtemps.

(1) Pierre le Grand lui-même, si foncièrement russe malgré son goût pour les étrangers, avait ses moments de gaieté lyrique: aux réjouissances pour la paix de Nystadt, lorsqu'il sentit ses épaules soulagées du fardeau écrasant de la guerre suédoise, il dansa sur la table devant tout le peuple et « chanta des chansons. »

Et ne dirait-on pas une paraphrase des vers célèbres de Béranger, une élaboration russe des *Souvenirs du peuple* dans cette vieille poésie qui sert d'épigraphe au recueil de M. Bezsonof :

« Et ces glorieux faits inouïs dans les chansons, — le rameur les chantera sur la mer infinie, — le voyageur fatigué les chantera sur la montagne, — et parfois, épuisé par les ans, — l'aïeul les chantera à ses petits-enfants, —et parce qu'il les aura de ses propres yeux vus, — les petits-fils envieront le bonheur de l'aïeul (1). »

Ce n'est pas seulement Pierre le Grand « dont le peuple a gardé la mémoire, » ce sont aussi ses généraux, les compagnons de ses travaux d'Hercule, les « aiglons de l'aire de Pierre, » comme dit Pouchkine, que la poésie des chaumières russes a voulu associer à son immortalité : elle a chanté Dolgorouki, Chérémétief surtout, dont le village natal de Pavlovo a fourni un notable contingent de légendes. Toutefois la préférence populaire, parmi les auxiliaires du régénérateur, s'adresse évidemment à des héros moins célèbres dans l'histoire, et plus chers aux masses pour des motifs à nous inconnus. Lefort, Apraxine, Bruce, Bauer, sont dédaignés ; on se souvient surtout des héros cosaques : Kotchoubey, Iskra, Paleï, Ivan Zamorianine. Dé même que dans l'épopée napoléonienne, à côté des grandes personnalités héroïques, à côté de Kléber, Ney, Murat, il y a place pour l'héroïsme des types collectifs ; de même que l'art et la légende ont immortalisé le grognard, le mamelouck, le fantassin des Pyramides, le cuirassier de Borodino, le lancier de Poniatovski, le grenadier de Waterloo, de même, à côté des Paleï et des Chérémétief, le peuple russe a voulu consacrer les auxiliaires obscurs et anonymes de Pierre le Grand, le co-

(1) Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

saque du Don, le Zaporogue, le strélitz, le soldat discipliné à l'européenne, le dragon, le canonnier.

Les noms de ses ennemis ont aussi une part dans sa gloire : on n'a oublié ni le roi Charles, ni ses lieutenants, Lewenhaupt ou Schlippenbach, ni le traitre Mazeppa, ni les rebelles qui s'attirèrent le courroux du tsar. Sur ces derniers, la chanson en sait toujours plus long que l'histoire ; tour à tour passent devant nous Flor Minaévitch, Senka Manotsof, Nekrassof, Rytchof, Éphrémof, Skorlighine-Karyghine, qui, apprenant l'exécution de ses complices, « prit une hache et un billot, — alla porter sa tête au voiévode : — Écoute, petit père, grand voiévode, — je viens apporter ma tête : — j'ai pris avec moi la hache et le billot. — Mes amis, mes frères, sont décapités, — tous décapités, tous pendus ; — ordonne de couper aussi ma tête rebelle. »

Ce n'est pas toujours au sein même de *l'armée* cosaque *du Don*, comme le croient certains critiques, que naquirent les chansons à la gloire des cosaques. On en a recueilli dans les villages des gouvernements de Simbirsk, Saratof, Tambof [1]. Parmi les ennemis ou les amis du tsar, les hommes de la steppe attirent d'une façon particulière la sympathique attention des masses. Le libre cosaque était en tout l'opposé du paysan serf, et c'est précisément pour ce motif que tout ce qui tenait au cosaque intéressait le mougik. Courbé sous le fouet, les lourdes redevances, la corvée pour le maître et pour le tsar, les réquisitions et le recrutement, il rêvait, lui aussi « d'aller faire un tour dans la campagne rase, » et de retrouver sous la tente la liberté que lui ont ravie les ukases de Boris Godounof. Ce

(1) Voir Kiriéevski, t. VIII, p. 51, 75, 89, 98, 104, 105, 174, 320. — Sur Krasnochtchokof, ataman de cosaques sous Élisabeth, on a recueilli des chansons dans les gouvernements d'Arkhangel, Orenbourg, Moscou, Riazan, Kalouga, Toula : ibid, IX, p. 148, 174 — sur l'ataman Platof, sous Alexandre I, dans les gouvernements de Moscou, Arkhangel, Orel, Toula, Riazan, Vologda, Ibid, t. X, 27, 29, 33 et suiv.

ne sont que plaintes des gouverneurs, plaintes des propriétaires sur cette fuite du cultivateur et du contribuable vers les *rivières* du sud, sur cette dépopulation continue de la terre au profit de la steppe. La poésie populaire, elle aussi, incline vers la steppe, et entoure de rayons plus lumineux les vagabonds des fleuves que les triomphateurs de la guerre suédoise. Pourtant la gloire russe, la gloire acquise dans la terrible lutte de vingt et un ans, n'a pas brillé vainement pour elle. On reconnaîtra dans nos chants quelques-unes des péripéties de ce grand drame du nord qui eut pour dénouement la ruine de la Suède. On y retrouvera Erestfer, Schlüsselbourg, Revel, Wyborg, et celle qui domine tout « *le groupe altier des batailles,* » Poltava !

Cette histoire de Pierre le Grand par le peuple est forcément incomplète. Beaucoup de ses réformes, dont l'ensemble constitue l'une des grandes révolutions modernes, échappèrent à la foule. Lorsqu'il organisait l'aristocratie russe sur les bases d'une noblesse de fonctionnaires, qu'il faisait du clergé réduit à l'obéissance une des forces de son état, qu'il émancipait la femme russe, établissait des imprimeries, inventait un alphabet et des caractères nouveaux, formait d'ouvrages traduits de langues d'Occident, la première bibliothèque civile de sa nation, lorsqu'il créait tout ce qui fait l'état moderne : une administration et une diplomatie, une flotte et une armée, une industrie nationale et une société intelligente, — lorsqu'il enfantait la Russie à la vie européenne, le cosaque nomade ne voyait ou ne comprenait rien, le paysan ne sentait que les épreuves et les douleurs de la transformation. Évidemment il ne pouvait passer dans les chants populaires que ce que le peuple avait saisi, s'était approprié, assimilé du grand spectacle étalé à ses yeux, et même tout ce que le peuple en a compris n'est pas arrivé jusqu'à nous. Sans parler des chansons que la négligence des lettrés du

XVIIIe siècle a laissées se perdre, combien de ces méditations du paysan et du cosaque sur le fils d'Alexis n'ont pas réussi à se formuler dans la phrase épique! La poésie de la Régénération, après avoir un moment illuminé ces cerveaux obscurs, y est définitivement restée à l'état latent; elle n'a pu prendre, pour s'échapper au dehors, pour voyager sur les lèvres des hommes, les pieds rapides du vers et les ailes infatigables de la chanson.

Ces idées, ces souvenirs, ces impressions un peu vagues sur le grand homme ne pouvaient manquer de subir une déformation en tombant dans des imaginations hantées déjà par des créations poétiques antérieures. L'image de Pierre le Grand s'est parfois altérée au point de se confondre avec les images de héros plus anciens. Le fondateur de Saint-Pétersbourg a beau être le créateur même de la Russie moderne, il n'en est pas moins le dernier des bogatyrs russes. Sa taille gigantesque, son esprit aventureux, ses dangers sur terre et sur mer, ses voyages, que Voltaire trouvait si extraordinaires, tout le rapproche des temps épiques. Par ses réformes, il appartient au siècle de Frédéric II; par son caractère et par certaines particularités de sa vie, il est contemporain des *bons compagnons* des âges antiques. Ceux-ci accomplissaient leurs exploits sur les grands fleuves du Sud; Pierre a pris pour champ de ses prouesses une scène européenne, la mer Baltique. Oleg a suspendu son bouclier à la Porte-d'Or de *Tsarigrad* (Constantinople); Pierre a vu s'ouvrir devant lui les portes des capitales de l'Occident. Il a remplacé les grands coups d'épée par les grands coups de politique. Oleg a rapporté de ses courses l'or de Bysance, Pierre un butin autrement précieux, la civilisation de Paris, de Londres et d'Amsterdam.

Il ne faudra donc pas s'étonner si le peuple russe a rattaché au nom de Pierre le Grand plus d'une chanson destinée à célébrer d'autres exploits. Plus d'une circons-

tance de la légende de Dobryna Nikitich ou d'Ilia de Mourom s'est fondue ainsi dans la légende de Poltava.

Il y a un homme surtout dont le cycle poétique va fournir bien des traits à celui de Pierre Alexiévitch. Lui aussi a été à la fois un tsar et un bogatyr : c'est Ivan le Terrible. Le rôle d'Ivan au XVIe et celui de Pierre au commencement du XVIIIe siècle présentent d'étranges analogies. Tous deux furent des révolutionnaires et des fondateurs; après une guerre acharnée, sanguinaire, contre les choses du passé, ils créèrent, l'un le tsarat de Moscou, l'autre l'empire de Russie. Tous deux virent leur enfance exploitée par des tuteurs, leur sommeil brisé par le fracas des émeutes; ils souffrirent des vices de la société russe avant d'en entreprendre la réformation. Tous deux furent en butte, pendant toute leur vie, à des complots qu'ils réprimèrent avec une épouvantable rigueur : la boucherie des strélitz en 1698 n'a rien à envier aux écorcheries de boïars sous Ivan le Terrible, sur cette même Place Rouge du Kremlin. Ils envoyèrent leurs femmes au couvent et furent meurtriers de leurs fils aînés. D'une haute intelligence, d'une instruction supérieure à leur époque, avec un goût semblable pour les étrangers et de la curiosité pour les arts de l'Occident, laborieux, infatigables autant qu'implacables, passionnément dévoués à leur mission, leurs grandes idées politiques leur sont communes. Ivan, avant Pierre, avait convoité les provinces baltiques, reçu les navigateurs européens dans ses ports, étendu ses intrigues en Pologne et jalonné, par la conquête de Kazan et d'Astrakhan, la route de la mer Noire et de la Caspienne. Par leurs vices comme par leurs vertus, ils furent deux personnifications éminentes du Russe par excellence, le Grand-Russe. Ivan, abhorré des nobles, redouté du clergé, dont il avait entamé les revenus avant que Pierre osât toucher à leur propriété, laissa dans le peuple le souvenir d'un héros et d'un justicier. Les crimes et les infamies

des boïars pendant la « période des troubles » ne justifiaient que trop ses éternelles accusations de trahison. On peut dire que le fils de Vassili est à beaucoup d'égards le précurseur du fils d'Alexis [1] et que le peuple, opprimé par les seigneurs et les voiévodes, ruiné par les brigands et les guerres civiles, ne cessa de regretter Ivan le Terrible que lorsque Pierre le Terrible parut.

Nous allons assister à la naissance de notre héros.

II.

L'ENFANCE DE PIERRE LE GRAND.

« Pourquoi est-il joyeux et serein, dans Moscou, — le tsar orthodoxe Alexis Mikhaïlovitch? — Dieu lui a fait naître un fils, un tsarévitch, — le tsarévitch Pierre Alexiévitch, — le premier empereur dans le pays.

« Tous les maîtres charpentiers de Russie — de toute la nuit ne dormirent pas; — ils firent un berceau, une barcelonnette, — pour le jeune enfant tsarévitch. — Et les bonnes, les nourrices, — et les jolies filles suivantes — de toute la nuit ne dormirent pas : — elles cousaient un petit drap — de velours blanc, brodé d'or.

« Et les prisons avec les prisonniers ? — Elles furent complétement vidées. — Et les greniers du tsar? — Ils furent ouverts à tous. — Chez le tsar orthodoxe, — on célèbre un festin, un

(1) L'influence des exemples d'Ivan dut être considérable sur l'esprit de Pierre le Grand. Le maître de celui-ci, Zotof, lui proposait souvent le conquérant de Kazan et d'Astrakhan comme un modèle à imiter :

« Quand le tsarévitch était fatigué de lire, Zotof lui prenait le livre des mains et pour le récréer lui racontait les belles actions de son père le tsar Alexis Mikhaïlovitch et du tsar Ivan Vassiliévitch, leurs courageuses entreprises de guerre, leurs lointaines et utiles expéditions, leurs batailles et prises de villes et comment ils supportaient, plus que le simple soldat, la fatigue et les privations, et quels avantages ils ont ainsi acquis à l'empire et comme ils ont reculé les frontières de la Russie. » Zabiéline, *Opyty izoutchénia*, etc. (*Essais d'enseignement de l'histoire et des antiquités russes*). T. I, p. 35. Moscou, 1872.

joyeux banquet. — Les princes se sont réunis, — les boïars sont venus de toutes parts, — les nobles sont accourus, — et tout le peuple de Dieu au banquet, — mange et boit et fait bonne chère. »

Cette byline nous offre le tableau exact et vivant de ce qui se passait au palais de Moscou le jour de la naissance d'un prince. M. Zabiéline, qui a consacré une étude spéciale aux « enfances » de Pierre (1), nous montre Alexis envoyant dans toutes les directions annoncer l'heureuse nouvelle aux boïars, aux officiers de la couronne, aux familiers du palais, aux tsarévitchs vassaux de Géorgie, de Kasimof (2) et de Sibérie, au patriarche et au clergé, sans oublier le monastère de Troïtsa. Les jours suivants, sonneries de cloches à toutes les cathédrales du Kremlin, liturgie en grande pompe à l'Assomption, — réceptions au palais polychrome des tsars, où le souverain distribuait de ses propres mains à ses sujets des verres de vin et d'eau-de-vie, des fruits et des confitures, — promotions de nobles à la dignité de boïars, gratifications de fourrures et de coupons de velours et de soie aux princes de l'Église et de l'État, — festins splendides où figurait au dessert un Kremlin en sucreries avec des habitants, des strélitz et des cavaliers. Je ne sais si les jolies filles suivantes et les maîtres charpentiers passèrent les nuits blanches, mais le jeune Pierre fut entouré de tout le luxe et de tout le confortable alors possibles dans une cour demi-barbare. Son berceau, suivant la coutume nationale, était suspendu aux lambris par des cordes, en sorte qu'on y balançait l'enfant plutôt qu'on ne l'y berçait. Pierre se développa avec une merveilleuse rapidité : son intelligence précoce contrastait avec la faiblesse d'esprit de ses deux frères aînés, Feodor et Ivan, issus du premier ma-

(1) *Opyty izoutchénia*, etc.

(2) Kasimof (gouvernement de Riazan), a été jusqu'à la fin du XVIIe siècle la capitale d'un petit état tatar soumis à Moscou.

riage d'Alexis. A quatre ans, ses jeux même faisaient présager l'homme de tête et d'énergie. On lui apprenait l'histoire au moyen d'images coloriées importées d'Allemagne, et M. Zabiéline fait le compte des tambours crevés par lui, des fusils et des sabres qui flattèrent d'abord ses instincts guerriers. Le peuple lui-même a pu être frappé des promesses de génie qui éclataient déjà dans cet enfant. Aussi est-il le seul des fils d'Alexis dont il paraisse se souvenir, et, quand son père au lit de mort est mis en demeure de se choisir un héritier, le poète rustique, oublieux de l'histoire, ne lui met qu'un nom sur les lèvres :

« Oh! dis-moi, notre père, tsar orthodoxe, — tsar orthodoxe Alexis Mikhaïlovitch, — à qui laisses-tu ta souveraineté, — à qui remets-tu le tsarat de Moscou ? » — A la tête du tsar étaient les popes et les diacres, — du côté où brûlaient les cierges, — et ils chantaient les prières des morts, — à ses pieds se tenaient tous les boïars, — et c'est ainsi que parla le tsar orthodoxe : — « *Je laisse ma souveraineté — au tsarévitch Pierre Alexiévitch,* — je confie le tsarat de Moscou — au boïar prince Galitzine. » — Et le tsar orthodoxe rendit l'âme. »

En réalité, Alexis eut pour successeur son fils aîné Feodor, et lorsqu'à sa mort les boïars donnèrent le trône au jeune Pierre, l'ambitieuse Sophie ameuta les strélitz, fit couronner avec Pierre l'imbécile Ivan, et prétendit régner sous leur nom. Le bras droit de la *tsarévna*, son homme d'État et son général, fut le prince Vassili Galitzine. Ils voulurent justifier leur pouvoir par des succès diplomatiques et militaires. Ils entrèrent dans la coalition de Venise, de la Pologne et de l'Autriche contre *le Turc*, et le prince dirigea deux campagnes contre les Tatars de Crimée. Malgré les efforts du gouvernement pour les représenter comme des triomphes, elles n'eurent qu'un succès médiocre. Aussi, dans une de nos chansons, le prince Galitzine ne sait littéralement sur quel pied et par

quel chemin rentrer à Moscou. Il est sûr de l'accueil de Sophie, mais comment sera-t-il reçu du jeune souverain ?

« Comme une bécasse qui se promène sur le marais [1], — le prince Galitzine se promène dans la prairie... — Il réfléchit et médite profondément. — Par où le prince, par où doit-il marcher ? — Par la vaste plaine, le prince ? il y aura de la poussière. — Par le bois ombreux, le prince? il fera sombre. — Par la prairie, le prince ? la terre est détrempée. — Par la rue, le prince? il aurait honte. — Enfin le prince a chevauché par la rue de Tver, — la glorieuse rue de Tver et la Nouvelle-Slobode.

« Le prince Galitzine s'est rendu — à la cathédrale de Kazan ; — le prince Galitzine a ôté — sa toque de zibeline ; — le prince Galitzine trois fois — s'est prosterné sur la terre ; — le prince Galitzine a prié, — et se rend au palais du Kremlin.

« Lorsqu'il descend de cheval — dans le palais du Kremlin, — voici que vient à sa rencontre — notre mère la tsarévna, — la tsarévna Sophie Alexiévna. »

Sophie, en effet, autant pour satisfaire à ses propres sentiments que pour en imposer à l'opinion, préparait un triomphe à son héros. Elle sortit en procession au-devant de l'armée, accompagnée du clergé, des boïars et du peuple, précédée des saintes icônes, jusqu'à la porte de Serpoukhof. Après avoir admis les généraux au baise-main, elle revint avec eux, toujours en procession, jusqu'au Kremlin, où le tsar Ivan leur fit une réception solennelle. Le tsar Pierre n'y était plus. Il avait défendu à sa sœur de prendre part à une cérémonie publique, elle avait bravé sa défense. Dans sa colère, il quitta Moscou. Cette marque de défaveur ne passa point inaperçue. L'emprisonnement de Galitzine après la chute de Sophie, son procès, son exil, renouvelèrent le souvenir de sa première disgrâce, et alors dans les campagnes d'Orel naquit cette chanson :

(2) Homère a bien comparé Ajax à un âne !

« Salut, seigneur le tsar, notre espérance,— quels présents fais-tu, tsar notre maître, aux seigneurs? — Aux seigneurs, je donne des dignités, aux marchands, des cités. — Mais à moi, tsar notre maître, donne-moi une ville, — donne-moi une ville : Malo-Jaroslavets,.. — Moi, prince Galitzine, je te donnerai, — chien de voleur, je te donnerai — deux poteaux avec une solive en travers — et, pour ton cou, un cordon de soie. »

Pendant que Galitzine et Sophie gouvernaient la Russie, que faisait le tsar Pierre? Entouré d'étrangers ou de jeunes Russes gagnés aux idées européennes, il jouait au soldat avec les palefreniers et les polissons de Kolomenskoe, ou réparait une vieille barque hollandaise échouée sur le lac d'Ismaïlof. Sophie et ses courtisans disaient : « L'enfant s'amuse; » mais, tout en s'amusant avec son bataillon d'*amuseurs* (*potiéchnié koniouki*), il jetait les bases de la flotte et de l'armée nouvelle. Devenu le maître, il se mêlait encore, en simple combattant, à des actions simulées, batailles, prises de villes, enlèvements de redoutes. Ce spectacle d'un tsar de Russie confondu parmi ses sujets sous un uniforme de sous-officier ou de lieutenant, exposé à recevoir, comme le premier venu, les coups et les horions, ne pouvait manquer de frapper l'imagination des masses. Dans les bylines sur Ivan le Terrible, on voit celui-ci présider à des luttes d'athlètes dans la cour du palais, mais avec toute la gravité qui convient à un despote oriental. La fantaisie des chanteurs prend plus de liberté avec Pierre le Grand : lui-même descend dans l'arène et lutte avec un de ses soldats. Et il semble que le poète, tout en prêtant au fils d'Alexis une taille et une vigueur herculéennes, ait tenu à faire sentir que le peuple, même représenté par un jeune garçon, est encore supérieur en force aux héros.

« Dans le palais, le palais impérial, — sur l'Escalier, l'Escalier Rouge,— l'on voyait une table à rallonges; — à cette table était assis

— le tsar orthodoxe Pierre Alexiévitch. — Devant lui sont debout les princes, les boïars. — Le tsar orthodoxe parle ainsi : — « Ecoutez, vous, les princes, les boïars ! — y a-t-il parmi vous un amateur — pour lutter avec le tsar blanc, — pour passer le temps, pour *amuser* le tsar ? » — Tous les princes, les boïars, s'épouvantèrent, — dans le palais tous se dispersèrent ; — mais debout devant lui se tient un dragon, — un jeune dragon de vingt-cinq ans. — Il parle en ces termes au tsar blanc : — « Écoute, écoute, tsar orthodoxe, — tsar orthodoxe, Pierre Alexiévitch ! — n'ordonne pas de me châtier, de me pendre ; — ordonne-moi de dire un mot... Je suis jaloux de lutter avec le tsar blanc, — pour passer le temps, pour *amuser* le tsar. » — « Si tu me terrasses, jeune dragon, je te ferai grâce, — si tu es vaincu, je te couperai la tête. » — Le jeune dragon dit alors : — « La volonté de Dieu soit faite, et celle du tsar ! »

« Le tsar orthodoxe ceignit sa ceinture de soie, — il sortit avec le jeune dragon ; ils s'empoignèrent... De la main gauche, le jeune dragon le renversa ; — de la main droite, il le soutint, — il l'empêcha de toucher la terre humide. — Et le tsar orthodoxe parla ainsi : « Mille grâces, dragon, pour tes efforts... — Quel don, quel cadeau vais-je te faire ? — Des villages ou des domaines, — ou bien un coffre plein d'or ? » — « Je ne veux ni villages ni domaines, — ni un cher coffre plein d'or ; — accorde-moi de boire l'eau-de-vie sans payer, — dans tous les cabarets de la couronne. »

III.

L'EXPÉDITION D'AZOF.

Le temps des amusements et des guerres de parade était passé ; Pierre à son tour voulait cueillir de vrais lauriers. Il voulait éprouver son armée nouvelle dans une entreprise glorieuse, la plus glorieuse de toutes à ses yeux : la croisade contre l'infidèle et pour l'affranchissement des chrétiens d'Orient. La prise d'Azof ne devait être pour lui qu'un

premier pas dans cette voie où l'appelait déjà le patriarche de Jérusalem. Il semble que toutes les expéditions dans ces régions de l'est, d'où étaient venus tant de fois les dominateurs tatars, aient eu le don d'éveiller l'imagination russe. Le grand mouvement poétique qui s'était fait au XVI[e] siècle autour de la conquête de Kazan et d'Astrakhan se renouvela au XVII[e] autour des deux expéditions d'Azof. Pierre avait fait pour ces campagnes d'immenses préparatifs. Tandis que des milliers de cosaques, de cavaliers nobles, de strélitz, de soldats armés à l'européenne, se réunissaient sous les drapeaux, des milliers de paysans étaient occupés à charrier des matériaux, des milliers de travailleurs à construire, en une seule année, 1,700 embarcations. Partout retentissait le cri de guerre ou le bruit sourd de la cognée dans les forêts séculaires. La Russie, remuée de fond en comble, s'éveilla et regarda. Au XVI[e] siècle, nous avons des chansons cosaques sous ce titre : *le Secours au tsar blanc sous Kazan.* Voici le « secours au tsar blanc sous Azof. » Toutes les *rivières* du sud se sont émues, le Jaïk, et le Don, et le Volga, et le Dniéper.

Les habitants des villes russes virent passer avec étonnement ces singuliers défenseurs de l'orthodoxie, les joyeux héros du Don, avides de butin et de plaisir, pour qui la guerre était une bonne fortune :

« Déjà sur la route, la large route, — allaient, chevauchaient les cosaques du Don, — les *frères* du Don au cours tranquille. — Déjà les cosaques avaient quitté Moscou ; — pourquoi l'un d'eux est-il resté ? — Il s'en va au château du Kremlin, — il ôte sa toque de zibeline noire, — il prie devant l'image du Sauveur, — il s'incline aux quatre points du ciel, — en particulier devant les conseillers municipaux du tsar. « Salut, ô vous, les conseillers du tsar ! — Donnez-moi de l'eau-de-vie pour cinq cents roubles, — et à mes compagnons pour mille roubles. » — Les conseillers s'entre-regardèrent : « Y a-t-il jamais eu parmi nous un tel buveur ? — Comment en douter, frères ? C'est un cosaque du Don. — Com-

ment en douter, frères? C'est leur ataman. » — On lui apporta de l'eau-de-vie tant qu'il en fallut. — « Allons, buvez, enfants, buvez à vos souhaits! »

Mais la guerre n'était pas une joie pour tout le monde. Le cosaque y courait allégrement, le paysan s'y traînait en pleurant. Au fond, le Grand-Russe n'aime pas la guerre et n'a pas de goût pour l'état militaire. C'est malgré lui qu'on en fait un des meilleurs soldats du monde. Pour le serf du XVIIe siècle, le régiment apparaissait comme une aggravation de servitude. Il lui semblait affreux de s'arracher à son village, à sa famille, à ses amours, à sa cabane bien chaude en hiver, et de partir pour ces éternelles campagnes où le tsar infatigable fatiguait son peuple :

« Où passerons-nous le jour? où dormirons-nous la nuit ? — Nous passerons le jour dans la campagne rase, — dans la campagne rase sous le ciel ouvert, — nous passerons la nuit dans le bois ténébreux, — dans le bois ténébreux, sur le sol bourbeux. — Nous aurons pour lit la terre, l'humide mère, — pour oreiller une méchante racine; — pour nous laver, la pluie fine et fréquente, — pour nous essuyer, l'herbe soyeuse. »

Tout cela en effet n'est pas très engageant. Ajoutez-y que des officiers infidèles leur rendaient encore plus durs les débuts de ce dur métier. Comme on le voit par les ukases de Pierre, les recruteurs enchaînaient les hommes qu'ils enlevaient des villages, leur rasaient la tête pour les mieux reconnaître, les emprisonnaient en arrivant à l'étape, les menaient *paître* le gland et le champignon sous les chênaies pour économiser sur leur nourriture, leur imposaient sous le bâton des marches forcées. On perdait, avant d'arriver au dépôt, la moitié des recrues. Cet avant-goût de la profession de héros achevait de les dégoûter. Aussi la désertion décimait-elle les armées russes de ce

temps; on désertait la *chaîne* des recrues, on désertait au régiment, on désertait sur le champ de bataille. L'unique asile était alors dans les bandes de brigands ou dans les *polks* de cosaques. Comme le fait remarquer M. Bezsonof, les *chants de lamentation sur le service* forment du XVIe au XVIIIe siècle toute une littérature, tant l'aversion du militaire était innée dans le caractère russe; mais c'est surtout au temps de Pierre le Grand que les bylines sont trempées des « larmes brûlantes des pauvres soldats, de ces malheureuses têtes de soldats » qu'on traînait à la gloire.

« Dans la ville de Véréia, — dans le village de Karatchoro, — tous les quartiers sont assignés, tous les soldats sont installés, — les petits soldats du régiment de Toula, — première compagnie, les grenadiers.

« Ils se flattaient, les pauvres soldats, — de courir la nuit avec les belles filles, — avec les belles filles de Véréia, — avec les gentilles petites paysannes.

« Tout à coup grand malheur pour le régiment, — un ordre a été envoyé le soir; — à minuit, il faut nettoyer les fusils; — à la blanche aurore, se tenir en rang, — se tenir en rang, l'arme au bras...

« Le capitaine crie : Arme sur l'épaule! — et le major crie : En route! en campagne! — et le colonel : En d'autres pays, — vers la Turquie, vers la Suède!

« Il y avait là un jeune soldat, — un jeune soldat, sergent du régiment. — Il tient dans ses bras le drapeau, — le drapeau du tsar, le drapeau des Russies. — Il n'est pas ivre, mais il chancelle, — et s'incline de tous les côtés. — Il fait ses adieux à son père, à sa mère, — à ses parents, à ses amis; — son visage est baigné de larmes. — Hélas! il ne fait pas ses adieux à sa femme, — il la quitte pour la servitude, — la servitude, le service du tsar, — les fatigues à perpétuité.

« Tous les soldats s'en vont en pleurs, — ils vont pleurant et

sanglotant... — Pas un qui s'en aille gaîment, — qui s'en aille gaîment sans s'affliger... »

La muse populaire ne se pique pas d'une entière exactitude. Des deux expéditions d'Azof, dont la première aboutit à un échec, elle fait une seule campagne qui à la vérité, suivant le chiffre sacramentel, dure *trois ans*. Tandis que l'histoire nous montre Azof capitulant tout simplement après ouverture de la brèche, la poésie préfère devoir le succès à un brillant assaut, enlevé à la force du poignet et à la face du soleil :

« A l'aurore, ils montèrent à l'assaut — de la ville glorieuse, de la ville d'Azof, — de ses murs de pierre blanche, — de ses hauts talus de terre. — Ce n'étaient pas des pierres qui roulaient, — c'étaient des ennemis qui tombaient de la muraille. — Ce n'était pasla neige qui blanchissait la plaine, — c'étaient les blanches poitrines des musulmans. — Ce n'était pas la pluie qui tombait des nues, — c'était un sang impur qui pleuvait. »

IV.

L'ODYSSÉE DE PIERRE LE GRAND.

Pierre le Grand, le vainqueur d'Azof, partait pour le voyage d'Occident. Il allait chercher à leur source même les arts et les sciences d'Europe, auxquels il n'avait encore été initié que par des aventuriers d'instruction médiocre; mais quel dut être l'étonnement des paysans de la Moscovie lorsqu'ils apprirent que le tsar blanc allait quitter la Russie, et qu'il voyageait en pays étrangers! En pays étrangers! quelles idées ces mots pouvaient-ils bien représenter à leurs esprits, à eux qui ne savaient pas distinguer la Suède de l'Allemagne, qui ignoraient presque la France et l'Angleterre, et pour qui les Occidentaux étaient tous des

niemtsi (1), tous des *bousourmanes* (2) ? En pays étrangers! pareille chose ne s'était jamais vue. Les prédécesseurs de Pierre quittaient à peine les environs de Moscou, vivaient au fond de leur palais oriental, garottés dans les lisières de la plus minutieuse étiquette byzantine. Qu'allait-il arriver à la Russie veuve de son tsar? au tsar séparé de la Russie « comme une pomme qui s'est détachée du pommier ? » Quels dangers allait-il courir dans ces régions lointaines que l'imagination russe se représentait à peu près comme les Grecs d'Homère se représentaient l'Afrique, la Sicile et la mer Noire? Quels Lestrygons et quels Cimmériens, quelles sirènes et quels cyclopes, et peut-être, — hélas! quels Lotophages, aux philtres pleins d'oubli de la patrie, allait-il rencontrer ? Tourmenté de tant d'inquiétudes et de tant d'étonnements, l'esprit des masses travailla passionnément sur ce thème. Ses rêveries se perdirent tantôt dans un vague mythique, tantôt dans une altération fantastique des faits à nous connus. Une légende qui a déjà figuré dans les bylines du héros Dobryna Nikitich. s'est accrochée, on ne sait comment, au nom de Pierre le Grand. celle du *bon compagnon* et la rivière Smorodina (3).

Lorsqu'en mars 1697 le tsar passa en Livonie, le gouverneur suédois de Riga, Dalberg, profita de ce que Pierre affectait l'incognito pour se dispenser de lui rendre aucun hommage. Lui et ses compagnons, les *grands ambassadeurs,* s'y virent même suspectés et surveillés. Le tsar s'étant hasardé à passer près des fortifications, on menaça de tirer sur lui. Plus tard, dans son manifeste pour la déclaration de guerre à la Suède, il dénonça ces outrages à ses peuples comme le motif principal de la rupture. Dans les bylines, les choses ne se passent point aussi

(1) Des *muets,* c'est-à-dire des étrangers et plus spécialement des Allemands.

(2) Musulmans, infidèles en général.

(3) Voir ci-dessus page 68.

simplement. Ce n'est plus à Riga, c'est à Stockholm, en *terre allemande*, que va le tsar, déguisé en marchand d'outre-mer (anglais ou hollandais); ce n'est plus avec Dalberg, c'est avec la reine de Suède qu'il est aux prises. Evidemment le peuple avait entendu parler vaguement d'Ulrique-Eléonore, sœur de Charles XII : c'est à elle que revient l'honneur de succéder dans le rôle de nymphe perfide, de dangereuse ennemie du tsar, à la vindicative rivière Smorodina :

« Personne ne sait, personne ne peut dire — où notre seigneur le tsar se dispose à porter ses pas. — Il a rempli ses vaisseaux d'argent pur, — il a orné ses vaisseaux d'or étincelant. — Il ne garde avec lui que peu d'hommes, — seulement des grenadiers du Préobrajenski. — Notre seigneur le tsar blanc ordonne ainsi : — « Ecoutez, écoutez, officiers et soldats ! — ne m'appelez plus ni votre tsar, ni votre seigneur ; — traitez-moi comme un marchand d'outre-mer... »

» On voit un marchand se promener dans *Stekoln* (Stockholm) — et personne ne reconnaît ce marchand. — Un seul le reconnut : l'hetman de Suède. — En toute hâte il courut chez la reine : — « Ecoute, notre mère notre reine ! — Ce n'est pas un marchand qui se promène dans la ville : — celui qui s'y promène, c'est le tsar blanc. » — La reine s'avança sur son *escalier rouge*; — elle avait les portraits des souverains de sept pays : — à son portrait, elle reconnut le tsar blanc. — Elle cria à haute voix, la reine : — « Ecoutez, écoutez, mes généraux suédois ! — Fermez au plus tôt les portes de la ville, saisissez au plus tôt le tsar blanc. »

» Mais notre père le tsar ne s'effraya de rien. Il avait deviné toutes les pensées des Suédois ; il se jeta dans la maison d'un paysan : — « Prends de l'argent, paysan, prends à volonté, — et conduis-moi sur le rivage de la mer bleue. » — Le paysan en toute hâte le conduisit à la mer bleue ; en toute hâte le tsar monta sur le vaisseau ; — il cria à ses soldats, à ses matelots : « — Enfants, plus d'ensemble dans vos efforts ! — plus de vitesse à ramer, plus de vitesse à voguer ! »

Le prétendu danger qu'aurait couru le tsar sur la terre allemande est devenu un motif sur lequel la fantaisie populaire aimait à revenir. Voici un conte, reproduit par MM. Bezsonof et Solovief. On y remarquera des intentions hostiles aux nobles russes, qu'on y présente comme les ennemis de Pierre, tandis que son sauveur est un homme du peuple; on y remarquera aussi de singuliers points de rapprochement avec le joli conte de Perrault, où l'Adroite Princesse pousse le méchant prince Riche-Cautèle dans le tonneau hérissé de clous qu'il avait préparé pour elle.

« Lorsque le tsar et ses familiers étaient de l'autre côté de la mer, et qu'ils allaient dans la terre allemande, ils arrivèrent à *Stekoln*, et dans la terre allemande le royaume de *Stekoln* est gouverné par une demoiselle. Et cette demoiselle maltraita le tsar, le mit dans une poêle ardente, et, l'ayant ôté de la poêle, ordonna de le jeter en prison. Quand ce fut la fête de la demoiselle, les princes et les boïars (de Suède) commencèrent à lui dire : — « Accorde-nous, ô reine, la liberté du tsar. » — Et elle leur dit : — « Allez, regardez, et, s'il vit encore; je le mets en liberté à votre prière. » — Les princes et les boïars ayant été regarder, lui dirent : — « Reine, il est vivant. » — Et elle leur dit : — « Puisqu'il est vivant, prenez-le. » — Et eux, l'ayant pris, le mirent en liberté. — Il alla trouver nos boïars (les Russes), et nos boïars firent le signe de la croix; puis ils plantèrent des clous à l'intérieur d'un tonneau et se proposèrent de mettre le tsar dans ce tonneau. Un strélitz devina leur projet, courut chez le tsar, qui était sur son lit, et lui dit : — « Tsar, notre seigneur, daigne te lever et t'en aller. Tu ne sais pas ce qu'on trame contre toi. » — Lui, le tsar, se leva et s'en alla. Alors le strélitz se coucha sur son lit, à sa place. Les boïars vinrent, enlevèrent ce strélitz de dessus le lit, le mirent dans le tonneau, et le jetèrent à la mer. »

Pour la masse du peuple russe, nul doute que le souverain n'eût échappé à la sirène de la Smorodina, à la Circé de *Stekoln*, à tous les piéges de ses ennemis.

Voyez-le, dans une de ces chansons, voguer à pleines voiles loin d'une terre perfide :

« Chez nous, sur la mer bleue, — voguait, fuyait le navire aux flancs vernis, — le navire à la belle parure, — le navire orné de perles. — Tous ses agrès étaient de soie, — tous ses matelots étaient des colonels, — tous ses passagers étaient des généraux. — A la proue se tenait le tsar orthodoxe, — le tsar orthodoxe, Pierre Alexiévitch ; — au gouvernail est assis un jeune Allemand. — Il fuit, le navire, loin de la terre suédoise, — vers notre mère, la sainte Russie. »

Pierre le Grand avait aussi des ennemis dans le peuple. Sa passion pour les choses européennes, ses violentes entreprises sur les institutions, les mœurs, le costume national, avaient armé contre lui les conservateurs et les fanatiques. De là ces conspirations qui laissent leur trace de sang à toutes les pages de son histoire ; de là les révoltes des strélitz, l'insurrection d'Astrakhan, le soulèvement des cosaques du Don ; de là ces complots qui avaient des ramifications jusque dans sa famille, qui amenèrent la répudiation de sa première femme et la mise en jugement de son fils aîné. La haine contre les réformes se manifestait surtout par la propagation de bruits malveillants, de nouvelles sinistres. Écoutez ce prêtre qui s'entretient avec l'officier en retraite Anika Akimitch Popof : « La vie est dure aujourd'hui, dit le prêtre ; les anciens impôts sont levés à la rigueur, et par surcroît les gens de finance se sont mis à percevoir des droits sur les bains, sur les cabanes, sur les moulins, sur les abeilles ; on défend de couper le bois, de pêcher dans la rivière, et il est écrit que l'Antechrist ne tardera pas à naître de la race de Danovo. » Et Anika de répondre : « L'Antechrist est né. Ecoute bien : la race de Danovo s'explique par la race tsarienne. Pierre est né, non pas de la première femme d'Alexis, mais de la seconde : donc il est né d'un adultère, la pre-

mière femme étant la seule légitime. » Et le prêtre concluait sur cette remarque : « Il est écrit dans les livres que sous le règne de l'Antechrist il y aura de terribles charges sur le peuple, et maintenant les temps sont durs. »

La fondation de Pétersbourg, suivie de l'abandon de Moscou, acheva d'aigrir les esprits. Tous les jours on prédisait que cette ville allemande, bâtie par des mains hérétiques, allait disparaître : un jour, on chercherait vainement sous les eaux la place de cette cité maudite par Dieu, et les grandes inondations de 1715 et de 1721, où Pierre manqua de se noyer (sur la Perspective Nevski !), semblaient donner quelque fondement à ces rumeurs. Ce n'était pas assez de représenter le tsar comme l'Antechrist et sa mère Natalie comme la *fausse vierge,* la femme adultère des prophéties ; suivant d'autres, elle n'aurait même pas été la mère du prince : elle ne serait accouchée que d'une fille, à laquelle on substitua le fils d'une boïarine. Comme cette version, qui le faisait encore naître d'une Russe, n'expliquait pas son goût pour les habits allemands, les constructions allemandes, les femmes allemandes, comme Anna Moëns et Catherine, on contait qu'il n'était fils ni de son père ni de sa mère, qu'il était fils du Genevois Lefort ou d'un chirurgien allemand (1).

Le voyage en Occident ne pouvait manquer d'être exploité par les malveillants. — « Oui, disait-on, Pierre était tombé entre les mains de la reine de Suède, mais il y était resté. On nous avait changé le tsar non plus en nourrice, mais en voyage. Celui qui était sorti de prison, ce n'était pas le fils d'Alexis, mais un faux *Peter,* un Allemand, qui, à peine arrivé dans la terre russe, avait voulu en faire une Allemagne. Dans la révolte d'Astrakhan, en 1705, on entendait les strélitz et les *raskolniks*

(1) Solovief, *Istoria Rossii,* t. XV, p. 143, 162 : t. XVI, p. 30. — Herrmann, *Russland unter Peter dem Grossen,* Leipzig, 1872, p. 107-108.

s'entretenir ainsi dans les rues de la ville : « Le bruit court que le tsar est mort; est-ce vrai ? — Oui, on dit qu'il est mort. — Non, il vit, mais il est prisonnier à *Stekoln*, attaché à un poteau; celui qui est à Moscou n'est pas le vrai tsar ! »

V.

LES CHATIMENTS DE REBELLES.

C'était bien le fils d'Alexis et de Natalie qui était revenu d'Occident; mais il y avait un tel antagonisme entre la Russie nouvelle qu'il venait de concevoir et la Russie des *raskolniks* et du *Domostroï* que la lutte ne pouvait manquer d'éclater. Ce fut d'abord la révolte des strélitz. On en trouvera l'histoire vraie dans le récit du témoin oculaire Jean-Georges Korb, secrétaire de la légation d'Autriche à Moscou (1); en voici la légende, où l'on retrouve à la fois les soudains repentirs des strélitz et leur haine opiniâtre contre la tactique nouvelle et l'*attirail* européen.

« Autrefois le tsar orthodoxe — aimait les strélitz et les comblait de biens. — Maintenant le souverain est irrité contre nous, — il veut exécuter et pendre les strélitz, — couper la tête à leur ataman. — Les strélitz se sont rassemblés en un cercle, ils ont tous ensemble mûrement pensé, — et envoyé au tsar leur ataman : — « Va, ataman, va trouver le tsar, — jette-toi aux pieds rapides du tsar, — demande la miséricorde très grande du tsar ; — ne peux-tu, petit père, pardonner aux strélitz ? — Nous lui prendrons telle ville qu'il voudra, nous la prendrons *sans plomb, sans poudre, — sans l'attirail de son matériel,* — nous la prendrons avec nos poitrines blanches... »

(1) Publié dans la *Bibl. russe et polonaise*, Paris, 1859.

« Le seigneur le tsar s'avance sur l'Escalier Rouge, — il parle d'une voix retentissante : — « Tu m'entends, ataman des strélitz? — Non, point de miséricorde pour vous! — va, rassemble ton armée de strélitz, — conduis les uns sur la Place Rouge, — les autres au champ de Koulikovo; — je décapiterai les uns, pendrai les autres; — à toi, l'ataman, je te couperai la tête. »

« Alors les pieds rapides du jeune homme fléchissent, — il laisse tomber ses bras blancs, — incline sa tête sur sa poitrine. — laisse échapper sa toque de zibeline.

L'*exécution du prince grand-boïar, ataman des strélitz*, nous fait assister au supplice d'un héros imaginaire, et qui semble uniquement la personnification de la révolte; mais beaucoup d'entre eux se considéraient comme des martyrs de la cause nationale, et le trépas de ces gens du peuple fut tout aussi noble qu'aurait pu l'être celui d'un « grand-boïar. » Le strélitz Orlof, qui devait faire souche de princes, écarta fièrement Pierre le Grand du billot qui lui était destiné. Pendant que leurs femmes les suivaient en chantant déjà, suivant l'usage national, les lamentations funèbres, eux non plus « ils ne s'humilièrent pas devant le tsar. »

« Il va, le jeune homme, il ne recule pas, — il regarde fièrement tout le monde, — *il ne s'humilie pas devant le tsar.* — En avant marche le bourreau terrible, — dans ses mains la hache tranchante ; — derrière l'ataman, son père et sa mère, — son père et sa mère et sa jeune épouse. — A travers leurs sanglots ils s'écrient : — « O toi, notre cher enfant ! — humilie-toi devant le tsar, — accuse-toi de ta faute, — le tsar peut-être te pardonnera, — laissera ta tête sur tes fortes épaules. » — Le cœur du jeune homme s'endurcit, — il se raidit, il résiste au tsar, — il n'écoute ni son père, ni sa mère, — il n'a pas de pitié de sa jeune épouse, — il n'a pas de chagrin de ses petits enfants. »

Vient ensuite en 1705 la révolte d'Astrakhan, où d'autres strélitz égorgèrent le voiévode Timoféi Rjevski. Il n'est

pas le premier gouverneur de la turbulente cité qui ait eu un sort tragique. A qui peut bien se rapporter la chanson que voici : à Rjevski, massacré sous Pierre le Grand, ou à Prozorovski, qui périt sous Alexis ?

« Sur la rivière notre mère, sur la rivière de la Kama — voguent, naviguent les barques des essaouls. — Dans les barques sont assis les rameurs, — tous bons *bourlaks*, tous braves du Volga. — Ils sont assis, frères, en beaux costumes ; — ils ont des toques de zibeline avec le dessus en velours, — des caftans gris, doublés de damas, — des ceintures en soie d'Astrakhan, — des chemises de taffetas à galons d'or, — des culottes de drap à l'ancienne mode, — des bottes de roussi à bout recourbé. — Ils rament joyeusement, ils chantent des chansons...

« Qu'est-ce qui blanchit donc là-bas sur l'eau ? — Ce qui blanchit, c'est le pavillon du gouverneur, celui qu'ils attendent et qu'amène le malheur. Le gouverneur d'Astrakhan comprit tout et dit : — « Écoutez, vous tous, *bourlaks,* hommes libres ; prenez mon trésor d'or tant qu'il vous plaira, — prenez mes habits de gouverneur, en étoffes de couleur, — prenez mes objets rares qui viennent d'outre-mer, — prenez toutes mes richesses d'Astrakhan ». — « Non ! disent les bons bourlaks, les hommes libres, — ce qui nous est précieux, ce n'est pas ton trésor ; — ni précieux ton habit de gouverneur, — ni précieuses tes raretés d'outre-mer, — ni précieuses tes bagatelles d'Astrakhan ; ce qui nous est précieux, c'est ta tête ». — Et ils coupèrent au gouverneur sa tête *rebelle*, — ils jetèrent sa tête dans la mer Volga, — et les bons compagnons firent des moqueries sur elle : — « Es-tu plus heureux, gouverneur, d'avoir été méchant pour nous ? — Ah ! tu nous battais, nous tuais, nous exilais ! — ah ! tu tirais sur nos femmes, nos enfants, à nos portes ! »

Les cosaques du Don ne se révoltèrent que l'année suivante. L'occasion de leur conflit avec le gouvernement fut la défense qu'on leur intima de donner asile aux paysans qui s'enfuyaient de chez leurs maîtres et aux contribuables qui cherchaient contre l'impôt un refuge dans les villages privilégiés du Don. L'empire n'entendait plus que la

« force cosaque » s'accrût de sa substance. Alors Boulavine, Frolof, Nekrassof, Dranyi, appelèrent aux armes les « amateurs de promenade. » Les insurgés furent d'abord assez heureux : ils égorgèrent le prince George Dolgorouki, battirent les Russes sur la Liskovata, prirent Tcherkask, menacèrent Azof, le tout en protestant de leur fidélité au tsar, et accusant les voiévodes d'avoir agi « sans son ordre. » Le frère du mort, Vassili Dolgorouki, fut chargé de la répression. Les recommandations clémentes de Pierre et les dissensions des chefs cosaques favorisèrent ses progrès. Au premier insuccès, Boulavine fut égorgé. Dranyi et Frolof s'enfuirent chacun de son côté, et Nekrassof, avec 2,000 hommes seulement, se réfugia dans le Kouban.

On peut se demander pourquoi le héros des chansons sur la révolte se trouve être non pas Boulavine, qui commanda en chef, mais son lieutenant Nekrassof, pourquoi on le fait s'enfuir sur le Dniéper et non dans le Kouban, pourquoi on lui donne 40,000 hommes au lieu de 2,000; cependant ce qu'il faut remarquer dans cette byline, c'est une précision presque historique dans l'exposé des griefs des insurgés. On dirait que le poète s'est contenté de versifier la requête qui fut réellement adressée au tsar par Boulavine en mai 1708. Du reste, dans tous les exposés de ce genre, dans celui des strélitz à Chein en 1698, comme dans celui des Astrakhanais à Apraxine en 1705, ce sont toujours les mêmes griefs qui reparaissent : violation des anciennes libertés, fardeau écrasant des impôts, recrutement militaire, exactions et cruautés des gouverneurs, la foi orthodoxe mise en péril par les Allemands, les attentats aux longues barbes et au costume national, l'infection sacrilége du tabac et autres nouveautés abominables.

« Nekrassof est parti, il a emmené, — de guerriers, quarante mille hommes, — sans parler des vieux qui ont vieilli, — sans parler

des jeunes qui sont trop jeunes, — sans parler des bâtards et des sang-mêlés. — Le soir donc, ils se sont assemblés, — à minuit, ils ont tiré aux champs, — au point du jour, ils ont franchi — le glorieux, le paisible Don. — Sur le glorieux fleuve Dniéper, ils se sont arrêtés... — Ce n'est pas une lettre qu'il écrit, — ce n'est pas avec la plume, avec l'encre, — c'est avec ses larmes qu'il écrit, avec ses larmes brûlantes, — au comte Dolgorouki : — « *On a voulu raser aux vieux leur barbe, leurs moustaches,* — on a voulu prendre les jeunes — pour en faire des soldats. — Tu es venu chez nous, sur le paisible Don; — *sans ordre du tsar* tu t'es mis — à ravager la contrée; — alors nous avons abandonné — nos biens et notre avoir; — nous sommes partis de la vallée — où coule le cher, le paisible Don, — nous nous sommes rendus en l'obéissance — du sultan des Turcs; — il nous a reçus — avec honneur, avec gloire; — il nous a donné un cheval, — un cheval magnifique, — avec une selle tcherkesse. »

Depuis ce temps, les rancunes contre la Grande-Russie se sont évanouies; une chanson, née sur *la terre* même *de l'armée du Don,* prouve que Nekrassof n'a plus été considéré par ses compatriotes, qu'il voulait affranchir, que comme un traître et un renégat.

« Qui, donc, frères, nous a dit — que sur notre père, le Don paisible, — le cosaque Ignatouchka Nekrassof — était devenu un traître? — Comment a-t-il trahi — le service du tsar blanc? — Comment a-t-il été perfide — envers notre souverain?... — Il n'était pas seul à s'enfuir du Don; — des cosaques le suivaient; — non des vieux, des vétérans, mais de stupides jeunes gens. — Voici le discours qu'il leur fit, — notre traitre : — « Cosaques, abandonnez — la foi chrétienne; — cosaques, embrassez — la foi musulmane... » Nous couperons la tête à Ignatouchka, — sa tête de rebelle; — nous irons de nouveau — servir le tsar blanc. »

Le plus célèbre épisode de cette lutte de Pierre le Grand contre les éléments indisciplinés du monde russe, c'est la trahison de Mazeppa. Celui-ci avait captivé à ce point la

confiance du tsar que, lorsque les *polkovniks* Iskra et Kotchoubey dénoncèrent les menées de l'hetman avec Charles XII et Stanislas Leszczinski, Pierre le Grand refusa de les croire : arrêtés comme calomniateurs, ils confessèrent dans les tortures leur prétendu mensonge et furent décapités. Un autre rival de Mazeppa, l'héroïque aventurier Paleï, lui fut également sacrifié et envoyé en Sibérie. Quand la grande trahison fut enfin découverte, à Kief, à Moscou, dans toutes les cathédrales de la Russie, au son des cloches et à la lueur des cierges, Mazeppa fut solennellement excommunié, et encore aujourd'hui son nom se retrouve, à côté de ceux des terribles cosaques Stenko Razine et Pougatchef, dans les anathèmes de l'église orthodoxe. Dans les chants de l'Ukraine, en langue petite-russienne, sa trahison est énergiquement flétrie : elle était presque une apostasie, car il avait fait cause commune avec les Polonais, les *pans*, odieux à la fois comme catholiques et comme anciens dominateurs du pays. On l'appelle *pan* Mazeppa, Mazeppa *l'excommunié* et le *musulman*, qui a voulu *faire le tsar* à Moscou. Par contre, son ennemi Paleï, vrai chrétien, vrai Russe, vrai cosaque, est le héros de la situation. Charles XII et l'ataman rebelle viennent d'envahir la terre orthodoxe :

« Ils sont tombés sur les gens du tsar, — ils ont tué beaucoup de gens du tsar — dans la ville de Batourine; — ils ont détruit, égorgé — beaucoup d'hommes et de femmes; — ils ont profané les églises, — foulé aux pieds les saintes icônes... — Bientôt arrive Siméon Paleï, — lors du grand carême, au printemps, — chez le tsar blanc, dans sa capitale. — Sa lumière, le tsar orthodoxe, — éprouva une très grande joie — d'avoir pour hôte le *grand chevalier*, — le chevalier Siméon Paleï. — Quand Mazeppa se douta — que lui, Mazeppa l'excommunié, — le malheur le poursuivait, — il dit alors au roi de Suède — les paroles que voici : — « Mon bienfaiteur, roi de Suède, — toi, mon illustre maître ! — si nous ne pouvons prendre Poltava, — il vaudrait mieux nous enfuir —

de dessous la ville de Poltava, — de peur que les Moscovites n'aient la démence — de nous y cerner avec toi. » — « Tête insensée, Mazeppa! — n'ai-je pas une armée pour me défendre — et des retranchements pour mon armée? — Je puis aller encore chez le tsar blanc, — chez le tsar, dans sa capitale. » — Le jour de Saint-Nicolas, sous les murailles de Poltava, — voilà qu'apparait Paleï, — avec lui, le prince Chérémétief. — Alors, et plus vite que cela, le roi de Suède — avec Mazeppa se mit à fuir secrètement. — Tous se sauvèrent à l'autre bord du Dniéper.

Le vieil hetman, réfugié à Bender avec le roi de Suède et enterré un an après à Varnitza, semble avoir laissé peu de sympathie dans cette Ukraine dont il fut le dernier chef élu :

« Il a réussi, Mazeppa, l'excommunié, — à camper sous Poltava; — mais pas longtemps les *catholiques* — ne tinrent leur camp sous Poltava. — « Hors d'ici, chiens d'esclaves ! » a dit le tsar de Moscou; — ils se sont éparpillés comme une gerbe.

« Où est-il maintenant, ce Mazeppa, — l'ennemi, l'excommunié? — Où le sort l'a-t-il conduit, ce loup, — avec ses louveteaux, *ses heiduques*? — Des gens disent qu'à Bender — il est arrivé malheur à Mazeppa. — Grande vérité que sa gloire — s'est perdue en pure perte, — lorsque la terre de Bender — a reçu son corps musulman. »

Il faut remarquer, au point de vue de l'ascendant progressif de la Grande-Russie sur les autres nationalités russes au profit de l'unité, ce double anathème qui vient frapper les derniers représentants du particularisme méridional. Les dernières tentatives d'indépendance sont condamnées comme des trahisons : Nekrassof est maudit dans la terre du Don, Mazeppa excommunié dans les chansons des cosaques de l'Ukraine.

La lutte entre la Russie ancienne et la Russie nouvelle ne se poursuivait pas seulement sur la Place Rouge de Moscou, dans les steppes du Volga, du Don et du Dnié-

per : elle se continuait au sein même de la famille impériale. Le régénérateur trouvait dans les siens les plus dangereux ennemis de ses créations. Sa femme Eudocie, son beau-frère Abraham Lapoukhine, le tsarévitch Alexis, étaient à la cour même le noyau d'une coterie réactionnaire. Aussi quand Pierre le Grand revint d'Europe, son premier mot fut qu'il ne voulait plus revoir une épouse détestée. Elle fut répudiée et envoyée dans un couvent de Rostof. Ivan le Terrible n'agissait pas autrement. Entre les chants du XVIe siècle qui célèbrent la retraite de la tsarine Anna Koltovskoï et ceux du XVIIIe sur la tsarine Eudocie, aucune différence dans l'inspiration.

« Mon époux inclément m'injurie, — il m'ordonne d'être religieuse : — « Je ne t'aime plus : coupe ta chevelure; — je te prends la soutane; — pour tes cheveux coupés, je te donnerai cent roubles; pour ta soutane, je t'en donnerai mille. — Je te bâtirai une cellule, — toute neuve et toute petite. — On y percera trois fenêtres, — la première sur l'église de Dieu, — la seconde sur la campagne rase, — la troisième sur le vert jardin....

« Devant la cellule passaient les vieux, — les chanteurs errants, les *kaliki*. — Ils virent avec étonnement la cellule : — « Que veut donc dire cette cellule, — et que signifie cette religieuse, — cette religieuse si jeune, — cette religieuse dans la cellule? — Pour quel péché fait-elle pénitence? — C'en est un bien grand, sans doute, qu'elle expie. » — « Hélas! hélas! chanteurs errants! — Avez-vous si peu de sagacité? — Pouvez-vous le demander?.. — C'est le tsar lui-même qui m'a coupé les cheveux, — c'est Pierre Ier qui m'a donné le froc, — avec sa méchanceté de serpent [1]... »

Nous ne trouvons dans le recueil de Kiriéevski aucun chant qui fasse allusion à l'épisode le plus tragique du

(1) M. Bezsonof (Kiriéevski, t. IX, p. 105) dit que, le nom de la tsarine, rappelant au prince des souvenirs désagréables, pendant longtemps les chansons qui portaient son nom furent proscrites.

règne de Pierre le Grand, le procès du tsarévitch et cette mort mystérieuse sur laquelle les historiens de notre temps en sont encore aux conjectures. La tentation de chanter la mort d'Alexis devait être d'autant plus grande que la littérature populaire sur Ivan le Terrible offrait des modèles pour le récit du drame. En 1705, Matféef, ambassadeur de Russie à Paris, écrivait que les ennemis de Pierre le Grand cherchaient à le noircir à la cour et dans l'opinion française. On prétendait qu'il avait voulu faire périr son fils, que Menchikof, chargé de l'exécution, lui avait substitué un strélitz, que le tsar, revenu à la raison, avait été fou de douleur, et qu'alors Menchikof lui avait ramené le tsarévitch vivant. Peut-on méconnaître ici une véritable réédition, à l'usage des ennemis du grand tsar, des vieilles bylines sur Ivan et Feodor ? Notez qu'en 1705 rien ne pouvait faire présager une rupture entre Pierre et son fils; c'était dix ans avant la fuite du tsarévitch en Allemagne et treize ans avant le procès, que circulaient en Europe ces malveillantes fictions. Si cette légende avait réellement pris corps dans la poésie populaire, nous devrions avoir quelque chose de fort semblable aux chansons du XVIe siècle qui ont pour titre : *le Tsar veut tuer son fils.* Mais la réalité est plus effrayante que la légende : le tsarévitch torturé trois fois, déchiré du knout sous les yeux d'un juge inexorable, qui avait cessé de se sentir père, expirant peut-être d'épuisement après cette horrible question, sans que nul des nombreux personnages officiels qui assistèrent à ce drame ténébreux en ait trahi le mystère à la postérité,... voilà qui laisse bien loin les plus tragiques inventions des poètes rustiques.

VI.

LA GUERRE DU NORD. — LUTTE CONTRE CHARLES XII.

Posséder la Baltique était pour la Russie moderne une question vitale; sans la Baltique, ni flotte, ni commerce, ni influence en Europe, ni échange d'idées avec l'Occident, — ni régénération. L'empire demeurait une nation de mougiks : la Russie restait Moscovie. La guerre du nord fut le grand œuvre de Pierre le Grand. Ce n'était pas qu'il eût des instincts de conquérant; mais la conquête était indispensable à la transformation intérieure. Le guerrier, chez lui, se subordonne au civilisateur.

Pour le peuple, c'était naturellement Charles XII qui était l'agresseur. Il convoitait les belles campagnes russes. Quel est le peuple qui ne trouve son pays le plus beau de tous et le plus digne d'envie ? Pour le paysan de la Moscovie, la terre suédoise était une région déshéritée dont les habitants jetaient sur la terre russe le même regard de jalousie que le barbare germain sur les vignes dorées de la Gaule ou de l'Italie.

« Le roi de Suède cria d'une voix retentissante : — « Regardez, mes enfants, du côté de la Suède; —voyez! de notre côté tout est noir et ténébreux; — il fait sombre chez nous, il n'y fait pas bon pour les braves. — Regardez, mes enfants, du côté de la Russie; — voyez comme en Russie tout est clair et lumineux, — clair et lumineux; un bon pays pour les braves! »

Faut-il voir dans la byline du *Songe* une preuve de la confiance avec laquelle la nation russe, à la suite de son tsar, s'engagea dans la guerre du nord, ou bien une prophétie faite après coup?

« J'ai vu, mère, en songe, une montagne abrupte; — sur la montagne abrupte, un rocher d'une blancheur éclatante; — sur le rocher croissait un épais buisson de cytise; — sur le buisson s'est posé un oiseau, un aigle gorge-de-pigeon; — dans ses serres, il tenait une noire corneille ». Et que dit la mère à son fils? — « Mon enfant, je vais t'expliquer le songe : — la montagne abrupte, c'est la sainte Moscou; — le rocher blanc, c'est notre château du Kremlin; — le buisson de cytise, c'est le palais du tsar; — l'aigle gorge-de-pigeon, c'est notre père le tsar orthodoxe; — la corneille noire, c'est le roi de Suède. — Et notre souverain vaincra la terre de Suède, — le roi lui-même sera son prisonnier. »

Ce ne fut pas du premier coup de bec que l'aigle gorge-de-pigeon terrassa la noire corneille. La guerre suédoise s'ouvre par un désastre. Narva n'est pas nommé dans nos chansons. Le peuple en réalité ne s'aperçut de cette salutaire défaite que par l'activité dévorante que mit le tsar à la réparer. Pourtant le bruit vague d'un grand échec éprouvé quelque part arriva jusqu'à lui. Ce n'est plus sur les bords de la Narova, c'est sur la Moscova qu'aurait été vaincue l'armée des Russies. Peut-être aussi la chanson du XVIIIe siècle s'est-elle altérée par la suite des temps : Narva s'est peut-être confondu avec Borodino, et le souvenir de Charles XII avec celui de Napoléon.

« Dans notre mère Moscou aux murs de pierre — coule une rivière rapide, la Moscova; — sur la rive droite est l'armée du tsar blanc, — du tsar blanc Pierre Ier; — sur la rive gauche sont *les Français* (les Suédois?). — A leur tête est leur général; — dans sa main, une lunette d'or, — une lunette d'or, une lunette d'approche. — Il regarde dans la campagne rase, — dans la campagne et sur la mer bleue. — Ce n'est pas la poussière qui poudroie dans les champs, — ce qui poudroie, c'est l'armée *des Français*, — ils battent, ils exterminent — l'armée du tsar blanc Pierre Ier. — « Madame la tsarine, — cédez-nous toutes les villes du pays bas, — toutes les vastes iles, tous les profonds lacs, — toutes les campagnes rases, tous les bois ombreux. »

Heureusement le roi de Suède, suivant l'expression même de Pierre le Grand, alla s'*enlizer* dans les marais et les intrigues de la Pologne. Le 29 décembre 1701 (vieux style), Chémérétief battit les Suédois de Schlippenbach à Ehresfer. Ils perdirent 3,500 hommes sur 7,000 qu'ils étaient. Les Russes se trouvaient en nombre supérieur; mais c'était quelque chose que de vaincre *leurs maîtres* même à trois contre un, en attendant qu'ils les vainquissent à nombre égal. Ehresfer, cette aînée des victoires russes, fut célébrée à Moscou par un triomphe à la romaine, où défilèrent les armes, les canons et les étendards conquis. « Gloire à Dieu ! s'écria Pierre, nous pourrons un jour battre les Suédois. » La byline de *la Bataille d'Ehresfer,* trop longue pour être reproduite ici, se distingue par une précision historique vraiment remarquable. On y voit, comme dans le récit d'Oustriælof, le général russe s'avancer de Pskof sur Dorpat, on y retrouve l'enlèvement de 300 Esthoniens commandés par le lieutenant-colonel suédois Liven, les lacs et les marais de Kannapaeh qui couvraient l'armée suédoise, le rôle important de l'artillerie russe, qui démonta vingt et un canons, enfin l'ordre donné par Chérémétief d'aborder l'ennemi à l'arme blanche. — « Comme ils pleuraient, les soldats suédois ! — comme ils criaient tout en pleurs ! — O la maudite infanterie de Moscou, — comme elle multiplie ses charges, ses attaques ! — ah ! nous sommes cruellement vaincus. »

Après la défaite du roi de Saxe, son allié, Pierre le Grand avait offert la paix à Charles XII. « J'irai la chercher à Moscou ! » répondit l'Alexandre du nord. A cette bravade du roi de Suède, la poésie russe répondit par un défi moqueur :

« La veille du jour de saint Pierre, patron du tsar, — comme retentit la trompette d'or, — comme résonne le clairon d'argent, —

ainsi parla notre père le tsar orthodoxe : — « Écoutez, écoutez, les princes, les boïars ! — buvez, mangez, faites bombance, — et mettez vos joyeux habits de couleur.

Vous ne savez pas que le roi de Suède m'a écrit une lettre. — Il veut venir, le roi de Suède, dîner chez moi : — C'est nous qui dresserons la table, régiment Préobrajenski, — nous qui mettrons la nappe, régiment Séménovski, — nous qui placerons les fourchettes, régiment Ismaïlovski, — nous qui verserons l'hydromel, régiment des dragons, — nous qui servirons les plats sucrés, régiment des hussards, — nous qui ferons le lit, régiment des fantassins ! »

Poltava décide la querelle. Il faut bien l'avouer, l'imagination populaire ne s'est pas montrée à la hauteur de ce grand fait. Elle ne trouve pour célébrer cette victoire si moderne que les figures devenues banales dans les anciennes chansons. Il y a loin de notre byline à la belle poésie de Pouchkine sur Poltava :

» La bataille de Poltava s'est élevée ; — l'armée suédoise fait feu — avec les gros engins, les canons ; — l'armée russe fait feu avec les petits engins, les fusils. — Comme une gousse d'ail qui se vide, — se disperse l'armée suédoise. — Le champ suédois fut défriché — avec la poitrine des soldats ; — le champ suédois fut labouré — avec les pieds des soldats ; — le champ suédois fut hersé — avec les mains des soldats ; — le champ suédois fut semé (1) — avec des têtes de soldats ; — le champ suédois fut arrosé — avec le sang des soldats. »

Dès ce moment, les événements se précipitent, et la muse populaire s'étonne des coups foudroyants portés par le vainqueur. Riga, Wyborg, Kexholm, Pernau, Revel, tombent entre ses mains ; Charles XII, captif volontaire à Bender, reste sourd à l'appel de son peuple. Le tsar promène sa flotte sur la Néva, le Ladoga, le golfe de Finlande, bravant les tempêtes de la Baltique et déjà mena-

(1) Voir ci-dessus, page 201.

çant Stockholm qu'il semble chercher, la lunette à la main, à travers les brumes du nord : « Écoutez, écoutez, matelots, hommes agiles ! — grimpez sur les mâts du vaisseau, — regardez dans les lunettes d'approche : — Y a-t-il encore loin d'ici à *Stekoln?* »

VII.

PIERRE LE GRAND ADMINISTRATEUR.

Pierre le législateur devait moins parler à l'imagination populaire que Pierre le conquérant. La seule chanson qui nous le montre au sein de son *sénat gouvernant* s'est trompée sur son caractère en nous le représentant comme un prince guerrier qui cherche partout noises et batailles ; mais on y voit que le costume simple et austère qu'il affectait avait frappé son peuple aussi bien que les étrangers (voir Tessé, Duclos ou Saint-Simon). « Notre père, notre lumière, le premier empereur, — roule dans un carrosse doré : — il est traîné par des chevaux noirs ; — il porte un vêtement noir, un vêtement sombre ; — il arrive au sénat, à l'Escalier Rouge. — Tous les sénateurs furent effrayés, — ils laissèrent tomber leurs plumes de leurs mains, — les larmes leur coulèrent des yeux. — Lui s'arrête au milieu de la table, — invoque le seigneur Dieu, — s'assied sur un fauteuil de cuir. — Il prend une feuille de papier, — non de mauvais papier, mais de *papier à l'aigle,* — dans sa main droite une plume de cygne. — Il commence à écrire un protocole, — envoie l'écrit en pays étrangers. — Il veut encore de la noise et des batailles. » Remarquons cette singulière allusion à l'un des premiers impôts établis par Pierre le Grand : ce papier timbré, ce papier *à l'aigle* ou *aux armes*, comme on l'appelait, sur lequel on lui fait écrire, comme à un huissier,

des significations aux potentats, fut introduit en Russie par l'ingéniosité fiscale de Kourbatof.

Le peuple s'est fait de Pierre Ier, comme d'Ivan IV, l'idée d'un justicier terrible, se guidant en ses jugements sur les principes bizarres de la morale populaire, pardonnant en faveur d'un aveu plus cynique que sincère, à un cosaque qui a tué père, mère, frère et femme, et l'engageant « à prier Dieu pour l'impératrice. » La byline du *Pravége* porterait aussi bien le nom d'Ivan que le sien (1).

Pierre le Grand fit une guerre acharnée aux agents concussionnaires ou prévaricateurs. Le prince Gagarine, gouverneur de Sibérie, fut pendu, le prince Masolski décapité, Nesterof, qu'il avait chargé de surveiller les voleurs et qui volait aussi, fut roué, Chafirof knouté et gracié sous la hache. Le favori Menchikof lui-même ne dut son salut qu'à la mort du maître. Le mougik et le cosaque n'ont point oublié ceux dont ils souffrirent les exactions, dont ils payèrent le luxe insolent :

« Le prince Gagarine, dit une chanson de cosaques, nous dévore notre solde, — maigre solde, misérable, péniblement gagnée; — à chaque homme, il prend quinze roubles. — de nos deniers, il s'est bâti une maison — dans la Neglingka, la rue Tverskaïa, le Marché aux farines. — Le plafond est en cristal, — l'escalier de parade en pierres blanches, — le parquet est couvert de vernis. — Dans son étuve, l'eau de la Moscova — est amenée par une fontaine. — On y met du poisson vif; — il y a là un lit recouvert d'un matelas de duvet et d'oreillers de brocart, — et quand le prince Gagarine est couché sur son lit, — il regarde le poisson vif et parle ainsi : — « Dieu me donne de vivre et de servir en Sibérie! — je me bâtirai un autre palais, — tout aussi bien que celui du tsar, — sauf qu'il n'y aura pas d'aigles en or. » — Pour ces paroles fanfaronnes, le tsar l'a châtié. »

Les travaux meurtriers du lac Ladoga furent pour le

(1) Voir ci-dessus, page 265.

peuple des campagnes russes ce que fut la construction des pyramides pour les fellahs de l'ancienne Égypte; mais le paysan n'en parle qu'avec une tristesse douce et résignée. Voici une chanson qui débute par la peinture mélancolique d'un paysage du nord, et qui se termine par les consolations que les femmes et les vieux parents adressent, hélas! sans conviction, aux pauvres travailleurs :

« C'est au matin, de grand matin, — c'est au point du jour, — avant le lever du soleil éclatant; — les oies et les cygnes ne se sont pas encore — envolés de dessus les lacs et les marais... On leur fait la conduite, aux bons compagnons, — les pères, les mères, les jeunes femmes, — les jeunes femmes avec leurs enfants. — On les conduit, on les raisonne : — « Allons! les braves, les bons compagnons! — travaillez pour le tsar blanc, — pour le souverain de Moscou : il vous donnera salaire et récompense. »

VIII.

PIERRE LE GRAND DANS LES LÉGENDES DU NORD.

Pour compléter la physionomie de Pierre administrateur, créateur de routes et de canaux, il nous faut recourir à l'ouvrage de M. Barsof: *Pierre le Grand dans les traditions du pays septentrional.* Nous avons vu que les régions de la mer Blanche, du Ladoga et de l'Onéga sont une mine inépuisable de poésie populaire. Cette nature et cette race antique devaient avoir pour Pierre le Grand, cet homme taillé à l'antique, des séductions particulières. Quand le tsar, jeune encore, vit la mer Blanche pour la première fois, il ne put s'en arracher. Vainement sa mère Natalie, inquiète de ce goût pour l'eau salée, inconnu aux anciens tsars, anxieuse comme une poule qui aurait couvé un caneton, lui écrivait de Moscou des lettres éper-

dues : « Ce qui me désespère, mon âme, lui disait-elle, c'est de ne plus te voir, toi ma lumière. Je t'ai écrit, mon espérance, pour te dire que je t'attends, ô ma joie... Aie pitié de ta mère, ma petite âme... C'est pour moi un chagrin insupportable, ma lumière, de te sentir *en si lointain pays.* » Mais Pierre, les yeux attachés sur cette mer qu'aucun de ses ancêtres n'avait vue, répondait à ces objurgations : « Je ne puis t'en écrire long aujourd'hui... J'attends les vaisseaux hollandais. » Plus tard les montagnes pleines de métaux, les lacs orageux, les forêts peuplées d'animaux ailleurs disparus, l'homme primitif des régions du Ladoga et de l'Onéga, le captivèrent. Le soin de ses forges, de ses canaux, de ses navires, le ramena souvent dans le pays, et à son tour il laissa sur l'esprit de l'homme du nord une profonde impression.

Dans les récits recueillis par M. Barsof, il en est qui sont purement anecdotiques. On y voit Pierre s'élancer de sa calèche pour causer avec les paysans, manger leur pain noir, boire leur mauvaise eau-de-vie, s'informer de leurs travaux et de leurs besoins, tenir leurs enfants sur les fonts baptismaux. Encore au commencement de ce siècle, un vieillard de cent quinze ans, le paysan Pacôme, se souvenait d'avoir assisté le tsar Pierre et l'ingénieur Perry dans leurs travaux, d'avoir tendu des chaînes d'arpenteur que tenait à l'autre bout une main souveraine, d'avoir porté d'étranges instruments dont il déformait bizarrement les noms, d'avoir vu Pierre, succombant malgré sa force athlétique à l'excès du travail, s'endormir dans une mauvaise hutte de branchages. « Quel tsar c'était ! — dit un autre. Ah ! il ne mangeait pas son pain gratuitement ; il travaillait pis qu'un *bourlak.* »

A côté de ces souvenirs, M. Barsof a recueilli de véritables récits fabuleux qui rentrent naturellement dans la légende de Pierre le Grand. Le tsar y apparaît avec des traits véritablement mythiques, disposant des forces de la

nature, maître des éléments comme un Odin, un Kalévy ou un Péroun. Le côté épique de son personnage s'y reflète dans des proportions colossales. A l'origine, dit une tradition, le Ladoga était un lac aux eaux tranquilles, qui ne connaissait pas les orages ; mais, depuis qu'un jour le courroux divin l'avait soulevé contre une race impie de mortels, il n'avait plus retrouvé le repos : même par un temps calme, ses vagues étaient bouleversées par des tempêtes intérieures. Cette frénésie dura jusqu'à Pierre le Grand. Alors, « alors de *Piter* (Saint-Pétersbourg) Pierre Ier s'embarqua sur la Néva et sur le Ladoga; tout à coup la tempête s'élève, une bourrasque, un orage épouvantable. A grand'peine, ils arrivèrent au *nez* de Storojevski. Le tsar débarqua. Entouré des flots, la tête lui tourna de voir la mer bleue. « Allons, toi, mère humide, la terre! ne t'agite pas, ne prends pas exemple sur ce stupide lac. » Aussitôt il ordonna de *knouter* et de fouetter les vagues irritées. Le lieu où il les fustigea de ses mains impériales s'appelait l'*Écueil sec*, et depuis ce temps on l'appelle l'*Écueil du tsar*. Depuis lors le Ladoga est devenu plus paisible : il a ses jours de calme comme les autres lacs, et vous voyez, continue le narrateur : nous y naviguons, nous y prenons du poisson. »

A qui ressemble Pierre le Grand dans cette légende? Non pas à Xercès dans sa colère impuissante contre l'Hellespont, mais plutôt à un dieu de la mer prononçant son *quos ego*, et frappant du trident les flots séditieux, — à quelque Neptune inconnu de la mythologie slave ou finnoise. Ailleurs il apparaît dans le rôle d'un Jupiter assembleur de nuages, armé du cor fantastique de Roland, ou à un Jéhovah engloutissant les ennemis de son peuple sous les flots de la mer. La guerre suédoise aurait son dénoûment sur le Ladoga, dont les bords enchanteurs sont naturellement le prix de la lutte. « Comme un faucon lumineux fond sur le cygne blanc, comme un cygne blanc

trouble les flots, ainsi volent, ainsi fendent l'onde bleue les barques suédoises. Elles s'élancent avec un bruit, un sifflement terrible sur le fort navire du tsar, et veulent mettre en menus morceaux son navire de chêne. Le tsar ne le permit pas; il fronça le sourcil, ses yeux brillants étincelèrent et ses joues s'empourprèrent. Il cria à ses grands-officiers : — « N'allons-nous pas rabattre l'empressement du roi de Suède? Faut-il le détruire par les armes ou l'abîmer dans les ondes blanches? » — Les boïars lui dirent : — « Ne chargeons pas notre conscience d'une âme, — *non chrétienne* sans doute, — mais enfin âme d'homme. Qu'il périsse plutôt sous le souffle du vent, dans les flots écumeux! » — A peine avaient-ils parlé que le tsar détacha de son baudrier son cornet d'or et lança des sons retentissants à tous les coins du ciel. Ils résonnèrent au loin sur les mers lointaines, sur les eaux ténébreuses. Soudain l'obscurité de Dieu se fit; les vents se rassemblèrent en une nuée épaisse; les ondes furieuses se bouleversèrent, sillonnées par l'ouragan comme par les dents d'un peigne. L'orage fondit sur les vaisseaux, déchira les pavillons vermeils, dispersa les voiles par la mer, où la vague colérique leur donna la chasse. Une montagne vivante s'avança, écumante, avec une crête blanchissante. Quand la première vague arriva, elle enleva les vaisseaux suédois tout debout; la seconde les jeta sur la bande; la troisième balaya dans la mer les généraux. Le lac s'ouvrit en deux, et, comme une pierre qui va au fond de l'eau, tombèrent les âmes pécheresses, les âmes non baptisées. »

Les légendes chrétiennes se mêlent dans ces récits aux reflets lointains des mythologies perdues. Pierre le Grand visite les reliques des saints au fameux monastère de Solovetsk et à celui de Klémentsi; il examine curieusement les ossements des bienheureux pour voir « si ce sont bien des reliques. » Sous le choc de son bâton ferré, des étincelles

jaillissent des os de Saint Jonas; alors il ne doute plus et ordonne de lui construire une châsse. Ne retrouvons-nous pas ici quelques-uns des traits du Pierre le Grand historique? Tantôt en effet il dévoilait au peuple une fourberie sacerdotale et lui expliquait le mécanisme d'une madone qui se permettait de verser des larmes *sans ukase;* tantôt il conduisait en grande pompe, dans sa capitale sortie des flots, la châsse d'argent de saint Alexandre Nevski, encore aujourd'hui scellée de son sceau impérial. Les bienheureux lui en voulaient parfois de cette curiosité indiscrète. « Lorsque Pierre le Grand quitta Solovetsk, une tempête s'éleva et les nuées s'amassèrent. Pierre vogua ainsi huit jours entiers : on ne voyait plus ni rivage, ni terre. La nuit du neuvième jour, il eut un songe. — « Tsar, disait une voix, tu es allé au monastère de Solovetsk; pourquoi n'as-tu pas fermé de tes mains souveraines la châsse des saints? » — Le tsar s'éveilla et raconta le songe à ses matelots. Tout à coup, au milieu de son récit, le ciel s'éclaircit, et l'on aperçut, seulement à trois verstes du vaisseau, le monastère de Solovetsk. Pierre débarqua, y célébra une liturgie en l'honneur des saints, ferma leur châsse de ses mains souveraines et emporta la clé avec lui.

IX.

LA MORT DE PIERRE LE GRAND.

Quand Pierre le Grand mourut, une angoisse terrible s'empara du monde russe; la main de fer qui retenait ensemble tout ce vaste édifice était brisée. La tête auguste d'où était sortie tout armée une nation nouvelle, la Russie européenne, était glacée par la mort. L'œuvre grandiose survivrait-elle à l'ouvrier? De toutes les parties de l'empire,

de Kalouga et de l'Oural, de Simbirsk et de Saratof, de Toula et de Moscou, s'élevèrent « les lamentations pour la mort de Pierre le Grand. » De même que les pleureuses de M. Barsof empruntent souvent pour célébrer leurs morts une complainte ancienne qu'elles modifient librement, de même les poètes populaires retrouvèrent pour chanter Pierre le Grand les motifs qui avaient servi pour Ivan le Terrible. Il en résulte que dans beaucoup de chansons ce n'est pas à Saint-Pétersbourg et à la cathédrale de Saint-Pierre-Saint-Paul, c'est à Moscou, à l'Assomption, à la tour d'Ivan le Grand, que retentit la voix éplorée des cloches d'airain. Ces pauvres gens ignoraient que le premier empereur avait rompu avec la tradition et inauguré dans sa capitale nouvelle une série nouvelle de tombes souveraines. Voici pourtant un chant plus original qui se termine par une touchante allusion à la confraternité militaire entre le tsar et ses soldats et à ce grade modeste de capitaine des bombardiers dont il s'était contenté jusqu'à la prise d'Azof.

« Chez nous, dans la Sainte Russie, — dans la ville glorieuse de *Piter*, — dans la cathédrale de Pierre et Paul, au côté droit, au tombeau des tsars, — un jeune soldat était en faction. — Debout, il réfléchissait, — et, réfléchissant, se mit à pleurer. — Il pleurait : c'était un ruisseau qui coulait; — il sanglotait : c'était le choc des vagues. — Baigné de pleurs, il s'écria : — « Hélas! notre mère, la terre humide, — ouvre-toi de toutes parts; — ouvrez-vous, planches du cercueil; — écartez-vous, brocarts d'or; — et toi, éveille-toi, lève-toi, tsar orthodoxe! — Contemple, ô seigneur, ta garde; — contemple toute ton armée; — comme les régiments sont à leur rang — et tous les colonels avec les régiments, — et tous les majors avec leurs chevaux, — les capitaines en tête des compagnies, — les officiers en avant des pelotons, — les porte-enseignes sous les étendards. — Ils attendent leur colonel, — *le colonel du régiment Préobrajenski, — le capitaine des bombardiers.* »

D'autres chansons expriment non-seulement la douleur du peuple et de l'armée, mais aussi les inquiétudes, les trahisons, l'amer sentiment de la décadence russe après le grand homme. A cette famille de *lamentations* appartient la suivante, sur laquelle d'ailleurs M. Bezsonof signale avec raison l'empreinte d'une main lettrée, qui est venue altérer la naïveté de l'œuvre populaire et lui donner un caractère *tendencieux* :

« Lève-toi de ton cercueil, tsar blanc de Russie!.. Ce n'est pas un tsar qui maintenant nous gouverne, ce n'est pas un prince russe qui nous donne la loi : — celui qui commande et qui perd l'esprit, — c'est Biren, le méchant tyran, le maudit Allemand. — Lève-toi, éveille-toi, tsar, notre soleil! -- dis, ne fût-ce qu'un mot à tes régiments; — dis-leur de balayer toute impureté — de ta ville souveraine, Piter : — *conduis-nous sur la terre de Prusse, — nous leur saurons bien faire entendre raison.* »

Voilà avec quels traits s'est réfléchi dans l'imagination russe Pierre le Grand, ce « tsar géant, » comme l'appelle Pouchkine, seul capable d'enfanter dans son rude et puissant génie l'empire géant. Quelques souffrances que le peuple ait endurées sous un règne qui a tendu tous les ressorts de l'État, exprimé de la sueur et du sang des masses les forces nécessaires à la victoire, il est resté indulgent pour le héros. Le mougik malgré l'impôt et le recrutement, le cosaque malgré la perte de ses libertés, le bourlak malgré les travaux homicides du Ladoga, n'ont pas un mot de reproche pour sa mémoire. Ils se plaignent du « service terrible, » jamais du tsar. Ils accusent les ministres et les voiévodes, Menchikof et Gagarine, jamais Pierre Alexiévitch. Surtout ils ont dû lui pardonner de les avoir tant fait travailler en le voyant travailler lui-même « pis qu'un bourlak, » se ménager encore moins que le dernier de ses sujets, se risquer sur les flots, dans les incendies, dans les batailles, exposer sa vie pour le salut

de la nation. Ceux auxquels le peuple ne pardonne jamais ce sont les pouvoirs fainéants : il absout quelquefois les despotes laborieux, car le souverain qui travaille est peuple par ce côté.

CHAPITRE VI.

LES IMPÉRATRICES DU XVIIIe SIÈCLE

Les chansons sur le XVIIIe siècle (règnes de Pierre II, Anna Ivanovna, Elisabeth, Catherine la Grande, Paul Ier), présentent comme celles du XVIIe siècle une grande dispersion. Elles ont une tendance à tout confondre : il n'est pas toujours facile de distinguer celles qui se rattachent aux guerres turques sous Anna Ivanovna ou bien aux guerres turques sous Catherine ; les guerres suédoises sous Élisabeth et sous Catherine sont enchevêtrées avec la guerre de Sept Ans. Les grands personnages militaires se promènent, au gré de la fantaisie populaire, d'un règne à un autre. Pour citer un exemple de ces confusions, Élisabeth reçoit tantôt du roi de Suède ou du roi de Prusse, tantôt du sultan, une lettre insolente où le souverain ennemi menace, si on ne lui cède pas telle ou telle partie de la Russie, d'aller camper dans Moscou et s'établir au Kremlin. En recevant ce terrible message, l'impératrice se sent défaillir ; mais un général se lève pour lui rendre courage et déclare que si l'ennemi envahit la Russie, « nous lui mettrons les tables sur la prairie verdoyante, nous étendrons la nappe sur l'herbe soyeuse, nous lui servirons comme mets les baïonnettes et les

fusils [1]. » Or le général qui réconforte ainsi Élisabeth, c'est tour à tour Roumantsof, Potemkine ou Souvorof dont la carrière militaire n'a obtenu de l'éclat ou même n'a commencé que sous le règne de Catherine II.

Les bylines du XVIIIe siècle sont fort au-dessous de leurs devancières. La poésie populaire a épuisé ses inventions, il n'est plus de nom assez éclatant pour lui rendre l'inspiration ; dès lors elle ne fait plus guère que se répéter. L'âge d'or des chansons épiques est passé, il ne reviendra plus. M. Bezsonof en fait l'aveu :

« Nous éprouvons une peine véritable, en songeant à ceux de nos critiques qui ont pu s'imaginer, surtout après l'apparition de nos sixième et huitième fascicules [2], que toute cette poésie nationale allait se développer progressivement, qui se félicitaient et nous félicitaient de nos découvertes, qui même imprimaient, dans leur joie : « Attendez, vous verrez ce qu'elle donnera plus loin ! vous verrez, quand nous arriverons à Catherine la Grande, comme elle sera appréciée, comme elle sera chantée par le peuple russe ! » Ils n'ont pas tenu compte de nos avertissements, pensant qu'ils étaient inspirés par le pessimisme. Nous les avions prévenus cependant que la poésie populaire marchait d'un pas lent, mais certain, à sa fin, qu'elle était à bout de forces, qu'elle allait dégénérer et se dissoudre. Et maintenant le plus amer désenchantement les attend, les a peut-être atteints déjà dans nos publications. L'époque du Terrible a été — spécialement pour la poésie russe-moscovite — le moment du complet épanouissement ; l'époque de Pierre le Grand a été l'occasion du magnifique et brillant déploiement de ses dernières forces, qui ont pris congé de nous sur un succès. »

Étudions cependant ce qui reste de cette poésie en décadence. Il semble qu'au XVIIIe siècle, à part quelques

(1) Voir ci-dessus, page 321.

(2) *Ivan le Terrible* et *Pierre le Grand*

bylines, la parole a été retirée au peuple proprement dit, qui jusqu'alors avait été le grand chanteur : voici la populace de Moscou qui inaugure, autour du nom d'un voleur célèbre, une sorte d'épopée du bagne ; voici les soldats des régiments, les cosaques du Don, qui, célébrant leurs propres exploits, donnent à nos bylines sur Anne, Élisabeth et Catherine un caractère exclusivement militaire. Les pièces sur Ivan le Terrible, par exemple, reproduisent tous les grands faits dramatiques de son règne : non-seulement le triomphe sous Kazan et l'aventureuse expédition de Sibérie, mais les déchirements de la maison souveraine, la tsarine envoyée au couvent, le tsarévitch conduit au lieu des supplices, le beau-frère du tsar disgracié et livré à la fureur des champions russes. Sous les impératrices du XVIIIe siècle, on dirait qu'il n'y ait eu que des batailles. Vainement Catherine II a réuni dans sa fameuse *commission législative* les délégués de toutes les villes et de toutes les nations de la Russie : le peuple n'a même pas daigné se souvenir qu'elle l'avait appelé à faire œuvre de législateur.

Nous nous bornerons à dire quelques mots sur les bylines relatives à la chute des Dolgorouki, aux aventures du brigand Vanka Kaïne, à la guerre de Sept Ans sous Elisabeth, aux guerres de Turquie et de Pologne sous Catherine II, à la révolte de Pougatchef.

I.

LES DISGRACES : DOLGOROUKI

Sous les premiers successeurs de Pierre le Grand toute l'histoire de l'empire semble se concentrer dans celle du palais. Ce ne sont qu'élévations inattendues et chutes retentissantes des favoris. Menchikof est tout-puissant sous

Catherine Ire ; son successeur l'exile en Sibérie. Les Dolgorouki, sous Pierre II, sont les maîtres du pouvoir souverain ; ils touchent presqu'à l'empire et une Dolgorouki est sur le point d'épouser l'empereur : Pierre II à peine expiré, voilà les favoris emprisonnés, exilés en Sibérie, livrés quelques-uns à de cruels supplices. Sous Anna Ivanovna, c'est la domination des Allemands, de Biren surtout, qui de simple écuyer courlandais est devenu duc de Courlande, premier ministre de l'impératrice, et, à sa mort, régent de l'empire : une belle nuit il est pris dans son lit, jeté dans un traîneau, envoyé au fond de la Sibérie.

C'est surtout la disgrâce des Dolgorouki, favoris de Pierre II, qui a frappé l'imagination populaire, parce qu'elle fut plus éclatante et que leurs infortunes furent plus affreuses, et aussi parce que, à leur tragique histoire, est mêlée une touchante héroïne, Natalie Chrérémétief, la jeune épouse d'Ivan Dolgorouki, celle qui voulut partager jusqu'au bout les infortunes de sa nouvelle famille. M. Bezsonof reproduit en plusieurs variantes une fort belle byline, très brève dans sa perfection, et dans les personnages de laquelle un détail caractéristique lui permet de reconnaître le malheureux Ivan et sa femme Natalie :

« Sur la grande route — ce n'est pas un marchand, un boïar que l'on conduit, — c'est le prince Dolgorouki en personne : — à droite et à gauche deux régiments de soldats, — en avant, marche le bourreau terrible — par derrière, vient la boïarine, — toute pâle, les yeux rouges.

« Elle pleure, c'est une rivière qui coule, — ses larmes tombent, c'est une vague qui roule. — « Ne pleure pas, ma boïarine, — au visage pâle, aux yeux rougis. »

« Comment ne pas pleurer ? — on a confisqué mes paysans, — je n'ai plus d'argent à moi — il ne me reste qu'un anneau, mon anneau d'or. »

« Donne l'anneau, donne-le au bourreau, — afin qu'il m'accorde une mort plus prompte. »

Le favori disgracié avait bien lieu de souhaiter une mort plus prompte : il allait être roué vif dans Novgorod. M. Solovief a remarqué comment la vengeance de l'impératrice Anna contre les Dolgorouki ne s'accomplit que lentement, par une savante gradation, vrai chef-d'œuvre de la raison d'État et de la rancune féminine. D'abord on les relégua dans leurs terres; plus tard on les y prit pour les envoyer à Béresof, au fond de la Sibérie; de là on les fit revenir pour le supplice. Natalie a raison de pleurer : elle n'a même pas de quoi adoucir le bourreau, épargner au bien-aimé d'horribles tortures. Elle dit vrai, on lui a confisqué ses biens, pris ses pierreries. Elle n'a plus que « son anneau d'or, » peut-être le bijou dont elle parle dans ses *Mémoires*, et qu'elle perdit pendant son voyage de Sibérie. Mais, ajoute-t-elle en termes touchants, « il ne me fit pas regret : ce n'était pas de lui qu'il s'agissait, c'était ma vie qui se perdait. »

II.

L'ÉPOPÉE DU CRIME : VANKA KAÏNE

En France, au XVIIIe siècle, il s'est formé autour du capitaine Mandrin et de Cartouche je ne sais quelle auréole de célébrité. Ils ont été les héros de maintes chansons et de maints récits. Encore aujourd'hui les petits livres où sont consignées leurs aventures ont un succès de colportage égal à celui de la Bibliothèque Bleue. Les masses opprimées par le fisc rapace, l'administration tracassière du temps, se vengeaient en témoignant ce vif intérêt à leurs victimes. Le Cartouche du XVIIIe siècle russe, c'est

Vanka Kaïne, de son vrai nom, Ivan Osipovitch; comme le nôtre, il est né, il a grandi dans les boues de la capitale. Il est un produit admirable d'une civilisation à la fois barbare et corrompue. Il aimait les aventures de coupe-jarrets, les belles filles, les vieilles chansons, les mots salés. Ce gibier de potence était dans son genre un bel-esprit, digne de servir de centre à toute une littérature de prison. Presque toujours une société est responsable des monstres qu'elle produit. Vanka était né serf: son maître le traitait cruellement; un jour, pour je ne sais quelle faute, il le fit attacher dans sa cour, à côté de son ours. L'ours par hasard avait dîné: il fit grâce à son compagnon de chaîne. Vanka dénonce son maître, qui avait commis un crime, et va joindre une bande de voleurs. Il écume la ville pendant bien des années. En 1741, il demande pardon « à Dieu et à Sa Majesté. » Ses talents le font admettre dans la police. Pour payer sa bienvenue, il livre trente-quatre de ses complices; il fait arrêter 238 voleurs ou déserteurs; il monte en grade et gagne dans la confiance du gouvernement. Il ne tarde pas à en abuser pour faire ses petites affaires. Un jour il menace de la torture une femme de soldat, l'épouvante et, sous le knout, lui arrache une promesse de mariage : de la salle de la question il l'emmène à l'autel. Il a renoué des relations amicales avec tous les voleurs de Moscou : il protége leurs expéditions, partage avec eux le butin. En plein jour il fait attaquer et dépouiller un riche marchand, enlever la fille d'un soldat. Il est dénoncé, arrêté, interrogé : son interrogatoire a été conservé aux archives de Moscou. Il est condamné à mort, puis gracié en souvenir de ses services, knouté à outrance et envoyé aux travaux forcés [1].

Les chansons n'ont pas laissé échapper une seule de ces intéressantes aventures. Avec maintes expressions qui ap-

(1) Solovief, *Istoria Rossii*, t. XXII, p. 268 et suivantes.

partiennent au vocabulaire spécial des prisons [1], elles célèbrent avec une assez grande exactitude « les Expéditions d'Ivan Osipof », « Dounacha, la bonne amie d'Ivan », « le mariage de Kaïne », « les amusements de Kaïne et le jeu du roi Salomon », « la dernière chanson d'Ivan Osipof ». Je ne résisterai pas à la tentation d'en citer quelques vers pour donner une idée de la verve moitié épique, moitié railleuse de ces cantilènes. Le tsar le fait venir et le somme de révéler ses complices :

« Je te dirai, tsar orthodoxe, notre espérance, — je te dirai toute la vérité; — de camarades, j'en avais quatre avec moi : le premier, c'était la nuit sombre ; le second, mon couteau d'acier ; le troisième, mon bon cheval : le quatrième, mon arc recourbé ; mes éclaireurs, c'étaient mes flèches d'acier [2] ». — Et que dit notre espérance, le tsar orthodoxe ? — « Tu sais faire le brigand et tu sais répondre. Aussi, enfant, vais-je t'accorder une faveur : une haute maison au milieu des champs, composée de deux poteaux avec une poutre transversale. »

Émilian Pougatchef est un brigand d'une volée plus haute, non plus un écumeur de rues, mais un coureur de fleuves, un rebelle qui sous Catherine II a pris des forteresses, gagné des batailles en rase campagne, déchaîné la guerre sociale sur toute la Russie orientale. Les chansons qu'on a recueillies sur lui dans les campagnes de Simbirsk et d'Orenbourg lui sont presque sympathiques, et cette sympathie coupable est comme un reste de l'anarchie qu'il déchaîna en ces contrées. Dans ces poésies, on lui donne un air de grandeur presque épique : quand il s'insurgea sur le Jaïk, « la rivière du Jaïk roula du sang, les montagnes abruptes

(1) Par exemple « loger dans la chaumière froide » (p. 19) signifie : « assassiner quelqu'un et le jeter dans un puits ».

(2) Kaïne n'avait que faire de bon cheval, d'arc recourbé et de flèches d'acier ; mais le voleur des rues a emprunté ce morceau aux chansons sur les brigands de grandes routes; il en relève la saveur par la jolie chute qui le termine.

bondirent, la terre humide trembla, l'oiseau s'enfuit de son nid, et le poisson s'enfonça dans les ondes. » Ne dirait-on pas le génie et presque le dieu de la révolution ? Émilian est traité de bon compagnon, de brave cosaque. Son cheval héroïque bronche et verse des pleurs en songeant à la mort prochaine de son maître. Une chanson recueillie à Kalouga, dans la Russie centrale, est moins bienveillante pour l'agitateur : « Dans la Sainte Russie apparut alors un chien scélérat, un maudit, Pougatchef le cosaque..... On amena ce chien goûter l'hospitalité de Moscou; on le châtia, ce chien, sur la place publique; on l'écartela, on lui coupa la tête ». La vieille Russie agricole lui est, comme on le voit, moins sympathique que la jeune Russie aventurière du Volga.

III.

LA GUERRE DE SEPT ANS.

Revenons à la grande histoire. Le plus mémorable événement du règne d'Elisabeth et peut-être du XVIIIe siècle russe, c'est la guerre de Sept Ans. Elle ne fut pas, comme on l'a dit, la satisfaction d'un caprice ou d'une rancune de femme ; elle fut le résultat d'une politique sage et raisonnée. Frédéric II par la conquête de la Silésie était devenu le plus dangereux voisin de la Russie ; son caractère remuant, sa politique sans scrupule, sa convoitise sans limites, faisaient tout craindre pour l'avenir. Avant lui la Prusse était déjà redoutable ; grâce à lui, elle devenait pour la Russie une menace permanente. Son augmentation extraordinaire de puissance amenait relativement un affaiblissement de l'empire moscovite. Elisabeth ne voulut pas laisser à ses successeurs la Russie plus faible qu'elle ne

l'avait reçue. Elle résolut de « briser les forces » du mauvais voisin. Elle y réussit par la guerre de Sept Ans. Jamais Frédéric II ne put se relever des défaites de Gross-Jaegersdorff, surtout de Künersdoff, où son armée avait été littéralement écrasée. Catherine II eut par la suite à compter avec lui ; mais si Elisabeth, avant elle, n'avait maté Frédéric II, jamais Catherine n'eût pu venir à bout du *vieux Fritz*. Elisabeth a peut-être retardé d'un demi-siècle l'essor de la Prusse.

Ce n'est pas pour ces considérations que la guerre de Sept Ans laissa un durable souvenir dans la mémoire du peuple russe. Mais en cette guerre les troupes moscovites luttèrent glorieusement contre la première armée, contre le premier capitaine du siècle. Elles rançonnèrent sa capitale, Berlin. A lui-même, en personne, elles infligèrent une sanglante défaite. Enfin pour la première fois l'armée du tsar blanc faisait retentir le tonnerre de son canon hors des limites du monde slave, dans les campagnes de la Germanie. Chose singulière, nous avons des bylines sur l'affaire de Gross-Jaegersdorff, le bombardement de Cüstrin, la prise de Berlin, nous n'en avons pas sur cette terrible bataille de Künersdorff, à la suite de laquelle le roi de Prusse désespéré écrivait à Finkenstein : « Cruel malheur, je n'y survivrai pas. Les suites de la bataille sont pires que la bataille... Je ne survivrai pas à la ruine de ma patrie ! »

Gross-Jaegersdorff doit surtout sa célébrité à un événement épisodique, la mort de Vassili Lapoukhine. « Les nôtres commencèrent à tirer ; les nuages de poussière et de fumée s'élèvent ; nous ne voyons absolument rien ; on aperçoit seulement dans la plaine, dans la verte prairie, l'armée qui se tient en cercle ; Lapoukhine chevauche vers son régiment, il fume une pipe de tabac ». La byline explique que c'est pour se donner du courage. « On se battit, on se massacra — quatorze heures durant ; la ba-

taille s'apaisa ; on se mit à relever les corps ; on ramassa sur le carreau des lieutenants-colonels jusqu'à cinq, des colonels jusqu'à cinq, des généraux jusqu'à dix ». On releva Lapoukhine encore vivant : « Mes enfants, mes fidèles serviteurs ; donnez-moi une feuille de papier, avec de l'encre et une plume ; j'écrirai à la tsarine que c'est Potemkine le général, qui n'était pas à son poste, qui a perdu toute l'armée ».

Cette chanson, qui semble d'un témoin oculaire, reproduit avec une grande précision les traits caractéristiques de la bataille. Les Russes vainquirent, en effet, *sans y voir* et sans savoir comment. La bataille fut réellement longue et acharnée. Elle infligea même aux Russes des pertes cruelles, et ce fut un véritable abatis de généraux : deux furent tués et huit blessés plus ou moins grièvement. D'autres variantes se plaignent, avec raison, comme nous le voyons par les mémoires de Bolotof, des désavantages de la position russe. Puis, ce qui frappa tout le monde, amis et ennemis, ce fut l'incapacité du général en chef, la nullité absolue du commandement : chacun se battit et vainquit à sa tête. En outre les dernières paroles prêtées à Lapoukhine prouvent que cette victoire, pour laquelle on tira le canon à Saint-Pétersbourg, fit aux soldats russes l'impression d'une défaite. Ce fut d'ailleurs l'impression que leur laissa toute la guerre de Sept Ans : une fatalité étrange, parfaitement expliquée cependant par le récent historien de la Russie, rendait inutiles tous leurs efforts ; avait-on mis en pièces l'armée prussienne, on n'en rétrogradait pas moins jusqu'à la frontière. Que ce fût Apraxine, Fermor, Soltykof ou Boutourline qui commandât en chef, c'était toujours la même manœuvre. Le peuple et les soldats étaient convaincus qu'il y avait là quelque trahison : de là les paroles accusatrices du Lapoukhine légendaire. Mais à qui s'en prendre? qui est le traître? ici les soupçons s'égarent et s'attaquent tour à tour à différents

chefs. Dans le texte que j'ai traduit, le traître est le général Potemkine ; mais Potemkine ne fut général que sous Catherine II. Otez ce nom, laissez un vide dans le vers accusateur : ce vide sera une sorte de *niche*, comme celles de certaines satires de Boileau, où viendront se placer tour à tour « le général Apraxine », « le général Souvorof », etc., si bien qu'à la fin, cette chanson sur Gross-Jaegersdorff devient un monument de honte, un pilori sur lequel s'inscrivaient les noms des plus grandes familles de Russie. Comme elle faisait cependant partie obligée du répertoire des chanteurs de régiments, les chefs militaires prirent des mesures pour en effacer les noms propres. M. Bezsonof nous en offre un texte complétement expurgé, où il n'est question ni de Lapoukhine, ni d'Apraxine. Le vers compromettant y est remplacé par celui-ci : « Son nom, inutile de le dire ici ».

Parmi les généraux d'Élisabeth, celui qui a toutes les sympathies des chansons populaires, c'est naturellement un cosaque, le seul général cosaque de l'armée, le brigadier Krasnochtchokof. Qu'était-ce que Krasnochtchokof? Vers 1758 parut la curieuse *Lettre d'un voyageur à Riga*, qui était une critique fort sérieuse de l'armée russe. De l'infanterie et des dragons, l'écrivain militaire passe aux troupes irrégulières : il dit que les Kalmouks en forment l'élite, mais que les cosaques ne sont bons qu'à harceler l'ennemi et que d'ailleurs on ne sait pas s'en servir. Les meilleurs cosaques sont encore ceux du Don. « Ces cosaques, continue l'auteur, ont une confiance absolue en leur chef, le brigadier Krasnochtchokof : ils disent qu'il est sorcier [1]. Le général en chef Lapoukhine m'assura que c'était vrai, et, comme je lui disais qu'en Allemagne on ne croyait pas aux sorciers, il me répondit : « Est-il possible qu'on ne croie pas à une chose si assurée? » J'ai eu l'oc-

(1) Voir ci-dessus pages 36 et 237, sur la sorcellerie des chefs russes et scandinaves.

casion de voir et d'entretenir ce fameux Krasnochtchokof. Toute son habileté consiste en ce qu'au signal donné par un coup de canon, il atteint le but de sa pique ou de sa flèche, et aussi en ce que, suivant ses propres paroles, il n'y a pas de quartier à espérer de lui. C'est surtout sa parenté avec le favori Razoumovski qui l'a fait distinguer » [1].

Tel est dans l'histoire l'homme qui, dans les chansons populaires, est devenu le principal héros de la guerre de Sept Ans. Tous les exploits audacieux lui sont attribués. C'est lui qui a pris Berlin, c'est lui qui, déguisé en marchand, s'introduit à la cour du roi de Prusse, comme Ilia de Mourom auprès d'Idolichtché, ou Pierre le Grand chez la reine de Suède. Le roi de Prusse ne l'a pas reconnu ; il a sauté sur ses pieds rapides, il lui a versé un verre de *vodka* : « Prends, mon bon marchand. Mais dans la terre de Russie, — je connais tous vos généraux, — il en est un seulement que je ne connais pas, — c'est le général Krasnochtchokof. Je donnerais beaucoup d'argent — pour voir Krasnochtchokof. » Alors Krasnochtchokof parle ainsi : « A quoi bon donner de l'argent ? tu le reconnaîtras à ceci : les boucles de ses cheveux sont comme celles de mon père ; le noir bonnet sur sa tête est comme celui de mon frère, etc. » Avant que le roi de Prusse ait eu le temps de le reconnaître à ce portrait, le cosaque saute sur son bon cheval et, passant sous les fenêtres du roi, lui crie : « Corbeau, noir corbeau ! tu n'as pas su, corbeau — saisir le brillant faucon, — le retenir dans tes fortes serres ».

Avec tous les autres généraux russes, le peuple soupçonne quelque trahison : avec les généraux d'origine étrangère, il en est certain. Sa haine nationale se fait jour

(1) Solovief, *Istoria Rossii*, t. XXIV, p. 217. On prêtait à Krasnochtchokof un mot féroce : il voulait dompter la Suède en exterminant toute la population mâle. Ses cosaques se signalèrent en 1743 dans la dévastation de la Finlande. Ibid., t. XXI, p. 221.

par exemple dans un pamphlet de 1743 (1), un dialogue entre deux soldats russes, où l'on demande notamment à Elisabeth la destitution de Lascy et de Münich. C'est précisément ce Lascy qui, dans les bylines, est accusé de la *grande trahison* : il est le Ganelon du Roland cosaque :

« Nous allons chanter, enfants, une vieille chanson — une chanson que nous ne chantons jamais sans pleurer, celle du brave cavalier Krasnochtchokof, comment trépas lui advint.

« C'est d'un traître qu'une mort prématurée lui vint, c'est de Pierre Pétrof, le fils de Lascy (2). C'est lui qui écrivit, pour le trahir, à l'ennemi, — à l'ennemi en terre suédoise — au général de l'armée ennemie :

« J'ai voulu faire savoir à mon ennemi, que demain matin Krasnochtchokof se met en campagne, avec un faible détachement de cosaques. »

« C'est de là que mort prompte lui advint, — par Pierre Pétrof, fils de Lascy ».

Si les bylines font mourir Krasnochtchokof en trahison, elles ne renoncent pas à le faire mourir d'autres façons. Les héros semblent posséder plusieurs vies à perdre héroïquement. Dans certaines chansons, il tombe au pouvoir du khan de Crimée, reçoit les mêmes offres, fait les mêmes réponses que le prince Pojarski et souffre le même martyre. Ailleurs, c'est de Prusse qu'il revient, blessé, mourant et se tenant à peine sur son cheval. Au premier coup d'œil sa mère croit qu'il est ivre. Il la détrompe en ces termes : « Ah ! madame, ma mère chérie ! — non, je ne reviens pas du cabaret de la couronne, — non, je n'ai pas bu l'eau-de-vie du tsar, — c'est notre ennemi le roi de Prusse qui m'a régalé, — régalé de trois boissons différentes : son premier vin, c'est le sabre tranchant, — le

(1) Solovief, *Istoria Rossii*, t. XXI, p. 275.

(2) Lessen, dans les bylines.

second vin, le fusil qui lance la flamme, — le troisième vin, la flèche d'acier ».

Krasnochtchokof est devenu si populaire, non-seulement sur la terre du Don, mais de l'Oural à Moscou, d'Orenbourg à Arkhangel, que dans plus d'une des anciennes chansons on a gratté les noms des vieux héros pour leur substituer celui du général cosaque.

La prise de Berlin par Krasnochtchokof (et non plus, comme dans l'histoire, par Totleben, Tchernichef et Panine) est racontée avec maints détails épiques. La captive, ce n'est plus Berlin, c'est tantôt la fille du roi, tantôt sa femme, tantôt simplement *la Prussienne,* qui est surprise en l'absence du *Prouss* ou du *Proussak.* Elle se laisse enlever assez facilement : les princesses d'épopées ont toujours un faible pour l'ennemi de leur père et de leur mari. Dans les contes, la fille du puissant magicien est toujours d'intelligence avec l'amant et emploie ses propres ruses magiques à confondre celles de son père. Comme le fait remarquer M. Bezsonof, c'est un procédé foncièrement épique que de représenter une ville sous la figure d'une femme ou d'une jeune fille : c'est ainsi que, dans la *Chanson d'Igor,* Vseslaf aime comme une fiancée sa ville de Kief.

Berlin rappelle ici la fille du magicien dans les contes : Frédéric lui-même devient, dans les bylines, un redoutable sorcier, un enchanteur qui peut prendre toutes les formes, un insaisissable Protée. « Dis-moi, fille du roi, demande Krasnochtchokof, où s'est enfui le roi de Prusse? — Je vous l'ai crié, et vous n'avez pas entendu ; j'ai agité mon mouchoir de soie, et vous n'avez pas vu. Il s'est posé sur la fenêtre, pigeon bleu-noir ; il s'est étendu sous la table, chat gris ; il s'est envolé de la chambre, brillant faucon ; il s'est abattu sur la fange noire, sombre corbeau ; il s'est jeté dans la mer bleue, blanc poisson ; il a nagé vers les îles, gris canard. » Le roi-sorcier reparaît ensuite « au

milieu de son armée, vaillant jeune homme.» Il y a une quinzaine de chansons sur ce motif. Se figure-t-on Frédéric II, l'allié de Louis XV, l'ami de Voltaire et de Maupertuis, le correspondant des encyclopédistes, devenu tout à coup un loup-garou, un enchanteur des contes de Perrault ?

Dans d'autres chansons, la physionomie historique de Frédéric II est bien rendue. Il reste insaisissable comme le faucon qui vole ou le canard qui plonge ; il est le *roi cruel*, qui a fait endurer aux pauvres soldats russes tant de souffrances et de privations, qui les a régalés de trois rudes boissons et par lequel on se figure toujours, même victorieux, avoir été vaincu. « Il nous a chassés, chassés, le roi de Prusse, chassés vers une autre terre, vers la frontière ; il nous a torturés par la faim, non pas un an, ni deux ans, mais quatre années ».

Ailleurs on rencontre une allusion très précise à cette bigarrure de l'armée prussienne, composée en partie d'aventuriers étrangers, de mercenaires, même de prisonniers de guerre, d'éléments singulièrement disparates, auxquels une discipline de fer donnait seule figure d'armée : « Chez le roi cruel, — il y a des troupes étrangères qui ne sont pas siennes, — des troupes louées, faites prisonnières... ».

En revanche Frédéric nous apparait, dans certaines bylines, plus découragé encore que son ennemi le pauvre soldat russe, pleurant sur sa capitale prise, sur son armée détruite. Ces chansons rustiques sont ici une curieuse paraphrase des fameuses lettres du roi de Prusse à Voltaire ou à Finkenstein, après Künersdorff. Du haut d'une montagne, il contemple tristement sa ville tombée au pouvoir du tsar blanc : « J'ai mis à te bâtir, ma pauvre forteresse, trente-trois années ; on t'a détruite en trois heures ! » Combien de fois n'a-t-il pas pu croire, en effet, que la puissance prussienne, élevée non pas seulement en trente-

trois ans, mais en deux siècles de longue patience, allait être renversée dans une seule journée ?

IV.

LES GUERRES DE TURQUIE.

Les chansons sur les guerres de Turquie, au temps de Catherine II, ont célébré presque tous les grands événements et les grands noms de ces campagnes. On y entend nommer tour à tour Otchakof, Bender, Schumla, Silistrie, Kaffa, les lignes de Pérékop. On y célèbre Roumantsof, Potemkine et Souvorof. Mais les bylines populaires ont déjà d'importunes rivales dans les cantates officielles. De même que, dans le joli conte d'Andersen, le rossignol de l'empereur chinois s'enfuit dans les bois, lorsqu'on introduit dans le palais un rossignol mécanique, de même la muse populaire se tait quand les courtisans se mettent à chanter. Cette poésie d'automate lui fait sans doute trop de honte et de dépit.

Nous relèverons encore quelques traits épiques dans une byline sur la prise d'Otchakof. Les portes en sont fermées, les soldats de garde sont endormis ; mais la fille du roi (*korolévna*), la jolie fille ne dort pas. C'est toujours la fille infidèle de l'enchanteur, la volage *korolévna* de Berlin, la Tarpéia des légendes romaines, la Pisidice des légendes grecques, qui livra à Achille la ville de Méthymne et qui fut lapidée par ses ordres. Elle se lève, prend les clefs d'or et introduit son séducteur dans la place.

Les guerres de Catherine II contre la Turquie étaient dignes pourtant d'enflammer l'enthousiasme populaire : pour la première fois la Crimée, où tant de milliers de captifs russes avaient été emmenés comme esclaves, où

tant de fois les khans avaient reçu le tribut des tsars de Moscou, était subjuguée. Dans la conquête de la Tauride par Catherine, la prise de Kazan par Ivan avait un digne pendant. On voyait ces terribles Turcs, qui avaient contraint Pierre le Grand à capituler sur le Pruth, reculer devant les armées russes. Pour la première fois depuis les temps presque fabuleux de Sviatoslaf, conquérant de la Bulgarie au xe siècle, les légions slaves apparaissaient sur le Danube. Elles menaçaient cette cité prestigieuse de Tsarigrad, la *ville des tsars,* cette Constantinople des anciens empereurs orthodoxes, dont les saints et les devins avaient promis la conquête aux hommes rouges du nord, qui depuis le xve siècle semblait leur patrimoine légitime, dont l'aigle à double tête figurait déjà dans le blason de leurs empereurs. Le monde chrétien allait prendre la revanche de Kossovo, où était tombé le dernier tsar de Serbie, de Varna, où avaient succombé les princes du Danube, de Constantinople, sous les murs de laquelle avait péri le dernier empereur aux brodequins de pourpre. L'Orient tout entier frémit alors, du Monténégro aux îles de l'Archipel, du Balkan au cap Ténare... La poésie populaire russe, devant cette imminente réalisation du plus cher désir de la nation, resta au-dessous de sa tâche.

Pourtant lorsque la Russie déploya son pavillon sur toutes les mers de l'Europe, quand la flotte russe, sous Spiridof, franchit le Cattégat, le Pas-de-Calais, le détroit de Gibraltar, et que, sillonnant les flots étonnés de la Méditerranée, elle apparut sur les côtes de la Grèce et jusque dans le Bosphore, quelques cordes essayèrent de frémir sur les gouzzlas rustiques ; la chanson sur Spiridof n'est pas d'un grand souffle ; du moins elle a cette naïveté qui prouve son origine populaire :

« Ce n'est pas de fleurs que se couvre la mer bleue, ce n'est pas d'azur que resplendit la Méditerranée ; c'est de vaisseaux que

la mer bleue s'est fleurie, c'est des voiles de toile blanche, c'est des pavillons russes aux brillantes couleurs.

« Ce n'est pas le faucon qui vole sous la nue, c'est le général Spiridof qui vogue sur son vaisseau. Il console les matelots russes, il les console, il les réconforte :

« N'ayez pas regret, enfants, de votre pays; soyez sûrs que nous ne périrons pas sur la mer bleue ; nous rentrerons victorieux dans la Russie ; nous reverrons nos pères et nos mères, nous reverrons les frères et les sœurs, nos jeunes épouses, nos chers petits enfants.

« Et les matelots oublient leur chagrin ; et avec joie ils veulent encore être là. »

Nous avons vu que le paysan russe n'est pas militaire de sa nature. Encore moins est-il marin. La Russie avec son immense étendue de plaines et son littoral si restreint, est un des pays les moins maritimes de l'Europe. Il n'y a pas là comme dans notre Normandie, notre Bretagne, notre Aquitaine, notre Languedoc, notre Provence, une race indigène d'hommes de mer, que les eaux viennent chercher, viennent tenter jusque dans les anses du rivage et les estuaires profonds, et qui malgré les perfidies de l'élément liquide restent d'audacieux amphibies. Même sur leurs côtes actuelles, sauf celles de la mer Blanche, les Russes ne sont pas indigènes ; ils ont trouvé établis avant eux, sur la Baltique les Allemands, sur la mer Noire les nomades. Les Zaporogues et les cosaques du Don ont seuls pendant longtemps revendiqué le droit des Slaves russes sur le Pont-Euxin. La mer, pour le paysan de l'intérieur, est quelque chose de lointain, d'inconnu, de terrible. C'est ce dernier sentiment qui dut dominer dans les campagnes du centre, quand on y apprit l'exploit de Spiridof. On put croire qu'il avait atteint, peut-être dépassé les extrémités du monde. On tâchait de se représenter, dans les chaumières, à quelle nostalgie, à quelles terreurs le pauvre

marin russe devait être en proie. Non ! quoiqu'en dît Spiridof, il ne pouvait pas espérer en revenir : la mer, aussi audacieusement bravée, ne rendrait pas sa proie.

On pardonnera cette pusillanimité au paysan. Les héros russes des temps anciens n'ont-ils pas eu cette crainte superstitieuse de la mer. Suspendus sur ses abîmes, ils ne se sentaient plus des cœurs de bogatyrs : « Peut-on délibérer avec la mer ? répondaient-ils à Igor qui voulait les entraîner encore une fois contre Tsarigrad. Notre retour ne doit point se faire par terre, mais sur le gouffre des ondes, où tous nous pouvons rencontrer la mort » (Nestor). Le même sentiment se retrouvait neuf siècles après chez les matelots que Spiridof, par une autre route, conduisait à cette même cité de Tsarigrad !

CHAPITRE VII.

NOTRE SIÈCLE.

Le dixième volume (1) de Kiriéevski, nous amène au règne d'Alexandre Ier. Grand règne, où la Russie fut tour à tour conquise et conquérante !

L'Occident est ébranlé par une prodigieuse révolution qui s'incarne bientôt dans un de ces hommes merveilleux et funestes, miraculeusement doués, comme on en compte cinq ou six dans l'histoire de l'humanité. A travers toute l'épaisseur de l'Europe, l'empire slave est en

(1) Chants recueillis par P. V. Kiriéevski, édités par M. Bezsonof. — Dixième volume intitulé : *Notre siècle dans les chansons historiques de la Russie*, Moscou, 1874, in-8°, 492 pages.

lutte avec la race française. La Russie est envahie : et quelle invasion ! Dans la langue du peuple, l'armée de Napoléon est encore « l'armée des vingt nations. » Quels événements que la bataille de Borodino, l'incendie de la sainte mère Moscou, la retraite des Français, le funèbre passage de la Bérésina, l'armée russe au cœur de l'Allemagne, l'armée russe sous les murs de Paris, que dis-je? campant à Paris même, au Luxembourg, aux Tuileries !

Il n'est pas une existence d'homme en Europe qui n'ait été profondément remuée par les guerres de la Révolution et de l'Empire. L'image fabuleuse du nouveau César est restée dans toutes les imaginations. Un monde de légendes et de poésies, en France, en Allemagne, en Orient même, est sorti de là. Dans toutes les chaumières du continent s'est étalée quelque estampe grossière, l'image de l'homme au petit chapeau, à la redingote grise. Serait-il possible que, seulement dans l'imagination russe, il n'ait pas laissé de trace, et que la terrible année 1812 n'ait pas eu la vertu de faire jaillir en elle l'étincelle ? Que de promesses dans ce titre de M. Bezsonof : *Notre siècle dans les chansons historiques de la Russie !*

I.

LE ROI NAPOLÉON ET L'INVASION FRANÇAISE.

Constatons d'abord que nous n'y trouvons pas de chansons sur les débuts du règne d'Alexandre. Ni la mort de Paul, ni Austerlitz, ni Eylau et Friedland, ni le radeau de Tilsit, ni l'entrevue d'Erfurt, n'ont pénétré dans les cabanes du peuple ; ou si ces grands faits y ont retenti, la poésie populaire ne s'en est point émue. Le recueil commence brusquement par les chansons relatives à « l'Année Douze ; » alors il n'est plus question que de la guerre con-

tre le *Frantzouz*, ou, comme prononce souvent le paysan, avec une forte accentuation de la consonne initiale, le *Khrantzouz*.

Le peuple, qui n'est point au courant des allées et venues de la diplomatie, qui n'a même jamais ouï parler ni du plénipotentiaire Caulaincourt, ni de l'ambassadeur Kourakine, ni du blocus continental, ni de la question d'Oldenbourg, ni de celle des villes anséatiques, qui ne peut avoir aucune idée précise des griefs relevés par les politiques, ne comprend qu'une chose : l'insolence du *Français* qui veut venir planter sa tente dans la sainte Moscou aux blanches murailles. Cette impertinente prétention irrite la bile de ses poètes rustiques :

En ce temps-là, dans la terre française — parut un chien d'ennemi, le roi Napoléon. — Il rassembla *une armée en divers pays*, — il chargea ses galères de diverses marchandises; — ces marchandises, c'étaient le plomb et la poudre, — et il écrivit au tsar Alexandre une *gazette* : — « Je t'en prie, tsar Alexandre, veuille ne point te fâcher. — Prépare-moi des tentes dans Moscou aux murs de pierre, — prépare-moi, à moi le roi français, ta tente royale. » — Le tsar Alexandre est assis à sa table tout pensif. — Son visage impérial a changé de couleur. — Devant lui se tient un général, — le prince Koutousof en personne. — « Ne crains rien, tsar Alexandre, ne t'effraie pas. — Le chien d'ennemi, nous lui ferons les honneurs de la Russie. — Comme premier service, nous lui offrirons des bombes et des boulets; — comme second service, des balles au libre vol; — comme hors-d'œuvre, de la mitraille de fer. » — Combien notre tsar Alexandre alors fut réconforté !

Voilà donc la guerre engagée. Le peuple russe n'a conservé qu'un souvenir vague de ses péripéties. Dans aucune chanson, je ne vois une allusion précise à la bataille de Borodino, sauf peut-être dans une de celles qui se rapportent à Pierre le Grand, où il est question des Français, et que j'ai déjà donnée ci-dessus, page 319.

Ne retrouvons-nous pas, en effet, dans cette cantilène, et la rivière de la Moscova, qui, dans les bulletins de Napoléon, donne son nom à la bataille, et cette figure légendaire du grand capitaine avec sa fameuse lunette d'approche entre les mains? Mais une raison qui peut faire rejeter cette interprétation, c'est que jamais la bataille de Borodino, bien qu'elle ait eu pour conséquence l'abandon de Moscou, n'a été considérée par le peuple russe comme une défaite. Koutousof l'avait audacieusement, dans son rapport à l'empereur Alexandre, présentée comme un succès. Dans toute la Russie, on avait chanté des *Te Deum*. D'ailleurs, la destruction totale de l'armée française suivit de si près cette victoire chèrement achetée par elle, que le peuple russe en resta aux affirmations de Koutousof. Dans la chanson suivante, autre exemple de cette crédulité. Après l'incendie de Moscou, dans un intérêt politique facile à comprendre, Koutousof, Rostopchine surtout, s'étaient empressés de signaler les Français à la haine des masses, comme les auteurs du désastre. L'histoire a rétabli les faits ; mais l'histoire est-elle faite pour les masses ?

Elle ne dormait pas la jeune fille, ne sommeillait pas. — En songe elle voyait, — comme le Français ruinait Moscou, — et d'un bout à l'autre la brûlait.

Le même sentiment d'aversion contre les prétendus incendiaires de Moscou se retrouve dans la pièce suivante où il semble que la destruction de la ville n'ait fait que redoubler les sentiments de vénération et d'orgueil qu'elle inspirait à toute la nation russe :

Elle est ravagée la route — de Mojaïsk à Moscou. — Et qui donc l'a ravagée? — C'est l'ennemi, le brigand français: — il est allé vivre en son pays. — Il est retourné à Paris, — et s'est pris à glorifier Paris. — Ne te glorifie pas, brigand de Français, — de ton fameux Paris. — Car chez nous, en Russie, — nous avons mieux

que Paris, — nous avons mieux et plus beau! — Comme il fait bon vivre à Moscou! — Moscou est bellement parée, — bâtie de pierre de roche, — sablée de sable jaune...

Dans toutes ces chansons, il y a si peu de précision, qu'il est difficile de reconnaître les faits historiques. La suivante présente ceci de remarquable que deux événements au moins y sont indiqués avec quelque clarté : la reprise de Smolensk après le départ des Français et le désastre de la Bérésina. En réalité Smolensk fut repris sans combat : les Russes n'y trouvèrent que des maraudeurs qui passèrent alors un mauvais moment. La populace avait commencé à les jeter dans les flammes des maisons ou dans les trous creusés dans la glace, lorsque les troupes régulières survinrent et firent cesser le désordre. Peut-être, les noyades dont parle notre byline sont-elles simplement ces supplices de prisonniers de guerre ; peut-être aussi a-t-on confondu ici la Bérézina avec le Dniéper, sur lequel est bâti Smolensk :

Plus haut que la ville de Smolensk, — plus bas que le village de Krasnoé, — sous un bois verdoyant — sous le bouleau au feuillage bouclé, — était le camp de l'armée russe, — des soldats de la garde.

Ils sont assis, pensifs, regardant la ville de Smolensk : — les régiments ennemis se sont emparés de la ville de Smolensk, — tout ce qu'il y a de sacré est entre des mains ennemies. — « Comment, frères, faut-il nous y prendre pour délivrer la ville de Smolensk, — délivrer Smolensk et battre l'ennemi ? » — Tout à coup on bat la générale, à la tente du commandant. — Tous les soldats tressaillirent, — prirent leurs fusils et se mirent en rang. — Alors le prince Volkonski passa sur le front de l'armée, — le prince Volkonski, commandant de ces soldats. — « O vous, braves soldats, fidèles à l'empereur, — fidèles à l'empereur, obéissants aux chefs! — Nous allons délivrer la ville de Smolensk. » — Alors ils s'avancèrent pour délivrer Smolensk et chasser les Français. —

Ils chargèrent leurs fusils et tirèrent sur eux. — Ils en tuèrent beaucoup, firent un carnage, prirent le reste. — Ceux qu'ils prirent, ils les noyèrent dans la rivière Bérézina. — Après la noyade, ils se reposèrent sur la verte prairie, — et sur la prairie chantèrent en cercle des chansons.

On sait quelle part revient dans le désastre de Napoléon à la cavalerie cosaque. Cette troupe légère, incapable de tenir contre une cavalerie régulière, contre une armée saine et bien nourrie, faisait le désespoir de nos malheureuses colonnes, épuisées de froid et de privations. Le peuple lui a assigné un rôle plus héroïque. Les vainqueurs de Napoléon, ce n'est pas l'armée régulière, ce sont les cosaques du Don :

Ce ne sont pas deux nuages, deux nuages menaçants qui se sont rencontrés — ce sont deux armées puissantes qui se sont heurtées, — l'armée française avec la russe. — Comme les Français faisaient aux Russes beaucoup de mal, — alors, comme un brillant faucon sur la montagne, — le tsar Alexandre est accouru à l'armée sur son cheval rapide, — il gourmande et injurie le général russe : — « Pourquoi, pourquoi donc a-t-on si mal agi ? — Pourquoi avoir mis en arrière les régiments du Don? » — Notre tsar Alexandre n'avait pas fini de parler, — que du côté droit accourent les régiments du Don. — En avant vole le général Platof, — il a tiré son sabre tranchant, son sabre nu. — Ils ont couché les lances aiguës sur les noires crinières, — ils ont poussé le cri de guerre et chargé l'ennemi. — L'armée française s'arrête épouvantée, — les étendards de Bonaparte ont reculé. — Alors le tsar Alexandre fut extrêmement réjoui. — Il nomme chevaliers tous les cosaques du Don, — les sous-officiers, il les nomme tous officiers ; — des officiers, il fait des majors, — des majors, il fait des colonels, — des colonels, il fait des généraux.

Dans l'armée, c'est toujours le cosaque qui est le favori des masses ; de tous les généraux, le plus populaire a été l'hetman Platof. A en croire les chansons, « c'est lui qui

allait par toute l'armée; — à tous il donnait des ordres, — à tous des commandements, — à tous des marcheroutes ». C'est avec lui « qu'il fait beau mourir pour le tzar. » Bref, la place d'honneur qu'ont occupée Ilia de Mourom dans l'épopée kiévienne, Paleï dans celle de Pierre-le-Grand, Krasnochtchokof, dans les chansons sur Elisabeth, est échue dans les bylines de « l'année douze » à Platof, le chef de cette téméraire cavalerie, qui précéda partout l'armée régulière de plusieurs marches, en Russie, en Prusse, en Westphalie, à Cassel, d'où à elle seule elle chassa le roi napoléonien Jérôme. Parmi les chansons qui courent sur Platof, voici la plus répandue :

Terre de la sainte Russie, — tu as éprouvé bien des infortunes. — Mais gloire, gloire à toi ! — Gloire au cosaque Platof! — Le tsar l'aimait, — il l'invita chez lui. — *lui rasa la barbe*, — enleva les broderies de son costume, — le déguisa en marchand, — lui donna un passe-port — et l'envoya chez le Français.

Le cosaque Platof se rendit donc — à la cour de France. — La fille du Français, Arina — dit ces paroles au marchand : — « Marchand, mon cher marchand, — viens à moi sur l'escalier. » — Elle le prit par la main droite, — le fit entrer dans le palais, — lui versa un verre de vin : — « Bois un verre, deux verres, si tu veux; — mais dis-moi tout ce que tu sais — sur le cosaque Platof. » — « On peut le reconnaître ainsi : — Il a des pattes rouges sur les épaules, — des broderies sur la poitrine. » — « Marchand, mon cher marchand, montre-moi son portrait. » — Platof lui présenta son portrait, — et soudain il s'enfuit.

Il monta sur son cheval, — et sortit du palais, — comme un oiseau qui s'envole. — Il s'approcha, Platof le cosaque, — de la fenêtre du Français; — « Ah! corbeau, brigand de Français! — Ah! corneille maudite, — tu n'as pas eu le talent — de prendre le brillant faucon, — le cosaque Platof. »

Ce singulier motif est reproduit chez M. Bezsonof, dans quinze variantes. On l'a retrouvé, quoique avec de no-

tables différences, dans presque tous les gouvernements de la Russie. Très souvent l'énigmatique Arina, personnage presque mythique, qui rappelle les enchanteresses des bylines kiéviennes, est remplacée tout simplement par le *Français* ou le *roi français*, ou encore *Bonaparte*. Quand on questionne le faux marchand sur Platof, il s'amuse à faire son propre portrait; ou bien le Français lui ayant dit qu'il donnerait beaucoup d'argent pour le connaître : « A quoi bon perdre ton argent? s'écrie Platof : — c'est bien facile de le connaître. — Assieds-toi en face de moi, regarde-moi bien : — Platof est tout à fait comme moi. » Un des traits de cette ballade aurait pu choquer le peuple : c'est lorsque le héros coupe sa barbe. Or, dans une chanson cosaque, on dit à Pierre le Grand, l'ennemi des longues barbes et des longs vêtements : « Ne nous fais pas couper la barbe, fais-nous plutôt couper la tête. » Dans le texte que j'ai traduit, on a trouvé un moyen de tourner la difficulté à l'honneur de Platof : c'est le tsar en personne qui, de ses propres mains impériales, lui « rasa la barbe. »

En somme, on a vu que la tempête de l'année 1812 a eu son contre-coup dans l'imagination populaire. La déclaration de guerre de Napoléon, cette armée « rassemblée en beaucoup de pays » qu'il traînait après lui, cet incendie de Moscou dont les jeunes filles rêvent la nuit, cette route ravagée de Mojaïsk, cette retraite où les Français laissent leurs os, ces cruelles vengeances après la reprise de Smolensk, ces grandes levées de milices russes qui font verser tant de larmes dans les chaumières, ces cris de joie des cosaques à l'appel du tsar, ont laissé leurs traces dans la poésie rustique. Sans doute on pourrait s'attendre à trouver plus d'abondance, plus de variété, plus de précision dans ces chansons. Il est étrange que les noms de Borodino, de Malojaroslavets ne s'y trouvent même pas. Il y a des allusions, mais bien vagues, à la

Bérésina. Dans quelques variantes, c'est le Volga, ou même le *Dounaï* qu'il s'agit de faire passer aux troupes, et l'on ne voit pas trop pourquoi. J'ai déjà attiré l'attention du public français sur les *Récits de témoins oculaires de l'année 12,* recueillis récemment, de la bouche des gens du peuple, par une dame de Moscou et publiés sous le pseudonyme de Tolytchef. Or, dans les récits de ces vieux marchands, de ces vieux pensionnaires d'hospices, de ces vieilles religieuses, que l'auteur a interrogés, quelle variété de scènes! On y voit comme on vivait à Moscou dans les caves des maisons incendiées, dans les cellules des couvents occupés par les Français, dans les villages harcelés par les maraudeurs; comment on s'en allait parfois à l'aventure, avec quelque argent dans sa poche et son vieux père sur les épaules; comment tantôt on fusillait, on noyait sans pitié les traînards français, et tantôt, au contraire, ému des souffrances des prisonniers, on leur donnait son dernier morceau de pain.

Nos chansons populaires sont bien vagues, bien sèches à côté de ces récits. Que de noms fameux de la *guerre patriotique* ont échappé au poète populaire! Il sort rarement de cette expression vague : *le Français*; il ne sait qu'un nom propre : Bonaparte, Napoléon ou *Poléon.* Il ne connaît ni Davoust, ni Ney, le prince de la Moscova, ni Eugène, le vice-roi d'Italie, ni Murat, qui avec son costume théâtral, son haut panache, sa bravoure téméraire, n'aurait pas dû passer inaperçu. Même sur les chefs russes, nous trouvons peu de détails. Alexandre Ier ordinairement ne joue pas le plus beau rôle : quand il reçoit le message insolent du *roi français,* « son visage impérial change de couleur — et ses jambes et ses bras blancs sont brisés. » Il faut que ses généraux lui remontent le moral. Ailleurs le grand-duc Constantin apparaît pour exhorter les troupes. Dans une autre chanson, « Koutousof, prince de Smolensk, — a foulé les Français dans la boue, — le

général Platof — a châtié les traînards, — le prince Wittgenstein — a marché sur Paris. » Voilà la liste complète des généraux qui sont cités dans ces chansons. Mais Bagration, Miloradovitch, Doktorof, Barklay de Tolly, Tchitchakof y sont inconnus.

Si l'on compare maintenant ces chansons à celles qui célèbrent Vladimir, Ivan IV ou Pierre le Grand, on est surpris de cette décadence de la poésie populaire. Elle a été moins bien inspirée par cette guerre d'indépendance que par les exploits fabuleux des bogatyrs de Kief, par la prise de Kazan, par la défaite de Charles XII. Même la guerre de Sept Ans sous Élisabeth a fait éclore plus de chansons, et de meilleures.

Dans les chants épiques sur 1812, M. Bezsonof constate lui-même un singulier manque d'originalité. On n'y trouve plus d'invention, plus de motifs nouveaux. Ce repas que l'on doit servir aux Français, les bombes et les boulets pour premier service, les canonniers pour marmitons, etc., — tout cela se retrouve déjà dans les souvenirs de la guerre contre Charles XII. L'empereur Alexandre est atterré en recevant la lettre de Napoléon; mais nous voyons, dans les cycles précédents, même terreur chez Élisabeth, qui reçoit une lettre de Prusse, chez Catherine II, qui reçoit une lettre de Turquie : elles sont également réconfortées par Roumantsof ou Souvorof, comme Alexandre l'est par Koutousof. Nous retrouverons le même motif à propos de l'empereur Nicolas Ier, qui reçoit un défi du sultan, et que réconforte le général Babynine. Platof chez la princesse Arina, ou chez le roi français, paraîtrait fort original, et aussi spirituel que brave, si nous n'avions pas vu Ilia de Mourom chez le païen Idolichtché, Pierre le Grand chez la reine de Suède, Krasnochtchokof chez le roi de Prusse.

Il faut en conclure qu'en Russie cette veine est épuisée et que le genre épique y touche à sa fin. Pourquoi ce subit

appauvrissement de la poésie populaire, si féconde, si brillante dans ses anciennes productions? Sont-ce les préoccupations nouvelles d'un siècle plus positif? Est-ce le progrès du bien-être et de l'instruction? Est-ce une conséquence de l'émancipation du paysan? Le peuple russe a-t-il cessé d'être épique, parce qu'il est moins asservi, moins pauvre, moins illettré? Questions difficiles à résoudre; mais le fait est certain. Une des causes que l'on pourrait en signaler, c'est la production en dehors du peuple, par des talents cultivés, de chansons qui finissent par pénétrer dans le peuple. A quoi bon faire des chansons, quand pour quelques kopeks on peut en acheter tout un recueil? à quoi bon apprendre les anciennes ballades, puisque chaque jour en apporte de récentes, qui semblent plus belles et qui ont du moins le charme de la nouveauté? Chez nous, il n'y a pas vingt ans, dans telle province que je pourrais citer, les jeunes gens descendaient de la montagne le jour du tirage au sort en chantant des mélodies du village sur des airs traînants, mélancoliques, très anciens. Aujourd'hui les chansons fabriquées à Paris ont pris leur place : on trouve les airs plus lestes et les refrains plus piquants. Le succès de la *Fille Angot* contribuera à l'extermination de quelques anciens chants. Le même phénomène doit se produire en Russie. Si le poète lettré a, en outre, l'habilité de conserver les airs anciens, de choisir des motifs populaires, sa victoire sur le poète illettré est certaine, et la poésie rustique est perdue.

Sans doute les chansons des lettrés, quelque allure villageoise qu'elles affectent, n'auront jamais aux yeux des amateurs la valeur des vraies chansons populaires, écloses dans l'ignorance et la simplicité rustiques. Celles-ci sont vraiment des documents historiques : elles permettent de reconstituer l'histoire morale et psychologique, l'histoire des idées, des impressions, des sensations du peuple. Pour le philologue, elles sont les monuments d'une

langue qui disparaît; pour le mythologue et l'archéologue, elles révèlent des côtés inconnus des croyances, de la vie nationale. Voilà ce que ne peut nous donner le lettré le plus habile. Il ne peut faire que des pastiches.

II.

CHANSONS NON POPULAIRES SUR 1812.

M. Bezsonof a raison d'attacher un prix considérable à ces derniers restes *d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*. Surtout il a raison de marquer sévèrement la limite entre la poésie populaire naturelle et la poésie populaire artificielle. Il prend à partie un certain baron de Ditfurth qui a *recueilli* les « chansons populaires » des armées prussienne, bavaroise, autrichienne, sur les campagnes de Napoléon Ier — et même sur la guerre de 1870-1871 ! L'excellent baron n'a guère *recueilli* que les élucubrations plus ou moins paysannes des professeurs et des officiers littérateurs. « Belle idée du peuple et de la poésie populaire ! » s'écrie avec indignation M. Bezsonof.

Pour mieux faire saisir ce qu'il entend par poésies populaires, l'éditeur russe nous donne de nombreux extraits des chansons artificielles qui furent composées à l'occasion de la *guerre patriotique*, et chantées dans les salons de Saint-Pétersbourg ou dans les chœurs des régiments. Il les classe à son point de vue spécial en s'occupant d'abord de celles qui se rapprochent le plus, par leurs procédés ou leurs motifs, des chansons vraiment populaires. D'autres lui paraissent également fort intéressantes parce que n'étant pas sorties de la masse, elles s'y sont cependant acclimatées et popularisées, grâce à certains remaniements et même à certaines déformations, souvent bizarres, auxquelles elles ont été soumises dans les chaumières.

Voici quelques échantillons de cette poésie quasi-populaire :

Bien quë Moscou soit aux mains des Français, — vraiment ce n'est point infortune : — notre maréchal, le prince Koutousof, — pour leur mort les y laissa entrer.

Souvenons-nous, frères, que les Polonais, — jadis aussi furent à Moscou ; — ce qu'ils y mangèrent, ce ne furent point des pâtés d'anguilles, — mais des chats et des souris.

Allusion à la prise de Moscou par les Polonais en 1612, juste deux cents ans avant l'invasion française.

Dans la chanson suivante et dans la revue historique qui en est le motif, la main d'un lettré est encore plus visible :

Dans l'ancien temps aussi, il n'a pas manqué de miracles en Russie : — nous avons toujours eu peu d'effroi, — quel qu'ait été l'agresseur.

Nous avons vaincu Mamaï; devant nous est tombé le fier Suédois; — avons-nous cédé le pas à Frédéric, — dans la carrière des victoires?

Aujourd'hui que s'est armé, — contre nous Napoléon, — le téméraire en est pour sa honte, — à peine sait-on ce qu'il est devenu.

Maintenant nous arrivons aux éclats passionnés, aux expressions violentes, aux coups de poing poétiques d'une muse brutale, muse de halles, populacière, mais qui n'est plus la muse populaire des villages russes :

Avec notre mère Moscou, — ne badine pas, ouvre l'œil! — Tu es venu chez nous avec ta tête, — tu auras de la peine à en tirer tes talons. — La poigne russe n'est point tendre; — si elle t'attrappe à la nuque, — tu en auras de l'éblouissement, eusses-tu sept empans dans le front. — Elle ne te laissera ni peau, ni mufle ; — elle secouera tes os comme dans un sac. — Tu ver-

ras trente-six chandelles, — les étincelles te jailleront des yeux, — quand le Russe, avec sa trique, te renfoncera ton tricorne.

J'aurais bien des traits originaux à signaler dans ces chansons si hostiles à l'envahisseur. Ici on invite Napoléon à tourner les yeux derrière lui, à regarder ses soldats tombés : « déjà l'herbe croît entre leurs côtes ; » là une énergique invocation au bourgeois Minine et au prince Pojarski qui en 1612 chassèrent les Polonais, et dont le monument s'éleva en 1818 sur la Place Rouge comme pour célébrer un double triomphe de la nationalité russe à deux siècles d'intervalle : « Lève-toi, prince Pojarski, lève-toi, grand homme ! il est temps de secouer ton sommeil profond. »

Ailleurs l'empereur corse est comparé à une chouette vaniteuse, qui se pavane au milieu de sots oiseaux et de volatiles de basse-cour, à un faux aigle que l'aigle russe a bellement plumé, mais auquel « on a fait grâce de la vie pour qu'il se repente. »

Nous arrivons à un genre de poésie beaucoup plus près de la satire et même de la farce que de l'épopée ou de la poésie lyrique. Le morceau le plus réussi en ce genre est celui où l'on représente Napoléon comme un danseur acharné. Mais si l'*allemande* et les danses autrichiennes lui ont réussi jusqu'à présent, l'*anglaise* et sans doute aussi l'*espagnole* l'ont dégoûté. Alors il s'est mis à la *polonaise,* où il a obtenu quelque succès. Le malheur est que, grisé par son succès, il a voulu apprendre la *russe.* Il est donc entré sur la terre moscovite, mais, — allusion à la retraite continuelle des Russes, — il n'a trouvé personne pour lui faire vis-à-vis. Comme il s'est un peu foulé le genou à Borodino, il comptait se refraîchir à Moscou. Or Koutousof, « le vieux moineau, » est un rude maître d'orchestre : il a fait danser à Napoléon tant de danses *cosaques,* qu'à la fin, avec ses soldats déguenillés, il n'a pu

exécuter que la *bohémienne,* accompagnée d'une *fugue.* Cette chanson a eu une certaine vogue en Russie; pour accentuer davantage son triomphe, l'auteur voulut persuader à ses compatriotes que, même en France, on l'avait traduite. Lui-même se chargea de la traduction. Les couplets qui suivent suffiront pour faire apprécier l'élégance de sa versification française :

Mais la polonaise enfin
Le lasse de son refrain :
—« Traversons le Borysthène,
Là, me trouvant en haleine,
La russe sera
Ma danse d'opéra. »

Borodino du fier danseur
Ne ralentit point l'ardeur :
—« Allons à la capitale,
Là dans une grande salle,
Seront abondants
Les rafraîchissements. »

Napoléon, à Moscou,
Se foule un peu le genou,
A droite, à gauche, il regarde.
Il s'amuse à la moutarde,
Sans prévoir un moment
La danse qui l'attend.

Les chansons de cette espèce abondèrent à cette époque, non moins que les caricatures. M. Bezsonof nous cite encore « le sermon de Napoléon aux Français, » « le boston de Napoléon, » « le testament de Napoléon Bonaparte. »

Si la muse populaire ou quasi-populaire ne ménageait pas les envahisseurs français, ses vieilles défiances contre les bons alliés d'Allemagne subsistaient. D'ailleurs, le peuple même des campagnes avait bien vite distingué que

cette armée française se composait pour une bonne moitié d'étrangers et surtout d'Allemands. Or nos alliés bavarois ou wurtembergeois ne se distinguaient point par le respect du bien d'autrui. La Prusse elle-même avait envoyé son contingent à l'armée des vingt nations : un corps prussien logea au Kremlin; les canons prussiens sont mêlés aux canons français qui font trophée devant l'arsenal de Moscou. Enfin la nation, sans être au courant des finesses diplomatiques, se rappelait fort bien qu'au jour du danger la Russie s'était trouvée seule et qu'aucune armée tudesque n'avait arrêté Napoléon sur la route de Moscou. De tout cela un sentiment assez amer contre les coalisés allemands de 1813 :

Allons, soldats russes, — allons affranchir les Allemands ; — les Allemands sont de grands poltrons, — il paraît que c'est à nous de répondre pour eux.

Nous ne craignons pas les Français, — nous avons toujours baïonnette pointue : — puisse notre père Koutousof, — nous lancer bientôt sur eux.

Nous écraserons cette gueusaille, — nous anéantirons leurs régiments, — nous n'avons pas besoin d'alliance, — nous n'avons que faire des Prussiens.

Une chanson, en dialecte petit-russien, s'inspire des mêmes sentiments à l'égard du roi Frédéric-Guillaume III :

Quelle nouvelle on nous apporte! — on dit que le Prussien est perdu; — le diable sait ce qui se passe là-bas; — le Prussien s'est sauvé avec sa femme.

Mais ce qui m'étonne fort, — c'est que notre tsar ait pitié de toi. — Quand la Russie était malheureuse, — tu n'admirais que le Français.

Tu n'as pas cherché à nous aider, — à conquérir gloire avec nous, — afin de délivrer la Russie, — et d'exterminer les Français.

Mais quand ce diable de Bonaparte — prend au Prussien force

groschen, force biens, — prenant les filles et les belles femmes, faisant toutes sortes de dégâts,

Alors le Prussien voyant que ça va mal, — et qu'il n'y a plus à badiner, — que vieux et jeunes, tous se plaignent, et que tous meurent de faim,

Le Prussien se fait d'amers reproches : — Qui lui viendra en aide dans le malheur? — Alors humblement tombant à genoux, il se met à prier Alexandre :

Aie pitié, père, cher seigneur, — défends-nous contre le païen maudit, — ne nous laisse point tous périr, — nous tous, les malheureuses têtes prussiennes...

Ces deux chansons, quoique œuvres de lettrés, ont, à ce point de vue, le caractère populaire. La passion, la jalousie du peuple contre le *Niémetz* (l'Allemand), contre le *Proussak* respirent en elles. Au contraire, M. Bezsonof nous donne, comme type des chansons les plus étrangères à toute inspiration rustique, la cantate de circonstance qui commence par ces vers :

Salut! amis, héros, — braves régiments prussiens, — nous avons dispersé les lignes ennemies, — en joignant nos baïonnettes....

III.

LES FAVORIS D'ALEXANDRE Ier.

Revenons aux chansons villageoises. Après la délivrance du sol russe, elles s'attaquent à deux ministres d'Alexandre Ier. L'un, Araktchéef, le promoteur de la réaction qui signala les dernières années du règne, est flétri dans les chansons cosaques. Bien entendu, on ne lui reproche ni la Sainte-Alliance, ni les persécutions contre les libéraux; ce qu'on lui reproche « à cette bête maudite,

à cette canaille, à Araktchéef le noble, » c'est d'avoir bu et mangé la solde des cosaques. Du fruit de ses déprédations, il s'est fait bâtir un palais de pierre blanche, où il repose sur des coussins de duvet, regardant des poissons aux écailles d'argent et à la tête d'or, qui frétillent dans l'eau vive d'une source amenée dans son palais. Cette invective est jetée dans le moule poétique qui a déjà servi sous Pierre le Grand contre le prince Menchikoff, et Karamychef, et Repnine, et Sagarine, les voiévodes infidèles d'Astrakhan, de Kazan, de Sibérie.

L'autre ministre, le libéral Spéranski, n'est pas mieux traité. Il est curieux de retrouver, dans une chanson qui semble populaire, l'écho des rancunes aristocratiques contre le parvenu :

Le prince Spéranski — n'est pas de race noble; — il est fils de pope, — un grand coquin; — c'est une oie qui vole — sur la sainte Russie... A notre empereur — il veut enlever la couronne de Russie... mais on l'a envoyé en Sibérie — pour y lire son psautier.

La mort d'Alexandre, la douleur de l'impératrice-mère, si malheureuse déjà des cruels souvenirs de 1801, a inspiré assez bien les poètes de village :

Sa mère bien-aimée, — ne peut dormir dans la nuit sombre : — « Je monterai sur la tour, sur la tour, — qui est sur la grande route, — je regarderai du côté, — où vit mon Alexandre ! » Mais un nuage de poussière sur la route annonce l'arrivée d'un courrier : — « Ton fils, ton fils Alexandre — a fini ses jours à Taganrog. »

Moins originales sont les pièces qui portent ce titre : « Larmes de l'armée sur la mort d'Alexandre. » En changeant le nom, ce sont les mêmes vers, les mêmes larmes qui ont déjà coulé sur le cercueil d'Ivan le Terrible, de Pierre le Grand, de Catherine II. Le rhapsode moderne

s'est assujetti servilement à la tradition, aux anciens modèles, et c'est encore à la cathédrale de Moscou qu'est exposé le cercueil de cyprès.

IV.

LES GUERRES DE NICOLAS Ier.

Le règne de Nicolas ne prend pas vingt pages dans le recueil de M. Bezsonof. Les guerres contre les Turcs, la prise d'Érivan, la conquête du Caucase, les exploits de Paskiévitch ont inspiré quelques chansons. L'insurrection de Pologne, la prise de *Varchava* (Varsovie) ou, comme disent les bylines, d'*Archava*, a groupé autour des noms de Diébitch et de Paskiévitch, une douzaine de chants, dont l'originalité consiste en une violente passion contre les Polonais :

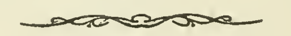
Diébitch a lâché ses cosaques, — dans votre glorieuse Pologne. — Ils ont tué, masacré — beaucoup d'entre vous, Polonais!

Le comte Paskiévitch, — ne fut pas longtemps à dormir. — Il organisait son armée, — la conduisait contre les Polonais. — Le *Polak* voit que cela va mal, il s'enfuit dans les bois ombreux; — poursuivi par notre armée, — il se jette dans le feu, — il crie : « Faites quartier; — je suis maintenant tout à vous; — nous serons maintenant à votre service. »

La guerre de Crimée ne pouvait avoir un caractère aussi national que la guerre de 1812. On peut s'étonner cependant qu'elle n'ait donné aucune chanson populaire, à part une sorte de complainte religieuse sur l'expédition des Anglais dans la mer Blanche et les miracles qui s'accomplirent au couvent de Solovetsk. M. Bezsonof promet de faire des recherches sur certains recueils de chants

militaires qui se rapportent à Sébastopol, et qui se trouvent maintenant entre les mains de quelques particuliers. M. Kostylef, par exemple, en aurait recueilli un assez grand nombre dans les camps. Mais si vingt années après Balaklava, après Malakof, après Inkermann, les chansons de Crimée ne retentissent pas dans la Russie entière, si on est réduit à les rechercher dans des manuscrits et des bibliothèques particulières, il faut tirer une de ces deux conclusions : ou bien le peuple russe n'a pas été ému de la canonnade de Sébastopol, il ne s'est pas approprié, il n'a pas *vécu* l'épopée criméenne, — ou bien la poésie historique populaire aurait fait son temps en Russie comme dans tant d'autres pays.

Et en même temps que la Société des amis de la littérature russe édite son dernier volume de bylines, la nation russe aurait chanté son dernier chant épique.



TROISIÈME PARTIE

L'ÉPOPÉE ADVENTICE

Dans la première partie de ce livre, j'ai étudié l'épopée mythologique des Russes; dans la seconde, j'ai esquissé une histoire légendaire de la Russie. Les chapitres qui suivent n'ont qu'un rapport lointain avec la mythologie et l'histoire de cette grande nation. Les fictions dont je vais m'occuper ne paraissent même avoir rien d'indigène. C'est de l'épopée, mais c'est une épopée *adventice*. On y verra quel a été le reflet projeté sur l'imagination russe par certaines légendes chrétiennes, certaines légendes d'origine assyrienne ou égyptienne, persane ou française, grecque ou néo-grecque. Pour se rendre compte de l'état d'esprit du peuple russe, il est bon de savoir non-seulement quelle idée il pouvait se faire de ses anciens dieux et de ses héros fabuleux, des grands événements de son histoire, mais aussi de quelle popularité jouissaient auprès de lui certains personnages mystérieux, dont le nom et les aventures se sont répandus chez tous les peuples de l'ancien monde, sans distinction de race, de nationalité et de religion. Il est bon de savoir comment le paysan russe, dans ses chansons ou ses contes populaires, se représentait ces héros fameux qui ont laissé une trace presque également profonde

dans l'imagination des Hellènes polythéistes, des Arabes musulmans, des catholiques d'Occident, des orthodoxes d'Orient, et des peuplades boudhistes de l'Asie centrale et septentrionale. On verra par là que si le peuple russe a eu en propre ses bogatyrs Ilia ou Dobryna, ses grands tsars Ivan ou Pierre, il partageait avec nous le culte d'Hélène la Belle et des héros du cycle troyen, de Salomon le Sage, d'Alexandre de Macédoine, et qu'il y avait moins de différence que l'on ne croit entre la Russie de la *Chanson d'Igor* et la France de la *Chanson de Roland*.

CHAPITRE PREMIER.

LÉGENDES CHRÉTIENNES.

Parmi les poèmes que chantent les *kaliéki*, il en est qui, malgré leur couleur chrétienne, présentent un ancien fond épique et même mythologique. Telle est par exemple la légende de Feodor Tyrianine (1), dont plusieurs circonstances se retrouvent dans la *Vie* apocryphe de S. Théodore Tiron. Feodor Tyrianine revient de l'armée : sa mère prend son cheval par la bride pour le mener boire dans les flots bleus. Soudain, de la mer bleue, surgit le Serpent de la Montagne ; il vole sur elle et l'enlève par le milieu du corps, par sa ceinture de soie, au-delà des hautes montagnes, au-delà des bois ombreux, dans les grottes profondes. Il la dépose en son antre et la donne à sucer à

(1) Bezsonof, *Kaliéki pérekhojie*, fasc. III, p. 525. - O. Miller, *Chrestomathie*, p. 282. — Pypine, *Lojnia i otretchennia knigi rousskoï stariny*, p. 143.

ses deux petits. Quand Feodor apprend ce malheur, il se rend à l'église de Dieu, prend le livre des Evangiles ; il va vers la mer bleue, il lit le saint livre, mais il se trouble et verse des larmes brûlantes. Alors le poisson *Kitre*, — nom que porte dans la Bible slavonne celui qui engloutit Jonas, — s'approche du rivage. Feodor monte sur son dos, traverse les mers (1) et arrive à la caverne du Serpent. Il tue les deux petits serpents ; mais leur sang empesté, empoisonné, monte comme une marée : Feodor soutient sa mère sur sa tête ; mais le sang monte toujours et menace de l'engloutir. Alors il prononce une invocation à la terre : « Ouvre-toi, terre-mère, terre humide, dans les quatre directions ; bois ce sang juif, ce sang maudit, ce sang de serpent ! » Quand la terre a bu ce déluge de poison, Feodor revient au bord de la mer où le poisson Kitre le reprend de nouveau sur son dos pour le ramener avec sa mère à la maison paternelle. « Eh bien ! ma mère, dit Feodor, mon expédition peut-elle entrer en balance de ton enfantement ? — Non, mon cher enfant, ton expédition ne peut se comparer à mon enfantement ». Quelquefois la réponse maternelle est affirmative.

Nous retrouvons ici la donnée si connue de la femme délivrée du monstre par un vaillant guerrier ; le poisson Kitre est le dauphin complaisant des contes populaires ; la lecture de l'Evangile équivaut ici à la formule magique qui le fait accourir. Un trait moins commun, c'est le déluge de sang. Dans le conte russe sur Paul et Fébronia, princes de Mourom (2), le sang du serpent vaincu est un poison : son vainqueur manque d'en mourir. La donnée slave s'éloigne donc de la donnée scandinave qui compose du sang de Fafnir le précieux bain qui rend invulnérable.

Saint Nicolas figure souvent dans ces chansons des *ka-*

(1) Voir Afanasief, *Poétitcheskia*, etc., t. II, p. 151, 160, sur le poisson Kitre et les héros auxquels il a servi de véhicule vivant.

(2) Kostomarof, *Pamétniki starinnoï rouskoï literatoury*, fasc. II, p. 29.

liéki : il est le grand thaumaturge. Les Sarrasins ont enlevé Vassili, fils d'un riche habitant d'Antioche, Agrik. Celui-ci accuse d'ingratitude saint Nicolas, pour lequel il a toujours eu une vénération particulière. Pendant trois ans, il refuse de lui adresser aucune prière. A la fin ses parents le décident à se prosterner de nouveau au pied des autels du saint. Aussitôt son fils qui, à ce moment là même, au fond du pays sarrasin, était occupé à servir son maître, un flacon d'une main, une coupe d'or de l'autre, en costume d'esclave musulman, est brusquement enlevé et transporté avec son flacon, sa coupe et son costume à la maison paternelle. Dans cette chanson, Mikoula est plus qu'un saint : « saint Mikoula est *notre dieu fort,* » disent à Agrik ses parents.

Dans une chanson serbe, saint Nicolas est assis à la même table avec la vierge Marie, la dame Vendredi, la dame Dimanche, saint Sava, qui préside aux tremblements de terre, et *Ilia Gromovnik,* Ilia le Fulgurant. Le panthéon slave, à peine déguisé, se retrouve là presque au complet. Soudain Nicolas paraît s'endormir, sa coupe s'échappe de ses mains, elle tombe sur la table d'or, sans rien répandre de son contenu. Ilia le Fulgurant interpelle alors Nicolas : « Ne me gronde pas, Ilia Gromovnik, répond celui-ci, j'ai un peu dormi, j'ai eu un songe étrange. Trois cents moines s'étaient embarqués sur la mer bleue, ils portaient une offrande à la sainte montagne de l'Athos, de la cire vierge et de l'encens blanc. La mer a été bouleversée par la tempête, les trois cents moines se noyaient, et les trois cents criaient tout d'une voix : « Au secours, Dieu ! au secours, saint Nicolas ! où que tu sois, viens à nous. » Je suis allé et je les ai sauvés. C'est alors que vous m'avez vu dormir et que la coupe s'est échappée de mes mains. »

Le merveilleux *tapis volant,* qui reparaît si souvent dans les contes russes, polonais et allemands, se trouve également dans une pieuse chanson sur Dmitri de Solun, un

de ces saints belliqueux du christianisme, dont l'origine est presque inconnue et qui sont, comme les Sigurd, les Indra, les Bellérophon ou les Ilia, des vainqueurs du dragon. C'est d'ailleurs un miracle posthume, accompli par la vertu de ses reliques, que célèbrent nos *kaliéki*. Le tsar infidèle Mamaï est venu assiéger Solun ou Solyme. Mais au matin un homme sort de la ville, revêtu d'une chasuble éblouissante, monté sur un âne blanc ; à lui seul il extermine l'armée ennemie. Mamaï n'a que le temps de fuir ; il a emmené avec lui deux captives russes. C'est d'elles qu'il apprend le nom de son vainqueur, saint Dmitri de Solun.

Alors il leur enjoint de broder le portrait du bienheureux, afin de pouvoir se donner la satisfaction impie de le fouler aux pieds. Les deux pieuses filles ont beau l'implorer dans des termes d'une naïveté assez piquante, répétant dans leur supplication la désobligeante formule de convention : « O chien malfaisant, tsar infidèle Mamaï ! ne coupe pas nos têtes sur nos fortes épaules, donne-nous un délai jusqu'à demain matin ». Restées seules, les captives adressent à saint Dmitri une prière fervente et s'endorment sur le tapis que le khan leur a enjoint de broder. Soudain les vents puissants soufflèrent, ils enlevèrent le tapis avec les deux jeunes filles, l'emportèrent dans la ville de Solun, dans la sainte cathédrale, près de l'autel de Dmitri le thaumaturge. Quand au matin le sacristain trouva ces deux jeunes filles endormies sur un tapis au pied de l'autel, il fut saisi d'épouvante et courut réveiller le pope. Celui-ci accourut ; les jeunes filles, éveillées en sursaut, le prirent d'abord pour Mamaï et commencèrent à l'implorer : « O chien malfaisant, tsar infidèle Mamaï ! ne coupe pas nos têtes sur nos fortes épaules, etc. ». Il les rassura et l'on rendit au thaumaturge l'hommage qui lui était dû. Dans cette chanson Dmitri est également un dieu, plus puissant presque que Dieu lui-même : « S'il plaît à

Dieu le Souverain de détruire la ville de Solun, il est en mon pouvoir de la sauver et rétablir ».

C'est surtout dans la chanson d'Égor le Brave (saint Georges le guerrier) que se montre le mélange des légendes chrétiennes et des mythes païens. La mère de Égor, c'est Sophie la Sage. Égor, comme l'enfant merveilleux de Dounaï et Nastasia, vint au monde avec des jambes de pur argent jusqu'aux genoux, des bras d'or rouge jusqu'aux coudes. Quand il fut grand, il dit à sa mère : « Permets-moi, madame ma mère, Sophie la Sage, de chevaucher vers la terre illustre de Russie, pour y affermir la foi chrétienne. » Il part avec la bénédiction maternelle ; il chevauche dans la terre de Russie, de l'orient au couchant, affermissant la foi chrétienne, domptant la foi musulmane. Il voudrait parcourir les forêts sombres, mais il n'y en a pas en Russie. Alors il prononce une sorte de conjuration : « Forêts, forêts épaisses, croissez, sombres forêts, sur toute la terre illustre de Russie, par le commandement de Dieu, par la prière de Georges ». Et partout les forêts surgirent. Puis il fit la même conjuration pour les hautes montagnes, les larges sommets, et les montagnes se dressèrent partout sur la Russie. Il s'adressa aux mers, aux mers profondes, aux larges rivières, et elles commencèrent à courir de l'orient au couchant sur toute la Russie. Puis il peupla les steppes et les campagnes de puissantes bêtes sauvages, d'animaux à cornes, et leur prescrivit ce qu'ils auraient à manger.

Georges le Brave se met alors en campagne contre le cruel troupeau des serpents. « Ignores-tu, Georges, lui crient les serpents, ne sais-tu pas, Égor le Brave, que sur cette terre il est établi que nul homme n'y passera à pied, que nul n'y passera à cheval ? retiens donc, Georges, ton cheval indocile, retourne en arrière, Égor le Brave ! » Mais le héros tire son glaive d'acier, pendant trois jours et deux

nuits, il taille et tranche dans le troupeau des serpents ; le soir du troisième jour, tous les serpents avaient péri.

Alors les belles jeunes filles de la Russie vinrent au-devant de lui : « Voilà trente ans que nous t'attendons, trente ans que nous ne sommes sorties de notre haut *terem* à la coupole d'or ; nous avions un grand vœu à remplir : te consacrer l'illustre terre de Russie, recevoir de toi la foi du baptême ». C'est alors que Georges le Brave prit la Russie sous sa protection.

Nous avons vu Égor, dieu solaire aux membres d'or et d'argent, dieu démiurge dont la voix crée les montagnes, les fleuves, les forêts et tous les animaux ; nous venons de le voir un héros comme Bellérophon, un vainqueur de dragons ; un degré de moins, et nous le retrouverons un martyr chrétien, que torture le tsar Dioclétien, si célèbre dans les légendes des Slaves du Sud. Égor confesse la foi du Nazaréen et refuse de sacrifier aux faux dieux. Ses trois sœurs, ses trois frères cèdent aux menaces terribles du tyran : lui seul résiste. Dioclétien le livre à ses bourreaux ; mais les dents de leurs scies s'ébrèchent, leurs bras tombent épuisés ; le corps du Brave n'a pas une blessure. Alors on prend pour le tuer des haches d'Allemagne : leur manche se brise, leur tranchant s'émousse, Égor invulnérable chante des cantiques. Dioclétien ordonne de lui forger aux pieds des bottes de fer, avec des clous de fer ; mais les bras des forgerons se fatiguent vainement, leurs yeux s'obscurcissent. Le tsar ordonne de le jeter dans une chaudière de poix bouillante : la poix bout avec un bruit de tonnerre, mais Égor nage à sa surface, chantant des cantiques. Enfin on l'emmure dans une cave profonde où il reste trente années ; au bout de ce temps, l'obscur souterrain s'illumine : la Mère de Dieu lui apparaît, et pour prix de sa patience lui ouvre le royaume du ciel.

Dans une de nos chansons, le combat de saint Georges contre le dragon devient le combat contre Dioclétien : et

Dioclétien prend ici tous les traits de Soloveï le Brigand. Égor, le patient martyr, est remonté sur son coursier héroïque, a repris l'arme vengeresse des bogatyrs. Il chevauche vers les palais de pierre blanche, là où demeure le monstrueux tsar Dioclétien, ce chien athée, ce musulman. Quand le tsar Dioclétien l'aperçut, il sortit de son palais de pierre, cria à la façon des bêtes sauvages, siffla à la manière des serpents. Le bon cheval de Georges s'épouvanta, il broncha sur la terre humide. Mais Égor prit sa massue de guerre, frappa le coursier sur ses flancs abrupts. Le cheval dit d'une voix humaine : « Ecoute, Georges le Brave, prends ton arc recourbé, ajuste ta flèche d'acier, envoie-la dans la mâchoire du maudit. Puis arrache son poumon et son foie, fais couler son sang sur ton père, ta mère et tes sœurs. » Et Égor de sa flèche d'acier tua Dioclétien, de sa massue de guerre abattit les palais de pierre blanche, affermit la foi chrétienne.

Ses frères et ses sœurs, en punition de leur apostasie, avaient été recouverts d'une écorce de sapin, leurs cheveux étaient devenus comme des roseaux. Égor les guérit en les baptisant dans le Jourdain.

Pourtant, si l'on se souvient du conseil donné par le coursier, ce n'est pas l'eau du baptême, mais, comme il arrive dans les épopées, le sang du monstre qui opère cette guérison. La disparition de l'écorce de sapin se rattache à un mythe que nous avons indiqué ci-dessus (page 43) à propos de Sviatogor. Entre Sviatogor et saint Égor, il y a peut-être d'autres ressemblances que celle des noms.

CHAPITRE II.

ÉPOPÉES ÉGYPTIENNE ET ORIENTALE

I.

IVAN, LE FILS DU SACRISTAIN.

Dans les chansons ou traditions épiques de la Russie, qui n'ont plus pour objet l'histoire nationale, on peut saisir la trace des provenances les plus diverses. Le peuple russe, comme tous les peuples européens, a fait bon accueil aux légendes qui lui arrivaient des quatre points de l'horizon, souvent après avoir passé par d'innombrables intermédiaires.

Certains récits remontent par une série inconnue d'anneaux à la plus lointaine antiquité. Le conte d'Ivan, le fils du sacristain (1), reproduit tout un développement qui se retrouve dans le roman égyptien des *Deux Frères* (2) ; celui des transformations successives que subit le malheureux Batou après autant d'assassinats commis sur lui par sa méchante femme, qui l'a trahi pour le roi d'Égypte. Chose singulière, l'héroïne du conte russe porte un nom emprunté à l'histoire d'Égypte, celui de Cléopâtre. Ici la transmission ne s'est pas effectuée uniquement par la voie orale : c'est dans un manuscrit de M. Bouslaef que

(1) Kostomarof, *Pamétniki*, II, 319.

(2) M. de Rougé, *Revue Archéologique*, t. IX. — Maspéro, *Revue des Cours littéraires*, novembre 1870. — Husson, *La Chaîne traditionnelle*, Paris 1874, p. 78. — Jules Soury, *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1875. — Voir ci-dessus, p. 191, pour certains épisodes d'un autre récit égyptien, conservé par Hérodote et modifié par les Tatars sibériens.

ce récit a été trouvé; qui sait si le manuscrit russe ne suppose pas un manuscrit grec, et celui-ci un manuscrit copte ou syriaque? Pourtant le génie particulier du peuple russe a eu le temps de mettre son empreinte sur le conte, ce qui suppose une période de transmission orale, venant interrompre la succession des manuscrits, et grâce à laquelle le héros égyptien a pu devenir un héros russe. Voici le conte russe un peu abrégé :

Dans les temps anciens, près de la terre de Turquie, un sacristain nommé Germain desservait une église. Il n'avait qu'un fils, mais beau, intelligent, fort, sage, instruit à toutes les bonnes choses. Il s'appelait Ivan. Un jour un ambassadeur de Turquie, revenant de Perse, voulut emmener cet adolescent et envoya deux cents hommes pour l'enlever. Germain eut peur, Ivan le rassura. Il monta sur son cheval, prit sa massue de fer et extermina les deux cents Turcs, sauf deux qui survécurent pour porter la nouvelle. Apprenant que le sultan envoyait de nouveau dix mille hommes contre lui, il résolut d'aller au-devant d'eux et prit congé de son père et de sa mère : « Je prends seulement ce bon cheval ; mon autre cheval, qui est un coursier héroïque, je le laisse à l'écurie ; si je suis tué en bataille, il aura dans son écurie du sang jusqu'aux genoux ; alors tu le selleras et partiras à ma recherche ; il te conduira de lui-même auprès de mon cadavre. (1) »

Ivan part, il extermine les dix mille Turcs jusqu'au dernier ; puis, apprenant que le sultan est en guerre avec le roi d'*Arinar*, il part pour ce dernier pays. En chemin il rencontre trois grandes armées étendues sur la plaine sanglante ; mais dans chacune de ces armées, il y a un blessé qui peut encore parler et qui lui apprend que le carnage est l'œuvre de ce sultan qui recherche la main de Cléopâtre, la fille du roi. Sous un buisson, à chacun de ces champs de bataille, il trouve une épée merveilleuse. Les deux premières lui semblent des jouets d'enfants; la troisième seule

(1) Le cheval qui doit avoir du sang jusqu'aux genoux rappelle ce breuvage du conte égyptien qui devait se troubler lorsqu'un des deux périrait. Dans le *Kalévala*, Lemmikæinen, partant pour la guerre, laisse son peigne accroché à une poutre : deviendra sanglant s'il lui arrive malheur.

lui paraît digne de son bras héroïque. Il s'engage au service d'un grand seigneur du pays : deux fois il s'échappe en secret du château, la première pour exterminer 80,000 Turcs, la seconde pour en moissonner 100,000. Son maître, le voyant revenir couvert de sang, soupçonne que ce doit être un vaillant héros. Le roi d'Arinar, reconnaissant des services rendus, fait chercher le bogatyr inconnu dans tout le pays, le retrouve, lui accorde la main de Cléopâtre et meurt en le désignant pour son successeur.

Cependant le sultan veut se venger. Il compte sur la complicité de cette beauté perfide, déjà funeste à tant de milliers de braves. Il rassemble une armée formidable ; il en confie le commandement à l'un de ses pachas et, précédant l'armée, il entre dans la capitale d'Ivan, déguisé en mendiant. En l'absence du nouveau roi, il se glisse dans le palais et demande à Cléopâtre de lui montrer le bon glaive dont son époux s'arme pour les combats. Elle lui montre ce glaive que douze hommes pouvaient à peine soutenir, et le faux mendiant l'emporte. Ivan, désolé de cette perte, reprend sa massue de fer et marche contre les Turcs. Après maint exploit, il est abattu et tué par le pacha. Le sultan s'empare de son royaume et Cléopâtre le reçoit avec beaucoup d'amabilité.

Le sacristain est averti aussitôt du sort de son fils par le sang qui apparait dans l'écurie. Il selle le cheval héroïque, part et trouve le cadavre du roi. Le bon cheval lui dit : « Si tu veux rappeler ton fils à la vie, ouvre-moi le ventre, arrache mes entrailles et frotte Ivan de mon sang. Quand les corbeaux viendront pour me dévorer, il faut en saisir un et l'obliger à apporter l'eau vivifiante. » Le sacristain suit ces conseils : Ivan ressuscite. Il dit à son père : « Retourne à la maison, moi je règlerai mon compte avec mon ennemi. »

Ici le conte russe va suivre de très près le conte égyptien :

Ivan rencontre en chemin un paysan et lui dit : « Je te veux tant de bien, que je vais me changer en un cheval merveilleux avec une crinière d'or : tu le conduiras devant le palais du sultan. » Quand le sultan vit ce cheval, il l'acheta à haut prix et le fit mettre en son écurie. Dès ce moment il ne cessait d'aller l'y visiter. « Pourquoi, seigneur, lui dit Cléopâtre, vas-tu constamment aux écuries ? — C'est que j'ai acheté un cheval merveilleux qui a une

crinière d'or. — Ce n'est pas un cheval, c'est Ivan le fils du sacristain, fais-le tuer. » Alors une *fille noire* courut avertir le cheval de ce qu'elle venait d'entendre; celui-ci se contenta de dire : « Quand on me tuera, prends le sang de ma tête et jette-le aux bœufs du sultan. » La fille noire fit ce qu'Ivan lui avait recommandé et, quand on lui coupa la tête, elle jeta son sang aux bœufs. Parmi eux apparut un taureau au pelage d'or. On en avertit le sultan qui ne pouvait se lasser de visiter son étable. Cléopâtre renouvela ses questions, puis elle dit : « Ce n'est pas un taureau au pelage d'or, c'est Ivan le fils du sacristain, fais-le tuer ! » La fille noire courut à l'étable pour apprendre au taureau ce qui se passait : Ivan lui recommanda cette fois de prendre sa tête quand elle serait coupée et de l'enterrer dans le jardin du sultan. Elle obéit et le lendemain matin apparut dans le jardin un pommier qui portait des pommes d'or. On le dit au sultan, qui ne pouvait plus se lasser de visiter son jardin. Cléopâtre l'avertit encore : « Ce n'est pas un arbre aux pommes d'or, c'est le fils du sacristain ; fais couper le pommier. » On le coupa, mais la fille noire avait reçu pour instruction de ramasser le premier copeau et de le jeter dans l'étang du jardin. Alors on vit nager sur l'étang un magnifique canard. Le sultan ordonna de lui donner la chasse et lui-même se déshabilla pour nager après lui. Le canard l'entraîna sur l'autre rive, sauta sur la berge et reprit sa forme d'Ivan, mais avec les habits du sultan (1). Alors il fit saisir le sultan et sa méchante femme et les fit brûler tous les deux. Puis il régna paisiblement, fit venir son père et sa mère auprès de lui, épousa la fille d'un prince et en eut beaucoup d'enfants.

Si l'explication mythique du conte égyptien se trouve dans les métamorphoses du dieu du soleil, il est assez piquant de voir Osiris devenir en Russie le fils d'un sacristain. C'est une page à ajouter à la piquante étude de Henri Heine, *les Dieux en exil*.

(1) Voir sur une semblable substitution de personne dans Radlow, IV. p. 496.

II.

AKIR LE SAGE.

L'épopée assyrienne, les légendes de la Haute-Asie auraient pris corps également, si nous en croyons M. Bezsonof [1], dans l'histoire d'Akir le Sage, dont il existe des manuscrits russes très-anciens. Le maître d'Akir, c'est le roi Sennachérib, dont le nom est devenu Sinographe dans le conte russe. Si l'on veut relire la *Vie d'Esope*, par La Fontaine, d'après Planude, on verra que notre Akir ressemble beaucoup au sage Phrygien qui fut au service du roi de Babylone, Lycérus, et qui lui donnait la victoire dans les jeux d'esprit sur le pharaon Nectanébo. Les légendes d'Akir sont donc, sinon des traditions épiques de l'Assyrie, au moins des légendes très anciennes de l'Asie-Mineure et de la Haute-Asie, qui se sont transformées dans le conte russe [2].

Le sage Akir ou Akour, nom qui serait peut-être une variante de celui d'Assur, était vice-roi pour Sinographe des provinces d'*Alivit* (Ninive) et d'*Aïzor*. Il avait la confiance du roi, il était heureux, mais il n'avait pas de fils, Dieu lui envoya un songe, par lequel Akir vit qu'il devait adopter son neveu Anadam. Il lui enseigna la sagesse, lui donna toute sorte de bons conseils et le présenta au roi, qui le prit à son service. Anadam, poussé par le diable, paya son bienfaiteur de la plus noire ingratitude. Ce personnage répond donc à celui d'Eunus, fils adoptif d'Ésope, dans le récit de Planude. Il accusa Akir auprès de Sinographe d'aspirer à la royauté et de rassembler des

(1) Kiriéevski, t. II, p. CCII et suiv. — Kostomarof, *Pamétniki*, II, 359.

(2) Voir E. du Méril sur l'histoire de la fable ésopique dans *Poésies inédites du moyen-âge*.

troupes dans ses provinces : en même temps il contrefit le sceau et la signature du roi dans une lettre envoyée à son père pour le sommer d'armer son contingent et de venir camper auprès de la capitale. A la vue de ces troupes, le roi ne douta plus de la trahison d'Akir : Anadam tendit un autre piége à celui-ci, en lui faisant tenir un ordre prétendu d'avoir à paraître devant le roi. Dès qu'il fut au palais, Sinographe le fit arrêter et ordonna de le faire périr. Mais Akir fléchit le palefrenier Angouboul chargé d'exécuter cet ordre en lui rappelant que son père n'avait pas exécuté un ordre de mort porté contre le père d'Angouboul. « J'ai dans mes prisons, ajouta-t-il, douze hommes, dont l'un me ressemble : il est condamné à mort, et il a soif de la mort comme un ivrogne a soif de vin. Exécute-le à ma place. » Ce sosie joue ici le rôle du *vil Tatar* dans les bylines sur Maria le Blanc-Cygne et du strélitz dans la byline du tsar qui veut tuer son fils.

On exécuta le prisonnier et tout le peuple, trompé par les apparences, pleura le trépas d'Akir le Sage. Quand Pharaon, roi d'Égypte, apprit sa mort, il jugea qu'il était temps de prendre sa revanche sur Sinographe dans cette lutte d'énigmes qui se poursuivait entre eux depuis longtemps et dans laquelle Akir avait toujours donné la victoire aux Assyriens. Il envoya aussitôt à la capitale de Sinographe un *messager terrible*, Eltiég, qui campa dans les champs assyriens et s'y conduisit comme en pays conquis. Puis il somma le roi de deviner les énigmes qu'il lui proposait; sinon il conquerrait le pays, ferait périr le souverain lui-même et réunirait Ninive à l'Égypte. Le roi assembla ses grands et leur proposa les énigmes : aucun d'eux ne put les deviner. Il fit venir Anadam et lui offrit la moitié de son royaume s'il le tirait d'embarras. Mais celui-ci répondit : « O roi, que dis-tu là? nos dieux mêmes ne savent pas ce que demande cet ambassadeur. » Alors Sinographe tomba dans un violent désespoir : « Hélas,

maudit que je suis, j'ai coupé cette branche increéée de l'arbre fécond, j'ai détruit le rempart du royaume de Ninive et d'Aïzor, j'ai fait périr sans réflexion Akir le Sage. »

Quand le palefrenier entendit le roi se lamenter, il courut trouver Akir et lui dit : « Maintenant il est temps de te montrer. »

Akir le Sage l'autorisa à révéler au roi la vérité. Sinographe, au comble de la joie, récompensa Angouboul et tomba aux pieds du sage, qui avait encore les jambes enchaînées et dont la barbe inculte tombait jusqu'à la ceinture. Il le supplie comme Charlemagne supplie Ogier, ou Vladimir le héros de Mourom. Akir commence par congédier le *messager terrible* en lui déclarant qu'il se rend lui-même auprès de Pharaon pour résoudre ses énigmes : il se donne au roi d'Égypte non pour Akir rendu à la lumière, mais pour le palefrenier Angouboul.

Ces énigmes, on les connaît déjà par la légende d'Ésope : ce sont les étalons de Babylone qui hennissent et les cavales d'Égypte qui conçoivent de leur hennissement ; ce sont les architectes aériens que le sage fait enlever par des aigles afin de bâtir une cité entre ciel et terre. A ce dernier trait, Pharaon s'écrie : « Tu n'es pas le palefrenier Angouboul, tu es Akir le Sage. » Alors il lui paya le tribut qu'il devait maintenant à Sinographe, le chargea d'or et de pierreries. Le roi de Ninive n'en voulut rien prendre : il ne retint pour lui qu'une pierre précieuse qui brillait jour et nuit et qui n'avait pas de prix. Cette pierre à l'éclat spontané reparaît souvent dans les contes russes.

Akir a retrouvé sa femme qui, vêtue d'une peau de chameau, gardait les troupeaux du méchant Anadam. Le fils ingrat lui est livré, comme Eunus à Ésope. Mais Akir est moins disposé à la clémence que le fabuliste. Il fait attacher le coupable à la porte de sa maison, et chacun des passants doit lui donner trois coups sur la tête. Anadam le supplie de pardonner; Akir lui répond par la parabole de

l'arbre qui s'est fait connaître par ses mauvais fruits et dont on ne doit plus rien attendre de bon.

L'empreinte russe sur cette vieille légende d'Orient se révèle à quelques détails évidemment chrétiens. Dans ses prescriptions à son fils adoptif, Akir lui recommande de fréquenter les églises; c'est par le diable qu'Anadam est perverti; enfin le conteur fait remarquer, à propos du chat fouetté par ordre d'Akir, qu'en ce temps là les Égyptiens étaient des idolâtres, ce qui donne à supposer que les Assyriens de la légende sont de bons orthodoxes.

Quant au fond mythique, il est facile à découvrir : Akir, c'est l'ancien soleil qui chaque jour est supplanté par le nouveau. Anadam n'est peut-être qu'une forme de l'Adonis syrien.

CHAPITRE III.

SALOMON LE SAGE.

La légende de Salomon est encore plus fameuse dans le monde oriental. Le fils de David n'est pas seulement devenu la personnification du peuple juif heureux et triomphant; il est comme le dieu de la sagesse. Le *Koran* subit déjà l'influence des contes juifs et syriens qui couraient l'Asie : Mahomet enseigne que Dieu a soumis à Salomon le vent impétueux, qui court partout à ses ordres; il lui a soumis les démons, qui pour lui plongent dans la mer et en ramènent des perles, et qui pour lui bâtissent le temple [1]

(1) Les Byzantins, dans leurs légendes sur Justinien et la construction de Sainte-Sophie, ont reproduit une partie de ces traditions : seulement ils ont remplacé les génies par des anges. Voir Codinus, l'Anonyme, etc.

(XXI, 82). Salomon comprend le langage des oiseaux; ses armées sont composées de génies, d'hommes et d'oiseaux qui sont rangés par troupes séparées; il entend ce que disent les fourmis à l'approche de ses légions; il veut punir la huppe qui a négligé de répondre à l'appel des guerriers : l'oiseau se disculpe en apportant un message de la reine de Saba [1]. Son entrevue avec la princesse est racontée avec toutes sortes de détails fantastiques : le roi de Jérusalem fait marcher la voyageuse sur un pavé de cristal, qu'elle prendra pour de l'eau, afin de l'obliger à relever sa robe : Salomon voulait voir si elle avait des jambes de chèvre, comme on le lui avait rapporté (*Koran*, XXVII, 17-47).

Devenu vieux, il craint que si l'on apprend sa mort les ouvriers n'abandonnent les travaux du temple : il obtient de Dieu de se survivre en apparence à lui-même appuyé sur un bâton. Quand le temple fut achevé, un serpent rongea le bâton et Salomon tomba (XXXIV, 11). Dans les *Mille et une Nuits* (conte du *Pêcheur*), Salomon est encore celui qui enferme un *génie* colossal dans un petit vase de cuivre et le scelle de son sceau. Les légendes orientales sur le roi des Juifs sont en nombre infini : on en retrouve quelques-unes dans les contes et les bylines russes; je résumerai l'étude qu'en a donnée M. Bezsonof.

I.

Salomon parle dès le sein de sa mère et se querelle avec elle : « Je boirai un poison, dit la mère dénaturée, et je te ferai mourir; je ne te mettrai pas au monde. — Je m'y mettrai tout seul, répond l'enfant, en te brisant les flancs. »

(1) Cette légende se retrouve également dans un conte des Tatars sibériens : *Le prophète Salomon*, Radlow, IV, 260.

Quand il naît, sa mère le condamne à périr; elle le donne à un serviteur avec ordre de le tuer, de faire rôtir son cœur et de le lui apporter. Ce trait se retrouve dans les contes populaires de l'Europe entière.

Salomon dit au serviteur : « Ne me fais pas périr; par moi tu seras heureux. Mais va dans la chambre à coucher, une chienne vient d'y mettre bas; tue un de ses petits, arrache le cœur que tu feras cuire et que tu porteras à la reine. » Le serviteur fit ce que Salomon lui disait; il porta le cœur à la reine qui lui trouva une forte odeur de chien; quant à Salomon, on le cacha dans le grenier; la reine lui avait déjà substitué le fils d'un forgeron qu'elle avait acheté. Le forgeron à son tour remplace le fils qu'il a vendu par Salomon lui-même qu'il a trouvé dans le grenier et qu'il ne connaît pas.

Salomon grandit dans cette condition inférieure, comme tant d'autres héros : Krichna, Sémiramis, Cyrus, Romulus, Gengis-Khan, Jupiter en Crète, Charlemagne chez le meunier (Gaston Paris, p. 225). Il est contraint par la haine de sa mère, comme Hercule par la haine de sa marâtre, à de rudes travaux. C'est par la force de la sagesse, non par celle des muscles qu'il triomphe. Il résout les énigmes, il confond la science même du roi David. C'est l'enfant-docteur des Védas et de l'Évangile (1). Un jour deux hommes plaident devant David : le demandeur déclare que sa partie lui a emprunté, il y a six ans, six œufs cuits, et il exige qu'on lui tienne compte de toutes les poules que les œufs lui auraient produites pendant ce temps. « David fait le compte des poules et lui donne gain de cause. Le petit Salomon prend le perdant à part, lui ordonne de tracer un sillon sur le passage du roi et d'y semer des pois cuits : le roi vient à passer et se moque du paysan : « Comment! dit alors celui-ci, tu reconnais que des pois cuits

(1) Voir sur les enfants qui parlent en naissant et les génies qui ont figure d'enfants, H. de la Villemarqué. *Myrdhin*, p. 10-22.

ne peuvent pas germer; et d'œufs cuits, je te prie, quelles poules peuvent éclore? »

Dans d'autres contes, Salomon s'embarque comme marmiton sur un navire; au retour, il aborde avec les marchands dans un des ports du roi David. Celui-ci leur propose une énigme; s'ils la résolvent, ils commerceront librement ; sinon, il leur fera couper la tête. Les marchands reviennent désolés à leur navire; on explique l'affaire au petit cuisinier; il se fait fort de deviner l'énigme, si on lui donne un présent. Qu'y a-t-il de plus précieux que l'or, avait demandé David? C'est le blé, répond Salomon. Puis il se rembarque pour commercer sur mer. De son voyage, il rapporta une pierre que nous connaissons déjà : celle qui brille nuit et jour, *l'Alatyr*, le *Tchintamani*, le *Wünschstein*.

Salomon a du bonheur d'être le *Sage* par excellence. Dans un de ses voyages à Jérusalem, sa mère s'éprend du jeune marchand, ou plutôt de ses pierreries merveilleuses. Mais Salomon échappe au sort d'Œdipe. A ses avances, il répond par des paroles à double sens. Puis il salue respectueusement la reine et va trouver son père, se fait reconnaître par lui et lui raconte ses aventures. David est au comble de la joie et descend du trône pour l'y laisser monter. C'est encore le mythe du vieux soleil ou du soleil couchant cédant la place au soleil nouveau.

En vertu du même mythe, la mère de Salomon disparaît; sa femme, reproduction exacte de la mère, comme elle foncièrement vicieuse, apparaît. Elle est si bien un dédoublement, un rajeunissement de la vieille reine, de la vieille aurore, qu'elle porte le même nom : elle s'appellera également Salomonie.

II.

Autour de Salomon, un monde de légendes se sont groupées. Il se livre à de lointains voyages comme l'Hercule tyrien, le Dionysios des Grecs, Alexandre de Macédoine. La confusion de toutes ces légendes avec la sienne est si complète que le fils de David entre dans le royaume des Indes, dans les états du roi *Pore* ou Porus. Il séduit la femme de celui-ci et, comme preuve de son succès, obtient d'elle un anneau, qu'il renvoie au mari pour lui faire dépit. « Le tsar Salomon se rendit fameux par sa sagesse dans le monde entier. Il voyagea en beaucoup de pays, avec ses serviteurs, il philosopha devant beaucoup de tsars et de tsarines. » Cette philosophie de Salomon le rapproche des fameux sages-voyageurs, Ésope, Pythagore, Zalmoxis, que M. Bezsonof appelle le *Salomon thrace* et sur lequel nous reviendrons.

Alors apparaît chez Salomon une reine du Sud, la fille de Pharaon [1]. Dans certaines variantes, ce sont les diables qui l'enlèvent dans une galerie du palais paternel, au moment où elle revenait de chez sa mère et qui l'amènent au roi des Hébreux. En chemin elle voit un homme plongé dans l'eau et qui réclamait de l'eau ; un autre qui tressait du foin que deux chèvres avalaient au fur et à mesure. Elle demande ce que cela signifie, mais les génies lui répondent : « Celui à qui nous te conduisons te l'expliquera. » Nous voyons ici les démons et les génies faire auprès de Salomon le même service que dans le *Koran*. On retrouve aussi dans les récits russes un pavé de cristal et la robe relevée de la reine. Celle-ci est venue pour éprouver la sagesse de Salomon. Quand on lui demande ce

(1) La reine de Saba du Koran et de la Bible ; ce sera l'amazone Thalestris qui viendra trouver l'Alexandre des légendes.

qu'elle veut manger, elle répond : « qu'elle désire un de ces animaux qui volent entre ciel et terre, ont des ailes osseuses, ne regardent pas le ciel et n'ont pas de voix. » Salomon lui fait préparer un esturgeon. Quand elle est revenue dans ses états, elle dépêche à Salomon « un endiablé portant un endiablé, un sage portant un sage ». Le roi en conclut qu'elle lui envoie un bouffon avec du vin et un philosophe avec son livre.

Les conteurs russes ne pouvaient pas ignorer les jugements qui rendirent Salomon si fameux dans l'antiquité. Il doit juger entre une femme et son mari qui s'accusent mutuellement d'infidélité : il les engage chacun en particulier à tuer leur conjoint; le mari, désarmé par le seul aspect de sa femme endormie, jette le poignard; mais la femme est surprise comme elle a déjà le couteau sur la gorge du mari. Plusieurs compagnons ont enterré le trésor commun; l'un d'eux le dérobe, mais lequel des trois ? Pour le savoir, Salomon leur raconte une histoire; le naturel du voleur se trahit par les réflexions que lui inspire ce récit. Ailleurs, Salomon adjuge l'héritage à celui des six fils qui refuse d'arracher le bras droit au cadavre de son père. Il décide entre un fils à deux têtes et un fils qui n'en avait qu'une : le premier entendait partager l'héritage par *têtes*, le second par *personnes*.

Le roi Salomon engage un combat d'énigmes avec *Darii* ou Darius, tsar de Perse. Celui-ci lui a envoyé cette énigme : « un bouclier est debout, sur le bouclier un lièvre, un faucon est accouru, a pris le lièvre, un hibou s'est posé à la même place. — Si tu devines, tu auras trois cuves pleines d'argent. » Salomon est au désespoir, il ne peut deviner cette énigme. Le sage fit alors convoquer les démons et leur dit : « Celui d'entre vous qui donnera la solution, je lui donnerai le tiers de l'argent promis. » Un diable qui n'avait qu'un œil dit alors : « Tsar, le bouclier c'est ta terre ; sur elle, un lièvre, c'est-à-dire la justice ;

un faucon, c'est-à-dire un ange de Dieu, l'a enlevée au ciel; le hibou, c'est-à-dire l'injustice a pris sa place. » Salomon écrivit à Darius : « J'ai deviné ton énigme, envoie l'argent ». Il devait en donner le tiers au démon borgne; mais, par un stratagème qu'imitera le tsar Ivan des légendes, il fit retourner la cuve et en recouvrit le fond d'une couche de monnaie. Le diable n'y fut pas trompé. « Pourquoi, ô tsar, commets-tu l'injustice ? Pourquoi, tsar, n'as-tu pas de justice? » Salomon s'en tire mieux qu'Ivan : « Tu es un diable borgne (à l'œil *non juste*, jeu de mots), toi-même tu as jugé contre toi; la justice n'est-elle pas enlevée au ciel? sur la terre il ne nous est resté que l'injustice ».

Ce démon borgne du conte de Salomon forme un trait d'union entre les légendes slavo-orientales et les légendes grecques sur Polyphème et les Cyclopes.

III.

Nous arrivons à la lutte de Salomon contre Kitovras; le récit s'en est conservé dans un assez médiocre manuscrit du XIVe siècle, mais les données du conte sont extrêmement anciennes. Kitovras est un être mythologique, d'un caractère semi-bestial, et qui peut, comme Protée, Périclymène ou Loki, prendre toutes les formes. Par là, il se rattache aux héros polymorphes des contes russes; mais sa nature grossière et élémentaire ne rappelle guère ce Volga, ce Vseslaf, ce Roman, ce Frédéric II, si déliés et rusés. Kitovras est avant tout une bonne bête : en tenant compte des lettres nasales qui disparaissent dans son nom russe, on voit que le nom de *Kitovras* n'est autre que celui de *Kentavros* ou *Centaure*. Nous retrouvons en lui le héros-cheval des chansons kiéviennes, Polkane, le centaure russe.

La lutte de Salomon contre Kitovras, c'est donc la lutte

de l'esprit contre la matière à peine organisée, des dieux nouveaux contre les vieilles divinités naturalistes. Il a vaincu en subtilité le cyclope, il va maîtriser le centaure. Remarquez que Kitovras n'est point une brute complète; Salomon veut s'emparer de lui afin de faire son profit de la sagesse du monstre. Pour capturer Kitovras, qui habite un désert éloigné, Salomon envoie le meilleur de ses boïars en lui remettant du vin, de l'hydromel, une toison de brebis. En outre il a fait forger une chaîne de fer et une *grivna* (monnaie) de fer, sur laquelle il a gravé le nom de Dieu. Le boïar part, accompagné d'un jeune garçon : il arrive au repaire de Kitovras, alors absent. Il y avait là trois puits qu'une source alimentait. Le boïar bouche l'orifice de la source avec la toison de brebis, vide l'eau des trois puits, les remplit de vin et d'hydromel, puis se retire à l'écart. Arrive Kitovras pressé d'une soif ardente : il voit le vin et dit : « Je ne boirai pas : celui qu'enivre le vin perd la sagesse, » mais, dompté par la soif, il se ravise et dit : « Pourtant, vin, tu réjouis le cœur de l'homme, » et il met à sec les trois puits. Il tombe aussitôt dans un sommeil profond; le boïar accourt et lui met au cou la chaîne de fer avec la *grivna* enchantée. Le monstre veut se débattre, mais le boïar lui dit : « Le nom du Seigneur est sur toi, avec défense de remuer ». Kitovras, voyant sur lui le nom du Seigneur, s'apaise et se laisse emmener.

Nous voyons ici Kitovras dompté par le vin, comme le fut Polyphème par le vin d'Ulysse et les centaures par le vin des Lapithes. La magie toute puissante du nom de Dieu agit de même sur le géant du conte arabe du *Pêcheur*, scellé dans son vase d'airain par le sceau de Salomon.

Kitovras a beau se faire humble et soumis. Sa masse énorme est un terrible embarras. Pour l'amener à Jérusalem, on est obligé d'élargir le chemin par la ruine des maisons et des palais. Salomon oublie un moment que s'il a

vaincu le prodigieux captif, ce n'est pas par sa propre force, mais par la vertu du nom de Dieu. « Je vois maintenant, dit-il à Kitovras, que votre force à vous, êtres surnaturels, est comme celle de l'homme et ne dépasse pas la nôtre. Ne t'ai-je pas vaincu ? — Tsar, répond le monstre, si tu veux voir ma force, fais-moi ôter cette chaîne de fer et donne-moi ton anneau (sans doute l'anneau en qui résidait la force prêtée par Dieu à Salomon) et alors tu verras ma force ». Salomon fit ce qu'il désirait; Kitovras alors avala cet anneau, étendit son aile, en frappa Salomon, du choc le lança jusqu'aux extrémités de la terre : à peine si les sages et les mages purent l'y retrouver ».

Ce châtiment de l'orgueil de Salomon rappelle une des légendes citées par les commentateurs du *Koran*. Le roi des Juifs avait permis à l'une de ses épouses d'introduire des idoles dans son palais. Dieu résolut de l'en punir. Salomon, lorsqu'il allait au bain, avait coutume de laisser chez sa femme l'anneau qui lui donnait la puissance sur les génies. Un de ceux-ci parvint à s'en rendre maître, le jeta dans la mer : puis il prit la figure de Salomon et s'assit sur son trône, tandis que le vrai roi, méconnu et renié de ses sujets, errait misérablement par toute la terre. Enfin l'anneau fut trouvé par un pêcheur et rendu à Salomon qui recouvra en même temps son trône et sa puissance magique. C'est sans doute ce même anneau dont Kitovras réussit à s'emparer.

Une seconde fois Salomon parvient à se rendre maître de Kitovras qui est ramené enchaîné à Jérusalem. Pour qu'il pût passer, on allait démolir la chaumière d'une pauvre veuve. Elle se jeta éplorée aux pieds du monstre. Kitovras dit alors : « Une parole aigre enflamme la colère, une parole douce brise les os. » Ému de pitié, il se rompit à lui-même la côte qui ne pouvait passer et épargna la chaumière. Comme on le conduisait par le marché,

il entendit un homme qui disait : « Ne peut-on avoir des souliers qui durent sept ans ? » Kitovras se prit à sourire et Salomon lui en demanda la raison : « Cet homme n'a que sept jours à vivre ». Il vit un homme qui faisait le devin, il sourit encore : « Voilà un homme qui découvre aux gens les choses cachées et qui ne sait pas qu'il a un trésor sous les pieds ». On creusa à l'endroit indiqué et l'on trouva le trésor. Voyant passer une noce joyeuse, il pleura : « J'en ai chagrin, dit-il : dans trente jours, le fiancé sera mort. » Un voyageur s'était égaré, il le remit dans le bon chemin : « J'ai entendu une voix du ciel qui me disait que cet homme était un juste et méritait qu'on lui rendît service. » Ainsi, sous cette enveloppe bestiale, Kitovras a une science divine, il voit l'avenir; son regard pénètre dans les profondeurs du sol ; son oreille entend les voix du ciel. La divinité des forces élémentaires, des causes premières, des *Mères*, comme dirait Gœthe, réside en lui. La sagesse de Salomon ne sera complète que lorsque, par la fréquentation de cette bonne brute, il se sera infusé à lui-même cette sagesse surnaturelle. Toute l'antiquité d'ailleurs a été pénétrée de cette idée : les oiseaux ne savent-ils pas ce qu'ignorent les hommes ? les chiens sentent la présence des dieux, invisibles aux regards des humains. Kitovras apprend à Salomon maint secret ; pour la construction du temple il taille les pierres avec le fer, ce qui est défendu aux Juifs. La Bible nous apprend en effet que c'était chez Hiram, le roi de Tyr, que se travaillaient les pierres du temple. Kitovras resta auprès de Salomon jusqu'à l'achèment du saint des saints.

Peut-être aurons-nous une idée plus nette du personnage de Kitovras, si nous le comparons à notre Myrdhin, dont la légende offre avec la sienne une ressemblance frappante. Le sage Merlin s'est réfugié au fond des bois pour y cacher sa douleur, il y fait sa société des bêtes sauva-

ges, il y devient inculte, sauvage, hérissé, semblable à elles; une folie furieuse achève par moment de l'assimiler aux brutes ; mais sa sagesse native n'est qu'éclipsée; elle peut encore sauver son peuple dans le péril. Seulement pour l'amener à la cour d'Arthur, il faut user de ruse comme avec Protée ou Kitovras. On l'assoupit avec la harpe, on le charge de chaînes. Lui aussi, chemin faisant, il prophétise. On retrouve dans sa légende l'épisode de l'homme qui n'usera pas ses souliers et du mendiant qui a sous ses pieds un trésor (1).

IV.

Salomonie est infidèle à son mari Salomon. Pour appartenir à celui qu'elle aime, elle a recours au moyen dramatique qui fait le dénouement de *Roméo et Juliette*. L'amoureux offre à Salomonie un breuvage qui la fera tomber en léthargie. Elle s'endort et semble morte. Le roi, son mari, tente plusieurs épreuves sur sa femme : il lui enlève même un fragment de peau sur la main. Comme elle reste immobile, il la fait ensevelir. C'est alors que l'amant, qui était un puissant roi, la fait déterrer par ses gens et l'enlève.

Suivant quelques variantes (2), l'enlèvement a lieu dans de tout autres circonstances. Le tsar infidèle de Constantinople, Vassili Akoulévitch, a entendu parler de la femme de Salomon. Un de ses courtisans, Ivan le *Mâchuré*, propose à son maître d'aller la prendre dans Jérusalem : « Nous équiperons un navire de pourpre, sur le navire

(1) *Myrdhin*, p, 121-128. — Voir Baudry, les *Mythes du feu et du breuvage céleste* dans la *Revue germanique* du 15 avril 1861 : Picus et Faunus, ces vieilles divinités naturalistes du Latium, tombent dans les mêmes piéges que Kitovras, et, captifs, livrent aux hommes le trésor de leur sagesse. Ovide, *Fastes*, III, 54

(2) Surtout dans les bylines. Rybnikof, t. II, p 296; t. III, p. 277.

une cabine vermeille, un lit de bois précieux, avec un édredon de cygne, une taie d'oreiller de soie, des rideaux de damas; nous poserons sur la flèche du lit un oiseau de paradis qui chantera des chansons royales ; nous prendrons quarante fois quarante tonneaux de bière, une coupe qui tiendra une mesure et demie, beaucoup de mets sucrés. »

Ils partent, ils abordent en Judée; l'envoyé entre dans le palais, chez la belle tsarine Salomonie. Il fait le signe de la croix, il s'incline devant les saintes images, puis salue la tsarine. Salomon est absent, Ivan le Mâchuré en profite pour inviter Salomonie à venir sur le rivage, à visiter les marchandises d'outre-mer. La tsarine fait sa toilette, revêt un riche costume, monte sur le vaisseau rouge. Elle admire le lit, l'oiseau de paradis, la grande coupe héroïque. Ivan emplit cette coupe; elle la vide d'un seul trait; mais aussitôt ses jambes se dérobent sous elle et elle tombe endormie. Il est curieux de voir enlever la femme de Salomon par le même procédé qu'a employé Salomon pour surprendre Kitovras.

Ivan fait alors couper les câbles, lever l'ancre; les vents poussent le navire vers Constantinople. Quand Salomonie s'éveille, elle pleure amèrement; mais Ivan lui remplit de nouveau la coupe et lui dit : « Ne pleure pas ton tsar Salomon ; si Dieu nous fait traverser la mer bleue, aborder chez le tsar Vassili Akoulévitch, alors tu seras tsarine, tu auras à boire et à manger royalement ». C'est ainsi qu'elle parvient à Constantinople, qu'elle devient la femme de Vassili. Ils vivent un an, deux ans, trois ans dans le bonheur. Ils ne craignent qu'un homme, c'est Salomon.

Pendant un an, pendant deux ans, pendant trois ans, Salomon réunit des troupes, des cavaliers ailés, des coursiers aériens, de vaillantes poléniststes. Arrivé près de Constantinople, il prend les devants sur son armée. « Quand ma corne d'aurochs retentira pour la première fois, sellez

et bridez vos bons chevaux ; quand elle retentira pour la seconde fois, montez sur vos bons chevaux, quand elle retentira pour la troisième fois, accourez, ou ma mort est certaine ». On se souvient du triple signal donné par Roman Dmitriévitch.

Salomon se déguise en mendiant pour pénétrer dans la ville. Ainsi font Ulysse, Charlemagne, Dobryna Nikitich, à la recherche de leurs femmes. Il va demander l'aumône sous les fenêtres du palais ; mais sa femme l'a reconnu ; elle lui crie : « Monte, pauvre kalik, dans mon palais de pierre blanche ! » Salomon entre, fait le signe de la croix, s'incline devant les images. La tsarine le fait asseoir à la table de chêne, devant la nappe blanche ; elle l'abreuve et le rassasie ; elle lui fait vider une coupe de bière d'une mesure et demie, et Salomon sent ses jambes se dérober sous lui. Quand il roule sur le parquet de briques, elle le relève, le met dans un coffre forgé et s'assied sur le couvercle. C'est ainsi que Maria le Blanc-Cygne fait boire à son mari qui la poursuit une coupe enivrante et le métamorphose en rocher. On voit que la légende de Salomon est devenue bien russe : on y retrouve tous les procédés épiques, familiers aux bylines.

Le tsar Vassili rentre à la maison. Salomonie lui dit : « Celui que nous craignons depuis un an, depuis deux ans, depuis trois ans, est maintenant enfermé dans un coffre forgé ; une femme est assise sur sa tête (le texte russe est même assez grossier). Élève une potence dans la campagne rase, avec un lacet de soie et nous y pendrons le tsar Salomon. » Même acharnement à perdre son mari que chez la Cléopâtre du conte russe-égyptien.

On dresse la potence. Salomon sort de son coffre et marche au lieu du supplice. Arrivé là, il dit à son ennemi : « Permets-moi, avant ma mort prompte, de sonner dans ma corne d'aurochs : tout jeune j'allais faire paître les vaches. » — Salomonie s'écrie : « Tsar Vassili, il va

t'échapper par quelque ruse, par quelque artifice. » Vassili ne l'écoute pas et Salomon, du premier degré de l'échelle, fait retentir sa corne d'aurochs. Alors on voit toutes les bêtes fauves se rassembler, tous les oiseaux accourir. Vassili s'étonne de cette merveille. Salomon lui répond : « Tout jeune j'étais un grand chasseur : voilà pourquoi les bêtes se rassemblent et les oiseaux accourent pour contempler mon trépas. » Il monte sur le second échelon et pour la seconde fois, — malgré les supplications de Salomonie, — Vassili lui permet d'emboucher sa corne. « Alors toutes les montagnes, toutes les forêts furent ébranlées, les mers bleues s'agitèrent et un grand bruit courut sur les flots. » Il monta sur le troisième échelon et pour la troisième fois souffla dans la corne d'aurochs. Cette fois, accourut une armée immense, de cavaliers ailés, de chevaux aériens, d'audacieuses polénitses. A la potence on attacha trois cordons de soie: au premier on pendit Ivan le Mâchuré, au second le beau tsar Vassili Akoulévitch, le troisième était pour Salomonie. Vainement elle implore son pardon. Le roi Salomon lui répond: « Si tu avais été une femme sage, tu ne serais pas montée sur le vaisseau rouge, tu n'aurais pas bu la liqueur enivrante : mais cette faute, que Dieu te la pardonne! Si tu avais été une femme sage, tu n'aurais pas enfermé un tsar dans un coffre forgé, mais cette faute, que Dieu te la pardonne! Si tu avais été une femme sage, tu n'aurais pas arrangé des cordons de soie pour pendre le roi Salomon, et cette faute, je ne te la pardonne pas. » Et Salomonie fut pendue au cordon de soie.

Dans les diverses variantes, on recueille de curieux détails. C'est en étalant devant elle des pierreries, de riches étoffes, des vêtements royaux que l'envoyé séduit Salomonie. Il lui parle de l'opulence de son maître, qui cette fois est le roi Porus. Alors l'idée d'une trahison entre d'elle-même dans l'âme perfide de la tsarine. « Tu régneras, lui

dit le tentateur, sur le cours des vents, tu compteras les étoiles au ciel, la lune se meut dans notre royaume. » Avec le caractère mythique de l'aventure, s'accuse la parenté de Salomonie avec l'Astarté de Syrie, l'Aphrodite grecque, l'Artémis, déesse lunaire, Hélène, enfin, une des personnifications de la lune. La tsarine est déjà toute décidée : « J'irai chez votre tsar Porus le Sage. — C'est pour toi, c'est pour t'emmener que le tsar Porus m'a envoyé.— Pourtant je ne puis quitter le roi Salomon : il est Salomon le Sage. — Tsarine, si tu es décidée à venir, je me charge bien de t'emmener. — Si tu t'enfuis par la terre ferme avec moi, le tsar Salomon se changera en bête féroce pour nous poursuivre ; si tu m'enlèves sur des ailes d'abeille, il deviendra un faucon blanc ; si nous fuyons par mer, il nagera comme un brochet » (le terrible brochet de l'épopée finlandaise : voir aussi Afanasief. *Poét. Vozr.*, II, 151-161).

Quand Salomon est conduit au supplice dans une charrette de paysan, il se penche pour regarder les roues, puis tout à coup se met à sourire. Le tsar Vassili lui en demande la raison : « Je ris en voyant une moitié de la roue s'enfoncer dans la fange et l'autre en sortir. » C'est le mot d'un prince vaincu au roi Sésostris dans les légendes grecques sur l'Égypte. L'ennemi de Salomon ne comprend pas le sens profond de ce mot : « Gloire à Dieu ! dit-il, les hommes l'appellent Salomon le Sage, mais c'est un imbécile ».

V.

Cependant Salomon se fait vieux ; il voudrait mourir. Mais sa mère l'a maudit autrefois : il est sur la terre comme un autre Juif-Errant. Il ne pourra mourir avant d'avoir vu les abîmes du ciel et les profondeurs de la mer. Il avise aux moyens de remplir cette double condition. Il fait forger

une chaîne de fer d'une longueur égale à la profondeur de la mer et un coffret de fer. Il ordonne à sa femme de l'enfermer dans le coffre, de le laisser filer au fond de la mer, mais de ne pas lâcher l'autre extrémité de la chaîne. Pendant qu'elle était sur le rivage, le tentateur vint à passer. Il sut lui persuader que depuis longtemps Salomon et son coffret étaient avalés par les monstres marins ; elle lâcha le bout de la chaîne. Salomon aurait pu rester longtemps dans la mer : mais des diables arrivèrent sur le rivage, se disputant plusieurs talismans qu'ils avaient dérobés : le chapeau qui rend invisible, le bâton qui frappe tout seul et le tapis volant, quelquefois le bourdon, le bonnet et le manteau de saint Jean. Ils conviennent de s'en rapporter au jugement de Salomon : celui-ci leur fait observer qu'il ne peut ainsi juger du fond de la mer sans avoir vu les objets en litige. Ils repêchent le coffre et Salomon débarque sur le rivage. Il prend le bourdon et fait le signe de croix : les diables s'enfuient en abandonnant leur butin ; ou bien encore il coiffe le bonnet qui rend invisible et disparaît en enlevant les autres talismans.

Salomon avait vu les profondeurs de la mer. Pour visiter les cieux, il attela à une grande corbeille deux oiseaux gigantesques, les *Noï* (1) ; au bout d'un bâton il mit un quartier de viande ; pour atteindre cette viande, qui restait toujours au-dessus de leur tête, les oiseaux ne cessaient de voler en haut, si bien que Salomon toucha la voûte du ciel ; ensuite il plaça le quartier de viande au-dessous des oiseaux qui, espérant toujours l'atteindre, redescendaient avec la même rapidité.

Salomon est devenu orthodoxe dans les contes et bylines russes : il fait le signe de la croix ; son ennemi est un tsar païen ; il met en fuite les démons avec le bourdon de saint Jean. Si les traditions juives, syriennes, arabes sur

(1) Très semblables ici aux griffons, à l'oiseau *roc* des contes arabes ou à l'oiseau *zuzœlœ* des contes tatars. Radlow, IV, p. 22.

Salomon sont faciles à reconnaître dans ces récits, certains traits ont un caractère profondément slave. Ce n'est plus de la Bible, du Talmud ou du Koran qu'ils procèdent : ils rappellent certains contes d'Afanasief, ils rappellent les bylines moscovites ou kiéviennes sur Volga, Roman, Maria le Blanc-Cygne, Sviatogor. Comment expliquer cet élément slave qui s'est fondu si intimement avec l'élément oriental ? M. Bezsonof pense que le héros de ces aventures n'est pas seulement le Salomon biblique, mais qu'il est en même temps un autre personnage, Thrace, Gète ou Slave d'origine, celui qu'Hérodote apppelle Zamolxis (1). Ce Zamolxis aurait civilisé les Thraces, en introduisant chez eux la civilisation grecque, en leur inculquant le dogme de l'immortalité de l'âme. Voulant se faire passer pour un personnage surnaturel, il s'était creusé une demeure souterraine dans laquelle il disparut subitement à tous les yeux. La quatrième année il en sortit et raconta qu'il avait été visiter l'autre monde. C'est à cette divinité que les Thraces députaient chaque année quelqu'un des leurs, qu'ils élevaient expirant sur la pointe de leurs piques. Ce Zamolxis s'appelait encore, suivant Hérodote, *Gébéléïtsis* (peut-être *Véléïtsis*). Alors il ne serait autre que le dieu slave Veles ou Voloss, protecteur des troupeaux et patron des poètes. Les Slaves, qui habitèrent d'abord une partie de la Thrace et du Balkan pour se répandre ensuite dans les plaines du Danube et du Dniéper, auraient emporté avec eux la légende de Zamolxis ou Voloss, le Salomon thrace, légende dont Hérodote nous donne à peine quelques traits et qui se serait fondue avec les traditions asiatiques dans l'épopée russe de Salomon.

---

(1) Hérodote, IV, 94 ; Creuzer, *Religions de l'antiquité*, trad. Guignaut, t. II, p. 270.

CHAPITRE IV.

ALEXANDRE DE MACÉDOINE.

Il est un autre personnage qui appartient à l'Orient non moins qu'à la Grèce, à la fable non moins qu'à l'histoire, et qui reproduit certains traits de héros plus anciens, et notamment de Salomon. C'est Alexandre le Grand. Sa légende s'est formée de son vivant même (1). Vainement, suivant Lucien, il jette lui-même dans l'Hydaspe l'histoire menteuse du rhéteur Aristobule et sourit des flatteuses inventions d'Onésicrite. Charès de Mitylène, son chambellan, et Clitarque mêlent audacieusement la fable et la réalité. Plus tard, avec Quinte-Curce et le pseudo-Callisthène, nous n'aurons plus qu'un roman souvent fantastique.

Mais les peuples qu'il avait soumis étaient plus que les Grecs eux-mêmes avides de merveilleux et sur leur vainqueur ne trouvaient rien d'incroyable. En Épire son souvenir est resté si vivant que plusieurs traits de ses légendes se retrouvent dans les traditions sur Georges Castriot, le *Scander-beg*, l'Alexandre de l'Albanie. Dans le Balkan les chansons bulgares célèbrent sa naissance mystérieuse et ses aventures les plus fabuleuses (2).

Chez les Persans, Firdousi l'a glorifié dans le *Schah-Named* et, pour consoler l'amour-propre national, a fait d'Iskander un frère naturel, un frère aîné de Darius. D'autres écrivains de la même nation lui font épouser la fille

(1) Chassang, *Histoire du Roman*, p. 99 et 313. — Talbot, *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand dans les romans français*.

(2) Voir M. Auguste Dozon, *Rapports sur une mission littéraire en Macédoine, Les Chants populaires des Bulgares*, Paris, 1874, p. 38 et s.

du roi vaincu et devenir ainsi le souverain légitime de l'Iran. Les rois du Badakhschan, suivant Marco-Polo, prétendaient descendre de son union avec la fille de Darius. Au XIIe siècle Nizami le Persan lui a consacré tout un poème, l'*Iskander-Named*.

Les historiens et les géographes arabes du moyen-âge sont pleins de ce grand souvenir, de sa victoire sur Gog et Magog, qu'il a enclos de portes de fer, scellées du nom de Dieu, dans une vallée du Caucase, d'où le peuple maudit ne sortira qu'au dernier jour du monde. Cette légende a été consacrée par l'autorité presque divine du *Koran* (XVIII, 82) qui rappelle comment Dieu affermit sur la terre la puissance de *Dhoul-Karnaïn,* le seigneur à la double corne, investi d'une double royauté, celle de *Roum* et celle de *Fars,* c'est-à-dire celle de la Grèce et celle de la Perse. Le *Koran* ferait presque du fils de Philippe un missionnaire de l'Islam. Les Juifs, à leur tour, le font, dans le pseudo-Callisthène, s'agenouiller devant Jéhovah et proclamer dans Alexandrie le culte du « seul vrai Dieu, invisible, incorporel, trois fois saint ». Les Juifs, comme le dit M. Talbot, furent peut-être les plus actifs propagateurs de sa légende. Enfin dans les traditions de l'Asie chrétienne, le conquérant macédonien devient un précurseur du Christ. Un récit, recueilli chez les Nestoriens de la Perse par M. Perkins et récemment publié par M. Sandreczki dans l'*Ausland* (8 novembre 1875), nous montre Alexandre espérant en la venue prochaine du Messie, conquérant toute la terre pour la mettre à ses pieds et lui préparant dans Jérusalem un trône d'argent massif.

Il en est de même au point de vue national : après les Perses qui font de lui un frère naturel ou un gendre de Darius, voici le peuple de Misraïm qui, dans ce même pseudo-Callisthène, œuvre alexandrine, moitié juive et moitié égyptienne, voit en lui un fils illégitime du pharaon Nectanébo.

Enfin ces nations de Gog et de Magog, ces Touraniens contre lesquels dut sévir le nouveau maître de l'Iran, viennent lui rendre hommage. Le poète turc Ahmedi l'a chanté. Les Tatars de la Sibérie racontent la merveilleuse aventure d'Iskander le Roumi sur l'Océan [1]. Il s'embarqua avec ses forts, ses héros et le philosophe Platon. Ils voguèrent quinze jours, le seizième ils abordèrent dans une île. Ils virent là un œuf gigantesque, gros comme dix meules de foin et le brisèrent. Un oisillon énorme en sortit; il souffla une fois et devint très-gros, il souffla deux fois et devint plus gros encore. Aussitôt Platon s'écria : « Embarquons-nous et fuyons. Ce n'est pas un oiseau, c'est un dragon. Quand un dragon a vécu mille ans, il devient un *astar*, et quand un *astar* a vécu mille ans, il devient un *askar* ; c'est un *askar* que nous avons trouvé. S'il nous atteint, il nous engloutira tous avec le navire. » A peine avait-il parlé que le ciel s'obscurcit terriblement, le tonnerre gronda, l'éclair brilla. C'était l'*askar* qui planait sur le navire, d'une aile battait la terre et de l'autre le ciel. Iskander était perdu, quand tout à coup Platon, qui avait braqué sa lunette d'approche sur les monts Kaf, s'écria : « Nous sommes sauvés ! il y a là deux oiseaux-géants qui font des jeunes *askars* la pâture de leurs petits, et les voilà qui arrivent à tire d'aile ! »

En Occident nous n'avons longtemps connu que la légende et non l'histoire d'Alexandre. Au XIIe siècle, c'est-à-dire vers le même temps où les fables orientales sur Iskander prenaient corps dans le *Schah-Nahmed* et l'*Iskander-Nahmed*, en France, Alexandre de Paris et Lambert le Tors nous donnaient *li Romans d'Alixandre* [2] et en Russie s'élaboraient de curieuses *Alexandréïdes*. C'est

(1) Radlow, t. IV, p. 503.

(2) Edité par Heinrich Michelant, Stuttgard, 1846.

donc de fables du même genre que, chez les Slaves et les Français, comme chez les Arabes et les Persans, s'amusaient les esprits des lettrés et du peuple.

Le *Roman d'Alexandre* prétend que les bruits qui coururent sur sa *bastarderie* et la faute de sa mère ne sont que des calomnies contre cette dame respectable. Il connaît cependant un certain *Natabus* ou *Nectanébus* qui tout au moins « à l'naistre aida l'enfant. » Les récits russes adoptent nettement la *bastarderie*, et par là se rapprochent des chants bulgares du Rhodope. Il y avait, disent-ils, à cette époque, un tsar d'Égypte célèbre par ses sorcelleries et son habileté à deviner les énigmes. Les tsars des pays voisins, ceux de Perse, d'Ibérie, d'Arabie et d'Ethiopie, sous le commandement de Darius, se coalisèrent contre lui. Nectanébus fit une divination avec deux armées de soldats de cire qu'il mit dans l'eau et vit que les Égyptiens seraient vaincus. Il s'enfuit : ses sujets éplorés demandèrent à Neptune ce qu'il était devenu : « Dans trente ans il reviendra sous la figure d'un jeune héros et il vaincra les Perses. » Le tsar égyptien s'était réfugié en Macédoine, où il vécut incognito, se donnant simplement pour un devin et un habile médecin. Philippe, le tsar de Macédoine, qui avait épousé Olympiade, fille d'un tsar d'Éthiopie (c'est la princesse du Sud dont parle la légende de Salomon), s'affligeait de ne pas en avoir d'enfants. Partant pour la guerre, il lui signifia que si elle n'était pas enceinte à son retour, il divorcerait. La reine entend parler de l'habile médecin étranger : c'est lui qui devient le père d'Alexandre. Il est donc bien le « *Reje*, serviteur de Dieu, » des chansons du Rhodope. Plus tard, Alexandre tue son père le magicien, défait les Perses, sauve les Égyptiens, et accomplit l'oracle du dieu en leur montrant un jeune Nectanébus, un héros de trente ans.

Les conteurs russes, partant sans doute de la prétendue ambassade des Romains à Alexandre, qu'ont rapportée

Quinte-Curce et le faux Callisthène, ou confondant la Lycaonie d'Asie-Mineure avec la Lucanie italienne, font voyager Alexandre dans la péninsule latine, et les Romains, qui alors n'avaient pas de tsar, le reçoivent dans Rome et le font encenser par leurs prêtres.

L'Alexandre russe combat toutes sortes de monstres, notamment des fourmis colossales, qui rappellent celles des récits d'Hérodote, des hommes à têtes de chien, des hommes-chevaux qu'on appelle tantôt des Polkanes et tantôt des centaures. Il apprend les langues des oiseaux et s'instruit de leurs mœurs et de leurs secrets. Il descend au fond de la mer, épisode qui a été repris par notre *Roman d'Alexandre* et qui rappelle la descente de Salomon ou de Sadko. Dans les récits russes, comme dans le roman français, il s'élève au ciel avec deux griffons, qui rappellent les oiseaux *Noï* du héros juif. Comme lui encore, il se rend maître de la pierre qui brille d'elle-même en pêchant dans un lac le poisson qui la renferme dans son ventre : cet épisode rappelle la pêche du brochet mythique, qui avala l'étincelle céleste, dans le *Kalévala*. Alexandre va jusqu'aux îles Fortunées de l'Océan indien. Il converse avec des arbres qui lui prédisent sa mort et l'extermination de sa postérité.

Voici le récit russe sur la défaite de Gog et Magog : « Il y eut un tsar Alexandre de Macédoine : c'était un bogatyr parmi les bogatyrs, et son armée était composée uniquement de héros. Partout où il portait ses armes, il était victorieux. Il soumit tous les royaumes de la terre, il alla jusqu'au bout du monde et y trouva des barbares tels que lui-même en fut épouvanté ; ils étaient plus cruels que les bêtes fauves ; ils mangeaient des hommes vivants. L'un n'avait qu'un œil au milieu du front et l'autre trois ; l'un n'avait qu'une jambe et l'autre trois, et celui-ci courait si vite qu'on eût dit une flèche lancée par un arc. Le nom de ces peuples était Gog et Magog. Ces nations sauvages ne

purent tenir devant lui et prirent la fuite ; il les poursuivit et les chassa dans des gorges, des précipices et des montagnes si affreuses que le conte ne saurait l'exprimer, ni la plume l'écrire. Sur leurs têtes, d'une montagne à l'autre, il construisit une voûte, sur laquelle il plaça des tuyaux ; puis il s'en alla. Quand le vent souffle dans ces tuyaux, il se fait un bruit épouvantable et les nations sauvages s'écrient : « On le voit, Alexandre de Macédoine vit encore ! » Et Gog et Magog vivent encore et ils continuent à avoir peur d'Alexandre, et ils sortiront des montagnes quand la fin du monde sera venue [1]. »

Il est à remarquer qu'Alexandre, comme Salomon, comme les autres héros des récits russes, y prend couleur orthodoxe. Après avoir été juif dans le faux Callisthène et musulman dans le *Koran*, le voilà chrétien orthodoxe ! Il guerroie contre les nations infidèles et punit Gog et Magog de leur paganisme. Il est le fondateur de la sainte Byzance comme son lieutenant Antiochus de l'orthodoxe Antioche. Il transporte d'Égypte à Alexandrie les reliques de saint Jérémie le Prophète [2]. Son nom se retrouve souvent dans les monuments du moyen-âge russe comme synonyme de sagesse, de bravoure et de force. (Voir ci-dessus page 230, l'éloge d'Alexandre Nevski.)

---

(1) Afanasief, *Contes*, VI, 64. *Poétitcheskia*, etc., t. II, p. 454.

(2) Bezsonof, dans Kiriéevski, t. II, p. CLXXVIII et S. — Afanasief, ibid.

CHAPITRE V.

LE CYCLE TROYEN : HÉLÈNE LA BELLE.

Les traditions helléniques sur la ruine d'Ilion, sur les héros grecs et troyens, Achille, Hélène, Priam, Hector, renouvelées chez nous au XIIe siècle, ont inspiré tout un cycle de poèmes dont on n'a encore publié que le *Roman d'Énéas*, en partie, et le *Roman de Troie*, par Benoît de Sainte-More, en totalité. L'éditeur de ce dernier, M. Aristide Joly, signale en outre plus d'un fait qui dénote l'influence des fables helléniques sur nos poèmes purement nationaux.

I.

LE CYCLE TROYEN CHEZ LES LETTRÉS.

Elles ont eu le même succès en Russie. MM. Miller et Viazemski, dans leurs études sur la *Chanson d'Igor*, rappellent que l'introduction du christianisme grec avait eu pour conséquence d'acclimater en Russie non-seulement la littérature religieuse des Byzantins, mais aussi leur littérature profane. On enseignait le grec dans les écoles russes au XIIe siècle ; certains princes russes savaient la langue grecque, intermédiaire nécessaire de leurs relations intellectuelles, commerciales ou politiques avec Tsarigrad ; il ne manquait pas de lecteurs pour les productions antiques ou récentes du génie hellénique. Dans la première moitié du XIIe siècle, un écrivain russe s'excusait devant le prince Nicolas Svatoch de

n'avoir pas étudié Homère étant jeune. Le chroniqueur de Volynie à la date de 1232 cite un vers d'Homère qui ne nous est pas parvenu dans les manuscrits. Les poèmes de Quintus Smyrne au IVe siècle (l'*Iliade* continuée), de Tryphiodore au Ve (la *Destruction de Troie*), de Kolouthos au VIe (*l'Enlèvement d'Hélène*), avaient dû remettre à la mode dans le monde instruit de Russie comme de Byzance les vieilles légendes du cycle troyen (1).

Il y avait entre Kief, cette seconde Byzance, et sa métropole du Bosphore, un échange continuel de traditions et de fictions. L'auteur du *Slovo* cite des chansons grecques et occidentales sur les événements qu'il raconte : « Les Allemands et les Vénitiens, nous dit-il, les Grecs et les Moraves, chantent la gloire de Sviatoslaf (qui avait battu Kobak, prince des Polovtsi) et flétrissent Igor qui a laissé au fond de la rivière de Kaïala la force russe, qui a enrichi des dépouilles russes les Petchenègues. » Léon le Diacre croyait au Xe siècle saisir des ressemblances entre les rits des Russes et ceux des anciens Grecs. Il les attribue à l'influence d'Achille et de ses compagnons qui s'établirent, dit-on, sur le littoral russe de la mer Noire. C'est également sur la côte de Crimée que se passe une partie des aventures d'Oreste et d'Iphigénie, ainsi que des aventures maritimes des Argonautes et d'Ulysse (2).

Avant même que les légendes relatives à la guerre de Troie eussent pénétré en Russie, sous les auspices de Byzance, ne voyons-nous pas s'établir dans les colonies milésiennes de la mer Noire un développement tout particulier des mythes d'Achille, d'Hélène, d'Iphigénie et d'Oreste? Achille était pour les habitants d'Olbia et de Borysthénis l'objet d'un

(1) Au XVIe siècle Ivan le Terrible comparera son ennemi Kourbski à Énée et Anténor, qui d'après ce que le tsar a lu d'eux, ont trahi leur patrie.

(2) Balaklava, par exemple, serait la ville des Lestrygons ; on montre en Crimée la caverne du Cyclope. M le professeur Brunn, d'Odessa, a prouvé que le promontoire du Parthénion et le temple de la sanguinaire Diane taurique doivent se chercher entre Sébastopol et Balaklava, près du monastère de Saint-Georges.

culte presque fanatique : on chantait les vers d'Homère à sa louange en marchant au combat; on lui avait consacré deux îles à l'embouchure du Dniéper [1] : celle de Leucé surtout était célèbre; elle restait déserte et personne n'osait y séjourner après le coucher du soleil; elle était couverte de mouettes, de cygnes, d'alcyons, de cigognes et autres oiseaux de mer, que la dévotion populaire respectait, et qui lui ont peut-être valu son nom de Leucé : *la Blanche*. C'est là qu'habite Achille, le fils de Thétis, c'est-à-dire de la mer, et qui porte sans doute, à raison de son origine, le titre de *Roi de la mer, Pontarchos*. Il y vit en joie avec son ami Patrocle, avec la belle Hélène, dont il fut un des premiers amants et dont, après tant d'autres, il est devenu le possesseur incontesté. Il y continue toutes les occupations de sa vie passée. On raconte que ceux qui tentaient d'y aborder entendaient le bruit des armes, le galop des chevaux, les cris des guerriers, sans apercevoir personne. Des marins avaient vu Achille apparaître sur leur navire, debout sur le grand mât. Ces îles sacrées, isolées par le respect et la crainte, livrées uniquement à la présence du dieu, ont toujours eu dans les religions antiques un succès d'épouvante : telles furent Délos dans l'Archipel, l'île de Sein sur les côtes de la Bretagne, Helgoland et Rugen dans les mers de la Germanie et de la Slavie. Les *Héroïques* de Philostrate multiplient les anecdotes sur les étrangetés de l'île de Leucé. Un jour, un marchand qui y était descendu fut rencontré par Achille : celui-ci l'invita à souper, l'entretint de ses campagnes, des événements de la guerre de Troie, et lui ordonna d'aller chercher à Ilion une jeune Troyenne qu'il lui désigna et

(1) Constantin Porphyrogénète dit que les Russes du Xe siècle en arrivant à l'île Saint-Grégoire, près de l'embouchure du Dniéper, faisaient des sacrifices auprès d'un grand chêne et immolaient des oiseaux vivants. Les Russes avaient-ils hérité de la vénération des anciens colons grecs pour les hôtes divins des îles de la mer Noire ?

qui était du sang royal d'Hector et de Priam. Le marchand, persuadé qu'Achille était amoureux de la jeune fille, partit, l'acheta et l'amena à Leucé. Le soir, Achille engagea le marchand à descendre au rivage, l'invita de nouveau à un festin où assistait Hélène, lui remboursa l'argent, lui promit sa protection dans son négoce, et, en le congédiant, lui prescrivit d'abandonner la jeune fille sur la plage. A peine le vaisseau s'était-il éloigné du rivage, que le marchand et ses matelots entendireut des cris lamentables : c'était la descendante du Troyen Priam qu'Achille déchirait en mille pièces. On racontait qu'Oreste, qui hanta aussi les rochers de la Chersonnèse taurique, descendit à Leucé pour s'excuser du meurtre de Néoptolème, fils d'Achille. D'autres écrivains ont rapporté l'aventure de Léonyme, général des Crotoniates, qu'un oracle envoya à Leucé, pour y obtenir sa guérison. Lui aussi y vit Hélène : elle le chargea même de dire au poète Stésichore que, s'il avait perdu la vue, c'était pour avoir parlé d'elle en termes inconvenants : pour la recouvrer, il devait composer une palinodie (1). Du rôle que joue Hélène dans les redoutables soupers de Leucé à celui que lui attribuent les légendes allemandes du moyen âge, il n'y a pas loin. (Voir Henri Heine, *de l'Allemagne*.)

Quatre fois l'auteur du *Slovo* parle de Troïane : « le temps de Troïane, » — « le sentier de Troïane, » — « la terre de Troïane, »—« la septième génération depuis Troïane, » génération qui correspond à celle du mystérieux Vseslaf. Qu'est-ce donc que ce Troïane ? Certains commentateurs pensent que c'est Trajan, dont le souvenir glorieux a pu passer des peuples danubiens aux tribus du Dniéper ; d'autres y voient le dieu slave Troïane, divinité des régions infernales, dont il est question dans un monument slavon, le *Dit de la ré-*

(1) Kœhler, *Mémoire sur les îles et les* courses *consacrées à Achille dans le Pont-Euxin,* dans les *Mémoires* de l'Académie imp. des sciences de Saint-Pétersbourg, année 1826.

vélation des apôtres. Le prince Viazemski s'est engagé dans une autre voie : il traduit ces expressions par celles-ci : les temps des Troyens, le sentier des traditions troyennes, la septième génération depuis la chute de Troie, etc. Il apporte à l'appui de sa thèse des arguments spécieux. Tout le monde, dans l'antiquité et au moyen-âge, a voulu descendre des Troyens dont le nom avait retenti dans le monde entier [1]. Les Romains se recommandent d'Énée, le fils d'Anchise, les Francs de Francus, fils de Priam. A Priam se rattachent aussi les rois d'Angleterre, si on en croit le poème de Wace, les Slaves et les Polonais, si on en croit Kadlubko, les Bretons et les Normands, si on en croit Nennius, écrivain du IXe siècle. Pourquoi la Russie du Dniéper ne serait-elle pas aussi la « terre de Troie » et Vseslaf de Kief le septième descendant de Priam ?

Le poète de la *Chanson d'Igor*, en effet, n'était pas étranger à la littérature grecque. Le prince Viazemski fait observer que son invocation à Boïane est presque une reproduction d'un morceau de l'*Hélène* d'Euripide, l'invocation à Homère : Homère y est comparé, presque dans les mêmes termes, à un oiseau harmonieux, au rossignol mélodieux et plaintif. Un autre passage du *Slovo* rappelle les vers d'Homère sur les deux Ajax : dans le *Slovo*, les Polovtsi sont comparés à des bœufs qui labourent la terre russe ; les deux Ajax, dans l'*Iliade* (XIII, 701), à deux jeunes taureaux attelés à la même charrue. Le prince Viazemski pense donc que la *dive* qui s'abat sur la terre russe doit être la *diéva*, c'est-à-dire la jeune fille, c'est-à-dire Hélène, toujours vierge malgré ses déportements ; il pense que l'*Obida*, la déesse de l'Injure, qui étend ses ailes de cygne sur la Russie, n'est autre qu'Hélène, cette vivante personnification de la haine et de la discorde, qui ne peut se montrer sans embraser les cœurs des dieux.

(1) *Benoit de Sainte-More et le roman de Troie*, par M. Aristide Joly. Paris, 1870-71.

des hommes, des demi-dieux, pour laquelle ont péri tant de Grecs et de Troyens, et qui est bien une femme-cygne, puisqu'elle est née d'un œuf.

Ce rapprochement n'a rien de forcé. L'*Obida* secoue ses ailes de cygne sur les bords du Don et de la mer Noire : or, c'est bien en ces régions que les *Héroïques* font habiter Hélène : quand elle célèbre ses noces avec Achille, « Poseïdôn et Amphitrite, toutes les Néréïdes, toutes les rivières, tous les dieux qui habitent le Pont et la mer Méotide vinrent célébrer ce mariage. » Hélène se trouve donc en relation non-seulement avec le Borysthène ou Dniéper, mais avec le Tanaïs ou Don. C'est sur ces rivages, infestés au XIIe siècle par les Polovtsi, qu'elle a eu toutes ses aventures ; c'est là que suivant une tradition elle fut immolée avec Ménélas sur l'autel de Diane par Iphigénie; c'est là qu'elle s'unit par un mariage posthume avec Achille.

L'*Obida*, c'est l'Injure, la discorde entre les princes russes. Mais Hélène n'est-elle pas un objet éternel de désunion entre les dieux et les rois de la Grèce ? Dans les chants cypriaques, Stasinos lui donne pour mère la Discorde elle-même, l'odieuse Érynnis, la cruelle Némésis. Poursuivie par Jupiter, celle-ci se change en oie : Jupiter se métamorphose en cygne et la rend mère d'Hélène et des Dioscures. Fille de Némésis, Hélène est elle-même Érynnis, la Discorde. Elle porte ce nom dans l'*Agamemnon* d'Eschyle (vers 749), dans l'*Oreste* d'Euripide (vers 1389). Virgile l'appelle : « *Trojæ et patriæ communis Erynnis.* »

L'*Obida* appelle sur la Russie les temps féconds en malheurs. Mais quel est le but de Jupiter en engendrant Hélène ? Ce sont les chants cypriaques qui nous l'apprennent encore : Jupiter, trouvant que l'espèce humaine se multipliait outre mesure, donna le jour à Hélène précisément pour diminuer le nombre des hommes.

Le caractère sinistre d'Hélène se révèle encore dans sa

signification astronomique. Sous le nom d'Hélène *Uranie,* elle est l'astre le plus funeste aux navigateurs. Elle incendie de ses feux, et le navire, et ses agrès : quand elle darde ses rayons sur un vaisseau, les matelots savent qu'ils sont perdus sans ressource (le grammairien Lactance cité par Viazemski, p. 221).

Et pourtant, malgré ses déportements, ses nombreux amants et maris, elle est toujours la *diéva,* la vierge. On l'a identifiée à Vénus-Uranie, à Diane, à Iphigénie. En sa qualité de femme-cygne, il dépend toujours d'elle de recouvrer sa virginité [1]. En sa qualité de déesse sidérale, elle est à l'abri des passions des hommes. Combien de fois n'ont-ils serré dans leurs bras que son fantôme ! Euripide l'appelle dans *Oreste* « la vierge de Laconie. »

Dans l'explication que donnent saint Irénée et les gnostiques des récits sur Hélène, elle est le symbole de la discorde dans le ciel, la rupture de l'harmonie dans le monde des Éons : c'est elle qui a créé les anges qui ont ensuite fait le monde matériel et périssable : persécutée par les autres Éons, elle est contrainte de prendre de temps à autre une forme humaine : c'est cet Éon féminin qui fut Hélène la Belle au temps du siége de Troie ; c'est lui qui fut Hélène la Prostituée, que le magicien Siméon, le semeur de toutes les hérésies, acheta en Phénicie et qui l'accompagnait partout.

Hélène, c'est aussi Lilith, cette première femme d'Adam qui, suivant les talmudistes, fut créée le sixième jour, qui refusa d'obéir à son mari, s'enfuit, fut poursuivie par les anges de Dieu, qui préside à la mortalité de notre race et qui commande à d'innombrables légions de diables.

Les anciens Grecs reconnaissaient déjà chez Hélène la double nature de femme et d'oiseau. Dans l'*Oreste* d'Euripide, un personnage s'écrie : « Je hurle le chant du cer-

(1) Voir ci-dessus, pages 91 et 219.

cueil d'une voix sauvage. C'est à cause de l'œil de beauté, né de l'oiseau aux ailes de cygne, de la funeste Hélène, fruit de Léda. »

II.

HÉLÈNE DANS LES MONUMENTS POPULAIRES.

Mais le *Slovo* n'est pas le seul monument russe où revit le souvenir d'Hélène. Cette héroïne, fille à la fois de Jupiter et d'une odieuse mère, à la fois divine et sinistre, rayonnant d'une beauté toujours funeste, resplendissant femme parmi les femmes, astre parmi les astres, reine du ciel comme Achille est roi de la mer, type surhumain que le génie d'un Homère s'est plu à humaniser et à parer de perfections infinies, type divin qui a ses analogues dans presque tous les panthéons, a passé, sans perdre de son éclat, des légendes helléniques dans les traditions du moyen-âge allemand. Le moyen-âge russe pouvait-il l'ignorer ? Elle y a été plus connue peut-être du peuple que des lettrés.

Un des contes russes où il est impossible de la méconnaître, c'est celui des *sept Siméons* (1). Par leur nombre, ils rappellent les sept Éons des gnostiques ; par leur nom, le magicien Siméon qui s'attache à la fortune d'Hélène ; comme Siméon et les sept Éons, les sept *Siméons* sont à la poursuite de la beauté par excellence. Nous allons étudier successivement deux variantes différentes du même conte.

Les sept *Siméons* sont nés tous ensemble d'une vieille femme dont le vieux mari vient de mourir (2). Le tsar du

(1) Les *Siméons* ou *Sémions* rappellent les *Semones* du Latium. Bréal, *Hercule et Cacus,* p. 51-56.

(2) Afanasief, *Contes*, III, 22.

pays les fait venir et leur demande quel métier ils exercent. « Moi, dit le premier, je puis forger une colonne de fer de douze toises de hauteur. — Moi, dit le second, je puis la planter en terre. — Moi, dit le troisième, je puis grimper au sommet et regarder au loin, bien loin, tout ce qui se passe dans le monde. — Moi, je puis bâtir un navire qui ira sur la mer comme sur la terre. — Moi, je puis commercer de diverses marchandises en pays étrangers. — Moi, je puis avec ce navire, son équipage et son chargement, plonger dans la mer, naviguer sous l'eau et revenir à la surface quand il le faudra. » Quand vint le tour du septième frère : « Moi, dit-il, je suis un voleur ; je puis dérober tout ce qui me plaît ». Le tsar ne voulut pas entendre parler d'une telle profession dans ses états et il enjoignit au voleur de choisir dans trois jours un autre métier ou de quitter le pays.

Il se trouva qu'alors le tsar était éperdûment amoureux d'une jeune fille qui habitait au-delà des montagnes, au-delà des mers, et personne ne pouvait la lui amener pour qu'il l'épousât. Il réunit ses boïars et ses voiévodes et ceux-ci lui conseillèrent de recourir aux talents de Siméon le voleur et de ses frères.

Le lendemain, le premier Siméon forge sa colonne de fer, le second la plante en terre, le troisième monte au sommet et se met à regarder ce qui se passe dans le monde. Il voit les mers bleues sur lesquelles apparaissent comme des taches noires les navires; il voit des villes, des villages et une multitude de nations. Il ne voit pas la jeune fille dont le tsar est amoureux. A la fin il remarque à la fenêtre d'un lointain palais une jeune fille d'une beauté admirable : elle avait la peau si fine qu'on voyait la moëlle circuler dans ses os (1). Il descendit faire son

(1) M. Heuzey, dans son *Acarnanie*, parle d'une princesse légendaire dont la peau était si fine qu'on voyait couler dans sa gorge le vin qu'elle buvait. En Lorraine, la légende de *la Belle de Ludre*.

rapport au tsar; immédiatement le quatrième Siméon dut construire un navire, que le cinquième chargea de marchandises et de curiosités, puis tous les sept partirent pour ce pays lointain.

Il arrivèrent au palais de la belle. Siméon le voleur s'était procuré un chat de Sibérie qui savait cent gentillesses et dont les tours émerveillèrent la jeune fille ainsi que tout le peuple. Il lui persuada de venir visiter son navire, d'en examiner la construction et de regarder toutes les bêtes connues ou inconnues qu'il avait apportées avec lui. « La tsarévna demanda la permission à son père et, le soir, avec ses suivantes et ses bonnes, elle alla regarder le navire de Siméon avec ses bêtes connues ou inconnues. Elle arrive : le jeune Siméon la reçoit sur la berge et la supplie de ne pas s'irriter, mais de vouloir bien laisser sur le rivage ses suivantes et ses bonnes et de monter seule sur le vaisseau : « J'ai là, dit-il, beaucoup de bêtes curieuses et très-belles; celle qui te plaira est à toi; mais donner à toutes les autres, aux suivantes et aux bonnes, ce qui leur plairait, nous ne le pouvons ». La tsarévna consentit et ordonna à ses suivantes de l'attendre sur le rivage; elle suivit Siméon sur le navire pour en contempler les merveilles et les animaux étonnants. Dès qu'elle fut montée, les matelots coupèrent les câbles et le navire commença à gagner la mer bleue. » On dépêcha une flotte de guerre à sa poursuite, mais le sixième Siméon fit à propos plonger le navire sous la mer et ne reparut à la surface que lorsque tout danger fut passé.

Le nom d'Hélène ne se trouve pas dans cette première variante. Ce récit, qui rappelle celui de l'enlèvement de Salomonie, reproduit aussi presque tous les détails de l'enlèvement d'Io par les Phéniciens, dans Hérodote (l. I, ch. 4).

Dans l'autre variante [1], non-seulement le nom d'Hélène

(1) Viazemski, *Zamiéchania na Slovo,* p. 372

reparaît, mais la fable y prend un caractère si archaïque que M. le prince Viazemski croit y trouver l'explication des divergences qu'on remarque dans les traditions grecques les plus anciennes sur la fille de Jupiter. On sait qu'Homère, par exemple, nous montre Hélène restant dans les murs de Troie pendant les dix ans du siége : quand elle paraît, les vieillards eux-mêmes sont émus de sa beauté et ne trouvent pas que l'on ait versé trop de sang pour une telle femme. Dans Hérodote et Euripide au contraire, c'est pour le fantôme, pour le spectre d'Hélène que se battaient les Grecs et les Troyens. La véritable Hélène avait trouvé un asile loin des combats chez le roi d'Égypte, et c'est là que Ménélas la retrouva après les dix années révolues. Or, ce don de paraître et de disparaître que possède Hélène, le conte russe l'a rendu à merveille :

« Quand la jeune princesse vit l'Océan profond et qu'elle ne vit plus le rivage, et sur le rivage ses bonnes, ses nourrices et ses jolies filles suivantes, elle se mit à pleurer, à sangloter, à verser des larmes brûlantes. « Hélas ! mon père, ma chère mère, arrachez-moi à cette dure captivité, à ce grand vaisseau. Je volerai au-devant de vous, comme un cygne blanc, et je me poserai sur la fenêtre aux grilles d'or. » Aussitôt dit, aussitôt fait. La jeune princesse se transforma en un cygne blanc et vola sur l'Océan, sur la mer profonde, vers son *terem* bien orné. Alors le septième Siméon dit au cinquième : « Prends ta flèche d'acier et vise à l'aile droite du cygne blanc. Le cinquième Siméon tira, et plus vite encore le sixième Siméon reçut le cygne blanc dans ses bras et l'apporta sur le grand navire. » Et alors le cygne blanc redevint comme auparavant une jeune princesse, Hélène la Belle. »

Dans le conte d'Ivan le tsarévitch et de l'oiseau de feu, l'héroïne est encore Hélène la Belle et elle s'entend parfaitement à s'échapper d'une prison, tout comme l'Hélène des récits grecs échappe à la surveillance du roi d'Égypte,

sous prétexte d'aller faire un sacrifice aux mânes de son mari, mais en réalité pour s'enfuir avec ce dernier.

Ivan le tsarévitch s'est glissé dans le château du tsar Dalmate pour lui dérober l'oiseau de feu et n'a pas réussi : Dalmate veut d'abord le tuer, puis lui donne la vie et lui promet l'oiseau de feu s'il peut lui procurer le cheval à la crinière de feu qui est dans le château du tsar Aphron. Ivan ne réussit pas mieux chez ce dernier, qui cependant lui fait également grâce de la vie et lui promet le cheval s'il lui amène Hélène la Belle. Ivan, dans ses entreprises, est aidé par un loup auquel il a rendu service autrefois. Il part avec lui pour le château d'Hélène, qui est situé au-delà de vingt-sept pays, de trente royaumes, et alors il aperçoit Hélène la Belle derrière une grille d'or, se promenant avec ses bonnes et ses nourrices dans un jardin merveilleux. Le loup enlève la jeune fille, la charge sur son dos avec Ivan et court si vite que les gens lancés à sa poursuite ne peuvent l'atteindre. Arrivé chez le tsar Aphron, Ivan reçoit de lui le cheval à la crinière d'or; mais que lui donne-t-il en échange ? Hélène la Belle ? non, mais le loup qui a pris la forme d'Hélène, et qui après quelque temps redevient un loup, et va retrouver le couple fugitif. Ainsi, c'est encore un fantôme d'Hélène, qui, au château d'Aphron, comme dans les remparts d'Ilion, trompe tous les yeux. Ivan opère ensuite l'échange du loup métamorphosé en cheval contre l'oiseau de feu, et avec son triple butin, l'oiseau de feu, le cheval à la crinière de feu et la fille de roi, revient au château de son père où, après d'autres aventures, il épouse Hélène la Belle.

Combien de fois ce nom magique ne revient-il pas dans les contes russes ? Dans un autre récit, on voit une Hélène dont tous les fils de rois et tous les héros recherchent la main. Elle est assise, impassible et muette divinité, sur un trône d'or, élevé sur une estrade, que supportent douze colonnes : celui-là seul l'épousera qui d'un bond de son

cheval pourra s'enlever jusqu'à sa hauteur et déposer un baiser sur ses lèvres. Un seul réussit, c'est Petit-Jean (Vania), le fils cadet d'un pauvre homme qui vient de mourir, le seul des trois frères qui soit resté pour dire des prières sur la tombe paternelle. Son père le récompense, comme fit la marraine de Cendrillon, en lui donnant de riches vêtements et un cheval héroïque. Vania sort triomphant de l'épreuve; quand ensuite on cherche le triomphateur, Vania a disparu : il reste caché dans la foule, en habit de paysan, redevenu Petit-Jean comme devant. Il entend humblement la proclamation de la princesse qui offre au vainqueur sa main et la moitié de son royaume. « Je lui ai plu quand je me suis montré à elle en galant seigneur, ce n'est pas avec ce mauvais cafetan que je lui inspirerai l'amour. » Mais les grands yeux de la fiancée, qui découvrent tout ce qui se passe dans le monde entier, l'ont distingué dans la foule et Hélène la Belle, devant les peuples étonnés, devant les deux frères jaloux, fait asseoir Petit-Jean sur son trône (1).

En général, quand il y a dans la littérature populaire des Russes quelque ravissante jeune fille à enlever, et aussi quelque féminine trahison à commettre, ce nom qui rappelle à la fois une beauté divine et une perversité originelle, vient presque naturellement s'appliquer à l'héroïne. Dans une chanson de noces, citée par le prince Viazemski, la mariée se plaint d'être captive comme un blanc cygne aux pieds noirs, d'être arrachée aux flots jaunes de la rivière natale, à ses eaux paisibles et profondes, aux cygnes blancs ses compagnes, pour être traînée en un pays lointain, dans une terre étrangère, dans une maison inconnue où elle trouvera un beau-père irrité, une belle-mère grondeuse, où les sages beaux-frères la regarderont de travers, où les stupides belles-sœurs voudront la déchirer. Et quel nom

(1) Afanasief, *Contes*, VI, 26.

porte dans la chanson ce beau cygne plaintif? Il s'appelle « la gentille Hélène Ivanovna. »

Dans une byline publiée par M. Kostomarof, Ilia et ses compagnons ont vaincu Tougarine et d'autres bogatyrs de Constantinople. Or, la souveraine qui règne sur Tsarigrad, s'appelle la tsarine orthodoxe Hélène : la fille de Tyndare était si bien au fond de la rêverie populaire que nous la voyons reparaître sous toutes les formes et sous tous les déguisements.

Le type d'Hélène. tantôt puissante divinité, tantôt vierge enchanteresse, tantôt femme perfide, a donc servi à former plusieurs types d'héroïnes. C'est Hélène la Belle qui sauve son mari, le Jeune courtisan malheureux, dans une des variantes de notre *pobyvalchtchine :* mais c'est elle encore, qui, sous le nom de Vassilissa, paraît dans les autres variantes : il faut donc l'assimiler à la Vassilissa des contes, la fille de l'enchanteur ou du Roi de la Mer, habile enchanteresse elle-même et qui réussit à fuir avec le bien-aimé, en déjouant tous les sortiléges paternels. L'Hélène héroïque, sœur épique de Brunehilde et des walkyries, c'est encore la Vassilissa de la byline, délivrant de prison son mari Stavre le musicien.

Zabava, qu'enlève le Serpent de la Montagne et qui voudrait bien se faire enlever par Soloveï Boudimirovitch, Apraxia, que les envoyés de Vladimir prennent de force, dans la maison de son père, roi de la *sombre Lithuanie,* c'est toujours Hélène, éternellement poursuivie, éternellement ravie. La malice d'Apraxia, son penchant à l'infidélité, lui viennent peut-être de l'épouse de Ménélas. Quant à Salomonie, la femme de Salomon, elle participe à la fois de la Lilith talmudique et de l'Hélène homérique.

Hélène, fille de Jupiter, a des traits lumineux, grands et bons; fille d'Érynnis, née de l'accouplement de deux brutes divines, elle a un côté ténébreux, sinistre, démoniaque. La perversité de la femme-cygne, de l'héroïne de dis-

corde, née pour la diminution de l'espèce humaine, de la redoutable enchanteresse habile à se dérober, à se transformer, à ne laisser à sa place qu'un fantôme, se retrouve surtout chez ces Marina, ces Maria aux plumages de cygne, qui métamorphosent Dobryna en aurochs, obligent Potyk à descendre vivant dans la tombe, changent Ivan Gostiny en rocher ou le crucifient à la muraille, qui sont toujours prêtes à passer aux bras du Tatar et qui ont des accointances suspectes avec l'antique confident de la femme, le Serpent.

Si l'on retrouve dans les monuments populaires de la Russie tant de traits du mythe d'Hélène et jusqu'à son nom, le mythe d'Achille ne pouvait pas y être complétement inconnu. Nous avons déjà signalé plusieurs analogies entre le roi des Myrmidons et Volga Vseslavich, le chef d'une droujina de fourmis.

CHAPITRE VI.

L'ÉPOPÉE NÉO-GRECQUE : DIGÉNIS AKRITAS.

On ne s'attendrait guère à ce que la civilisation byzantine, au dixième siècle, eût enfanté une épopée. Cette épopée existe cependant; c'est celle de *Digénis Akritas*, c'est-à-dire l'homme *né de deux races*, Grec par sa mère, Arabe par son père, et le *gardien des frontières* de l'Empire contre les musulmans de l'Euphrate. On l'a appelé aussi *Porphyrios* et les Persans *Farfourious* : son vrai nom semble avoir été Panthirios ou Panthir, ce même

Panthir qui, au témoignage de Nestor, consomma en 941 la ruine de l'armement russe du prince Igor, fut parent de l'empereur Romain Lécapène et *Domestique des Écoles d'Orient* ou commandant en chef des provinces d'Asie.

Son épopée nous est parvenue sous une double forme (1). D'abord sous forme de cantilènes isolées, d'un caractère évidemment populaire, d'une haute et puissante inspiration, et dans lesquelles abondent les traits épiques et mythologiques. Telles sont les chansons suivantes : *Le fils d'Andronic*; *Porphyrios* et ses aventures avec la fille de l'Empereur; *l'Enlèvement d'Eudocie par Digénis*, malgré la résistance des parents de la jeune fille; *l'Enlèvement d'Eudocie par les apélates*, bannis ou brigands qui infestaient les montagnes de l'Anatolie; la *Chevauchée funèbre* d'Eudocie, ramenée à la maison paternelle par le spectre de son frère; le *Combat de Digénis et de Charon*, c'est-à-dire de la Mort; enfin la cantilène qui nous montre Akritas sur son lit de fer, sur son lit de mort, étouffant sa femme dans ses bras pour ne pas l'abandonner vivante à ses ennemis. D'autres traditions orales courent l'Asie antérieure, de Trébizonde à l'île de Chypre. Digénis Akritas y prend les proportions colossales d'un représentant divin de la nationalité grecque, d'un Hercule byzantin qui, une dernière fois, fit trembler sur la frontière de l'Euphrate les hordes barbares qui devaient la franchir après sa mort. Ses ennemis mêmes ont conservé sa mémoire : dans l'épopée persane, il est question du vaillant *Farfourious*, le gardien des frontières romaines; dans l'épopée ottomane,

(1) Constantin Sathas et Émile Legrand, *les Exploits de Digénis Akritas*, épopée byzantine du xe siècle, publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de Trébizonde, Paris, 1875. — E. Legrand, *Recueil de chansons populaires grecques*, Paris, 1875. — E. Legrand, *Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique*, Paris et Athènes, 1869-1874. — C. Sathas, *Bibliotheca græca medii ævi*, Paris et Venise, 1872-1874. — Alexandre Vessélovski, *Fragments de l'épopée byzantine dans l'épopée russe*, dans le *Viestnik Evropy*, Saint-Pétersbourg, avril 1875.

Voir mon article de la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 août 1875 : *une épopée byzantine au dixième siècle*.

consacrée au héros turc Sadji-Battal, on se souvient du général grec *Akratès*.

La seconde forme sous laquelle nous est parvenue sa légende est celle d'un poème épique en dix chants, œuvre évidente d'un lettré de Byzance ou de Trébizonde, mais dans lequel se trouve coordonnée une masse considérable de traditions sur Akritas. Les premiers chants racontent comme son père Mouzour, l'émir d'Édesse, enleva la fille des Doucas après avoir saccagé le palais de ses ancêtres; comment les cinq frères de la jeune fille se présentèrent les armes à la main devant l'émir; comment celui-ci, effrayé autant qu'amoureux, consentit à épouser sa captive, à se faire *Romain*, c'est-à-dire chrétien, et à passer au service de l'Empereur. De ce mariage naît Digénis Akritas : à six ans on le baptise; à neuf ans, il a terminé toutes ses études; à douze ans, il court les bois, assomme un ours d'un coup de poing, atteint une biche à la course, déchire une lionne furieuse et commence ses campagnes contre les *apélates*. Il extermine les plus vaillants d'entre eux et fait trophée de leurs massues : il combat leur héroïne Maximo, une véritable amazone, qui, comme la Thalestris d'Alexandre, veut ensuite appartenir à son vainqueur. Il enlève à main armée la belle Eudocie, fille du général Doucas, et fait d'elle sa femme; il séduit la fiancée d'un prince grec, fille d'un émir; mêlant aux exploits héroïques les exploits amoureux, il se rend fameux dans tout le bassin de l'Euphrate. L'empereur Romain Lécapène rend visite à ce vaillant *gardien de ses frontières*, le comble d'honneur et de présents. Les apélates domptés et disciplinés par lui deviennent les plus fidèles défenseurs de la monarchie; les Sarrasins n'osent approcher des régions que remplit la gloire de son nom. Dans son magnifique château de l'Euphrate, orné à l'intérieur de marbres précieux et de mosaïques sur fond d'or, il mène la vie somptueuse et guerrière d'un prince souverain d'Asie.

Ce poème, où les hardies inventions des hommes de la frontière sont atténuées et affaiblies par le bel esprit et le goût timide de Byzance, s'est conservé dans un manuscrit un peu mutilé (1) de la bibliothèque publique de Trébizonde. M. Johannidis l'avait déjà signalé en 1870, dans son *Histoire et statistique de Trébizonde*. Nous en devons la récente publication à deux jeunes érudits, MM. Sathas, d'Athènes, et Legrand, de Paris, dont l'activité et la bonne union font autant d'honneur à la science hellénique qu'à la science française.

Lorsqu'on n'avait encore publié sur Akritas que les cantilènes isolées ou *tragoudia* et que l'on ne connaissait du poème anonyme en dix chants que l'indication de M. Johannidis, M. Alexandre Vésselovski, dans le *Messager d'Europe* d'avril 1875, appelait l'attention des savants sur certains monuments de la littérature populaire des Russes qui évidemment se rattachaient au cycle de Digénis Akritas et qui prouvaient que la gloire du héros byzantin avait dépassé les limites de l'empire grec, pour pénétrer chez ces Russes vaincus par lui en 941.

Dans un manuscrit en langue slavonne-russe du XIVe ou du XVe siècle (ce même manuscrit qui renfermait la célèbre *Chanson d'Igor*) se trouvait un poème intitulé *Vie et gestes de Dévgéni Akrita*. L'illustre historien Karamzine, qui avait lu ce poème, en a publié quelques fragments. En outre, M. Pypine a rencontré dans un manuscrit russe du XVIIe siècle le texte mutilé d'un récit en honneur de ce héros (2). Les deux manuscrits slavons, à part quelques variantes, semblent avoir reproduit la même donnée, mais ils présentent d'importantes différences avec le poème byzantin.

(1) Il manque notamment tout le premier livre, la moitié du second, un feuillet du septième et la plus grande partie du dixième.

(2) Publié par M. Pypine dans son appendice à son *Essai d'histoire littéraire sur les récits et contes russes*, p. 316-332, et par M. Kostomarof, *Pamétniki*, II, 379, *Conte du beau Dévgéni*.

Une pauvre veuve, de race royale, a trois fils beaux et braves et une fille d'une ravissante beauté. Un émir arabe, en l'absence des trois frères, attaque le château et enlève la jouvencelle. Une servante accourt auprès de la veuve pour lui annoncer le désastre : celle-ci dépêche ses trois fils à la recherche de leur sœur. Sur la frontière des Arabes, ils rencontrent un Sarrasin qui, au lieu de répondre à leurs questions, les attaque avec fureur. Ils le désarment, l'attachent à un arbre et passent la *Rivière-Rouge*. Ils rencontrent 3,000 guerriers de l'émir : le frère aîné attaque l'aile gauche, le second frère le centre, et le cadet l'aile droite. Trois Arabes seulement échappent au carnage. Pendant ce temps, l'émir a un songe : il rêve que trois éperviers l'assaillent à coups d'aile. Pendant qu'il médite sur cette vision, entrent les trois frères, qui lui demandent où est leur sœur. « Chers frères, répond l'émir, voyez quel malheur : on a massacré là-bas beaucoup de femmes et de jolies filles ; votre sœur a également péri parce qu'elle ne voulait pas faire ma volonté. — Malheur à toi ! » s'écrient les trois Romains, et ils vont visiter le champ de carnage, croyant y découvrir le cadavre de leur sœur. Ne l'y trouvant pas, ils reviennent chez l'émir, et lui proposent un combat singulier avec celui d'entre eux que le sort désignera. S'il est vaincu, il rendra la jeune fille ; s'il est vainqueur, il pourra massacrer les trois frères. Trois fois le sort tombe sur le plus jeune, parce qu'il est le frère jumeau de la jeune fille. On se prépare au combat ; du côté où s'arment les trois frères, resplendit le soleil ; du côté où s'arme l'émir, la nuit s'épaissit. Remarquons ce trait mythique qui rappelle l'éternelle guerre des héros de lumière contre les fils des ténèbres, d'Iran contre Touran. L'infidèle est vaincu : il promet de se faire chrétien et d'épouser la jeune fille. Elle est là dans une tente, « le visage paré d'un précieux aimant. » Viennent ensuite les discussions de l'émir avec sa vieille mère,

obstinée musulmane, qui ne veut pas qu'il se fasse chrétien. Il lui représente qu'il s'est battu avec le plus jeune frère et qu'il a été vaincu; si les trois frères s'en mêlent, le pays sera ravagé. Pour persuader également ses guerriers de la nécessité de se soumettre, il leur demande : « Qui d'entre vous désire porter le ravage sur la terre de Grèce ? » et un Arabe qui avait la bouche close de douze serrures répond : « Un seul adolescent a dompté ta valeur; à eux trois, ils conquerraient ton royaume, et tu viens nous parler de ravager la Grèce ! Pas un de nous n'en réchapperait. » Ainsi ce n'est pas seulement l'amour pour la jeune fille, c'est aussi le sentiment de la force supérieure des chrétiens qui décide l'émir à se convertir.

Parmi toutes ces divergences avec le texte grec, l'action continue dans le manuscrit slavon. On y raconte la naissance de Digénis, ses exploits contre les bêtes des forêts, son duel avec Maximo, son amour téméraire pour la fille de Doucas. Vainement on essaie de l'en détourner : le stratége a quatre fils ; sa fille aussi est une héroïne dont la valeur égale la beauté; beaucoup de tsars et de rois ont recherché sa main, pas un n'est sorti vivant de ses états. » Entre ces deux femmes guerrières, Maximo et la fille du stratége, Akritas hésite. Laquelle doit-il épouser ? Dans cette indécision, il ouvre le livre magique qui traite « de sa vie et de sa mort. » Il y voit que, s'il épouse Maximo, il a encore seize ans à vivre; s'il se rend maître de la fille du stratége, trente-six ans. Alors il expédie sous bonne garde ses prisonniers, y compris Maximo, rassemble une armée, se munit de riches présents et se met en route pour les états du terrible général. Il entre dans sa capitale. s'arrête sous la fenêtre de la bien-aimée. Celle-ci regarde dans la rue et dit : « Le chevalier est beau, mais il n'est pas fort. » Le lendemain, il revient à la même place monté sur un cheval blanc dont la crinière est ornée de sonnettes et de grelots. Cette fois, l'héroïne est émue

de tendresse, et sa nourrice part avec ce message : « Soleil aux rayons d'aurore, jeune guerrier, ma maîtresse a pitié de toi, et m'envoie te dire : Tu es beau, mais tu n'es pas fort. Comment as-tu l'audace d'approcher de ma maison ? Retourne bien vite chez toi avant le retour de mon père et de mes frères. » C'est à ce moment dramatique que nous abandonne le texte retrouvé par M. Pypine ; nous continuons avec les fragments publiés par Karamsine. Nous y voyons Digénis demander à sa bien-aimée des renseignements sur ce père et ces frères si redoutables. Justement les voilà qui surviennent. Digénis les bat complétement, puis leur rend la liberté après leur avoir pris quelques bijoux comme marque de son triomphe. Il épouse la jeune fille et le manuscrit russe fait une énumération pompeuse des richesses qui composent sa dot.

Le cycle de Digénis Akritas, grâce à des traductions en langue slavonne, ne fut donc pas inconnu des lettrés de l'ancienne Russie. Il y a plus : leur peuple même, par je ne sais quelle infiltration de légendes, semble avoir entendu parler du héros grec. Dans des contes et des chansons russes, qu'analyse M. Vessélovski, il est question d'un certain *Anika*, originaire d'*Evless*. Faut-il reconnaître ici notre Akritas né dans le palais d'Edesse ? ou bien Anika est-il purement russe ? M. Vessélovski dit qu'on montre son tombeau dans la vieille Moscovie, près de Vologda, et que sur cette tombe maudite chaque passant est tenu de jeter une pierre. Si Anika est Akritas, il faut que le souvenir de celui-ci se soit bien déformé et perverti. Anika en effet est un brigand, un impie, qui détruit les églises, outrage les images, massacre le peuple chrétien. Il se met en route dans le dessein de couronner ses crimes par la profanation de Jérusalem. Sur son chemin, il rencontre un champion étrange : il a une tête d'homme, un corps de bête fauve, des pieds de cheval. L'inconnu décline son nom ; il s'appelle la Mort. Anika essaie de payer d'au-

dace; il menace son ennemi de le broyer avec sa massue et de le fouler aux pieds. « J'ai fauché bien d'autres héros, répond froidement la Mort, et toi aussi je te faucherai. » L'insolence du brigand s'évanouit; il demande grâce, offre un trésor pour se racheter, implore un délai d'un an, d'un mois, d'un jour. La Mort inexorable avec une scie invisible lui tranche les os et les veines. Le souvenir du duel d'Akritas et de Charon se retrouve peut-être dans un conte russe où la Mort lutte contre un guerrier. Elle lui adresse ces paroles calmes et terribles, bien propres à décourager tout adversaire : « Depuis Adam jusqu'à maintenant, tout ce qui a vécu de tsars et de princes, de voiévodes et de petites gens, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, j'ai tout pris. Samson n'était-il pas un héros? sa force n'était-elle pas énorme ? Il avait osé dire : « S'il y avait un anneau fixé dans la terre, je pourrais soulever la terre. » Et cependant je l'ai pris. Et Alexandre, le tsar de Macédoine, n'était-il pas un brave et hardi compagnon ? Et le tsar David n'était-il pas un prophète qui pouvait prédire l'avenir? Et le tsar Salomon n'était-il pas savant et avisé ? Et Akir, dans le royaume d'Alivit, n'était-il pas un homme sage ? Plus sage que lui ne se rencontra jamais sous la lumière du soleil. Et cependant il n'a pas osé disputer avec moi, et je l'ai pris ! »

CHAPITRE VII.

L'ÉPOPÉE PERSANE ET FRANÇAISE.

Le peuple russe prenait de toutes mains. Parmi les légendes qu'il a faites siennes, les unes viennent de l'Orient perse, les autres de l'Occident français. Dans le conte de Rouslan Zalazarévitch ou Lazarévitch, on rencontre un certain nombre des aventures attribuées à Roustem dans le *Schah-Named*, qui fut rédigé seulement au XIe siècle, sur de très anciennes traditions persanes. Les noms mêmes se sont à peine modifiés en passant de l'Iran dans la Slavie : le héros Roustem, son père Zal-Zer, son roi Kaï-Kaous, son ennemi le Dive blanc, son cheval Rakch, se retrouvent évidemment dans le héros Rouslan ou Érouslan, son père Zalazar dont on fait quelquefois Lazare, son souverain le tsar Kirkous, son ennemi Daniel le Blanc, son cheval Arach. (Voir le premier article de M. Stasof, dans le *Messager d'Europe* de 1868 et ci-dessus, page 183). Les aventures des deux héros sont presque les mêmes : elles se terminent également par un combat contre le fils qui leur est né en pays étranger et qu'ils ne reconnaissent pas.

Dans le conte de Bove Korolévitch (le *fils de roi*), on ne peut méconnaître la chanson occidentale sur Beuve d'Hanstone, un des héros du cycle carolingien [1].

La princesse Militrissa Kirbitovna a été mariée malgré elle au roi Gvidon. C'était Dadon qu'elle aimait : elle fait périr son époux Gvidon et se livre à Dadon. De son légi-

(1) Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 165. — Léon Gautier, *Épopées françaises*, t. I, p. 430.

time mari, elle a un fils, Bove Korélévitch, qui heureusement est sauvé des fureurs de Dadon par son oncle Simbalda. Dadon finit cependant par se rendre maître de son beau-fils et veut le faire périr : Bove, une seconde fois, est sauvé par une *fille noire* et s'enfuit dans le royaume d'Arménie où il se fait passer pour un fils de sacristain. Il entre au service du roi d'Arménie, dont la fille Droujnévna s'éprend d'amour pour lui. Elle était déjà promise à Marcobrun, roi de la ville de Datzok, qui vient la réclamer à la tête d'une armée formidable. Le jeune Bove s'arme d'un balai avec lequel il attaque l'armée de Marcobrun et lui tue deux cent mille hommes. Un second prétendant survient à la tête d'une nouvelle armée ; c'est le tsar Loukaper, qui avait la tête comme un chaudron à bière et les épaules larges d'une toise. Pour le combattre, la princesse Droujnévna donne à son amoureux un cheval héroïque et une épée trempée dans l'eau de puits. Le maréchal du palais d'Arménie, jaloux de Bove, reproche à la princesse d'avoir armé chevalier un esclave et de lui avoir donné un baiser. Bove frappe du manche de sa lance le jaloux, qui reste comme mort trois heures entières. Puis il franchit les murailles de la capitale assiégée, coupe Loukaper en deux morceaux et, pendant six jours et six nuits, taille en pièces son armée. Il n'épargne que quelques hommes pour porter au père de Loukaper, Saltane Saltanovitch, la nouvelle du désastre. Le roi d'Arménie, en récompense de tels exploits, affranchit son esclave Bove, mais il rend la liberté à Marcobrun. Les ennemis et les envieux de Bove, en tête le maréchal du palais, conspirent sa perte. Pour se débarrasser de lui on l'enverra porter une lettre à la cour de Saltane Saltanovitch, celui-là même dont il a fait périr le fils.

Bove part ; en chemin il rencontre le *Vieux-Pèlerin* qui lui prend son cheval héroïque et sa merveilleuse épée. Il arrive sans armes à la cour de Saltane et lui présente une

lettre attestant qu'il est bien le meurtrier de Loukaper. On n'est pas étonné de voir Saltane entrer en fureur ; pour venger son fils, il ordonne de pendre le héros désarmé, Bove est conduit à la potence : trente héros l'escortent à droite et trente à gauche. Il les extermine et s'enfuit. On le reprend, on le condamne à mort une seconde fois ; mais la fille du sultan, Meltchigria, s'éprend du héros et lui offre la liberté s'il veut l'épouser et renoncer à son baptême. Il refuse, extermine une seconde fois les sicaires envoyés contre lui et réussit encore à s'échapper.

Le *Vieux-Pèlerin* lui rend son cheval et son épée et lui fait don de trois breuvages merveilleux : l'un pour endormir son ennemi, l'autre qui donne les apparences de la vieillesse, le troisième qui rend la jeunesse. Il poursuit son chemin, se transforme en vieillard et arrive à la cour de Marcobrun, où se trouve alors sa chère Droujnévna. Il demande l'aumône « au nom du héros Bove Korolévitch. » Après mainte aventure, il parvient auprès de sa fiancée qui ne peut le reconnaître sous ses rides, lui demande l'aumône au nom du héros Bove Korolévitch, et, voyant couler ses larmes, se révèle à elle, reprend sa jeunesse et enlève Droujnévna. Marcobrun, averti trop tard, lance plusieurs armées à leur poursuite : Bove les détruit successivement, ayant chaque fois l'attention délicate de laisser en vie quelques guerriers pour porter la nouvelle. Il lutte contre un émissaire plus redoutable, le centaure Polkane, puis il fait la paix et conclut avec lui un pacte de fraternité.

Malheureusement Bove, comme tous les bogatyrs, est sujet à s'endormir d'un sommeil héroïque qui dure tantôt trois jours, tantôt neuf jours. Pendant qu'il est tombé dans une de ces léthargies, un lion vient assaillir la princesse Droujnévna et les deux fils dont elle vient d'accoucher. Polkane fait bravement son devoir de frère d'armes : il tue le monstre, mais il meurt de ses blessures. Lui mort, Bove endormi, la princesse ne sait où se réfugier. Elle

s'enfuit, dissimule sa beauté en buvant le breuvage qui donne les apparences de la vieillesse, et entre en service chez une pauvre femme : elle file pour nourrir ses enfants.

Bove s'est réveillé, il voit le cadavre de Polkane et celui du lion ; il croit que sa femme est dévorée et, pleurant amèrement, il s'en va à la cour de son oncle Simbalda. Celui-ci lui révèle le secret de la mort de son père, assassiné par l'infidèle Militrissa et par son complice Dadon. Bove, comme Hamlet, a son père à venger : déguisé en vieux médecin, il pénètre auprès de Dadon et lui tranche la tête; cette tête sanglante il l'envoie à sa mère qui en meurt de saisissement, épargnant à son fils un parricide qualifié. Il s'avise alors de retourner à la cour de Saltane et de demander la main de la princesse musulmane qu'il a d'abord refusée. Au moment où le mariage va s'accomplir, sa femme légitime reparaît avec ses deux enfants. Reconnaissance générale et dénouement heureux, — sauf pour la pauvre princesse musulmane.

Les innombrables épisodes dont le récit est surchargé ne sont pas dans la manière russe, qui reste toujours beaucoup plus simple. Ils révèlent une origine occidentale, un goût italien. Les personnages sont les mêmes que dans les *Reali di Francia*. Bove Korolévitch, c'est Beuve d'Hanstone; sa mère Militrissa, c'est Brandoria, fille de Huon de Bordeaux ; son père Gvidon, c'est Guidon, duc d'Ancône ; Dadon, l'amant de sa mère, c'est le duc de Maganza ; son oncle Simbalda, c'est Sinibaldo ; Marcobrun, c'est Macabruno, le roi de Pologne ; Loukaper, c'est Lucca Ferri.

Les conteurs, qui ont donné le cachet russe à ce récit occidental, y ont ajouté un certain nombre de personnages et de détails qui sont tout à fait nationaux. Par les bylines, nous connaissons déjà, la *fille noire*, la lourdeur du sommeil héroïque, les exploits accomplis avec un essieu de charrette ou tout autre instrument d'agriculture, les géants qui ont la tête comme un chaudron à bière et les

épaules larges d'une toise, le personnage mystérieux du *Vieux-Pèlerin*, Polkane l'homme-cheval. Il est curieux de voir le génie russe s'approprier si complétement un récit que l'on eût pu considérer comme purement occidental, comme une partie intégrante du cycle carolingien.

Après l'étude des emprunts faits par l'épopée grande-russienne aux épopées chrétienne, assyrienne, égyptienne, juive, persane, hellénique, néo-grecque, française, je prends congé d'elle pour passer dans le domaine d'une autre nationalité russe.

La Russie se compose comme l'on sait de trois nations très étroitement apparentées, mais dont les langues présentent des différences dialectales : la Grande-Russie, la Russie-Blanche, la Petite-Russie. C'est de la première que je me suis surtout occupé jusqu'à présent ; la seconde ne paraît pas avoir conservé de chansons épiques ; j'arrive à la troisième, à laquelle je vais consacrer au moins quelques chapitres. Ainsi le tableau que je dois présenter de la *Russie Épique* en sera moins incomplet.



QUATRIÈME PARTIE

L'ÉPOPÉE PETITE-RUSSIENNE (1)

CHAPITRE PREMIER

LES DERNIERS KOBZARS

I.

La première fois que j'eus l'occasion de faire connaissance avec la poésie populaire de l'Ukraine, c'est en août 1874. Parmi les Russes et les étrangers venus au congrès archéologique de Kief, beaucoup étaient curieux de voir un de ces *kobzars*, chanteurs ambulants dont la mémoire est un vaste répertoire d'anciennes ballades, et dont le

(1) Antonovitch et Dragomanof, *Istoritcheskia piesni malorousskago naroda*, 2 vol. Kief, 1874-1875 Routchenko, *Tchoumatskia narodnia piesni*, Kief, 1874. — Roussof et Lissenko. *Kobzar Ostap Veresaï*, Kief, 1874. — *Zapiski iougo-zapadnago otdiela imp. roussk. geogr. obchtchestva*, Kief 1874. — Tchoubinski, *Troudy ethnograf.-statistitcheskoï expeditii v iougo-rousskii kraï*, Saint-Pétersbourg, 1874. — Koulich, *Istoria vozsoédinenia Roussi*, Saint-Pétersbourg, 1874. — Koulich, *Zapiski o ioujnoï Roussi*, Saint-Pétersbourg 1856-1857. — Oreste Miller, *Malorousskïïa narodnia doumy, kobzar Ostap Veresaï*, dans la *Drevnaïa i novaïa Rossia*, Saint-Pétersbourg, avril 1875. — Kostomarof, *Istoritcheskaïa poésia i novié eïa materialy*, dans le *Viestnik Evropy* de décembre 1874.

type tend chaque jour à disparaître. La Société géographique s'était mise en rapport avec un de ces artistes, et par une belle soirée d'été on se réunit pour l'entendre dans un bosquet des jardins de l'université. Le chanteur, comme la plupart de ses confrères, est aveugle. Son costume est celui des paysans : un large pantalon cosaque qui plonge dans de lourdes bottes de cuir, un bonnet de peau de mouton, une *svita* ou souquenille de laine grossière, dont la couleur est à peu près celle de la poussière des routes. On le fit asseoir sur une escabelle, et les auditeurs formèrent autour de lui un cercle qui devenait à chaque instant plus nombreux. Une seule lampe, presque enfouie dans la verdure, éclairait en plein le visage du *kobzar*, dont la voix retentissait dans la nuit aussi nette qu'un chant de rossignol. Son nez épaté, sa grande bouche aux lèvres minces, étaient vulgaires, malgré sa barbe grise de patriarche; la partie inférieure du visage rappelait qu'Ostap Vérésaï n'était qu'un pauvre vagabond; elle semblait garder l'empreinte des misères triviales et des humiliations de sa vie errante; mais sûrement ce grand front, haut et bombé, tout ridé et dénudé, ces paupières closes, profondément enfoncées et comme perdues sous d'épais sourcils, avaient leur noblesse, et portaient comme la trace de pensées et de méditations supérieures à la condition de cet homme.

Ce *kobzar* n'est pas un poète dans le sens propre du mot : il n'a rien créé, il ne fait que garder le trésor de poésie populaire que lui ont transmis ses devanciers; mais ces mélodies héroïques dont il berce sa méditation, ces fiers exploits sur lesquels revient obstinément sa pensée, ont donné une certaine élévation à son esprit et une certaine dignité à ses traits. Son existence diffère peu de celle que les légendes grecques assignent à Homère lui-même. Le paysan Ostap Vérésaï est l'héritier direct de ces anciens chantres de la Slavie, qui au VIe siècle se présentèrent à

l'empereur grec Maurice une cithare à la main, et qui venaient en ambassade des bords de la Baltique à ceux du Bosphore; il est le légitime successeur de Boïane et des autres « rossignols du temps passé » que l'on voit figurer à tous les festins des princes russes, célébrant la gloire des bogatyrs et la splendeur des dieux, et dont on récompensait les chants avec l'or et les riches étoffes de la Grèce; il est un des tard-venus de cette corporation d'artistes qui sous différents noms a existé à l'âge héroïque chez tous les peuples: aèdes ioniens, scaldes scandinaves, bardes des Gaules et de la Germanie, trouvères et jongleurs de la vieille France. Par sa vie errante et son infirmité, le *kobzar* aveugle de la Petite-Russie rappelle plus complétement que tout autre le type des Homères grecs; il renoue directement le temps présent à l'antiquité classique, et, quand le dernier de ces hommes aura disparu, les récits des anciens sur le chantre d'Achille paraîtront moins vraisemblables: on cessera d'en avoir sous les yeux la vivante illustration.

Or le temps où il n'y aura plus de *kobzars* dans la Petite-Russie n'est pas bien loin. Ostap en a connu dans sa jeunesse un grand nombre; aujourd'hui, à l'entendre, il n'en existe plus que deux, le vieux Trikhon à Boubni, le vieil Antoine à Vetchirki, et il ne sait pas s'ils vivent encore. Lui-même a aujourd'hui soixante-douze ans, et il a subi bien des épreuves dans cette longue carrière. Déjà les *kobzars* Arkhip Orgitski et André Chout, de la bouche desquels M. Koulich a recueilli, il y a vingt ans, tant de belles chansons, sont allés rejoindre les anciens. Peut-être ai-je entendu à Kief le dernier de ces rhapsodes de la steppe. On comprend avec quel intérêt notre public d'archéologues écoutait ce vieux chanteur aveugle lorsque pensif et grave, sa *bandoura* entre les bras, comme étranger au monde qui l'entourait, il semblait se redire à lui-même les chants du passé.

La *kobza* ou la *bandoura* est un instrument à cordes qui rappelle la mandoline par son fond arrondi, mais qui est beaucoup plus grande. Elle est tendue de douze cordes dont six seulement vont s'enrouler aux chevilles qui sont dans la tête de la *kobza;* six autres plus petites s'attachent à des pitons placés sur le pourtour de la table d'harmonie. Le son de cet instrument est fort doux; aussi dans les fêtes de village, lorsqu'il s'agit de danses ou d'amusements bruyants, les paysans donnent-ils la préférence à la *lira,* sorte de vielle aux sons criards et tapageurs. En revanche, la *kobza,* instrument discret et ami des nuances, est précisément ce qu'il faut pour accompagner les chansons historiques, — les *doumy,* comme on les appelle par opposition aux bylines de la Grande-Russie : elle ne couvre pas la voix du chanteur, elle permet d'entendre distinctement chaque parole; or pour le peuple ce sont les paroles qui sont importantes. Il en était de même, je pense, pour les auditeurs d'un rhapsode grec ou d'un trouvère français. Ce qui les intéressait avant tout, c'étaient les exploits d'Ulysse dans la caverne de Polyphème ou de Roland dans le val de Roncevaux. Pour ce public des âges épiques, la musique ne vient qu'en seconde ligne. Son rôle est encore considérable cependant : elle ajoute à la force des sentiments que fait naître le récit, elle rend les émotions plus intimes et plus pénétrantes, elle remue et amollit les cœurs, elle rend l'attendrissement et les larmes plus faciles. Elle souligne les effets dramatiques comme le trémolo que dans nos théâtres l'orchestre fait entendre à certains endroits pathétiques de la pièce. Cette musique des chansons historiques de l'Ukraine, je ne saurais en donner une idée plus juste qu'en résumant les observations d'un compositeur distingué de la Petite-Russie, M. Lissenko.

L'air sur lequel se déclament les vers d'une ballade présente assez peu de richesse et de variété mélodique, mais il admet une infinité d'inflexions vocales, de vibrations

fugitives et insaisissables qu'il est presque impossible de noter. La gamme qui lui sert de base est mineure, et c'est à peine si trois ou quatre fois dans le cours d'une *douma* le chanteur repasse à un autre mode. Une phrase musicale se compose pour ainsi dire de deux membres : le premier est une espèce de récitatif où la note fondamendale de la gamme se reproduit avec insistance autant de fois qu'il y a de syllabes dans les paroles à chanter, sauf pour les deux dernières syllabes qui s'achèvent en deux notes plus prolongées, sur la quarte ou la quinte; l'autre membre est, à proprement parler, la phrase musicale : il est plus développé, le chanteur se plaisant à le moduler et à lui imprimer le caractère mélancolique qui domine dans toute cette mélodie. Quelquefois le sentiment d'angoisse ou de tristesse, devenant tout à coup plus aigu, se traduit par un cri, un sanglot, en dehors de toute gamme. On conçoit qu'une musique si libre, qui s'attache avant tout à suivre et à exprimer tous les mouvements de la passion, ne se laisse pas assujettir à un rhythme. Le chanteur reste absolument maître de sa mesure. Quant à l'accompagnement du chant et à la ritournelle qui reprend après chaque vers, ils reproduisent, à peu de chose près, la même phrase que le chant. De toutes ces particularités il résulte une mélodie très originale, toute particulière à la Petite-Russie; un auditeur doué du sens musical distinguera du premier coup un air ukrainien d'un air de la Grande-Russie.

Outre les *doumy* et d'autres chansons historiques, Ostap Vérésaï sait aussi des cantiques spirituels sur l'enfant prodigue, le grand saint Nicolas, le jugement dernier. Il sait des couplets satiriques d'un genre assez libre, comme *la Femme de hussard*. Le Petit-Russien est jovial par moments : à ses accès de mélancolie succèdent aisément des accès de gaîté; quand Ostap chante une de ces facéties, il faut le voir se trémousser, se dandiner de droite à gauche, et tirer de son gosier comme de sa *kobza* les notes les plus

bizarres. Même s'il s'agit d'un air à danser, il se lève et se démène en cadence; on le prendrait pour un jeune cosaque à le voir plier alternativement ses jarrets et lancer en avant ses lourds talons comme dans une bourrée auvergnate.

Ce sont les chansons historiques qui ont toutes ses préférences : telles sont l'histoire des trois frères qui s'enfuirent des prisons turques d'Azof, de la veuve qui est chassée de sa maison par ses fils, de Féodor Bezrodni, le brave compagnon qui expire de ses blessures dans le désert, mais surtout la tempête de la mer Noire. Et vraiment la chanson héroïque va mieux à son talent, à son air grave, à sa grande barbe, à son infirmité presque auguste. C'est la science de ces nobles ballades qui le relève à ses propres yeux. Il les a apprises de ses maîtres, qui eux-mêmes les tiennent de leurs devanciers, et de *kobzar* en *kobzar* elles remontent dans les siècles lointains. Il ne doute pas que l'origine n'en soit divine. Il a souvent disputé à ce propos avec le pope de son village, qui apparemment les enveloppait dans la commune réprobation formulée par l'église grecque contre les « jeux et chansons diaboliques » (1), mais Ostap n'est pas de cet avis et ne partage pas les scrupules de certains chanteurs de l'Onéga, de Rabinine, par exemple. Un vieux cosaque osa un jour les attaquer en sa présence et soutenir qu'elles étaient une invention des hommes : c'était perdre son temps que de les écouter. « Quand j'entendis ces paroles, raconte Ostap, je sentis

(1) Ce n'est pas seulement sur les bords de l'Onéga ou sur ceux du Dniéper, dans la Grande-Russie ou dans la Petite-Russie, que les chansons populaires sont suspectes à certains ecclésiastiques, méprisées de certains lettrés. M. Radlow (t. III, p. XIX), remarque que les chansons héroïques des Tatars ne sont chantées que par les ignorants : le *Mullah*, c'est-à-dire le prêtre ou lettré, celui qui a reçu quelque teinture de la culture étrangère, affecte de les dédaigner. Aussi personne, parmi ceux qui savent écrire, n'a jamais eu souci de les conserver par l'écriture. A l'autre bout de l'ancien continent, dans la Basse-Bretagne, M. Luzel doit presque tous les *gwerziou* qu'il a pu recueillir à de vieilles mendiantes, à des servantes ignorantes, à des sabotiers perdus au fond des bois, et autres gens du menu peuple.

mon cœur bouillonner de courroux. Je crois que je l'aurais tué, si j'avais pu. — Et de qui donc viennent-elles, lui dis-je, si ce n'est pas de notre seigneur Jésus-Christ? N'est-il pas écrit qu'il est descendu sur la terre pour nous amener au royaume des cieux et nous délivrer de toute peine ? »

Les chansons qui célèbrent les exploits des héros contribuent donc au salut au même titre que les préceptes de l'Évangile. Comme eux, elles viennent de Dieu pour l'édification et le bonheur des hommes. Le *kobzar*, à ce point de vue, n'est plus un simple vagabond : il est un ministre du ciel ; bien que le prêtre orthodoxe le repousse, il partage avec lui la prêtrise. C'est ainsi que les bardes gaulois participaient aux priviléges sacerdotaux de nos druides, ne formaient avec eux qu'une même église. Écouter de belles *doumy* est œuvre pie. Leurs vers ont cette vertu divine que déjà le grand poète indou attribuait à ceux du *Ramayana* : « Heureux qui lit tout ce livre ! heureux qui seulement en lit la moitié ! Il donne la sagesse au brahme, la vaillance au chatria, la richesse au marchand. Si par hasard un esclave l'entend, il est anobli. Qui lit ce poème est quitte de ses péchés. » Ostap Vérésaï se rencontre sans le savoir avec le chantre de Rama. Aussi, quand il accorde son instrument pour une *douma*, ses traits prennent une gravité solennelle et un silence respectueux se fait autour de lui.

Le voilà qui chante sa pièce favorite, *la Tempête sur la mer Noire*. Un vaisseau monté par des cosaques vient d'être brisé par les vagues, et sur un de ses débris flottent au hasard trois naufragés. L'un d'eux est un pauvre diable sans famille, sans foyer. Nulle sœur, nulle vieille mère qui dans les villages du Dniéper prie le ciel pour lui. Aussi est-il le premier dont les doigts cripsés lâchent la planche de salut et qui coule à fond. Les deux autres sont deux frères : suspendus sur l'abîme, ils versent des lar-

mes amères et font leur examen de conscience. « C'est la prière de notre père et de notre mère qui sûrement nous châtie ; quand nous sommes partis pour l'expédition, nous n'avons pas demandé leur bénédiction ; bien plus, notre vieille mère, comme elle voulait s'approcher, nous l'avons repoussée de nos étriers. Hélas ! nous avons eu trop d'orgueil. — Notre frère aîné, nous ne l'avons pas honoré comme un père ; pour notre sœur nous n'avons pas eu assez de tendresse. Nous avons refusé à notre proche voisin le pain et le sel. Vraiment nous avons eu trop d'orgueil ! — Nous sommes passés devant les églises de Dieu sans ôter notre bonnet, sans faire le signe de la croix sur notre visage, sans appeler à notre aide la miséricorde du Créateur ! »

Cette prière de leurs parents, qu'ils ont méprisée et qui les condamne, voici que leur repentir sincère lui rend tout à coup son efficacité bienfaisante ! Le ciel s'éclaircit, la mer Noire s'apaise; poussés vers le rivage, ils saisissent de leurs mains la pierre blanche du rocher ; ils ont pied « sur la terre, sur la terre riante, parmi le peuple baptisé, dans les villes chrétiennes. » Leur joie n'est tempérée que par un sentiment naturel de compassion pour le malheureux sans famille qui a péri sous leurs yeux parce que personne ne priait pour lui.

Toutes ces ballades petites-russiennes sont dans une langue sonore, harmonieuse, pleine de voyelles. La rédaction en est sobre et concise : jamais de grands développements. L'art du chanteur consiste donc à mettre chaque vers en relief et à en faire comme un petit poème musical. Le *kobzar* attaque ordinairement avec beaucoup d'énergie et de vivacité le premier membre de sa phrase, la partie de récitatif, comme l'appelle M. Lissenko ; puis sur quelqu'une des syllabes du second membre sa voix prend de l'insistance, se déploie en fioritures d'une fantaisie mélancolique, tandis que sa main frémit nerveusement sur les cordes de

la *bandoura*. On croit alors entendre le choc furieux des vagues, ou la voix mourante des naufragés, ou cette prière qui monte au ciel comme un vagissement d'enfant, dans le sifflement de la tempête. L'âme en est assombrie, comme si les bancs de brume et les nuées livides du Pont-Euxin s'étendaient sur elle. Après chaque vers, la phrase musicale, répétée sur l'instrument, sert à maintenir l'auditeur sous le coup de sa dernière émotion. Si le vers a une importance particulière, le chanteur le reprend une seconde fois en accentuant encore plus fortement la note mélancolique.

L'effet de cette déclamation musicale est toujours très-grand sur un public petit-russien. Le peuple n'échappe jamais à cette impression; l'artiste lui-même, bien qu'il raconte pour la millième fois peut-être le danger et le repentir des deux frères, partage souvent l'attendrissement de son auditoire inculte. Il retrouve au contact de ces tristesses sympathiques toute la nouveauté de ses premières émotions, les larmes font trembler sa voix et viennent mouiller ses paupières d'aveugle. Le jour où je l'ai entendu, son cercle de lettrés subissait presque aussi complétement l'influence de ses mélodies qu'un cercle d'hommes du peuple. Pour quelques-uns, les souvenirs d'enfance, les réminiscences du village paternel donnaient une force nouvelle à ces accents, dont leur oreille de citadins s'était désaccoutumée. Plus d'une tête s'inclinait, rêveuse; personne ne songeait à applaudir le vieux chanteur pendant que, semblable à l'aveugle de l'élégie de Chénier,

..... Déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers dans les gouffres amers.

Ce silence était pour lui une récompense plus haute et le gage d'un succès plus complet.

II.

Une autre chanson du répertoire d'Ostap, souvent redemandée par son public, est intitulée *Pravda* (la vérité ou la justice); mais, avant de la commencer, il demande toujours pardon aux *messieurs* qui sont là des hardiesses qu'elle pourra contenir :

« Dans le monde, il n'est point de justice; de justice, on ne trouvera point. Maintenant la justice vit sous les lois de l'injustice.

« Aujourd'hui la justice est en prison chez les *pans* (les seigneurs) : l'injustice est assise à son aise avec les *pans* dans la salle d'honneur.

« Aujourd'hui la justice reste debout près du seuil; l'injustice trône avec les *pans* au haut bout de la table.

« La justice est foulée aux pieds par les *pans*; mais on verse à l'injustice l'hydromel dans les coupes.

« Dans le monde, il n'est point de justice; de justice, on ne trouvera point. Et pourtant la justice dans le monde, c'est comme votre père et votre mère...

« Quand les enfants sont devenus orphelins et qu'ils n'ont plus ni aide ni secours, ils pleurent, ils pleurent et ne savent que devenir. Ils ne peuvent oublier leur mère défunte.

« Oh ! notre mère, notre mère aux ailes d'aigle, où te trouver? On ne peut t'acheter, ni te gagner.

« Ah ! si nous avions les ailes des anges, comme nous volerions au-devant de toi!

« Car la fin du monde approche : même de son propre frère il faut avoir défiance.

« Aller devant les tribunaux avec les gens?.. Pas de justice à espérer. Il faut avoir de l'or et de l'argent pour assouvir les *pans*.

« *L'homme qui veut encore accomplir la justice*, que Dieu lui envoie de là-haut des jours de bonheur !

« Seul le Seigneur est la vraie justice. Il châtiera l'injustice, il brisera les superbes. »

Cette chanson semblera peut-être un tissu de lieux-communs; mais que l'on songe à la signification que lui donnaient les griefs du peuple, à l'énergie qu'elle empruntait à la déclamation du *kobzar*. Au début, c'est toujours la même idée, celle de la justice debout près du seuil, comme une mendiante, et de l'injustice assise au banquet des *pans*, qui se répète avec une fatigante monotonie ; mais cette monotonie est celle des pensées douloureuses que l'esprit tourne et retourne avec une volupté poignante, et de l'obsession desquelles on ne peut s'affranchir. Si les expressions semblent un peu vagues, il n'en était que plus facile aux opprimés de leur donner un sens, chacun se remémorant alors ce qu'il avait eu déjà à souffrir. Si le parallèle de la justice et de l'injustice paraît se prolonger trop longtemps (et nous l'avons abrégé dans notre citation), il prenait fin cependant avant que la rêverie farouche du *mougik*, bercée par l'implacable mélodie, eût défilé le chapelet de ses propres misères. Cette antithèse, qui se répète sans trêve et sans merci, tombant sur son imagination endolorie comme une eau qui tombe goutte à goutte, devenait provocante à force même d'uniformité. Cette musique du *kobzar*, sans élan, sans couleur, moins irritée que mélancolique, convenait à la prudence qu'imposait la situation. Il n'était pas nécessaire qu'elle se fît entendre hors des murs de la chaumière; le moment n'était pas venu de faire éclater les fanfares guerrières; mais elle était déjà le sourd murmure, le grondement qui précède l'explosion. Déjà dans l'âme du peuple des Ukraines s'agite un orage de pensées confuses, de colères à demi réveillées, comme un essaim de marseillaises qui essaient

leurs ailes et qui frémissent avec les cordes de la *kobza*. La chanson s'enlève tout à coup jusqu'au lyrisme par cette invocation à la justice, qui est sur la terre comme un père et une mère et vers laquelle s'élancent tant d'âmes souffrantes. Non vraiment, pour le paysan des campagnes du Dniéper, ce n'était pas un lieu commun que cette image de « la justice foulée aux pieds par les *pans*. » Et quand à la veillée d'un village ukrainien, sous le discret abri du toit de chaume, avait retenti cette chanson, on était sûr que le lendemain plus d'un travailleur manquerait à l'appel de l'intendant pour la corvée seigneuriale. Plus d'un avait senti qu'à la fin c'en était trop, et, laissant là sa charrue et ses bœufs, il était parti.

Où allait-il ? où tendaient les pas de ce banni volontaire ? C'était encore la chanson du *kobzar* qui lui montrait le chemin. A force d'entendre célébrer les aventures sur la mer Noire, les lucratives expéditions contre les villes musulmanes, les grands combats contre le Turc et le Tatar, le mougik s'était senti l'étoffe d'un cosaque. Plutôt que de peiner pour un maître, il courait porter ses rancunes et son bras vigoureux aux « frères » du bas-Dniéper, aux Zaporogues. Même de ceux qui restaient au village la patience était devenue plus courte à méditer ainsi sur la justice et l'injustice. Ils attendaient que la justice, avec un grand bruit d'ouragan, vînt étendre sur le monde ses larges ailes d'aigle. Si, en apparence résignés, ils se ramassaient sur eux-mêmes, c'était pour mieux bondir à sa rencontre. Le gouvernement des seigneurs polonais savait bien ce qu'il faisait en poursuivant les *kobzars*. Leurs chants ont plus contribué que la prédication des moines orthodoxes à inspirer au paysan petit-russien la haine des *pans* catholiques, l'attachement à sa nationalité, à sa religion. De village en village, tâtonnant avec leurs bâtons par les chemins poudreux, ils allaient réveiller les colères assoupies; avec leur instrument aux doux sons plaintifs, ils

étaient comme le tocsin de la liberté ukrainienne; ils étaient les recruteurs de « l'armée zaporogue, » la terreur secrète de l'intendant juif et du missionnaire latin. Sous la chaumine enfumée, ils chantèrent tant de fois l'insolent triomphe de l'injustice, que le jour de la revanche arriva et que Bogdan Khmelniçki, « l'homme qui veut encore accomplir la justice, » se leva.

III.

Quelques mots sur la biographie d'Ostap Vérésaï montreront comment se transmettaient de *kobzar* en *kobzar* les chansons héroïques, et avec quelle sûreté de tradition les plus anciennes ballades ont pu à travers les siècles nous parvenir sans altération. Homère nous a conservé le souvenir de deux de ses devanciers, Démodocos, le divin poète, qui célébrait à la cour d'Alcinoüs les exploits d'Ulysse, et le noble Phémios, qui, assis sur un trône à clous d'argent, chantait par contrainte dans les festins des prétendants. Ostap Vérésaï nous apprendra de même à connaître ceux qui furent les maîtres de son enfance. Il est né au village de Kaloujnitsi, vers 1803 ou 1805, sans qu'il soit possible de préciser la date exacte. Son père était aveugle et gagnait quelque argent à jouer du violon dans les fêtes de village. Ostap était venu au monde avec de bons yeux, mais la fatalité héréditaire s'étendit sur lui vers l'âge de quatre ans, et à son tour il perdit la vue. Qu'allait-il devenir ? quel métier lui apprendre ?

Le choix pour un aveugle était tout fait. A quinze ans, on le mit en apprentissage chez un vieux *kobzar*, Siméon Kochoï, qui devait lui enseigner les premiers éléments de son art, de la « gaie science, » comme auraient dit nos trouvères français. Mais cette « gaie science » est en Pe-

tite-Russie le patrimoine de fort pauvres compagnons : Ostap avait un bel avenir de misère devant les mains. Être un musicien aveugle est une triste situation : qu'on se figure la situation d'un simple apprenti en ce métier. Et pourtant l'organisation de la corporation des *kobzars* présente quelques lointaines analogies avec celle de nos écoles de druides et de bardes gaulois, où l'écriture n'était pas moins inconnue, et où des myriades de vers ne se conservaient que par la mémoire. L'élève *kobzar* contractait avec son maître un engagement de trois années : il n'avait rien à lui payer, étant bien trop dépourvu lui-même ; au contraire il recevait de lui la nourriture et le vêtement, c'est-à-dire qu'il partageait sa misère et ses haillons. Le maître, qui malgré cette dégradation apparente avait droit à tous ses respects, lui apprenait les chansons qu'il savait lui-même, et parfois quelques prières pour demander l'aumône ou remercier les bonnes gens. C'était tout, car ces fils de la muse rustique sont absolument illettrés. Quand le disciple avait fait quelques progrès, il courait les villages et les foires pour le compte de son maître, chantant les airs qu'on lui avait enseignés, recevant très peu d'espèces sonnantes, mais force biscuits, de la farine, de la graisse de mouton, et autres provisions qu'il se chargeait de vendre et dont il rapportait l'argent à son patron.

Ostap eut affaire souvent à des instituteurs indignes de leur noble mission, à des paresseux qui ne lui apprenaient rien, à des ivrognes qui le maltraitaient. Lorsqu'il les quittait avant le terme de trois ans, c'était toujours un engagement de trois ans qu'il avait à contracter avec le nouveau maître. Son temps d'études risquait de ne jamais finir. Ostap raconte ses tribulations chez l'un d'eux. Celui-ci avait déjà deux disciples qui ne savaient que manger et boire et qui n'apprenaient rien. Comme ils étaient incapables de chanter dans les foires, Ostap restait chargé de

toutes les corvées. Par la pluie et la neige, c'était toujours lui qui était sur les routes. Plus d'une fois il fut atteint de cruelles maladies, réduit à un extrême épuisement. A la fin, il perdit patience et commit un péché, celui de murmurer contre ce maître exigeant. Il s'en confesse ingénument. « Je l'ai fidèlement servi. Était-ce ma faute, si j'étais malade ? Et il m'envoyait toujours en route ! quelle injustice ! Mais je me suis fâché contre lui, et j'ai eu tort : il était mon maître. J'ai péché. »

Il y avait d'autres misères encore dans le métier de chanteur ambulant. Au XIe siècle, un prince russe comblait de flatteries et de présents Boïane et ses pareils ; au XIXe siècle, ils étaient harcelés par une police tracassière. On s'obstinait à ne pas les distinguer des vagabonds ordinaires. L'accès des champs de foire et des cabarets où ils auraient pu trouver un nombreux auditoire leur était interdit. C'était presque en se cachant qu'ils pouvaient chanter la gloire des vieux cosaques. L'épopée russe faisait l'école buissonnière. Contre toutes les épreuves, Ostap raidissait son courage, faisant de nécessité vertu. Il fallait bien persister, puisqu'il n'avait pas d'autre ressource. « Mon Dieu, me disais-je, mon Dieu ! comment vivre en ce monde ? Mon père, quoique aveugle, se suffit à lui-même. Il joue du violon, et les bonnes gens lui cultivent son petit champ. Et moi, que deviendrai-je, si je ne sais rien ? » Ces pensées le tourmentaient lorsqu'il revenait à la maison paternelle et l'en chassaient toujours à la recherche d'un nouveau patron qui fît enfin de lui un *kobzar* accompli.

Le jour vint où il passa maître en son art. « Sais-tu, mon fils ? lui dit enfin le dernier de ses instituteurs, je te remercie. Tu m'as fidèlement servi, tu as bien travaillé. Je pourrais te garder, mais peut-être tu ne me serais d'aucune utilité et moi je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu en sais autant que moi : tire-toi d'affaire comme tu l'entendras. » C'est ainsi qu'Ostap fut reçu *kobzar*. Émancipé, il

court le pays, cette fois pour son propre compte. Chemin faisant, il grossit son trésor de science poétique. S'il ne s'attache plus à aucun maître, il écoute les vieux chanteurs et fait son profit de ce qu'il retient.

Cependant au cœur de l'artiste vagabond un sentiment nouveau commence à se glisser. Maintenant qu'il a, comme on dit, une position, il voudrait se marier. D'ailleurs à combien de dangers son infirmité, son isolement ne l'ont-ils pas exposé ? Il loue parfois des gens pour le guider, et souvent les coquins l'abandonnent sur une route inconnue. Son malheur, qui devrait inspirer le respect, tente les mauvais plaisants. De méchants garnements prennent plaisir à se coucher en travers de son chemin, pour que l'aveugle vienne trébucher sur leur corps. Un soir un ivrogne le rosse cruellement dans la rue ; mais le lendemain le tapageur a honte de cette lâche action et achète le silence de sa victime par un quarteron d'eau-de-vie. Le franc-parler d'Ostap lui fait aussi des ennemis : un diacre, irrité d'une de ses satires, l'assaille à l'improviste avec une pelle de bois qu'il lui brise sur la tête. Par bonheur, l'aveugle n'était point manchot. « Je me retourne, raconte Ostap, je l'empoigne par ses longs cheveux ; je l'aurais foulé aux pieds si les gens ne m'en avaient empêché. » Ces cruelles taquineries, inévitables dans la grossièreté des mœurs rustiques, reviennent souvent dans l'histoire des *kobzars*. Homère, suivant la légende, dut endurer aussi les mépris quand il mendiait son pain de porte en porte, invoquant le grand Jupiter et le « dieu dont l'arc est d'argent. » Les enfants ne sont pas toujours aussi bons que dans l'idylle de Chénier. Le *kobzar* André Chout se plaignait déjà à M. Koulich des misères que son jeune guide lui faisait souffrir. « Il est parfois à deux pas de moi, et il me laisse crier sans répondre. Il faut le supporter, car les gens disent déjà : Voyez comme cet aveugle est irritable ! L'autre jour il m'a conduit dans un fossé si profond que,

lorsque j'ai levé les mains, je n'ai pu en toucher le rebord. » Heureusement Ostap nous assure que les mœurs s'adoucissent, et que les enfants d'aujourd'hui valent mieux que ceux d'autrefois.

Il n'en était pas moins nécessaire au pauvre musicien d'avoir enfin un foyer et une compagne, une protection. Voilà donc notre aveugle qui fait sa cour aux jeunes cosaques. La première qui reçut l'offre de son cœur se laissa conduire à l'autel ; même aux deux premières questions du prêtre elle répondit *oui ;* mais à la troisième, cédant aux conseils de ses amies, elle articula un *non* décisif. Une autre s'était laissé attendrir ; quand elle entendait le son de sa *kobza* sur la grande route, elle laissait tout, la grange et la corvée seigneuriale, accourait auprès de lui. Le maître d'Ostap et celui de la jeune fille étaient consentants au mariage. Un prêtre avide gâta tout ; il demandait 6 roubles pour les marier : jamais le musicien n'avait eu pareille somme à sa disposition. Il s'en alla bien triste et n'entendit plus parler de la belle. Avec une troisième, il fut plus heureux.

Nous le retrouvons bientôt marié, père d'une fille. Il a un gendre et des petits enfants. De ses propres mains, l'aveugle bâtit la chaumière commune ; mais, quand Ostap devint veuf, son mauvais garnement de gendre, méprisant la bénédiction des parents, le chassa d'une maison qui était à lui. Roi Lear de la steppe, il recommence sa vie errante. A son âge, il lui faut se chercher une famille nouvelle et un autre foyer. Une paysanne veuve reçoit humainement ses avances ; mais, comme elle attend toujours qu'il lui vienne de quelque point de l'horizon un galant plus valide, elle le fait languir sept années. Enfin elle se rend à ses prières, à ses larmes ; elle a pitié de son isolement, et du sien peut-être.

Depuis son mariage avec cette grosse gaillarde à mine futée, dont un nouveau recueil, *la Russie ancienne et mo-*

derne. publiait récemment le portrait, Ostap est heureux. Il est entouré d'enfants, les siens, ceux de sa femme et ceux de ses enfants. Il a une maison à lui, des poules, du menu bétail, six brebis avec leurs agneaux. Il est presqu'à l'aise : il ne mendie plus et ne court les foires que pour se divertir. Il ne rôde plus par les routes avec sa *kobza* sur les reins, mais il est recherché par les savants, par les lettrés, qui se sont enfin avisés du mérite de la poésie populaire. A deux séances où je l'ai entendu, je lui ai vu faire une fort belle recette. On veut honorer en lui la muse nationale, on l'écoute avec déférence, et lorsqu'il s'excuse avant d'attaquer une chanson un peu hardie, les *messieurs* d'aujourd'hui lui disent : « Va toujours, ne crains rien. » Quand du plus profond de sa riche mémoire revient sur ses lèvres quelque ballade inédite, les amateurs s'en emparent avec joie. La Société de géographie a publié son répertoire de chansons avec sa photographie et sa vie racontée par lui-même.

IV.

Si nous avons insisté sur Ostap Vérésaï et les *kobzars*, il ne faut pas croire cependant que ces chanteurs aient été les seuls poètes ou les seuls agents de la poésie nationale des Ukraines. Dans l'*Iliade*, Achille, « avec une lyre artistement travaillée, charme son âme » et célèbre la gloire des guerriers. Plusieurs de nos trouvères et troubadours français ont su à la fois chanter et combattre [1]. Un état analogue de civilisation a ramené dans la Petite-Russie les mêmes scènes. Le poète s'y confond parfois avec le héros : les braves savent manier la *bandoura* aussi aisément que la lance ou l'aviron. Une *kobza* fait nécessaire-

(1) Voir ci-dessus, p. 22 et 100.

ment partie de l'équipement du cosaque. Une des ballades les plus en faveur est celle du guerrier mourant qui fait vibrer pour la dernière fois les cordes sonores.

» Il est assis sur un *kourgane* (tertre), le vieux cosaque gris comme un pigeon. Il joue de la *bandoura* et chante d'une voix retentissante.

« Près de lui, son cheval percé de coups de lance et de coups de feu, sa pique brisée, sa gaine veuve du sabre d'acier, sa cartouchière épuisée. Il ne lui reste plus que sa fidèle *bandoura* et dans sa poche profonde sa pipe brune et une pincée de tabac.

« Alors le pauvre cosaque fume sa pipe, et, s'accompagnant sur la *bandoura*, chante d'une voix plaintive : « Hélas ! mes frères, jeunes compagnons, cosaques zaporogues, où êtes-vous, qu'êtes-vous devenus? Reviendrez-vous jamais à notre mère la *setche?* De vos épieux frapperez-vous le Polonais scélérat? De vos cravaches chasserez-vous, en troupeaux de captifs, les Tatars infidèles ?

» Ah! si Dieu me donnait la force de remuer mes vieilles jambes et de courir sur vos traces, jusqu'à mon dernier soupir je vous jouerais les airs joyeux. Si seulement ma fidèle *bandoura* savait qu'une main chrétienne m'ensevelira !..

» Je n'ai plus la force de me traîner dans la steppe. Bientôt vont arriver les loups au pelage gris : de mon cheval ils feront leur repas, et de moi, pauvre vieux, leur collation.

» O ma *kobza*, ma fidèle amie, ma *bandoura* si bien ornée de peintures, que vas-tu devenir ? Vais-je te brûler et disperser ta cendre au vent ou te placer au sommet de ce *kourgane*? Qu'ils soufflent à travers la steppe, les vents rebelles; qu'ils fassent vibrer tes cordes, qu'ils en tirent des sons tristes et plaintifs. Peut-être que les cosaques qui chevaucheront par là se hâteront d'accourir; peut-être ton gémissement frappera leur oreille et les ramènera à ce *kourgane*. »

Un héros vraiment historique, le cosaque Paleï, l'allié de Pierre le Grand contre Mazeppa, est représenté dans

une *douma* contemporaine, charmant avec sa *bandoura* l'ennui de son exil, errant dans la vallée et s'asseyant sur un tertre pour chanter des airs sur ce motif : « Triste est la vie de ce monde! » A l'exposition archéologique de Kief on montrait naguère une *bandoura* qui, suivant la tradition, aurait appartenu à Mazeppa. M. Koulich parle d'une estampe très populaire où est représenté le parfait cosaque tel qu'aimait à se le figurer l'imagination des masses : il est assis les jambes croisées, la *kobza* sur ses genoux; près de lui dans la forêt son cheval paît le gazon, et à un arbre on voit un Juif ou un Polonais pendu par les pieds. Mais enfin le temps des *héros-kobzars* est passé et il est bien certain qu'aujourd'hui ce sont les chanteurs aveugles, comme Ostap Vérésaï, qui ont recueilli tout l'héritage poétique de la Petite-Russie.

La poésie populaire en Ukraine, comme ailleurs, a reconquis le respect des classes éclairées. Cendrillon a quitté le pauvre foyer du paysan pour venir s'asseoir parmi les puissants du monde et les princes de la science. A Kief, on semble avoir pris pour devise ce mot de M. Koulich : « aimer la chanson qui court le monde comme une orpheline, la sauver de l'oubli, c'est vraiment recueillir une âme, un esprit qui sans notre sollicitude eût été anéanti. » MM. Tchoubinski et Kostomarof, l'historien si populaire sur les rives du Dniéper, viennent d'éditer un recueil de poésies nationales, qui offre comme un tableau complet de la vie cosaque sous tous ses aspects : l'amour, la famille, la guerre, le commerce, le brigandage. M. Routchenko a publié les chansons des *tchoumaks*, hardis négociants qui servaient d'intermédiaires entre la Petite-Russie et les pays tatars. MM. Antonovitch et Dragomanof ont entrepris une publication raisonnée des chansons historiques avec de savants commentaires. Le premier volume tout entier et un fascicule du deuxième volume ont déjà paru. M. Bezsonof a inséré dans le t. IX (358-392) de Kiriéevski un

certain nombre de chansons petites-russiennes, sur les événements du XVIIIe siècle. L'histoire de la réunion des Ukraines à la Grande-Russie, par M. Koulich, œuvre riche de faits et de points de vue nouveaux, d'une franchise audacieuse dans ses appréciations, d'un mérite littéraire considérable et d'une lecture entraînante, va nous offrir le commentaire animé de cette poésie cosaque.

CHAPITRE II.

LES COSAQUES ET LES TATARS

I.

La nationalité ukrainienne s'est augmentée singulièrement au XVIe siècle par la colonisation. Les incursions des Petchenègues et des Polovtsi, du Xe au XIIe siècle, les invasions tatares, depuis le XIIIe, avaient fait des régions du bas Dniéper, un véritable désert. Mais l'ancienne population s'était maintenue dans la Volynie et la Gallicie où se constitua, avec son originalité propre, une nationalité nouvelle, celle des Petits-Russiens. Puis à mesure que la puissance des nomades s'affaiblissait, la colonisation russe reprenait possession des contrées plus méridionales. Vers la fin du XVIe siècle, des centres nouveaux s'y formèrent sous la protection des forteresses de Bar, Bratslaf, Kief et Vinnitsa. Cependant l'Ukraine proprement dite, la région au midi de Kief, restait inculte. Si les historiens polonais

n'exagèrent pas, c'était comme une terre nouvelle à coloniser et presque à découvrir. Un écrivain de ce temps s'écriait : « Il est bien étrange que les Portugais et les Hollandais se soient rendus maîtres des antipodes et du Nouveau-Monde, et que nous, Polonais, nous n'ayons pas encore réussi à occuper un pays si fertile, si rapproché de nous et qui nous appartient. Nous le connaissons moins bien que les Bataves ne connaissent les Indes-Orientales. »

Peut-être l'Ukraine n'était-elle pas déserte à ce point : sans doute elle renfermait d'immenses espaces non cultivés, mais il semble aussi que d'anciens centres de populations s'y soient maintenus çà et là. Des essais de colonisation libre avaient dû se produire, quand les seigneurs entreprirent à leur tour de repeupler le désert.

Déjà quelques seigneurs polonais ou des magnats russes du grand-duché de Lithuanie s'étaient mis à l'œuvre. Ils s'étaient fait donner par le roi de vastes concessions de territoires. Pour y attirer des colons, les concessionnaires en usèrent à peu près comme les créateurs de nos *villes-neuves* françaises au XII[e] siècle. Ils octroyèrent aux colons qui viendraient s'établir chez eux une exemption de toutes charges et redevances pour vingt et même pour trente années. Ils assurèrent l'impunité à tous ceux qui, dans le royaume de Pologne ou dans le grand-duché de Lithuanie, seraient sous le coup de quelque poursuite judiciaire. Le comte Zamoïski promettait que « les vauriens qui auraient tué père, mère, frère, même leur seigneur, trouveraient chez lui un asile et une protection contre la vindicte des lois. » Plus le régime agricole était devenu dur et vexatoire dans l'État polonais et lithuanien, plus les paysans avaient hâte d'échapper au servage et de venir goûter sur une terre nouvelle une liberté de trente années, qui à leurs yeux semblait la liberté à perpétuité. D'ailleurs énorme était la fécondité de ce sol vierge de culture, il surabondait d'énergie productrice : il réalisait les merveilles que les Grecs

ont racontées de l'âge d'or et les Hébreux de la terre promise.

L'Ukraine se compose en grande partie de cet humus noir, de ce *tchernoziom* dont la fertilité n'a pas besoin d'engrais. Chaque grain de blé qu'on jetait dans le sillon creusé par la charrue de bois, raconte M. Koulich, donnait une récolte fabuleuse. Un économiste polonais de ce temps, Rjontchinski, cite un cas où, pour 50 *puisoirs* de blé qu'on avait semés, il y eut une récolte de 90,000 gerbes. L'herbe poussait si haute que les grands bœufs y disparaissaient presque jusqu'aux cornes. Une charrue qu'on abandonnait dans un champ y était recouverte au bout de quelques semaines d'une épaisse végétation. « La fertilité de la terre, dit le même auteur, l'abondance des fleurs et des herbes odorantes y favorisent à tel point l'élève des abeilles qu'elles s'abritent non-seulement dans les bois, dans les creux d'arbres, mais jusque sur le bord des fleuves et dans des trous en terre, où l'on trouve parfois d'énormes quantités de miel. Les paysans en sont réduits à exterminer les essaims errants pour protéger leurs élèves. On cite un campagnard à qui douze ruches dans le courant d'un seul été, donnèrent cent essaims, sur lesquels il n'en conserva que quarante. » Pour des populations agricoles, l'Ukraine, avec ses ruisseaux de miel, était comme le Chanaan du monde slave. Les serfs des provinces russes-lithuaniennes y accoururent bientôt en nombre si considérable que l'intérieur du grand-duché sembla vouloir se dépeupler au profit des nouveaux territoires.

L'Ukraine se développait avec l'activité fiévreuse du *far-west* américain. La liberté, ici comme là-bas, présidait à la fondation de nouvelles nations; seulement, dans la Petite-Russie, la liberté n'était que temporaire. Déjà les années d'exemption s'écoulaient, et les *pans* concessionnaires attendaient avec impatience le jour où ils pour-

raient appliquer à leurs sujets le régime seigneurial dans toute sa rigueur, revendiquer le droit exclusif de chasse et de pêche sur ces libres rivières, fixer la corvée et les redevances, réduire ces hardis colons à la condition de serfs attachés à la glèbe. Mais sur cette terre neuve, dont ils avaient dompté l'exubérance sauvage, avait grandi une génération d'hommes qui avaient perdu tout souvenir de leur village d'origine et des chaînes paternelles, et qui ne connaissaient plus que la liberté. Il s'était formé un peuple à la nuque rebelle, *duræ cervicis*, qui allait opposer aux *pans* une résistance inattendue et qui n'admettait pas qu'on eût fait donation d'âmes humaines par une concession sur parchemin. De ce malentendu entre les maîtres et leurs prétendus sujets allait naître une crise sociale qui ébranlerait jusque dans ses fondements l'État polonais, et, par le soulèvement de ses populations russes, l'acheminerait à une ruine certaine.

A la fin du xvie siècle, ces conséquences inévitables semblaient encore éloignées. Alors, pour le colon, le seul, le véritable ennemi, c'était le musulman, le Tatar. Les empiétements de la colonisation sur la steppe, qui perdait chaque jour son caractère sauvage, sa nature asiatique, semblaient aux nomades venus de l'Asie autant d'attentats à leurs droits. Les richesses nouvelles qui se créaient sur les bords des fleuves petits-russiens excitaient leurs convoitises. Dans le butin qu'ils s'en promettaient, la personne des colons constituait l'article le plus précieux, la denrée humaine étant à très haut prix sur tous les marchés de l'Orient. Les défricheurs de l'Ukraine se trouvèrent donc aux prises avec les Tatars de Crimée, comme les pionniers américains avec les Peaux-Rouges. Les steppes de la Nouvelle-Russie polonaise furent en proie aux horreurs de la guerre asiatique, comme les rivages de la Méditerranée aux pirateries des Barbaresques, comme les plaines de la Hongrie aux incursions des Ottomans. C'était le siècle des

Sélim, des Dragut et des Barberousse. Dans l'Ukraine, les enlèvements d'êtres humains prenaient des proportions colossales, et ce n'était pas seulement les provinces nouvelles qui s'y trouvaient exposées. La situation des régions les plus anciennement peuplées en empira singulièrement. En 1516, les Tatars enlevaient cinq mille prisonniers, en 1537 quinze mille dans la Volynie et la Podolie; en 1575 trente-cinq mille. Pas une chaumière, pas un palais du sud, où l'on ne pleurât des morts et des absents. Cette année-là, les seigneurs ukrainiens parurent en habits de deuil à la diète polonaise.

Bientôt, pour combattre les nomades de l'Asie, surgit du sein de la chrétienté un peuple nouveau de nomades. Le nom des cosaques commence à retentir dans les annales. A côté des cosaques miliciens, organisés par les nobles pour garder les villes et faire le guet sur les grands chemins, il y eut les cosaques d'aventure qui entendaient ne dépendre de personne, — les *indociles*, comme on les appelait par opposition aux guerriers *dociles* des villes et des châteaux.

Aux cosaques de race grande-russienne qui s'étaient établis sur le Don correspondent les cosaques petits-russiens du Dniéper inférieur : ces deux républiques guerrières contiennent à l'orient et à l'occident, en se donnant plus d'une fois la main contre elle, la horde des Tatars de Crimée. Ces aventuriers ressemblaient à leurs ennemis musulmans par leur équipement, leur légère monture, leur goût pour les rapides et soudaines irruptions. Ils avaient même emprunté plusieurs termes à la langue militaire des Tatars, donnant le nom d'*atamans* à leurs chefs, de *koch* à leur camp, etc. Ils étaient non-seulement d'impétueux cavaliers, mais de redoutables pirates. Avec leurs *tchorni*, légères pirogues, qui rappelaient les flottilles que les Oleg et les Igor avaient dirigées contre Byzance, ils portaient le ravage sur les côtes de la Crimée, de la Turquie, de l'Ana-

tolie, et s'enhardissaient parfois jusqu'à monter à l'assaut des lourdes galères ottomanes.

Les cosaques miliciens se confondaient avec les populations sédentaires de la Petite-Russie et vivaient de la vie de tout le monde : autres étaient ceux qui s'établirent sur le bas Dniéper, au midi de ses *porogs* ou cataractes, et qui avaient élevé leur *setche* ou forteresse dans une des îles du fleuve appelée le *Grand-Pré*. Autour de cette capitale, ils formaient un état à part, la *confrérie* ou l'*armée* des Zaporogues. Pour mieux braver le khan de Crimée et son suzerain le sultan de Constantinople, ils s'étaient retranchés sur une terre dont le Turc et le Tatar revendiquaient la propriété. Protégés au nord par les cataractes, au midi et à l'entour par les bas-fonds et les marais du fleuve, ils étaient, comme les chevaliers de Rhodes ou de Malte, une épée sanglante dans le flanc de l'islamisme. Ils n'obéissaient en somme ni au roi de Pologne, ni au tsar de Moscovie, et, pour se consacrer tout entiers à leur œuvre d'extermination, ils s'étaient volontairement mis hors la loi de tous les états voisins. Quand la chrétienté entière demandait la paix aux musulmans, ces *outlaws*, abandonnés de tous, continuaient la guerre. Vivant en la présence continuelle de l'ennemi, ils observaient une discipline particulière. Ils n'admettaient point de femmes sur leur territoire, pas même la vieille mère du cosaque. Pour mère, on avait la *setche*, pour père, le *Grand-Pré*, pour frères, tous les Zaporogues. Parmi eux, il n'y avait que des égaux. Les nobles *pans* qui venaient partager avec eux leur vie d'aventures devaient oublier leur blason au seuil des *porogs* : ici on n'estimait un homme qu'à la mesure de sa valeur. Le bâton d'ataman et tous les grades militaires étaient à l'élection.

Les Zaporogues ont été traités par les historiens polonais ou russes tantôt avec une sévérité, tantôt avec une indulgence également extrêmes.

Pour les uns, ils ne sont qu'une association de pillards. Comme ils ne reconnaissaient aucune loi, aucun traité, ils firent à la Pologne, qu'ils étaient censés protéger, plus de mal que de bien. Sans doute ils portaient le ravage chez les infidèles, mais par cela même ils attiraient sur l'Ukraine de terribles orages qu'il n'était pas en leur pouvoir de détourner. La grande invasion tatare de 1575, qui dépeupla le pays, fut provoquée par leurs incursions sur les terres du khan et leurs interventions dans les affaires valaques. Eux seuls empêchaient que la Pologne pût vivre en paix avec ses redoutables voisins. Quand ils attaquaient les envahisseurs, c'était toujours à leur retour, lorsqu'ils repassaient le Dniéper, afin de s'approprier ainsi le butin que les Tatars avaient fait en Ukraine. Ils se vantaient d'être les champions de l'orthodoxie; mais au fond ils n'avaient aucune religion, et, à part quelques pratiques superstitieuses, vivaient comme des païens.

Leurs apologistes ne sont pas moins ardents que leurs détracteurs. Ces nomades, assurent-ils, furent vraiment le rempart de la civilisation. Placés à l'extrême frontière de la chrétienté, ils soutinrent contre l'islamisme une croisade perpétuelle. Ces Russes rendirent à la sécurité européenne les services dont volontiers on fait honneur aux seuls Polonais. Ce sont eux qui valurent au pays ce beau nom d'*ukraine* ou de *frontière*, et grâce à eux il fut la frontière non pas seulement de la Pologne ou de la Russie, mais du monde chrétien tout entier. Plus tard, ils sont les sauveurs de la nationalité russe, de la religion orthodoxe, de la liberté humaine. Contre les Polonais, qui prétendent imposer leurs lois à la Petite-Russie, contre les jésuites et les moines latins qui, sous le nom d'*union*, lui apportent le papisme, contre les *pans*, qui voulaient transformer des hommes libres en serfs de la glèbe, les Zaporogues, pendant cent ans, ne cessèrent de protester les armes à la main. Contre toute oppression, le peuple des Ukraines

était sûr de trouver protection au-delà des cataractes. « Un tel service à la nation russe, écrivait naguère M. Oreste Miller, est un service à l'humanité; les cosaques ne défendaient pas seulement leur nationalité, ils défendaient les droits du peuple; ils ne permirent pas qu'on le réduisit à la condition d'esclave. »

Le dernier historien de la Petite-Russie, M. Koulich, développe éloquemment la même thèse. Suivant lui, les Zaporogues ont formé sur le bas Dniéper une de ces nobles associations dont les ordres religieux militaires du XI[e] et du XII[e] siècle ont donné les premiers modèles. Astreints à une sorte de vœu de célibat, affectant la pauvreté et le désordre dans leurs vêtements, obéissants jusqu'à la mort à l'ataman de leur choix, ces moines guerriers, cette église militante de la *setche,* pratiquaient réellement un ascétisme d'un genre particulier. Même dans leurs moments de récréation, leur gaîté avait quelque chose de mélancolique. Leur joie était la joie tragique de braves dévoués à la mort, de héros philosophes, qui sur les vanités de ce monde laissent tomber le sarcasme et la hautaine ironie. Sans chemise souvent, avec leurs pantalons souillés de goudron, leur bonnet « recousu avec les herbes des champs et troué par en haut, » comme dit la chanson, sales et hérissés, couchant sur la terre nue à la belle étoile, ils étaient comme une prédication vivante contre la mollesse d'un siècle dégénéré.

Leur *setche* était une admirable école, et le héraut polonais Paprotski assure que les fils des plus nobles familles du royaume allaient servir quelque temps parmi les Zaporogues, pour s'y former à la discipline et à la vraie chevalerie. A leurs yeux, la bravoure guerrière ne suffisait pas; il fallait y joindre l'amour et presque la recherche des privations de toute sorte. Une foi peu éclairée, mais d'autant plus ardente, leur montrait dans une vie future la seule récompense digne de leurs travaux. Ils étaient les

templiers, les chevaliers de Rhodes, les teutoniques et les porte-glaives du bas Dniéper. Ils avaient cette soif de dévoûment qui fait non-seulement les soldats, mais les martyrs. Quand ils avaient décidé une expédition contre le Turc ou le Tatar, on répandait cette proclamation : « Que celui qui pour la foi chrétienne veut être empalé, roué, écartelé, que celui qui est prêt à endurer toutes les tortures, que celui qui ne craint pas la mort vienne avec nous! » Le même Paprotski leur rend un hommage éclatant, les appelant les Hector et les Hercule de la chrétienté. « Montrez-moi donc, disait-il à ses compatriotes, montrez-moi des exploits comme ceux qu'accomplissent journellement ces hommes que je peux bien appeler des saints. Leur gloire est partout répandue; elle restera attachée à leur nom jusque dans les siècles des siècles, lors même que périrait la Pologne! »

II.

La vie de la Petite-Russie sous ses deux aspects : l'infortune des colons emmenés par milliers en esclavage, les exploits des hardis Zaporogues, — voilà le motif des chansons historiques de l'Ukraine.

Les cosaques du Don sont des Grands-Russiens; leur épopée, nous l'avons vu, se confond presque toujours avec celle de Moscou. Elle célèbre les mêmes héros, les mêmes victoires. Celle des cosaques du Dniéper a suivi des voies tout à fait différentes. Les deux Russies, séparées par une frontière, peut-être aussi par la différence des dialectes, sont restées pour ainsi dire étrangères l'une à l'autre.

A la différence des bylines grandes-russiennes, les chansons ukrainiennes sont avant tout le récit d'événements réels, une peinture de l'existence quotidienne. Elles célèbrent non plus les héros mythologiques, les demi-dieux

du cycle de Vladimir, mais de simples mortels qui n'ont aucune parenté avec les astres, des cosaques comme on en voit tous les jours [1]. La note dominante des *doumy*, c'est la mélancolie. Les aventures d'esclavage y occupent une plus grande part que les hauts faits militaires. Les enlèvements d'êtres humains, qui ont fourni aux poètes de l'antiquité la fable de mainte joyeuse comédie, n'ont inspiré que tristesse aux rhapsodes de la steppe. La réalité était trop affreuse pour qu'on s'avisât d'en rire. Un auteur tatar, Rammal Khadja, a raconté comment on traînait en Crimée de longues colonnes de ces captifs, harassés, laissant derrière eux la trace sanglante de leurs pieds nus, entourés de cavaliers qui, à coups de *nagaïka*, sur leurs épaules nues, hâtaient leur marche. Arrivés au pays musulman, on faisait le triage. S'il y avait des prisonniers de distinction, on en dressait la liste et on l'envoyait gracieusement au gouvernement polonais pour qu'il pût les racheter. Le reste était jeté sur les marchés de Caffa, d'Eupatoria, rendez-vous des trafiquants de chair humaine. Les esclaves étaient emmenés au loin, non-seulement à Constantinople, mais en Perse, en Syrie et, assure un contemporain, jusque dans les Indes. Les nations chrétiennes d'Occident n'avaient pas honte d'acheter aux Turcs, pour le service de leurs galères, des captifs enlevés sur les frontières de Pologne et de Russie.

Dans cette vaste dispersion des familles slaves, que d'aventures étranges, que d'infortunes! Les enfants, les beaux adolescents étaient réservés à une mutilation qui pouvait être l'origine de leur grandeur : le sultan faisait d'eux ses pages, plus tard ses favoris, ses ministres. D'autres étaient donnés aux instructeurs des janissaires, en sorte que la fleur de la jeunesse chrétienne était élevée

(1) Voir ci-dessus, p. 158, sur les rapports de l'épopée petite-russienne et de l'épopée kiévienne.

dans l'oubli du christianisme et devenait contre lui l'instrument du Turc. L'islamisme, en sa décrépitude, se rajeunissait à chaque razzia tatare par l'infusion d'un sang nouveau. Les jeunes femmes, les jeunes filles étaient expédiées dans tous les harems de l'Orient. Quant aux vieillards, aux non-valeurs des deux sexes, très souvent, sur la route même de l'exil, un massacre judicieux en avait allégé le cortége. Les hommes robustes, marqués au front d'un fer rouge, étaient vendus comme bêtes de travail ou enchaînés sur le banc des galères ottomanes. Un écrivain lithuanien remarque que les esclaves polonais ou petits-russiens se vendaient bien, mais que le Moscovite était peu estimé; il passait pour sournois et trompeur. C'est ainsi que dans l'antiquité les maquignons d'hommes avaient fait une mauvaise réputation aux esclaves ibères ou ligures, dépréciés comme vindicatifs et enclins au suicide.

Mais qui n'eût préféré toute espèce de mort à la vie du galérien? Par tous les temps nu jusqu'à la ceinture, les épaules déchirées par le fouet du garde-chiourme, rivé à ses compagnons d'infortune, il lui fallait remuer en cadence les longues, lourdes rames. On ne reposait, on ne dormait qu'à son tour et à sa place : la marche du navire ne pouvait s'arrêter. De même qu'aujourd'hui chauffe constamment la chaudière d'un *steamer*, de même alors la force humaine captive, cette puissance motrice, créée de souffrances et de misère, ne connaissait point de repos.

« Alors, dit la chanson petite-russienne, il fut donné au malheureux captif de bien sentir la pesanteur de l'esclavage : les chaînes de fer pelaient ses jambes et ses bras; la rouille jusqu'à ses os jaunis rongeait la chair du cosaque. »

Aussi des bancs de la galère, des marchés de la Tauride, quel cri de malédiction ! « Terre de Turquie, terre des musulmans, tu regorges d'or et d'argent et de breuvages précieux; mais triste est chez toi la vie des prisonniers : chez toi, ils ne connaissent plus ni la Nativité du

Christ, ni la Résurrection. Toujours dans la servitude maudite sur la galère turque, ils voguent sur la mer Noire. Et ils maudissent la terre de Turquie, la foi musulmane, car c'est toi qui es le déchirement des familles ; par tes guerres, que de fois le mari est séparé de sa femme, le frère de sa sœur, les petits enfants de leur père et de leur mère ! O mon Dieu ! délivre le malheureux captif ; conduis-le sur le rivage de la sainte Russie, au pays joyeux, parmi le peuple baptisé. »

Le sentiment vague d'espérance sur lequel se termine cet hymne désolé n'était pas toujours trompé La chanson de Marousia Bogouslavka nous montre des chaînes qui tombent à la voix d'une femme compatissante. Marousia est une Russe, comme le fut, dit-on, Roxelane, la puissante favorite de Soliman le Grand. Enlevée par les infidèles, elle est devenue l'épouse du Turc farouche ; elle tient les clés de la maison, elle garde celles qui peuvent ouvrir les fers des captifs. Parfois le souvenir de la patrie, de la religion perdue, lui revient au cœur. « Savez-vous, dit-elle un jour aux captifs, quelle est la fête qui se célèbre demain en notre terre chrétienne ?... Aujourd'hui c'est le grand samedi, et demain c'est le grand jour de la Résurrection. » Les cosaques versent alors des larmes de rage. Demain les centaines de cloches sonneront joyeusement dans la ville sainte de Kief ; tout le peuple chrétien sera en liesse, et partout on s'abordera avec le baiser de paix et la bonne nouvelle : « Christ est ressuscité ! » Ce contraste entre l'universelle allégresse du monde orthodoxe et leur infortune achève d'aigrir leur cœur, et ils maudissent Marousia d'avoir réveillé ce souvenir ; mais Marousia est bonne, son mari est absent, elle en profite pour ouvrir toutes les portes. « Cosaques, malheureux captifs, fuyez vers les villes chrétiennes ; seulement, je vous en prie, arrêtez-vous à Bogouslava ; saluez de ma part mon père et ma mère. Que mon père agisse en homme sage, qu'il se garde

de vendre ses biens et d'épuiser son épargne, pour me racheter de l'esclavage ! Car déjà je suis devenue une Turque, une infidèle ; je me suis laissé tenter par le luxe turc, par la bonne chère musulmane. » C'est donc une renégate, mais sa charité rachète son reniement, et, comme on le sent à ses tristes adieux, c'est à de moins malheureux qu'elle-même que Marousia fait l'aumône de la liberté.

Un autre thème de rêveries sans fin pour le captif, une des hypothèses de délivrance sur lesquelles s'égaraient ses longues méditations, c'était la rencontre d'une flottille de Zaporogues qui monteraient soudain, comme des chats sauvages, aux cordages de la galère maudite. Souvent aussi il se voyait brisant victorieusement les fers de la chiourme et se rassasiant de vengeance.

Tel est le sujet de la ballade de *Samuel Kochka*. Alkhan-Pacha, prince de Trébizonde, parcourt la mer Noire sur son navire pompeusement orné, tout hérissé de canons. Sous ses ordres, il a 700 Turcs, 400 janissaires ; 150 captifs russes manient la rame ; parmi eux, Samuel Kochka, l'ataman des Zaporogues. A bord, il y a aussi un *Liak potournak*, un Polonais renégat qui, après trente ans de captivité, a cédé, comme Marousia, aux tentations « du luxe turc, de la bonne chère musulmane. » Lui aussi tient les clés qui peuvent ouvrir les fers, mais il n'a pas la charité chrétienne de la bonne geôlière. Une nuit, Alkhan-Pacha a un songe, tout comme un pharaon. Il rêve que ses esclaves sont libres, ses Turcs et ses janissaires taillés en pièces et que l'ataman Kochka le coupe lui-même en trois morceaux qu'il jette à la mer. Aucun de ses mécréants ne peut lui expliquer ce rêve, dont l'interprétation cependant ne demande pas un grand clerc. Le renégat seul voit clair dans cette songerie, et il donne à son maître le conseil très pratique de doubler les fers des captifs et de tripler ceux de l'ataman. Le pacha aborde en un port de la mer Noire, et une beauté musulmane, la fille du sandjak

de Koslof, le reçoit avec une magnificence galante. Elle fait distribuer du vin à l'équipage et même aux rameurs, mais les captifs n'ont garde d'y goûter, voulant conserver leur sang-froid; au contraire leur porte-clés boit comme un cyclope, jusqu'à tomber ivre-mort. L'ataman profite de son sommeil pour lui prendre ses clés, il ouvre ses fers et ceux de ses compagnons. Il leur enjoint cependant de les garder aux pieds, de dissimuler et de laisser venir les événements. Alkhan-Pacha revient à bord avec ses Turcs ; ils se couchent sans concevoir aucun soupçon ; ils s'endorment. « Alors les cosaques attendent le signal de leur chef. A ce signal, ils ôtent leurs fers et les jettent dans les flots. Ils évitent de faire du bruit, ils n'éveillent pas un seul Turc sur le bâtiment... »

A ce moment solennel du récit, qu'on se figure l'effet produit par un *kobzar* du XVIIe siècle sur un cercle de braves cosaques accroupis autour d'un feu de bivouac. Les longues moustaches frémissent sur le menton rasé, les regards étincellent d'espoir et de férocité, chacun retient son souffle dans l'attente de l'explosion. « Alors, s'écrie le *kobzar*, alors Samuel Kochka prit Alkhan-Pacha dans son lit, il le coupa en trois morceaux qu'il jeta dans la mer Noire. » Les 700 Turcs et les 400 janissaires allèrent l'y rejoindre. On détacha la galère du port, on leva l'ancre, et après tant de souffrances on se donna du bon temps sur la vaste mer. Arrivés en Ukraine, les affranchis firent de leur butin trois portions : l'une pour les saints monastères cosaques de la Petite-Russie, ceux de Traktomirof et de Méjigor, et l'église de la *setche*; la seconde fut partagée entre les vainqueurs; la troisième fut consacrée à boire et à se divertir. La gloire de Samuel Kochka « ne périra pas, n'aura pas de déclin; fameux restera son nom parmi les cosaques, parmi les frères et amis, parmi les chevaliers, parmi les bons compagnons ! »

D'autres ballades racontent l'histoire de la jeune fille qui

se noie pour échapper à la passion du Turc, ou de celle qui est poignardée par les Tatars furieux, ou encore le rachat de l'amante par l'amoureux, ou enfin la rencontre de parents longtemps séparés : un frère, devenu Turc, reconnaît sa sœur au moment où il vient de l'acheter pour faire d'elle sa maîtresse. Qui ne serait attendri par la plainte des trois belles filles de prêtre que les ravissseurs chassent à coups de fouet devant eux, tandis que le sable brûlant « ronge » leurs pieds nus et délicats ?

Un document authentique, la lettre du prêtre Pierre, adressée en 1662 au tsar Alexis et citée par MM. Antonovitch et Dragomanof, est peut-être plus émouvante. La vie réelle a parfois cet avantage sur la poésie. « L'an passé, écrit ce malheureux, les Tatars sont venus et ont incendié toutes nos églises avec les icônes, les livres, les chasubles ; ils ont emmené prisonniers mon père, ma mère, mes frères, ma *popesse* et mes enfants, en tout dix-huit personnes. Moi seul, ton intercesseur auprès de Dieu, j'ai pu m'échapper. Et maintenant je t'implore pour mes parents, ma popesse et mes enfants, qui sont en Crimée ; ordonne à l'ataman des Zaporogues de négocier leur échange. J'ai peur qu'ils ne périssent à la fin parmi ces païens, ces musulmans impies. » De combien de familles ukrainiennes l'aventure de ce pauvre prêtre n'est-elle pas l'histoire ?

III.

Mais souvent les chrétiens prenaient l'offensive, faisaient rentrer la terreur dans les repaires de la Crimée. Ce n'était pas en vain que les *kobzars* faisaient retentir dans toute l'Ukraine les voix de l'exil, la plainte du forçat rivé à la tringle de la chiourme, la malédiction des prisonniers, et qu'ils peignaient la dispersion des familles, le

déshonneur des femmes et toutes les hontes de l'esclavage. On n'arrachait pas inutilement des larmes aux héros zaporogues. Sur leurs cavales rapides, sur leurs légères pirogues, ils rendaient à l'infidèle le mal pour le mal. Eux aussi ramenaient des prisonniers, et trop souvent ils égalaient, ils dépassaient leurs ennemis en cruauté. Dans l'expédition de 1575, l'ataman Bogdan Roginski mit la Crimée à feu et à sang. « Les cosaques brûlèrent tout, raconte Bielski, ne laissèrent pas une âme vivante où ils passèrent, empalèrent jusqu'à des enfants. » Peut-être Roginski voulait-il venger les injures dont parle la chanson : « O Bogdan ! ataman des Zaporogues ! pourquoi portes-tu des vêtements de deuil ? — C'est que les Tatars ont été mes hôtes ; ils n'ont couché qu'une nuit chez moi, mais ils ont tué ma vieille mère, enlevé ma bien-aimée. » En 1675, l'ataman Sirko ramena de Crimée 13,000 prisonniers, dont 7,000 chrétiens. On sait que dans la presqu'île taurique se sont longtemps maintenus, sous le joug tatar, les débris d'anciennes populations baptisées, Arméniens, Grecs, Goths, Italiens (1). Sirko demanda aux prisonniers chrétiens quels étaient ceux qui voulaient retourner en Crimée et ceux qui voulaient le suivre en Russie. Le barbare champion de l'orthodoxie ne réfléchissait pas que pour beaucoup d'entre eux la vraie patrie, c'était la Crimée : c'était là qu'ils avaient leurs terres, leurs maisons, les tombeaux et les monuments de la gloire de leurs ancêtres, et même, grâce à la tolérance des khans, leurs monastères, leurs prêtres et leurs églises creusées dans le roc. Il fut bien étonné lorsque 3,000 d'entre eux déclarèrent qu'ils aimaient mieux être des propriétaires en Crimée que des indigents en Ukraine. Pourtant il les laissa partir, et du haut d'un *kourgane* longtemps les suivit du regard. Il espérait toujours qu'ils se raviseraient : mais, heureux d'échapper

(1) Voir ci-dessus, page 205.

a leurs libérateurs, ils poursuivaient allégrement leur route vers la terre d'oppression. Sirko n'en pouvait croire ses yeux. A la fin, il donna l'ordre à ses cosaques de les poursuivre et de les tailler en pièces. Les 3,000 malheureux furent égorgés jusqu'au dernier. Sur les cadavres sanglants, le pieux ataman leur fit cette oraison funèbre : « Adieu donc, mes frères ! Il vaut mieux pour vous dormir là jusqu'au jugement dernier que d'aller vivre en Crimée parmi les infidèles, que de vous y multiplier pour y devenir les ennemis du nom chrétien et y périr à la fin sans baptême. »

Ces incursions en terre musulmane amenaient de cruelles représailles ; plus d'une fois la diète et le roi de Pologne essayèrent de contenir les Zaporogues, ordonnèrent de brûler leurs *tchorni*, punirent de mort leurs atamans. Condamnés par les politiques de Cracovie, les exploits des cosaques étaient chantés sur toutes les *kobzas* de l'Ukraine. La muse populaire rendit fameux le nom de Zborovski, le noble polonais qui franchit les *porogs* au péril de sa vie, parmi les rapides et les brisants, fit oublier son blason à force de bravoure, livra bataille aux galères musulmanes avec de simples pirogues, combattit les troupes de débarquement en se servant de bauges de sangliers sauvages comme de trous ou d'abris de tirailleurs, pensa être englouti dans une tempête sur la mer Noire et manqua de périr de faim dans les steppes désertes. Il n'échappa à tant de dangers que pour être décapité par ordre de Bathory, roi de Pologne, comme coupable d'avoir rompu la paix avec les Turcs. Les *kobzars* ont cassé l'arrêt des juges royaux et le glorifient comme un héros.

Ils célèbrent surtout son compagnon, Alexis Popovitch, qui se dévoua pour apaiser la tempête et fit la confession publique de ses péchés. Les cosaques furent obligés de lier les mains de cette victime volontaire et de lui bander les yeux avec le bandeau de velours noir ; mais ils ne purent se

décider à sacrifier un si brave criminel : ils le piquèrent à un doigt de la main gauche et firent couler quelques gouttes de son sang sur les vagues furieuses ; celles-ci, à l'instant même, s'aplanirent et poussèrent les vaisseaux jusqu'au rivage.

Pour se rendre compte de ce que peut devenir dans l'imagination des poètes un événement historique, suivons les transformations qu'a subies l'histoire du prince Dmitri Vichnévetski. C'est lui qui fonda la forteresse de Khortitsa dans une des îles du Dniéper et qui dirigea la grande expédition de Valachie en 1564. Tombé au pouvoir des Turcs, il fut emmené à Constantinople. On dit que le sultan Sélim essaya de le convertir à l'islamisme : le fait est d'autant plus vraisemblable que Dmitri en 1553 avait voulu abandonner le service du roi de Pologne pour celui du padischah. Mais, comme il refusait d'abjurer, il fut condamné à mort. On le précipita du haut d'une tour sur des crochets de fer auxquels il resta suspendu par une côte. Ce genre de supplice a été plusieurs fois employé par les Turcs contre les cosaques, notamment par Osman II ; mais la légende, qui commence déjà dans la chronique latine de Temberski, raconte que Dmitri vécut deux jours dans cette position, louant Dieu, insultant le prophète, et que, tirant des flèches de son carquois, il abattait les Turcs qui osaient approcher de lui : au moment de mourir, il faillit transpercer le sultan, qui était venu récréer sa vue de ses souffrances. *Sagittam in tyranni personam direxit, sed jam viribus vacillantibus.*

Cette chronique, publiée en 1669, semble s'inspirer des mêmes traditions populaires que la chanson petite-russienne intitulée *Baïda* : *Baïda* était, paraît-il, le nom de guerre du malheureux prince. « A Constantinople sur le marché, Baïda buvait l'hydromel et l'eau-de-vie. L'empereur des Turcs lui envoya un messager, appela Baïda auprès de lui — Baïda, illustre guerrier, sois mon chevalier fidèle :

tu épouseras la princesse ma fille; tu seras seigneur de l'Ukraine entière [1]. — Ta foi, sultan, est une foi maudite; ta princesse est une païenne. — Alors l'empereur appela ses heiduques. — Saisissez Baïda fortement par les bras, accrochez-le par les côtes. — Baïda fut ainsi suspendu à des crochets de fer. — Mon page, mon jeune page, donne-moi mon arc recourbé, donne-moi mon carquois plein de flèches. Je percerai trois têtes à cause de sa fille. Ce que je vise, je l'atteins. — Alors il tira une flèche et abattit le sultan; dans son lit, il tua la sultane; à leur fille, il perça la tête. » Voilà certes trois maîtres coups de flèches et dont l'histoire laissera l'honneur à l'épopée. Et encore notre ballade n'a-t-elle pas épuisé toute la matière poétique, toute la masse de souvenirs légendaires qui se rattache au nom de Dmitri Vichnévetski. Les Turcs, après l'avoir tué, disent encore les traditions, le coupèrent en morceaux et mangèrent son cœur pour hériter de son courage.

Tel est le caractère des premières chansons dont se compose le recueil de MM. Antonovitch et Dragomanof : aventures d'esclavage, aventures de mer, aventures de guerre. Leur premier volume se termine avec la première période de l'histoire de l'Ukraine.

---

(1) Voir ci-dessus, p. 285, des détails analogues pour le prétendu supplice du prince Pojarski.

CHAPITRE III

L'INSURRECTION COSAQUE CONTRE LA POLOGNE

Le moment est venu où va éclater, entre les colons de la Petite-Russie et leurs seigneurs concessionnaires, le malentendu originel. L'ennemi, ce ne sera plus le Turc ou le Tatar, ce sera le *pan* polonais ou russe polonisé, avec ses deux acolytes, le missionnaire catholique et l'intendant ou le fermier juif qui prend tout à ferme en Ukraine, les routes et les cabarets, les chasses et les rivières, les redevances et les corvées, les clés même de l'église, où l'on ne peut plus être baptisé, ni marié, ni pleuré sans sa permission. D'autres héros vont s'emparer de la scène et passionner l'imagination des masses. Ce sera Gange Andiber qui rosse les *pans* dans les cabarets ; ce sera Bodgan Khmelnicki, le promoteur de la guerre d'indépendance, celui qui donna le signal de la lutte contre cette impopulaire trinité : le seigneur, le jésuite, le *Juif-arendateur ;* ce sera Paleï, le fidèle cosaque, que les mensonges de Mazeppa ont fait exiler en Sibérie, mais qui en revient pour combattre les traîtres et donner la victoire à Pierre le Grand : ce sera Kharko, en qui les Polonais crurent voir grandir un nouveau Khmelnicki, et qu'ils ne purent décapiter qu'avec son propre sabre, un sabre *héroïque ;* ce seront enfin les derniers Zaporogues, qui apparaissent à la veille de la destruction de la *setche* par les armées de Catherine II et du total anéantissement de cette confrérie militaire, devenue pour les hommes d'État du XVIII[e] siècle un ramas d'impurs brigands.

Avant d'analyser les *doumy* publiées dans le deuxième volume de MM. Antonovitch et Dragomanof, résumons les faits historiques qui servent de base à ces chansons.

L'Ukraine formait comme les *confins militaires* de la Pologne contre les Turcs. Les *cosaques* proprement dits étaient divisés en vingt *polks* ou régiments, commandés chacun par un *polkovnik*. Le commandant en chef de l'armée cosaque était l'*hetman*, nommé par le roi, et assisté de la *starchina*. Ce conseil des anciens se composait de l'*obozni*, préposé aux bagages, du *pisar* ou chancelier, de l'*essaoul*, des *polkovniks* et de quelques autres dignitaires. Les Zaporogues, sous leur *ataman*, formaient comme un état à part. Le roi de Pologne avait intérêt à maintenir l'armée cosaque sur un pied respectable, pour s'en servir contre les Tatars, les Turcs et les Moscovites. La noblesse polonaise et lithuanienne, au contraire, avait intérêt à réduire cet effectif : elle ne voulait reconnaître comme cosaques, comme libres guerriers, que ceux qui étaient inscrits sur le *registre* (*registrovie kosaki*) ; elle prétendait maintenir tout le reste de la population dans un véritable servage, sous le régime de la corvée, sous l'autorité de ses intendants israélites.

Les prétentions des *pans*, la limitation vexatoire du *registre*, les exactions des *Juifs-arendateurs*, enfin les entreprises des jésuites et des uniates contre la religion orthodoxe provoquèrent au XVIIe siècle, dans l'armée et la population cosaque, une série de soulèvements, dans lesquels se distinguèrent surtout Nalivaïko, Taras Boulbas, le héros du roman de Gogol, Pavliouk, Ostranitsa. Ces soulèvements dégénérèrent souvent en sanglantes jacqueries qui amenèrent d'impitoyables répressions.

Sous le roi Vladislas, le chef qu'attendait l'Ukraine frémissante parut. Ce fut le *pisar* Bogdan Khmelnicki, propriétaire de Soubbotovo près de Tchighirine. Cruellement outragé par un de ses voisins, le *pan* polonais Tchaplinski, il demande justice au roi pour lui-même et pour les

cosaques opprimés. Le roi Vladislas, impuissant à contenir son aristocratie, aurait répondu à Bogdan que les sénateurs refusaient de lui obéir; puis, dessinant un sabre sur un papier qu'il lui remit, il aurait ajouté : « Voici mon signe royal; si vous avez des sabres au côté, résistez à ceux qui vous insultent et vous pillent. » Khmelnic̨ki n'en fut pas moins obligé de chercher un asile chez les Zaporogues, puis chez les Tatars de Crimée. Là il se fit des alliés et reparut avec une armée de Tatars et de Zaporogues : l'Ukraine tout entière se souleva à sa voix. Il battit les généraux polonais d'abord aux Eaux-Jaunes (1648), où les cosaques *enregistrés* massacrèrent le traître Barabas leur hetman et passèrent sous les drapeaux des insurgés, puis à Khorsoun (Ukraine), où il fit prisonniers ses ennemis Potoc̨ki et Kalinovski qu'il livra aux Tatars. Cette double victoire fut le signal d'un massacre général ou d'une fuite éperdue des nobles polonais et des Juifs-arendateurs. Vladislas mourut sur ces entrefaites; son successeur Jean Casimir essaya de négocier avec Bogdan, puis marcha en personne contre lui. Près de Zborovo, il se vit complétement cerné par une immense armée de cosaques et de Tatars. Ceux-ci abandonnèrent leurs alliés, qui durent traiter avec le roi. Bogdan était reconnu pour hetman; le *registre* était maintenu, mais le chiffre de l'armée cosaque était élevé à 40,000 hommes. On donnait aux Ukrainiens diverses garanties contre les Juifs et les missionnaires catholiques.

Ce traité était inapplicable. La population soulevée à la voix des cosaques refusa de retourner à la corvée et la guerre continua. Trahi par le khan de Crimée, Bogdan perdit au traité de Biélaïa Tserkof (*Blanche-Église*) tous les avantages conquis : le *registre* fut réduit à 20,000 hommes et la population replacée sous le joug des *pans*. Les cosaques et leur hetman, poussés à bout, offrirent alors de reconnaître pour leur souverain le tsar de Moscou. La

Russie intervint et après une guerre acharnée qui précipita la décadence polonaise, Alexis Mikhaïlovitch enleva au roi toute la rive gauche du Dniéper (paix d'Androussof 1667). Khmelnicki mourut sur ces entrefaites et son fils fut reconnu pour hetman : l'Ukraine n'était affranchie qu'à moitié.

L'épopée de l'insurrection débute par la chanson sur Khmelnicki et l'hetman *Barabach* (Barabas). Le roi Vladislas, qui veut du bien aux cosaques, a envoyé à leur hetman des lettres de liberté, et le traître les a enfouies chez lui pour favoriser les *pans*. Mais Khmelnicki ne cesse de méditer sur les moyens de s'en emparer. Il invite à dîner l'hetman Barabas, le régale de vins précieux et lui dit : « Mon compère, *pan* Barabas, seigneur hetman, ne pourrions-nous lire à nous deux les lettres du roi, donner aux cosaques les libertés cosaques, tenir ensemble pour la foi chrétienne orthodoxe? — Mon compère, *pan* Khmelnicki, seigneur *pisar* de l'armée, pourquoi donc lire à nous deux les lettres du roi? pourquoi affranchir les cosaques? ne vaut-il pas mieux tenir pour les Polonais, les puissants seigneurs, manger avec eux le pain et le sel, paisiblement jusqu'à la fin des siècles? » Alors Khmelnicki verse de nouveau à son compère les vins précieux et quand Barabas succombe à l'ivresse, il lui enlève son anneau, ses clés et sa ceinture de soie. Puis il appelle un jeune cosaque, lui remet ces objets et l'expédie en toute hâte à la ville de Tcherkask, la résidence de l'hetman. Le cosaque montre ces objets à la femme de Barabas et, de la part de son mari, lui demande les lettres du roi pour qu'il puisse les lire avec son compère Khmelnicki, et donner aux cosaques les libertés cosaques. La bonne dame est toute désolée du funeste parti que prend son mari. Elle frappe ses mains sur le sol, elle verse des larmes abondantes : « Ne valait-il pas mieux tenir pour les Polonais, les puissants seigneurs, manger en paix avec eux le pain

et le sel? etc. » Elle se résigne cependant et montre à l'envoyé de Khmelnicki, derrière la grande porte, le lieu où est enterré le coffre qui renferme les précieuses lettres. »

L'envoyé les porte en toute hâte à Tchighirine où Bogdan en donne lecture à l'armée cosaque : « Cosaques, mes enfants, mes amis, mes gaillards, écoutez! Je vous en prie, faites une bonne chose, réveillez-vous de votre sommeil! Récitez en russe le *Notre Père.* Fondez sur les camps des Polonais, taillez en pièces les Polonais, les seigneurs qui lèvent péage, mêlez dans la campagne leur sang polonais avec le sable jaune! » Vainement Barabas en larmes demande s'il ne vaut pas mieux « tenir pour les Polonais, les puissants seigneurs, etc. » Bogdan est *l'homme qui veut accomplir la justice.* « A son compère Barabas il fait voler la tête comme une muscade de dessus les épaules, il envoie en présent au khan des Tatars la femme et les enfants du traître, il devient l'hetman de toute l'Ukraine. »

Cette chanson, comme presque toutes celles de la guerre de délivrance, est d'une remarquable précision. C'est de l'histoire coulée dans le moule d'une poésie vengeresse, déployant « ses ailes d'aigle » pour voler, comme une *Marseillaise,* à la tête des masses insurgées. Les écrivains polonais ont raconté presque de la même façon le stratagème employé par Khmelnicki pour s'emparer de certaines lettres royales. Il est parfaitement vrai aussi que les cosaques crurent répondre à l'appel du souverain en se soulevant contre une aristocratie turbulente, aussi insupportable au roi qu'aux paysans. Quant à Barabas, nous avons déjà vu comment il périt à la bataille des Eaux-Jaunes.

L'insurrection une fois lancée, nous avons les chansons sur la *Bataille des Eaux-Jaunes,* celle de *Khorsoun,* etc. Mais les plus caractéristiques sont celles qui dépeignent l'oppression que les Juifs faisaient peser sur le peuple et

la terrible vengeance que l'on en tira. « Les Juifs-arendateurs ont pris à ferme tous les sentiers des cosaques : par chaque mille, ils ont établi trois cabarets; dans chaque vallée un cabaret; sur les hauts *kourganes*, ils ont planté des perches. Mais cela n'a pas suffi aux Juifs-arendateurs : dans toute la glorieuse Ukraine, ils ont levé un péage; par chaque voiture chargée une demi-pièce d'or, pour chaque piéton trois deniers; même au pauvre vieux, ils prennent ses poules et ses œufs, et lui demandent encore : « N'as-tu rien de plus, mon pigeon ? » Et cela n'a pas suffi aux Juifs-arendateurs. Dans toute la glorieuse Ukraine, ils ont pris à ferme toutes les églises cosaques. Dieu donne-t-il un enfant au cosaque, au mougik : « avant d'aller demander le baptême au prêtre, va d'abord chez le Juif, compte-lui six pièces, pour qu'il permette d'ouvrir l'église, de baptiser l'enfant ». De même pour les mariages, pour les funérailles. Le maudit arendateur a aussi pris à ferme les rivières cosaques : on ne peut plus y aller pêcher le poisson ou tirer le canard pour nourrir sa pauvre femme et ses enfants.

Or un jour un cosaque passe devant le cabaret du Juif, un mousquet sur l'épaule. Le Juif le voit par la fenêtre et dit à sa Juive : « Eh, Rachel, ma Juive ! à quoi pense ce cosaque? Il passe devant le cabaret sans m'acheter de l'eau-de-vie, sans me demander la permission d'aller tirer ! » Il sort, court au cosaque et l'attrape par les cheveux. L'homme le regarde de travers comme un ours, et lui dit : « Voyons, Juif-arendateur, *pan*, puissant seigneur, permets-moi d'aller tirer un canard sur la rivière pour nourrir ma femme et mes enfants ». Le Juif revient tout content à son cabaret et dit à sa Rachel : « Je vais devenir un grand dignitaire de la communauté à *Blanche-Église* : un cosaque vient de m'appeler *pan, puissant seigneur !* »

Fatale vanité ! Le Juif de notre chanson n'a pas compris la menace cachée dans la flatterie du cosaque. On ne sait

que trop bien qu'il est un *puissant seigneur*. On va le traiter comme un vrai *pan !*

Voilà tous les Juifs qui se réunissent à *Blanche-Église*. De terribles nouvelles commencent à circuler. On parle de Bogdan Khmelnicki, et le mercier Abraham, qui tenait un petit commerce d'aiguilles et d'épingles, leur dit : « C'est de la Zaporogie que le vent souffle : nous sommes tous perdus ». Alors ce fut à qui « ne resterait pas à la maison pour le sabbat. » Ils s'enfuirent tous dans la ville de Polonnoé. Quand Khmelnicki vint en Ukraine, il n'y trouva plus âme de Juif. Il alla à Polonnoé et dit aux habitants : « Vous ne feriez pas mal de me livrer les Juifs-arendateurs ». A quoi les Polonianes répondirent : « Quand nous devrions périr jusqu'au dernier, nous ne les livrerons pas ». Khmelnicki fit mettre en batterie son canon *Sirota* (l'Orpheline) et envoya aux Polonianes de petits présents. Les Juifs se mirent alors à supplier leurs hôtes : « Ouvrez-nous la porte qui donne sur la Pologne et laissez-nous fuir au-delà de la Vistule, laissez-nous fuir en chemises ! nous nous établirons là-bas, et quand nous aurons des enfants, nous leur apprendrons à être honnêtes, à ne plus jeter même un regard de convoitise sur l'Ukraine cosaque ».

Quand les Juifs eurent pris la fuite, les cosaques pillèrent Polonnoé, s'emparèrent de leurs riches dépouilles. « On but, on s'amusa, et du butin on fit trois portions : l'une pour Notre-Dame de la *setche*, l'autre pour le Sauveur de Mégigor, la troisième à partager entre les cosaques; et plus d'un, en endossant les bons cafetans juifs, priait Dieu pour le seigneur Khmelnicki. »

Les choses ne se passèrent pas aussi bien que le prétend la chanson. Tous les Juifs n'eurent pas la chance de s'enfuir et de gagner à temps l'autre rive de la Vistule. Un écrivain contemporain, Zaslavski, raconte, au contraire, que beaucoup des moins avisés ou des moins ingambes « furent arrêtés en chemin par les cosaques et périrent sans

miséricorde. Beaucoup des villes qui tombèrent aux mains des Russes furent inondées du sang de leurs habitants juifs, égorgés avec une cruauté inconnue même chez les autres nations barbares. »

Les Polonais n'étaient pas mieux traités. Les cosaques, suivant la chanson sur la *bataille de Khorsoun*, leur avaient brassé une bière étrange et leur criaient : « Eh, Polonais ! fils de chien ! Pourquoi ne pas nous attendre ? Vous ne voulez donc pas boire de notre bière ? » Et les Polonais, à leur tour, de s'en prendre aux malheureux fils d'Israël. « Ah ! Juifs, fils de païens ! pourquoi avez-vous suscité une telle révolte, de telles alarmes ? Pourquoi avez-vous établi par chaque mille trois cabarets ? » Et les Juifs accusaient leur rabbin *Mochka* ou Moïse et se repentaient bien de s'être fait appeler par les cosaques *pans* et *puissants seigneurs*. La panique des nobles fut énorme. L'historien Jerlitch nous les montre fuyant en Volynie, abandonnant même leurs châteaux-forts, ne se trouvant pas en sûreté à Dantzig et passant la mer pour chercher un asile jusqu'en Suède, en Norvége et même en Islande. Les chanteurs populaires battent joyeusement des mains à cette fuite des oppresseurs : « Il souffle un vent rebelle, les nobles s'en vont tout émus ; de rivage en rivage, de précipice en précipice, voilà les nobles qui passent. Ils abandonnent leur domaine, celui de leurs pères et de leurs ancêtres, leurs jardins, leurs ruchers ». Ce fragment fait penser à l'églogue virgilienne :

Nos patrios fines et dulcia linquimus arva,

mais ces émigrés, personne ne les plaint. Au contraire : « jamais on ne fut mieux, — que chez nous en Ukraine. — Plus de Polonais, plus de pans, — donc plus de trahison! » Et quelle joie dans cette chanson rustique : « Les bords escarpés sont débordés, gai ! gai ! dans la vallée. — Les glorieux cosaques se sont courroucés, gai ! gai ! de l'es-

clavage. — Vous, sujets, vous, bons compagnons, gai ! gai ! plus de colère ! — Sellez le cheval moreau, gai ! gai ! montez à cheval. — Nous irons dans la campagne rase, gai ! gai ! à Varsovie ! etc. »

Tous les nobles ne se laissèrent pas déposséder aussi facilement. Jérémie Vichnévetski, par exemple, résista à l'insurrection, rendit aux cosaques cruautés pour cruautés, empalant ses prisonniers. Il fut assiégé dans Zbaraj, réduit à manger des chevaux, des chats et des chiens. Les cosaques, raconte Tvardovski, insultaient à la détresse des assiégés. « Pourquoi ne vous rendez-vous ? pourquoi réserver de la pâture aux corbeaux et du butin aux Tatars. Venez ! on va vous payer les taxes sur les fenêtres, sur les bêtes à cornes, les arendes, les redevances sur les étangs et les eaux, les justices, la mouture. Comment trouvez-vous la musique de nos chalumeaux ? » Dans une ronde que chantent et dansent encore les petits enfants, on trouve un écho de ces bravades : « *Pan* Vichnévetski, — voiévode de Kréménetz — saute ta danse — ta danse allemande. — Les *pans* sont assiégés, — ils ont mangé leurs chiens, — leurs jambes flageolent, — leurs dents se sont allongées, etc. »

Quand Khmelnicki vaincu fut forcé de signer la paix de *Blanche-Église*, cruelle fut la réaction polonaise contre les paysans remis à la chaîne féodale. La popularité de l'hetman en fut atteinte, et déjà retentit le cri : « Réfugions-nous sous la protection du *Moskal !* » Mais en attendant que le *Moskal*, le tsar de Moscou, se décide à leur venir en aide, il faut encore une fois, dans une nouvelle prise d'armes, recourir à ces dangereux alliés, les Tatars inconstants et pillards. Leurs ravages en Ukraine s'ajoutent à ceux des bandes polonaises. Ils enlèvent dans la Podolie et la Volynie une multitude de captifs, sans distinguer entre nobles et paysans : ils prennent leur solde en nature.

Les populations décimées accusent le héros de la guerre d'indépendance, comme s'il avait le choix des moyens et des alliés : et alors naît la chanson de la *Malédiction sur Khmelnicki pour les enlèvements tatars* : « Les jeunes garçons s'en vont captifs, ils jouent du chalumeau ; — les jeunes filles s'en vont, elles chantent des chansons ; — les veuves s'en vont, elles sanglotent terriblement ; — elles sanglotent, elles maudissent Khmelnicki : « Ah ! Bogdan Khmelnicki ! — Puisse la première balle ne pas te manquer ! — que la seconde t'atteigne, — qu'elle aille droit au cœur ! »

Son cœur ne fut pas atteint, mais sa popularité fut frappée à mort. Les habiletés de sa politique, ses tergiversations entre Moscou et la Pologne, entre le Tatar et le Turc, ses efforts pour imposer à son peuple la paix de *Blanche-Église*, les ravages causés par ses alliés ébranlèrent son renom.

Il est un autre héros que le chanteur populaire met bien au-dessus de Bogdan, c'est Danilo Netchaï. Il n'avait voulu accepter ni la paix de Zborovo, ni la réduction du *registre* même à 40,000 hommes. Il se fit le champion de cette multitude d'insurgés que le traité entre les cosaques et le roi allait faire retomber dans le servage. Le premier il reprit les armes et viola cette paix que maudissaient tant de braves Petits-Russiens. Il courut au-devant de Kalinovski, le général polonais. Mais, en sa qualité d'insurgé et de chef d'insurgés, il ne sut ni se garder, ni s'éclairer, ni maintenir la discipline parmi ses troupes. Il fut surpris dans le bourg de Krasnoé et, après une défense aussi tardive qu'héroïque, massacré avec tous les siens. Le peuple n'a pas oublié celui qui se sacrifia pour ses droits et qui périt parce qu'il avait les défauts du peuple. Le recueil de MM. Antonovitch et Dragomanof nous donne trente-huit variantes de la *Mort de Netchaï* : les Polonais ne peuvent l'abattre avec une balle ordinaire : ils finissent

par savoir le secret fatal, et chargent un mousquet d'une balle d'argent : c'est elle qui le tue. — Sur la mort de Bogdan Khmelnicki et l'élection de son fils, s'arrête provisoirement le recueil des deux savants professeurs kiéviens.

CHAPITRE IV.

MAZEPPA ET PALEÏ.

Après la lutte contre les Tatars et la guerre contre les Polonais, le troisième cycle de l'épopée cosaque serait la rivalité de Paleï et de Mazeppa, curieux épisode du grand duel entre Pierre Ier et Charles XII. M. Koulich a déjà publié en 1856 de piquantes légendes sur ces deux hommes. La première raconte que Mazeppa, craignant d'être vaincu par Paleï, l'enferma dans une colonne de pierre, qui n'avait qu'une ouverture par laquelle on passait au captif juste assez de nourriture pour qu'il ne mourût pas. Mazeppa crut alors pouvoir guerroyer contre le tsar. Le tsar, constamment vaincu, apprit enfin ce qu'était devenu Paleï. Il fit démolir la colonne et en tira le fidèle cosaque : celui-ci tremblait de tous ses membres, tant il était épuisé. Pour lui laisser le temps de se refaire, on demanda à Mazeppa une trêve de douze jours. Au bout de ce temps, Paleï monta à cheval, fit le tour de l'armée de Mazeppa en laissant pendre sa lance comme un fil-à-plomb. Alors il sembla aux soldats de Mazeppa qu'ils étaient entourés d'une forêt dont ils ne pouvaient sortir qu'en baissant la

tête. Les cosaques de Paleï saisissaient ce moment pour leur couper le cou. Alors Mazeppa fit battre en retraite, en s'écriant : « Le vieux chien est encore vivant ! »

On remarquera combien les traits épiques dont ce récit est plein sont plus anciens que le XVIIIe siècle. Le héros enfermé dans un souterrain, les *douze* jours qui sont nécessaires à sa guérison, sa course circulaire autour de l'armée ennemie, la forêt fantastique dont il l'entoure sont de la plus vieille épopée.

Le père de Mazeppa, dit une seconde légende, eut un fils dont le tsar Pierre fut parrain. Alors le tsar demanda au cosaque *Plakha* (Paleï) qui savait d'avance ce qui se passerait dans cent ans : « Que m'arrivera-t-il? — Il t'arrivera, répondit Paleï, que dans trente ans ton filleul te fera la guerre. — Tu mens, Paleï ! est-ce possible que mon enfant lève la main contre moi? » Alors il le fit descendre dans un puits : on ne lui donnait rien à manger; on avait seulement placé auprès de lui un cornet de tabac. « Voilà pour toi ! lui dit le tsar. Si tu as dit la vérité, tu peux bien vivre dans un cachot sans autre chose que du tabac; si tu as menti, eh bien ! péris. » Trente ans se passèrent, Mazeppa fit à Pierre une guerre terrible qui mit le tsar au désespoir. « Tu vois, lui dit alors un de ses soldats, que Paleï disait vrai. » Pierre se ressouvint alors et s'arrachant les cheveux s'écria : « Qu'on le tire du cachot ! » Le vieux cosaque n'avait plus que la peau sur les os; son corps était couvert de mousse; sa barbe tombait jusqu'à la ceinture. Le cornet de tabac était vide. Si Pierre avait tardé un jour ou deux, Paleï était mort. On le retira du puits, on l'apporta au tsar sur une civière. Le tsar lui demanda pardon tout en larmes : le cosaque promit de le sauver. Il passa un jour à boire, puis deux, puis trois et recouvra ses forces. Il choisit onze cosaques et monta à cheval lui douzième. Il entoura d'un cercle magique l'armée de Mazeppa, dont les soldats devinrent fous et tour-

nèrent leurs armes les uns contre les autres. Le rebelle voulut fuir : les douze hommes le poursuivirent la lance à la main. Il avala une des lances, puis deux, enfin les onze lances ; mais quand de la douzième Paleï le frappa, Mazeppa mourut. Son ennemi brûla son corps et dispersa ses cendres.

La donnée est la même que dans la précédente légende : les *trente* ans, les *trois* jours de guérison, et surtout l'affectation du chiffre *douze* sont à remarquer. Si cette légende était bien authentique, il faudrait certainement y reconnaître un écho des légendes kiéviennes sur l'emprisonnement et la délivrance d'Ilia de Mourom.

Dans une troisième légende, Paleï est tiré par le tsar repentant non d'un puits, mais de la Sibérie : ce qui est plus conforme à l'histoire. Lui seul peut vaincre Mazeppa. Mais dans toute l'armée du tsar il n'y a pas de cheval assez robuste pour porter un tel héros : il s'approche de l'armée ennemie, il voit son cheval héroïque condamné à porter de l'eau. Ce serait alors le cheval mythique, *imparfait*, que nous trouvons dans tant de légendes épiques (1). Il monte sur lui, et ce porteur d'eau redevient un coursier rapide comme un aigle.

Paleï avec le tsar se rend invisible pour entrer dans le camp ennemi. Ils s'approchent de la tente des généraux : Paleï fait entendre au tsar tout ce que disent de lui Mazeppa, le Suédois et le pacha turc. Le Suédois ne les voit pas, mais il entend parler et tire sur Paleï : le cosaque sourit : « Si ma peau n'était pas si vieille, dit-il, je serais tué. Il tire bien l'animal ! » Ce qui rendait Mazeppa invincible, c'est que Paleï lui-même lui avait enseigné autrefois des secrets magiques. Heureusement il ne lui a pas tout appris. Il disposa les canons de Pierre le Grand d'une façon mystérieuse ; on fit feu, et de l'armée ennemie il resta

(1) Voir ci-dessus, pages 48 et 265.

ce qui reste de l'herbe après un incendie. Cette réputation de sorciers que les cosaques du Dniéper faisaient à leurs chefs les plus célèbres, nous la retrouvons non-seulement dans la légende, mais dans les documents historiques : Krasnochtchokof était un sorcier pour les cosaques du Don.

Quant aux chansons héroïques sur la même période, j'en ai déjà analysé quelques-unes dans le chapitre sur Pierre le Grand (Voir ci-dessus, page 314).

CHAPITRE V.

LES TCHOUMAKS.

Un autre côté héroïque de la vie cosaque, c'est la vie de l'*haïdamak* ou brigand, c'est aussi le négoce avec les pays musulmans. Nous étudierons de préférence ce dernier aspect de la vie cosaque, comme le plus original.

I.

En ce temps et dans ces régions barbares, il fallait que le commerçant fût homme de main. On escortait en armes les convois de marchandises. Déjà aux premiers siècles de l'histoire russe, les trafiquants varègues en route pour Constantinople passaient pour de hardis compagnons. Les traités de commerce conclus avec Byzance donnent la mesure des défiances et des terreurs qu'ils inspiraient aux

Grecs : ils se trompaient parfois d'industrie, dévalisant à l'occasion leurs clients. Plus tard, quand les steppes de la Russie méridionale furent infestées des hordes nomades, Avars, Petchenègues, Polovtsi, il fallait quelque audace pour se hasarder sur les chemins qui menaient aux ports de mer ou bien aux villes du Danube. Protéger les voyageurs devint dès lors le premier devoir d'un bon prince russe. Dans l'histoire de ces descendants de Rourik, de ces fils des *rois de mer*, tout n'est pas, comme il semblerait, aventures, batailles et grands coups d'épée. Il faut vivre d'abord, ensuite guerroyer. Or c'était le commerce qui les faisait vivre. Quand Mstislaf Sviatoslavitch, en 1170, excite les autres princes russes à s'armer contre les Polovtsi, une des raisons les plus pressantes qu'il met en avant, c'est qu'il faut « retrouver les chemins de leurs pères et de leurs ancêtres » que ces brigands rendaient impraticables. Les dynastes varègues, frères de nos ducs normands, ne regardaient pas comme au-dessous de leur vaillance de convoyer les caravanes. En 1166, Rostislaf enjoint à ses frères et à ses fils d'aller au-devant des marchands qui reviennent de Grèce.

Quand l'Ukraine, nettoyée des nomades, commença à se repeupler, elle reprit les traditions du commerce national; mais la ruine de l'empire byzantin par les Turcs, la domination des Tatars sur les rivages de la mer Noire, en avaient singulièrement changé les conditions. Ce furent surtout les cosaques qui se livrèrent à ce trafic amoindri. Ils avaient mieux conservé que les habitants de l'intérieur des terres la valeur indispensable au marchand. Eux seuls aussi pouvaient soutenir la concurrence avec le Juif qui dans les villes de Pologne et de Lithuanie avait ruiné la bourgeoisie slave. Eux seuls pouvaient lutter de sobriété, d'épargne, de ténacité avec les fils faméliques d'Israël. Ici encore ils furent les représentants les plus énergiques de la nationalité ukrainienne et restèrent en armes quand tout

le reste eut fléchi sous la fatalité des influences nouvelles. Le cosaque maintint la tradition commerciale de la Petite-Russie, comme il en maintenait les traditions d'indépendance religieuse et de liberté.

A certaines époques, les marchands se réunissaient comme autrefois; ils se formaient en associations, en caravanes, et obéissaient à des chefs élus. La longue file des charrettes de bois attelées de bœufs gris s'enfonçaient lentement dans les steppes herbeuses de l'Ukraine, dans les steppes sablonneuses de la Crimée. Aux villes musulmanes, aux lacs salés de la Tauride, ils allaient chercher surtout deux sortes de denrées indispensables aux riverains du Dniéper: le sel et le poisson sec. Nous sommes loin des temps où les riches marchands de Kief, de Smolensk, de Tchernigof, de Novgorod-la-Grande, achetaient à Constantinople les émaux et la bijouterie de Byzance, les soieries de Damas, les vins de Chypre et de Sicile, les plus rares produits de la Grèce et de l'Asie. Nous sommes loin des chansons grandes-russiennes sur Sadko le riche marchand, sur Soloveï Boudimirovitch, dont la cabine ou la tente sont ornés du soleil, de la lune et des étoiles. Sans doute, dans une de leurs chansons, les cosaques se vantent de n'étaler dans les bazars d'Orient que des « marchandises de choix, les peaux de martre et de renard bleu, les noires zibelines; » mais sûrement c'était le petit nombre qui pouvait se permettre à Caffa, Azof ou Eupatoria ce luxe d'étalage. La plupart, assez pauvres diables, se bornaient à s'approvisionner de poissons salés qu'ils allaient colporter ensuite dans les villages de l'Ukraine et jusqu'en Pologne et en Gallicie.

Des dangers, des privations infinies les attendaient dans ce long et pénible voyage. Ils avaient à braver la faim, la soif, les extrêmes chaleurs comme les froids extrêmes de la Crimée, les tourbillons de sable et les ouragans de neige, toutes les variétés de brigands dont pullulait le

monde cosaque et le monde musulman. Souvent, au terme de leur voyage, dans les ports de la mer Noire, nos voyageurs rencontraient une mort sans gloire dans quelque lazaret. Le nom qu'on donne à ces négociants, celui de *tchoumak*, aurait même une étymologie sinistre : *tchouma*, la peste, triste produit du sale et fanatique Orient, que souvent ils rapportaient au pays. Pour s'en préserver, dès le premier jour de leur pèlerinage, ils enduisaient de goudron leur chemise et leur large pantalon. Alors ces vêtements pendant des mois entiers ne quittaient plus leur corps. C'était pitié de rencontrer par les chemins de la Crimée ces misérables piétons, noirs et poudreux, avec leurs haillons goudronnés et leurs grandes bottes de cuir, la tête rasée à l'exception d'une queue au sommet de la tête, ayant l'air plutôt de brigands ou d'échappés de galères que d'honnêtes négociants.

Autrefois c'étaient les princes russes et leurs vaillantes gardes aux armures étincelantes qui escortaient les caravanes : du XVIe au XVIIIe siècle, ce sont les Zaporogues qui ont hérité de cette corvée princière. A certaines époques de l'année où, réguliers comme des bandes d'oiseaux de passage, devaient arriver les *tchoumaks*, les fils de la *setche* prenaient soin d'établir des ponts de bois sur les rivières, de disposer des détachements armés aux points les plus menacés par les brigands ; parfois ils continuaient leur protection aux voyageurs jusque sur les terres du khan de Crimée, qui ne songeait point à s'en plaindre, puisque du commerce avec les Russies découlait une partie de ses revenus. Le service des Zaporogues d'ailleurs n'était point gratuit, pas plus qu'autrefois celui des princes. Ils percevaient un droit fixe de 8 ou 10 roubles pour l'escorte et de tant de kopeks par chariot au passage des ponts. Ce droit servait à alimenter la caisse de « l'armée zaporogue. »

Ces *tchoumaks*, si fameux dans les trois derniers siècles, subsistent encore aujourd'hui : on les retrouve partout,

assure M. Routchenko, où retentit le dialecte petit-russien. Leur métier est devenu moins pénible : grâce à la gendarmerie russe, plus de *haïdamaks*, plus de *kamychniki* tapis dans les roseaux (*kamych*) des fleuves; les Nogaïs et les Tatars ne sont plus les maîtres absolus de la steppe; on arrive en chemin de fer à Odessa, à Sébastopol, à Azof, à Taganrog; on fait le tour des ports de la Crimée, Eupatoria, Féodosie, Kertch, en bateau à vapeur; mais en même temps qu'il devient plus facile, leur métier commence à perdre sa raison d'être. Avec leurs lents convois de charrettes, pourront-ils soutenir la concurrence des railways et des paquebots? En 1871 encore, les journaux de la Nouvelle-Russie entretenaient leurs lecteurs d'un fait bien curieux : il s'agissait d'un vieux *tchoumak* qui, à force de revendre 12 roubles à Kief le cent de poissons acheté 2 roubles à Azof, avait fini par amasser une fortune considérable. Il possédait 560,000 roubles, environ 2 millions de notre monnaie. Il assurait au correspondant de la *Gazette de Kharkof* que, s'il n'eût été le serf d'un avide seigneur, il eût pu acquérir plus du double; mais ce *tchoumak* était alors un vieillard de soixante-deux ans; c'est d'un autre temps qu'il faisait l'histoire : les jeunes gens qui essaieront de continuer ce commerce ruiné n'y amasseront certainement pas quatre millions.

Dans la Petite-Russie comme ailleurs, les types curieux du passé s'en vont tous les jours : il n'y a plus de vrais cosaques, pas plus que de *haïdamaks*. Nous avons peut-être entendu le dernier *kobzar*; M. Routchenko trace en ces termes le portrait des derniers *tchoumaks* :

« Ce continuel vagabondage sur les grandes routes, cette existence moitié sédendaire et moitié nomade a imprimé sur le visage du *tchoumak* un cachet tout particulier. L'isolement, les alarmes de cette vie errante, ont contribué à lui donner une certaine rudesse de caractère avec une nuance de mélancolie. Le *tchoumak* est

généralement silencieux, sombre : il considère la vie avec un secret mépris : toute son attitude révèle une imperturbable confiance en lui-même. Il est enclin à l'ironie, toujours prêt à mystifier ceux qui l'entourent, tout en gardant sa dignité. Une forte charpente, des traits énergiques, ses longues moustaches, sa longue queue rejetée derrière l'oreille, lui donnent une physionomie si remarquable que du premier coup d'œil on reconnaît le *tchoumak* au milieu d'une foule. Voyez-le dans une foire avec son haut bonnet de peau de mouton, sa souquenille négligemment relevée sur l'épaule, la tête fièrement levée ; il s'avance au milieu des flots de paysans avec un air d'intime satisfaction. Il s'approche de ces grands bœufs, s'informe du prix, marchande, et saisissant de ses poignets robustes un bœuf par les cornes, il le fait agenouiller. Il se retourne et voit une troupe de Juifs qui le regardent : il fait siffler sa houssine ou les menace du poing ; les Juifs sont déjà loin. Il continue son chemin, et d'un imperceptible coup de pied renverse un tonneau de goudron, ou bien, comme par mégarde, il laisse tomber son pain dans une jarre de miel et se plaint ensuite au marchand qu'on lui ait gâté son pain. S'il rencontre une jeune fille, il lui dit à l'oreille quelques mots. Enfin il se fraie un chemin à coups de coudes dans une foule, arrive au milieu d'un cercle de spectateurs et s'arrête droit en face du joueur de *lira*. Son visage fier et ouvert, aux premiers sons de cette chère musique, prend une expression de tristesse indicible. Il fixe sur le chanteur son regard sauvage, incline sa tête sur sa poitrine, et des milliers d'autres *doumy*, des myriades de réminiscences, s'entre-croisent, se heurtent dans son âme et le plongent dans une silencieuse méditation. »

II.

Tel est l'homme qui a partagé avec le cosaque l'honneur d'être chanté par la muse populaire. Le recueil de M. Tchoubinski renferme quarante-six chansons de *tchoumaks*, celui de M. Routchenko soixante-douze, avec de nombreuses variantes recueillies sur tous les points de la

Petite-Russie, une étude sur leur commerce, et un vocabulaire fort utile pour comprendre leur dialecte petit-russien, compliqué d'ailleurs de termes particuliers à leur profession. Dans ces chansons, on peut suivre la vie du hardi marchand à travers toutes ses vicissitudes. Le voilà qui se prépare à partir, qui achète quelques paires de bœufs gris et graisse les essieux de bois de ses charrettes. Que faire au village? L'existence y est trop dure. Plus d'un n'a pas d'autre ressource, d'autre salut peut-être, que de s'expatrier. « Il s'attriste, le pauvre orphelin : son père et sa mère sont morts : le malheur l'a frappé, un malheur qui n'est pas venu seul. — Allons! j'attellerai mes bœufs gris à mes quatre chariots. J'irai quérir le poisson sur les bords du Don. Si je reste, je sais bien ce qui m'arrivera : le centenier me livrera pour me faire soldat. »

Mieux vaut encore partir avec les *tchoumaks* qu'avec le sergent recruteur. Pourtant le jour du départ, que de larmes au village! Long est le voyage, tous n'en reviendront pas. Et voilà les pères à cheveux blancs, les vieilles mères, les femmes avec leurs nourrissons, les fiancées, qui font la conduite aux compagnons. Souvent on brusque les adieux, crainte de s'attendrir : « Mon bien-aimé s'est mis en route, et moi j'ai couru après lui. J'ai retourné sa charrette, j'ai dételé ses bœufs et je l'ai appelé *mon cœur*. — Reviens, mon bien-aimé ; reviens, mon cœur. Tes petits enfants sont en pleurs, ton père et ta mère se désolent. Sais-tu si la fortune te sera favorable? — Je ne retournerai pas, ma bien-aimée, je ne retournerai pas, mon cœur. Laisse pleurer les enfants, laisse se désoler les vieux parents. Si tu étais une bonne femme, tu n'agirais pas ainsi : tu jeûnerais le vendredi, tu chômerais le dimanche, afin que la fortune me vienne en aide. » La pauvre femme comprend bien que c'est la nécessité qui chasse le mari hors de chez lui. C'est pour vivre et faire vivre les

siens qu'il est *tchoumak*. Elle s'en revient pleurant, et dès ce jour plus de bonheur pour elle. Elle pleure quand elle voit les bonnes gens deviser gaîment sur leur seuil ; elle pleure quand elle entend les enfants jouer bruyamment dans la rue. Elle envie leur sort à tous. « Ils sont tous heureux ; moi seule, je suis malheureuse. »

Pendant ce temps, que fait le bien-aimé ? Déjà les *tchoumaks* ont perdu de vue le village natal. On se hâte lentement : comme ils veulent voyager loin, ils ménagent leur attelage. On parcourt 10 ou 15 verstes, puis on fait une halte ; ensuite 10 ou 15 autres verstes, et l'on s'arrête pour la nuitée. L'ataman donne des ordres : s'il y a lieu, il fait disposer les chariots de manière à former un *tabor*, une enceinte contre les incursions possibles des maraudeurs. Le second en dignité de la caravane, le cuisinier, dont la voiture est ornée du chaudron et du sac à provisions, insignes de sa charge, prépare le gruau. Souvent quelque amateur égaie le repas avec la *bandoura* ou la *lira*.

On se remet en marche. Voici que déjà on est entré dans la steppe avec ses grandes herbes, mer de verdure, où l'on ne trouve ni sentier ni poteau, pas plus que sur les flots. Le jour, on reconnaît son chemin en montant sur un *kourgane*, un de ces *tumuli* qui recouvrent les ossements et les armes des nations disparues. La nuit on se dirige d'après les étoiles. Jusqu'à présent, le seul ennemi à craindre, ce sont les brigands. Quand il les voit sortir de derrière la colline, l'ataman Gavrilenko, disent les chansons, « se tord les mains de désespoir et verse des larmes amères. » Larmes de héros, car il est bientôt remis de son émotion, et sort à cheval du *tabor* pour se mesurer avec le chef des brigands. Celui-ci lui porte un terrible coup de lance ; mais on ne peut tuer Gavrilenko qu'avec une balle d'argent, une balle conjurée ; il résiste au choc et de la riposte abat son ennemi. Les brigands, voyant

tomber leur chef, se replongent dans le fourré et disparaissent. D'autres fois la bande tout entière, dont le nombre sacramentel est toujours de quarante-quatre, est sacrifiée à la juste fureur des *tchoumaks*, qui entonnent le chant de victoire : « Sois fière, ô ville, ville de Poltava, de ce que notre gloire n'a pas péri ! Ils étaient quarante-quatre, ils n'ont pu venir à bout de nous dix. »

Quand on s'éloigne du Dniéper, on s'engage dans les steppes arides du gouvernement de Tauride. Aux haïdamaks succèdent les Nogaïs, bien autrement nombreux et redoutables. Contre leur impétueuse cavalerie, on forme à la hâte le *tabor* et l'on se défend de son mieux. Parfois, mais beaucoup plus rarement dans la réalité que dans la chanson, l'affaire tourne mal pour le mulsuman. On le poursuit, on le fait prisonnier. Alors son sort n'est pas long à régler : comme on n'attendait de lui aucune pitié, il n'en peut espérer aucune. On lui enfonce trois piques dans le corps et l'on dresse cette potence improvisée au sommet d'un *kourgane* ; pendant que la bête de proie est clouée là-haut comme une chouette malfaisante, éclate le chœur triomphant des *tchoumaks*, vengés enfin de tant d'insultes : « Contemple, ô musulman, contemple notre liberté. Ah ! notre chère liberté : elle fleurit comme le rouge pavot, tandis que ta tête musulmane ruisselle de ton sang. »

On arrive en Crimée. Là du moins on est protégé par le *iarlik*, les lettres patentes du khan ; mais qui peut s'en reposer sur la perfide inconstance des Tatars ? Qui sait si quelque ordre nouveau n'est pas arrivé de Constantinople, si quelque incursion des Zaporogues n'a pas allumé en eux la soif de la vengeance ? C'est à l'homme sage de tout prévoir. Les premières bandes de *tchoumaks* ont été averties à temps par les marchands allemands que quelque chose se prépare : ceux-là se sont hâtés de faire leur provision de sel et de regagner les bords du Dniéper.

C'est sur les dernières bandes que crèvera l'orage, orage irrésistible; contre les Tatars de Crimée, que peuvent les retranchements de charrettes, la bravoure de l'ataman Gavrilenko? «Hélas! de Pérékop à la rivière Salgir, là-bas gisent les cadavres des *tchoumaks*; ils sont couchés par trois, par quatre; leurs vêtements sont trempés de leur sang. — Sur la rivière Salgir, le canon a retenti : de plus d'un *tchoumak* pleureront le père et la mère. — Sur la rivière Salgir, les mousquets se sont fait entendre : de plus d'un *tchoumak* resteront orphelins les petits enfants. — Sur la rivière Salgir bruissent les guérets maudits : plus d'un *tchoumak* sera vainement attendu par une cosaque aux noirs sourcils. »

III.

Et même sans les attaques de leurs ennemis, de nos jours encore, à combien de hasards ne sont pas exposés les aventureux commerçants! Quand l'herbe manque, quand les sources sont taries, les bœufs languissent; leur maître désespéré ne sait que faire pour les soulager. Entre le *tchoumak* et ses bœufs intervient alors une scène touchante d'églogue, d'une fraîcheur toute virgilienne. L'homme n'a plus ni fourrage, ni eau de source à donner à ces pauvres bêtes. Il cherche par ses caresses et ses bonnes paroles à endormir leur souffrance : « O mes bœufs, mes bœufs gris et tachetés, que vous êtes de braves bêtes! Voilà trois jours, que sans boire ni manger vous restez au timon. » Les compagnons du *tchoumak*, lui viennent en aide. Tout le convoi s'arrête en attendant que ses bœufs aient repris leurs forces. « Celui qui abandonne son compagnon dans l'embarras, dit le proverbe petit-russien, que sa peau l'abandonne comme au printemps l'écorce des saules. » Mais quelquefois c'est le maître lui-même que la maladie

vient frapper. Son sort lui a été prédit par le hibou, qui au sommet des *kourganes* fait entendre son lugubre *hou ! hou !*

Un présage plus certain, c'est la douleur de ses bœufs. « Mes bœufs, mes bœufs gris, pourquoi ne buvez-vous pas? pourquoi faites-vous ce chagrin à votre jeune maître? » Et déjà le voilà étendu sur le devant de sa charrette, la main droite sur son cœur, et qui fait ses adieux à la vie. « Arrêtez-vous, mes fidèles camarades, jeunes *tchoumaks*, braves compagnons, pour me rendre les derniers honneurs. Près de la glorieuse Pérékop, creusez-moi une fosse profonde ; sur mon corps entassez un *kourgane* élevé, et que de toute l'Ukraine on puisse apercevoir ma tombe. » Avant de mourir il veut revoir encore son cher attelage. « Ah ! mes bœufs, mes bœufs gris, qui va être votre maître quand je ne serai plus de ce monde? » et ses bœufs sont attendris, et bien tristement ils s'éloignent de la place où est tombé le malheureux. « Ils mugissent plaintivement et voudraient rappeler de la tombe leur jeune maître. » Ce sont eux qui, arrivés à la cabane lointaine, annonceront à la fille du *tchoumak* qu'elle est orpheline. « Ne pleure pas, ne nous maudis pas, jeune maîtresse. Ton seigneur n'est plus, mais c'est fait de nous aussi. » Ou bien c'est le coq de la chaumière natale qui, mû par un instinct fatidique, saute éperdu sur le seuil, crie son *cocorico* et avertit la vieille mère de ne plus attendre son fils. Cependant les *tchoumaks* ont creusé la tombe de leur ami ; « ils ont élevé le haut *kourgane* ; sur le sommet ils ont planté l'obier aux baies rouges. » Le corps du *tchoumak* est désormais à l'abri de toute profanation. Vainement le coucou arrive-t-il à tire-d'aile. « Donne-moi, mon cher, dit-il à l'aigle, donne-moi quelque chose du corps, ne fût-ce que le bras droit. — Et l'aigle a répondu : Je le voudrais, mon cher ; mais tu vois comme ils ont entassé la terre humide? Je ne suis pas

de force à la soulever. » On remarquera comment la poésie de ces rudes compagnons, cette chanson éclose le soir autour des feux de bivouac, tient de près à la poésie primitive des races âryennes, qui animait tout dans la nature, aux instincts durables de l'âme russe, qui, malgré le christianisme et l'orthodoxie byzantine, n'a pu se résigner à dépeupler le monde de ses hôtes divins et a laissé aux animaux la parole et le don prophétique. Les *tchoumaks*, ces descendants des guerriers de la *Chanson d'Igor*, rendent comme eux, une sorte de culte à la nature de la steppe. Les bœufs gris ont des larmes pour leur maître, le hibou l'avertit de sa fin prochaine, le coq domestique l'annonce à sa famille, et les oiseaux de proie, caquetant au sommet du *kourgane*, donnent des louanges dépitées à la solidité de son monument, à la piété de ses compagnons. Il durera, ce monument, et quand d'autres caravanes passeront en ces lieux, chaque voyageur s'arrêtera pour donner un souvenir au mort inconnu et ajouter une poignée de terre à son tumulus. « Cela rend le voyage heureux, » assure le dicton petit-russien. Chez beaucoup de peuples primitifs le sentiment de bienveillance se manifeste par une cérémonie analogue. « J'ajouterai une pierre à votre *cairn*, » dit en manière de politesse le montagnard des *highlands*. Le Juif encore aujourd'hui apporte un caillou sur le mausolée d'une personne aimée.

IV.

La nation petite-russienne, qui s'étend sur cinq ou six des gouvernements russes, et qui comprend 12 ou 13 millions d'âmes, sans compter 3 millions de Ruthènes dans la Gallicie autrichienne, mérite certainement d'être mieux connue. Comme d'autres, elle a, en sa langue, ses historiens, ses publicistes, ses poètes, ses romanciers. Pour

le passé, si l'on veut se rendre compte de ses sentiments et de ses tendances, le plus sûr est peut-être d'étudier ses chansons. Dans les chroniques qui ont raconté son histoire, on retrouve souvent l'écho des passions de la masse ; mais l'expression s'en est parfois aussi modifiée, refroidie sous la plume des lettrés, qui avaient une naturelle tendance à se rapprocher de la classe dominante, à rechercher la société des seigneurs. Au contraire, dans la chanson rustique, la pensée du peuple arrive à nous sans intermédiaire. Nous y voyons clairement ce qu'il aimait, ce qu'il haïssait, et quels hommes il prenait pour son idéal. Pendant longtemps, les *doumy* ne lui connaissent qu'un ennemi, et le Petit-Russien, placé en face du Tatar, dans la même situation que les Slaves du Danube et les Grecs vis-à-vis du Turc, retrouve presque les mêmes inspirations. Ses chants de guerre, ses ballades d'esclavage, rappellent ceux de la Hellade et de la Serbie. La dispersion des familles, la rencontre du frère et de la sœur dans d'étranges circonstances, les cruautés des mulsumans, égalées par les représailles chrétiennes, voilà ce qu'on raconte sur les bords du Dniéper comme sur les rivages du golfe de Corinthe. Le Zaporogue, malgré ses imperfections, est glorifié comme le furent, en dépit de leurs crimes, les haïdoutes du Danube et les klephtes du Pinde. Faut-il s'étonner si les peuples, cruellement opprimés par l'islamisme, pardonnent tout à de braves *outlaws*

S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent ?

Plus tard l'ennemi du Petit-Russien, c'est le *pan* et ses alliés. Que la diète de Pologne n'a-t-elle prêté l'oreille aux chansons du peuple ! Elle y aurait appris plus sûrement que dans les doléances de ses représentants officiels ses véritables griefs. L'Ukraine hésita longtemps entre la Pologne et la Moscovie ; mais, inquiétée dans sa religion par les intrigues des jésuites, elle s'éloigna violemment de la

Pologne catholique pour se donner à la Russie orthodoxe. Elle préféra l'autocratie d'un tsar aux libertés qui, dans la république polonaise, dans *le royaume des nobles*, n'étaient l'apanage que d'un petit nombre.

Toutefois elle ne s'est pas donnée au *Moskal* sans conditions. Avant de pouvoir l'assimiler à la Grande-Russie, Pierre Alexiévitch et Catherine II ont rencontré plus d'une résistance ; mais il semble que ces résistances n'aient jamais été aussi populaires que l'ancienne lutte contre la *pospolite*. Bogdan Khmelniçki, le promoteur de l'insurrection anti-polonaise, est resté et restera le héros favori de la muse rustique. Au contraire, elle est froide, même hostile à l'égard de Mazeppa. Elle ne lui sait pas gré d'avoir été le dernier champion de l'indépendance nationale. Son héros dans la guerre de 1708, c'est Paleï, la victime et le vainqueur de Mazeppa. Lui seul semble à ses yeux sauver l'honneur du nom cosaque compromis par une rébellion contre le tsar orthodoxe. La poésie populaire, en lutte contre le *pan* russe ou polonais, a une inspiration essentiellement démocratique. C'est dans la république égalitaire des Zaporogues qu'elle cherche des champions contre la république aristocratique de Pologne.

Ce même caractère se retrouve encore dans ses chansons en l'honneur de marchands, chercheurs de sel et de poisson sec. Le *tchoumak*, pour faire le commerce, ne cesse pas d'être un cosaque. Parce qu'il travaille pour vivre, il n'en est pas moins noble. Il faut être aussi brave pour aller trafiquer dans les villes infidèles de Crimée que pour y porter le ravage. Voilà pourquoi le nom du *tchoumak*, répété sur la *lira* ou la *bandoura*, vole sur les lèvres des hommes et pourquoi son *kourgane* s'élève aussi haut dans les steppes désertes que celui de l'aventurier tombé dans la guerre sainte.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉPOPÉE HISTORIQUE

TROISIÈME PARTIE

L'ÉPOPÉE ADVENTICE

QUATRIÈME PARTIE

L'ÉPOPÉE PETITE-RUSSIENNE

Nancy. — Imprimerie Nancéienne, 1, rue de la Pépinière, Direct. GEBHART.


HAND BOUN
BY